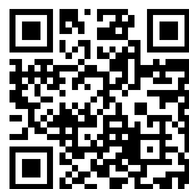
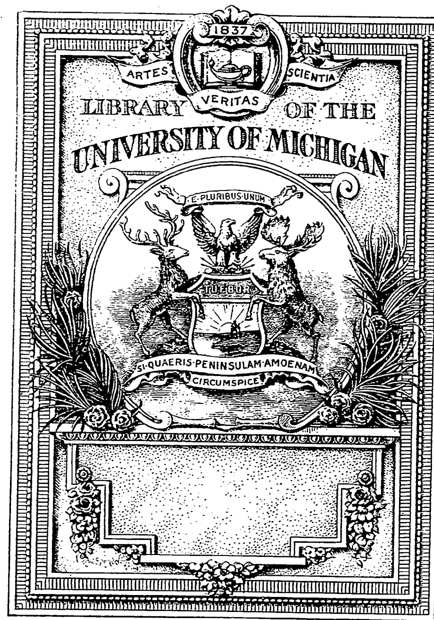


REVUE
HISPANIQUE

6
1899


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

SIXIÈME ANNÉE

Numéro 17. — Premier trimestre 1899

SOMMAIRE

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

1899

REVUE HISPANIQUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

SIXIÈME ANNÉE

1899

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

1899

CORRESPONDANCE PHILOLOGIQUE

Londres, 6, Norfolk Terrace, Bayswater, le 13 juillet 1884.

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai reçu, par le moyen de M. Leite, vos deux précieux opuscules dont je vous remercie mille et mille fois. Vos notes manuscrites ont le plus grand intérêt pour moi, et j'accepte de confiance tout ce que vous dites sur les sons portugais, car, pour moi, vous êtes la première autorité sur ce sujet. Je vous demande toutefois une petite explication. Vous me dites que vous admettez 23 et non pas 29 voyelles portugaises à Lisbonne. Il me paraît que vous auriez dû dire 22 : en retranchant les numéros VI, XVII, XVIII, XXI, XXVIII, XXIX, XXXII de la Table de ma note ci-incluse, les 29 se trouvent en réalité réduites à 22 et non à 23 [1]. En effet, comme d'une part vous admettez que *i*, *i̥* et *i̊*, avec *u*, *u̥* et *ů* ne font que deux sons, il faut bien admettre que mes nasales *ĩ̥* et *ũ̥* sont identiques à *ĩ* et *ũ*. Si nous retranchons en outre le *ḁ* guttural, nous avons à soustraire de mes 29 les sept sons suivants :

1° *ḁ* guttural que vous n'admettez pas = *à*, *å* non guttural;
2° et 3° *i̥* et *i̊* = *i*;
4° et 5° *u̥* et *ů* = *u*;
6° et 7° *ĩ̥* et *ũ̥* = *ĩ* et *ũ*.

La confusion de ̥, ˚, etc., a été en partie cause de mon erreur; et quant à l'*ḁ* guttural, j'ai cru à tort à son existence, d'après ce que vous dites à la page 6 [2] : « toute voyelle orale suivie dans la même syllabe de *l* (gutturo-lingual) devient gutturalisée. » J'ai cru que *ḁ* ne faisait pas exception, et je me suis trompé.

Je vous prie donc de me dire si c'est bien 22 et non pas 23 voyelles que vous admettez.

L.-L. BONAPARTE.

1. « Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise, d'après le dialecte actuel de Lisbonne », in *Romania*, t. XII, 1883.

[1] Portuguese Vowels according to Vianna, Sweet, and Bonaparte.

	V.	S.	B.	Bell's nomenclature.	Examples (I., Italian; S., Spanish; F., French; E., English).
I	1. *á*	1. a	1. a	Mid-back-wide	pá. I. là. F. lard. E. father
II	2. *ã* (semi-nasal *á*)	—	—	*id.*, semi-nasal	via *an*dar
III	—	—	2. *a*	Low-front-wide	mas. E. *fat*
IV	3. *ạ*; *ắ*; *â*	2. *ä*	—	Low-mixed-wide	*a*m*a*mos. E. *a*bout
V	4. *ã* (semi-nasal *ạ*)	3. *än*	3. ã	*id.*, semi-nasal	irm*ã*
ŏ VI	5. *ạ* (guttural *ạ*)	—	—	*id.*, gutturalized	*a*lado
VII	6. *á* (gutturo-labial *á*)	—	—	Low-back-wide-round, gutturalized	m*a*l
VIII	7. *è*	4. æ	4. æ	Low-front-narrow	pé. I. *è*
IX	8. *è* (guttur. *è*)	—	—	*id.*, gutturalized	m*e*l
X	—	—	5. e	Mid-front-wide	s*e*bo. I. s*e*llaio. S. bien. F. mus*e*tte. E. p*e*n
XI	9. *ê*.	5. e	6. *e*	Mid-front-narrow	s*e*xto. I. s*e*. F. *été*
XII	10. *ẽ* (semi-nasal *ê*)	6. e*n*	7. ẽ	*id.*, semi-nasal	v*en*to
XIII	11. *é* (guttural *é*)	—	—	*id.*, gutturalized	f*e*ltro
XIV	12. *ẹ*, *ị*	7. ë	8. ə	Mid-mixed-narrow	s*e*. F. r*e*j*e*ter
XV	—	8. ë*n*	—	*id.*, semi-nasal	t*em* (*em* without the final semi-nasal half semi-vowel *i*
XVI	13. *i* (gutt. wide *i*)	—	—	High-front-wide, gutt.	m*i*l
ŏ XVII	14. *ĭ*, *ĕ*	—	—	*id.*, half semivowel	fa*i*a
ŏ XVIII	15. *ĭ*, *ĕ* (semi-nasal)	—	—	*id.*, *id.*, semi-nasal	cães
XIX	16. *i*	9. i	9. i	High-front-narrow	*i*lha. I. s*i*. S. si. F. s*i*. E. h*e*.
XX	17. *ĩ*	10. i*n*	10. ĩ	*id.*, semi-nasal	sim
ŏ XXI	18. *ị*, *ẹ*	—	—	*id.*, very short	privil*e*giado
XXII	—	11. ï	—	High-mixed-narrow	des*e*joso
XXIII	19. *ò*	12. *o*	11. o	Mid-back-wide-round	*só*. I. n*o*. F. *o*r. E. b*o*y
XXIV	20. *ò* (guttur. *ò*)	—	—	*id.*, gutturalized	s*o*l
XXV	21. *ó*	13. o	12. *o*	Mid-back-narrow-round	s*ou*. I. s*o*le. F. sc*eau*
XXVI	22. *õ* (semi-nasal *ó*)	14. o*n*	13. õ	*id.*, semi-nasal	b*om*
XXVII	23. *ó* (guttur. *ó*)	—	—	*id.*, guttur.	s*ó*lto
ŏ XXVIII	24. *ŭ*, *ŏ*	—	—	High-back-wide-round, half semi-vowel	pa*u*
ŏ XXIX	25. *ŭ*, *ŏ* (semi-nasal)	—	—	*id.*, semi-nasal	cão
XXX	26. *u*	15. u	14. u	High-back-narrow-round	t*u*. I. t*u*. S. t*ú* F. t*ou*t. E. fool
XXXI	27. *ũ*	16. u*n*	15. ũ	*id.*, semi-nasal	*um*
XXXII	28. *u* (guttural)	—	—	*id.*, guttural	s*u*l
XIII	29. *ụ*, *ọ*	—	—	*id.*, very short	m*u*linha

1. Nous indiquons par le signe ŏ les lignes rayées à l'encre rouge, dans la Table envoyée.

Lisbonne, le 29 juillet 1884.

Dans le dialecte portugais que je parle et qui est celui de Lisbonne, où je suis né et où j'ai passé toute ma vie, je compte 23 voyelles différentes par le timbre, et que je distribue de la manière suivante :

Voyelles orales.	Voyelles gutturalisées.	Voyelles nasales.
ȧ	*ȧ*	*ã̀*
ė ḁ ȯ	*ė — ȯ*	— *ḁ̃* —
ê — ô	*ê — ô*	*ẽ — õ*
i — —	*i — —*	— — —
î e̥ û —	— *û*	*ĩ — ũ*

23 voyelles en tout, dont 10 orales pures, 7 orales gutturalisées, et six nasales. La voyelle nasale *ã̀* ne saurait se trouver que dans la crase de deux *ḁ* atones dont le second soit nasal, et dans la crase de *ȧ* atone avec *ḁ̃* également atone. (V. page 3 de l'*Essai.*) La voyelle que vous n'avez point prise en considération et qui ne paraît pas dans le tableau, c'est l'*ì* ouvert sans gutturalisation qui forme la prépositive de la diphtongue -*ìů*, désinence de la troisième personne du singulier du prétérit parfait des verbes en -*ir*, par exemple : *fugiu*, *riu*. C'est bien cette omission qui est la cause de la divergence dans le comput, entre votre tableau et le mien.

Je ne saurais considérer comme des voyelles différentes, par rapport à *i*, *u*, les voyelles atténuées *i̤*, *ṳ*, et les réduites *i̊*, *ů*, et par conséquence j'identifie *i̊*, *ů* nasales avec *ĩ*, *ũ*. Si j'avais fait autrement, je me serais vu forcé, pour être conséquent, de regarder comme des voyelles différentes les atones et les toniques, les brèves et les longues (dues à des crases). Un *ḁ* gutturalisé est impossible, parce que le *ł* ferme la syllabe : or, la condition pour qu'une voyelle devienne réduite, c'est que la syllabe à laquelle

elle appartient soit ouverte, ou fermée par *r* ou *s* (*š*, *ẑ*). D'un autre côté, il n'y a d'*ą* tonique que devant une consonne nasale (*a*), ou devant une palatale (*e*) provenant de *é*, à travers *ëĭ* (*éĭ* : *ëĭ* (= *âĭ*) : *ë* (= *â*, *ą*). V. aussi pp. 40 et 42, et p. 29, l. 34 et suivantes du tirage à part de l'*Essai*; *à* ne saurait devenir *ą* devant *ł*, par la même raison que *è*, *ê*, *ò*, *ô* ne deviennent point *ę*, *ų* : c'est que toutes ces voyelles appartiennent à des syllabes fermées par d'autres consonnes que *r*, *s*, et sont par là inaltérables, par rapport à la réduction.

A. R. GONÇALVES VIANNA.

Londres, 6, Norfolk Terrace, Bayswater, le 6 août 1884.

Votre lettre du 29 juillet m'a fait le plus grand plaisir. Tout y est très clair, et je ne saurais assez vous remercier de toute la peine que vous vous êtes donnée pour moi, ainsi que de vos offres, dont je compte profiter tout de suite en vous demandant une petite explication sur le galicien, co-dialecte du portugais. (Voy. nº 1.)

L'*i* grave de *bid* (anglais) m'avait échappé, mais je suis un peu excusable; car, quoique vous en parliez aux « Diphtongues », ce son ne figure pas parmi vos voyelles orales. Quoi qu'il en soit, je sais maintenant, grâce à vous, que le portugais de Lisbonne, ou « portugais propre », selon moi, renferme 23 voyelles. Dans mon orthographe manuscrite européenne, je les indique et je les nomme ainsi :

1. *a* = *a* ouvert, comme dans *pá*.
2. *ɔ̂* = *o* très ouvert guttural, dans m*a*l.
3. *ą* = *a* ouvert semi-nasal, dans vi-*a* *an*dar.
4. *ə* = *a* obscur, dans *a*m*a*mos.
5. *ə̨* = *id.*, semi-nasal, dans irm*ã*.
6. E = *e* ouvert, dans p*é*.

7. ȇ = *id.*, guttural, dans m*e*l.
8. *e* = *e* fermé, dans s*e*xto.
9. *ȇ* = *id.*, guttural, dans f*e*ltro.
10. *ę* = *id.*, semi-nasal, dans v*en*to.
11. *e* obscur dans s*e*.
12. *i* = *i* ouvert, dans abr*i*u.
13. *ȋ* = *id.*, *id.*, guttural, dans m*i*l.
14. *i* = *i* fermé, dans *i*lha.
15. *į* = *i* semi-nasal, dans s*im*.
16. *o* = *o* ouvert, dans s*ó*.
17. *ȏ* = *id.*, guttural, dans s*o*l.
18. *o* = *o* fermé, dans s*ou*.
19. *ȏ* = *id.*, *id.*, guttural, dans s*ô*lto.
20. *ǫ* = *id.*, nasal, dans b*om*
21. *u* = *u*, dans t*u*.
22. *ȗ* = *id.*, guttural, dans s*u*l.
23. *ų* = *id.*, nasal, dans *um*.

N. B. — *e*, *i*, *o*, ne sont que des lettres italiques dans l'imprimé; la gutturalité, je l'indique par ̑; la nasalité lisbonnienne, par ̨ (la française, par ˜). Les voyelles françaises et les dialectales portugaises sont les vraies nasales pour moi; les lisbonniennes, les milanaises sont, pour moi, les semi-nasales. Question purement de mot. Demain ou après-demain au plus tard, je vous adresserai un paquet de mes brochures.

L.-L. Bonaparte.

N° 1

Les voyelles nasales (soit lisbonniennes, soit françaises) existent-elles en galicien? D'après tous mes renseignements, je dois croire que non. M. Saraiva, Portugais, et M. Santa Maria, Galicien de Saint-Jacques conviennent que non; le premier, quand au galicien, et que oui (cela va sans dire), quand au por-

tugais, tandis que le second, tout en étant du même avis que le premier, admet en galicien, non plus des voyelles nasales, mais le *n* guttural anglais de *singer* exprimé par *ng*, ou simplement par *n* en *finger*. C'est ainsi que j'écris *bon*, bǫ, en lisbonnien; *bõ*, en français, et b*o*η ou b*o* (selon les variétés), en galicien, où j'indique le *n* guttural par η. M. Leite de Vasconcellos, qui paraît admettre les voyelles nasales en galicien comme en portugais, n'a pas encore répondu aux mêmes questions que je vous adresse. L'autorité d'un Portugais et d'un Galicien qui ont prononcé bǫ le premier, et b*o*η le second, a un grand poids pour moi, mais celle de M. Leite est aussi fort importante, je l'admets. Si vous pouviez résoudre cette question en sens affirmatif ou négatif, vous m'obligeriez infiniment. Supposé que les voyelles nasales n'existent pas en portugais [1], en général, devons-nous admettre que cette absence s'applique à Tuy, par exemple; et *vice-versa*, pourrait-il exister quelque localité portugaise ayant η au lieu de ˛ ou ˜?

Si, au contraire, les voyelles existent, contrairement à ce que mes oreilles entendent, dans le dialecte galicien, devons-nous admettre que toutes les variétés galiciennes les présentent sans exception? Voilà un sujet digne, je pense, d'un phonétiste aussi distingué que vous, et votre décision sera pour moi *inappelable*.

N° 2. Brochures envoyées.

1. Évangile en asturien. 2. Évangile en galicien. 3. Deux feuillets de l'*Academy*. 4. Roncesvalles. 5. Neuter Neo-Latin Substantives. 6. Postscript to the same. 7. Bell's alphabet compared. 8. Pronunciation of the Sassarese Dialect. 9. Portuguese simple sounds. 10. Slavonic Sounds. 11. Polémica. 12. Initial

1. C'est une méprise évidente; on a voulu écrire, « en galicien ».

Mutations. 13. List of Languages. 14. Reptiles. 15. Names of the Vine. 16. Days of the Week. 17. Possessive Suffixes. 18. Albanian in Otranto. 19. Artichoke[1].

1. Les titres complets des opuscules et articles cités sont les suivants :

1 El Evangelio | segun | San Mateo | traducido al dialecto asturiano. Londres, 1861.

2 El Evangelio | segun | San Mateo | traducido al dialecto gallego | Londres 1861.

3 Alphabet des dialectes basques.

3 *bis* Hebrew ע and the Nasal guttural consonant.

4 « Roncesvalles » and « Juniper » in Basque, Latin and Neo-Latin, and the Successors of Latin « j ».

5 On Neuter Latin substantives.

6 Postscript to the Paper on Neuter Latin Substantives.

7 On Ms. Melville Bell's Visible Speech, Vowel alphabet, compared with Mr. Ellis's Palæotype.

8 Observations on the | pronunciation | of the | Sassarese Dialect of Sardinia.

9 On | Portuguese Simple Sounds | compared with those of | Spanish, Italian, French, English, etc.

9 Portuguese Vowels | according to | Mr. A. R. G. Vianna, Mr. H. Sweet and myself.

10 The simple Sounds | of all the | Living Slavonic Languages.

11 Polémica contra el Dr. A. Burnell : De las terminaciones hispano-portuguesas **ez** y **es**.

12 Initial Mutations | in the living | Celtic, Basque, Sardinian and Italian Dialects.

13 A List of the living Languages and Dialects belonging to the Basque, Uralic and Aryan Families of Europe.

14 Names of European Reptiles in the living Neo-Latin Languages.

15 Words connected with the Vine, in Latin and the Neo-Latin dialects.

16 The days of the week in Asiatic, African and all the European languages.

17 Italian and Uralic | Possessive Suffixes compared.

18 Albanian in Terra d'Otranto.

19 Neo-Latin Names for « Artichoke ».

Lisbonne, 22 août 1884.

Sur la liste des exemples de sons portugais, je préférerais choisir un autre mot que *sexto*, pour l'*e* fermé : à Coïmbre et même à Lisbonne, il y a des personnes qui insistent sur ce qu'on doit prononcer *seĭštu̯* (Cp. le danois *sejsten*), pour le distinguer de *césto*, « corbeille ». Il en est de même de *texto* (*teĭštu̯*), « texte », à côté de *tésto*, « couvercle ». A mon avis, elles ont tort : le portugais n'affectionne pas les diphtongues devant *s* ou *r* et une autre consonne ; en tout cas, cependant, pour des Anglais qui prononcent *a* long comme *ei̊*, cet exemple pourrait induire en erreur. Un autre mot peut donc être choisi, *sê*, *lê*, *têta*, *rêde*, *pêz*, *prêso*, etc.

Je désigne la nasalité lisbonnienne par ˜, et la nasalité française par ≈ ; ex. : *lã*, *lẽ̃* (lin), *lã̃* (l'an).

Une petite question : la gutturalisation de la nasale est-elle aussi profonde, aussi forte, pour *in* que pour *an* ou *on*, en français ?

Nasales en galicien. Existent-elles, du moins dialectalement, en galicien ? Malheureusement, j'hésite autant que vous. Il fut un temps où il y avait une grande colonie de Galiciens à Lisbonne, laquelle se renouvelait tous les jours. Rien de plus aisé, alors, que de faire des expériences sur ce sujet. A présent, les Galiciens qu'on y trouve communément sont des gens depuis longtemps établis, qui ne parlent plus le galicien, pas même le castillan, et dont le langage devient de plus en plus portugais, *id est*, lisbonnien, y compris la prononciation. Je ne désespère point, cependant, d'arriver à la vérité sur ce sujet.

Mon critérium sera le suivant, que je recommande à tous ceux qui, ayant à leur service une bonne oreille, connaissent les sons suivants et peuvent les distinguer et les prononcer : nasalité lisbonnienne, nasalité française, *ng* final anglais, lors même qu'il se trouve entre deux voyelles, par exemple dans *longer*, sub-

stantif verbal, *nomen agentis*, différent de *longer*, comparatif de *long*. Si l'individu possède ces différents sons après chaque voyelle, et surtout s'il peut distinguer et reproduire *long-er* et *long-ger* ; s'il sait apprécier la différence qu'il y a entre ces mots : *lã*, portugais, *lin*, *l'an*, *l'un*, français, *lang*, allemand, il doit faire prononcer le mot *lã*, portugais, par un galicien, et passer immédiatement, après avoir bien observé la prononciation de ce mot, à des diphtongues portugaises, *mão*, *mãe*, qu'il fera également prononcer devant soi. Le galicien prononce-t-il *pãŭ*, *mãĭ*, ou bien *pã̃ů*, *mã̃i̊*, sans hésitation, il aura des voyelles nasales simples ou gutturalisées dans son dialecte; autrement il les imitera par *páůʽη*, *mái̊ʽη*. Il se peut aussi qu'il ait des voyelles nasales, mais point de diphtongues nasales ; alors il dira *pã-ůʽη*, *mã-i̊ʽη*, ou bien *pãů*, *mãi̊*, en nasalisant seulement l'*a*, prépositive de ces diphtongues, sans y introduire aucun *glide* nasal. (V. *Essai*, p. 26 : n̈ = π' de Brücke [1] = *n* italien d'*angelo*.)

Nous avons donc plusieurs questions se rattachant à la nasalité, en portugais et en castillan.

I. Portugais : Nasalité de premier degré, à Lisbonne, ainsi que depuis le Mondego jusque dans l'Algarve, pour les voyelles aussi bien que pour les diphtongues, analogue à la nasalité polonaise.

II. Portugais : Nasalité de second degré, dans le nord, depuis le Mondego jusqu'au Minho, pour les voyelles aussi bien que pour les diphtongues. Il se peut qu'il y ait un *glide* ʽη, η̈ (π' de Brücke) entre la voyelle ou diphtongue nasale et la voyelle suivante; exemple : *ũa* peut être *ũʽηa*, BEM ALTO, *bẽ̃i̊ʽη alto*, PÃO ALVO, *pã̃ůʽη alvo*.

III. Galicien, andalou ? : Pas de nasalité, ʽη la remplace : *laʽη*, *siʽη*.

M. Schuchardt admet cette dernière hypothèse pour le *n* final andalou, et je l'ai contestée (CANTES FLAMENCOS) in *Positivismo*, dont je vais vous envoyer des exemplaires.

1. Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. Wien, 1876.

Quelles sont les conditions des voyelles nasales et des diphtongues devant des consonnes nasales originaires en galicien, dans les différents dialectes ? Voilà ce qu'il faut examiner. Je vais tâcher de le faire, et je m'empresserai de vous communiquer les résultats partiels auxquels j'arriverai. M. Saraiva et M. Santa Maria prononcent-ils bien ŋ et ŋg (*singer*, *finger*) ? Les Portugais du Sud ont une difficulté extrême à reproduire ŋ (*ng*). M. Vasconcellos Abreu, par exemple, se déclare dans l'impossibilité de prononcer le ङ dévanagarique; un de mes amis remplace ordinairement par ˜ le *ng* anglais, langue qu'il parle depuis son enfance et qu'il écrit *primorosamente*.

Une petite question encore. Appelez-vous « palatales » des consonnes dont l'organe actif est le bout de la langue ? (V. *Initial Mutations*, p. 9). Pour moi, la condition *sine qua non* de toutes les palatales, est cette disposition de la langue où le bout s'applique aux alvéoles des dents incisives inférieures. Si le *s* basque est le *s* castillan, l'organe actif doit être, comme pour celui-ci, le bout de la langue ou quelque partie de cet organe près du bout, que cette partie soit, d'ailleurs, la surface inférieure ou bien la surface supérieure. Le *s* doit donc être palatal seulement en ce qui concerne l'organe passif, le *sthāna*.

A. R. Gonçalves Vianna.

Londres....., le 27 août 1884.

...Quant aux voyelles nasales et à leurs diphtongues, il faut bien que je commence par vous dire que (ces dernières surtout) il ne m'a jamais été possible de les entendre dans la bouche d'aucun Galicien. Les mots portugais *bom* (bõ), *mão* (mãů), feu Santa Maria de Compostella les prononçait (boŋ, maŋ) ou (bô, mau) sans la moindre nasalité. Vicente de Turner, de Compostella, auteur d'une autre traduction inédite de Saint-Mathieu,

m'écrivait de Santiago, en 1860 : 1° En el dialecto gallego no se conocen los sonidos nasales. 2° El sonido de la *z* castellana se oye en algunos pueblos, especialmente de la provincia de Lugo; al mismo tiempó que en otros, por un vicio de pronunciacion local, se sustituye la *z* con la *s*, lo mismo que la *c*. Así vemos en algunos escritos gallegos : *pas*, en lugar de *paz*, y *servisio*, en lugar de *servicio*. El sonido de esta *s* varía de la *s* castellana al de la francesa entre dos vocales, segun las localidades. 3° El sonido de *v* y de la *b* se confunden en el dialecto hablado lo mismo que en castellano. 4° La *j* no se conoce en el gallego, porque su sònido se acerca mas á la *ch* francesa y portuguesa. 5° El diptongo *ou* es igual en gallego al del portugués *amou*, sin las variaciones que este idioma reconoce, por ejemplo ėn *ouro*. 6° *On* de *bon* se pronuncia como *on* de *accion* en castellano [1]. 7° La *o* en fin de palabra se pronuncia como en castellano.

Il paraît que Santa Maria, Turner et Saco Arce, auteur de la *Gramática Gallega*, Lugo, 1868, s'accordent assez bien quant à la non-existence des voyelles et surtout des diphtongues nasales en gallego. Santa Maria était encore plus explicite que Turner quant à l'existence du son du *z* castillan. Saco Arce (p. 233) admet positivement ce son dans le gallego méridional, et pour l'*o* final, nous avons Turner, en partie Santa Maria, et Saco Arce. Aucun de ces auteurs toutefois ne parle du son que vous représentez par χ̣, dans *gato bravo* [2] (χ̣atu brawu). J'ignorais par conséquent l'existence de ce son (χ̣ pour g) jusqu'à la réception de votre précieuse lettre [3]. Maintenant je vous supplie de me dire qu'est-ce que ce son (χ̣)? Est-ce *ch* dans *nacht* allemand ou *j*

1. *On* de *accion* est (on), mais Santa Maria prononçait (bôŋ) et non pas (bôn) ou (bõ); quelquefois (bô). Note du Prince.

2. V. *Revista Lusitana*, I, p. 321, où M. Leite de Vasconcellos, d'après l'orthographe espagnole, écrit *jato*, *jallo* pour *gato*, *gallo*.

3. Le Prince fait ici allusion à une lettre ou à un passage de la lettre précédente de Vianna, qui se seront égarés. Impossible d'en retrouver le brouillon.

castillan ? Est-ce *g* guttural fricatif dans *tage*, selon la prononciation de certains Allemands ? Est-ce *ch* de *nicht* ? Est-ce *g* de *fertig* ? Tous ces sons sont gutturaux fricatifs, mais lequel représentez-vous par (χ) ? Je n'aurais jamais pensé que *ga*, *gue*, *gui*, *go*, *gu* se prononcent en galicien (χa, χe, χi, χo, χu), ou (χ́a, χ́e, χ́i, χ́o, χ́u), ou (γa, γe, γi, γo, γu), ou (γ́a, γ́e, γ́i, γ́o, γ́u.) Je ne reviens pas de mon étonnement; car si, je le répète, je n'ai jamais entendu ces sons dans la bouche des Galiciens de Santiago (N. B. je dis de « Santiago »), je trouve toutefois *Xalilea* (šalilea ?). Est-ce que ce mot se prononce vraiment ainsi à Santiago ? Je le recommande à votre attention.

Vous sentez, mon cher Monsieur Vianna, qu'il ne faut rien moins, pour moi, que tout le poids de votre autorité pour que je puisse admettre que tous ces Galiciens se sont trompés, car mes oreilles aussi s'accordent avec les leurs quant à la non-existence des voyelles nasales. Pour celle du (ŋ), au contraire, j'entends le *n* de *bon* (bôŋ) galicien comme étant le même son que *ng* anglais dans *strong* et *singer* (stroŋ, siŋer); que *n* anglais dans *finger*, que *n* italien et castillan dans *vengo* et *banco* (fiŋger; veŋgo, baŋko). La différence qui existe entre *n* français en *pan* (pä̃) et *ng* anglais en *pang* me paraît bien plus énorme, et je crains un peu (que cela soit dit entre nous) que notre ami Leite ne saisisse pas assez bien cette différence [1]. Vous serez juge. Je soupçonne aussi que, quoique la non-nasalité des voyelles caractérise Santiago, cette nasalité puisse peut-être se trouver en plusieurs localités galiciennes, surtout à Tuy, etc. Mais il ne faut pas oublier que « compostellan » pour « galicien » est à peu près, ou peu s'en faut, comme « toscan » et « castillan » pour « italien » et « espagnol », ou comme portugais méridional et surtout « lisbonnien » pour « portugais ». J'attendrai donc avec la

1. M. Leite de Vasconcellos prononce parfaitement bien le *n* guttural, que le Prince représente par (ŋ). La nasalité de ses voyelles est plutôt celle de Lisbonne que la nasalité française.

plus vive impatience le résultat de toutes vos recherches, fondé sur la méthode plus qu'excellente que vous avez imaginée, et qui doit faire cesser toute incertitude. Quant au ŋ servant de *glide*, je voudrais bien savoir s'il se trouve en *lisbonnien*, comme en bragançois. En français, c'est un (n) qui sert de *glide* dans ce cas, comme dans *un homme* (ə̃-nóm) et non pas (ə̃-ŋóm), Qu'aurons-nous à Santiago et dans les autres variétés galiciennes? Je n'entends pas le (ŋ) *glide* à Santiago, quant à moi, mais je n'ai que l'autorité de Santa Maria, qui, avec son ami Saraiva, parlaient bien l'anglais et distinguaient bien entre *singer* (siŋer), *finger* (fiŋger) et *bom* (bô) portugais. J'ignore si *n* final asturien est (*n*) comme en espagnol ou (ŋ) comme en galicien (?), en vénitien, en génois, en piémontais, mais non pas comme en milanais, qui prononce *on* final comme (õ) portugais [1]. (Voyez les fragments de l'*Academy* que je vous ai adressés, où je parle beaucoup du (ŋ), corruption fort importante du ע de l'hébreu de beaucoup de juifs européens, qui présentent ce son au commencement des mots, de même qu'en irlandais et en gallois.) En France, la transition du (ŋ) à la voyelle nasale française a lieu du provençal au franco-provençal. Je suis porté à croire que le *n* final andalou est bien (n) et non pas (ŋ), d'après une servante andalouse qui était naguère à Londres et qui prononçait à la manière de sa province.

J'ai remplacé *sexto* par *rêde*. João de Deus [2] m'a quelquefois induit en erreur, quoique *sexto* avec (ê) ne soit pas une erreur. Seulement je devais mieux choisir. Il y a deux *s* basques. Le *s* basque espagnol et le *s* basque français. J'appelle « lingual » n'importe quel son de consonne, les labiales et les labio-dentales exceptées. En effet, « lingual » tout court n'indique aucune classe

1. J'ai eu l'occasion l'année dernière (1898) de reconnaître l'exactitude de ces remarques sur la prononciation de *n* final dans les dialectes du nord de l'Italie. VIANNA.

2. « *Vocabulario Sonico* ».

particulière, quoique la langue soit bien l'élément actif. Il est néanmoins tel non seulement dans la production du *t*, du *d*, du *s*, du *z*, du *d* portugais, du *l*, du *l* portugais, du *r*, du *rr*, du *n*, mais aussi dans la production de toutes les autres consonnes non labiales ou non labio-dentales. Si la langue, comme dans le *s* basque espagnol ou dans le *s* de la syllabe *sa* du castillan, telle que je l'entends chez les vieillards de Valladolid, touche le palais, je l'appelle *linguo-palatale,* si vous voulez. Si la langue frappe contre le voile du palais, je l'appelle « vélaire »; si contre les alvéoles, « alvéolaire »; si contre les dents, « dentale »; si entre les dents, comme le *t* irlandais, « interdentale » ou « ultradentale ». Je ne considère dans ma nomenclature que l'élément passif, car l'actif exprimé par « linguo » n'a nullement besoin d'être exprimé. Les *s* basques ne sont nullement « gencivaux », car la langue s'éloigne le plus qu'elle peut des gencives dans le *s* basque français, et un peu moins dans le *s* basque espagnol qui, selon moi, n'est que le *s* castillan dans la syllabe *sa*, en *sal*, bien prononcée par *un castellano rancio de Valladolid*. Les *s* des *sa*, *se*, *si*, *so*, *su* forment une échelle, et en cela mes oreilles s'accordent avec celles de Sicilia, « Lecciones elementales de ortología y prosodia. Obra nueva y original, etc. Parte I[a], p. 169. Madrid, 1832 »: Le *s* basque espagnol est toujours « palatal », comme le *s* basque français est toujours « vélaire », tandis que le *s* castillan me paraît être tantôt « palatal » (jamais « vélaire »), tantôt alvéolaire comme dans la syllabe *si*, tantôt intermédiaire entre le palais et les alvéoles (so, su, se). Le vrai *s* « dental » me paraît être le *th* anglais VOICELESS, et le vrai *z* dental, le *th* anglais VOICED. Quant au son portugais du *s* final, je ne sais pas encore de quelle manière le qualifier. Je parle du *s* final lisbonnien des pluriels isolés. J'ai bien de la peine à le distinguer du *ch* (š), et en cela je me trouve plutôt d'accord avec João de Deus. Mes oreilles sont probablement défectueuses en cela, car je n'entends jamais prononcer les Portugais de Lisbonne que (-uš) à la fin

des mots isolés, (už) ou (-uz) selon circonstances ; mais lorsque la prononciation n'est pas telle dans les variétés dialectales, j'entends (s) ou (z). Quelle est la vraie différence réellement sensible EN PRATIQUE : 1° entre le *s* de -us (-uš) d'une part et le *ch* (š), et 2° entre le *s* de -us (us) dialectal et le *s* initial devant une voyelle d'autre part ? Si *ch* lisbonnien diffère du *s* final et que l'on indique *ch* par (š), comment faut-il indiquer le *s* final, si réellement il diffère du *ch* (š) ? C'est à vous, très cher écolier, qui en savez cent fois plus que celui que vous voulez bien honorer du nom de « maître », qu'il appartient de décider toutes ces questions un peu ardues, quoique fort attrayantes.

L.-L. BONAPARTE.

Londres, le 10 septembre 1884.

Les deux livraisons du *Positivismo* me sont parvenues en très bon état, et j'ai lu avec le plus vif intérêt toutes vos savantes remarques sur l'andalou. Puissiez-vous sous peu me donner autant de détails sur le gallego en général et surtout sur celui de Compostella, soit de la ville elle-même, soit sur la variété rustique des gens de la campagne des environs de Santiago !

A la page 74, lignes 14-15, vous dites : « nenhuma ligação se realiza entre a vogal nasal de fim de vocabulo e a vogal inicial do vocabulo seguinte. » Il me paraît cependant que dans *amão-n-o* le *n* forme bien une liaison entre la diphtongue nasale *ão* et le pronom *o*. Ce n'est qu'une question que je vous pose et je me soumets d'avance à votre solution.

A la page 72, ligne 23, vous citez les deux mots grecs modernes γάρον, γέρως. Or, il me paraît certain que le γ grec moderne reçoit deux sons bien distincts ; le premier, qui se trouve dans les syllabes γα, γο, γω, γου, est la sonore de χ dans les syllabes

χ̦α, χ̦ο, χ̦ου, χ̦ω, tandis que le second, qui se trouve dans les syllabes γε, γη, γι, γυ, est la sonore de χ̦ dans χ̦ε, χ̦η, χ̦ι, χ̦υ. Il y a donc en grec moderne, comme en allemand, les sons γ, χ̦, et les sons mouillés γ́ et χ̦́. J'indique par un accent aigu ce mouillement. Je vous demande maintenant si le son andalou dont vous parlez et que vous indiquez par *h* et par *ɦ* doit se prononcer *proximamente* comme χ̦ et γ, ou bien comme χ̦́ et γ́. Il est vrai qu'à la page 73, ligne 22, vous dites : *modificação decididamente palatal de χ̦, quando em conjuncção com as vogaes palataes e, i, não existe em castelhano de certo, e cremos que tam pouco se dá em andaluz, nem ainda quando sonora*, et que ces mots répondent à ma question; mais alors pourquoi citer γέρως et ne pas se contenter de γάρον, car si ce dernier se prononce γáron, γέρως certainement, en grec moderne, se prononce γ́éros, et non pas γéros. Ce son mouillé du γ (γ́) ressemble beaucoup au *y* consonne espagnol, mais il est toutefois plus guttural.

P. 73, l. 6, je trouve : *a la reɦaze la trena*. Est-ce que ce n'est pas *ɦe* qu'il faut, au lieu de *ze*, puisque vous dites à la page 72, ligne 28, etc. : *este abrandamento das fricativas duras parece dar-se tambem, em certas variações locaes, entre o s final dum vocabulo e a vogal inicial do seguinte, quando entre elles não ha pausa intermedia. Em tal caso o s, que na pausa ou antes de dura se pronuncia usualmente χ̦, quasi h, faz-se sonoro, em geral γ, quasi ɦ*; donc *ze*, pour *ɦe*, est une faute typographique. Suis-je dans le vrai ?

P. 75, l. 8, vous dites : *é pronunciado (em castelhano o s) sonoro, sómente quando está seguido de consoante branda*, etc. Je ne prétends pas être aussi bon juge du castillan que je crois l'être du toscan, qui avec le dialecte romain, l'italien en général et le français, est ma langue naturelle, mais je puis assurer que mon oreille ne perçoit aucune différence dans la prononciation de *sb*, *sg*, *sd*, *st*, *sv*, *sn*, etc., toscans, romains et espagnols. Pour moi, en bon toscan, on prononce *sbattere*, avec *s* sourd, et non pas *sbattere* avec *s* sonore. En français, c'est différent, de même

qu'en portugais. Je sais très bien qu'en théorie on a de la peine à admettre *sb*, etc., au lieu de *zb*, etc.; mais, pour moi, le fait ne souffre pas de doute quant à l'italien bien prononcé à la toscane, et à plus forte raison à la romaine, car le dialecte romain n'a pas le *s* sonore, et prononce *rròsa*, *spòsa*, ce qui en toscan et en bon italien est prononcé *rròza*, *spòza* (*rosa*, *sposa*). J'admets toutefois que des grammairiens étrangers ou non italiens, comme le Hollandais Vanzon, par exemple, accueillent *zb*, *zd*, *zv*, etc.

P. 75, l. 17. Quant au *s* castillan, je trouve qu'au moins à Valladolid les vieillards surtout et les gens de la campagne font entendre une différence assez marquée entre le *s* de *sal* et le *s* de *sí*. Le premier est tout à fait palatal, comme celui du basque d'Espagne, tandis que le second est le *s* français dans *sable*. Je suis d'accord avec Sicilia quant au *s* espagnol et à ses variétés.

P. 167, l. 9. Plusieurs personnes en Corse (mon bien-aimé père entre autres) prononçaient, au moins de mon temps, toujours *amávamo*, *amávate*, au lieu du correct *amavámo*, *amaváte*, mais jamais, au subjonctif, *ábbiamo*, *ténghiamo*, pour *abbiámo tenghiámo*. Je crois que ces sortes de proparoxytons se retrouvent aussi dans d'autres dialectes ou variétés du Midi de l'Italie.

J'espère que dans ce long bavardage vous trouverez la preuve de tout l'intérêt que vos écrits ont pour moi, et quant au gallego, j'attendrai avec impatience vos décisions pour savoir à quoi m'en tenir.

L.-L. BONAPARTE.

Lisbonne, le 22 septembre 1884.

J'ai reçu votre aimable et savante lettre du 10 de ce mois, ainsi que celle du 27 août. J'ai attendu jusqu'à présent un mot de vous, m'annonçant la réception des deux livraisons du *Positivismo*, afin d'y répondre, ce que je fais maintenant, du moins en

ce qui concerne quelques questions auxquelles je puis répondre dès à présent. La discussion qui doit être la conséquence de mes études sur la prononciation des nasales dans les dialectes galiciens attendra donc son opportunité. Mille fois pardon de ce délai qui est involontaire.

Je dirai quelques mots sur le χ en galicien. Je représente par ce symbole la fricative gutturale dure de l'allemand *nacht*, sans aucun mélange de ce *r* guttural qu'on remarque dans les dialectes de la Suisse, ainsi que dans le خ arabe. Tous les Galiciens, sans aucune exception, avec lesquels je me suis trouvé en contact, prononçaient le *g* (explosive gutturale douce) comme χ; seulement pour ce χ, semblable par là au *h* polonais, les organes ne sont pas aussi rapprochés que pour le *ch* allemand de *nacht*. La prononciation du *g* portugais par les Galiciens (surtout de Tuy et de ses environs) est donc comme celle du *h* polonais, quelquefois se rapprochant, ou même s'identifiant avec le *j* castillan. Je ne leur ai jamais entendu la variété sonore de cette consonne qui devrait être représentée par γ. Il est évident que je veux surtout parler des habitants des petits pueblos, qui sont ceux qui forment en général les émigrants. Cette substitution de χ à *g* est tellement frappante, que les Portugais qui, par plaisanterie, se donnent la peine d'imiter la prononciation des Galiciens, la reproduisent toujours, quoiqu'ils n'aient pas, eux-mêmes, ce son dans le portugais, et qu'il soit pour eux assez difficile.

D'un autre côté, le dialecte portugais du Nord se rapproche, dans la prononciation, tellement du galicien, que la manière pratique de distinguer un individu de l'extrême Minho de celui de l'autre côté du fleuve est la suivante :

PORTUGAIS	GALICIEN
g	χ
z (vélaire ou palatal)	*s* (vélaire ou palatal)
j	*x* (š)

Maintenant, pour mettre d'accord les faits que vous citez avec

ceux que je cite, il faut étudier sur les lieux mêmes : il doit y avoir des dialectes galiciens qui possèdent le *g* et d'autres qui le remplacent par χ. Pour contrôler mon observation personnelle je peux vous citer un Andalou qui raillait continuellement un Galicien et prenait toujours congé de lui par ces mots : *hasta lueχu!* (hasta luego). Je pense donc que *Xalilea* doit être pour *χalilea* (Galilea).

Dans le dialecte commun du portugais il n'y a aucun *glide* entre la voyelle nasale finale d'un mot et la voyelle initiale du mot suivant. Je le répète, *som agudo*, *pão alvo* se prononcent (*sõ ḁgúdu̥*, *pãů ḁ́lvu̥*). Dans le dialecte de Bragança, j'ai constaté le *glide* (n̈). V. *Essai*, p. 26. Dans *ámão-no*, le *n* n'est que l'assimilation du *l* du pronom régime *lo*; *ámão-no* est pour *ámão-lo*, comme *no* est pour *enlo* (*enno*). Il faut ajouter cela, p. 34 et 37 de l'*Essai*.

J'ai lu avec un vif intérêt votre savante discussion sur le ע hébreu = η. Je connaissais cette particularité, mais je ne m'étais jamais avisé de me l'expliquer. Nos Juifs, lorsqu'ils connaissent l'hébreu, ce qui est assez commun parce qu'ils parlent l'arabe du Maroc entre eux, prononcent le ע comme une explosive, ou plutôt vibrante gutturale très profonde, tout à fait le ع arabe.

Je ne connais point l'ouvrage de Sicilia que vous citez, et je vais tâcher de l'obtenir, d'autant plus qu'il se trouve dans nos provinces une assez grande variété de *s* et de *z*, qu'il faut déterminer avec plus de précision.

Par rapport à (š) final portugais, je dirai : *s* final portugais ou *s* devant une consonne sourde est (š) réduit, c'est-à-dire abrégé. Priez M. Saraiva de prononcer devant vous les mots suivants, comparés deux à deux : *raz* (*agua-raz*) (= ràš̯) et *raxe* (du verbe *raxar*) (= raš); *finge-me* (= fĩž-mẹ̥) et *fiz-me* (= fiž̯-mẹ̥). Ces deux derniers contiennent le (ž) au lieu de (š) parce que la consonne suivante est sonore.

Doit-on prononcer en français, par exemple, *anachronizme*, ou

bien *anachroniçme*, comme le prétend Littré? On entend, en effet, au théâtre, *rasgo*, *desde*, etc., en espagnol. Cette prononciation, cependant, me paraît artificielle; je l'ai rarement entendue dans la conversation. Il se peut toutefois qu'il y ait des variétés locales. En ce qui concerne l'italien, le dialecte romain ne saurait servir de contrôle pour *sdegno*, *sbattere*, *svelto*, etc., ce dialecte n'ayant pas de (*z*). D'un autre côté, quoique théoriquement (V. Caleffi, *Grammatica Italiana*), le *s* des terminaisons *-oso*, *-osi*, *-osa*, *-ose* soit sourd, il est assez commun d'entendre *z*, même dans des mots tels que *glorioso*, où cette terminaison est précédée d'une voyelle, contre l'exception donnée par Diez (sous la foi de Ternow : *Romanische Grammatik*, I, p. 348) à la règle de *-oso* = (ozo) en italien.

Le γ du grec moderne se modifie certainement en palatale, lorsqu'il se trouve en conjonction avec les voyelles palatales (*e*), (*i*), représentées par ε αι, ι η ει οι υι. Ma contradiction est à peine apparente par rapport à l'andalou. N'étant pas tout à fait sûr, si le *j* entre voyelles est lui-même palatalisé, j'ai donné les mots grecs modernes γάρον, γέρως comme les représentants des deux fricatives gutturales douces, la pure et la mouillée. J'exprime, cependant, p. 73, l. 22, mon assurance en ce qui concerne le castillan, et ma conviction pour l'andalou. Peut-être serait-il préférable de supprimer γέρως.

P. 73, l. 6 : *z* n'est pas une faute typographique. Le *s* (= z) s'est maintenu par dissimilation de *ħ* du mot précédent. Ainsi, par exemple, la phrase *como le cojas en tu casa* sera prononcée par un Castillan (komo le koχ̧aṣ en tu kaṣa), et par un Andalou (komo le koγaz en tu kaza), tandis que dans *como le encuentres allá* l'Andalou prononcera (komo l'enkuentre*ħ* ayá).

Sous peu, vous recevrez le compte rendu du Congrès d'anthropologie de Lisbonne (1880). Je prends la liberté de vous l'envoyer, comme témoignage de reconnaissance pour votre bienveillance envers moi. La part que j'ai eue à la compilation et à la rédaction de cette laborieuse publication, en qualité de secrétaire,

me la fait considérer en un certain sens comme m'appartenant en propre. Vous recevrez en même temps quelques publications de la Section des Travaux géologiques de Lisbonne, où ce compte rendu a été imprimé. M. Cotter doit aussi vous envoyer le *Douro Illustrado*, accompagné de sa traduction anglaise. Cet ouvrage pourra vous être d'une grande utilité dans une autre édition de votre nomenclature de la vigne.

A. R. Gonçalves Vianna.

Londres..., le 29 septembre 1884.

Je recevrai avec le plus grand plaisir les brochures que vous m'annoncez, ainsi que le *Douro Illustrado* traduit par M. Cotter. Je vous prie, en attendant, d'agréer mes meilleurs remerciements par anticipation et de les faire agréer aussi à M. Cotter. Les noms se rapportant à la vigne m'intéressent beaucoup, et je compte, avec le temps, faire imprimer un supplément à ma monographie. Je tâcherai aussi de me procurer la *Technologia Rural*.

Je comprends parfaitement bien maintenant que le *χ* galicien, correspondant au *g* dur portugais, est un son qui, sans être précisément le *j* castillan, lui ressemble toutefois beaucoup. Seulement, comme vous comparez le *χ* galicien au *h* polonais, il me tarde de vous dire que, d'après mon oreille, le *h* polonais tantôt se prononce comme le *ch* allemand de *nacht* et tantôt comme le *h* allemand aspiré. Je ne puis entendre en polonais un son intermédiaire, mais seulement *h* ou *ch*, comme en allemand. Duquel de ces deux sons se rapproche le plus votre *χ* galicien? Je suppose qu'il diffère fort peu du *ch* allemand et de la *j* espagnole; cependant, d'après vous, il en diffère un peu. Voilà pourquoi j'approuve beaucoup votre *h* (italique) et votre *ɦ* du dialecte andalou pour indiquer ces sons qui ne sont ni *ch* ni *h* allemands, ni γ grec moderne ni *h* (sonore). Il me reste toutefois à savoir

si vraiment votre χ galicien se rapproche plus de la *j* espagnole que du *h* allemand.

Vous dites : « D'un autre côté, les dialectes de l'extrême nord du Portugal se rapprochent tellement du galicien dans la prononciation, que la manière pratique de distinguer les individus portugais de ceux d'au delà du Minho est la suivante :

PORTUGAIS	GALICIEN
g	χ
z (vélaire ou palatal)	s (vélaire ou palatal)
j	x (š) »

Cela, si je comprends bien la chose, ne s'applique pas spécialement aux dialectes de l'extrême nord du Portugal, mais au portugais en général; et cependant, ce qui m'intéresserait le plus ce serait de savoir en quoi consiste la différence de l'extrême nord du Portugal avec l'extrême sud de la Galice. J'ai toujours dans l'idée que les variétés portugaises pourraient entrer en Galice, ou bien que les variétés galiciennes le pourraient en Portugal. Ce n'est qu'une pure supposition; mais en admettant seulement comme possible que les voyelles nasales manquent à quelques localités du Portugal, je n'hésiterai pas à considérer ces variétés comme galiciennes au point de vue linguistique, car il me paraît que la nasalité est un caractère tellement tranché qu'il suffit à lui tout seul à la détermination de ce qui est portugais et de ce qui est galicien. Ce critérium, bien entendu, n'aurait de valeur qu'en tant qu'il serait bien avéré que le galicien de Santiago, de Lugo, de Pontevedra et d'Orense en général, n'aurait pas réellement, comme je suis toujours porté à le croire, de vraies voyelles nasales, mais seulement le η anglais de *singer* représenté par *ng*. Je voudrais, en un mot, trouver dans la seule nasalité vocale la distinction entre portugais et galicien. Nous aurions dans ce cas des variétés pseudo-galiciennes, celles qui par exception possèdent la nasalité. On pourrait ensuite subdiviser le galicien en galicien possédant le χ et en galicien ne le pos-

sédant pas. Ce n'est que de vous que la science peut attendre la solution de ce problème.

Quant à l'orthographe *Xalilea* pour *Galilea* le traducteur persistait à croire que la prononciation est *Chalilea* ou *šalilea*, et non pas *jalilea* avec *j* espagnol. Cela s'entend à Santiago.

Quant à l'absence du *glide*, je demeure tout à fait convaincu par ce que vous me dites : *no* est pour *lo*; c'est indubitable.

Quant au *š* et au *š̭*, les considérez-vous comme deux sons distincts ? Admettez-vous enfin que l'épithète de *abrégé*, *réduit*, que vous donnez à votre *š̭*, suffise à en faire un son distinct du *š* non abrégé ? Je me permets à ce sujet une observation : en italien, il n'y a pas de vrai *š*, car le *sc* de *pesce* et le *sci* de *fascia* ne sont nullement un simple *š*, mais bien plutôt un *šš*, improprement dit « double ». Pour moi, ce n'est qu'un *š* bien plus fort, bien plus énergique que le *š* français de *pêche*. Les dialectes vulgaires de Rome, et surtout de Florence, ont bien le vrai *š*, car ils transforment souvent le *c* italien des syllabes *ce*, *ci* entre deux voyelles en *še*, *ši*, ce qui est une faute énorme en bon toscan ou en bon italien. Quoi qu'il en soit, *š* existe dialectalement en italien, mais en bon italien il n'y a que *šš*. Comparez le mot *pesce* avec *pece* et vous verrez que le premier ne se prononce jamais *peše*, mais *pešše*, tandis que *pece*, qui en bon italien se prononce *peče*, en florentin vulgaire se prononcera *peše*. Or, je demande s'il pourrait se faire que la différence du *š* et du *šš* de l'italien s'observe en portugais entre *š* et *š̭*. Votre *š̭* abrégé, en d'autres mots, serait-il autre chose que le *šš* ordinaire du bon italien ? Dieu veuille qu'il en soit ainsi, car je vous avoue que sans cela j'aurais bien de la peine à me faire une idée du *š* portugais. Quant à moi, je considère *šš* et *š* comme deux sons distincts, de même que toute consonne italienne prononcée avec force. C'est pourquoi j'indique dans mon orthographe phonétique manuscrite les mots italiens *matto*, *come*, *pesce*, *sciogle*, *vino*, etc., par *ṁáto*, *k̇óme*, *ṗeše*, *ṧòľ̇é*, *v̇ino*, etc. Le point indique la prononciation forte, appelée improprement « double ».

Islamisme est certainement la seule prononciation correcte. *Izlamizme*, ni moi, ni Féline, ni Littré, ni, j'ose le dire, aucun phonétiste français ne l'admettent. En italien toscan, c'est *islamismo*, et non pas *izlamizmo* [1]; et cependant on est obligé, en bon italien, de prononcer *glorioso*, etc., *casa*, *cosa* et mille autres, exactement comme à Rome; quoiqu'il faille prononcer *cazo*, *spoza*, *roza*, et mille autres, contrairement à la prononciation romaine, qui, comme vous le remarquez fort bien, ne possède pas le *z*. Les Italiens du nord, qui sont presque tous non Italiens linguistiquement, sont les seuls qui se permettent, au grand scandale des oreilles vraiment italiennes, de prononcer *casa* comme *caza*, *glorioso* comme *gloriozo*, etc. Tous les phonétistes italiens, toscans et non toscans, comme Fanfani, Bigutini, Nesi, etc., sont d'un seul avis, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de règle pour la prononciation du *s* italien entre deux voyelles. La sourde est un peu plus générale que la sonore, mais celle-ci est aussi très fréquente, et ce n'est que par un bon dictionnaire de prononciation qu'un étranger et même un Italien non Toscan peut venir à bout de cette difficulté.

Quant à l'espagnol, je n'aime pas à être aussi positif, mais j'ai bien de la peine à croire que cette langue qui n'admet jamais le *s* sonore entre deux voyelles veuille l'admettre devant *b*, *d*, *g*, etc. Mon oreille ne saurait saisir aucune différence entre le *s* de *este* et le *s* de *desde*, en espagnol; ni entre les *s* français de *islamisme* et le *s* de *sable*; ni entre les *s* italiens de *ċasa*, *ċosa*, *ṡole* (excepté que ce dernier est fort) et le *s* de *sdentato*, et *stento* [2]. Quant à la dissimilation de *koχas*, rien de plus juste et de plus persuasif que ce

1. Cependant Petròcchi marque toujours le *s* devant une consonne sonore comme *z* (Ş). V. *passim* son Nòvo Dizionàrio Universale della lingua Italiana. Milano, 1887-1892.

2. D'après Petròcchi, *op. cit.*, *zdentato*, *stento*. Pourquoi citer *stento* à côté de *sdentato*, puisque le *t* est sourd et le *d* sonore ? Caleffi, *Grammatica Italiana*, fait prononcer, lui aussi, le *s* comme *z* devant une sonore.

que vous m'enseignez, et j'ai vraiment le plus grand plaisir à recevoir d'un maître comme vous des renseignements aussi profitables que ceux que vous me donnez.

Mais le galicien, ses sous-dialectes, ses variétés, comme distincts du portugais, non pas géographiquement, mais linguistiquement (surtout la nasalité vocale), voilà la grande affaire.

L.-L. Bonaparte.

Lisbonne, le 20 octobre 1884.

J'ai peu entendu prononcer le polonais; il me semble cependant que pour le *ch* ou *h*, dans cette langue, les organes se trouvent plus écartés que pour le *ch* allemand, de sorte que cette fricative gutturale, quoique produite sur la limite du palais dur, fait l'effet d'être prononcée plus bas dans le pharynx, ressemblant par là au *h*. Il se peut toutefois que je me trompe. Le *g* (χ) galicien se rapproche plus du *ch* que du *h* allemands. Pour le *j* castillan (non pas andalou) les organes se trouvent presque en contact, et tellement, que quelquefois le râclement du خ arabe le remplace. Si l'on dressait une échelle de la perceptibilité de ces différentes fricatives gutturales, nous aurions, de plus en moins : خ arabe, *j* castillan, *ch* allemand, *j* andalou, *h* aspiré.

Vous avez raison : dans ma table de comparaison du portugais septentrional avec le galicien, j'aurais dû omettre le premier et le troisième terme et n'y laisser que *z*, ou plutôt ma table n'est pas assez claire. Le portugais du Minho sonne pour une oreille du midi à peu près comme le galicien; pour l'un, aussi bien que pour l'autre, il y a le *s* sous-cacuminal remplaçant le *s* alvéolaire du Sud, à cette différence près que ce *s* sous-cacuminal devient *z*, également sous-cacuminal, entre deux voyelles dans le portugais du Nord, et reste sourd en galicien. D'un autre côté, je ne crois pas que les voyelles nasales manquent dans aucun dialecte portugais du continent.

Je compte visiter la Galice l'année prochaine et y demeurer assez longtemps pour pouvoir entendre le dialecte populaire des différents centres. Il me paraît, dès à présent, qu'une fois reconnu que la nasalité des voyelles ne se retrouve dans aucun dialecte galicien, ce serait là le fait qui établirait la différence entre le portugais et le galicien, et que pour le portugais la gutturalisation ou non-gutturalisation de ces voyelles spécialiserait bien les dialectes du nord et ceux du sud.

Outre *Xalilea*, j'ai trouvé dans l'Évangile galicien, que je dois à votre bienveillance, le mot *sinagoga* écrit *sinagoxa*.

Quant à *š* et *š̯*, *ž* et *ž̯*, ce sont là deux sons identiques, à la seule différence que *š*, *ž* précèdent la voyelle et que leur prononciation est plus soutenue, pas autant toutefois que celle des consonnes initiales après une consonne ou un mot *tronco*, ou écrites doubles, en italien. Je me figure une gradation de force d'émission ou de longueur, comme c'est le cas pour les voyelles : *š* (*x* portugais), *šš* italien, *š̯* (*s* après une voyelle à la fin d'une syllabe, en portugais), comme *n* initial portugais pour *nn* en italien et *n* final (*n̯*) en castillan, en andalou, en danois; le rapport entre *š̯*, *š* et *šš* étant analogue à celui qui se trouve entre *ă*, *a* et *ā*. En considérant *x* devant une voyelle comme le son normal, exemple *dixe*, « jouet », de longueur moyenne, *sc* de *pesce* sera *š* long, et *z* du mot portugais *pez* (*pêš*), un *š* bref; la durée du *š*, est moindre que celle du *šš*, plus grande que celle de *š̯*.

La faute de prononcer *še*, *ši* à la place de *ce*, *ci*, en italien, ainsi que celle de *že*, *ži* pour *ge*, *gi*, est une particularité de la prononciation de l'acteur Rossi, et elle est admise par Ascoli, si je le comprends bien.

Il me semble qu'entre le *c* de *pece* (florentin) et le *sc* de *pesce* (dialecte commun), il y a autant de différence dans l'énergie de la prononciation qu'il y en a entre le *x* de *dixe* et le *z* de *diz* (*diš*); on pourrait dire que *x* = *sc* et non le contraire, comme vous le supposez (*š̯* = *sc*); la réalité, cependant, si je prononce bien l'italien, et mon oreille ne me trompe pas, c'est que, comme

je viens de le dire, *x* répond à *c* florentin entre deux voyelles = *š*, et *sc* à *x* + *x* de *dixe chato* (*diššâtụ*), l'*ę* de *dixę* étant supprimé dans une prononciation rapide.

A. R. GONÇALVES VIANNA.

Londres..., le 26 octobre 1884.

Je reçois avec votre aimable lettre les quatre paquets d'ouvrages ayant trait à la géologie et que je dois à la courtoisie de M. Nery Delgado ....
Vos explications fixent entièrement mes idées; et quant à la présence ou à l'absence des nasales, j'attendrai avec impatience le résultat de vos recherches. Mes 71 ans accomplis, et encore plus ma santé, ne me permettent pas de vous accompagner en Galice! Quant aux trois sons, *sc* en italien, *š* et *ş̌*, je comprends fort bien maintenant leur différence. Le portugais donc possède ces trois sons, d'après vos explications on ne peut plus claires.

L.-L. BONAPARTE.

Londres..., le 19 novembre 1884.

Je reçois le beau et intéressant volume du « Compte rendu du Congrès d'anthropologie » et vous remercie grandement de cette aimable attention. J'admire l'ouvrage et son exécution typographique, quoique malheureusement je ne me sente pas assez compétent pour l'apprécier comme il mériterait de l'être. L'article sur les Ciganos et les Gitanos [1], toutefois, entre dans mes

1. De M. F. Adolpho Coelho.

études linguistiques et m'intéresse infiniment. Il me paraît donc, qu'en faisant abstraction des hommes qui parlent un dialecte et en ne s'occupant que de leur dialecte au point de vue *exclusivement* linguistique (c'est le mien), c'est-à-dire grammaire et vocabulaire, on est obligé d'admettre que le *gitano* est encore du tsigan dialectal et fort mêlé d'espagnol, tandis que le cigano est du néo-latin espagnol, mêlé de quelques mots cigans. Cigano et Gitano appartiennent donc à deux familles aryaniques bien distinctes, quoique ceux qui parlent ces deux dialectes soient bien des Tsigans et non pas des Néo-Latins. Que de Basques, sans cesser d'être des Basques, ne parlent plus le basque, etc., etc., etc. Ce qui est étrange c'est que le cigano est un sous-dialecte ou une variété espagnole et non pas portugaise, quoique parlé en Portugal. Comme je voudrais bien que vous donniez aux linguistes quelques renseignements sur la prononciation et le phonétisme de ce cigano, je me borne pour le moment à vous demander si les *z* de *rosaz*, *ricaz*, *sumuz*, *hidalguz*, *duz*, *nuz*, *perdidaz* des quatre premiers versets de la p. 670 [1], et ainsi les autres, doivent se prononcer comme *z* castillan ou bien comme *z* portugais. N'oubliez pas, pour l'amour de Dieu, mes nasales ou non-nasales galiciennes.

L.-L. BONAPARTE.

Londres, le 28 novembre 1884.

Je reçois votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois que vous n'aviez pas encore reçu ma dernière, dans laquelle je vous annonçais la réception du « Compte-rendu ». Comme je ne

1. Voici les quatre versets, tels qu'ils se trouvent *loc. cit.* :

Mantenga senhoras y rosaz y ricaz.
De Gracia sumuz hidalgaz por Duz.
Nuestra ventura que fue contra nuz,
Por tierraz estrañaz nuz tiene perdidaz.

N. B. Le mot *senhoras* aurait dû être orthographié *zeñoraz*; cp. *estrañaz*.

suis pas bien certain que l'adresse de la lettre ci-incluse soit correcte, je vous prie de vouloir bien la transmettte à M. Nery Delgado.

L'opuscule sur le mirandais de Leite de Vasconcellos est-il un opuscule nouveau sur ce même dialecte ? car j'en possède déjà un que l'auteur a eu l'amabilité de m'envoyer il y a un an à un jour près [1].

La prononciation du *z* final de l'article sur le cigano, de M. Coelho, me laisse encore dans le doute, mais j'espère que vous pouvez me fixer sur la nature de ce son.

J'attends avec impatience la brochure que vous allez faire imprimer sur le « bragançano », et vous remercie d'avance [2].

Ci-joint une note supplémentaire à l'article *Artichoke* que vous possédez déjà.

L.-L. BONAPARTE.

Lisbonne, le 6 décembre 1884.

J'ai remis hier à M. Nery Delgado la lettre à son adresse dont vous m'aviez chargé.

Vos doutes sur la prononciation du *z* dans la farce de Gil Vicente, transcrite en partie dans l'article de M. Coelho sur les Ciganos, sont parfaitement légitimes. Malheureusement, je ne pourrai pour le moment que former des conjectures là-dessus. Mon hypothèse est que le *z* a deux valeurs dans ce morceau, selon la place qu'il occupe dans le mot : *z* médial = *z*; *z* final de syllabe = *ç* français, qui sont bien les valeurs de cette lettre dans le bragançois (cozer = *kuzêr*; nizcaro = *niçkaru*), et dans

1. Le premier opuscule a pour titre *O Dialecto Mirandez*, Porto, 1883. Celui auquel le Prince fait allusion dans sa lettre est *Flores Mirandezas*. Porto, 1884. Il contient des poésies, quelques notes sur la prononciation et un petit glossaire.

2. Ce petit travail, 35 pages, a été publié dans la *Revista Lusitaua*, vol. I.

le mirandais (lhuz = *lhuç*), et je suppose qu'elles ont été comme cela anciennement dans tout le domaine portugais du continent, la différence entre *ç* et *s*, *z* et *s* sonore étant autrefois beaucoup plus répandue qu'elle ne l'est à présent. (V. *Positivismo*, t. IV, p. 65-80, où je traite de la valeur de *s*, *ç* et *z* en portugais et en espagnol.) Nous voyons, par exemple, que la fricative forte alvéolaire (*s* initial de syllabe, en français) se trouve généralement représentée par *ç* et non pas par *s* dans des mots étrangers reçus en portugais et employés par nos chroniqueurs de l'Asie; il en est de même par rapport aux mots empruntés à l'arabe, où *ç* et non pas *s* remplace non seulement le س, mais aussi le ص. Or, *ç* final de syllabe n'étant pas usité, on a représenté ce son par *z*, comme dans *fez*, *diz*, *vez*, qui étaient prononcés *feç*, *diç*, *veç*, et non pas *fes̆*, *dis̆*, *ves̆*, comme c'est le cas actuellement, dans le Sud. Le bragançois, cependant, garde encore l'ancienne prononciation. *S* et *s* médial représentaient, et ils représentent encore dans Trás-os Montes, les fricatives sous-cacuminales, sourde et sonore.

Maintenant, Gil Vicente (lequel, il faut l'ajouter, était un homme très instruit) savait très bien que s'il écrivait, par exemple, *rosas*, *ricas*, on prononcerait *roẓaṣ*, *ricaṣ*, avec un *z* et un *s* sous-cacuminaux, et non pas *rozaç*, *ricaç*, comme il voulait l'indiquer aux comédiens qui allaient jouer sa farce, et qui devaient tâcher de prononcer comme les ciganos lorsqu'ils s'exprimaient en castillan, retenant dans cette prononciation les particularités phonétiques du dialecte andalou d'alors, peu différent de celui d'aujourd'hui sur ce point, dialecte qui serait pour eux aussi familier que leur *caló*, car il faut se rappeler que les personnages de la farce parlent espagnol et non pas cigain, mais qu'ils le parlent avec un accent étranger, que Gil Vicente a voulu reproduire avec cette intuition du vrai que l'on admire dans tous ses ouvrages. Et je soutiens que la langue espagnole nuancée de portugais est bien la langue employée et non pas un dialecte du castillan, l'andalou par exemple, parce que, outre la différence d'ortho-

graphe par rapport au *s*, nous y trouvons des *e* et des *o* qui répondent à des *e* et des *o* fermés en portugais, remplacés, lorsqu'ils sont toniques, par des *i* et des *u*, ce qui est comparable au sicilien par rapport au toscan, et prouve deux choses : 1° que ce n'est pas l'andalou que les Cigains parlent, parce que ce dialecte ne reconnaît pas la différence entre *ê* et *è*, entre *ô* et *ò*; mais que c'est bien le castillan parlé par des gens auxquels les sons *ê*, *ô* sont étrangers, et qui les confondent avec *i*, *u* en tâchant de maintenir la différence reconnue en portugais entre *ê* et *è*, *ô* et *ò*; 2° que les finales *e*, *o*, doivent également être prononcées *i*, *u* dans ce curieux morceau, et non pas *è*, *ò*, comme en castillan.

Mes conclusions, donc, sur la langue représentée dans les vers cités, les voici :

1. La farce des Ciganos ne représente nullement un dialecte cigain (*caló*, ou autre), mais bien le castillan, tel qu'il était prononcé par les Ciganos du temps de Gil Vicente (première moitié du XVI[e] siècle). Ces Ciganos venaient du Sud de l'Italie, ils arrivaient en Portugal ayant traversé l'Andalousie, peut-être l'Estramadoure espagnole, et ils gardaient dans leur prononciation les particularités suivantes :

a) Absence de *ṣ* ou *ẓ* (sous-cacuminaux) qu'ils remplaçaient par *s* alvéolaire (français et andalou), sonore entre deux voyelles, sourd partout ailleurs;

b) Substitution de *i*, *u* à *e*, *o* (castillans et andalou), lorsque ces voyelles répondent à *ē*, *ĭ*; *ō*, *ŭ* latins, c'est-à-dire à *ê*, *ô*, fermés, obscurcies en *i*, *u*, dans les dialectes du Sud de l'Italie.

2. Gil Vicente a voulu représenter cette prononciation étrangère du castillan, et non pas un dialecte spécial, et pour cela il s'est servi des moyens que l'orthographe de son temps lui fournissait; pourvu cependant qu'on tienne compte de ce que la prononciation portugaise, et probablement aussi celle du castillan, se rapprochait de la prononciation des dialectes transmontains (bragançois, mirandais et autres).

A. R. Gonçalves Vianna.

Londres, le 12 décembre 1884.

Recevez mes meilleurs remerciements pour la manière si claire dont vous avez éclairci ma demande. Je suis très heureux de voir que vous ne considérez pas le cigano comme du *caló*, qui (ce dernier), quoique très néo-latinisé, n'en est pas moins un dialecte indien. D'après la méthode que je suis depuis longtemps dans la classification des dialectes, des sous-dialectes, des variétés et des sous-variétés, sans m'occuper de l'origine de ceux qui les parlent, mais exclusivement de leur grammaire et de leur vocabulaire, je ne puis me refuser à voir dans le cigano une sous-variété castillane, car, après tout, *u*, *e*, *i*, à la fin des mots, pour *e*, *o*, sont bien peu de chose, il est vrai, mais enfin ils sont quelque chose, à peu près comme la variété corse d'Alessani, qui paraît n'être, en comparaison du corse septentrional ordinaire, qu'une sous-variété toscane parlée par des personnes originaires de la Toscane.

Encore mille fois merci.

L.-L. BONAPARTE.

Londres, le 26 avril 1887.

J'ai reçu le très intéressant fragment de la *Revista Lusitana*, dont je vous remercie [1].

Je pense que, entre les deux *tt* italiens de *atto* et les *tt* de *veste-te* portugais (même lorsque ce mot est prononcé avec suppression totale du deuxième *e*), il y a une petite différence. Je veux dire que l'interruption du *t-t* portugais est plus forte que celle du *tt* italien, qui, pour moi, est *t-tt*. Je vous prie de lire ma note de la page 25 de mon opuscule : *The initial mutations* (in the

1. « A Evolução da Linguagem, por J. Leite de Vasconcellos » : Compte rendu in *Revista Lusitana*, t. I, p. 74-86.

living Celtic, Basque, Sardinian, and Italian Dialects), où je me suis beaucoup occupé des doubles consonnes italiennes *correctes* et florentines *dialectales*.

J'écris à M. Leite pour le supplier de m'envoyer la brochure que vous venez d'analyser si bien, et je m'abonne en même temps à la *Revista*.

Il paraît que la prononciation galicienne du γ fricatif pour *g* explosif [1] est générale en Galice, mais excommuniée par tous les Galiciens qui, à tort ou à raison, prétendent bien prononcer leur dialecte. Pour ces derniers, c'est *Galilea* qu'il faut écrire; mais pour le peuple, en général, c'est γ*alilea* que l'on prononce. On ne veut pas admettre les voyelles nasales; de sorte que le η, consonne gutturale, est admise, mais non pas les voyelles nasales du portugais. Peut-être à Valença en est-il autrement? Je le saurai tôt ou tard.

L.-L. BONAPARTE.

Londres, le 16 septembre 1887.

Il y a déjà des mois que je vous ai adressé ma dernière lettre à votre nouvelle résidence, pour vous parler encore de la transformation du χ castillan en *ś* gallego, et du *g* castillan en χ. Seulement je me suis trompé (*lapsus calami*) en mettant γ au lieu de χ. Les renseignements que j'ai reçus ne laissent aucun doute à cet égard et s'appliquent à toute la Galice, plus ou moins, parmi les personnes sans instruction, qui prononcent *u* final et non pas *o*, comme dans les villes. Seulement mon correspondant m'assure que χ au lieu de *g*, *u* au lieu de *o* et *s* au lieu de *z* castillan ne prouvent que l'ignorance de ceux qui les emploient. Je croirai plutôt que le contraire prouve l'influence castillane.

1. χ et non pas γ. V. la lettre suivante.

Pour plus de certitude, je fais recommander ma lettre dans la crainte que ma dernière ne vous soit parvenue.

Je viens maintenant vous demander des nouvelles des voyelles nasales ˜, ˜˜ et du ɳ et ˜ɳ ou ˜˜ɳ gallegos.

Je persiste à croire, d'après mes dernières informations, que ɳ seul est gallego, mais peut-être pensez-vous le contraire, surtout pour Tuy et les parties méridionales de la Galice. Pourriez-vous être assez aimable pour me dire un mot à ce sujet, si, comme vous vous proposiez de le faire, vos recherches en Galice ont eu lieu? Je m'intéresse beaucoup à ce sujet.

Encore une prière :

Vous admettez, et j'admets maintenant, grâce à vous, les 23 voyelles portugaises de Lisbonne ; mais quelle est, selon vous, le tableau correspondant des consonnes? Vous paraissiez en admettre 29 dans votre tableau imprimé [1], mais dois-je considérer vos *ŝ̭* et *ẑ̭* comme faisant nombre indépendamment du *ŝ* et du *ẑ*? Vous ne comptez pas *i̭*, *ṷ*, etc., parmi les 13 voyelles, parce qu'elles ne sont que les atténuées de *i*, *u*. Pourquoi donc *ẑ̭* et *ŝ̭*, les atténuées de *ŝ* et *ẑ*, feraient-elles nombre? Faut-il considérer comme faisant nombre indépendant le *k*, le *g* et le *s* dans les syllabes *ka*, *ga*, *ŝa*, et le *k*, le *g* et le *ŝ* dans les syllabes *ki*, *gi*, *ŝi*? Faut-il enfin dire que le portugais possède 23 voyelles et 29 consonnes, ou bien seulement 23 voyelles et 23 consonnes? (?25, ?27, etc.).

J'attends avec impatience votre réponse, en vous priant d'excuser mon insistance.

L.-L. Bonaparte.

Lisbonne, le 21 septembre 1887.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre aimable lettre du 16 de ce mois. Je vais tâcher de répondre à toutes vos questions.

1. « Essai de Phonétique portugaise », in *Romania*, 1883, p. 40 et 41.

Cuveiro Piñol, lui-même, dans son *Diccionario Gallego*, fait allusion dans la préface à la prononciation *fuerte* du *g*. Le fait, c'est que je n'ai jamais entendu un seul Galicien illettré prononcer *ga*, *go*, *gu*, *gue*, *gui* autrement qu'avec un χ initial. J'ai connu un Galicien de la Corogne, d'une certaine instruction, lequel ne parlait plus son dialecte, mais qui en parlant le portugais ou le castillan, langues qu'il connaissait parfaitement bien, prononçait toujours χ au lieu de *g*, et aussi *ę* pour *é* castillan atone. Toute autre prononciation du *g*, ainsi que celle de *o* pour *u* final atone, peut être regardée comme castillanisme, vous avez tout à fait raison.

L'expérience de plusieurs années m'a convaincu que la prononciation du portugais par un Galicien est caractérisée par les faits suivants : *ș* pour *s* et *z*, tout au plus *z* ou bien *s* apical pour *z*; χ pour *g*; *ẋ* (=*ṡ*) pour *ẋ* et pour *j* portugais; *b*, ou *ƀ* fricatif pour *v*; *à* pour *ą* initial.

Par rapport aux voyelles nasales, il me semble qu'elles sont remplacées par ŋ devant une gutturale, et que *un-ha* se prononce *uŋa*, de même qu'en mirandais. Je regrette que mon voyage en Galice n'ait pas eu lieu, car je voudrais m'assurer sur place si vos prévisions et les miennes étaient vraies : le galicien n'a pas de voyelles nasales; lorsqu'il cherche à reproduire les voyelles nasales portugaises, il les remplace par des voyelles orales + ŋ; il n'a pas cependant une grande difficulté à se les approprier, les gutturales (˜) surtout.

Maintenant les sons portugais.

Je compte 23 voyelles, car je regarde comme identiques, par rapport au timbre, *ỉ*, *ị* et *i*; *ủ*, *ụ* et *u*.

Je me figure que vous avez devant vous le tableau des consonnes que j'ai dressé dans mon *Essai*, et que je viens de répéter dans la *Revista Lusitana*, fasc. 2 (où il manque, par mégarde du compositeur, *gue*, *gui*). Je tiens pour des articulations différentes *ẋ* et *ẍ*, *j* et *j̈*, mais pour de simples atténuations *ṡ*, *s̈*, par rapport à *ẋ* *ẍ*, *ż*, *z̈*, par rapport à *j*, *j̈*, c'est-à-

dire = *š̯*, *ž̯* plus ou moins palatales. Il faut encore ajouter les consonnes *c̑ͨ*, *gͨu*, *gͨ*, *gͨu*, *tͨ* et *pͨ* [1].

A. R. Gonçalves Vianna.

Londres, le 29 septembre 1887.

Votre lettre du 21 m'a fait le plus grand plaisir et je vous prie d'agréer mes meilleurs remerciements pour vos offres on ne peut plus aimables de m'être utile dans mes toujours chères recherches linguistiques, que je poursuis malgré mon âge et ma santé, bien mauvaise depuis deux ans. Je suis abonné à la *Revista Lusitana*, dont je viens de recevoir la deuxième livraison. J'ai écrit à M. Leite il y a deux mois pour le prier de vouloir bien me procurer son *Evolução*, mais je n'ai reçu aucune réponse, quoique ma lettre fût adressée *Rua do Freixo, n° 986, Porto.* Je lui demandais aussi si ses *Dialectos algarvios*, I et II, 1886, avaient réellement été publiés (V. la page 2 de ses *Lingoas raianas de Trás-os-Montes*, Porto, 1885), de même que les n^{os} I et II de ses *Dialectos Interamnenses*, dont je ne possède que les n°s III-VII, les seuls qu'il a eu l'amabilité de m'offrir. Je lui ai encore écrit, il y a plusieurs jours, à sa nouvelle adresse, *Villa do Cadaval, Extremadura*, mais je n'ai pas été plus heureux.

Pourriez-vous me renseigner sur l'existence ou la non-existence de ces deux brochures qui manquent à ma collection? Quant à l'*Evolução*, je suppose qu'elle est introuvable.

Dans le *Diccionario Chorographico de Portugal*, Porto, 1884, je trouve que la province actuelle de Douro comprend officiellement les districts de Porto, d'Aveiro et de Coïmbre; mais alors à quelle province actuelle appartiennent les districts de Viseu, de Guarda et de Castello Branco, car la province de Beira (Alta et Baixa) n'est plus reconnue officiellement? Comme je tiens beau-

1. C'est-à-dire les explosives aspirées.

coup à ce qui est tout à fait moderne et officiel, je sens toujours le manque d'une bonne carte du Portugal, à une grande échelle, dans laquelle soient indiquées et délimitées les provinces modernes (1887), et, autant que possible, les *districtos*, les *comarcas*, les *concelhos* et les *freguesias*, etc. Je préférerais une carte coloriée et montée sur toile, avec le moins de divisions possible, mais de manière, toutefois, à pouvoir m'être adressée par la poste. J'aimerais, en outre, qu'elle fût gravée en Portugal et l'œuvre d'un géographe portugais.

Je me permets les observations suivantes sur le galicien :

Voici la liste des ouvrages consultés : 1° Saco Arce, *Gramática Gallega*, Lugo, 1868 ; 2° Cuveiro (Piñol), *El Habla Gallega*, Barcelona, 1876 ; 3° Mirás, *Compendio de Gramática Gallega*, Santiago, 1864 ; 4° Rodríguez, *Diccionario Gallego*, Coruña, 1863 ; 5° Cuveiro (Piñol), *Diccionario Gallego*, Barcelona, 1876 ; 6° Valladares Nuñez, *Diccionario Gallego*, Santiago, 1884 ; 7° *A Gaita Gallega*, Pontevedra, 1853 ; 8° Castro Murguía, *Cantares gallegos*, Vigo, 1863 ; 9° Varnhagen, *Trovas e Cantares*, Madrid, 1849 ; 10° Fernández y Morales, *Ensayo poético en dialecto berciano*, Leon, 1861.

Quant aux voyelles nasales, aucun des dix ouvrages n'en dit mot. Le mot *unha*, à mes oreilles, sonne *uŋ-a* et non pas *ũŋḁ*, comme en mirandais, en prononçant le *a* final galicien, comme une syllabe détachée de *uŋ*. L'*a* final galicien est-il bien un *a* fermé *æ*, ou bien est-il *ḁ* ? Je l'ignore. Saco Arce et Cuveiro (p. 229, paragr. 239, le premier, ainsi que 230, liv. III et p. 2, le second) admettent un *a* fermé, mais quel en est le son, et dans quelles circonstances a-t-il lieu ? — La voyelle finale e̥ est admise par Saco Arce dans (*bondade*, *álbore*), etc., et votre Galicien de la Corogne l'admettait aussi en parlant le castillan où elle n'existe pas. Elle existe donc en galicien, mais dans quels cas ? Quant à *o* final, ou même atone en général, personne n'en parle dans les dix ouvrages, mais il faut bien admettre qu'en dehors des villes ou villages castillanisés ce son existe. Je trouve, en outre, dans

Varnhagen, p. 360 : « Toquen us gallegus, E canten us cregus », mais il ne continue pas à écrire *u* au lieu de *o* final. Quant au *g* castillan et portugais, il sonne toujours *γ̣*, et le *j* portugais, ainsi que le *x̌*, toujours *š* et jamais *ẓ̌*. Saco Arce le dit très clairement à la page 13. Il faut donc croire que votre Coruñais avait maîtrisé le *ẓ̌* en dépit du galicien, quoiqu'il n'eût pas besoin de maîtriser le (*x*) qui se trouve en galicien du Sud. (V. Saco Arce, p. 233.)

PORTUGAIS

Pour plus de clarté, j'emploie mon propre alphabet : *a*, ε, *e*, ɪ, *i*, α, ə, *o*, ω, *u* ; ε̹ ẹ̹ ɪ̹ ᴀ̹ ϱ̹ ω̹ ụ̹ ; *ã*, *ẽ*, *ĩ*, α̃, *ũ*, *ũ̈* ; *b*, *d*, ẟ, *f*, *g*, *ġ*, *j́*, *k*, *k̆*, *k'*, *k̆'*, *l*, *l̇* *l'*, *m*, *n*, *ṅ*, *p*, *p'*, *r*, *r'*, *s*, *š*, *š́*, *t*, *t'*, *v*, *w*, *z*, *ž*, *ž́*, c'est-à-dire les 23 voyelles et les 31 consonnes que vous admettez, si j'ai bien compris. — Je voudrais savoir d'abord si le *s* apical est le même, pour vous, que le *s* sous-cacuminal. (V. *Essai* et *Positivismo*). Ce *s* se trouverait donc en portugais du Nord, en galicien et en basque d'Espagne. Le *s* basque de France est un son bien plus en arrière, presque guttural. Je comprends fort bien que dans *top'*, *fik'*, etc., le *ə* y est nul ; mais faut-il dire que le *ə* final des mots isolés ou à la fin d'une phrase soit nul aussi, ou puisse du moins l'être après une consonne sourde quelconque ? Car je vois qu'à la page 21, dans votre note manuscrite, vous dites : *calle-se* (*kal*(*ẹ̹*)*s*(*ẹ̹*), viz. *kalẹ̹s*. C'est ce dernier *kalẹ̹s* qui me fait vous faire cette question.

A la page 21 de votre *Essai*, se trouve, dans le texte, que *malla* et *salla* sont *mal'-a* et *sal'-a*, parce que lorsque *l'* est médial il n'y a généralement que *a* qui soit affecté par la prononciation de *l'*. D'après mon orthographe, votre *sàl-ą* et votre *màl-ą* seraient rendus par *s*ᴀ̹*l'*-α et *m*ᴀ*l'*-α. Est-ce ainsi ? Si cependant il en est ainsi, comment se fait-il que dans *kál*(*ẹ̹*)*s*(*ẹ̹*) ou *kálẹ̹s* de votre note manuscrite de cette même page 21 vous ne considérez pas les *l* comme gutturaux ? car ils sont médials comme

dans *salʻ-a*. C'est donc *kȦlʻəsə*, *kȦlʻəs* et *kȦlʻsə* qu'il faut prononcer, toujours avec ᴀ et *lʻ*. Est-ce ainsi?

Comment faut-il prononcer *mãi ímpia* et *mãi imprudente*? Est-ce *mãĩ ĩ́piɑ* et *mãĩ ĩprudẽ́tə* ou bien *mãĩ́piɑ* et *mãĩprudẽ́tə*?

Je prendrai congé de vous en portant à votre connaissance que les prépositions portugaises *para* et *a* correspondent aux suffixes casuels du basque *-rat* et *-ra*, surtout dans le dialecte souletin. C'est ainsi que *vou para Cintra* se rendra en souletin par *Zintarat banna*, et *vou a Cintra* par *Zintara banna*.

L.-L. Bonaparte.

Lisbonne, le 6 octobre 1887.

Je m'empresse de répondre aux questions que vous venez de me poser dans votre lettre du 29 septembre.

Je vais incessamment écrire à M. Leite de Vasconcellos au sujet de l'*Evolução*, ainsi que de ses études sur les dialectes portugais qui manquent à votre collection et dont les *Dialectos algarvios* manquent aussi à la mienne. M. L. de Vasconcellos est tellement occupé à présent, depuis qu'il a commencé sa profession de médecin, qu'il faut absolument l'excuser de quelque négligence, qui est due plutôt à la multiplicité de ses affaires qu'au manque de bon vouloir : assurément il a cru qu'il vous avait envoyé les fascicules, lors de leur publication.

La division par provinces n'est plus reconnue officiellement; la division administrative du territoire portugais est celle de *districtos*, *concelhos* et *freguesias*. La division par provinces est conventionnelle et continue d'être employée : on en compte huit dans le continent : Beira-Alta, Beira-Baixa, Minho, Douro, Trás-os-Montes, Estremadura, Além-Tejo et Algarve. Maintenant, notre plus grande carte d'ensemble, celle de la Commission Géodésique, est dessinée à l'échelle de $\frac{1}{500.000}$, ce qui indique clairement

qu'il serait impossible d'y marquer toutes les paroisses. Il faut ajouter que cette carte est purement physique. Celle de Perry Vidal (Carta Geographica do reino de Portugal, dividida por provincias, districtos e concelhos $\frac{1}{1 \cdot 600 \cdot 000}$) est préférable, comme son titre l'indique, et en outre elle est coloriée; la division par *freguesias* n'y est cependant pas non plus admise. La Commission Géodésique est en voie de publier la carte totale du royaume en 37 feuilles, dont 24 ont déjà paru; elle n'est point administrative. Bref, nous n'avons pas la carte que vous décrivez. Celle de Perry Vidal, que je viens de nommer, aidée par l'*Annuario Estatistico de Portugal* (1886), le *Censo*, de 1878 et le *Guia Itinerario de Portugal*, trois publications officielles que je vais tâcher d'obtenir pour vous, par l'entremise de mon bon ami M. Nery Delgado, chef de la section géologique, aidée, je le répète, par ces trois publications, la carte de Vidal peut suffire. Si vous croyez qu'il est convenable d'y ajouter *Cartas elementares de Portugal*, par B. Barros Gomes, j'enverrai aussi cet atlas en même temps que la carte et les trois volumes, dont le *Guia itinerario* contient aussi la carte de la Commission géodésique ($\frac{1}{500 \cdot 000}$).

Un mot sur *a* devant *l* suivi d'une voyelle. Il y a une différence bien marquée entre *calce* du verbe *calçar* et *calle-se* du verbe pronominal *callar-se*. En quoi cette différence consiste-t-elle? Dans ma prononciation, la différence est simplement celle-ci, en employant votre notation : *calce* = *kȦ̰l̔sə*; *calle-sė* = *kȦ̰ləsə*.

A. R. Gonçalves Vianna.

Londres, le 11 octobre 1887.

Agréez mes remerciements les plus empressés pour votre dernière lettre du 6. M. Leite de Vasconcellos m'a écrit, sa lettre s'étant croisée avec ma dernière. Il a eu l'amabilité de m'envoyer son beau travail sur l'*Evolução*, ainsi que 1-2 des *Dialectos Algarvios*. Je viens de lui écrire pour le remercier.

Vous me dites que dans mon tableau il manque la nasale *ã*, *ã* ouvert, résultat de la crase *ạ* + *ḁ̃* atones : 24 voyelles, donc, en admettant ᴀ̥ différent de *ạ*. Or, si j'admets 23 voyelles, et non pas 24, c'est que vous n'en admettez, vous aussi, que 23, c'est-à-dire : *à*, *è*, *é*, *i*, *î*, *ạ*, *ẹ*, *ò*, *ô*, *û*; *à*, *è*, *é*, *ì*, *ò*, *ó*, *u* (gutturalisés); *ã*, *ẽ*, *ĩ*, *ḁ̃*, *õ*, *ũ*. Il est vrai que j'admets ᴀ̥ différent de *ạ*, mais cela tient à ce qu'il me semble avoir compris que votre *a̶* n'est pas un *a* gutturalisé, mais un son entre *a* et *ò*; de sorte que, selon ma transcription, il n'y a pas de *a* gutturalisé, mais seulement un ᴀ, qui soit tel, de même qu'il n'y a pas de ᴀ non gutturalisé. Il me paraît donc que votre *a̶* eşt bien mon ᴀ̥, et que *ạ* n'existe pas dans ma liste, à moins que je ne l'y aie inséré par mégarde. J'espère que je me fais comprendre. En résumé, je tiens à vous suivre en admettant 23 et non pas 24 voyelles, car je suppose que cette 24[e] voyelle n'est pas plus admise par vous que par moi. Je comprends donc que mon ᴀ̥ devient *a*, non pas *ạ* en se dégutturalisant. Par *j̈*, j'entends votre semi-voyelle *ỉ* dans *faia* et par *w* votre semi-voyelle *ủ* dans *soar*. Mais, franchement, puisque votre *ỉ* et votre *ủ* dans ces deux mots ne paraissent pas être de vraies consonnes, pas plus que l'*i* et l'*u* italiens dans *aio* et *buono* (mal prononcé à Rome *ajo*), je vous demande si vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux retrancher vos deux semi-voyelles, ou du moins ne pas leur faire faire nombre parmi vos consonnes, comme ayant des sons différents. J'indique toujours par *j* et par *w* les sons du *y* français, anglais, espagnol dans *Bayonne*, *young*, *mayor*, ainsi que le son du *j* allemand et romain dans *ja* et *ajo*; mais en bon toscan, tel que je le prononce, je n'entends pas *ajo* avec consonne, mais *a-io* avec une simple voyelle *i* formant diphtongue avec *o*. Il doit en être de même en portugais qui n'aurait pas de vraies semi-voyelles telles que le *y* de *young* et le *w* de *woman*, qui comptent et sont de vraies consonnes. Que le portugais divise *mai-or* et l'italien *a-io*, cela ne change rien à la nature des voyelles du *i* portugais et toscan.

Quant à votre *s* apical, je vois bien que ce n'est pas votre *s*

sous-cacuminal. J'avais cru comprendre, toutefois, par votre *Essai*, que le *s* du Nord était le *s* castillan, et non pas le *s* français; mais dans votre lettre vous dites que le *s* apical est le *s* français, et que le *s* du sud du Portugal est *paginal*. Tout cela serait très clair pour moi si dans le *Positivismo* vous ne donniez la classification de *apical* au *s* du nord en général. Je me demande donc si ce *s* du Nord est sous-cacuminal comme le *s* castillan, ou bien apical comme le *s* français. Je suppose qu'il est sous-cacuminal et que la différence entre le *s* apical du français et le *s* paginal du Sud ne vaut pas la peine d'être indiquée phonétiquement. Le *s* de Porto, au contraire, est quelquefois intermédiaire, et alors je vois que vous l'indiquez dans le *Positivismo* comme le *s* du Nord. Est-ce que cette différence intermédiaire vaut la peine d'être indiquée phonétiquement? Je ne sais pas bien si, dans le cas où l'on se résoudrait à n'indiquer que le *s* sous-cacuminal du Nord du Portugal et le *s* castillan par le même signe, il faudrait aussi indiquer par ce signe le *s* intermédiaire de Porto, ou bien s'il ne vaudrait pas mieux indiquer ce dernier par le même signe qui servirait à indiquer le *s* apical et *paginal*, malgré leurs petites différences, que probablement la majorité même des phonétistes n'est pas en état d'apprécier par l'oreille.

Vous voyez bien, mon cher Monsieur Vianna, que je n'appartiens pas, quoique phonétiste, à l'école physiologique PURE. Je néglige l'appréciation du mécanisme physiologique lorsque l'oreille de la majorité des phonétistes n'est pas en état de l'apprécier; car je crois, après tout, qu'un son peut rester le même pour l'oreille, malgré sa définition physiologique différente. Ne peut-on pas, par hasard, prononcer d'une manière très correcte le *ll* sifflant gallois tout aussi bien en appuyant la langue à gauche de la mâchoire supérieure qu'à sa droite, comme cela se fait en général? Je pense très certainement que si; et DANS CE CAS, selon moi, la différence de la définition physiologique, quoique fort importante sans doute, n'appartient plus à la science linguistique pure, mais seulement à la physiologie. L'oreille

d'abord, la physiologie après, si sa confirmation est nécessaire. C'est assez vous dire que, sans absolument nier la différence du *k*, du *g*, du *š*, du *ž* des syllabes *ka*, *ga*, *ša*, *ža*, et du *k*, *g*, *š*, *ž* des syllabes *ki*, *gi*, *ši*, *ži*, je ne pourrai jamais me décider à l'indiquer, soit en portugais, soit en toute autre langue du monde, à moins que vous ne m'assuriez que dans votre langue vous sentez une différence bien autre que celle que l'on remarque en toscan bien prononcé, ou même en romain, si vous aimez mieux : entre *k* dans *baco* (*bbáko*) et *k* dans *fichi* (*fíki*), entre *g* dans *spago* et *g* dans *spaghi* (*spági*), entre *š* du dialecte florentin dans *Grecia* (*ggreša*) et *š* du même dialecte dans *Greci* (*greši*), entre *ž* français de *cajoler* (*kažòlé*) et *ž* français de *enragé* (*ãražé*). Je suis incapable, de même, de saisir la moindre différence entre *sh* de *shall* anglais, et *ch* de *maréchal* français; et certes, si la différence de *š* et *s* du Sud n'est pas plus saisissable que celle qui existe entre *sh* anglais et *ch* français, ou entre *s* apical et *s* *paginal*, je ne voudrais pas l'indiquer; persuadé que je suis que la généralité des phonétistes, ou ne saisissent pas ces différences, ou, s'ils les saisissent (comme moi), croient que l'on doit les négliger; comme en mathématique (science bien exacte pourtant) le système décimal néglige les fractions au delà de certaines limites. La phonétique doit reconnaître, elle aussi, ces limites, qui doivent être fixées, je le répète, par la majorité des phonétistes de chaque pays, dont le but doit être, toutefois, l'énumération des sons bien saisissables par leur oreille, et non pas l'énumération des mécanismes physiologiques. En définitive, voilà les sons, outre ceux des 23 voyelles, qui me paraissent exister en portugais de Lisbonne, si je dois traiter cette langue comme je traiterais le français, l'italien, l'espagnol ou le basque, qui sont les seules que je connaisse d'une manière pratique :

b, *d*, *đ*, *f*, *g*, *h*, *k*, *l*, *l'*, *ḻ*, *m*, *n*, *ṅ*, *p*, *r*, *ř*, *s*, *š*, *t*, *v*, *z*, *ž*.

Ci-joint la première feuille de mon verbe [1], que je vous

1. Le verbe basque en tableaux, accompagné de notes grammaticales, selon les huit dialectes de l'Euskara. Londres, 1869.

adresse par ce courrier. Vous y verrez que je ne considère pas *k̔*, *p̔*, *t̔* comme des sons simples, mais comme *kh*, *ph*, *th* [1].

Quelles que soient vos appréciations de plusieurs de mes assertions, je vous prie de me les faire connaître librement, et veuillez voir dans cette prière un nouveau témoignage de mon estime et de mon amitié [2].

L.-L. Bonaparte.

Londres, le 24 octobre 1887.

Votre précieuse lettre [3] m'a fait le plus grand plaisir, et je ne puis que vous remercier du fond de mon cœur de toutes vos continuelles attentions. J'attendrai avec anxiété la caisse que vous m'annoncez.

Que j'envie votre climat, qui vous permet de vous passer de feu, tandis que moi je ne puis travailler un peu que sur un bon fauteuil et presque dans le feu [3] !

C'est donc bien 23 voyelles, car je ne suppose pas que *i̊* et *ů*,

1. Dans *fico*, *fique*; *tópo*, *tope*; *lóto*, *lote*, je vois, non pas *fiko*, *fik̔*, *tóp̔u*, *top̔*, *lót̔u*, *lot̔*, mais *fikhu*, *fikh*, *tóphu*, *toph*, *lóthu*, *loth*, comme dans *khe*, *aphez*, *thu* basques. C'est pourquoi je donne une place au *h* parmi les 22 consonnes. Note du Prince.

2. Le brouillon de la lettre à laquelle le Prince fait allusion ici s'est égaré. Par le contenu de celle-ci on verra quelles ont été les principales objections de Vianna aux questions de détail. Quant à la théorie défendue par le Prince en faveur de l'école acoustique contre l'école physiologique, quoiqu'il penche plutôt de son côté, il ne saurait le faire absolument. Quelles sont en effet les nuances de sons que l'oreille d'un phonétiste ne pourrait pas distinguer? Cela est bien vague, parce que, le plus souvent, des distinctions très nettes et très nécessaires pour des individus parlant leur langue maternelle passent inaperçues à des étrangers, quelque habiles qu'ils soient. Lorsque l'oreille est insuffisante, la description physiologique devient indispensable.

3. Dans sa lettre, Vianna disait au prince, qu'à 11 heures du soir il lui écrivait les fenêtres grandes ouvertes, à la lumière de deux bougies, qu'aucun souffle n'agitait, cela vers la mi-octobre.

voyelles elles aussi, doivent faire changer le nombre de 23, le timbre étant le même que celui de *i* et de *u*. Je désirerais, toutefois, être bien rassuré à cet égard ; car je tiens beaucoup au nombre des sons. Je dis donc 23 et non pas 25 voyelles, à moins d'avis contraire. Quant à *u* et *i* italiens de *buono, neutro* et *piano, mai,* il me paraît que la différence consiste en ce que dans *buono, piano,* la voyelle emphatique de la diphtongue les suit, tandis que dans *neutro, mai,* c'est la voyelle emphatique qui les précède. Pour moi, *aio,* toscan pur, est *á* plus la diphtongue *io*, tandis qu'en portugais c'est *ái* diphtongue plus *u*. Dans *ail*, français, selon la prononciation moderne, il m'est impossible d'entendre sinon *aj*, en donnant à *j* le son du *y* anglais et espagnol, du *j* romain et du *j* allemand, mais je ne saurais admettre que *cette vraie consonne j* soit identique à γ palatalisé du grec moderne dans γένος. Ce dernier son n'est que la palatalisée du γ dans γάλα. L'albanais, dans ces différents dialectes (Voy. mon *Albanian in Terra d'Otranto*, p. 8, où le γ de γένος (γ*j*) est marqué XXVIII, tandis que mon son *j* est marqué XXIII), l'albanais, dis-je, celui de Sicile surtout, fait bien sentir la différence entre ces deux sons. Il en est de même en allemand entre le *j* de *bejahen* et le *g* de *wegen* (*we*γ*jen*). Je ne connais pas l'ouvrage de Gelmetti [1], et j'aimerais bien connaître l'adresse du libraire ou de l'imprimeur milanais. Je ne sais si Gelmetti est toscan, surtout florentin, mais certainement le *j* romain n'appartient pas plus à la bonne prononciation italienne que le *s* sous-cacuminal n'appartient à la bonne prononciation portugaise [2]. Hahn aussi, dans ses *Albanesische Studien,* admet le γ, le γ*j* et *j*.

Tout ce que vous m'enseignez sur le *s* portugais en général serait on ne peut plus clair pour moi, si malheureusement une petite contradiction, apparente du moins, ne venait encore jeter du doute dans mon esprit. Je m'explique :

1. L. Gelmetti, *Riforma ortografica con tre nuovi segni alfabètici, per la buòna pronunzia italiana.* Milano, 1886.

2. Il faudrait ajouter « actuelle ». Le ṣ était général autrefois.

Vous dites dans votre dernière lettre :

« A Lisbonne, et en général depuis le Mondego, il n'y a qu'une sifflante dure linguale, etc.; elle est prononcée avec la partie antérieure de la langue, tout près du bout, lequel vient s'appuyer contre les incisives *inférieures*, rarement, etc. » Et puis je trouve à mon grand étonnement :

« Pour ce *s* de Lisbonne, pour ma sifflante forte, l'organe passif ce sont gencives des incisives *supérieures* (*sic*) ! » A moins que vous ne conveniez que supérieures est un *lapsus calami*, je ne puis m'expliquer cette contradiction [1]. Je me garderai bien, d'après ce que vous me dites, de retrancher *ś* et *ź* palatals du nombre des symboles. C'est ainsi que les consonnes portugaises se trouveraient réduites à 24 : *b*, *d*, *đ*, *f*, *g*, *h*, *k*, *l*, *l'*, *lʿ*, *m*, *n*, *ń*, *p*, *r*, *rʿ*, *s*, *š*, *ṧ*, *t*, *v*, *z*, *ž*, *ž̇*. Je supprime *ḱ*, *ġ*, *kʿ*, *kʺ*, *pʿ*, *tʿ*, *i̊*, *ů*, et j'ajoute *h* comme s'associant à *k*, *ḱ*, *p*, *t*. En définitive, 23 voyelles et 24 consonnes, ne tenant pas compte des sons réduits, atténués, etc., ayant le même timbre. Je n'attends que votre approbation.

Votre remarque est très juste quant aux trois *e* que j'admets fort bien. Dans mon tableau des sons basques, c'est l'*e* et l'*o* espagnols qui doivent seuls figurer comme exemples. J'admets les trois *e* en français et en italien, mais je ne devais pas admettre, j'en conviens, l'*e* moyen en portugais. Voilà mes exemples : français : *succès* (ε); *musette* [2] (e); *bonté* (*e* italique). En portugais, je n'ai pas besoin de *e* italique, car l'e ordinaire suffit pour l'*e* fermé, du moins à Lisbonne. L'*e* moyen est cet *e* que Firmin Didot veut que l'on indique en français par *è* avec un accent perpendiculaire.

1. Il n'y a pas de contradiction. L'organe passif est bien les gencives des incisives supérieures, l'organe actif étant, non pas la partie antérieure de la langue dont le bout s'appuie sur les incisives inférieures, mais bien « la partie antérieure, tout près du bout qui s'applique sur les gencives supérieures ».

2. L'*e* français de *musette*, cependant, est un peu plus ouvert que l'*e* moyen castillan de *redes*, par exemple; l'*e* de *succès*, come l'*e* ouvert italien, à son tour, est, lui aussi, un peu plus ouvert que l'*e* portugais de *fé*, *pé*, *mulher*.

Au reste, le français possède un nombre presque infini de sons entre l'ε et *e* italique. (V. la *Grammaire des Grammaires*, de Girault Duvivier. Il est impossible, en effet, de ne pas saisir une différence entre l'*e* de *père* (*è*) et l'*e* de *succès* (ε). De même en italien, voy. ce que je dis à la page 3, liv. XXII-XXVI de mon *On Portuguese simple sounds*, et aussi p. 9 de mon *The simple sounds of all the living Slavonic Languages*.

Je finirai par faire remarquer que, quoique Leonardo Salviati ait déjà dit que lorsque l'*è* et l'*ò* ne sont pas toniques *perdono la larghezza*, et que les *e* et les *o* finals atones pourraient être considérés comme des sons intermédiaires entre *è* et *é*, *ò* et *ó*, je trouve que cela ne doit s'appliquer qu'aux *e* et aux *o* atones qui dérivent d'*e* et d'*o* toniques fermés, comme dans *stellucia*, *monticello*, dérivés de *stélla* et *mónte*; car si *e* et *o* atones dérivent d'*e* et *o* ouverts, alors ces *e* et ces *o* prennent le son de l'*e* et de l'*o* espagnols : *bèllino*, bòschetto, de *bèllo*, *bòsco* [1].

L.-L. Bonaparte.

1. Il me semble que c'est Salviati qui a raison. Lorsqu'on entend crier les noms des stations de chemin de fer, aussi bien dans le nord de l'Italie qu'entre Florence et Rome, ou Rome et Pise, on s'aperçoit que non seulement les *é* et les *o* prétoniques, mais aussi les *e* et les *o* post-toniques, théoriquement fermés tous les deux, ont en réalité la valeur des *e* et des *o* castillans, si ce n'est qu'ils sont encore plus ouverts, qu'ils proviennent d'ailleurs d'*e*, *o*, ouverts ou fermés. C'est là une prononciation qui frappe l'oreille des étrangers parlant l'italien, plutôt enclins à respecter la théorie générale par rapport à ces voyelles atones. Ces noms, prononcés lentement, et exigeant une énonciation parfaitement nette de chaque syllabe, dans laquelle la syllabe forte du mot est à peine distinguée des syllabes faibles, sont bien propres à faire ressortir la valeur réelle des voyelles atones de ces syllabes. Vianna.

Erratum : page 47, ligne 12, au lieu de (Ãr*azé*) lire (Ãr*azé*).

VARIA

Cortamonte.

M. Benedetto Croce, dans ses remarquables *Ricerche ispano-italiane*[1], a tout récemment esquissé *il tipo del Capitano spagnuolo*. Ce type, dit-il, « ha una copiosa letteratura che lo rappresenta : ma questa letteratura è pur soltanto un resto della più ricca produzione che si effondeva nelle improvvisazioni dei comici dell'arte. Alcuni attori si resero famosi collo specializzarsi nella parte del *Capitano spagnuolo*, che richiedeva una buona conoscenza della lingua e anche delle cose e dei costumi di Spagna. » M. Croce cite deux auteurs napolitains, Fabrizio de Fornaris dit le *Capitan Coccodrillo* et Silvio Fiorillo dit le *Capitan Matamoros* qui composèrent les rôles qu'ils jouaient et dont les œuvres furent imprimées : le premier fit une comédie, *Angelica* qui, jouée à Paris en 1584, y fut publiée l'année suivante. L'auteur établit ensuite en quoi le type du capitan espagnol diffère du type du capitan italien, et remarque que les hâbleries du capitan espagnol ont été réunies dans un petit recueil intitulé *Rodomontadas castellanas* ou *españolas*[2].

Les noms portés par ceux qui incarnaient le type du capitan espagnol et que l'on trouve soit dans la notice de M. Croce, soit dans le titre des *Rodomontadas*, ne manquent pas de saveur : *Matamoros*, *Cortarincones*, *Rajabroqueles*, *Sangre y Fuego*, *Cocodrilo*,

1. Napoli, 1898, in-4, II, pp. 20-27.
2. Ce curieux recueil sera prochainement réimprimé.

Escardon Bonbardon, etc... Il en est un, toutefois, que j'ai été surpris de ne pas voir figurer parmi eux, c'est l'équivalent du nom français *Tranchemontagne* : il a existé, cependant, et on trouvera un capitan *Cortamonte* dans une comédie peu connue, *Le nozze d'Antilesina*[1], publiée à Venise en 1603.

Dans la liste des *interlocutori*, figure *Cortamonte, Spagnolo auantatore*. Tout son rôle est en castillan; ceux qui lui donnent la réplique en italien l'appellent généralement *Signor Cortamonte*, quelquefois aussi *Signor Tagliamonte*. Il ne paraît qu'à partir du deuxième acte, dont la première scène (entre lui et le *cuoco Gustabocconi*) est consacrée à camper le personnage, ainsi que l'indiquera le passage suivant :

CORTAMONTE. — Yo lo quiero defender, y por el no deiarè açer cosa que sea su gusto, si bien fuesse menester tomalla con todos los gigantes que fueren in Flegra.

GUSTABOCCONI. — E vi basta l'animo prenderla con giganti?

CORTAMONTE. — Adunque fuessen mil, non havei nunca ententido las pruevas que ha hecho esta mano? Porque creais que me llamo Cortamontes, no por otro sino que con esta spada yo he partido il monte Vesuvio in dos partes çerca de Napoles, que asta hagora se vee, y el far di Muessina que era tierra firme con la Calauria, quien lo ha despartido, sino yo con esta spada? Yo una vez he tomado un monte, y encima la palma de la mano lo he traydo mas de veinte leguas.

GUSTABOCCONI. — Signor Cortamonte, questra vostra spada passa la spada d'Orlando.

CORTAMONTE. — Que Orlando, que Polifemos, que Anteos pueden alcançar a lo que yo hyero con esta espada? Me acuerdo una vez con este dedo chico haver hecho caer el mayor palaçio que fuere en Genova. Dexemos quantos dragos, leones, leopardos, panteras, osos, culebras, y hidras de siete cabeças he

1. Nvova comedia cavata dall'opra della Contralesina del Pastor Monopolitano. Intitolata le nozze d'Antilesina. Con privilegi. *In Venetia*. MDCIII. *Appresso Gio. Battista Ciotti Sanese, All'Aurora.*

Se trouve aux ff. 76-132 de : La Contralesina, Ouero Ragionamenti, Costitutioni, & lodi della splendidezza, del Pastor Monopolitano, Sotto l'insegna del Pignato Grasso.. *In Venetia MDCIII*, etc...

hecho mil pedaços, que si quisiesse deçir todas las pruevas que he hecho en mi vida, no fuera bastante todo el papel de Veneçia a escrivillas.

GUSTABOCCONI. — E che rimuneration havete havuto di queste vostre prodezze?

CORTAMONTE. — Yo no hago cosa per premio, ya que tengo que gastar que puedo dar de comer a çien mil hombres, mas lo hago por la fama y por la honra. Una vez he entretenido con un soplo, y hecho huir todos los vientos que eran conjurados contra de mis flotas que venian de las nuevas Indias cargadas de plata y oro, y ençerrados dentro sus cavernas, que de miedo no salieron por mas de un año. Y yendo un dia sobre la mar, vino un peje tan grande, que abriendo su boca, absorbio toda la nave: y yo tomandolo por il miento con una mano y la otra por la nariz, le hize vomitar luego la nave con todos los hombres, y a el lo despedaçé, que bastò por treynta comidas a todos los marineros. Dejemos estar que en lugar de lanças, y picas, y dardos, yo lançaré fagos, y apetes, y quercias tan grandes, como si fuessen arboles de naves de lejos mas de quatro leguas, y con mis manos he entretenido dos naves con viento forçado, que no pudieron ir mas adelante, y una vez fui llamado a una guerra donde estavan dos millones de soldados valerosos, y guerreros, y porque no quisieron obedecer a mis palabras, y con bolverle los ojos ençima, temblaron todos como caña, y si quisiesse agora con un soplo todo este aparato, y casa de Confalon y de los novios, haria convertir en humo.

Je n'ai pas à m'occuper ici de la pièce en elle-même.

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Note sur l'*Auto de las pruebas del linaje umano.*

Des recherches ultérieures me permettent d'ajouter quelques renseignements complémentaires à mon édition de cet *auto*, dont la *Revue hispanique* a bien voulu rendre compte dans son avant-dernier numéro. Ce petit livre était déjà publié lorsque j'ai pu consulter, à la Biblioteca Nacional de Madrid, deux manuscrits, par bonheur peu différents du mien, par endroits même moins complets. Ces deux ms. (Yy 150 et Yy 615) contiennent à eux deux le texte de l'*auto* en question, l'un s'arrêtant où l'autre

commence (vers 525 de mon édition). Tout leur intérêt consiste en une note finale, de la même écriture, et rédigée comme suit :

en diez de junio de 1601 el ldo rreyes a peticion del honbre mexia de la cerda muy poderoso señor en la pretension de mi abito pido y suplico a Va alta se me aga md y presento mis serbicios.

el honbre.

La Barrera mentionne deux Mejía de la Cerda : l'un, du nom de Juan ; l'autre (son fils ?), du nom de Luis, l'un et l'autre licenciés. Il s'agit ici, selon toute probabilité, du second, Luis Mejía de la Cerda, dont on ne connaissait que deux œuvres dramatiques : la *Tragedia famosa de Doña Inés de Castro* et l'*auto* de *El juego del hombre*, ms. de la bibliothèque d'Osuna.

Je dois constater à ce propos que certains mss. de Salvá, dont je me suis rendu acquéreur, ont été très mal catalogués par lui. Le n° 1466 de son catalogue, désigné sous le titre de *Auto de la natividad de nra Sa*, et attribué à Lope de Vega, n'est autre chose qu'une copie à peu près littérale du 3e acte de *El nacimiento de la mejor* de Valdivielso (voir ses *Doze actos sacramentales y dos comedias divinas*, Toledo, Juan Ruyz, 1622). Il est à remarquer qu'un assez grand nombre de vers de ce 3e acte figuraient déjà dans le *Romancero espiritual* du même auteur.

L'*auto* d'Alvaro Cubillo de Aragon, autographe, signé et daté de Grenade, le 31 (*sic*) avril 1637, est inscrit à tort dans le susdit Catalogue (n° 1208), sous le titre de *El mayor desenpeño*. Le ms. ne porte en réalité aucun titre, et commence par ces mots : *Jhs. Ma Salgan onias sacerdote...*, etc. Mais, comme il ressort de sa lecture, le texte qui nous occupe doit être celui de *El rey Seleuco en Asia*, *auto* attribué en effet à Cubillo par Medel et par La Barrera. Un examen trop rapide a induit Salvá en erreur. Entre la couverture et la première page du ms. se trouve intercalée une feuille volante, d'une écriture tout autre, où on lit en tête : *El mayor desenpeño, auto sacramental*. Suit un dia-

logue entre le Monde et la Vérité, qui occupe le recto et le verso, et qui commence par cette *quintilla* :

MUNDO. Mucho te alargas conmigo;
tenme, Berdad, mas respeto.
VERDAD. Soy tu forçosso enemigo,
Mundo, y por ser yndiscreto
es tu açibar quanto digo.

J'ignore s'il subsiste de cette œuvre autre chose que ce feuillet détaché, lequel, en tout cas, n'a rien de commun avec l'*auto* de Cubillo.

Léo ROUANET.

Le sonnet *A Cristo crucificado*. II.

A la fin de mon étude sur ce sonnet [1], j'ai dit qu'il convenait de rechercher si la célèbre pièce mystique figure dans un livre quelconque antérieur à 1687. Un volume publié en 1686 permet de reculer cette date de plus de vingt ans; en voici la description :

Ver, oir, oler, gustar, tocar; empresas, que enseñan, y persuaden su buen Uso, en lo Politico, y en lo Moral; que ofrece el hermano Lorenço Ortiz, de la compañia de Jesus, al ilustrissimo y reverendiss. señor don Manuel Fernandez de Santa Cruz, de el consejo de Su Magestad, Obispo de la Puebla de los Angeles. *En Leon de Francia*, *En la Emprenta de Anisson*, *Posuel y Rigaud*. A Costa de Francisco Brugieres, y Compañia. Año de M. D C. LXXXVI. pet. in-4, 5 ff. n. ch. — 299 pp. — 6 ff. n. ch [2].

Aux pp. 280-281, on lit :

Quien creiera, que entre tantas, y tan admirables, ò divinas ocupaciones, como desde los primeros dias de su combersion, tuvo mi grande Apostol san

1. *Revue hispanique*, II, 1895, pp. 120-145.
2. Salvá (*Catálogo*, nº 2115) mentionne le même livre sous l'année 1687 : c'est vraisemblablement la même édition avec un simple changement de date.

Francisco Xavier, los viages por tierras y por mares, las combersiones, las penitencias, la predicacion, las oraciones, los milagros, el trato con los proximos, el continuo movimiento en que le traîa el fuego de amor divino, que encerraba en el pecho : hallassen lugar, y tubiese por digna ocupacion suia, la metrica armonia de la dulzura de los versos? mostrarè una reliquia suia, que tenemos en un celestial soneto que pudiera, y deviera ser exemplar, de quantos desde entonces se escrivieron, y desde oy se escriviran : hallarase referido al numero 116. de los 59 conceptos Evangelicos del ilustrimo señor Obispo Caramuel; y es este.

No me mueve, señor, para quererte,
El cielo que me tienes prometido;
Ni me mueve el infierno merecido,
Para dejar por eso de ofenderte :
Muevesme tu, señor, mueveme el verte
Clavado en esa cruz, y escarnecido :
Mueveme el ver tu pecho tan herido,
Muevenme tus afrentas, y tu muerte :
Muevenme, ò sumo bien, de tal manera,
Que aunque no huviera cielo, yo te amàra,
Y aunque no huviera infierno, te temiera.
No tienes que me dar porque te quiera,
Porque si lo que espero no esperàra,
Lo mismo que te quiero te quisiera.

L'œuvre de Caramuel dans laquelle Ortiz a copié le sonnet est la suivante :

Conceptvs evangelici. Acced. Maria liber... Dilvcidatio. It Ad lavdem S. Teresiae Virginis Carmelitarvm excalceatorvm fondatricis. Oratio. Apud Sanctum Angelum della Fratta. Ex. Typ. Episcopali Satrianenci, 1665, in-4. 311 pp. [1].

Le sonnet se trouve à la page 223.

Il est donc établi qu'en 1665 le sonnet était déjà imprimé, et que Caramuel l'attribuait, à tort ou à raison, à saint François Xavier.

R. Foulché-Delbosc

1. Le *Caramuelis Maria liber* porte : Impressvm Pragæ... 1652, recvsvm Sanctangelii 1665.

Une lettre inédite de Guillaume de Humboldt concernant son second voyage en Espagne.

L'année dernière, dans mon étude sur *Guillaume de Humboldt et l'Espagne* [1], je me plaignais des ténèbres qui règnent encore à propos du second voyage de G. de Humboldt en Espagne (printemps de 1801), voyage précipité et exclusivement scientifique; je disais même, après avoir fouillé sans nul fruit dans plusieurs archives de familles, qu'il n'est resté nulle trace des lettres que Humboldt avait écrites à ses amis d'Espagne. Par un heureux hasard et grâce à l'amabilité et au zèle de M. le Rév. Wentworth Webster qui a bien voulu, sur ma demande, faire des recherches nouvelles dans les Pays Basques, je suis en état de publier ici une lettre inédite du grand savant écrite le 23 octobre 1801, à un de ses amis de Saint-Jean de Luz. Ce n'est au fond qu'une lettre de recommandation en faveur de deux Allemands qui allaient se rendre en Espagne pour y acheter des mérinos, mais, comme toutes les lettres de Humboldt, elle n'est point dépourvue d'intérêt; elle nous parle de la bibliothèque basque qu'il avait formée grâce à l'aide généreuse de ses amis, et de ses chères études sur la langue basque; elle rappelle ses promenades aux délicieux et ravissants coteaux des Pyrénées. De même que Gœthe qui regrettait l'Italie après son voyage fameux et se trouvait fort mal à l'aise dans les brumes du Nord, Guillaume de Humboldt regrette l'Espagne et désire qu'on s'y souvienne de lui, de lui « pauvre habitant du Nord, qui ne voit qu'un ciel triste et qui brûle d'envie de se retrouver bientôt » parmi ses amis du Midi.

Mme Iriart de Saint-Palais, petite-fille de M. Ducos, a communiqué à M. Webster une copie de la lettre adressée à son

1. *Revue hispanique*, V, p. 148, note 2.

grand-père ; c'est à ce savant bascophile que les lecteurs doivent savoir gré de cette petite trouvaille.

Arturo FARINELLI.

LETTRE DE G. DE HUMBOLDT A M. DUCOS, Docteur en médecine à Saint-Jean de Luz.

Berlin, 23 octobre 1801.

Vous aurez reçu, mon respectable ami, la petite lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser en quittant Bayonne au printemps dernier[1] ; mais je ne puis m'empêcher de vous adresser quelques lignes par deux de mes compatriotes, qui dans ce moment font le voyage d'Espagne C'est M. le baron de Vincke, conseiller au service du roi, et M. Hecht, qui sont chargés par notre gouvernement de faire l'acquisition d'un certain nombre de béliers d'Espagne dont le roi très catholique a bien voulu nous permettre l'exportation. Je puis vous les recommander comme deux personnes très éclairées et j'aime à ajouter qu'ils sont mes amis depuis longtemps. S'ils ont le temps de faire quelque séjour dans votre ville, veuillez les accueillir avec bonté et procurez-leur le plaisir d'un tour de promenade au Fort de Sainte-Barbe[2].

Ah! le fort de Sainte-Barbe! Je ne saurais dire, Monsieur, quelle mélancolie répand en moi ce seul nom. Je pourrais verser des larmes de me trouver aussi éloigné de vos délicieuses contrées, de ne plus entendre ce bruit sublime des vagues de la mer, de ne pas voir ces coteaux délicieux qui s'étendent vers

---

1. J'ignore si cette lettre est conservée à Saint-Jean-de-Luz parmi les papiers de Mme Iriart de Saint-Palais.

2. Une lettre de recommandation de G. de Humboldt en faveur de Vincke, adressée à Böhl de Faber à Cadix, est rappelée dans mon étude, p. 195. Bodelschwing, *Leben des Ober-Präsidenten Freih. O. Vincke*, Berlin, 1853, dans le chapitre *Spanische Reise*, p. 146, nous raconte tout au long en puisant aux lettres et au « Tagebuch » la pérégrination assez aventureuse de Vincke en Espagne; il rapporte l'instruction donnée par le ministre Struensee, le 26 novembre 1801, pour l'achat des béliers, mais il ne nous dit point que Vincke ait séjourné à Saint-Jean-de-Luz et visité le médecin Duclos. Voir aussi l'article de H. v. Petersdorff sur Vincke dans la *Allg. Deutsche Biogr.*, XXXIX, 736. M. Hecht, référendaire à cette époque, était le compagnon inséparable de Vincke dans son voyage en Espagne. Il s'intéressait tout particulièrement à la flore riche et peu connue de la péninsule.

le promontoire de Cocoa, cette baie ravissante, et ces cimes couvertes de neige des Pyrénées ! Je ne cesse de m'occuper de vous, de votre nation, de votre langue. J'ai fait certainement des progrès dans cette dernière depuis que je suis revenu ici. J'ai rassemblé la Bibliothèque que vous m'avez aidé si généreusement à former autour de moi. Je fais tous les jours de nouvelles recherches, je comprends maintenant assez bien mes livres et je compte vous envoyer dans moins d'une année d'ici une petite brochure qui vous montrera, j'espère, que vous et vos dignes compatriotes n'avez pas prodigué vos soins à un ingrat.

Veuillez saluer de ma part, Monsieur, Monsieur de Larralde et Mesdemoiselles ses filles, le digne père Laquero et votre célèbre Garat. Mais surtout rappelez mon souvenir à la famille de Don Coste [1]. Son aimable nièce sera maintenant votre épouse. Souvenez-vous de tems en tems ensemble dans vos promenades d'un pauvre habitant du Nord, qui ne voit qu'un ciel triste et qui brûle d'envie de se retrouver bientôt de nouveau parmi vous.

Bihotz erditic çure serbitzari eta adiske eguiazcoa [2].

HUMBOLDT.

Que vous me rendriez heureux par un mot de réponse ! Et quel plaisir j'aurais à recevoir une petite bagatelle concernant votre païs. Faites-moi donc parvenir, s'il est possible, quelques notices sur la personne d'Axular. Je sais seulement qu'il était curé de Sara. Mais quand est-il mort précisément [3] ? Envoyez votre réponse à M. Bardwich, notre consul à Bayonne [4].

N'oubliez pas de dire à M. Haramboure-Clouet que son Axular n'est pas inutilement parmi mes livres, que je ne le prens jamais en main sans me souvenir de la main généreuse dont je le tiens [5].

---

1. M. Webster connaissait, m'écrit-il, plus ou moins presque tous les Basques que Humboldt nomme ici, eux ou leurs enfants. Sur le chanteur Garat, voir mon étude, p. 169.

2. De tout mon cœur (du milieu de mon cœur) votre serviteur et véritable ami.

3. Pierre d'Axular Navarrois, d'Urdax, l'auteur du *Gueroco guero*, naquit en 1556; il reçut sa première tonsure en 1584 et vint ensuite en France où il fut ordonné prêtre par l'évêque de Tarbes. A l'âge de 44 ans, en 1600, Axular fut nommé curé de Saxe. Il mourut le 8 avril 1644.

4. On ne connaît aucune lettre de Duclos à G. de Humboldt.

5. En effet, la bibliothèque royale de Berlin possède un exemplaire du *Gueroco Guero* d'Axular, qui avait appartenu à Guillaume de Humboldt. N° H. 6437, Litt. Lingg. Occ. Vascon. Voir J. Vinson, *Bibliographie de la langue basque*, Paris, 1891, n° 22 b. M. Schuchardt, qui va publier des études sur le

ADDENDA

— Ce ne sont pas 14 volumes in-folio de vieilles chansons nationales basques que Humboldt vit à Marquina, comme je disais par mégarde dans mon étude (p. 150). M. Bernaola m'écrit qu'il s'agit de 184 cahiers de la *Cronica general de España y sumario de la casa Vizcaina* de Juan Iñiguez de Ibargüen et dont la plupart se conservent encore un peu détériorés dans l'archive de la famille Ibargüen.

— Pareillement, dans mon étude, p. 46, note 1, je disais que les lettres de Humboldt écrites de Madrid à Henriette Herz, avaient, paraît-il, complètement disparu. J'oubliais la lettre du 11 novembre 1799 adressée à cette amie et publiée par R. Haym dans le 1er vol. des *Preussische Jahrbücher*, Berlin, 1858. (*Ein Brief Wilhelm's v. Humboldt*). Elle ne contient aucun détail sur le voyage en Espagne et sur les trésors d'art de l'Escorial et de Madrid, qui ne soit répété dans d'autres lettres de Humboldt ou de sa femme Caroline.

— M. Webster ne m'en voudra point, je l'espère, si j'imprime ici un passage fort curieux d'une lettre qu'il m'adresse et qui peut vivement intéresser le public : « Par un hasard étrange, j'ai passé en 1859 une soirée à Rio de Janeiro au Brésil, à lire des lettres de Alexandre de Humboldt à Bonpland. Elles étaient en possession d'un comte polonais, ingénieur militaire au service du Brésil et exécuteur testamentaire de Bonpland qui venait de mourir. Le comte lui-même fut tué deux ans après au Paraguay et je ne sais pas ce qu'est devenue cette correspondance. Bonpland pressait Humboldt de venir vivre au Paraguay en lui disant que les Indiens de Gran Chaco vivaient, en pleine possession de leurs facultés, jusqu'à l'âge de 120 ans, qu'il avait adopté leur manière de vivre et comptait arriver jusque-là. »

---

livre de Axular (Après après ou... laisser pour après les affaires de l'âme), m'écrit qu'il suppose une source espagnole primitive, un livre qui aurait pu avoir le titre *Después después*, etc. J'ai cherché en vain cette source dans le labyrynthe de la littérature mystique de l'Espagne.

POESÍAS INTERCALADAS

EN LA *CRÓNICA TROYANA* ROMANCEADA

(Ms. del s. XIV. Bibl[a] nac[l] de Madrid; Ii — 99)

No son ya muchas las poesías castellanas del siglo XIV que permanecen inéditas. Como además de este carácter, las presentes han sido calificadas por Amador de los Rios [1] de « peregrinas joyas del parnaso castellano », y « de no escaso mérito literario », creo que merecen figurar en esta publicación.

La *Crónica troyana* no tiene hoy más interés que el filológico que puedan ofrecer las diferentes versiones á los romances. En un par de artículos de Revista cabe agotar cuanto haya que observar acerca de la sintaxis y del léxico. Otros lo harán respecto á la versión catalana de Jaime Conesa (1367), á la gallega (1358), y á la castellana de Beneito de Santa Maria (1358), del Canciller Lopez de Ayala y á la presente, posterior á la última citada, en opinión del Sr. Amador. Tengo empezado el glosario de ésta; pero faltándome tiempo para terminarle, prefiero publicar solamente las poesías á que en el epígrafe me refiero. La profecia de Casandra que empieza : *Gente perdida* etc. fué ya publicada, aunque con erratas, por Amador en la obra citada. Tengo por inéditas las demás.

La más interesante es seguramente la descripción de la sexta batalla, por su lenguaje, más antiguo que el de las otras poesías,

---

1. *Hist. crit. de la lit. españ.*, IV, p. 350-352.

por lo que recuerda el *Poema del Cid* y por el nervio de la descripción. Hasta frase tan conocida como la de « *llorauan de los oios graue mente por ello* » se ha copiado casi íntegra de aquel poema. En otras se lee también : *en fuerte punto fuy nacido*; y son de notar el verbo *tersir* (de *tergere*) en sentido de enjugar, limpiar; *stido* por *estuvo*; *mesiella* por *desgraciada*; *enxeco* (?); *mays* por *mas*; *señor' mia*, por *señora mia*; *los dios*, por *los dioses*; *aducho* (*adducere*) por *traido*; la rima de *vieno* con *mesquino*; *duc y duce* por *duque*; *cayen*, *veyen*, por *caian*, *veian*; *reñichar* por *relinchar*; el latinismo *mi mesquina*; *o* por *donde*; *á pieça* por *poco después* etc., etc.

Como muestra de la prosa de la *Crónica* y al mismo tiempo como curiosas observaciones respecto á la liviandad y ligereza de las mujeres, me ha parecido copiar las que sugiere al autor la conducta de Briseyda.

El ms., bastante mutilado, empieza, en la parte que nos interesa, en el fol. 5°, fin del cap. X, con las palabras : viniese algun querelloso non se moveria de alli fasta que oviese dada su querella.

El cap. XI : Como el rey peleus fizo sus cortes. Llega hasta el fol. 70 (58 hojas) con letra hecha en el s. XVI imitando la del XV, y copiada quizá del ms. antiguo del XIV, empieza en el fol. lxxj, con interrupciones, por estar sin duda muy mutilado el texto.

A. PAZ Y MÉLIA.

En el f° 111 : Como anchiles facia muy grand duelo e se mesaua por el rey patroclo, su cormano.

Como quier que todos los griegos truiesen muy grand tristesa e grant coyta e feciesen muy grandes llantos

los vnos por sus cormanos,
por amigos, por hermanos,
los otros por sus parientes
que veyan todos quemados
e los poluos soterrados
en tierras de estranias gentes.

anchiles, cosa certera,
por patroclo el que era
un amor con el contado,
porque se amaron mucho
a estado es aducho
de morir el mal fadado;

ca pues lo non veya biuo,
fazia llanto muy esquivo,
teniase por cofondido,
muy graue mente loraua,
su cabeça quebrantaua
mill veces en el escudo,
toda su fruente rompia,
lloraua fuerte e decia :
ay pratroclo, ay amigo,
comigo quien cuydaria
que muerte nos parteria
de non beuir vos......... (*Borrado*)
sienpre mientre y beuiese,
e que luego non moriese
yo quando a vos viese muerto !
Mucho me ouo grand despecho
quien aqueste mal me ouo fecho,
e por dios fizo gran tuerto,
ca sy yo mal le feciera,
en mi mesmo se deuiera
vengar, ay señor cormano !
Mas, ay mesquino, qué digo,
ca yo vos maté, amigo,
yo mesmo con la mi mano
yo vos maté, bien lo veo,
por que non saly al torneo
uos envie por ende muerto.
Sy yo cabe vos estodiera,
este mal non me veniera
en esta coyta tan fuerte
que asy vos anparara,
amigo, que non osara
sirgu ? fazer vos dapno;
mas finqué como aleuoso ;
por (?) ende perdido so
con este ? quebranto tamaño
....
....
fincaré desanparado,
noche e dia loraré,
nunca jamás al faré ;
amigo, por mi pecado
nunca auere conpañero
rey nin duc nin cauallero,
nin auere jamas conpaña
con otro amigo ninguno,
pues non morimos en uno
en esta guerra tamaña ;
nunca auere alegria
en toda la vida mia;
mas quiero auer por fuero,
por auer e por thesoro
sienpre lagrimas e loro :
ay dios, cómo non non muero!
Amigo, cómo me dexastes,
ca vos sienpre (*me*) ? amastes
mas que a vos mismo syn falla ?
Por mi mal es la mi vida,
por mi mal fue venida,
señor, aquesta batalla !
Qué será de mí, mesquino,
tan a so ora me vieno
coyta de tan fiera guisa!
Grecia fuese despobrada,
troya toda fuese quemada
e tornada en çenisa !
Ay señor, qué compañero,
qué leal e qué guerrero
que he yo en vos perdido!
qué ardit e qué esforçado,
qué franco e qué enseñado
e qué manso e qué sesudo!
Don hector que sepa sy quisiere,
señor, quesy yo beuiere,
que de lança o de espada,
o el a mi matara,
muy bien se vengara
la muerte que uos ha dado.
Quando a uos desçendie
e las armas vos querie
despojar, sy el podiese,
la mi ventura qué ouo

comigo que me detouo
que non y fuese nin lo viese?
Ca se yo me y acercara,
cara mente lo conprara,
e non fuera ende creyendo
el vil malo e lixoso
que se uos mostró por codiçioso
las vuestras armas queriendo
tan rauios que auia
louo malo non le conplia
de que uos auia ya muerto;
mas de tanto so seguro,
bien lo digo e bien lo juro,
que conprar lo ha este tuerto,
e non por dios el señero,
mas mucho buen cauallero
de troya, ca mas de ciento
mataré yo e mas de mill
por aquel malo e vil
louo rauioso fanbriento;
e non será tan armado
que non sea bien prouado
de mi lança, bien uos digo,
e mostrar vos he ya quanto
del pesar e del quebranto
que yo he por vos, amigo.
Anchiles esto decia
e con muy gran coyta cayen
sobrel lecho amortecido,
e los griegos que lo veyen
cuydaua que lo auien
para siempre jamás perdido;
e cred que bien tres tanto
era ya el mayor lanto
que se fasia sobre el biuo
que sobrel muerto, e quando
acordaua e yua dando
grandes voses el catiuo,
tirando de sus cabellos,
cobriendo el lecho dellos;
mas griegos por conortarlo
todos el lecho cercaron
e de patroclo trauaron,
pensaron de soterrarlo
e quando le soterrauan
todo(*s*) de anchiles cuydauan
que se mataria con grand coyta,
e ally fue la su muerte,
ally fue el pesar fuerte,
ally maldesia su vida,
ally non sabia guarida,
ally non ha de sy cura,
ally se quexa, ally lora,
e por ende oyr agora

(*Sigue en prosa.*)

Como Casandra profetiso la destroycion de Troya e como fue encerrada en presion como a moger sandia e todas las cosas que dixo e profetiso.

Mientre duraron las treguas e soterraron los griegos sus muertos, los troyanos otrosy buscaron los suyos por los campos e leuaron los mas onrrados para la cibdat e soterraronlos muy onrrada mente; desy quemaron los todos otros. E quando el rey priamo sopo que casavilante era muerto, e era un fiio que mucho amaua, ouo muy grand coyta en su coraçon e fizolo soterrar muy onrrada mente cerca de un tenplo de venus en un losiello de marmol cardeno que semejaua todo de azul, e fazian por el muy grand duelo su padre e todos sus hermanos e todos los caballeros e las dueñas de la villa. E Casandra, la fiia del rey priamo, que vio aqueste dapno tan grande e aquestos duelos tan syn guisa, començo de profetisar por spiritu santo del destroymiento de troya e

a castigar los troyanos e a desirles que se partiesen de aquella guerra, maltrayendoles muy fuerte, ca ya estonce era suelta de la presion en que la tenian guardada. E por ende desia con grant coyta e con grand quexo de grand mal que veyen que auia de acontecer :

Gente perdida,
mal fadada,
cofondida,
desesperada;
gente syn entendimiento,
gente dura,
gente fuerte,
syn ventura,
dada a muerte,
gente de confondimiento;
ay gentio
mal apreso,
de gran brio
mas syn seso!
gentio de mala andança!
ay catiuos
syn conseio,
sodes biuos,
mas sobejo;
es graue vuestra esperança :
Mal fadados,
que fasedes?
despertados
non veedes?
quantos mueren cada dia?
ya el suelo
non los coje,
se quier duelo
vos enoje.
por dexar esta porfia.
vuestros muertos
son atantos
que ya huertos
e plados quantos
ha en troya non los caben :
ay mesquinos!
vos auedes
adevinos,
bien sabedes
entre vos muchos que saben :
el mal fado
que uos presto,
mal pecado!
es por esto
que uos a mi non creedes.
a mal apresos,
mal andantes!
bien como estos
vos enantes
de mucho tienpo moriredes :
vuestra joya
e vuestro bien,
todo troya
que vos tien
asy ardera a fuego!
griegos ternan
muy grand bando,
a vos vernan
sagudando;
ylion entrara luego,
ay que quexa,
que quebranto,
que aquexa
a mi tanto
que non podria mas syn falla!
ay que coyta
mal apresa,
que acoyta
que me pesa
de aquesta negra batalla!
ay que pena
e que tanta

que me pena
que quebranta
fas me loca de despecho :
ay cati[uos?]
de g[riegos]?
pues.....
destos brios
e dexad aqueste fecho .
gente mala,
mala gente,
non vos sala
ya de mente
ser q̄er la vuestra vida :
grand pena
vos es presa
por elena
sy aquesta
guerra non fuere partida :
gente loca
gente dura,
e que poca
es la cura
que de vos mesmos auedes !
mas bien se yo,
mal fadados,
bien veo
por pecados
que todos por ende morredes.
ay astrosos,
non... [lo oydes?]
pereçosos,
non vos ydes
por non caer en aquesto?
ay que grand mal
pasaredes!
ay que mortal!
non veedes
como vos.... esta presto ?
ay coraçon
quebrantado !
por qual rason,
mal fadado,
non de par̄es (*te partes* ?) por mill [logares?]
sy podieses
que este dapno
non lo vieses,
pues tamano
e de tantos pesares !
troya rica
e nonbrada,
ay que chica
mal fadada !
que sera la vuestra onrra ?
vos ardida,
despobrada,
cofondida
e arada
seredes por grand desonrra !
ay troyanos
caualleros,
muy loçanos
e guerreros,
como seredes lorados !
mas ninguno
que vos lore,
ca solo vno
que aqui more
non fincara por pecados.
Esto desia
la infante
e mas queria
desir adelante ;
mas non la dexaron,
fue tomada
por sandia,
ençerrada
noche e dia,
como á loca la guardaron.

(*Rúbrica*) ...« Mas agora dexa el cuento de fablar desto e torna á fablar como

Agamenon juntó todos los reys de la hueste e ouieron su conseio para matar a don hebtor.

Despues que los griegos ouieron comido aquella noche, etc., etc.

Agamenon les habla y al llegar á estas palabras :..... « e si lo non matamos, nos por el nos perderemos, ca el es todo el esfuerço e todo el bien de los troyanos, e ellos otro bien non han, » (*sigue así en verso :*)

Este es su esfuerço e su bien,
este es su castiello fuerte,
este es el que los mantiene,
este los guarda de muerte;
este es su anparamiento,
este es toda su fuerça,
este es su acostamiento,
este es toda su esperança,
este es toda su creencia
syn pendon e syn señal;
este es la su mantenencia,
este es su señor cabdal,
este es su señor e su rey,
este es en cuyo poder son,
este es su dios, este es su ley,
este los guia e otro non ;
este es su recobramiento,
su escudo e su manto,
este es el su ardimento;
mas este es nuestro quebranto,
por este somos vencidos,
ellos por el enxalçados;
este nos ha cofondidos,
este nos ha quebrantados;
e por ende, amigos, se yo muy bien que sy, etc.

(*Sigue en prosa.*)

Agora oyt e cuntar vos hemos como fue la sesta batalla.

Desque fué saliendo la noche... etc., etc.

E esto non era marauilla, ca duró esta batalla desde la mañana fasta la noche, que nunca al fezieren sy non ferirse, e eran y todos, tan bien los de dentro como los de fuera ; por ende do tanta gente estaua ayuntada

e feria e cortaua
tanta tajante espada,
do fue tanta loriga
fermosa e desmanchada,

como podria ser que no fuese y tajada
mucha cabeça de duce rico e poderoso ?
andaua cada vno muy brauo e muy sañoso,
de lança e de espada de ferir muy sabroso,
era y el couarde ardit e aguçioso :
grande era el torneo, grande era la batalla,
muy grandes los alcançes, grande era el ferir syn falla :
quien podia dar ferida no se tardaba en darla,
quien la ha rescebida, quexauase por vengarla ;
grande era el bolliçio : muy grande era ela buelta;
andauan los cauallos todos en gran rebuelta
reñichando e saltando, corriendo a rienda suelta;

non podia ya tenerlos traua, rienda nin suelta ;
todos andauan yguales los buenos e los mejores,
bien ferian los vasallos, bien ferian los señores,
matar eran sus vicios, matar eran sus sabores,
los que menos matauan tenianse por peores :
los escudos que eran fermosos e pintados
andauan syn brocales rotos e foracados :
syn braços cayan vnos e otros descabeçados,
de muertos e de feridos llenos eran los canpos ;
morian los señores lidiando los vasallos,
salian siellas vasias, aparte los cauallos,
morian muchos dellos andando por tomarlos,
los que rescebien golpes andauan por vengarlos ;
mays don hector e anchiles cada que se fallauan
abaxauan las lanças e grandes golpes se dauan,
ronpianse las lorigas e los escudos quebrauan,
cayen de los cauallos, mas luego los cobrauan,
desy de las espadas muy fuerte se ferien,
cortauanse los almofares e los yelmos rompien,
los rayos de la sangre por los pechos corrien,
pero con todo aquesto matar non se podien :
sangrientas an las barbas, sangrientos los cabellos,
allegauanse muchos por sabor de verlos,
los vnos e los otros morien por acorrerlos ;
boluiense sus amigos, matauanse sobrellos :
veȳn̄lo de la villa las dueñas e las donsellas
que estauan por las torres muy altas e muy bellas,
asy las burgesas que estauan y con ellas
oyen dar las feridas, mas non querian verlas,
llorauan de los ojos graue mente por ello ;
qual ronpia su cara, qual ronpie su cabello :
la que auia amigo quexauase por ello,
andan los dios rogando por miedo de perderlo ;
grande es el sacrificio que por los tenplos arde ;
que uos yo mucho diga, que uos mucho detarde ?
duraron en aquesto fasta que fue bien tarde,
el muy ardit feriendo e feriendo el couarde,
los escudos muy fuertes pasando las cochiellas,
quebrandose las astas, bolando los estiellas,
saliendo las cauallos aparte con las sillas,
tornadas son bermejas las yeruas amarillas.

Desque esta fabla fué partida, fueronse los griegos para las tiendas, e los troyanos para la villa, e contolles luego á todos el rey Priamo de como lle demandaron los griegos á breyseda que la diese a su padre, e el que gela auia prometido, e enbiargela ya otro dia gran mañana. E quando Breyseda lo sopo, por poco ouiera de morir de coyta... etc., etc.

E desque las nueuas fueron sabidas por toda la cibdat de como era partida la batalla de don hector e de anchiles fueron todos muy alegres, caualleros e dueñas e donsellas e toda la otra gente que era en la villa :

Mas quien quier que ouiese
plaser ó alegria,
bien podria quien quisiese
entender aquel dia
que de la ora adelante
que esto fue sabido
troylo el infante
muerto fue e perdido,
ca el muy mas amaua
breyse que sy;
matauase e loraua,
desy desie asy:
el mi bien, el mi seso,
la mi vida viciosa,
todo lo tiene preso
la mi señora fermosa:
mi plaser, mi cuydado
en ella lo he puesto :
sy yo soy esforçado
o ardit o apuesto,
por ella lo soy todo :
quanto al en el mundo veo
todo me semeja lodo,
e nunca al deseo
de bien synon veerla;
mas non puedo auer
plaser nin bien syn ella,
ca sy oy quanto auer
en el mundo touiese,
nin quanta otra noblesa
non creo que perdiese
cuydado nin tristesa
sy fuese de mi partida
o fuese alongada
la que tien la mi vida
toda de sy colgada.
E yo esto mesquino
sienpre gelo yo desia,
e era adeuino
de lo que auer auia,
ca ya agora soy yo
en lo que adeuinaua,
mi muerte ya la veo,
ver non la cuydaua.
Quien seria que creyese
que troya la viciosa
asy partir quisiese
a quien es vna cosa,
ay, priamo, mi padre,
tan mal que lo fesiese ?
Ecuba, la mi madre,
por mi mal me paistes,
ca sy yo fuese muerto,
en aquesta batalla
non fesiera este tuerto
el mi padre syn falla.
Quien seria que por ruego
de falso h[e]nemigo
quisiese matar luego
su fijo e su amigo,
que ante no quesiese
sofrir gran afruenta,
sy non fuese quien ouiese
muchos fijos syn cuenta

como el mi padre
que no da por mi nada?
Mas bien se que mi madre
morra por mi, cuytada
quando a mi muerto ouiere,
e cerca es mi muerte,
pues que auer non podiere
breyseda, mi conorte;
lorando con ojos
seran muertos o ciegos
anbos estos mis ojos
pues vier para griegos
mi señora, mi defesa,
e vaya muy bien dicha,
ca de tal rrey promesa
nunca sera desdicha;
e de mi non se quexe,
por mi non se desconorte,
ca maguer me ella dexe,
non me dexara la muerte;
pero, mesquino, pienso
se me yran con ella:
mas en aquesto so loco,
sy por donsella
que echan de la tierra,
maguer que la cobrase,
fesiese tan gran yerra
que traydor me tornase,
e buen traydor faria
sy por miedo de muerte
dexase la gente mia
en tal guerra tan fuerte,
derian que dexara
cercados a mis amigos
e con miedo me pasara
a los mis enemigos;
por ende val mas agora
que yo mesmo me mate
por vuestro amor, señora,
e nada al non cate;
mas que temo que despecho
me ouiesedes syn falla
sy fasiendo buen fecho
en aquesta batalla
muerte prender podiese
e por mi me matase,
temo quien lo oyese
que por muy vil me contase.
Troylo en aquesto
ya quanto asosegaua,
muy alegre e muy presto
e muy sabroso estaua
atanto que saliese
el plaso e se acabasen
las treguas que se metiese
en logar do lo matasen
los griegos e fesiese
el en ellos tal fecho
que en quanto beuiese
breyseda fuese ende retrecho.

El infante troylo estaua en esta coyta e en este cuydado que auedes oydo; mas quando breyseda, que amaua a troylo non mas que a sy, sopo los nueuas de la su yda, e vio que se aueria por fuerça de partir de aquel a quien fesiera muchas veses amor de su cuerpo, sabiendolo los mas de la cibdat, por poco no se morio:

E alli fue el cuydado,
alli fue la coyta fuerte,
ally touo ella guisado
de veer cerca su muerte:
alli fue la grand flaquesa
de coraçon e la saña,
alli fue la grand tristesa,
nunca omne vio tan maña:
de coraçon sospiraua,
de las manos se ferie,

muy graue mente loraua,
toda la color perdie
e desia : ay que ventura,
mi mesquina, mal andante,
atan fuerte e tan dura!
por que non mory yo ante
que aquesto legase
nin que me en aquesto viese?
quien fue nunca que cuydase
que yo el mi señor perdiese
nin que asy fuese echada
del lugar do fuy nacida ?
por dios, desaventurada,
por mi mal fue la mi vida,
ca nunca yo en tal manera
cuyde yr á la albergada,
ca vna vil soldadera
seria asas desonrrada
de yr asy beuir en hueste
como yre yo, mesquina;
mas ya que quier que nos costa
couien nos de yr ayna;
pues lo el rrey por bien tiene,
no ay al de faser :
mays, ay dios, por que me viene
este tan grand [des?] plaser,
ca yo crey nin duc nin conde
nin otra caualleria,
nin conosco alla donde
pueda auer alegria?
alegan dis cativa,
por dios al me esta guisado,
ca bien sey yo en quanto biua
lloro e coyta e cuydado
de mi non se partiran,
e lorando los mis ojos
nunca jamas rreyran,
tantos seran los enojos!
el mal de cada parte
que auie sienpre comigo,
mas mal fas quien nos parte,
ay troylo, ay amigo,
ay troylo ¡ qual fiança
de anbos he en vos metida!
señor, la mi esperança
toda es asy perdida!
nunca en el mundo fue cosa
que uos tan gran bien quisiere,
mas finco ende tan perdidosa
como sy uos nunca viese ;
pero en la muerte me atreuo
syn acorrer toda via ;
priamo desamar deuo ;
que de su villa me enbia,
e desamolo syn falla,
ca non deuia el quexar
de yr a hueste nin a batalla
e mi amigo dexar ;
mays pues asy es, la muerte
se duela desta catiua
e la guarde que en tan fuerte
coyta que fasta cras non biua,
ca pues yo tal pesar veo,
tal daño e tal quebranto,
morir codicio, deseo,
non quiero otra cosa tanto.
Esto desia e loraua;
prendedero nin toca
en su tiesta non dexaua;
daua boses como loca
e rompie los sus cabellos
ante sy los allegando,
fasia grand lanto sobrellos
a troylo ementando.

De las cosas que pasaron entre troyldo e braçayda estando echados en vna cama e del llanto que amos fazian.

En este cuydado e en esta tristesa estudo breyseda aquel dia desque sopo las

nueuas de su yda fasta la noche. E desde la noche fue troylo ver a breyseda por conortarla e por conortarse el con ella ;

mas aquella ora que se vieron.
el infante y la fermosa
solo fablar non se podieron
nin desir ninguna cosa,
e echaronse abraçados
en vn lecho que y estaua :
estando y acostados,
cada vno asy lloraua,
que solo desir non podrie
la grand coyta e el cuydado
e el pesar que auie
de beuir desanparado :
del rey priamo auien
anbos muy grandes despechos,
las lagrimas lles corrien
muy espesas por los pechos ;
vno a otro conortaua,
las lagrimas le tersia,
el conortador loraua
e el conortador fasia :
Breyseda que auien consigo
muy grand coyta por que se yua
desia : troylo amigo,
asy perdio esta catiua
el seruicio que nos ha fecho
a señor tan grand sason,
en vos yo rrabtar derecho
fago muy grand rason,
ca bien se que sy pesase
mucho a vos de la mi yda,
non cuydo que me echase
priamo atan atan escarnida,
nin yo catiua non yria morar
a logar o en quanto biua
non fare sy non lorar.
Troylo quando esto desia
el coraçon le quebraua,
toda la color perdia,
grandes palmadas daua
enla fruente e enla cara,
toda la sangre le foye,
tal como muerto se para ;
desy a pieça roccodie
e desia la : señor mia,
en fuerte punto fuy naçido,
pues yo morir todavia
e non fuer deues creydo ;
mas, señor, como creredes
que yo quisiese la muerte
del rey priamo ? sabedes
que es tan firme e tan fuerte
sienpre en la su apostura
quier ponga derecho ó tuerto,
que por saber por ventura
que verie a don hector muerto
non desderia una vegada,
pues menos por mi sy falla ;
por mi mal, señor, fue dada
esta tregua en la batalla,
por mal de mi pasaron
los griegos el mar aquende,
señor, pues que recabdaron
de pasar a uos allende !
e por mal el vuestro padre
que uos dexo aca donsella
quando morio vuestra madre
non morio e fincase ella,
ca el a troya non dexara
nin fuera por traydor dado
nin a mi non me matara
como me mato, mal pecado.
mal pecado, dis mesquino,
dis locura e dis tuerto,
ca pues me tanto mal vino,
cierto es que yo soy muerto.
Troylo esto desiendo,
muy graue mente loraua ;
las lagrimas le tersiendo,

Breyseda mas le pesaua;
ya del que se quexaua tan fuerte
que della que se veyen
atan cerca de la muerte
que mas cerca non podie,
que queredes que vos diga?
asy estauan quexados
que amigo con amiga
nunca vistes tan cuytados;
e non era marauilla,
ca el plaso lo fasie
en que se yria de la villa
Breyseda e el fincarie
Troylo desanparado
e non bien seguro della,
nin seria del, mal pecado,
segura la donsella.
Aquella noche maguera
en que ellos asy estodieron
que les fue la postremera
que anbos en uno touieron
jamas en toda su vida,
besauan e abraçauan
muy fuerte por espedida,
maguera que nunca quedauan
de lorar anbos pensando
en el plaso que venie,
catando el alua e quando
vernie e los partirie
aquella noche a su grado
por sienpre les durarie,
mill rasones han fablado
por ver como podrien,
por qual guisa o por qual arte
por ellos ser desfecho
por engenio o por arte
aquel tan esquiuo fecho:
pensauan de la donsella
esconderse sy ser podrie,
o yrse Troylo con ella;
trayçion desie que serie
sy el a griegos fuyese,
dar lo yan por aleuoso,
e sy ella se ascondiese,
saldria el rey por mentiroso.
Dios, que fuerte que pecaron!
dios, que gran mal fesieron
quantos le esto guisaron
e los en esto metieron!
Ay, dios, nunca plaser vean,
mas biuan desanparados,
non ayan lo que desean;
quanto dos henamorados
asy se parten tan anbidos,
mucho fueron y villanos,
por ende fueron y destroydos
todos, griegos e troyanos,
ca de aquella ora adelante
por esta coyta tamaña
fue Troylo el infante
cogiendo tan braua sana
contra griegos e tan fuerte,
que el mesmo por sus manos
vengandose, dio la muerte
mas de a mill griegos loçanos.
E pues que uos mucho diga?
en aquel vicio lorando
stido con la su amiga
el infante muy cuytado
besandola noche toda,
mas vieno claro el dia
que partio aquella boda,
partio aquella alegria,
e otro dia gran mañana

desque vino la luz guarneciose la donsella, e Troylo el infante tomola por la rienda e sacola por medio de la villa lorando anbo se dos que se non podrian fablar el uno al otro. Edesta guisa la leuo fasta el logar do la auian de rescebir los griegos.

E ally do la leuaua
yuanse entre anbos catando,
uno a otro non fablaua,
atan fuerte yuan lorando :
quando al faser non podien
atan fuerte se abraçauan
que por poco non cayen
delas bestias en que andauan,
e syn falla sy cayeran
mill veses sy los hermanos
del infante non los touieran
trauandolos con los manos
e teniendolos muy fuerte ;
mas non auian y consejo,
todos se piden la muerte
con el grand duelo sobejo
que auien porque los veyen
yr reteniendo las riendas,
a priamo maldesien
e maldesien muchos las tiendas
en que griegos morauan,
e maldesia la carrera
en que ellos asy andauan
por que tan pequena era.
Troylo mucho desie
non dura quatro pasadas,
mas Breyseda bien querie
que durase cient mill jornadas.
Oras piensa el infante
de retener la donsella
que no vaya adelante,
oras de se yr con ella,
oras lora, oras dise
mal asy por que nascio,
oras ventura mal dise
porque le esto acaescio ;
oras maldise el fado,
ora quanto los dios le fesieron,
oras asy mal fadado,
oras quantos lo orderon,i
oras mal desia á su padre
que lo asy ha cofondido,
ora dise : por dios, madre,
vos auedes me perdido :
vna pieça yua pensando
saliendo de su senado [sentido ?],
quando ellos yuan catando
del cauallo era caydo ;
los sus hermanos lorauan
con grand coyta que auien,
a caualgar lo cuydauan,
conortar non lo podien ;
esqdue en el cauallo era
e ya quanto acordaua
cataua de la primera
a Breyseda e loraua
e desia : por dios, hermanos [1],
ha cosa que me escusase
sy yo dexase troyanos
e a griegos me tornase ?
E quando ellos esto desien
que serie traydor en ello,
el coraçon le partian,
duelo auriedes de verlo,
ca desia : ay mal apreso !
e por que yo non seria
se quier de algun griego preso ?
ca maguer preso, veria
alguna ves mi señora
e algund bien me faria
lo que non faria agora !
E quando el esto desia,

1. En el margen superior, de letra de la época :

trouador o ser don duelo
de parte de su aguela,
e aun don bayna su aguelo
faze trouas en caçuela

muy cuytada la donsella
toda salie de su seso ;
apenas podien tenerla
los tres infantes en peso
con coyta de derribarse
del palafren en que yua :
grand coyta auie de matarse
sy podiese la catiua ;
amenudo sospiraua
e la rienda a menudo
la tenie, desy loraua,
todo el seso ha perdido,
amenudo entristecie
e tornauase amariella,
a menudo se desie
mal fadada e mesiella ;
amenudo yua catando
a Troylo el infante,
a menudo se llamando
cuytada e mal andante ;
a menudo se torcie
las manos con la gran coyta,
a menudo mal desie
amor que la asy acoyta ;
amenudo parescie
que tenia el lorar presto ;
mucho amenudo desie
contra Troylo aquesto :
por mi mal vos fiso dios,
ay, Troylo, tan apuesto,
por mi mal tan enseñado
e tan ardit vos ha fecho,
tan de ples, tan rasonado,
por mi mal todo ha fecho,
por mi mal tan corajoso
tan lidiador en batalla,
por mi mal atan fermoso,
por mi mal todo syn falla ;
por mi mal es quanto bien
don Troylo vos auedes ;
en sy espẽcado lo tien
este coraçon que veedes ;
por ende morra mal andante
pues sabe que asy venieron
Breyseda e el infante
fasta que se departieron.

Mas como quier que breyseda ouiese tan grand amor e tan grand coyta como esta que veedes aqui, de aqui adelante este amor tan grande ayna se partira, e sy fasta aqui era mucho crescido, de oy mas descrecera. E quando crescio en grand sason, descrecera en poco tiempo. E sila donsella era agora triste e sañosa, ayna sera muy alegre e muy pagada e sera todo su duelo oluidado e mudado el su coraçon, e seran oluidados todos los sus amigos e quantos en troya dexo. E ella de triste sera tornada alegre por onbre que nunca vio desque nacio, nin el a ella. E por tal sera ayna mudado el su amor e el su amigo, segund que adelante oyredes. Ca bien sabed que toda mogier, como quier que aya grand amor alguno, si la otro catare artera mente mostrandol en la su catadura quel ha grand amor e fasiendo gelo creer por algunos fechos que faga por ella, tanto que ella cuyde que la quiere bien, luego el primer amor es vencido por el nueuo entendedor, e sy veyen guisado tiempo e sason, non ha cosa ninguna que y rescele. E por esto me tengo e creo que es verdat lo que escriuio ovidio, que fue muy sabidor en estas cosas, quando dixo : *subcesore nouo vincitur omnis amor*, que quiere decir : todo amor es vencido por el nueuo entendedor. E muy poco duran los sus sospiros, como quier que mucho juren

e mucho prometan. Non digo yo aquesto por breyseda tan sola mente, mas por todas las otras, que son de tal natura que les dura muy poco el amor e el duelo, ca sy ela mogier con el un ojo lora, con el otro rie. E por ende fas muy grand locura quien las crey, ca mudan mucho ayna su coraçon, e en poca de ora es la mays sesuda tornada loca e sandia. Mas esto es muy grand cosa, que non saben sofrir plaser nin pesar en ninguna guisa, mas quanto aman en seys años o en siete todo lo dexan oluidar en tres dias, e tienen que les paresce bien, ca cuydan ellas que fazen ninguna cosa que mal les esté. E nunca tanto mal faran que ellas asmen que posface ninguno ende, nin detras della nin delante, e asy se engañan las mesquinas non pensando en su fasienda. Mays que uos dire? cierto soy e bien creo que sy yo ouiese cient lenguas e con todas podiese fablar, non podria desir la quarta parte de las maldades que an las que son malas dellas; mas las bondades de las buenas atreuer me las ya contar muy ayna. E en verdat bien lo creed, sy non de una tan sola mente en que ha tanta de apostura e en quien ha tanta de bondat e de santidat e tanta noblesa, que por los sus bienes descrece el mal que començaua a crescer en los coraçones de los onbres. Esta nunca ouo par, nin sera otra que la semeje: esta es rrica rreyna e de rrico rrey; en esta yase todo saber e todo entendimiento; en esta ha todas maneras de bienes e no mal ninguno: esta sopo mantener leal amor al su entendedor de guisa que nunca pudo ser falsado. E pues como quier que las otras tengan por mal esto que desimos, sienpre aya alegria esta que mantiene todo tienpo a su amigo e su señor jehsu cristo leal amor, e todas las otras fagan lo que ouieren e an sabor de la semejar. Mas por vos desir que las mogieres son flacas de coraçon e que mudan ayna el su amor, non debemos ser rrebtado, ca salamon que fue sabidor e muy entendido en todas cosas, dijo dellas: quien fallar mogier fuerte dé loor a Dios. Por ende esto dixo el porque las mogieres non son fuertes, ante son muy ligeras de seso e liuianas en todos sus fechos. E demas fallamos escripto que bondat e fermosura nunca se puede avenir bien, nin pueden morar de so vno sy non en pocos lugares; mas fallar omne estas dos cosas en uno es vna de las mays preciadas cosas que podrie ser. E como quier que digamos que las mogieres mudan ayna sus coraçones, non son tanto de rrebta como los onbres cuydan, ca las mas dellas fase gelo faser el quexo delos rrogadores que porfian tanto e duran tanto en su porfia, que los han por fuerça de otorgar a su amor por se partir de su enxeco. E por ende es muy grand marauilla de ninguna mogier poder se defender del onbre que puede fablar con ella tanto que quiere e como quiere. E por ende mogier casta e fermosa, sy puede ser fallada, en ninguna guisa o mas deue ser preciada que piedra preciosa.

. . . .
. . . .
. . . .

Despues que Diomedes ouo aquesto dicho e fue tornado otra vez á la batalla, el donsel tomo el caballo syn rrefierta e syn cotienda :

a guisa de leal vasallo
fuese luego para la tienda
e desque fue alla legado
non se paro mays a rrason,
mas descendio muy priuado
e entro en el tendejon
que auia todo el cendal
e la cuenca e la batalla
pella de oro fino,
que non de al era la tabla
e vna aguila sobrella;
otrosy de oro seyen
muy grande e syn mesura,
como escarbocula rrelusie
en la noche muy escura:
el donsel desque fue entrado
vio estar a la donsella,
e como era de mostrado,
los ynojos finco, antella
e dixol la : señor mia,
saluda vos diomedes
e por amor enbia
este cauallo que veedes.
E diomedes, señora,
syn falla es vuestro vasallo,
e que cred que avn agora
lo gano el cauallo
de vn cauallero que andaua
entre la caualleria ;
de uos, señora, se loaua
ante todos todo el dia :
troylo era, señora,
el que vos bien conoscedes,
por ende lo derribo agora
el mi señor diomedes.
E por vuestro amor bien se yo
briseyda, e non vos miento,
fiso el vñ tal torneo
que morieron mas de ciento;
e mandome que vos dixiese
señora, de todo en todo
que el cuerpo e quanto ouiese
sienpre vuestro serie todo :
e dixome que vos rogase,
señora, sy vos pesaua
que nos vos enojase
del que tan mucho vos amaua.
Briseyda esta rason oyo
e mucho le pesaua,
e salio del tendejon
e el cauallo tomaua
por vna gran e fermosa
sortija e muy bien obrada
de vna piedra preciosa
en oro engastonada.
E era cabo de rrienda
del cauallo muy ligero
e metiolo en la tienda;
desy dixo al escudero :
amigo, caualga luego
e ve di a tu señor
que me non plas deste juego,
ca me muestra mal amor,
e sy don troylo fas
lo que diomedes dis,
otorgolo e todo me plas,
ca mas que el dis yo mas fis ;
mas sy tan gran bien me quiere.
(*Aqui falta la mitad de la hoja.*)
....
....

Don hector que vio la batalla tan peligrosa e tan fuerte.....
...e ellas començaronlo a rrogar e a falagar que dexase aquella yda, mays

pues que lo non quiso dexar por ninguna dellas, començo su madre a llorar e desirle con grand coyta:

ay mi fiio, ay mi señor,
ay mi bien, ay mi amor,
ay mi lumbre, ay mi amigo!
bien vos juro, bien vos digo
que pues que uos non creedes
mi fiio, ya vos fasedes
mi henemigo mortal
mi traydor otro tal
de aquesta vuestra mogier
que uos tanto bien q̄er,
e traydor de vuestro padre
pues que a el nin a vuestra madre
desto creer non queredes:
ay mi fiio, que mal fasedes,
e, fiio, en la su fasienda
nunca fas bien nin emienda
quien a su amigo non quiere crer
de lo quel dixiere :
e pues, fiio, aue duelo
de mi, mesquina,
que suelo sienpre faser tu ruego
quier en vera quier en juego.
E sy, fiio, a mi desamas,
duelte de tus fiios que mucho amas,
e deues amar syn falla;
por ende dexa esta batalla,
prende consejo de tu madre
e aue duelo de tu padre
que es viejo e en cuydado
e morrie por ty cu..... [*ytado* ?] [1]
duelte de tus hr..... [*ermanos* ?]
que morran si tu u.......
mal faras sy al f...... [*ases* ?]
quando ella esto..... [*oye* ?]
bien cred que non au..... [*ie* ?]
ninguno que lo oye..... [*se* ?]

que a llorar non se p̃s.... [*pusiese* ?]
otrosy quien viese.......
e quien viese a pol..... [*icena* ?]
la coyta que aui......
guisado quanto pod....
en como don hector.....
e la batalla dex......
mas por quanto ell.....
detener non la pod.....
antel fue creciendo....
tan esquiua e tan s....
que non sabie que fe.....
nin de qual guisas.....
mas a su mogier de.....
e muy fuerte la mi.....
andromaca quand.....
la grand saña e grand.....
que don hector toma.....
e la lid non dexari.....
de anbas sus m.....
muy mal su rostro.....
de sus cabellos t...
...........gran pena
...........duelo e llanto
...........smo quebranto
...........s la tomaua
...........uantaua
...........don hector veye
...........elo e el gran laton
.................ndromaca
...........pocos se quexa
...........coyta
...........r el su ruego
...........sacar luego
...........armado fuera
...........sy quier muera

1. Por haber estado dobladas las hojas á lo largo, desapareció la mitad de cada una, lo cual marcan los puntos.

. . . . .es syn falla
. . . . .batalla
. . . . .mogier que veyen
. . . . .caualgar querie
. . . . .muy corriendo
. . . . .voses metiendo
. . . . .e lorando
. . . . .bellos tirando
. . . . .dolorida
. . . . .que fue ferida
. . . . .por que ouieron
. . . . .la oyeron
. . . . .su carrera
. . . . .o era
. . . . .ierta se para
. . . . .cara
desque estudo asy vn poco,
dixol : rrey, tu eras loco
e syn seso ; ay mal fadado,
que non as de ti cuydado !
sepas bien syn toda falla
que sy va a la batalla
don hector, que lo as perdido ;
yo lo he muy sabido
ca el oy muerto sera,
nunca jamas lo vera
amigo que aya biuo :
que sera de ti, catiuo ?
yo lo se por amostrança
que asy sera syn dubdança,
ca los dios me la mostraron
e ellos lo desafiaron,
e su desafiamiento
por mi mesma, non te miento,
a desir gelo enbiaron
e mill veses le rogaron
su madre e policena
e su cuñada elena
que fincase esta vegada,
mas non fas por ellas nada,
e con coyta e con duelo
su fiio el pequeñuelo
le traxe alli do el estaua ;
el muy poco por el daua,
mas caualga e quier se yr,
e yo vine telo desir :
helo do se para el torneo,
y morra, yo bien lo creo,
caualga, cosa mesquina,
ve tomallo ende ayna :
dixo esto la cuytada
a los pies se es echada. . . . .
. . . .
. . . .

CARTAS

DE D. MARTIN FERNANDEZ DE NAVARRETE
D. AGUSTIN CEAN BERMUDEZ Y D. DIEGO CLEMENCIN,
A D. TOMAS GONZALEZ, ARCHIVERO DE SIMANCAS.

Entre los papeles que fueron de D. Tomás González, adquiridos por la Biblioteca Nacional de Madrid en el año 1887, se encuentra una colección de cartas [1], todas ellas originales, escritas á dicho Sr por D. Martín Fernández de Navarrete, D. Agustín Ceán Bermúdez y D. Diego Clemencín; casi todas tratan de asuntos históricos y literarios. Nos ha parecido conveniente publicar las más curiosas, porque constituyen la historia interna de algunas obras que aquellos eruditos escribieron, y hacen ver lo mucho que D. Tomás González les ayudó con sus investigaciones en el Archivo de Simancas, conocedor como nadie de los documentos que este contenía, y el cual reorganizó por encargo de S. M. una vez que terminó la guerra de la Independencia. A la sazón, el Archivo de Simancas se hallaba en una situación lamentable por haber servido de cuartel á las tropas invasoras y perdido sus mejores papeles, recuperados en su mayor parte más adelante.

Digno es D. Tomás González, por los muchos servicios que prestó á nuestra Historia, de un estudio acerca de su vida y escritos; como tenemos el propósito de ocuparnos en este asunto dentro de algún tiempo, sólo haremos una reseña de las obras que produjo, algunas inéditas aún, para que se vea la paciente laboriosidad y no común instrucción de que estaba dotado; son las siguientes :

Coleccion de Cédulas, Reales órdenes y otros documentos, concernientes á las Provincias Vascongadas y á varios pueblos de Castilla, copiados de órden de S. M. de los Registros del Archivo de Simancas. Madrid: Imprenta Real. 1829-30. 5 vol. en 4º.

Censo de poblacion de las provincias y partidos de la Corona de Castilla en el siglo XVI. Madrid : Imprenta Real. 1829. 1 vol. en folio.

---

1. Contiene : de Fernández de Navarrete 45 ; de Ceán Bermúdez 15 ; de Clemencín 33. (Años 1815 à 1821.) Es un volumen en 4º Signatura, Mss. 2831.

Noticia histórica documentada de las célebres minas de Guadalcanal, desde su descubrimiento en 1555 hasta que dejaron de labrarse por la Real Hacienda. Madrid: M. de Burgos. 1831. 2 vol. en 4º.

Apuntamientos para la Historia del Rey Felipe II de España, por lo tocante á sus relaciones con la Reina Doña Isabel de Inglaterra, desde el año de 1558 hasta el de 1576. Sin lugar ni año de impresión. 1 vol. en 4º.

Inventario en borrador de los papeles de Cámara, de Gracia y Justicia, Estado y Patronato de la Corona de Aragon, existentes en el Archivo de Simancas. Ms. autógr. en parte; 2 vol. en folio. (Biblioteca Nacional de Madrid. — Ff. 290 y 291.)

Inventario de los papeles del Archivo de Simancas. Ms. autógr. en gran parte; 2 vol. en folio. (Bib. Nac. de Madrid. — E. 321 y 322.)

Preservativo contra los delirios politicos. Ms. original; 1 vol. en folio. (Bib. Nac. de Madrid. — T. 344.)

Poesias. Ms. casi todo autógrafo; 1 vol. en 4º. (Bib. Nac. de Madrid. — J. 211.)

Himnodia Sacra, traducida en verso castellano. Ms. original; 1 vol. en 4º. (Bib. Nac. de Madrid. — L. 253.)

Sermones (54). Ms. original; 1 vol. en 4º. (Bib. Nac. de Madrid. — Pp. 260.)

Las cartas que damos á luz demuestran lo mucho que le corresponde en la *Vida de Cervantes*, por Fernández de Navarrete, en el *Diccionario histórico de los mas ilustres profesores de Bellas Artes en España*, de Ceán Bermúdez, y en el *Elogio de la Reina Católica Doña Isabel*, de Clemencín.

M. Serrano y Sanz.

CARTAS DE D. MARTIN FERNANDEZ DE NAVARRETE

CARTA I

Madrid 30 de Octubre de 1816.

Mi muy estimado amigo: luego que recibí ayer su apreciable carta del 26 fuí á la Secretaría de Estado á prevenir á nuestro amigo D. Ambrosio Rui Bamba de la remesa que v. m. hacía de los papeles de nuestro ínclito Miguel de Cervantes, para que cuidase de remitírmelos. Aun no había salido el correo de poder de su jefe, y todavía no los he recibido y estoy impaciente hasta

examinarlos. Me ha dado v. m. un buen rato con esta noticia, y comunicaré á v. m. mis observaciones, luego que vea los papeles, por si pueden servir para adelantar la pesquisa de los sucesos que ahora se descubren. Por de contado, siendo la comision para el cobro de las alcabalas extensiva á todo el Reino, pudo haber tenido en la Mancha los tropiezos que ocasionaron su prision, pues ahora se vislumbra que en 1603 vino directamente desde Sevilla á Valladolid. Con estos documentos y los que vinieron de Sevilla años ha, por medio de nuestro amigo Cean, se renueva enteramente la vida de Cervantes; y si encontrásemos en Salamanca apoyadas las especies que v. m. me dijo sobre la matrícula en aquellos Estudios, nada nos quedaría que desear sino hallar algun ejemplar del *Buscapié* para comprobar su existencia y darlo á luz en algunas ilustraciones.

Aun no ha venido nuestro Duque Corregidor que estaba haciendo mil cosas buenas en Cox, lugar de su señorío. Luego que llegue le entregaré la carta que v. m. me remite y sé que la apreciará. El tiempo está metido en agua, y esto retardará su llegada. Nuestro Cean anda malucho, y para precaverse del ataque que tuvo el año pasado, no sale de su casa desde que el tiempo está tan destemplado.

Estoy acabando la impresion de mi disertacion sobre la parte que tuvimos en las Cruzadas, y sobre el influjo de estas expediciones desde el siglo XI hasta el XV en la extension del comercio marítimo y progresos de la Náutica. Esta obrilla compone parte del tomo V de las *Memorias* de nuestra Academia de la Historia, y lleva su apéndice de documentos inéditos de los siglos XII, XIII y XIV. Desahogado de esto, voy á concluir con Cervantes, pues ya en la imprenta Real se está haciendo la fundicion de letra para la nueva edicion del Quixote, y á ella ha de preceder la vida que tengo escrita.

Hablé ayer mismo á Bamba de lo que v. m. me dice en su P. D. y está siempre dispuesto á favor de v. m. ¡Ojalá lo estuvieran otros de su ropa en otra Secretaría, segun me insinuó!

pero v. m. debe confiar en sus buenos oficios y en mis recuerdos y en cuanto penda de su fino amigo y servidor q. s. m. b.

MARTIN FERNANDEZ DE NAVARRETE.

Mi mujer retorna con fino afecto la memoria de v. m.

Amigo y Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTA II

Madrid 11 de Junio de 1817.

Mi estimadísimo amigo : la de v. m. del 27 del pasado en que me incluye la noticia del objeto de la venida del Cardenal (entonces Monseñor) Aquaviva, la he recibido con especial satisfaccion y agradecimiento, viendo que no pierde v. m. de vista á nuestro Cervantes y cuanto tiene relacion con sus hechos. Ya he variado el § en que hablaba de aquel Legado Pontificio, y con las noticias de v. m. y otras que yo tenía, particularmente de Mateo Aleman, que dice vió en la Corte á este Monseñor, que gustaba mucho de los hombres de ingenio y los tenía á su mesa con mucha familiaridad, los sacaba á paseo en su carroza, y gustaba de conferencias con ellos, de asuntos de política, ciencias y literatura, he ilustrado bien este punto. Chacon en su *Historia latina de los Pontífices Romanos*, dice que vino á tratar sobre los asuntos de Milan, que como contrarios á las regalías eran muy molestos é importunos para Felipe II que sostuvo con mucha entereza su autoridad. Gracias por todo; y no olvide v. m. los apuntes sobre los libramientos de D. Juan de Austria á Cervantes en 1572, y otras noticias semejantes que contribuyen á rectificar la cronología de sus hechos y de sus destinos. Estoy esperando que del Tribunal mayor de Cuentas me pasen los apuntes que constan en los libros de Registro que existen aqui, y podrán tal vez servir de guía para buscar en ese archivo nuevos documentos sobre sus aventuras de Juez ejecutor de Andalucía; asunto que no me he resuelto á extender aún en su vida, esperando reunir mas noticias

que me aclaren el término de estos sucesos, por si puede dárseles un colorido mas decoroso de lo que aparecen á primera vista.

El S^r novio está componiendo y adornando aqui su casa, y entre tanto están en Boadilla con la cuñada; pero va y viene para asistir á su presidencia, y asi apenas puede uno verle; pero le he enviado á decir su memoria de v. m. y se lo repetiré cuando lo vea. Como en mi *Vida de Cervantes* doy noticia de los sujetos que han contribuido á ilustrarla con sus avisos y documentos (que todos los nuevos se publicarán en el apéndice) incluyo á v. m. el adjunto apunte de lo que tengo escrito sobre la especie que v. m. me dijo aqui verbalmente, de haber estudiado dos años en Salamanca, y la nota que irá en el apéndice para acreditar esta noticia. Como todo fué en conversacion familiar, y va á hacer tres años, tal vez no conservaré en la memoria con exactitud cuanto v. m. me dijo; y por tanto va adjunto lo que tengo puesto en mi obrita, para que antes que se imprima, rectifique v. m., corrija y añada lo que guste, á fin de que todo salga al público lo mas exacto y correcto que se pueda. ¡Ojalá pudiéramos hacer sacar copia de aquellas matrículas de Cervantes, para saber el año en que estudió en Salamanca y quienes fueron alli sus maestros.

Clemencin, Cean y todos los amigos hacemos frecuente memoria de v. m. y yo le deseo buena salud, para que concluyendo el arreglo de ese importante archivo llegue el tiempo de vernos y de acreditarle de nuevo el fino afecto con que es su apasionado y verdadero amigo

MARTIN FERNANDEZ DE NAVARRETE.

P. D. Mi mujer y familia corresponden con su fina memoria á las expresiones de v. m.

Sr D^n Tomás Gonzalez.

CARTA III

Madrid 1° de Octubre de 1817.

Mi estimadísimo amigo : el Sr Pizarro me pasó puntualmente los papeles que v. m. le dirigió relativos á nuestro Cervantes, y yo los he extractado para intercalar las noticias que de si arrojan en la relacion de su vida. Gracias por todo, y vamos viendo como se desenvolvió de sus cargos, porque ya presumo que su desgracia desde que llegó á Valladolid fué originada de no haberse concluido esta causa, ó de haberle desconceptuado con el Gobierno. Veremos como le sacamos de este paso que es el único que hasta ahora presenta mal semblante en el cuadro de su vida.

Debo contestar á v. m. á sus apreciables cartas de 17 y 21 del pasado. En cuanto á la primera, quedó cumplido su encargo y recomendacion en lo que yo puedo y permiten las circunstancias actuales del negocio que trajo aqui á D. Manuel de Alday, sujeto que me ha gustado mucho por su buen modo é instruccion. Ya había hablado con Arriaza y de resultas estaba convencido de que sus cuentas y reclamaciones debian concluirse y justificarse en la Intendencia de Valladolid, para luego reclamar su derecho en Paris, para cuyo caso le ofrecí cartas para D^n Jacobo de Parga consejero de Hacienda, y D^n Juan Miguel Paez, de Guerra, que están comisionados alli por nuestro Gobierno para liquidar y terminar estas cuentas y reclamaciones. Apenas acababa de echar al correo la anterior carta para v. m. sobre el negocio de Sevilla, me encontré un amigo que me informó de las dificultades que podrían oponerse á nuestros deseos; porque entre otros aspirantes poderosos habia un prebendado ó racionero de aquella Iglesia, portugués y de mucha introduccion y favor, que la solicitaba con empeño. Dijéronme tales cosas que ciertamente afligieron mi ánimo, por el interés que ha tomado mi amistad y la justicia que exige el premio de los trabajos en que v. m. se

ocupa. Pero no serán en balde cuando lleguen á conocerlos y apreciarlos.

Nuestro Duque de San Fernando, que salió muy fatal de aqui, parece que llegó bueno á Salamanca segun nos dijo ayer su hermana que estuvo toda la tarde con mi mujer.

Sobre Rodrigo de Cervantes, padre de nuestro escritor, haré copiar cuanto de el tengo escrito en las *Ilustraciones* para la Vida del hijo, y verá v. m. alli los hechos y las conjeturas en que fundo mi opinion, que á la verdad no es muy segura por falta de documentos en los años que median desde 1540 hasta 1548. Yo conjeturo que su casamiento con Dª Leonor de Cortinas fué hacia 1540, pues Dª Andrea de Cervantes que fué la hija mayor nació en Alcalá en 24 de Noviembre de 1544; Rodrigo de Cervantes en 12 de Diciembre de 1543; Luisa de Cervantes en 25 de Agosto de 1546; y Miguel de Cervantes que fué el hermano menor á 9 de Octubre de 1547. Asi consta de las partidas de bautismo que existen en Alcalá, y de que tengo copias testimoniadas. Resulta, pues, que habiendo nacido todos estos cuatro hijos en Alcalá desde 1543 hasta 1547, residía alli en estos años el padre, que pudo casarse en 1542 ó principios de 1543. Háceme alguna fuerza la alusion de la novela *El amante liberal*, cuando dice que su padre fué muy curioso y que le hizo mucha honra el Emperador Carlos V á quien siempre sirvió en honrosos cargos de la guerra, y que estando con el sobre Túnez y la tomó con la fuerza de la Goleta, le ocurrió el caso que refiere. El tal Rodrigo me ha dado lugar á concertar tales contradicciones, que no sé como salir de ellas. Verá v. m. sobre la época de su muerte en contradiccion los documentos mas auténticos; unos que la fijan en 1578 (que creo es lo mas cierto) y una partida de la parroquia de San Justo de esta Corte (que he visto original) en 1585. Entre tanto, estas indicaciones podrán servir para adelantar esta investigacion.

Veo por los últimos papeles que v. m. ha remitido que en los años de 1591 y 1592 anduvo Cervantes por casi todos los pueblos

de Andalucía, especialmente del Reino de Jaen y Granada, en desempeño de su comision de provisiones. ¿No pudiera entonces haber ido á la Mancha con igual encargo? El lugar de que no quería acordarse y todo el *Quijote*, está indicando que alli residió y que le hubo de suceder alguna aventura. No dudo que el prolijo examen que v. m. hace de esos papeles olvidados ilustrará este y otros muchos puntos importantísimos de nuestra Literatura, Política é Historia.

Estamos encuadernando el tomo 5° de las *Memorias de la Academia de la Historia*. Tambien echaremos á volar el encantado *Fuero Juzgo*, de la Española; y en este mes se comenzará á imprimir el *Quijote*, aunque irá despacio, asi porque en la Imprenta Real quieren hacerlo con esmero, como porque estamos atrasados de láminas y de grabadores, cuya casta se nos va á extinguir. La vida de Cervantes será lo último y se imprimirá en un tomo suelto.

Reciba v. m. finas expresiones de mi mujer y las chicas, que todas aprecian su fina memoria. Es regular que á la hora de esta, haya mi chico hecho á v. m. la visita encargada segun me decía. Su tia lo detiene por alli y tendrá tiempo para todo. Clemencin aun está en el campo. Consérvese v. m. bueno y disponga con absoluta franqueza de su amigo

M. F. DE NAVARRETE.

P. D. Es regular devolviesen de Estado los originales de Cervantes que v. m. remitió. Va adjunta la firma que he hecho sacar dellos.

CARTA IV

Madrid 18 de Octubre de 1817.

Mi estimadísimo amigo: por no abultar la carta seré corto hoy; pero no quiero dejar de decirle que inmediatamente que

recibí su apreciable del 12 se hizo el empeño con Villarriezo, Inspector general de milicias, con buenos anuncios, y vi á Dieguito Colon, que tiene el Negociado, y quedó asombrado de la tropelía, y preparado á que no llegue á efecto.

Envio á v. m. lo que tengo escrito sobre Rodrigo de Cervantes, y por ello verá las dudas que hace mas de diez años tenía por no poder conciliar la cronología; pero por otra parte hay tales apoyos para la sospecha, que bastan á dejar á uno en perplejidad.

Vea v. m. lo que ocurre tambien sobre la época de la muerte de este Rodrigo. En 1579 se dice de su mujer que era ya viuda, en la partida de rescate; y en 1585, aparece la partida de fallecimiento del tal Rodrigo en la parroquia de San Justo de aqui. ¿Quien podrá conciliar estas contradicciones en documentos tan auténticos?

Al fin de ese papel copio lo que el mismo Miguel de Cervantes dice en su memorial al Rey sobre sus servicios en Portugal y las Terceras; cosa que era nueva para mi que habiendo reconocido el archivo del Marqués de Santa Cruz y formado una buena coleccion de documentos de él, no había dado en esta especie. Por otra parte, en 1583 por Septiembre, se concluyó la última expedicion á las Terceras por el Marqués, y ya entonces tenía ó estaba trabajando Cervantes su *Galatea,* pues la presentó para su impresion, lo mas tarde, en Enero de 1584, pues en 1º de Febrero dió su aprobacion Lucas Gracian Dantisco; ¿que tal? y luego en Diciembre del mismo año de 1584 se nos casa el amigo con su *Galatea,* pastora de las riberas del Tajo, como lo está Esquivias, de donde era su mujer.

Haré el uso que v. m. me indica de la noticia de Blasco de Garay, que es muy curiosa y rara, y tal vez reproducida en estos tiempos.

Mi chico quedó gozosísimo con haber visto á v. m. y ese archivo, de cuyo arreglo hace mil ponderaciones, asombrado de que v. m. haya podido trabajar tanto en tan corto tiempo.

Se atrasó esta y no pudo ir en el correo anterior. Tambien

ahora ando afanado porque estamos en la matrícula de la Academia de San Fernando, que nos ocupa toda la semana.

Páselo v. m. bien, y disponga de su afmō amigo.

M. F. de Navarrete.

Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTA V

Madrid 7 de Enero de 1818.

Amigo estimadísimo : mil y mil gracias por la eficacia en copiar y remitirme, asi la cédula del Emperador para fundar mi tocayo el Doctor, su mayorazgo, como el privilegio concedido á la villa de Navarrete por el Infante D. Alonso. Repito las gracias y que no exigía yo de v. m. tanta molestia como ha querido tomarse en esta ocasion.

Nuestro Duque estuvo con su esposa el dia 1º de año á dar los dias de San Manuel á mi mujer, pero yo no estaba en casa y lo sentí, porque me dijeron que había esperado á ver si venía, para hablarme de v. m., si bien dejó dicho que había hecho mi encargo y que sabía lo que convenía á v. m. ó no, de sus mismas pretensiones. Yo le veré un dia de estos.

La *Sociedad Matritense* se ocupa ahora en hacer una nueva edicion de la *Agricultura* de Gabriel Alonso de Herrera, segun la primitiva de 1513, y desea como muy importante, averiguar el año en que falleció el autor. Para facilitar esta investigacion, se sabe que en el año de 1515 era Herrera beneficiado de la parroquia de San Miguel de la ciudad de Talavera, su patria ; pero no ha podido saberse en que año murió, é importaría mucho esta noticia para la ilustracion de la obra, porque en una edicion de su *Agricultura general*, hecha en Logroño el año de 1528 y que se dice *agora nuevamente corregida y aumentada por el mismo autor*, empiezan todas las variantes que se notan en todas las ediciones sucesivas, las mas tan extravagantes que hacen desconocer el

texto de las primitivas de Alcalá y de Toledo. Los comisionados por la *Sociedad* para ilustrar y adicionar esta obra (cuya impresion va ya adelantada) han visto lo que dice Nicolás Antonio, Iriarte, Heller, Frías, Albornóz y otros autores acerca de Herrera; y asi lo que mas les interesa saber es el año de su fallecimiento, lo cual parece podrá averiguarse hallando la fecha de la provision de aquel beneficio, por la muerte de Herrera. La *Sociedad*, sin embargo, apreciará como es justo cuantas noticias se la comuniquen, y cuidará de hacer la mencion honorífica que corresponde de las personas que la favorezcan con tan interesantes datos. Este es un aviso que me ha pasado sabiendo que tal vez en ese archivo podrá haber alguna noticia de aquel célebre geosiónico español tan favorecido del Cardenal Ximenez de Cisneros; conque vea v. m. si se halla algo, que yo lo remitiré á la *Sociedad*, tal cual v. m. me lo envíe, para que vean que deben á v. m. las ilustraciones que desean ó necesiten. La obra saldrá muy apreciable, pues los Boutelus, Arias, La Gasca, y todos los que son profesores de Agricultura ó Botánica, se han esmerado en ilustrarla; y con la traduccion y correcta edicion del texto de Columela, de que estaba encargado el S[r] Villamil, y la obra de Agricultura del árabe español que publicó traducida Banqueri é ilustró tambien el S[r] Campomanes, resultan tres escritores españoles ilustres, de esta clase, en tres épocas muy diversas de nuestra Historia literaria.

Deseo haya llegado el paquete de mi *Disertacion* y *Discurso* que entregué á Abascal, quien me aseguró lo había remitido. Celebro que en el *Memorial* que hizo v. m. para el Cancelanato, se ofreciese v. m. á continuar, sin embargo, hasta acabar el arreglo de ese archivo que es muy importante. Pero, ¿podría v. m. vivir tranquilo en Salamanca en el estado en que aquello se ha puesto? No sé si aludiría á esto nuestro Duque cuando le dijo á mi mujer que me dijese que sabía lo que le convenía á v. m. y que acaso esto mismo no podría convenirle. Veremos lo que me dice.

Ando estos dias incomodado de constipados y destemples de

cabeza; y aun por esto no fué esta carta el correo anterior. Deseo que v. m. se conserve bueno, y que dando mis expresiones á esos jóvenes aplicados disponga como guste de su afmo y verdadero amigo

M. F. DE NAVARRETE.

Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTA VI

Madrid 26 de Diciembre de 1818.

Mi mas apreciable amigo : felicísimas Pascuas, salidas de año y entradas de otro nuevo, y que se multipliquen con la salud y satisfacciones que mi amistad desea á v. m.; y pues no debe dudarlo, complazcámonos en ello esperando reunirnos para celebrarlo con mayor alegría y complacencia.

Las Pascuas me dejan respirar de otras ocupaciones y por lo mismo las dedico para hablar con mis amigos, y empiezo por v. m. como el primero, aunque le supongo á divertirse y entretenerse con sus amigos en Valladolid durante las vacaciones; pero á lo menos sabrá v. m. algunas cosas, y lo que sea de encargo de Archivo, lo dejará para investigarlo despues de Reyes.

Cuando los Contadores de Relaciones informaron en Valladolid á 24 de Enero de 1603 sobre las cuentas de Cervantes, dijeron que no las había dado y que para que viniese á darlas se habían dado cartas para que el Sr Bernabé de Pedroso le soltase de la cárcel donde estaba en Sevilla, dando fianzas de venir á darla dentro de cierto término, y que hasta entonces no había venido ni había razon de las diligencias hechas. V. m. sabe muy bien por otros documentos que me ha remitido, que ya en 6 de Septiembre de 1597 se mandó al Licdo Gaspar de Vallejo exigir fianzas á Cervantes, de presentarse en Madrid dentro de 20 dias á dar cuentas, y sinó, lo prendiese y enviase á la cárcel de Corte. Cervantes representó su imposibilidad de dar las fianzas, pidió que fuese proporcionada á su crédito y que se le soltase de la cár-

cel para venir á la Corte y fenecer su cuenta, y se le concedió en Real provision de 1° de Diciembre de 1597, señalándole el plazo de 30 dias para presentarse en Madrid, dar su cuenta y pagar el alcance; y que en estos términos le soltase, no estando preso por otra causa. Desde esta época hasta 1603 no hay documentos, y parece que la prevencion á Pedroso de que se habla en 1603 pudo ó debió ser muy anterior á este año, pues no parece regular que Cervantes estuviese preso cinco años (desde Septiembre de 1597 hasta Enero de 1603) por una deuda tan corta como era la de 2500 reales vellon, poco mas, y que ni él ni los suyos reclamasen por su libertad, habiendo ocurrido entre tanto notables alteraciones en el tribunal de *Contaduría mayor*. Convendría para esto, saber desde que tiempo á que tiempo estuvo el Sr Bernabé de Pedroso de Proveedor general de Armadas, y despues empleado en Sevilla en cosas del Real servicio, siendo ya consejero de *Hacienda* y de la *Contaduría mayor* por los años de 1602 y 1603, pues estas épocas nos podrán dar luz del tiempo en que se le comunicó la orden para que soltase á Cervantes de la cárcel, pues pudiera suceder que siendo esta muy anterior á 1603, viniendo Cervantes bajo fianza desde Sevilla (despues de 1599, por ejemplo, en que ya no hay memorias suyas en aquella ciudad) se quedase rezagado en La Mancha y alli tuviese algun nuevo percance, ó por resultas de los anteriores, que se causase nueva prision, segun la tradicion que alli se conserva. Este periodo desde 1597 á 1603 necesita ilustrarse mucho para coordinar los hechos y conciliarlos con lo que se supone por muy cierto ó probable. En 8 de Febrero de 1603 ya estaba en Valladolid, y de esto tengo un documento original muy singular.

Vamos á otra cosa. La viuda de Meléndez Valdés ha obtenido de S. M. que las poesías de aquel gran Poeta se impriman en la Imprenta Real, reintegrándose esta del gasto en la venta; y antes ha mandado S. M. que la Academia Española informe sobre todo, especialmente sobre la parte inédita ó no publicada. La viuda ha tenido una larga conferencia conmigo, me ha entregado todo lo

impreso y manuscrito que ya había ido corrigiendo y aumentando el mismo Meléndez en sus últimos dias; y aseguro á v. m. que estos preciosos manuscritos me dan mejores Pascuas que todos turrones del tiempo.

Ayer di cuenta en la Academia, que nos comisionó á Conde, Tapia y á mi para este examen. Interesado yo en que se haga una buena edicion en honor de la memoria del mejor poeta de nuestros tiempos, he hablado á los regentes de la imprenta Real, he pedido á la viuda algunas noticias para dar una idea biográfica de la vida y estudios de Meléndez, y si conserva su retrato pienso hacerle grabar. Veremos si no hay tropiezos por otra parte.

La otra noche vino á verme el Baron de Castiel, con quien hablé de la instancia que v. m. había enviado para los honores de la Rota, con motivo del parto de la Reina. Nada sabía, y quedó en hablar con Colon sobre el asunto.

Se extinguió el Almirantazgo y todos sus Ministros hemos quedado incorporados al Consejo de Guerra conforme á la planta de 15 de Junio de 1814, y yo en mi clase de jubilado, por lo cual fuimos ayer á presentarnos al Ser^{mo} Infante D. Carlos como vicepresidente del Consejo de la Guerra.

Consérvese v. m. con salud; reciba expresiones de Antoñito, su madre y hermanos; dé mis finos recuerdos á esos jóvenes y disponga de la verdadera amistad de su afmo

M. F. DE NAVARRETE.

Sr D^{n} Tomás Gonzalez.

CARTA VII

Madrid 25 de Septiembre de 1819.

Mi estimadísimo amigo : tan curiosas como importantes son para ilustrar la vida y obras de nuestro Cervantes las dos noticias que v. m. me comunica de Bernabé Pedroso y del Alferez Cam-

puzano; y reflexionando sobre la advertencia de v. m. y el modo con que se explica Cervantes en su memorial, se conoce que la venida de Mostagan y la ida á Oran fué muy posterior á las campañas de Portugal y las Terceras, y no inmediatamente á ellas, y muy próximas á su destino en Sevilla que fué en Junio de 1588, y por consiguiente en principios de este año y en el anterior debió ser y conocer alli al buen Alferez Campuzano. Gracias por todo, pues aunque ya está acabándose de imprimir la *Vida*, todavía no han empezado con las *Ilustraciones*.

Vargas me escribe muy contento con las noticias que v. m. le da, y desea rectificar aquella noticia de la comision que tuvo su poeta Ercilla á Zaragoza, á cumplimentar una alemana. Vea v. m. como andará ahora de ocupado nuestro Duque, cuando antes sin tantos negocios lo estaba tanto. Testigo es v. m.; y asi sólo le he visto de formalidad, y solo dos dias antes de su nombramiento, en el duelo de Colomera tuvimos una larga sesion sobre v. m. y demas cosas suyas. Buena ocasion para que se llevasen ahi los papeles viejos de todas las Secretarías.

Vamos adelante con Meléndez y han empezado el tomo 2°; pero de esto hablaremos otro dia..... Ah, se me olvidaba : los regentes de la imprenta, que tiene v. m. ya prontos los números ó matrices de ellos que dejó encargados; que diga v. m. á quién se han de entregar para que lleguen con seguridad á manos de v. m.

Memorias de Manuela y de las chicas, y queda de v. m. su apasionado y fino amigo

M. F. de NAVARRETE.

CARTA VIII

Madrid 15 de Diciembre de 1819.

Mi estimadísimo amigo : se acercan las Pascuas á toda prisa y es preciso saludar á v. m. en su tiempo de vacaciones y renovarle las expresiones de mi amistad y de toda esta familia. Ha

dias que nada sé de v. m. directamente, aunque por cierta indicacion del amigo D. Pedro García González (á quien escribiré otro dia) infiero que tiene salud, de lo cual supe tambien por el General Venegas mi amigo, persona de excelente juicio y buen gusto en la literatura.

Ya pasan mis ilustraciones y documentos á la *Vida de Cervantes* de la página 336, y están preparados y coordinados para ir á la prensa los que v. m. remitió relativos á sus comisiones en Andalucía. Mi trabajo ahora es extractar y suprimir ilustraciones para que no salga un volúmen desproporcionado, porque hay algunas cosas que podrán ir en un *Discurso preliminar* á la edicion de las *Novelas* ó de las otras obras. Ahora estamos en la Academia confrontando las *Novelas*, Gonzalez, el Bibliotecario mayor y yo, y notamos que no hay una edicion correcta. Para las notas é ilustraciones, especialmente por lo respectivo á Salamanca (de que hay tantas alusiones en *El Licenciado Vidriera* y en otras) contamos con v. m. y que se tomará el trabajo de leerlas y hacer sus apuntes y observaciones sobre cuanto á v. m. le ocurra y le parezca conveniente. Como esto no corre prisa, puede v. m. irlo haciendo despacio y cuando tenga humor. A Vargas le encargamos lo mismo con respecto á Sevilla.

Nuestro amigo D^{n} Josef Ayllon, Secretario y Oficial mayor de la Direccion general de Correos, me ha encargado para v. m. la adjunta nota por si podemos saber cuando nació y murió el famoso Conde de Gondomar. Su retrato está grabado para el cuaderno 19 de *Españoles ilustres*, y para el epígrafe y el epítome de su vida, necesitaba esta noticia. Tal vez, con esas indicaciones, se hallará en alguna de sus relaciones de servicios lo que se desea. Concluyeron el tomo 2° de Meléndez y siguen con el 3°; pero mientras no salga de Cervantes es imposible dedicarme á su noticia biográfica. V. m. la verá á su tiempo en borrador para corregirla y adicionarla.

Nuestro Duque anda constipado estos dias, y no se cuida lo que yo quisiera y creo necesita, porque tiene mucho que trabajar.

Con cierto asuntillo, lo veo con frecuencia estos dias, y siempre hablamos de v. m. Mis expresiones á esos jóvenes y al S[r] Ugena si v. m. va á Valladolid. Recíbalas v. m. de esta casa y familia, y disponga de su apasionado y verdadero amigo

M. F. de NAVARRETE.

CARTA IX

Madrid 29 de Diciembre de 1819.

Mi estimadísimo amigo : hasta hoy no ha llegado á mis manos el pliego con las noticias del Conde de Gondomar que v. m. remitió á nuestro Duque. Lo he leido con gusto, é inmediatamente lo he llevado á casa de nuestro D[n] Fernando de la Serna, donde lo hemos vuelto á leer, y el amigo Ayllon se ha quedado con él, tan gozoso y agradecido á la eficaz diligencia de v. m. como lo manifestará en el correo próximo, segun me ha dicho; y como es Oficial mayor y Secretario de la Direccion general de Correos, es regular que no le cueste á v. m. porte la carta.

Tengo ya pruebas de los documentos que v. m. envió de Cervantes y se están imprimiendo. Me ha costado trabajo coordinarlos y extractar todo lo que son cuentas pesadas, extrayendo sólo lo substancial que puede interesar. Otros van á la letra. Segun la prisa con que ahora van, creo salir de esta impresion en todo Enero; y entonces, nos dedicaremos á Meléndez, cuyo retrato está ya grabado. Si á v. m. parece bien y tiene su aprobacion, pienso poner al pie del retrato estos versos de su 1[a] Anacreóntica :

La paz y los amores
te harán, Batilo, insigne,
y de Cupido y Baco
serás el blando cisne.

Porque me parece que son los que mejor describen el genio de sus mejores composiciones y que tienen mas analogía con las palomitas, carcax de flechas, cayado y otros símbolos rústicos

que pusimos al pie del mismo retrato. Enviaré á v. m. un juego de capillas cuando me las den los regentes, para que haga v. m. un breve juicio de estas obras, pues la noticia de su vida no puede ser larga. La viuda está sacramentada y me dejaba con Crespo Cantollo por su testamentario para lo de aqui; pero desde antes de ayer está mejor, y esta tarde continuaba el alivio.

No sé que mas decir á v. m. sino complacerme con los hallazgos importantes que hace cada dia en ese Archivo. El Diario del segundo viaje de Colon es importante, y Dieguito tiene gana de que v. m. me remitiese una copia. Yo la tengo de este mismo segundo viaje, en una carta de Colon á los Reyes.

Cuídese v. m. y tenga salud. Ya se casó mi Antoñito el 21 en Abalos con gran satisfaccion de sus tios y de su prima. Nosotros la tenemos grande en que sea feliz, que son todos los deseos y afanes de los padres. Mi mujer y las chicas se acuerdan mucho de v. m. y yo me repito siempre su verdadero y apasionado amigo

M. F. de Navarrete.

Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTA X

Madrid 10 de Marzo de 1821.

Mi estimadísimo amigo: ha dias que debí haber contestado á v. m. á la del 18 del pasado; pero v. m. sabe lo que es este lugaron para quien anda tan afanado como yo. Por lo demas, allá fueron mis contestaciones á las anteriores, especialmente sobre el asunto ideado de nuestro D. Pedro García González.

Muy sensible nos fué la muerte del pobre Vargas, que se nos fué en pocos dias, y su candor y laboriosidad lo hacían apreciable. La Academia de la Historia me encargó escribir una noticia biográfica de su vida y obras, que leí en la penúltima Junta, y un Informe sobre la *Historia de las Indias*, ms. de Fr. Bartolomé de las Casas que tenemos original en la Academia.

No he suscripto á v. m. á la *Historia árabe* de Conde, por la misma razon porque yo he dejado de subscribirme; pero lo haré luego que v. m. desee que lo haga y me repita su encargo : ¿ sabe v. m. porque ? porque me enfadó que el impresor que ha quedado con la obra sea tan ladronazo, que en un tomo que tiene de materia una cuarta parte menos que la *Vida de Cervantes*, sin láminas, ni escritura árabe, y de letra muy hueca, y que á corto y costas no puede pasar de 16 á 18 reales, lo venda en 56 reales, y á proporcion los otros dos tomos que restan. Además que la falta del autor ha dejado la obra, en mi concepto, con muchos huecos é imperfecciones; porque en el mismo acto de corregir las pruebas, intercalaba noticias ó las rectificaba, como yo lo vi. De los Reyes de Granada de que trata en el último tomo, estaba tan poco satisfecho que pidió á la Academia poco tiempo antes de caer enfermo, solicitase del Gobierno que viniesen aqui del Escorial los códices que citó y contienen Historias de aquel reino, para extender y perfeccionar la suya, y no llegaron á venir. Ultimamente pensó ir formando un Diccionario de pueblos y nombres, para ver á cual de los actuales corresponden los que los árabes les dieron. Por ejemplo que la tierra de Afranc es el Languedoc, Totila, Toledo, &ª, es una confusion sin aquel auxilio que al fin no trabajó. Por estas causas he suspendido la suscripcion hasta nueva orden.

Voy á escribir la *Vida de Garcilaso*, que ha de ir al principio de la nueva edicion de sus poesías. He comenzado por extractar los documentos que v. m. ha enviado, y todavía espero alguna relacion del suceso que ocasionó su muerte, ú otras ilustraciones. De fechas estamos muy mal. Se sabe que nació en Toledo en 1503 y no se sabe el día ni el mes. Lo mismo de su muerte. Voy coordinando mis apuntes antiguos y veremos lo que resulta. Adios; memorias de Martel, y por supuesto, de Manuela y las tres chicas, quedando de v. m. fino y leal amigo

M. F. DE NAVARRETE.

CARTA XI

Madrid 14 de Abril de 1821.

Mi mas apreciable amigo : por fin hoy ha debido salir de aqui el ordinario de Valladolid, llamado Barba, á quien ayer se entregó con direccion ó sobre á D. Pedro García González, un paquetito para v. m. en que va el nuevo Robinson traducido por Iriarte, en 2 tomos 8° pasta; las capillas de los tomos 3° y 4° de Meléndez que completan ambos volúmenes; la carta original de Cervantes para que v. m. la coloque en su lugar, y una copia de la novela de *La Tia fingida* (que es la preparada para imprimirla con las demás) para que v. m. me la devuelva á su tiempo con las observaciones y notas que le ocurran, especialmente relativas á Salamanca y su Universidad.

Hablé con Clemencin sobre cuanto v. m. me dice de su beneficio, y dice que el recurso ó representacion debe v. m. hacerlo al Gobierno, exponiendo para hacerlo compatible con la canonjía, los servicios que v. m. ha hecho y está haciendo en el arreglo de ese Archivo, sin percibir nada del Erario y con detrimento de sus rentas propias, y refiriendo sucintamente lo anterior para que, ó dispensen la incompatibilidad ó le hagan á v. m. una asignacion decorosa; y por último, que si el Gobierno creyese conveniente pasarlo á las Cortes, lo haga asi, á fin de que con noticia de los trabajos de v. m. se le conceda lo que á todos los Comisionados por el Gobierno, esto es, una pension, sueldo, &ª, equivalente al beneficio, en caso de que no dispensen la incompatibilidad que se supone hay.

Gracias de nuestro Dⁿ Fernando por las noticias del Baron de Bech. Clemencin me habló ayer de cierta pragmática de los Reyes Católicos sobre moneda, de los años entre 1483 y 1499, de que habla el P. Saez sin citar el año fijo y copiando una parte de ella, y no es la que v. m. remitió.

Yo voy con otra pregunta. Me parece que en 1718 se crearon

los Intendentes, y poniéndonos á la francesa se dividieron las provincias, haciendo capitales de las Intendencias á las ciudades que á la sazon tenían voto en Cortes. Por esta razon dividieron á la Rioja en trozos, aplicando uno á Soria y otro á Burgos. Ahora quiere la Rioja recobrar su integridad é independencia de las provincias confinantes; ¿habrá algo ahi de este asunto? ¿estará el secreto de esta division y los motivos en que se fundó? La Rioja, marcada con límites naturales, ¿como ó porqué se partió entre provincias tan poco análogas con sus intereses, costumbres, &ª? Vea v. m. lo que me ocupa ahora por unos dias, para rebatir lo que oponen los sorianos.

Segun Clemencin y Martell, parécenos que no habrá inconveniente en que v. m. pida una licencia temporal para descansar y ver á su señora madre, dejando eso en disposicion de que contesten á lo que pueda ocurrir. Asi que puede v. m. pedir su licencia cuando le acomode.

Nada mas ocurre. Reciba v. m. expresiones de toda esta casa y de sus amigos, y disponga de su afmo y verdadero amigo

M. F. de Navarrete.

La division de provincias en 1718, fué cosa de Orry y Alberoni. La extension de la Rioja se consideró siempre, desde Montes de Oca hasta Alfaro, de Oriente á Poniente, y de Sur, las vertientes de la sierra de Cameros al Ebro, y su cordillera hasta Agreda, y por el Norte, la cordillera hasta Logroño y desde alli al Ebro.

Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTAS DE D. AGUSTÍN CEÁN BERMÚDEZ

CARTA I

Madrid 6 de Junio 1815.

Mi estimado amigo y señor: cuanto v. m. me refiere en su carta de 30 del pasado acerca de los arquitectos que trabajaron

en ese archivo, es un tesoro, pues conozco á todos los que v. m. refiere y de todos tengo noticias con respecto á otras obras que trabajaron, y asi serán muy útiles las que tiene v. m. acopiadas para unirlas yo á sus respectivos artículos. Luego que lo estén podrá dirigírmelas con segundo sobrescrito al Sr Dn Josef Hevia y Noriega, del Consejo de S. M. y su Fiscal en el Supremo de Castilla, calle de la Flor baja, Madrid, mi íntimo y antiguo amigo en Sevilla, pues siendo Fiscal tiene el correo franco y yo no estoy para gastos extraordinarios. Está ya prevenido y me entregará cuanto v. m. me envie, mas que abulte tanto como un proceso. El hombre pobre todo es trazas.

Viene bien, pues estoy enredado y muy divertido con un informe, de que estoy hecho cargo de responder, pedido por el Ministro de Estado á la Academia de la Historia, sobre trasladar los huesos de los ilustres varones de España, de las iglesias destruidas por los franceses á las matrices de sus respectivos pueblos y poner en ellas inscripciones; y como el decreto se fija particularmente sobre Murillo el pintor, tomo asunto para hablar de los profesores de Bellas Artes y se pongan lápidas sobre ó al lado de sus sepulturas. Es un arbitrio para estar ocupado y no sentir lo que se padece. Navarrete está nombrado Secretario de la Academia de San Fernando, y al dia siguiente de tomar posesion salió para la Rioja, donde pasará el verano.

Consérvese v. m. bueno; reciba finas memorias de mi mujer, y mande á su verdadero amigo y seguro servidor

JUAN AGUSTIN CEAN BERMUDEZ.

Sr D. Tomás Gonzalez.

CARTA II

Madrid 8 de Julio de 1815.

Mi estimado amigo : recibí el pliego que v. m. me dirigió por medio de mi amigo, sin ningun tropiezo, y antes de hablar de la apreciable copia y de su contenido, quiero decirle que entre-

gué al S[r] Ortega la carta cerrada de v. m. para el S[r] Clemencin, con quien está en correspondencia y sabe el modo de dirigírsela, y que lo hará en el correo de hoy. Y como por ausencia de este académico estoy haciendo de Secretario, yo mismo di cuenta en Junta de ayer de la otra carta de v. m. que fué muy apreciada y estimada, y acordó se respondiese en los términos de la adjunta contestacion. La Junta, muy satisfecha de su acertada eleccion en el nombramiento de v. m., tambien me dió á mi las gracias por haberle propuesto tan digno y útil individuo; con que lo que resta es si por fortuna tropezase v. m. con el testamento de alguno de nuestros Reyes, ó con algun otro documento precioso é interesante á nuestra Historia, me dé aviso ó al S[r] Clemencin, que no sé cuando volverá, para que dando cuenta en la Junta, disponga si se debe copiar y el modo de ejecutarlo, pues no es su ánimo perjudicar á v. m. de ninguna manera, especialmente estando tan escaso de escribientes.

Allá va un pliego en los términos que v. m. me previene; es demasiado abultado y temo si llegará sin peligro; bien pudiera doblarse el ejemplar de los Estatutos, pero no el título que está en vitela y se echaría á perder, y asi va metido dentro de aquel. No contesto de oficio al que v. m. envía al Secretario, por no ser preciso.

Vamos ahora á nuestros artistas. Sin embargo de estar yo demasiado ocupado, inmediatamente que recibí la copia, la devoré. Es muy interesante á mi asunto histórico-artístico, pero no debo aplicar su contenido hasta recibir las de las épocas 1ª y 3ª. Todo lo que sea relativo á Juan de Herrera es muy precioso, como lo es lo de esta 2ª época. Pero no dejan de ser apreciables las noticias de los arquitectos Gaspar de Vega, Juan de Salamanca y Pedro de Mazuecos, mis conocidos é íntimos amigos, á quienes he procurado ensalzar por sus méritos y buenos servicios á la Nacion con sus obras. De otros profesores sé que trabajaron en las de ese castillo y archivo, como fueron Francisco de Salamanca, padre de Juan, Diego de Praves con su hijo Francisco, y

dos Melchores de Vega, padre é hijo, todos maestros mayores de esa casa y edificio; pero estarán reservados para la 1ª y 3ª época, con otros profesores de quienes yo tal vez no tenga noticia.

Lo que me incomoda mucho es que tenga v. m. que sacar las copias con sus sacrosantas manos y en medio de tantas y tan delicadas como impertinentes ocupaciones; pues que, ¿es posible que no aya ahi siquiera un muchacho de escuela á quién pueda v. m. encomendarlas? Todo es igual, todo cojo é imperfecto, y no hay siquiera una cosa medianamente establecida; ¡maldito dinero! su escasez y otras disposiciones son la causa de muchos males.

Yo, por tan dura incomodidad, por el afecto con que procura complacerme, sin maldito sea el mérito que hay para ello, estoy sumamente reconocido y doy á v. m. las mas expresivas gracias, deseando tener ocasiones de corresponder á tantos favores. No tenga v. m. inconveniente en enviarme por el mismo conducto del Fiscal Hevia cuanto quiera remitirme, pues es un verdadero y antiguo amigo.

Manuela y demas familia, que á Dios gracias gozan como yo de buena salud, aprecian las memorias de v. m. y se las devuelven muy afectuosas, quedando para servirle este su verdadero amigo y servidor q. b. s. m.

JUAN AGUSTIN CEAN BERMUDEZ.

Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTA III

Madrid 9 de Mayo de 1818.

Carísimo amigo mío : leyeron la carta de v. m. de 3 del corriente, Navarrete, Clemencin y nuestro amable Director el Sr Marina, celebrando con mucho placer el proyecto de v. m. en escribir un *Discurso histórico* sobre ese archivo &ª, deseando con

ansia ver efectuado tan útil proyecto, y me encargan encarecidamente que no desista v. m. de él, por el bien que resultará á la república de las letras españolas, á nuestra Real Academia y á todo el reino y el honor y prez que á v. m. corresponde.

Clemencin escribirá á v. m. las gracias, lleno de contento y placer, por el otro proyecto del ligero extracto de todas las providencias notables de gobierno en el feliz reinado de la Reina Católica. Feliz y utilísimo pensamiento, no sólo para el *Elogio* de Clemencin, sino tambien para los amantes de las Buenas Letras y Bellas Artes. Yo pido á v. m. rendidamente que cuando trate en él de puentes, caminos, muelles, fortalezas, almadrabas, albuferas, casas de ayuntamiento y burdeles, se acuerde de poner por notas y en un papel aparte, las fechas de las providencias, y si constase haber llegado á tener efecto, los nombres de los artistas que construyeron dichas obras, si constasen tambien, porque sería muy útil, con sus fechas y nombres de los pueblos ó sitios en que se construyeron, porque serían muy útiles é interesantes para mi obra de los arquitectos.

Navarrete dice que tiene sobre su mesa el expediente del amigo D. Pedro García y que le despachará luego. Es cierto que la tal Secretaría de la Academia de San Fernando le tiene demasiado ocupado, y el tal establecimiento se ha vuelto un tribunal, amén de otras mil impertinencias que le separan de su principal instituto.

El S[r] Marina, que tiene entre manos con mucho entusiasmo y muy adelantada la obra del *Diccionario geográfico, histórico, político, físico,* &[a], del Principado de Asturias, me encarga pida á v. m. que cuando le viniesen á las manos algunos expedientes tocantes á aquel Principado ó á alguno de sus pueblos, con respecto á Fueros, Providencias respecto de gobierno, ó á varones ilustres de él, y especialmente á una antigua y singular Junta que alli hay establecida para bien y conservacion de aquel país, cuyas constituciones desaparecieron de ella y ya no existen, se sirva avisarle de lo que encuentre, que se lo estimará muchísimo.

Estaba determinado á partir ahora á Asturias á comprobar con sus ojos las muchas noticias que de alli se le enviaron, incluso el malhadado difunto autor de la *Ley agraria*, cuando se halla con un oficio del Santo Tribunal para que responda á las acusaciones que le han hecho sobre su obra de *Las Cortes* y sobre la del *Ensayo*; espera de dia en dia otro traslado del Consejo de Castilla para que responda al informe que de ellas hicieron los Padres benedictinos. Sin embargo no suelta de las manos su obra del *Diccionario Asturiano*, y están aprobados por nuestra Academia muchos y preciosos artículos que se leyeron en ella. Amén de esto, tambien le ocupa un excelente y sapientísimo informe que presentó el año pasado al mismo Consejo de Castilla sobre la última impresion ó *Novísima Recopilacion*, en que determina la inutilidad de muchas leyes, que dice no lo son, de los anacronismos, de los errores, y de otros mil defectos que contiene, impropios de un cuerpo de leyes. Es obra muy sabia, sumamente interesante por su materia, por el modo demostrativo y convincente con que está tratada, y que en otras naciones estaría ya impresa y andaría en manos de todos. Pocos dias hace que pasó á informe del Colegio de Abogados. Veremos lo que responden y sus resultas.

De mí no sé que decir á v. m. porque estoy tan reconocido á sus repetidos favores, que no acierto con el modo de manifestarle mi gratitud. Estoy lleno cada dia mas de vanidad y gloria de haber sido quien propuso á v. m. para Académico corresponsal, y la Academia siempre que se trata de v. m. me congratula por tan acertada propuesta. V. m. sabe cuales son los objetos de mis ocupaciones y entretenimiento, y me tiene dadas pruebas de que no los olvida, con tan interesantes remesas, y espero que no me olvidará cuando tropiece con las respuestas de los demas pueblos de España á la Orden circular de Felipe 2°, pues me consta por Asturias y Sevilla que alli tambien se circuló.

Estoy ya bueno y con el mismo calor de investigar noticias sobre las antigüedades romanas que hay en el Reino, pertene-

cientes á las Bellas Artes. Ayúdeme v. m. para que formemos una obra original, é interesante á los sabios anticuarios, á nuestra Academia y á los artistas sabios españoles, aunque no conozco ninguno.

Manuela y demas familia ya están tambien buenas, aprecian sus afectuosas memorias y se las devuelven con el mismo afecto; y yo particularmente á su señor hermano y demas compañeros. Abraza á v. m. su afectísimo amigo

J. A. Cean Bermudez.

Dicen que esta tarde entra en Madrid el Infante D. Francisco de Paula, que viene de Alemania; que los Reyes y demás Infantes fueron á comer al Pardo, donde comerán todos juntos, y entrarán en Madrid por medio de la tropa tendida. Tambien dicen que pasado mañana subirá á las nubes Madama Garnerin en un globo, y que desde lo alto se desprenderá á la tierra en un paracaidas, para lo cual está el pueblo en gran espectacion. Es regular que no vea yo ni uno ni otro.

J. A. Cean Bermudez.

Sr D^n^ Tomás Gonzalez.

CARTA IV

Madrid 8 de Agosto de 1818.

Carísimo amigo mío: recibí ayer la estimada carta de v. m. de 5 de Enero (¡como están las cabezas con el calor!) y no se la di á leer á Bauzá, porque no fuí ayer á la Academia de la Historia, á causa de que se votaba por académico de honor al Ministro de Gracia y Justicia, y yo no quiero desmentir la justicia votando á quien no es acreedor á este distinguido favor. Es Bauzá un sujeto muy digno, y el *Depósito Hidrográfico* que dirige es el establecimiento mas útil del Reino, de cuyas cartas hidrográficas se provee la marina inglesa con sumo aprecio, especialmente de las costas de América, por ser las mas ciertas y seguras. Doy á v. m.

gracias por la pronta respuesta que le dirigió, y por lo que le servirá, ó por mejor decir á la nacion y á la Humanidad, cuando le proporcione las copias que necesita aquel Establecimiento.

¡Cuantas cosas buenas me dice v. m. en su carta última! ¡ y que buen rato he tenido y tengo en leerla! Estoy bien persuadido de que no hay mas coleccion de las respuestas de los pueblos á la Circular de Felipe 2° que la de los del Arzobispado de Toledo, y que si hay alguna otra respuesta, estará suelta, y parecerán con el tiempo.

Los expedientes de Obras y Bosques son tan largos como útiles. Hace años que yo saqué de los libros de Registro que están en la Secretaría de Estado muchas noticias artísticas, pero solamente con respecto á pintores y escultores, que eran entonces las necesarias para mi *Diccionario*, y no cuidé de los arquitectos que son las que mas necesito ahora. Las de los Covarrubias, Vegas, Benedittos, Cáliz y Paduano (no conozco estos tres últimos, ni sé lo que trabajaron en España) J. B. de Toledo, Herrera, Mora, y de otros arquitectos é ingenieros famosos, son muy apreciables é interesantes, especialmente esa pequeña carta tan bien sentida, de Herrera, cuya fecha y lugar deseo muchísimo saber, porque habiendo yo escrito su vida, de órden de nuestra Academia, y haberla esta aprobado y mandado imprimir á su tiempo en las actas, necesito que v. m. me haga el suspirado placer de dirigirme, aunque sea por el correo, y luego, una copia de toda ella, hasta del sobrescrito, porque la época de la juventud de Herrera es un misterio grande y obscuro para mi, y deseo hallar luces que me la aclaren.

Es muy curioso el descubrimiento de las *tablas* (que supongo lo serán, y no lienzos) de San Miguel del Pino, pero es indispensable saber el año en que se pintaron, para formar artículo á Joan Martin; y convengo en que fueron ó estuvieron antes en el retablo mayor de la iglesia de las Clarisas de Tordesillas. Gracias por su oferta de averiguar el año.

Tengo escrito artículo en mi obra de los arquitectos, á Gui-

llen Roane ó Rohan, y copiado en él su epitafio; el mío dice en 1431, y el de v. m. 1434. Estoy por el mío, porque no son números sino letras. Fué tambien aparejador de la catedral de Astorga.

Muy sensible es á todos la pérdida del Director. El día 5 de corriente tuvimos Junta extraordinaria, acerca de representar al Rey sobre quedarse en Madrid. Aunque asistieron á ella académicos honorarios y áulicos, no se acordó hacerla inmediatamente, sino se nombró una comision de los mas introducidos en las Secretarías, para tantear el campo y no exponer á un desaire al Cuerpo. Yo me temo que nada adelantaremos, pues hasta ahora no hay ningun ejemplar de indulgencia con sus compañeros. Sin embargo v. m. debe enviarle las apuntaciones de Asturias, pues sería lastima no llevar al cabo una obra tan interesante y que está adelantada.

Sé lo que es el polvillo viejo de los papeles viejos; él y el extraordinario calor de Andalucía me arrancaron los dientes y muelas de la boca, y no hallo otro remedio que trabajar poco en el verano y á buenas horas. Contra el reflejo del sol, yo uso una pantalla ligerísima de tafetan verde, unida á un círculo de alambre que encajo en la cabeza, cayendo la pantalla sobre los ojos. Mande v. m. hacerla, lo que cualquiera sabrá ejecutar. Ya habrá v. m. visto que la usan los relojeros y otros artistas que tienen necesidad de trabajar contra la luz.

Nos abrasamos, pero tengo buen cuarto y no salgo de casa hasta el anochecer. No visito á nadie y paso una vida muy divertida y ocupada con las antigüedades romanas en España y con los artistas españoles difuntos. Nada sé de cuanto pasa en el gran mundo ni de su revolucion. Venga cuando quiera, que yo no abandonaré el sitio, como lo hice el año de 1808, y caiga lo que cayere.

Mi mujer y familia tienen salud; aprecian mucho las memorias de v. m. y las devuelven muy afectuosas. Abraza á v. m. de todo corazon su afmo.

J. A. Cean Bermudez.

CARTA V

Madrid 17 de Octubre de 1818.

Carísimo amigo mío; recibí la descripcion de los cuadros de Juan de la Peña que están en la iglesia de San Miguel del Pino, que es lástima que no tengan el año en que se pintaron, asi como traen el nombre de su autor. Si están bien diseñados y con expresion en las cabezas y actitudes, como v. m. da á entender, son precisamente del último tercio del siglo xv, porque hasta entonces no se conocieron tales primores en España. Extraño que estén en lienzo, aunque sospecho que no sea lienzo el pegado á la tabla, sino estopa con cierta composicion con que preparaban las tablas, como yo he visto en otras de aquella época. Seguramente son cuadros de retablo que sería el antiguo que tendría la iglesia. V. m. comienza á decir *lado del Evangelio*, sin expresar despues si los demás están en el mismo lado ó en el de la Epístola, si en el cuerpo de la iglesia, si en el presbiterio ó en las naves. Sírvase v. m. explicarme su colocacion. No es nuevo para mí lo de las alas de pavo real en el San Miguel; otras iguales vi en Sevilla en otro San Miguel y en un San Gabriel con dalmática. Tales extravagancias, el campo de oro, los rótulos que salen de las bocas, son propias de aquel siglo xv y aun del xiv, pero sin correccion. Los paños de esos no estarán mal plegados y tendrán brillante colorido, pero sin degradacion en los lejos, señales de aquella época. Por fin Juan de la Peña es acreedor á un artículo en el *Diccionario*. Gracias por su descubrimiento y por su descripcion.

Ni yo me acuerdo haber visto en el Archivo de Indias en Sevilla la carta de Colon de que v. m. me habla, ni tampoco en la *Coleccion de Muñoz* que tenemos en la Academia. Tampoco Navarrete, que vió ambas *Colecciones*. Somos los dos individuos de la *Junta de comision de Indias*, y ambos hemos examinado sus

papeles. Conque si v. m. tiene la bondad de mandar copiar la carta, puede remitir la copia al Secretario Clemencin, que es regular vuelva luego del campo, donde está, y la hará presente á la Junta.

Cuidado por Dios con Juan de Herrera, y á ver si se presenta algun documento que trate de su juventud. La última carta, lejos de ilustrarme, me llenó de dudas y confusiones, como escribí á v. m. cuando la devolví.

Sigo con mis *Antigüedades romanas en España*, en busca de modelos para las Bellas Artes, y tengo muy adelantado este trabajo. Me parece que ya hablé á v. m. de él en otra ocasion y le pedí su auxilio; pero bien conozco que v. m. no le puede buscar en ese cúmulo de noticias, sino recogerle cuando se presente, de cuyas ocasiones, cuidado de v. m. y afecto, tengo pruebas muy interesantes.

Manuela y demás familia, que gozan salud, dan á v. m. las mas afectuosas memorias, y le abraza su cordial amigo

JUAN AGUSTIN CEAN BERMUDEZ.

Sr D. Tomás Gonzalez.

CARTA VI

Madrid 7 de Noviembre de 1818.

Mi estimado amigo y señor D. Tomás : ya es tiempo de contestar á la preciosa é interesante carta de v. m. de 21 del pasado Octubre; no lo hice antes por estar ocupado, y esperaba algun vagar para ello. En efecto, es imposible tener noticia de cuanto v. m. halló y halla en ese Archivo, perteneciente á las Bellas Artes, sin verlo y extractarlo, y para esto es indispensable un viaje de un mes á lo menos. Quiera Dios darnos salud y fuerzas para emprenderle la primavera que viene, que será para mi el mayor consuelo y deleite, y de gran utilidad y provecho para la Historia de las Artes españolas. De todos los pintores, escultores

y arquitectos de quienes v. m. habla y ha encontrado apuntamientos, tengo yo noticias exactas y formado artículos para sus vidas, con las épocas y años en que vivieron, y ninguno me es desconocido. Sin embargo cuanto ahi conste servirá para confirmacion de lo mio y para mayor extension.

Sé que el Bergamasco fué famoso en construir escaleras, como que Felipe II le encargó la del Escorial en vista de la que antes habia levantado en El Viso para el marqués de Santa Cruz, pero ignoraba yo hubiese hecho otra para el Comendador de Castilla. Tampoco sé como se llamó este Comendador, ni donde está su casa con la escalera. Sírvase v. m. ilustrarme sobre este punto y de el año en que la trazó.

He visto notas y posdatas de mano de Felipe II sobre Arquitectura, como que desde Gante, siendo Príncipe, dirigió la famosa escalera del Alcázar de Toledo y la Casa de la Armería que hay aqui frente al Palacio nuevo.

Lo que mas me interesaría sería ver y extractar todo lo relativo á las obras públicas relativas á Córdoba, Sevilla, Granada, Valladolid, Segovia, el Bosque ó Balsain, y demás ciudades de Castilla, que tambien dirigió Felipe II, al menos, los años en que se principiaron y concluyeron y los nombres de los maestros que las ejecutaron, con aprobacion y enmiendas de los planes, hechas por Herrera y el buen Felipe.

Estoy tan convencido de lo que v. m. me dice acerca del primero, que lo creyera sin que v. m. se hubiese tomado la molestia de cotejar su letra y firma con las del otro que fue á Santander. No podian menos de ser dos distintos, pues el famoso era imposible faltase del Escorial en el tiempo mas crítico de su construccion. Lo que me admira mucho es lo que v. m. copia y raya; dijo Felipe II : *No sé si vino el fontanero de aqui, y si viene creo que convendrá vaya á Sevilla adonde Herrera es ido á hacer un aposento, y platicado con el se pueda despachar.* Cuidado, no sea este Herrera el que Escobedo envió á Santander, y no el gran Herrera, porque yo encontré en el archivo eclesiástico otro Juan de

Herrera, aunque mas antiguo, que fue aparejador de la fábrica de la Catedral. Lo cierto es que los montañeses fueron buenos canteros, aparejadores y arquitectos y los mejores del Reino, y que el apellido Herrera es uno de los mas comunes de aquella tierra.

Tolosa y Escalante fueron los primeros aparejadores del Escorial y buenos arquitectos. Los echaron de alli por chismes, y fueron destinados para maestros mayores de Uclés, Sevilla ú otras partes. Lo que me causa novedad es lo que v. m. me dice de que Escalante fuese tio de Juan de Herrera, sin duda del que fué á Santander, y acaso discípulo suyo. Sería muy conveniente apurar este parentesco y su vida, y los encargos que tuvo y obras que haya hecho, para poder distinguirle mejor del gran Herrera.

Muchas gracias tambien por la clasificacion de los cuadros de San Miguel del Pino ¡ Ojalá pudiéramos averiguar el año en que se pintaron y en donde!

No sé porque Navarrete no escribió á v. m. Ayer al salir de la Academia hablamos de v. m. y me dijo que había tenido una larga carta de v. m. y el empeño que tomaba en averiguar lo de Mostagan en el Africa, donde Cervantes estuvo empleado ó comisionado. Es Navarrete sujeto muy ocupado y con empleos engorrosos en las tres Academias que le ocupan demasiado el tiempo; pero ninguno mas interesado en que v. m. mejore de destino ó pieza eclesiástica. Por lo que toca al Ministerio de Estado tiene preparado el ánimo del Jefe y de todos los Oficiales en favor de v. m. pues todos conocen el afan y trabajo y buen orden con que tiene v. m. arreglado ese Archivo y oficina, y todos están bien persuadidos del gran mérito que v. m. contrajo con él. ¿ Pero de que sirve todo esto cuando las piezas eclesiásticas van por otro Ministerio, y que cuando el que le tiene á su cargo es........ Yo, ni Martin, no encontramos recurso contra las impresiones y sistema de aquel Ministro, ni tampoco le hallan los de Estado, sino esperar alguna vacante de las reservadas á Su Santidad, en las que tienen arbitrio de favorecer á los beneméritos como v. m. Tal vez una escapada que v. m. pudiera hacer por acá, de un

mes, pudiera ser mas útil que cuanto se desea favorecer á v. m. y al menos para que v. m. viese, palpase y reconociese el estado en que están las cosas. Piense v. m. sobre este medio, y si es accesible mejor pasará v. m. aqui el rigor del invierno que no ahi, y en caso de venir cuente v. m. con una cama, &[a], en mi casa.

Mucho tenía que escribir á v. m. pero á pesar de no tener oficio ni beneficio y ser dueño absoluto de mi persona, no tengo vagar, porque siempre ando alcanzado de tiempo sin embargo de trabajar desde las 6 1/2 de la mañana hasta las cinco de la tarde. Acabo de concluir un diálogo sobre el Arte de la Pintura, cuyos interlocutores son Murillo y Mengs, que se encontraron en el otro mundo, donde tienen un largo coloquio sobre el sistema que tuvieron acá de estudiar y aprender la Pintura. Como el sistema de los dos fué diametralmente opuesto, da plan para charlar y zaherirse uno al otro; uno naturalista, y otro ideal. Si v. m. viniese por acá se divertiría con estos pasatiempos.

Manuela y la demás familia, que están buenas, dan á v. m. afectuosas expresiones, y le abraza su verdadero amigo y servidor q. b. s. m.

J. A. Cean Bermudez.

S[r] D. Tomás Gonzalez.

CARTA VII

Madrid 16 de Diciembre de 1818.

Mi estimadísimo amigo : llegó la copia de los documentos que comprueban la remision de la famosa tabla del *Spasimo de Sicilia*, pintada por Rafael, á Felipe 4° y llegó á tiempo en que tanto se habla de ella, porque acaba de llegar á Palacio, de Paris donde la llevaron los franceses con *La Perla, La visitacion á Santa Isabel*, y otros cuadros muy apreciables que tambien llegaron. De que el *Spasimo* había llegado á España en tiempo del dicho Rey, ya yo tenía noticias, pero las que v. m. me acaba de enviar me provocan

á hacer una disertacion sobre esta pintura, que padeció desde que salió de las manos de su autor muchos trabajos en la tierra y en el mar.

Seguramente que es mejor estacion la de Abril que la de Diciembre para que v. m. venga por acá; solo siento que para entonces los dos hermanos Hevias, Fiscal de Castilla, y el Decano de la Suprema y yo tenemos medio trazado ir á pasar la Semana Santa en Toledo, como lo hicimos este año en el Escorial; pero de aqui allá dará muchas vueltas el mundo, porque *el hombre compon y Dios dispon*, dice un adagio en mi tierra.

Entre los papeles de Roma, además de dispensas é indulgencias, los habrá de pinturas, estatuas, &ª, y particularmente entre los de Florencia por lo tocante á las estatuas ecuestres de Felipe 3º, y 4º que se ejecutaron alli. Sírvase v. m. de tener presente esta especie y apunte lo que convenga.

Me parece que tengo copiada en su lugar la cédula del Rey Católico á Anton Egas; sin embargo podrá variar ó ser otra distinta. La acepto con los sellos, que seguramente formarán una interesante é instructiva coleccion si fuese completa. Gracias por todo. Reciba v. m. mi reconocimiento y el cordial afecto con que le ama su verdadero amigo.

CEAN BERMUDEZ.

¡ Caramba ! ¡ se me olvidaban los dias de Santo Tomás. ¡ Disfrútelos v. m. con robustez y contentamiento, porque todo lo demás es mentira. Tambien se los desean Manuela y demás familia.

Sr Dn Tomás Gonzalez.

CARTA VIII

Madrid 19 de Diciembre 1818.

Carísimo amigo : tambien yo deseo con mi familia que v. m. disfrute tranquilas y alegres Pascuas y que salga de ese castillo á divertirse y solazarse. Recibí las copias; la de la cédula del Rey

Católico para que Egas pasase á Salamanca á la traza de aquella catedral, ya yo la tenía por el mismo conducto que v. m. dice; pero no la notificacion del mensaje á las criadas de Egas, que es cosa curiosa. Tambien lo es la del memorial de Antonio el Grande en Roma; ocuparán su lugar en la *Historia de los arquitectos*.

Ya Navarrete me había dicho que Juan de Herrera había ido á Sevilla á hacer el alojamiento para Felipe II. Pocas señales quedan alli de lo que dispuso.

Me alegraré que se apure la fecha de Guillen Roane en Tordesillas.

El cuadro del *Juicio final* pintado por Ticiano, de que habla el codicilio de Carlos V se conserva aun en la aulilla del Escorial, donde le vi la Semana Santa pasada. Es el mismo que llaman alli la *Gloria* ó *Apotheosis* de este Emperador. En efecto, aparecen en él el mismo César, su hijo Felipe II, otras figuras de su familia, y hasta la de Ticiano, en actitudes devotas; y como en lo alto está la Beatísima Trinidad, la Virgen y otros santos, bien podía representar el Juicio final, pero no el Universal. Yo sabía que este cuadro había ido al Escorial desde Yuste, y ahora lo compruebo con que estaba en poder del Guardajoyas del Emperador. De todas las noticias que v. m. remite se saca fruto, pues cuando no son nuevas, sirven para comprobar las añejas.

¡ Que cosazas encontrará v. m. en los papeles de aquella Corte maquiavelista! ¿ cuando acabaremos de conocerla? pues ahora es cuando mas nos engaña. Yo sigo divirtiéndome todas las mañanas escribiendo diálogos de artistas muertos, y como están los mas en los infiernos, digo lo que ellos puedan decir alli. Ayer se leyó el último en nuestra Academia, entre Berruguete y Cano, que dió motivo de diversion y entretenimiento, para templar el sentimiento de la pérdida de nuestro Director, que ya se despidió para ir á Lérida. ¡ Paciencia !.

Consérvese v. m. bueno, y despacio con el trabajo, porque todo esto es *mentira*. Abraza á v. m. su verdadero amigo de corazon.

JUAN AGUSTIN.

CARTA IX

Madrid 27 de Enero 1819.

Carísimo amigo mio : muchísimas gracias por la copia literal del avance y relacion del puente de Zuazo, hecho por Alonso Rodriguez, maestro mayor de la catedral de Sevilla. Tengo artículo de este buen arquitecto, que fué el primero que construyó en América edificios públicos de orden del nuevo gobierno; y le tengo del puente que se volvió á reparar en tiempo de D. Alvaro de Bazan, marqués de Santa Cruz. En ambas partes hará buen papel para comprobar la residencia de Rodriguez el año de 1509 en Andalucía, y uno de los muchos reparos que sufrió el antiguo puente romano, que recibió el nombre de Zuazo de un caballero segoviano del mismo nombre.

Nada tengo entre mis papeles del Hospital Real de la ciudad de Santiago en Galicia, aunque vi un plano de él en Sevilla; y cuanto conste acerca de la construccion, del año y del artista que le construyó, sería para mi y para mi Historia muy útil é interesante. Lo mismo digo acerca de las caballerizas reales de Córdoba, que vi siempre que pasé por aquella ciudad; por lo que conviene que v. m. se sirva enviarme lo que halle y conste de estos dos edificios.

Los nombres de los aparejadores del sobredicho puente son tambien muy importantes, y todo lo que resulte en comprobacion del cálculo de Rodriguez. Venga todo, con anticipadas gracias.

Aqui con la noticia de la muerte de la reina Dª Maria Luisa, acaecida en Roma el dia 2 de este mes á las 10 1/2 de la noche, hemos vuelto al mes de Noviembre, pues todo es clamores de los campanas. Se aumentó el luto sobre el de la otra reina Dª Isabel un mes mas, con infinitas honras, pues no hay Hermandad que no haga las suyas. La familia Real se encerró en su palacio por nueve dias, y los tribunales se cerraron por seis. Se

cuentan mil novedades, pero todo es mentira y ningun hombre de juicio debe darles crédito, y menos escribirlas.

Amanecimos cubiertos de nieve, pero va abriendo y espero con esto suavidad en la atmósfera. V. m. si que estará temblando de frio con las piernas llenas de cabras. Cuídese v. m. mucho, reciba finas expresiones de mi mujer y familia, y mande cuanto guste á su verdadero amigo.

JUAN AGUSTIN.

Sr D. Tomás Gonzalez.

CARTA X

Sr Dn Tomás Gonzalez.

Mi estimado amigo : volvió el Secretario de la Academia á Madrid y á pocos días se volvió al lugar, á asistir á su mujer enferma, con lo que me envocaron la maula de la Secretaría que me ocupa mas de lo que yo quisiera.

Se examinaron muy por encima los códices que v. m. remitió, porque era tarde. Se volverán á examinar y se verá si están los cuatro libros de la *Descripcion de Africa* de que v. m. hace mencion en su carta, y no la Secretaría de Estado en su oficio. Se celebró la remesa con entusiasmo, y todos el celo de v. m. y su afecto á este establecimiento, acordando que se la diesen afectuosas gracias, que yo pude extender con mas ringorrangos. Deseamos todos que v. m. nos busque mas códices, que no dejará de haber por esos rincones, y que serán mas útiles aqui, especialmente de *Cortes*, que recomienda á v. m. muy particularmente el Sr Marina.

Yo suspiro por el fin y desempeño del arquitecto Matienzo, del que v. m. me remitió su nombramiento para trabajar en las obras de ese Archivo ; faltan los documentos de lo que hizo y de su muerte, como tambien el nombramiento de un hijo suyo que se le sucedió en las fábricas. Espero que no lo olvide, y todo lo demás que corresponda á las Bellas Artes, inclusa la fundacion

de la catedral de Valladolid y de su insigne autor, Herrera. Dios quiera que esos canónigos acaben pronto con los toros ó los toros con ellos, para que tengamos mas exactas noticias de aquella Iglesia.

Esto va bueno y lo mismo lo de Francia, como v. m. sabrá tal vez mejor que yo....... Mi familia da á v. m. las finas expresiones y queda para servirle con el mas tierno afecto su verdadero amigo

JUAN AGUSTIN CEAN BERMUDEZ.

Después de escrita esta, pasé á la Academia y examiné con el S[r] Marina los códices que vinieron en el cajon y no hallamos los cuatro libros de la *Descripcion de Africa* completos y bien encuadernados, que dice v. m. en su carta remite con los demás; de lo que nos persuadimos haber sido una equivocacion, supuesto que ni la Real orden del Ministerio de Estado habla de ellos, ni v. m. los referia en el anterior aviso.

CARTAS DE D. DIEGO CLEMENCÍN

CARTA I

Madrid 12 de Julio de 1816.

Mi mas estimado amigo : hoy hace un mes que me escribió v. m. ofreciéndome copia de la lista de las joyas que dió la Reina Católica D[a] Isabel á sus damas la víspera de su casamiento, y de las joyas ó ajuar que se dió á la Princesa D[a] Margarita cuando casó con el Príncipe heredero D. Juan, luego que lleguen de Francia los originales. Añade v. m. la noticia de haber encontrado la recámara de dicha Reina, que ocupa una buena resma de papel, y aun en extracto no podrá menos de llenar media, toda llena de noticias curiosas y muchas ignoradas. Y hablándome del modo de poder remitir esto en copia ó en extracto, me dice v. m. que lo proponga á la Academia.

Esta carta la recibí en un lugar donde he pasado una temporada, y para contestarla he aguardado la ocasion de volver á Madrid y de consultar el negocio con la Academia, como lo he hecho esta tarde. Da la casualidad que está ausente el Sr Ruibamba, porque es uno de los Oficiales de la Secretaría de Estado que ha ido á Sacedon con S. M. y para todo lo que se haga es menester ponerse de acuerdo con él. Entre tanto desea la Academia que v. m. del modo que le parezca, nos dé una idea de lo que es ese legajo de la recámara de la Reina Católica; sus asuntos, aunque sea en general, y en suma, lo que v. m. considere suficiente para dar noticia de él y para que acá formemos algun concepto. Todos los compañeros están muy satisfechos del buen afecto de v. m. y de su celo por servir á la Academia. Dan á v. m. por ello las debidas gracias; y yo por mi parte se las doy muy cumplidas por el buen rato que me ha proporcionado la noticia de ese hallazgo, del que espero poder sacar fruto para las ilustraciones que deben acompañar el *Elogio de la Reina Católica* por donde empezará el tomo VI, luego que publique el V, que será en lo que resta del año.

Me repito á la disposicion de v. m. como su apasionado amigo y servidor

DIEGO CLEMENCIN.

Me vuelvo al campo, pero iré y vendré, y de todos modos las de v. m. las recibiré como hasta aqui. Navarrete nos ha hablado de v. m. esta tarde.

CARTA II

Madrid 31 de Enero de 1818.

Mi estimado amigo : contesto á dos de 14 y 25 del corriente. En la primera me hablaba v. m. de los códices que busca la Academia para la edicion de las obras legales de D. Alonso el Sabio, y sobre académicos correspondientes en Extremadura.

Incluía v. m. una nota de documentos y me ofrecía otra mas larga por si quiero copia de alguno de ellos. Todo lo leí en la Academia, quedando enterados y contentos los compañeros y los amigos. En la misma carta me preguntaba v. m. si había recibido la carta de Fr. Hernando de Talavera. *Respondítur negative.* V. m. no se puede figurar como va esto. Cuando vino, le ocurrió al Ministro que antes de que pasára á la Academia se enviase al Bibliotecario privado del Rey para que sacase copia. La sacó, devolvió á la Secretaría el papel, pero todavía no ha venido, porque el Oficial encargado del Negociado de Archivos (v. m. debe saber quien es) no pone los pies en la Secretaría sino por esdrújulos, y el documento se está en su papelera. Tengo encargado hace ya mucho tiempo á un compañero suyo que lo recoja y me lo envie; y cuando no lo ha hecho, señal es que no ha tenido ocasion de ello. Precisamente es el papel que mas he deseado ver desde que v. m. me lo anunció, porque creo que me ha de dar mucha luz para otros puntos; pero voy confiando en tenerlo por este medio. Y asi, no siéndole á v. m. muy incómodo, celebraría me enviase otra copia en derechura; y lo mismo debe v. m. hacer con todo lo demás, en la inteligencia de que aqui no se curan de esto ni de nada. En la nota de documentos que v. m. remitía, hay el del juramento original de Fernando V, de no hacer gracia alguna en Castilla sin intervencion de su mujer (1469). Desearía tener copia y que v. m. me la envie si buenamente puede.

Vamos á la otra carta de 25. Navarrete y yo hemos hablado de la solicitud de v. m. sobre el Cancillerato y Maestrescolía, y no debe v. m. dudar de que por ser cosa suya, ni Navarrete ni yo necesitábamos recuerdo ni encargo particular para activarla si tuviéramos arbitrio ú ocasion para ello. Pero siendo negocio de la Secretaría de Gracia y Justicia, no tenemos alli conexiones, y yo menos todavía por las causas que v. m. puede discurrir. De todos modos, si por alguna casualidad inesperada se presentara proporcion para complacer á v. m. en esto ó en otra cual-

quiera cosa, cuente v. m. con toda mi buena voluntad y fino afecto.

Los amigos celebran el anuncio de las cartas privadas de Erasmo, que no pueden menos de conducir notablemente para la ilustracion de nuestra Historia literaria. Y yo me repito siempre de v. m. su apasionado servidor

DIEGO CLEMENCIN.

La Infanta ha parido un varon.

S[r] D[n] Tomás Gonzalez.

CARTA III

Madrid 3 de Junio de 1818.

Amigo y dueño mio: he recibido con el gusto que siempre las dos de v. m. de 24 y 30 de Mayo; la primera con los documentos relativos al desempeño de las joyas de la Reina Católica, y la segunda con el índice de las providencias notables de su tiempo. Y aprovechándome de la oferta que me hace v. m. otro día enviaré razon de las lagunas del *Indice de los libros de Segovia,* para que se llenen.

El otro día encontré en casa de un amigo á un sujeto que mostró serlo de v. m. y de quien yo no conocía mas que el apellido, que es el Tesorero de Valladolid. Díjome que tenía copia del memorial en que D. Diego Hurtado de Mendoza hacía relacion de sus méritos; y como estoy encargado por la Academia Española de preparar una nueva edicion de la *Guerra de Granada,* celebraría mucho tener esta y otras cualesquier noticias de aquel sabio. Grandemente vendría tambien para esta edicion el ver los documentos moriscos que ha enviado v. m. á la Secretaría de Estado; pero alli se hunden las cosas y son menester tenazas para sacarlas, no creo que por otra causa que por flojedad y desidia, y porque es menester poner un oficio para remitirlas á quien debe tenerlas. Preguntaré segun v. m. me insinúa sobre quién fué el que en tiempo de Ensenada extractó parte del

Inventario del Cubo del Patronato, de que hay copia en la Academia.

La nota de Fr. Hernando de Talavera sobre las Bulas que debían pedirse á Roma, debe de ser muy curiosa, y si no es muy larga y molesta de copiar, desearía tener una copia.

No necesita v. m. disculparse con la Academia de no hacer trabajos directos, pues todos sabemos la clase de vida que v. m. hace, tan laboriosa como útil. Por ahora le toca á v. m. el oficio de compilador, y ninguno es mas provechoso para los progresos é ilustracion de la Historia de España, donde tan poco se sabe de lo que encierran los Archivos.

Memorias de mi familia y de los amigos. Mi viaje al campo se ha dilatado por algunos incidentes y no sé cuando se verificará, aunque quisiera que fuese pronto. Para cuando llegue el caso, y por si fuere menester, sepa v. m. que se me escribe por Guadalajara á la Puebla de Beleña.

Salude v. m. á esos jóvenes, y mande á su amigo de corazon

DIEGO CLEMENCIN.

S[r] D. Tomás Gonzalez.

CARTA IV

Madrid 15 de Diciembre 1818.

Mi muy estimado amigo: tiempo es hoy que volvamos á anudar nuestras relaciones y á hablar del glorioso reinado de D[a] Isabel, porque se acerca el caso de imprimirse su *Elogio*, y á consecuencia, el de publicarse las *Ilustraciones*, en que tanta parte han de tener las noticias de ese archivo que v. m. ha remitido y ha de remitir.

Oigo hablar de una estadística formada en tiempo de los Reyes Católicos. No sé lo que esto significa atendido el estado de luces y de ideas en aquel siglo; pero en fin, si es alguna relacion, aunque sea muy imperfecta, de la poblacion é industria castellana en aquella época, me sería sumamente apreciable. Sírvase v. m.

de decirme que hay en esto, si es que lo ha hallado entre ese Océano de papeles. Y sin perjuicio de esto, me vendría muy bien una nota, lo circunstanciada que pudiese ser, del valor y distribucion de las rentas públicas en el mismo reinado, tomando un año del principio y otro del fin para hacer comparacion y sacar consecuencias.

¿Existen en ese Establecimiento copias ú originales de los acuerdos otorgados por el Reino concediendo á Felipe 2° los dos primeros servicios de millones? uno en 1590 de ocho millones de ducados para los gastos de la armada contra Inglaterra, que se perdió; y otro en Julio de 1596, encargándose el Reino de las pagas de las Guardas de Castilla y de otras. Espero de la bondad y amistad de v. m. que no siéndole muy incómodo, me comunique las noticias que pueda sobre estos particulares.

Sé que Cean piensa dar una vuelta por ese Archivo á la primavera, contando antes con el gusto de ver á v. m. antes por acá. Con él y con Navarrete suelo hablar de v. m. y de sus cosas, y todos somos sus afectísimos y verdaderos amigos. Expresiones al hermanito y á su compañero, quedando de v. m. siempre para servirle

DIEGO CLEMENCIN.

Sr D. Tomás Gonzalez.

CARTA V

Madrid 21 de Abril 1819.

Mi estimadísimo amigo y dueño: al margen de un documento que me envió v. m. hace tiempo, decía v. m. hablando de las fiestas que se hicieron con motivo de las bodas del Príncipe D. Juan en Sevilla, que hubo en ellas algunas desgracias, y que están en el Archivo de Simancas las cuentas de lo que costaron los festejos.

Creo que puso v. m. equivocadamente Sevilla por Burgos, donde efectivamente fueron las fiestas y las desgracias en 1497,

época posterior á la carta del Arzobispo Talavera, con cuya carta enviaba v. m. la nota; y por lo tanto creo que las fiestas de Sevilla de que habla Talavera son las que se hicieron en Sevilla, año 1490, con motivo de la boda de la Infanta D[a] Isabel y el Príncipe D. Alonso, heredero de Portugal, que murió desgraciadamente á pocos meses de su matrimonio.

Sean unas ú otras las fiestas cuyas cuentas están en el Archivo, desearía saber lo que importaron, y si hay alguna descripcion menuda de ellas ó de cualesquiera de ellas, tambien desearía verlas.

Asimismo, remitiéndome v. m. este mes de Febrero las razones del valor de rentas de los años de 1477, 1482 y 1500, me decía v. m. que los partidos que faltan por no arrendados y no constan en la Escribanía mayor de Rentas ó Contaduría de la Razon, los averiguaría v. m. por los libros de la Contaduría de Cuentas y me lo avisaría, á cuyo efecto se quedaba con la apuntacion conveniente.

Algun otro pecadillo queda; pero por ahora no quiero abusar mas de la amistad y favor de v. m. Sé por el amigo Navarrete que acaso nos veremos pronto en esta. Para cuando llegue el caso, sabe v. m. que tiene un rincon de que disponer con toda libertad y franqueza.

Memorias al hermanito y su compañero, y queda de v. m. siempre su af[mo].

Diego Clemencin.

S[r] D. Tomás Gonzalez.

CARTA VI

Madrid 15 de Setiembre 1819.

Amado amigo mio; recibí con particular gusto la de v. m. del 8, con las noticias relativas á D. Diego Hurtado de Mendoza, que confirman y demuestran tan concluyentemente lo que aqui hablamos acerca de las equivocaciones con que se escribió la *Vida*

que anda impresa. No quiero cansar con pedir copias que no me sean absolutamente necesarias; y asi prefiero que v. m. me envíe una razon individual de lo que resulte de su título de Capellan, en orden no solo á su profesion y sucesos, sino tambien á su patria y edad, y lo mismo de la nota.

Ya que ha dado v. m. con esa cantera de papeles en que juegan la mayor parte de nuestros literatos desde D. Juan 2º en adelante, no olvide v. m. mi comision de ilustrar el reinado de los Reyes Católicos, y cuan bien me vendrán las noticias biográficas y necrológicas de los literatos de su tiempo, como Diego de Valera, Alonso de Palencia, Fernando del Pulgar, Gonzalo de Ayora, Antonio de Lebrija, &ª, &ª.

No me dice v. m. si recibió la copia del *Memorial* de D. Diego Hurtado de Mendoza que le envié para Escosura. Infiero que sí, del mismo silencio de v. m.

Los papeles que me dijo v. m. acá, irán con la primera ocasion que se presente de persona de confianza.

Sé que con la misma fecha que á mi, escribió v. m. á Navarrete. Siempre hablamos de v. m. El nombramiento de la Secretaría de Estado es suceso que le debe ser á v. m. muy agradable. Ahora es el tiempo de hacer algo bueno en ese archivo.

Mi mujer y chicos agradecen y devuelven á v. m. sus expresiones. Délas v. m. igualmente al hermanito y su compañero, mandando cuanto guste á su apasionado amigo

DIEGO CLEMENCIN.

CARTA VII

Madrid 15 de Enero de 1820.

Estimadísimo amigo y compañero: con grandísimo gusto he recibido ayer la de v. m. de 10 y 20 del corriente, con las copias y explicaciones que la acompañan, y doy á v. m. gracias, no solo por ello, sino por la eficacia y brevedad en contestar á

mis encargos y sus nuevas ofertas de continuar lo mismo. Tambien me ha complacido la noticia de que está adelantada la nota del vecindario de Guadalajara, &ª. que tengo pedida. Y finalmente he celebrado la noticia de la dispensa del Papa Paulo II en 23 Junio 1469, para el matrimonio entre el Rey D. Alonso de Portugal y la Princesa Dª Isabel. La protesta del Conde de Tendilla, de 28 Septiembre 1468, de que tambien me da v. m. noticia, aunque siempre interesante, me importa menos que la dispensa, y solo aguardo para pedir á v. m. copia de esta, á comprobar si acaso se publicó en la *Coleccion de documentos portugueses*, impresa por Souza.

Amigo mio, prepare v. m. gran dosis de paciencia. Me tiene v. m. enviados dos documentos muy apreciables, que son dos catálogos de libros de la Reina Dª Isabel.

1º *Cargos de libros propios de la Reina Católica Dª Isabel, que le hicieron á su camarero Sancho de Paredes.* Copiados literalmente del libro de la recámara de dicha Reina. Sobre este documento quisiera saber la fecha, y si es posible el lugar; por el mismo se ve que fué posterior á la toma de Granada.

2º *Libros de la Reina Dª Isabel la Católica que se hallaron en el alcázar de Segovia, de que se hizo cargo el camarero Juan de Velazquez.* Documento copiado literalmente del libro de cargos del camarero Juan de Velazquez, que obra en Simancas, *Contadurías generales*, al número 192, 1ª época. Este documento tiene muchas lagunas, sobre lo cual me escribió v. m. en 24 Mayo 1818 lo siguiente: *Ha parecido otro inventario duplicado de los libros que estaban en Segovia. Apúnteme v. m. las lagunas que fueron en la copia, y se llenarán, pues este otro está completo y es el mismo original de toda la recámara, que hizo el Secretario Gaspar de Gricio por mandado de la Reina.* Pensando sobre ello, creo que es mucho mejor enviar la copia que tengo, para que en ella ó en papel aparte con los reclamos correspondientes se suplan las lagunas. Esto tiene por objeto no solo el evitar la molestia de hacer lista y descripcion de las lagunas, lo que pudiera producir algunas equivocaciones, sino

muy principalmente el que con el cotejo se aclaren las palabras que están obscuras en la primera copia. Para este efecto incluyo á v. m. dicha copia, pidiéndole al mismo tiempo que se exprese la fecha del documento.

Basta y aun sobra para este correo. Ayer mismo, en la Junta ordinaria de la Academia leí las cuatro copias que acababa de recibir, y que oyeron con gran gusto los compañeros. Fué casi todo lo que se hizo ayer. No asistieron Navarrete ni Cean, porque á la cuenta tuvieron miedo á la nieve de que estaba y está cubierto el piso; pero todos conocen á v. m. por sus agradables remesas y aprecian como es justo su persona y su mérito.

Mi mujer agradece y devuelve las memorias. Mis chicos están en Alcalá continuando su estudio de la farándula; y yo siempre á la disposicion de v. m. como su afmo amigo

Diego Clemencin.

Sr D. Tomás Gonzalez.

CARTA VIII

Madrid 28 de Febrero 1821.

Mi amigo y dueño : nos han enviado de Gobernacion los papeles relativos á Colon, y la Academia me encarga dé á v. m. gracias por su celo y buen afecto. En la carta del Duque (que debe ser el de Medina Sidonia) al arzobispo de Toledo, nos ha llamado la atencion la fecha, que es en *la mi villa de Cogolludo* á 19 de Marzo de 1493. En ella habla de la llegada de Colon que aportó á Lisboa el 14 del mismo mes, y parece poco tiempo el intermedio para que llegase la noticia á una villa del centro de España, 6 leguas al N. E. de Guadalajara y lejos de toda carretera de las principales del Reino. Fuera de que Cogolludo ha sido siempre de la Casa de Medinaceli y no de la de Medina Sidonia. Sospechamos algun error en la palabra *Cogolludo*; v. m. nos ilustrará consultando el original, como desea la Academia.

En una de las suyas me tiene v. m. dicho que si quiero alguna

carta autógrafa de la Reina Doña Isabel al Prior Fr. Hernando de Talavera, podía enviarla, porque hay algunas en ese Archivo. Es noticia que me interesa, y quisiera que si á v. m. no le es molesto me enviára una nota de cuantas son, con sus fechas, si son ó no largas, y sus asuntos muy en general. Acaso con estos antecedentes le pediría á v. m. copia de alguna, pues yo no conozco sino las dos que publicó el P. Sigüenza, y las tengo corregidas é ilustradas con notas para una de las *ilustraciones*; y lo mismo se haría con otras si las hubiera y lo mereciesen por la importancia de sus asuntos. Y si existiésen tambien las contestaciones del Prior (de las cuales ya me envió v. m. una estos años pasados) sería miel sobre hojuelas. Espero que v. m. me conteste sobre este particular.

Hace dias que nada sé de los asuntos de la compatibilidad de canongía y beneficio, desde que pasó á Gracia y Justicia. Mendizábal no se descuidará en tenerlo á v. m. al corriente. Nosotros estamos en capilla para mañana en que va el Rey á abrir las Cortes, como sabrá v. m. por los papeles públicos. Dios nos asista como puede y hemos menester.

Memorias á esos jóvenes, y queda de v. m. su afmo amigo q. b. s m.

DIEGO CLEMENCIN.

Los papeles de Garcilaso tambien fueron á la Academia Española. Es regular que se lo escriba á v. m. Navarrete.

Sr D. Tomás Gonzalez.

COMPTES RENDUS

Catálogo de la Real Biblioteca. Manuscritos. Crónicas generales de España descritas por Ramón Menéndez Pidal; con láminas hechas sobre fotografías del Conde de Bernar *Madrid*, 1898, in-8, XII-164 pp. (Tirada 256 ejemplares).

Que l'on puisse travailler en Espagne, cela est incontestable, et de bons livres le prouvent. Mais les difficultés et les lenteurs que l'érudit doit surmonter là-bas ne sont connues que de ceux qui ont passé de longues journées laborieuses à s'orienter dans les dépôts espagnols. La première, et tout à la fois la cause essentielle de ces retards impatientants, est l'absence presque totale de catalogues sérieux. — La Bibliothèque colombine de Séville publie lentement un volumineux inventaire de ses imprimés et néglige de nous donner le catalogue des manuscrits. C'est que, et ici il convient de rappeler la mordante brochure de M. Harrisse, il y a eu des fuites, tant de fuites qu'on n'ose même pas publier l'*Indice de Fernando Colon* où ce bibliophile d'élite notait ses acquisitions, leur prix et leur provenance. Il est vrai qu'une partie de ce précieux document se trouve dans l'*Ensayo* de Gallardo à l'article *Colon*, mais ce n'est qu'une partie. Il serait temps d'enterrer une bonne fois les susceptibilités et les fausses hontes pour nous donner de l'*Indice* une édition complète et annotée confessant les négligences passées et les livres disparus.

A l'Escorial aussi, les pères bibliothécaires travaillent à entasser des monceaux de fiches pour un catalogue trop détaillé des imprimés, et les manuscrits devront sans doute attendre leur tour pendant longtemps.

Il faut féliciter M. le comte de las Navas, bibliothécaire du roi, qui s'occupe depuis longtemps de la préparation du catalogue des imprimés de la bibliothèque du Palais, d'avoir compris que ce qui presse le plus, c'est de faire connaître le dépôt des manuscrits. C'est à son initiative que nous sommes redevables du catalogue des Chroniques Générales d'Espagne conservées dans la bibliothèque du roi.

M. Menéndez Pidal était tout désigné pour s'acquitter admirablement de cette tâche difficile. Il a montré dans son premier livre : *La Leyenda de los Infantes de Lara*, tout le parti que l'histoire littéraire peut tirer de l'étude critique

des manuscrits de la Chronique générale. M. M. P. a senti la nécessité de classer les innombrables manuscrits des chroniques espagnoles, d'en établir la généalogie, d'en distinguer les différentes rédactions, de les étudier en un mot par tous les moyens qu'offrent à l'érudit la paléographie, la philologie, la chronologie, l'étude des miniatures, toutes les sciences auxiliaires de l'histoire habilement combinées pour arracher aux vénérables témoins des gestes d'un autre âge les secrets qu'ils nous ont conservés. M. M. P. est bien certainement le seul qui pouvait actuellement s'acquitter d'une tâche aussi ardue. Il a l'enthousiasme, l'amour et une connaissance approfondie des chroniques de son pays. A ces qualités il a fallu joindre une scrupuleuse exactitude et une patience peu commune pour arriver à nous donner le premier catalogue raisonné des chroniques espagnoles. Ce livre n'est d'ailleurs, il nous le dit dans sa préface, qu'un modeste précurseur du grand catalogue des manuscrits des Chroniques générales qu'il rêve de nous donner un jour quand il aura pu faire pour toutes les bibliothèques de la Péninsule ce qu'il a fait pour la bibliothèque privée du roi.

Déjà dans l'appendice de sa *Leyenda de los Infantes de Lara*, M. M. P. avait tracé un tableau généalogique de 16 manuscrits de Chroniques générales dont il a établi la filiation et la valeur respective. M. M. P. ne s'est pas borné à une sèche énumération bibliographique : il nous donne d'abondants extraits des rédactions inédites qu'il a trouvées et il fait ressortir, en peu de mots, ce qui fait l'intérêt spécial des manuscrits qu'il décrit. Voici, du reste, en quels termes il manifeste ses intentions dans sa préface :

Breve habrá de ser la noticia acerca de las diversas obras más ó menos desconocidas que comprende el catálogo, pero, no obstante su brevedad servirá para demostrar que tal estudio no tiene un mero interés literario; este nadie lo niega y resultará más claro al poner de manifiesto algunos datos ignorados que encierran aun las Crónicas acerca de nuestra perdida poesía épica; pero también se verá que para la historia de la Edad Media no es insignificante, ni mucho menos, la comparación crítica de todas esas compilaciones. Sin saber cuales elementos son en ellas originales y cuales proceden de simple refundición de obras anteriores, sin conocer las distintas versiones de los hechos contenidas en ellas y sin apreciar el espíritu que las anima, ora de acatamiento al poder oficial, ora de simpatía hacia los elementos sociales que con él luchaban, no se podrá llegar á restablecer la verdad de muchos sucesos. Y lo peor es que este trabajo comparativo es hoy casi imposible, pues exige como condición necesaria la edición, en unos casos íntegra y en otros parcial, de todos esos monumentos inéditos.

Nous ne saurions trop féliciter M. M. P. d'avoir dépassé les limites étroites d'un catalogue sommaire partout où il y avait avantage à le faire. En effet, les extraits qu'il nous donne seront, selon toute apparence, tout ce que nous connaîtrons de longtemps de ces textes précieux à tant d'égards. Le catalogue des Chroniques générales de la bibliothèque du roi est un guide sûr qui comble un

vide cruel. Jusqu'ici nous n'avions que le discours de M. Riaño [1], les vieux livres de Mondéjar [2], quelques notes embrouillées d'Amador de los Rios [3], et c'était peu.

Nous suivrons l'auteur pas à pas. A notre avis la meilleure façon de rendre compte d'un catalogue de manuscrits est de le décrire minutieusement, l'ordre adopté suffisant dans ce genre d'ouvrages à faire apprécier la méthode de l'auteur. — Ce catalogue comprend toutes les chroniques écrites jusqu'au milieu du XVIe siècle, qu'elles traitent de l'Espagne en général ou des anciens royaumes qui la composaient. Dans la mesure du possible, l'auteur adopte l'ordre chronologique.

I. Manuscrits de la chronique de Lucas de Tuy, n°s 1-4.

II. Manuscrits des histoires de Rodrigue de Tolède, n°s 5-7.

III. Chronique générale d'Alphonse le Savant, n°s 8-13. Le premier manuscrit de cette chronique est une version portugaise faite sur le texte original de l'œuvre d'Alphonse X. La même version se trouve dans le ms. X-61 de la Bibl. nat. de Madrid. C'est un ms. du XIVe siècle que sa proche parenté avec le texte original d'Alphonse X rend très important.

IV. Manuscrits de la Chronique du more Rasis, n° 14. On ne connaît que deux mss. de la traduction abrégée de l'œuvre de Rasis : celui que posséda Ambrosio de Morales et celui qui passa du collège de Sainte-Catherine à la bibliothèque de la cathédrale de Tolède. Ces deux mss. sont incomplets : même réunis, ils ne comblent pas la lacune du début du règne de Don Rodrigue. On sait que la Chronique de 1344 englobe dans son récit le texte de Rasis. Mais là aussi la lacune subsiste. M. M. P. a découvert, dans le ms. de la Chronique générale de 1344, qu'il décrit sous le n° 15, un texte de Rasis où la lacune est comblée. L'intérêt de ce morceau pour l'histoire de la domination arabe en Espagne est considérable. Quant au n° 15, ce n'est qu'une copie de celui de Morales.

V. Manuscrits de la Chronique Générale de 1344, n°s 15-16. L'auteur fait précéder ses notices d'une sorte d'introduction générale sur l'importance de ce premier remaniement de l'œuvre d'Alphonse le Savant. Il nous montre quelles sont les parties originales de cette compilation et quels sont les changements apportés à la rédaction primitive. M. M. P. fait sommairement l'historique de l'usage que les historiens et chroniqueurs postérieurs ont fait pendant plus de deux siècles de la chronique générale de 1344. Les hypothèses émises par

1. *Discursos leidos ante la Acad. de la Hist.*, *1869*.

2. *Memorias historicas del Rei D. Alonso el Sabio*, *1777* et *Corrupcion de las Cronicas impresas de nuestros reyes*, ms. Bibl. nat. Madrid, RR. 38.

3. *Historica critica de la Literatura española* (passim) et *Obras de D^{n} Iñigo Lopez de Mendoza marques de Santillana*.

divers érudits, au sujet de l'auteur présumé de cette chronique, sont soumises à un examen critique. Fr. Prudencio de Sandoval attribuait la chronique à Manuel Rodriguez de Séville. M. M. P. démontre que cet érudit, trompé par l'explicit d'un exemplaire de 1344 écrit pour Don Rodrigo Alfonso Pimentel, a pris le nom du scribe qui acheva son travail en 1434 pour celui de l'auteur. Ambrosio de Morales, lui, attribuait cette compilation à l'infant Don Juan Manuel. M. M. P. n'a pas de peine à prouver que le ton employé par le chroniqueur à l'égard d'Alphonse le Savant ne rappelle en rien la façon admirative et respectueuse dont l'infant Don Juan Manuel parle de son royal oncle. En résumé, M. M. P. déclare qu'il faut, en l'état de la question, considérer la Chronique générale de 1344 comme l'œuvre d'un anonyme.

Dans sa description du n° 15, qui représente à lui tout seul une des deux familles dont se compose l'ensemble des mss. de la Chronique de 1344 étudiés par l'auteur, M. M. P. nous donne la liste des chapitres de ce ms. en l'accompagnant de notes critiques. Comme nous l'avons indiqué, cette chronique a absorbé l'histoire entière du more Rasis (leçon du ms. de Morales) et M. M. P. y a trouvé de longs fragments relatifs au règne de Don Rodrigue que nous ne connaissions jusqu'ici qu'amplifiés et défigurés, tels qu'ils se trouvent dans la chronique du roi Don Rodrigue. Ce morceau commence où finit le ms. de Sainte-Catherine et finit où finit la lacune du ms. de Morales. M. M. P. nous en donne une copie exacte laissant subsister les formes portugaises qui l'induisent à croire que la traduction portugaise originale de Rasis n'a pas été traduite en espagnol avec tout le soin désirable.

VI. Chronique de San Juan de la Peña, n°s 17-18. Nous avons affaire ici à deux versions catalanes différentes de cette chronique. Celle du ms. 17 qui se retrouve dans le G 120 de la Bibl. nat. de Madrid, et celle du n° 18 (xve siècle) où le traducteur se nomme lui-même. (*Gaspar Talamanca Caballero de D. Fernando I° de Napoles.*) M. Massó y Torrents a oublié ce texte dans son catalogue spécial [1]. Quelques érudits ont soutenu que le texte catalan était réellement l'original de cette chronique qui aurait été postérieurement traduite en latin et en aragonais. M. M. P. remarque que le texte aragonais qui est imprimé en regard du texte latin dans l'édition de Saragosse (1876) est sans doute une traduction du vieux texte catalan et non de l'original latin. Ce qui fait l'intérêt spécial du n° 18, c'est que le traducteur nous y donne de précis et curieux renseignements sur le texte latin dont il s'est servi, qui fit partie de la bibliothèque du Pape Calixte III. Mais ceci ne tranche pas la question relative à la préexistence du vieux texte catalan qui aurait servi de base à la traduction

1. *Manuscritos catalanes de la Biblioteca de S. M.*

latine; cependant, il faut l'avouer, les défenseurs de cette opinion D. Joaquin Fraggia et plus récemment M. Massó y Torrents usent de bien faibles arguments.

VII. Chronique Navarro-Aragonaise, n° 19. (Copie du XVIIIe siècle.)

VIII. Chronique des 20 rois, improprement intitulée : Chronique des 11 rois, n°s 20-22. Cette importante chronique a été peu étudiée; elle va du règne de Fruela II à la mort de saint Ferdinand; et Nicolas Antonio déjà avait remarqué que « *Nec pauca continet quae alibi frustrà quaeras* ». M. M. P. réfute l'opinion de Berganza qui s'est largement servi de cette source pour écrire ses *Antiguëdades de Castilla* et qui croit que l'auteur de cette histoire était l'un des compilateurs de la Chronique générale d'Alphonse X. Amador de los Rios qui d'ailleurs, selon une habitude qui lui est chère, se contredit lui-même [1], voit dans ce texte le plus parfait représentant de la chronique du roi savant, et ceci simplement parce qu'à l'exemple de la Chronique générale d'Alphonse X, le compilateur de la Chronique des vingt rois accorde une haute importance aux vieilles chansons de geste comme source historique. Floranes enfin s'aperçut que le texte de cette chronique s'accordait avec le *suplemento en vulgar* de l'histoire de l'archevêque Don Rodrigue, et il en conclut que l'auteur présumé de ce supplément, maître Jofre Loaysa, abbé de Santander, était l'auteur de la chronique des vingt rois. Il y a pour combattre les conclusions de Floranes plusieurs bonnes raisons. Nous ne citerons ici que la plus simple. La chronique des rois a été composée après 1344 et la date de la mort de maître Jofre Loaysa se place entre 1307 et 1310.

Pour M. M. P. la chronique des 20 rois dérive d'un abrégé de la chronique d'Alphonse X, (fait d'après un des mss. qui tendent à abréger le récit. Comme les mss. Y i. i. et X i 11 de l'Escorial), dont la chronologie a été retouchée et auxquels on a ajouté des extraits du *deuxième volume* de la chronique de 1344 et quelques autres additions. De cette nouvelle fusion aujourd'hui perdue, M. M. P. fait dériver trois compilations historiques qui portent les mêmes marques indéniables d'origine, à savoir :

1° La Chronique des vingt rois.

2° La troisième Chronique générale (compilation baptisée par M. M. P.).

3° La Chronique des rois de Castille.

Dans sa description du n° 20 (XVe siècle) M. M. P. s'applique à nous montrer en quoi cette chronique diffère de la troisième chronique générale d'une part, et d'autre part de la Chronique des rois de Castille.

L'auteur de la Chronique des vingt rois a connu le *Poema del Cid* et s'en est servi. Chemin faisant, M. M. P. nous indique aussi tout ce qui peut contribuer à dessiner nettement le caractère propre de la compilation qui nous occupe et la nature de l'importante chronique perdue, mentionnée ci-dessus.

1. *Hist. crit. de la literatura*, III, 588, n. 1; 590, n.; IV, 67, n. 2.

Le nº 21 est l'unique ms. complet de la Chronique des vingt rois que possède la Bibl. du roi.

IX. Troisième Chronique générale, nºs 23-25. C'est le nom que M. M. P. donne à la Chronique publiée par Florian de Ocampo sous ce titre : *Las quatro partes enteras de la Cronica de España que mando componer el serenissimo rey don Alonso llamado el sabio.* (Zamora, 1541 ; Valladolid, 1604.)

Personne alors ne doutait que ce ne fût le véritable texte de l'œuvre d'Alphonse le Savant. Mais bientôt les critiques se mirent à maltraiter l'édition d'Ocampo. Le marquis de Mondéjar dans ses *Memorias historicas del Rey D. Alonso el Sabio* (1777), et mieux encore, dans un curieux livre ms., conservé à la Bibl. Nat. de Madrid (*Corupcion de las Cronicas impresas de nuestros reyes*) reproche vertement à Ocampo d'avoir traité avec un sans-gêne trop évident l'œuvre du roi Alphonse X. Amador de los Rios emboîte le pas à Mondéjar.

M. M. P. défend Ocampo qui tomba, il est vrai, sur un médiocre ms., mais qui l'édita de son mieux en conservant le langage archaïque de son texte. En étudiant le contenu de la troisième Chronique générale, M. M. P. constate qu'une de ses particularités est l'absence du règne de Fruela II entre celui de son père Ordoño II et celui de son neveu Alphonse IV. Dans l'étude de cette famille de chroniques l'auteur procède comme il l'a fait pour la famille précédente, notant les emprunts, les altérations et relevant les passages qui appartiennent en propre à cette chronique.

X. Chronique des rois de Castille, nº 26. Cette chronique commence avec le règne de Ferdinand Ier, premier roi de Castille, et va jusqu'à la mort de saint Ferdinand. Dans certains mss. elle comprend encore le règne d'Alphonse X, suivant en cela la quatrième Chronique Générale et dans d'autres mss. nous trouvons même encore l'histoire de Sanche IV, et de Ferdinand IV d'après les chroniques particulières de ces rois. Cette chronique des rois de Castille a été aussi appelée Chronique du Cid, parce qu'elle traite longuement des faits et gestes du Campéador. Très lue, la chronique des rois de Castille fut souvent copiée. Amador de los Rios la croit écrite sous le règne d'Alphonse XI, ce qui provient de ce qu'il l'a confondue avec la chronique de 1344 ; de plus, il dit qu'elle n'est qu'une reproduction pure et simple des dix derniers règnes de la chronique générale, et là encore il s'est trompé. Mais M. M. P. est d'accord avec de los Rios quand celui-ci affirme que la chronique particulière du Cid n'est qu'un fragment de celle des rois de Castille.

XI. Quatrième Chronique Générale, nºs 27-28. Cette chronique est une traduction libre et amplifiée de l'histoire de Don Rodrigue de Tolède. Elle a été aussi sensiblement continuée puisqu'elle va jusqu'en 1455, date de la translation du corps du roi D. Juan II, mort l'année précédente. Publiée d'après un ms. de la Bibl. nat. de Madrid, cette chronique parut en 1893 dans la *Coleccion de Doc. inéd. para la hist. de Esp.* L'éditeur y voit une traduction du texte latin

de l'archevêque Don Rodrigue, faite par Don Gonzalo de la Hinojosa, évêque de Burgos, et continuée par un anonyme. Une rubrique du ms. qu'il reproduit l'a induit en erreur. Dans un autre manuscrit de la même bibliothèque cette chronique est attribuée à Don Pero Lopez de Ayala. Zurita qui l'a connue, la nomme simplement *Compendio ó Abreviaçion de las historias de Castilla*. M. M. P. se borne à montrer que les attributions ci-dessus mentionnées sont insoutenables et appelle cette rédaction *Quarta Cronica general*, puisqu'il est évident qu'elle est postérieure à la *Tercera* publiée par Ocampo. Voici les éléments qui composent cette quatrième chronique :

1° Une traduction de l'histoire de Don Rodrigue, différente de celle qui a été publiée dans le t. LXXXVIII de la *Coleccion de Doc. inéd. para la hist. de España*;

2° Des éléments qui doivent avoir été tirés de l'abrégé perdu de la première chronique générale;

3° Peut-être y a-t-il eu quelque emprunt fait à la chronique de 1344, mais sur des points où elle se rencontre avec la première chronique générale, ce qui rend l'affirmation difficile;

4° Le chapitre où il est parlé du jongleur Paja que Pineda dit tiré de l'ancien supplément à la chronique de l'archevêque Don Rodrigue;

5° Les chroniques particulières des quatre successeurs de Saint-Ferdinand. — Ce qui fait la valeur de cette quatrième Chronique générale, c'est qu'elle contient d'importants passages originaux (pour les derniers règnes surtout) qu'on ne trouve pas dans les Chroniques de Ayala.

XII. Remaniement de la Chronique Générale de 1344, n° 29. — M. M. P. croit que ce remaniement fut fait à Tolède, car cette ville y est souvent mentionnée et on a trouvé beaucoup de copies de cette chronique dans la province de Tolède. L'auteur a connu la rédaction moderne de la Chronique de 1344. Il s'en est servi jusqu'au règne d'Alphonse VIII, et à partir de ce moment il a suivi fidèlement la chronique de Castille. A ces deux sources l'auteur emprunte toujours les versions les plus extraordinaires et les rend en un style ampoulé. Son mérite est de se souvenir et d'utiliser des récits poétiques aujourd'hui perdus. En décrivant le n° 29, M. M. P. énumère le contenu de la quatrième chronique générale et l'illustre de renvois et d'observations sur les mss. que son compilateur a dû consulter.

XIII. Chronique de Pedro Tomiel, n° 30.

XIV. Atalaya des chroniques de l'archiprêtre de Talavera, n° 31.

XV. Chronique du Prince de Viana, nos 32-33.

XVI. Histoire de Don Rodrigue Sanchez de Arévalo, nos 34-35.

XVII. Rois de Grenade, par Fernand del Pulgar, nos 36-37.

XVIII. *Novenario Estorial de Diego Fernandez de Mendoza*, n° 38, deux volumes (écriture du XVIe siècle). On connaissait un *nobiliario general* de cet

auteur ; mais personne avant M. M. P. n'avait mis la main sur ce *novenario*, œuvre écrite par Diego Fernández de Mendoza, avec l'aide de la *Cronica d'España abreviada de Mosen Diego de Valera*. Le titre singulier de cet ouvrage répond à sa division en neuf livres correspondant aux neuf mois de la grossesse de la vierge. A partir de l'histoire des Goths l'auteur suit à la lettre l'ouvrage de Mosen Diego. Mais il ajoute à tous ses livres des introductions originales et il sème l'œuvre entière de chapitres qui sont bien à lui, comme ceux qui traitent de l'origine des Goths, des Amazones, de la vie de Mahomet, etc. Il emploie aussi la Chronique de Castille et la Chronique de 1344. Pour le règne d'Alphonse X les additions de Diego Fernández de Mendoza au texte de Valera sont nombreuses, mais désordonnées. Il s'en aperçoit et s'en excuse comme suit : « Busque « las escrituras y coronicas que mas pude, tratando las unas y las otras, a las « vezes lo primero puse en lo postrero y lo de apostre, adelante, asy que « syguiendo my vya, hallé el defecto de no yr lo uno en pos de lo otro. » (Fol. 470 d.). Le deuxième volume finit avec l'année 1307 et le règne de Ferdinand IV. Les quatre derniers livres perdus de cette histoire, — la table nous l'apprend — commençaient respectivement avec D. Pedro I, avec le roi D. Juan I, avec D. Juan II, et le neuvième et dernier s'ouvrait par le mariage de D. Ferdinand avec Dª Isabelle.

XIX. Chronique de Mosen Diego Ramírez de Ávalos, nº 39-40. — M. M. P. indique sommairement le contenu de ce remaniement de la chronique du prince Carlos de Viana. Elle va jusqu'à la conquête de Ferdinand le Catholique.

XX. Chronique des chevaliers catalans, par Francisco Tarafa, nº 41. — Cet ouvrage, composé sous le règne de Charles-Quint, fait suite à la chronique de Catalogne, compilée par le même auteur en 1553.

XXI. Chronique qui va de l'année 721 à l'année 1415, nº 42. Le compilateur s'est servi de la chronique de 1344.

XXII. Sommaires d'histoire générale d'Espagne, nºs 43-54. Le nº 52, *Généalogie des Rois*, par D. Alonso de Cartagena, est un manuscrit du xvᵉ siècle, contenant un abrégé de la version que Juan de Villafuerte fit en 1463 du texte latin d'Alonso de Cartagena. Ce qui fait l'intérêt de ce ms. c'est qu'il est orné de portraits à la plume des rois et des grands personnages, portraits qui ont un caractère très individuel et qui sont de bons documents pour l'histoire du costume. La planche VII qui reproduit une page de ce ms. en fait foi.

Les notices des 54 mss. qui forment ce précieux catalogue sont suivies d'un index alphabétique des cotes où M. M. P. complète la description des volumes de mélanges dont font partie quelques-unes des chroniques décrites. Enfin une table des noms propres termine ce substantiel aperçu des richesses du Cabinet des mss. de la Bibliot. du roi.

Un travail comme celui que nous venons d'analyser vaut surtout par la mise en lumière de nombreux détails qui permettent d'accepter ou de rejeter telle ou

telle affirmation contenue dans les chroniques. Nécessairement fragmentaire, ce catalogue n'en sera pas moins prisé par les érudits, à qui il donne un cadre de classement pratique et raisonné pour mettre un peu d'ordre dans le fouillis des chroniques espagnoles. A M. M. P. revient l'honneur d'avoir en partie débrouillé l'écheveau enchevêtré de l'historiographie espagnole du moyen-âge. Il n'oubliera pas, nous l'espérons, que nous sommes en droit d'attendre de lui une histoire des sources de l'histoire générale d'Espagne et une édition de la première chronique générale.

Mario SCHIFF.

CHRONIQUE

D'une conférence en langue française faite à Paris, le 18 avril, par Madame Emilia Pardo Bazán, sur « l'Espagne d'hier et celle d'aujourd'hui », il est intéressant de citer ce qui suit :

Je ne me joindrai pas à la pléiade des savants pour réprimander les rêveurs et les poètes : au contraire, je dois justifier ces derniers, en expliquant leur curieuse maladie de la vision. Il est vrai qu'ils ont vu l'Espagne à travers le brouillard d'une légende; mais la légende, sorte de *romancero* attardé, est l'œuvre collective des Espagnols.

On dirait qu'en traversant les Pyrénées, un esprit d'illusion s'empare du voyageur. C'est la légende, qui le tient et ne le lâchera plus. Que s'est-il passé? Une chose bien simple : la contagion. Cela se gagne. Cette légende de malheur, nous l'avons dans le sang, elle a désorganisé notre cerveau, elle a préparé nos humiliations et nos désastres...

Le signe caractéristique de cette légende, c'est l'apothéose du passé. Grisés de ce passé capiteux, nous avons cru qu'il suffirait d'évoquer l'ombre des blanches caravelles des conquistadores pour garder nos conquêtes. Il faudrait pourtant s'entendre quand on parle du passé, et toute question un peu précise embarrasse singulièrement les fétichistes de la légende, ceux qui ont réussi à faire croire à la masse paisible et honnête du peuple espagnol que l'idéal serait d'arrêter l'évolution, de paralyser définitivement l'Espagne. Sommés de fixer la période historique à laquelle nous devons nous éterniser, ils nomment tantôt les rois catholiques qui fondèrent l'unité nationale, tantôt Charles-Quint et Philippe II, deux maîtres du monde entier. Et pourtant, on commence à s'avouer que ces grandeurs masquaient la décadence dont les effrayants progrès seront toujours une énigme sans clef pour les « légendistes »...

Ce cas d'une nation qui — juste au moment où elle remplit l'histoire, arrive au faîte de ses destinées, et découvre et conquiert un monde inconnu — commence à déchoir avec une rapidité inconcevable, a étonné les historiens, et on a tenté de l'expliquer de cent façons, qui peut-être se partagent la vérité. Les uns parlent d'anémie causée par les pertes de sang, par cet effort prodigieux de subjuguer l'Amérique après l'Europe; les autres, d'erreurs capitales, des Maures et des juifs expulsés, emportant notre commerce et notre richesse. Tantôt c'est le fanatisme religieux et l'Inquisition, tantôt le teutonisme, le despotisme de Charles-Quint, remplaçant nos bonnes vieilles traditions de liberté et de justice populaire. On peut discuter ces explications, mais le fait indéniable, c'est la décadence. Rien de plus éloquent que cette Espagne morne et déserte, cette pauvresse en haillons couleur d'amadou, rongés par le soleil, ces silhouettes que les poètes satiriques du XVIIe siècle aiment à esquisser : l'hidalgo, son cure-dent á la bouche, des miettes bien ostensiblement éparses sur le justaucorps, histoire de faire croire qu'il a dîné, ou le truand déguenillé humant un rayon de soleil, tendant la main, appuyé à quelque merveilleux porche d'église. Et voilà les artistes d'accord avec les hommes de lettres; regardez les tableaux de Velazquez, de Murillo : des bouffons, des nains, des mendiants, des enfants pouilleux, — à côté des fiers seigneurs à gants de chamois, des idéales Madones planant, en extase, dans le ciel chaud du Midi ! — Notre poète Quevedo parle des choses qui semblent exister et qui ne sont qu'une ombre vaine. Cette ombre nous enveloppait déjà. L'Espagne allait devenir l'éternelle fiancée d'un spectre, la patrie des revenants, et un autre poète, moderne celui-là, Gaspar Nuñez de Arce, nous apprendra qu'en Espagne il ne reste de bien vivant que les morts. Nous allions nous draper dans le suaire de notre légende.

Je dis légende, je ne dis pas histoire. La paresse et la routine ont trouvé commode de se tenir à la légende, et la légende a faussé notre jugement et notre sentiment. On n'a pas voulu rechercher le véritable esprit de nos traditions, ni s'avouer que plus on remontait le courant historique, plus on retrouvait le progrès, la liberté, la tolérance, la foi, le travail et l'effort viril — selon que chaque siècle sait comprendre et pratiquer ces vertus. Nous ne pouvions pas, c'est évident, nous tenir à la philosophie de Sénèque, à la civilisation des Califes, à la science de saint Isidore; il fallait continuer à marcher courageusement; mais nous possédions ce solide appui, cette forte souche de la tradition; il aurait suffi de ne pas s'arrêter au XVIIe siècle, il aurait fallu accepter l'esprit nouveau, pendant qu'il est nouveau, car à son tour il vieillira, et d'autres courants emporteront l'humanité vers l'avenir...

Je tâcherai de fixer les caractères de la légende dorée espagnole, au moment où elle s'évanouit. Selon la légende, l'Espagne serait restée, non seulement la plus brave, mais encore la plus religieuse et la plus galante et chevaleresque

parmi les nations. Nous sommes — toujours suivant la légende — d'ardents patriotes; nous méprisons l'argent et nous nous agenouillons devant la femme. Voilà, je crois, les affirmations de la légende d'or, très insidieuses, car elles renferment une certaine dose de vérité qu'il faut reconnaître...

Pour les autres affirmations de la légende, je dirai que les Espagnols ne méprisent pas l'argent, mais dédaignent les moyens de gagner cet argent, s'ils demandent un effort assidu. Toujours l'improvisation, le coup de théâtre; c'est pourquoi la loterie a tant de succès. L'apathie industrielle d'une grande partie des Espagnols (j'excepte les Catalans et les Basques de la Biscaye) a coupé court aux pronunciamientos et aux troubles politiques, en les poussant à placer leurs capitaux en fonds de l'État, et à en manger paisiblement le revenu...

Pour ce qui est de la galanterie espagnole, du culte de la femme, toujours la légende.

Les lois sont, dans la constitution de la famille, assez favorables à la femme, les mœurs entièrement défavorables et parfois il serait bien difficile de constater non pas la galanterie, mais la simple politesse à son égard. Elle est autorisée à suivre les cours des Facultés, à étudier à l'Université; mais on blâme, on ridiculise celles qui profitent de cette autorisation; les familles n'osent pas braver l'opinion, la femme reste sans autre issue que le mariage, et, dans les classes pauvres, le service domestique, la prostitution et la mendicité. Des millions de femmes ne savent ni lire ni écrire. J'ai parlé de cette stabilité ou plutôt de cette stratification sociale que tant d'Espagnols considèrent comme l'état idéal : c'est surtout au sujet de la femme que toute évolution scandalise. La femme, pour les Espagnols, c'est l'axe immobile du monde. Il est curieux d'étudier les idées même des radicaux au sujet de la femme : ils trouvent si bouffon, si insensé de vouloir lui accorder des droits! La femme est née exclusivement pour le foyer... Étrange erreur d'imaginer qu'on immobilisera la femme et que la race pourra avancer dans un sens quelconque! La femme immobile, tout s'immobilise; le foyer arrête l'évolution, et l'entière stagnation n'étant pas possible, infailliblement on reculera vers le passé. Sous beaucoup de rapports, le mouvement en Espagne a été régressif. Notre légende dorée a été funeste, car en nous persuadant que nous en avons toutes les qualités, elle nous a inoculé l'horreur du changement, et empêché de suivre les bons exemples d'autres nations plus prospères et plus actives. Notre paresse, peut-être la fatigue des soirs de bataille et de triomphe, s'est arrangée de cette quiétude, et la littérature, où la volonté confuse de la race s'exprime et se reconnaît, a offert avec complaisance ses magiques miroirs où le passé se reflète plein de prestiges.

Le Gérant, Aug. Picard,
Archiviste-Paléographe.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

SIXIÈME ANNÉE

Numéro 18. — Deuxième trimestre 1899

SOMMAIRE

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

1899

TROMPOGELAS

A la page 1054, col 3, du *Diccionario de la lengua castellana por la Real Academia Española* (12ª ed. Madrid 1884), on lit :

Trompójelas. Voz que se usa en la fr. proverb. *castigame mi madre, y yo trompójelas* [1].

En accentuant le second *o* au lieu du premier, en changeant le *g* des anciens textes en *j*, et en faisant d'un indicatif présent suivi de deux pronoms personnels compléments l'objet d'un article spécial [2], l'Académie a commis une triple bévue [3]. Elle a vraisemblablement pensé de ces onze lettres ce qu'en pensait Juan de Valdés : « No sé que se le antojó al que compuso el refran que dize *Castigame mi madre, y yo tromposelas,* y digo que

---

1. Le proverbe figure déjà, avec la même orthographe et la même accentuation, à l'article MADRE (p. 661, col. 1) : « Castígame mi madre, y yo trompójelas. fr. proverb. que reprende á los que, advertidos de una falta, reinciden en ella frecuentemente. » — La première édition du Dictionnaire écrit *trompóselas* et donne comme explication : « Refr. que reprehende à los que advertidos de una falta incurren sin emienda en ella freqüentemente, ò por descuido ò buscando ocasiones libres de censura. » (art. *trompar.*)

2. Dans les *Adiciones y enmiendas* placées à la fin du volume, on lit : « *Trompógelas*. Suprímase este art. »

3. Aucune édition antérieure à la douzième ne fait de *trompogelas* un article spécial.

no sé que se le antojó, porque no sé que quiso dezir con aquel mal vocablo *tromposelas.*[1] »

Ce « mal vocablo » ne se trouve que dans le proverbe précité, et nous connaissons trois textes contenant ce proverbe. Ils datent, l'un de 1542, les deux autres de 1615.

Dans la *Tragicomedia de Lysandro y Roselia*[2], on lit :

Llévoos yo allá para que deprendais y tomeis avisos y doctrinas, porque más ven cuatro ojos que no dos, y éntraos por un oido y sáleos por otro, *castígame mi madre y trompóselas yo*[3] ; hija, sé buena madre, hé aquí un clavo, así eres tú, que no te aprovecha nada mi crianza y consejos.

Dans la seconde partie de *Don Quichotte* le proverbe se trouve à deux endroits[4]. Voici le premier (ch. 43) :

— Tambien Sancho no has de mezclar en tus platicas la muchedumbre de refranes que sueles, que puesto que los refranes son sentencias breves, muchas vezes los traes tan por los cabellos, que mas parecen disparates que sentencias.

— Esso Dios lo puede remediar, respondio Sancho, porque se mas refranes que vn libro, y vienenseme tantos juntos a la boca quando hablo, que riñen por salir vnos con otros : pero la lengua va arrojando los primeros que encuentra aunque no vengan a pelo, mas yo tendre cuenta de aqui adelante de dezir los que conuengan a la grauedad de mi cargo, que en casa llena presto se guisa la cena, y quien destaja no baraja, y â buen salvo estâ el que repica, y el dar y el tener seso ha menester.

— Esso si Sancho, dixo don Quixote, encaxa, ensarta, enhila refranes que

1. *Diálogo de la lengua*, éd. Eduard Boehmer (Bonn, 1895), p. 390.

2. *Tragicomedia de Lisandro y Roselia, llamada Elicia, y por otro nombre cuarta obra y tercera Celestina.* Madrid, 1872, in-8 (*Coleccion de libros españoles raros ó curiosos*, t. III.)

3. Les éditeurs ont mal accentué ; je n'ai pas à ma portée l'édition de 1542.

4. Les deux passages sont reproduits ici d'après la première édition (1615). — Les commentateurs de *Don Quichotte* ne disent rien. Clemencin (t. V, p. 359) se borne à reproduire l'explication du premier Dictionnaire de l'Académie, et accentue *trompógelas.* — L'Académie, dans son édition de *Don Quichotte* (1782), accentue *trómpogelas* (t. IV, pp. 97 et 414), se mettant ainsi en contradiction avec son propre dictionnaire.

nadie te va a la mano ; *castigame mi madre, y yo trompogelas*. Estoyte diziendo, que escuses refranes, y en vn instante has echado aqui vna letania dellos, que assi quadran con lo que vamos tratando, como por los cerros de Vbeda. Mira Sancho, no te digo yo que parece mal vn refran traydo a proposito : pero cargar y ensartar refranes a troche moche haze la platica desmayada y baxa.

Voici le second (ch. 67) :

— No mas refranes Sancho, dixo don Quixote, pues qualquiera de los que has dicho basta para dar a entender tu pensamiento, y muchas vezes te he aconsejado, que no seas tan prodigo de refranes, y que te vayas a la mano en dezirlos : pero pareceme, que es predicar en desierto, y *castigame mi madre, y yo trompegelas*.

— Pareceme, respondio Sancho, que vuessa merced es, como lo que dizen ; dixo la sarten a la caldera, quitate allâ ojinegra : estame reprehendiendo, que no diga yo refranes, y ensartalos vuessa merced de dos en dos.

— Mira Sancho, respondio don Quixote, yo traygo los refranes a proposito, y vienen quando los digo, como anillo en el dedo : pero traeslos tan por los cabellos, que los arrastras, y no los guias, y si no me acuerdo mal, otra vez te he dicho, que los refranes son sentencias breues, sacadas de la experiencia, y especulacion de nuestros antiguos sabios, y el refran que no viene a proposito, antes es disparate que sentencia.

Ainsi que l'on vient de le voir, ces citations fournissent trois textes du proverbe, mais il n'y a là qu'une apparence. Le déplacement de *yo* dans le texte de la *Tragicomedia*, sans importance quant au sens, n'est pas en harmonie avec la rythmique habituelle des proverbes. Le *trompegelas* du second passage de *Don Quichotte* nous offre un prétérit inadmissible et n'est probablement qu'une faute d'impression [1]. C'est donc la leçon du chapitre 43 qui est la bonne, et c'est d'ailleurs celle que l'on trouve dans les *refraneros*.

Dans le recueil du marquis de Santillane [2], le proverbe se

1. Tous les éditeurs de *Don Quichotte* ont imprimé *trompogelas* ou *tromposelas*, mais aucun, croyons-nous, n'a indiqué la rectification apportée.

2. *Los refranes que recopilo yñigo lopez de mendoça por mãdado del Rey don Iuã. agora nueuamente glosados. En este. Año de mil e d. e xl. j.* (Édition réimprimée dans le tome I du *Refranero general español* de José María Sbarbi. Madrid, 1874.)

trouve ainsi noté : *Castiga me mi madre, e yo trompogelas* [1]. C'est également le texte donné (à une lettre près : la conjonction *e* remplacée par *y*) par Hernan Nuñez et Correas [2] pour ne citer que les plus importants. — Il convient d'ajouter que dans quelques *refraneros* et dictionnaires on trouve une variante n'affectant que le premier mot : Covarrubias, Franciosini, Correas [3] donnent en effet : *Riñeme mi madre, y yo tromposelas.*

Si le sens général du proverbe a été expliqué correctement ou à peu près par les glossateurs et les lexicographes, l'interprétation de *trompogelas* reste encore à établir. Juan de Valdés a le courage d'avouer son ignorance à cet égard, mais il est le seul. Mal Lara s'exprime ainsi : « Castigame mi madre, que es, dizeme muchas amenazas, yo trompogelas, hago dellas lo que los niños del trompo, que le hazen dar muchas, y espesas bueltas, sin mas prouecho, porque donde ay obstinacion, la correccion aprouecha muy poco [4]. » La dernière partie n'est qu'un emprunt à un devancier : le glossateur anonyme des *refranes* du marquis de Santillane avait déjà dit en 1541 à propos de ce même proverbe : « Do hay obstinacion, poco aprouecha correccion. » Quant au rapprochement de *trompogelas* et du substantif *trompo*, c'est un

1. D. José Amador de los Rios, dans son édition des *Obras de don Iñigo Lopez de Mendoza, marqués de Santillana* (Madrid, 1852) accentue *trompógelas* (p. 508), faute fidèlement reproduite par l'édition placée dans les *Orígenes de la lengua española* de Mayans (Madrid, 1873, p. 154). Dans l'édition des *Orígenes* de 1737 il n'y a pas d'accent.

2. Le recueil manuscrit de Correas n'a encore été signalé par personne : j'en possède une copie depuis plusieurs années. C'est, de beaucoup, la plus vaste collection de proverbes castillans qui ait jamais été réunie : tous y sont notés au moyen de l'orthographe phonétique spéciale au célèbre professeur de Salamanque. Les commentaires sont fréquents, et généralement bien supérieurs à ceux des recueils analogues.

3. Franciosini accentue *trómposelas*. Covarrubias et Correas écrivent sans accent.

4. Refran 576.

pauvre jeu de mots, que des traducteurs modernes de *Don Quichotte* ont eu la naïveté d'accueillir[1].

Correas, qui n'hésite jamais à commenter les proverbes qui lui semblent d'un sens douteux ou au sujet desquels il a quelque éclaircissement à fournir, est muet pour celui-ci, dont il se borne à donner les deux textes :

Kastigame mi madre, i io tronposelas = *Rriñeme mi madre...*

Rriñeme mi madre, i io tronposelas, o *tronpoxelas* a lo viexo.

On doit une mention spéciale à ceux qui ne pouvant interpréter *trompogelas* ont cru à une mauvaise lecture et, de leur propre autorité, ont corrigé plus ou moins ingénieusement :

1° Dans une brochure[2] destinée à annoncer la publication prochaine d'une œuvre « filológico-filosófica », l'acariâtre Antonio Puigblanch s'exprimait ainsi :

---

1. Dans sa traduction française de *Don Quichotte* parue en 1836, Viardot traduit (t. II, p. 295) *Ma mère me châtie et je fouette la toupie* et (t. II, p. 467) *Ma mère me châtie et je fouette ma toupie.* Onze ans plus tard (1847), dans une nouvelle traduction française, Damas Hinard traduit (t. II, p. 363) *Ma mère me châtie et je fouette la toupie*, et (t. II, p. 576) *Ma mère me châtie et je fouette ma toupie.* Il y a là une coïndicence telle qu'il conviendrait peut-être de l'appeler autrement, mais peu importe ici : il nous suffit de savoir que le *je fouette la* ou *ma toupie* a fait école. Damas Hinard n'est pas le seul à s'être approprié cette locution : M. Lucien Biart a publié en 1878 une traduction de *Don Quichotte* dans la préface de laquelle (p. 1) il reconnaît « l'incontestable mérite » de la traduction de Viardot et y rend sans doute hommage en traduisant (t. IV, p. 39.) *Ma mère me fouette et je fouette la toupie*, et (t. IV, p. 256) *Ma mère me fouette et je fouette ma toupie.* C'est M. Lucien Biart que Prosper Mérimée consultait « sur des points obscurs de la philologie espagnole » !

2. *Prospecto de la obra filologico-filosofica intitulada Observaciones sobre el origen y genio de la lengua castellana, en las que tambien se habla de las demas lenguas principales de Europa, por Antonio Puigblanch.* Londres : en la imprenta española de M. Calero, 1828, in-12, 38 pp. — Cette brochure se trouve généralement au tome I des *Opusculos gramatico-satiricos del Dr. D. Antonio Puigblanch contra el Dr. D. Joaquin Villanueva escritos en defensa propia...* Londres, 1829, 2 vol. in-12.

¿ Cual es el verdadero y genuino significado del refran en lenguage antiguo : *Castigame mi madre, y yo crómpogelas*, que así es como debe escribirse, y no *trómpogelas*, como escribe la Academia, y otros autores, por cuyo motivo no es extraño le hayan dado una aplicacion agena, y aun contraria a la que le conviene ? Corregido del modo dicho este refran, queda casi del todo vencida su dificultad.

L'œuvre annoncée ne parut pas et les éclaircissements complémentaires que devait donner l'auteur font défaut : *crómpogelas* risque fort de passer à jamais pour une pure fantaisie.

2° Un manuscrit du *Diálogo de la lengua* [1] porte en marge : « parece que está corrompido de trampeoselas. »

3° L'Académie espagnole (5e édition et suiv.) écrit *trampóselas*. D. Vicente Salvá [2] accepte cette correction, relègue la vraie leçon au second plan et cite le proverbe de la manière suivante : *Castígame mi madre, y yo trámposelas* (ó *trómpogelas*). D'autres lexicographes ont adopté *trampóselas* et n'ont même plus reproduit la forme authentique [3].

Il est à peine besoin de faire remarquer que l'unanimité des textes, des *refraneros* et des dictionnaires anciens rend difficile le recours à toute correction, et que d'ailleurs aucune des trois proposées n'est admissible. C'est bien *trompogelas* ou, si l'on préfère une forme moins archaïque, *tromposelas* qu'il s'agit d'expliquer. Le verbe *trompar* a été défini dans la première édition du dictionnaire de l'Académie espagnole « Engañar á alguno ». Et le rédacteur ajoute : « Tiene poco uso ». Il est trop évident que ce sens ne lui a été attribué qu'en vue d'expliquer le proverbe, seul exemple à l'appui. Les deuxième, troisième et qua-

1. Ed. Boehmer, p. 390, note.

2. *Nuevo diccionario de la lengua castellana... por don Vicente Salvá*. 3a edicion. Paris, 1852, in-4.

3. Entre autres : *Nuevo diccionario de la lengua castellana... por una sociedad de literatos y bajo la direccion de J. B. Guim*. 2a edicion. Paris : Rosa y Bouret, s. d. in-4.

trième[1] éditions du dictionnaire de l'Académie reproduisent cette définition, mais à partir de la cinquième (1817) elle disparaît[2]. Actuellement les dictionnaires voient dans *trompar* l'équivalent de « jugar al trompo » ; quelques-uns seulement indiquent comme sens ancien « engañar[3] ».

En réalité, il convient de voir dans *tromparselas* une expression elliptique analogue, comme formation, à *apostarselas á alguno*, *chantarselas*, *haberselas con alguno*, *pelarselas*, *tenerselas* : mais l'absence de tout texte autre que le proverbe ne permet d'expliquer ni l'ellipse ni le sens exact de *trompar*. Accessoirement, la déclaration de Juan de Valdés, le silence des dictionnaires et le maintien dans le *Don Quichotte* de la forme archaïque du pronom *ge* permettent d'affirmer que cette expresssion idiomatique disparut d'assez bonne heure de la langue et que le sens littéral s'en perdit avec l'usage.

R. Foulché-Delbosc.

---

1. La 4e édition est de 1803.

2. On l'a rétablie dans les *Adiciones y enmiendas* placées à la fin de la douzième édition (p. 1118) : « *Trompar*. a. ant. Engañar, burlar. »

3. Un recueil plus que médiocre, l'*Anthologie espagnole ou choix de morceaux en prose et en vers* de F. Piferrer (2e éd. Paris Va Baudry, 1858, in-18), contient le chapitre 67 de la seconde partie de *Don Quichotte* et la note suivante : « *y yo trompógelas*, et je ne me corrige pas, du verbe ancien *trompar*, tromper l'espoir de quelqu'un. » (p. 74). — D. Eduardo de Mier, dans ses notes du *Diálogo* de Valdés (*Origenes* de Mayans, Madrid, 1873, in-8) s'exprime ainsi : « *Castigame mi madre, y yo trómposelas*. Este refran enigmático, cuyo sentido desconocia el autor, ha atormentado y sigue atormentando á los estudiosos, sin que hasta ahora pueda decirse con seguridad que se haya resuelto la dificultad. Es de presumir, sin embargo, que este verbo *trompar*, afin del *tromper* frances, y del *trampear* y *entrampar* español, significase tambien en lo antiguo *engañar*. En este caso el acento ha de estar sobre la *o*, y ha de ser *trómposelas*, dando á entender, que, á pesar del castigo de la madre, el castigado ó la castigada continuaba engañándola. » (p. 93).

RECUERDE EL ALMA DORMIDA

(DUAS PALAVRAS AO AUCTOR DA *ANTOLOGIA DE POETAS LIRICOS*, III, 100-116; VI, CIV-CLI).

Ás diligentes investigações do historiador da Lyrica Castelhana não se occultaram tres glosas, compostas por illustres Portuguêses e divulgadas pela imprensa do sec. XVI em tributo a Jorge Manrique, sendo duas do gentilissimo poeta da *Diana* e uma, muito suave, de Gregorio Silvestre.

Outras homenagens ha todavia, prestadas por esta nação, essencialmente lyrica e elegiaca, á mais formosa poesia medieva do Parnaso hispanico, que não tiveram menção honrosa no brilhante estudo engastado na Introducção ao VI° volume da *Antologia*. Algumas datam ainda do tempo do auctor; as mais pertencem aos dois seculos immediatos. São, além de copias em miscellaneas manuscriptas, que não vale a pena mencionar por não incluirem variantes auctorizadas, uma anecdota caracteristica, numerosas referencias elogiosas a Jorge Manrique; a recitação de versos soltos seus do pulpito abaixo, ou no palco; referencias em cartas familiares; parodias no sentido grego da palavra; e divagações, em versos de pé quebrado, sobre o menosprezo do mundo que na forma e no fundo accusam como fonte de inspiração as coplas : *Recuerde el alma dormida*.

Não pretendo registar as longas e enfadonhas listas que se poderiam constituir, explorando a obra historica, dramatica e lyrica dos Quinhentistas portuguêses e dos epigonos. De resto,

ainda que as juntasse, sempre se chegaria a apurar que a gloria do austero e sobrio moralista não iguala a que alcançaram entre os « poucos e loucos » d'esta faixa occidental da peninsula, o namorado Macias, o parvo do Garci-Sanchez [1] e o enraivecido Juan Rodriguez del Padron. O meu fim é publicar uma parodia inedita, dar noticia de outra, indiatica, e escolher entre as restantes provas de admiração dadas a Jorge Manrique algumas mais significativas; estabelecer quaes entre os versos do poema lograram maior popularidade, transformando-se pouco a pouco, pelo menos na esphera dos eruditos, em ἔπεα πτεροεντα, e em frente do resultado que todos elles pertencem á primeira parte geral, combater algumas considerações criticas de Menéndez y Pelayo.

1° A anecdota é historica. Tempo da acção : antes de 1495. Lugar : os aposentos regios no paço de Evora. Personagens : D. João II recolhido para descansar, mas atormentado por insomnias, e o David d'este Saul a tanger-lhe melodias suaves e a psalmodiar de cór as meditações piedosas de Jorge Manrique. E isso por mandado especial do soberano que, para estimular o estro do novel trovador, o intima de que tão necessario é a um homem saber aquellas coplas como saber o Padre-Nosso [2].

1. Uma vez que me referi a Garci-Sanchez peço venia para accrescentar mais uma nota ás que ja publiquei sobre este poeta (na *RCHL.*, II, 120). O cantar inedito que principia : *Salgan las palabras mias Sangrientas del corazon* pertencia ao numero dos que o nosso Camões e o preceptista da *Arte de Galanteria* (p. 41) honravam com a sua predilecção. Quem abrir o Filodemo (Acto II, sc. 2 p., 31 da Ed. Bibl. Actualidade) para assistir a uma conversa na giria arrevesada dos escudeiros do sec. XVI, verá como Duriano, depois de invocar Garcilaso, Boscan, Petrarca, o Bembo, Platão, Ruy de Sande e Macias, recorre tambem a Garci-Sanchez, sem o nomear, citando aquelle principio de cantiga. Nem os editores, nem os traductores reconheceram até hoje a sua proveniencia, deixando subsistir a lição falsificada : *salgan las palabras mas sangrientas del corazon*.

2. Garcia de Resende, Chron.de D. Joam II, c. 201 : « E estando hũa noite na cama ja despejado, me perguntou se sabia as trouas de dom Iorge Manrique

2° Da mesma opinião eram os oradores sagrados. E se alguns entre elles abusavam de citações profanas, provocando censuras da parte de espiritos lucidos e sensatos como João de Barros, não foram as sentenças colhidas na elegia que as motivaram. Já tive occasião de alhures transcrever a curiosa passagem da « *Mercadoria Espiritual* », na qual o auctor das *Decadas* inculpa os pregadores de então, por citarem em seus sermões não só palavras dos livros sanctos e versos de *Recuerde el alma dormida*, mas ainda sonetos de Petrarca, motes de Garci-Sanchez e coplas de D. João de Menezes [1].

3° Da grande voga que as de Manrique foram alcançando nos derradeiros annos de sec. XV e no reinado de D. Manuel é outro testemunho uma das decimas toscas mas succulentas da *Miscellanea* de Resende. O pagem de D. João II, ao fallar, na sua velhice, dos heroicos feitos do Mestre D. Rodrigo, vencedor em vinte e quatro batalhas, assenta « *pedestremente* » :

Outro mestre singular
vimos, que é bem que nom fique,
sempre vencer, pelejar
com Mouros, terras tomar :
foi dom Rodrigo Manrique [2].

Por seu filho assi dizer
sua vida e escrever
em estilo tam subido
e de todos tam sabido
ho deixo eu de fazer.

4° As glosas tambem eram muito bem-vistas. Se alguem se lançava pela via dos melancolicos, mais abemolado que uma doçaina, ou se espraiava em reflexões asceticas sobre a ephemera passagem do homem por este mundo, retrucavam-lhe logo : « *bom eras tu para glosares as Coplas do Manrique* » [3] ou ainda : servias para nos dizeres por aqui além « *mil maravalhas mais caldeadas que Recuerde el alma dormida* ».

que começão *Recorde el alma dormida*, e eu lhe disse que si ; fez-mas dizer de cor, e depois de ditas me disse, que folgaua muyto de mas ver saber, e que tão necessario era a hum homem sabellas, como saber o Pater noster e gabou muyto o trouar de muyto singular manha. »

1. *Rhopica pneuma*, p. 94. — Cf. *RCHL*. II, p. 120.
2. Misc., Estr. 149.
3. Jorge Ferreira de Vasconcellos, na sua *Eufrosina*, I sc. 1.

5° Em meados do seculo, o philosopho da Tapada, chorando numa elegia grandiosa a morte de seu primogenito, trucidado nos campos africanos, na flôr da vida, compara o seu infortunio com a gloriosa sorte dos dois Manriques, invejando aquelle pae feliz por ter succumbido em primeiro logar, e o filho por lhe ter dado sepultura honrosa e a immortalidade. E exclama, penetrado de um dó profundo que se impõe ao nosso respecto :

Ditoso aquele mestre Dom Rodrigo
Manrique, a quem em seu tempo louvou
o filho, e deu ao corpo em morte abrigo [1].

6° No mesmo anno (1553), o genio preclaro de Camões honrou especialmente con o seu sufragio o incomparavel doctrinal poetico de philosophia christan. Se não o guardava todo na fiel memoria, como Resende, lembrava-se da essencia, do andamento geral e do rhythmo, de modo sufficiente para poder imitá-lo, quando, na India, mirrado de saudades e de um pessimismo atroz, improvisava cartas jocoserias aos amigos. A unica que resta, escripta sobre o joelho, e enviada ao reino *com a candeia na maõ* para, acto continuo, expirar entre as do destinatario, contém, além de tres trechos directamente colhidos na elegia, nada menos de 24 meias-coplas manriquinas em português : notas plangentes sobre a sua solidão pessoal, intercaladas em contemplações philosophicas sobre o nirvana da vida. Cheios de arrebiques e trocadilhos, esses repentes pouco limados do cinzelador das Redondilhas sobre Zião e Babel nem de longe podem concorrer com os pulcros e solemnes versos do quatrocentista.

Eis umas amostras :

Que não ha tam alta sorte
nem ventura tam subida
ou desestrada

a quem um sopro da morte
não sopre o fogo da vida
e torne em nada.

1. O mesmo, na *Aulegraphia* 81 v.

2. Poesias de Francisco de Sá de Miranda, ed. C. M. de Vasconcellos, N° 147, 64. — Cf. N° 2.

Que o mais certo que temos
é nada têremos certo
ca na terra;
pois para seus não nascemos,
se o seu nos dá incerto,
nada erra.

Mundo, se te conhecemos,
por quê tanto desejamos
teus enganos?
E se assi te queremos,
muy sem causa nos queixamos
de teus danos.

Nascemos para morrer;
morremos para ter vida,
em ti morrendo.
O mais certo é merecer
nossa vida conhecida,
ca vivendo.

Enfim, mundo, es estalagem
em que pousam nossas vidas
de corrida;
de ti levam de passagem
ser mal ou bem recebidas
na outra vida[1].

7° As parodias que conheço são duas, ambas ellas politicas. Uma, mal conservada no Cancioneiro Luis Franco[2], e publicada talqual por Theophilo Braga[3], com todos os erros e lusismos que a deturpam naquelle apographo, é obra de um Indiatico bem-intencionado, mas pouco favorecido pelas musas, o qual cingindo-se servilmente ao texto original, conservando mesmo grande parte da sua phraseologia e todas as consonancias, ainda assim conseguiu produzir versos despidos de poesia. Só de longe em longe transluzem alguns accentos sinceros e commovidos. Endereçados ao Rei de Portugal D. João III accusam evidentemente um vice-rei tyranno, sobre cuja desregrada cobiça e moralidade duvidosa o censor indignado emprehende chamar a attenção. Pensei em Martim Affonso de Sousa (1542-1545) por este ter incorrido, mais do que os restantes, incriminações bem merecidas d'aquella especie. Mas o seu nome não figura nas coplas. Nem encontro ahi allusões claras aos actos do seu governo. Acabam abruptamente, depois de emittidos louvores saudosos a D. Francisco

1. Gröber, *Zeitschrift*, VII, 448-451.
2. A f. 198.
3. *Hist. Cam.*, I, 424.

de Almeida, o terribil Albuquerque, Soares de Albergaria, Diogo Lopes de Sequeira, D. Duarte de Menezes, o Conde da Vidigueira, e Henrique de Menezes. Faltarão por ventura mais duas coplas (quattro sextilhas) com referencias a Lopo Vaz de Sampaio, Nuno da Cunha, D. Garcia de Noronha, e D. Estevam da Gama? Neste caso, chegando á data precisa, teriamos a parodia completa das primeiras 25 coplas de Jorge Manrique, isto é toda a parte geral que os glosadores e parodistas costumam imitar. Ou faltaria apenas uma? com elogios de Sampaio e Cunha? Neste caso as queixas amargas do principio deviam ser referidas a Garcia de Noronha (1538-40). Ignoro-o. Mas pode ser que ainda cheguemos a apurar a verdade.

Bastará talvez recorrer a um codice alcobacense, guardado na Bibliotheca Nacional de Lisboa e conferir ahi com o treslado imperfeito de Luis Franco certas *Trovas feitas a D. Garcia Viso-Rei da India pellas de D. Jorge Manrique. Em hespanhol*[1]. Th. Braga, lendo estas linhas, de certo não deixará de verificar se são, ou não, identicas áquellas cuja existencia foi por elle revelada, ha annos.

Transcrevo o principio da parodia, falsamente chamada *glosa*, na epigraphe manuscripta:

Recuerde la India dormida
o bon (sic) Rey con brazo fuerte
contemplando
como la tienes perdida!
O venga quien la dispierte
batallando!

Todo lo hemos perder
lo por ganar y ganado,
que es peor;
y a nuestro parecer
el menor hecho passado
fue mejor.

8° A outra parodia, até hoje inedita (salvo erro), é uma creação não de todo infeliz, embora obscura e muito deturpada no manuscripto onde a colhi[2]. Escripta no tempo das mudanças —

1. *Cod. Alcob.* CCLXXV, f. 201, segundo os apontamentos de Fr. Joaquim de Santo Agostinho (Mem. Litt. V, 361).
2. Bibl. Port.: Ms 609 do Fundo Azevedo.

depois do infausto dia de Alcacer-Quebir, talvez quando o agonizante coroado ainda não tinha exhalado o ultimo alento, já nomeados os governadores, a vigorosa apostrophe á cidade de Lisboa é um dos primeiros desabafos que o desespero arrancou, de 1580 por diante, aos Nacionalistas não-seduzidos, que reconhecendo a perversão moral e a decadencia da antiga energia e virtude portuguêsa, procuravam retemperar o caracter do pôvo, instigando-o a sacudir o jugo estrangeiro[1].

E diz :

Pranto sobre a cidade de Lisboa[2].

1. Recuerda, ciudad dormida !
dexa el sueño y despierta
tu sentido !
Empieza llorar tu vida,
pues los que guardan tu puerta
te han traydo !
Como no ves lo que sientes ?
Como no sientes lo visto
tan cercano ?
Tus sentidos son dormientes
o te ha dexado Xpo
de su mano.

2. Del propheta Hyeremias
Hyerusalem con clamores
fue llorada
por ver que vernian dias
en que fuese de dolores
rodeada.
Sobre ti que llanto hiziera,
viendote tan demudada
en dos años !
Su voz tan alto pusiera
quanto eres descuidada
en tus daños.

3. Recuerda pues de dormir,
que el dormir te tiene muerta !
buelve en ti !
porque se quieren *cair*
tus altas torres, tu puerta !
guay de ti !
Tu esfuerço, tu confiança
en tiempo que bien dormias
se cayó !
Tu rey, tu sola esperança,
dormiendo tu muchos dias,
se perdio.

1. Além dos trechos intercalados na *Miscellanea* de Leitão Andrada, da *Relação muito certa* do apparato bellico para a expedição de 1578, publicada por Herculano, e da *Carta de um abbade da Beira*, dada a lume por Ribeiro Guimarães, ha muitos e bem curiosos escriptos em prosa e verso d'aquella epoca que merecem ser conhecidos : *Avisos*, *Lembranças*, *Satyras*, *Sermões*, *Cartas*, *Fallas*, *Trovas*, *Sentenças*, *Conselhos*, *Prophecias*.

2. A. f. 130.

4. De tus bienes el prostrero
quasi ya está consumido
y acabado;
de los males el primero
te tiene ya cometido
por un lado.
Dexo pestilencia y hambre
que no te quieren dexar;
dexo guerra,
mas tu libertad y sangre
juntos se van derramar
por la tierra.

5. Triste! que siendo princesa
de las ciudades del mundo
soberanas,
de cuya gloria y nobleza
las diosas del mar profundo
son ufanas,
Muy presto te bolverás
esclava de un tyranno
simulado
y lo que entonces verás,
jamas ningun pecho humano
lo ha provado.

6. Y aunque Milan, Sicilia,
Flandes, Napoles, Leon
bien lo dizen...
quanto del odio y embidia
mas antiga es la razon,
mas se avisen.
Mas si con esto dixere
que tus ojos son despiertos,
no lo creo,
antes parece que mueres
pues que los tienes abiertos
sin meneo.

7. Tu meneo, tu govierno
bien muestran que estás dormida
o moriendo,
pues no temes el invierno,
en el verano tu vida
proveyendo.
Del tiempo mil desventuras
puedes evitar con hierro,
y buen tino,
mas tienes cien mil locuras,
porque duermes en tu yerro
de contino.

8. Las armas que antigamente
pusieron tu fama y gloria
con la luna,
de quien toda humana gente
biva tiene la memoria,
tu — ninguna.
Con las letras livianas
trasmudaste sin cordura
de tal modo
que entre las cosas profanas
pones la milicia dura
ya del todo.

9. Los Cesares, los Scipiones
que con tu leche se hizieron
mas robustos,
siendo d'ellos mil millones,
quasi todos se morieron
de disgustos.
El disfavor es la muerte
del pecho leal y duro
lusitano.
Tu, si no mudas tu suerte,
te verás en el futuro
mas en vano.

10. Injustamente repartes
por solos los bachilleres
tus honores;
y a los que sirven a Martes
como gran nescia que eres
disfavores!

Cierto, muy bien se vengassen
capitanes animosos
mal-tratados,
si el meneo dexassen
destes himnos bellicosos
a letrados.

11. Y pues estan sin verguença
todos, y todo lo curan
loqueando
y tanto ya se desmandan
que al reves todo procuran
ir mandando,
Mudan costumbres y leyes,
queman textos sin empacho
por dineros;
con esto tienen los Reyes
a que les den el despacho
de fronteros.

12. De gineta los pusieron
y de negros mandilados
muy compuestos,
y los que su sangre dieron
andan a pie desmayados
con denuestos.
Igual razon y justicia
ay en otros.....
mas dañosos
que palean su codicia
con desprecio de doblones,
letigiosos.

13. Mas en lo que hay segurança
con uñas y con los dientes
se asseguran,
desdañan de la privança
porque al modo de serpientes
la procuran,
Estos con ojos.....
todo lo tienen llevado
por do quieren;
han se metido en la guerra
contra lo que han professado
sin *saberen*.

14. De nescios desconfiados,
en sus temas aborrecen
los expertos,
derraman los avisados
y los que mucho merecen
por desiertos.
Despues que estas gentes tales
en los conclaves entraron
por santones,
luego crecieron los males,
luego de mañas usaron
y invenciones.

15. Enfin el tiempo presente
a tal punto ya con estos
ha llegado
que antefieren al prudente
el nescio de ojos modestos,
jarretado.
Mira pues, ciudad mudada
de la antiga nobleza
quien te daña!
Ipocresia privada,
rabiosa naturaleza,
tema y maña.

16. Porque sepas do llegan
estos tus quatro inimigos
a dañarte,
contra el que los pueblos ruegan
por su Rey, sacan testigos
por mala arte.
Tanto puede el interesse,
primero fin destos tales,
y por tanto
lo que cada qual merece
son tormentos desiguales
de mi llanto.

17. Y pues deves reformarte
y deves dar el castigo
merecido,
deves tambien acordarte
de lo que este buen amigo
te ha rompido,
porque teniendo tus daños
y aun las causas presentes
tu memoria,
te buelvan los desengãnos
d'aquestas reglas regentes
de tu gloria.

18. Lo que primero te aviso
en mis postreras razones
y te ruego
es que pongas de improviso
letrados y beatones
en un fuego.
Y si todos no cupieren
por ser la copia de tantos
bachilleres,
queden todos, si se fueren
recoger los vanos sanctos
por que mueres,

19. Queden sin otros suplicios
si los palacios dexaren
soberanos,
pues tan mal truecan officios
divinos sin lo *pensaren*
con profanos.
Pero letrado ninguno
deve quedar sin quemarse
pues apenas
se halla de tantos uno
que no procure tratarse,
manos llenas.

20. Y dellos deves temer
tu libertad y nobleza
ser vencida,
pues al vano prometter
la cobdicia y la baxeza
está rendida.
El desengãno segundo
que no menos te conviene
que el primero
es que dizen por el mundo
que tu consejo no tiene
consejero.

21. Porque aunque sean llenos
tus conclaves de barones
differentes,
son empero mas ajenos
en juicios y pasiones
que prudentes.
Para consejos de guerra
juntas letrados y nescios
coronados;
pera regiren la tierra
buscas unos que por precios
son llevados.

22. Que males que van entre ellos!
que yerros, que desatinos,
que locuras!
pues estos guian aquellos,
siendo ciegos peregrinos
por obscuras.
Traten en hierro herreros,
letrados traten questiones
y sciencias,
los mercadores dineros,
los monjes meditaciones
y abstinencias.

23. Los que las armas usaren
den consejos de milicia
solamente;
tratar lo que professaren
cada qual con grande arte
es decente.

El prostrero te encomiendo
que no pongas en olvido
reformarte
y del mal que va creciendo
con muy estraño roido
despertarte.

24. *Nos autem quem sperabamus*
que havia de redimir
a Israel,
cada dia lo hallamos
que toma por se morir
vinagre y fiel.
Y pues el ansi se muere
dexando males sin cura
y sin remedio,
todo el pueblo te requiere
que uses con gran cordura
deste medio.

25. Mandes los governadores
que por ningun caso olviden
tu nobleza;
reprimas los traidores,
muestres a los que te piden,
aspereza.
Resistan con fuerte mano
por las leyes de su tierra
peleando;
traten de Rey lusitano
aunque sea por guerra,
profiando!

9° Os versos manriquinos citados com alguma assiduidade são apenas seis. — Em dissertações eruditas, prosas rhetoricas e poetas de alto cothurno occorrem tres conceitos sobre a brevidade e vaidade da vida, algumas vezes com allegação das fontes em que Jorge Manrique as haurira. E são :

Nuestras vidas son los rios
que van a dar en la mar
que es el morir (25-27) [1].
Este mundo es el camino
para el otro (49-50) [2].
Los plazeres y dulzores
de esta vida trabajada
que tenemos,
¿que son sino corredores?
y la muerte es la celada
en que caemos (133-138) [3].

1. V. *Aulegraphia* 69 : Salomon lo dixo : *todos los rios van a la mar* donde le aludio singularmente el Manrique.

2. Jorge Ferreira de Vasconcellos, *Ulysipo*, p. 147.

3. Camões emprega no seu *Filodemo* (Acto II, sc. 2) a ultima parte do conceito, de um modo jocoserio, fazendo jurar o mesmo escudeiro apaixonado que ja appareceu cantando versos de Garci Sanchez, que o fechar de janellas et outras demonstrações da sua namorada, não eram senão « *corredores* » do seu amor e a *cilada* em que ella queria cahisse.

Encontro uma só, relativa á igualdade de todos per ante a magestade da morte :

Allegados son iguales
los que viven por sus manos
y los ricos (34-36)[1]

Fama muito mais vasta alcançou a formula trivial :

Dexemos o los Troyanos
que sus males no los vimos
ni sus glorias (169-171)[2],

repetida nos seculos XVI e XVII, sempre que da allegação de exemplos longinquos se desejava passar a casos coetaneos, tanto a miude, como hoje se abusa do dicto de *Hamlet* : *What's Hecuba to him ?*

O unico verso verdadeiramente vulgarizado é todavia o primeiro. O solemne exordio *recuerde el alma dormida* passou a ser empregado familiarmente cada vez que um escriptor medianamente culto entendia dever gritar um *alerta! surge qui dormis* ao leitor[3].

10° Como se vê, todas estas citações pertencem á parte geral da elegia em que o poeta, esquecido da sua dôr individual, ergueu o vôo para expressar como ninguem o que todos pen-

1. Camões, *Carta a um amigo*. Destacados do conjuncto, e citando-se apenas as palavras iniciaes, estes versos nem sempre foram bem comprehendidos. Storck p. ex. não as traduziu satisfactoriamente, na sua excellente versão (*Sämmtliche Gedichte*, Bd. I, N° CLVI, l. 130). Cf. Gröber *Zeitschr.*, VII, 443.

2. P. ex. na *Eufrosina*, p. 18; na *Arte de Galanteria* p. 41; e Jeron. Freire Sarrão, *Discurso Politico*, p. 147.

3. *Aulegraphia* f. 81 v. — D. Francisco de Portugal, *Carta* p. 41. — Camões, *Carta*, p. 215. — D. Frco Manuel de Mello, *Hospital das Lettras*, p. 346. — Confira-se ainda a *Pavana* conservada no Canc. Juromenha, que principia : *Recuerde el cristiano el alma dormida*. — Gröber, *Zeitschr.*, VII, 618.

sam e sentem a respeito da morte e da inanidade das grandezas humanas. Só esta foi lida, glosada, decorada, e explorada pelo vulgo litterario. Ás acertadas censuras com que Menéndez y Pelayo fustiga a inercia dos compiladores modernos que, em compendios e tratados de rhetorica e poetica, fazem reluzir sempre mutilada, com apenas essas 24 estrophes do principio, a poesia que immortalizou á romana os nomes Rodrigo e Jorge Manrique, supprimindo o elogio funebre do pae, poderia-se portanto replicar que o veredictum de dois seculos attenua, se não desculpa, o seu procedimento.

No seu exame o critico falla das 43 estrophes que, segundo elle, formam o total da composição. Parece-me que o discipulo estudioso que recorrer ao texto, ficará perplexo encontrando apenas 40, perguntará quaes as tres que o mestre lhe sonega, e qual o modo de harmonizar o dicto com o feito?

Eis o conteudo da nota destinada a explicar-lhe o caso, e que por descuido não chegou a redigir.

Originariamente as Coplas eram só 40 : 24 que constituem a parte geral; e 16 dedicadas aos gloriosos feitos do Mestre. Depois da môrte de Jorge Manrique (1479) juntaram mais duas, achadas, segundo o depoimento de Rodrigo Osorio, no seio do poeta quando o mataram. São as que principiam *O mundo, pues que nos matas* (26) e *Es tu comienzo lloroso* (25), isto é as proprias que o curioso encontra transcriptas no estudo de Menéndez y Pelayo (a p. CVI). Collocadas originariamente no fim da composição, e destacadas, foram depois aceites como legitima propriedade de Manrique e engastadas no meio da poesia, tomando lugar depois da estrophe 24ª [1]. E, com efeito, uma das quatro sextilhas pelo menos é digna do auctor de *Recuerde el alma dormida* [2].

---

1. Na ordem das estrophes ainda ha outra particularidade. A 7ª *Si fuesse en nuestro poder* occupa o 13º lugar em varias impressões.

2. Ignoro quando sahiram pela 1ª vez, por não têr ao meu dispôr as ediçoẽs do sec. XV. Sei apenas que no Canc. de Sevilha de 1535 se acham

E a copla 43ª ?

Essa nasceu muito mais tarde e nunca poderá ser recebida como obra de Jorge Manrique. Seu auctor Luis Pérez, protonotario del Rei Felipe II, que deve ter sido franco admirador das Coplas, visto haver aceite a dedicação da versão latina, foi o primeiro entre os glosadores que, cheio de admiração e carinho pela parte até 1561 menos prezada, a paraphraseou e comentou tambem, justificando a novidade numa copla manriquina da sua propria lavra. Collocou-a entre as ja então 26 geraes e as 16 individuaes, accompanhando-a tambem de allegações em latim e deglosas. E diz:

Copla sobre los que alabã a su padre y de aqui comiẽçã las dez[1] *(sic) coplas q̃ han quedado hasta agora por glosar que glosadas son quarenta (!)*

De algunos fue reprehendido
aqueste justo alabar,
y sin razon,
no mirando quan devido
es del hijo al padre el dar
de aqueste son.

Y por esto es escusado
de la culpa que le dá
quien mas no supo ;
y las dexo en este estado
pues por ellas se verá
lo que en el cupo.

A copla immediata apparece encabeçada pela epigraphe : *Siguense las nueve coplas en que don Jorge alaba á su padre*[1]. Escuso dizer que na realidade seguem todas as dezaseis[2] (até *su memoria*) em que D. Jorge deu vasão á sua dôr filial.

---

impressas. Na nova edição do CG. vejo-as seguidas de uma *Adicion* ou *Continuacion* muito apreciavel, feita pelo mesmo Rodrigo Osorio, e de coplas *en menosprecio del mundo* e outras *sobre la desorden del mundo* que ja foram attribuidas a Manrique, sem razão sufficiente. A meu vêr, são obra d'aquelle seu feliz imitador. O que Rades de Andrada narra a este respeito, deriva, muito provavelmente, das indicações contidas no Canc. de 1535, e talvez ainda em outras publicações anteriores.

1. Na rubrica primeira falta por lapso *y seis* o que determinaria um corrector irreflectido a pôr na segunda 9, riscando 16 (ou 15?).

2. É incluindo a copla espuria de Luis Perez que Menéndez y Pelayo allude uma vez ás 17 votadas pelo filho ao enaltecimento do Mestre.

Que insignes calculistas somos, os philologos, todos; com raras excepções [1].

11° Dois musicos, um Gabriel Diaz, certamente peninsular, e o francês Phelippe Rogier, composeram Vilhancicos de Natividade sobre o texto de *Recuerde el alma dormida*, perdidos com a Bibliotheca de D. João IV [2].

12° Para concluir uma pergunta. Será de rigor conservarmos diplomaticamente a ponctuação dos textos antigos? Não seria p. ex. preferivel destacarmos a alma dormida, por meio de uma virgula, do imperativo *recuerde*, considerando este como neutro, e o substantivo como um d'aquelles vocativos vivazmente realistas, accompanhados de artigo, que a poesia archaïca e popular tanto favoreceu? Bastará lembrar os exemplos citados por Diez (Gram., III, c. 2 § 1): *Dios te mantenga, la muchacha*; — *Los romeros, bien vengais!* ou *Que haceis, la blanca niña*? [3] Creio que não, por não conhecer por ora exemplo algum em que o verbo esteja na 3ª pessoa. Entre os glosadores os mais consideraram *el alma* como sujeito; outros a tiveram em conta de complemento. Mas tambem houve quem reconheceu nella uma entidade apostrophada.

Carolina MICHAËLIS DE VASCONCELLOS.

---

1. Lemcke (*Handbuch*, II, 170) diz que as coplas são 46!
2. Joaquim de Vasconcellos, Index da Livraria de Musica de D. João IV, p. 174 et 423.
3. Cf. *Yo me iba, la mi madre, a Santa Maria del Pino* ou *Guardas, la mi madre, Guardas, mi poneis.*

LES ORIGINES

DE LA CARTE D'ESPAGNE

Elles ne sont pas faciles à démêler, les origines de la cartographie des diverses régions de l Europe, et l'on ignore le plus souvent sur quels éléments reposent les plus anciennes cartes qui nous soient parvenues.

Il est cependant certaines règles que l'étude toute moderne des vieux documents nous a permis d'établir et qu'il est bon d'exposer ici brièvement.

Depuis un temps immémorial, le bassin de la Méditerranée a été le centre de la civilisation. Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, l'histoire de l'Égypte et de l'Asie nous était pour ainsi dire inconnue, et ce n'est que depuis le déchiffrement des hiéroglyphes et des inscriptions cunéiformes que nous commençons à nous faire une idée un peu exacte des révolutions, des guerres et des invasions dont ces contrées ont été le théâtre. Sous les Romains et pendant le moyen âge, c'est à la Méditerranée qu'aboutit le commerce du monde.

Rien d'étonnant à ce que dès les premières années du XIV[e] siècle, c'est-à-dire après les croisades pendant lesquelles tant de navires sillonnèrent cette mer, rien d'étonnant à ce qu'on possède pour cette région des cartes marines relativement exactes quand on songe au petit nombre et au peu de précision des instruments d'observations dont disposaient les navigateurs de cette époque [1].

---

1. Voir : La Roncière. *Histoire de la marine française.* Paris, Plon, 1898, in-8. Tome 1er, *passim.*

Leurs cartes et leurs portulans – car ce sont deux choses différentes bien qu'on donne souvent et par abus aux cartes le nom de portulans alors que ces derniers ne sont, à vrai dire, que des instructions nautiques — leurs cartes et leurs portulans sont dressés et établis suivant les résultats de l'expérience seule et n'ont rien emprunté aux ouvrages historiques et géographiques des anciens qui ont inspiré toute la géographie monastique du moyen âge.

La plupart des produits de cette école : cartes et mappemondes, ont été publiés et étudiés par Lelewel [1], par le vicomte de Santarem [2] et tout récemment par K. Miller [3], mais la topographie, comme la chorographie, n'a pas grand'chose à y glaner. Ces cartes sont intéressantes pour l'histoire des doctrines, mais ce ne sont pas là des documents qui aient une valeur pratique.

Il arrive cependant une époque, au XIVe siècle, où certains cartographes — et c'est l'éternel honneur de l'école catalane, — ne se contentent plus de dessiner des cartes marines ne donnant que la délinéation des côtes, mais où ils ont l'ambition de dresser de véritables mappemondes. Ils ont un cadre : les côtes, dont ils sont sûrs; l'intérieur du continent se peuple de rivières, de montagnes et de cités. Souvent même, de brèves légendes résument ce que l'auteur a appris d'une région ou d'une ville.

D'où leur viennent ces renseignements ?

Des pèlerins et des commerçants dont ils ont reçu des itinéraires, des descriptions de pays qui leur permettent de placer approximativement les montagnes et les cours d'eau dont on

1. *Géographie du moyen-âge*. Bruxelles, 1852-1857, 5 vol. in-8 avec atlas. Lelewel a très bien étudié l'influence de la science arabe sur le développement de la marine des peuples chrétiens de la Méditerranée.

2. *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen-âge*. Paris, 1849-1852, 3 vol. in-8.

3. *Mappemundi. Die ältesten Weltkarten*. Stuttgart, 1895-1898 in-fol.

leur a indiqué la direction générale et l'importance. Ce n'est pas encore de la géographie *scientifique,* mais ils établissent ainsi une carte par renseignements qu'ils appuient sur certains points fixes et dont ils sont certains. Pendant bien longtemps, nous n'avons pas procédé autrement en Afrique et en Asie.

Nous savons que, faisant le cabotage sur les côtes occidentales de l'Europe, les marins espagnols (particulièrement les catalans et les majorcains), puis les italiens, avaient établi des comptoirs dans les pays nordiques au commencement du XIVe siècle. Et c'est grâce à ces relations commerciales que nous voyons placés un peu plus tard sur les cartes les noms des principaux ports de l'Angleterre, de l'Irlande, puis de l'Écosse, ceux des villes hanséatiques et de certaines cités de la Suède et de la Norvège.

Il n'en faut pas plus que le voyage involontaire de Quirini en Norvège pour faire entrer dans la circulation une quantité de notions nouvelles sur des peuples et des régions peu ou mal connus.

Si l'on compare entre elles plusieurs cartes successives du XIVe siècle, on voit de suite que les progrès de la cartographie coïncident absolument avec le développement des relations commerciales. C'est ce qu'a très bien mis en lumière, au moyen de documents tirés des archives, M. le Dr E. T. Hamy[1] dans son excellent mémoire sur *la Géographie de l'Europe septentrionale.*

On voit sur une curieuse carte, publiée par notre ami M. Erik Dahlgren[2], quel était le nombre des voies de commerce et de pèlerinage vers la fin du XIVe siècle. L'Italie, la France et l'Europe centrale sont particulièrement sillonnées; de Riga part un itinéraire qui conduit à Moscou, tandis qu'un autre venant de

1. *Études historiques et géographiques.* Paris, Leroux, 1896, in-8.
2. *Voies de commerce et de navigation à la fin du XIVe siècle.* 1 feuille jésus (Extrait de l'*Ymer*).

Dantzick, traverse la Bohême, passe à Vienne, atteint Bude, traverse la Transylvanie, la Valachie, la Bulgarie pour aboutir à Constantinople. L'Espagne est moins favorisée : le centre est absolument libre de tout itinéraire, alors que des routes parties de France et de Cadix aboutissent à Saint-Jacques de Compostelle.

Cette carte est très intéressante à comparer avec celle de l'Europe centrale, gravée sur bois à peu près à la même époque, mais un peu plus tard cependant, qui se trouve à la Section géographique de la Bibliothèque nationale sous la cote B 335 et qui a pour titre *Das ist der Rom weg...*

Les cartes de Dulcert, aussi bien celle qu'a mise au jour M. Lesouef que j'ai moi-même reproduite [1] et qu'on retrouve dans l'ouvrage récent de Nordenskiöld [2], que celles dont les Italiens, par un trop ingénieux nettoyage, ont fini par lire la signature Dalorco ou de Dalorto [3], ce qui est absurde au point de vue étymologique, aussi bien l'Atlas catalan de Charles V dont le vraisemblable auteur, Cresques le juif, cherche à utiliser les informations rapportées par Marco Polo que celles des Catalans Mecia de Viladestes ou Soleri sont de véritables mappemondes à la fois marines et terrestres. Seulement, pour les contrées sur lesquelles leurs auteurs n'ont pu recueillir de renseignements précis et pour ainsi dire vécus, ils s'en tiennent aux informations qu'ils puisent dans Isidore de Séville et dans un certain nombre d'auteurs grecs et latins. Il y a là une curieuse infiltration des vieilles légendes qu'il est bon de signaler.

Tels sont les premiers essais de mappemondes où les auteurs

1. *Choix de cartes et de mappemondes des XIVe et XVe siècles.* Paris, Leroux (s. d.), atlas in-fol.

2. *Periplus. An essay on the early history of charts and sailing-directions...* Stockholm, 1897, gr. in-fol.

3. La carta nautica costruita nel 1325. Notizia da Angelino Dalorto. Firenze, 1898, texte in-fol. avec une carte aigle.

aient cherché à combiner les observations marines et terrestres. Elles ne reposent, le plus souvent, ni sur des traditions, ni sur la science antique plus ou moins bien comprise, mais sur des faits précis, sur des données certaines, sur des renseignements rapportés par les voyageurs, qu'ils soient pèlerins, marchands, curieux ou savants.

*
* *

D'une contrée spéciale de l'Europe, aucune carte ne nous est parvenue, à ma connaissance du moins, qui soit antérieure au XIVe siècle.

Il en dut être dressé, assurément, mais ces antiques essais, informes sans doute, premiers balbutiements de la cartographie moderne, ont vraisemblablement tous disparu. Combien nous regrettons aujourd'hui l'irréparable perte de ces vénérables documents à l'aide desquels furent certainement établies à la fin du XIVe siècle les premières cartes d'ensemble que nous possédions pour un certain nombre de pays d'Europe [1] !

Le plus ancien ouvrage où l'on rencontre une carte de la péninsule hispanique, c'est la géographie de Ptolémée [2], publiée par Berlinghieri, mais on a des raisons de croire que cette table est de plusieurs années antérieure à sa publication.

En quelle année fut publiée cette traduction en vers de la géographie de Ptolémée? Vers 1480, certainement après 1474, parce qu'au mois de mars de cette année, le pape Sixte IV

1. Carte d'une partie de l'Europe du cardinal Nicolas de Cusa publiée à Eystadt en 1491. On n'en connaît que deux exemplaires : l'un au British Museum, l'autre à la Section géographique de la Bibliothèque nationale qui l'a tout récemment acquis. Cette planche est gravée sur cuivre, mais le tirage sur parchemin est très défectueux.

2. *Geographia di Francesco Berlinghieri Fiorentino in terza rima et lingua toscana.* Firenze, per N. Todescho (s. d.), in-fol.

nomma duc d'Urbin Federico di Montefeltro à qui Berlinghieri dédie son ouvrage, et certainement avant 1482, année pendant laquelle mourut ce duc d'Urbin [1]. Les cartes modernes qu'on y rencontre à côté des tables faites suivant le système de Ptolémée sont du moins antérieures à celles qu'on trouve dans les éditions de Ptolémée publiées en 1482 et 1486, à celles aussi du manuscrit de Bruxelles qui ont été publiées par M. Ch. Ruelens.

« Les *tabellæ novellæ* — c'est ainsi que sont appelées dans les éditions de Ptolémée les cartes faites suivant les données de l'expérience et non plus seulement d'après les renseignements fournis par le géographe d'Alexandrie les — *tabellæ novellæ*, dit Nordenskiöld [2] sont les premières cartes modernes imprimées, le premier germe de la géographie nouvelle... Je n'ai jamais trouvé de renseignements touchant la source ou l'origine de ces cartes. Elles appartenaient vraisemblablement au manuscrit latin de Ptolémée dont Berlinghieri se servit pour sa traduction. Si on les compare avec les *tabellæ* correspondantes dans les éditions de Ptolémée imprimées en 1482 et en 1486 et avec les cartes du manuscrit de Bruxelles dont les *tabellæ novellæ* ont été dernièrement reproduites en fac-simile par M. Ch. Ruelens [3],

1. G. Ceradini, *A proposito dei due globi Mercatoriani*, 1541-1551. Milano, 1894 in-8.

2. *Fac-simile Atlas*. London (s. d.) gr. in-fol. Page 14. Nordenskiöld fait remarquer avec raison que le manuscrit de Ptolémée à Nancy ne contient pas de *Tabula nova Hispaniæ* il ajoute : « cela semblerait indiquer qu'il n'existait pas de carte semblable au commencement du xve siècle ou que ces cartes n'étaient pas généralement connues. » *Op. cit.*, p. 55.

3. *Les monuments de la géographie des bibliothèques de Belgique. Carte de l'Europe*. 1480-1485... *Texte explicatif par Ch. Ruelens*. Bruxelles, institut national de géographie (s.d.), gr. in-fol. Cette carte est bien plus grande que celles de Berlinghieri et de Ptolémée de 1482 et 1486, elle contient moins de noms, est infiniment moins exacte; elle doit avoir emprunté ses éléments à une autre source que Berlinghieri.

on y trouvera certainement des différences considérables, mais toutes ces cartes dérivent probablement en dernier ressort du même original dont l'âge pourrait être facilement fixé à l'aide des nombreux noms de province et de villes qu'elles contiennent. »

Nous ne partageons pas l'avis de notre éminent ami M. le baron Nordenskiöld. Nous relevons entre toutes ces cartes des différences si considérables qu'elles ne nous paraissent en aucune façon dériver d'un même type, et nous ajoutons qu'elles ne sont ni à la même échelle, ni dressées sous la même projection.

La carte d'Espagne de Berlinghieri est bien plus voisine que celle du manuscrit de Bruxelles et surtout que celles de l'édition du Ptolémée de 1482 des cartes marines en usage à l'époque. Nous sommes même frappé des formes géométriques : demi-cercles, quarts de cercles, courbes régulières et pointes aiguës ou caps carrés que nous ne trouvons en aucune façon sur les deux mappes auxquelles nous les comparons. Ce sont là des figurations usitées par les hydrographes du temps ; toutes ces indentations, ces inflexions des côtes si caractéristiques, si précieuses comme amers pour les marins, ont disparu sur les cartes du manuscrit de Bruxelles et de l'édition de 1482 où les côtes ont pris un aspect moins tourmenté, plus uniforme, par conséquent moins personnel et moins vrai.

Nous avons essayé de retrouver le cartographe dont s'était inspiré Berlinghieri, mais la même méthode de représentation graphique des accidents littoraux est employée par des auteurs de nationalité différente et vivant à des époques diverses. Nous n'avons donc pu, malgré toutes nos recherches, déterminer la source où avait puisé Berlinghieri. Il en a, tout naturellement, été de même pour les autres cartes dont les côtes, comme nous l'avons dit, ne sont dessinées qu'à la grosse et d'où toute individualité caractéristique a disparu.

Si, à l'intérieur de la péninsule, la nomenclature est plus abondante sur la carte de Berlinghieri, les chaînes de montagnes

sont plus nombreuses sur les tables de Bruxelles de 1482 et de 1486. Toutes ces cartes ont d'ailleurs un trait commun, c'est la division en provinces : Navarra, Tarraconia et Catalonia, Granata, Castella, Portugallia. Il est d'ailleurs une remarque faite par l'un des hommes qui ont le mieux étudié la géographie du moyen âge sur l'origine de la carte d'Espagne et sur laquelle nous ne saurions trop insister : Lelewel [1] considère la configuration de la carte de Donis de 1482 comme « toute mauresque..., c'est-à-dire qu'elle offre une grande analogie, une conformité avec la configuration de l'Espagne des cartes arabes. Il n'y a rien de Ptolémée. On peut dire que l'intérieur chorographique arabe est encadré dans le portulan peint des marins, amplifié et rectifié sur plusieurs points de la péninsule. »

Quant à tirer, comme le pense M. Nordenskiöld, un argument quelconque de la présence ou de l'absence de telle ou telle localité, c'est bien difficile ; encore si les évêchés étaient marqués d'une croix, pourrait-on en tirer un indice sur la date des matériaux employés, mais il serait, comme nous le montrerons, bien fragile et sujet à caution. Voici quelques-unes des remarques que nous avons été conduit à faire.

Les frontières du royaume d'Aragon, sur la carte de Berlinghieri embrassent le comté de Roussillon. Faut-il en conclure que la table dont cet auteur s'est servi est antérieure à 1462, époque où Jean II céda ce comté avec la Cerdagne au roi de France Louis XI ? La carte du Ptolémée de 1482, tout en mettant à leur place les principales villes du Roussillon, ne délimite pas la frontière : devons-nous en inférer qu'elle est postérieure à 1493, date où le comté fut rendu par Charles VIII à Ferdinand d'Aragon ? Solution impossible puisque cette édition de Ptolémée est de 1482.

1. *Géographie du moyen-âge*. Bruxelles, 1852, 4 vol. in-8, et atlas in-4 oblong. T. II, p. 128.

On voit par ces exemples combien les arguments qu'on peut tirer du contexte manquent de précision, combien il faut être prudent dans leur emploi. Le plus sage est d'attendre que l'on retrouvedans les bibliothèques ou les archives, dont un grand nombre n'ont pas encore livré tous leurs secrets aux érudits et aux savants, quelque document décisif, carte ou texte, qui vienne jeter une pleine lumière sur une question qui risque, sans cela, d'être éternellement débattue.

*
* *

Tel est l'état des choses à la fin du xve siècle. Quelques années plus tard, la Renaissance va tenter de faire faire en Espagne un pas important à la géographie en l'appuyant d'abord sur des données empruntées à l'histoire, l'archéologie et l'économie politique, un peu plus tard par l'astronomie, la géométrie et la trigonométrie.

L'Amérique vient d'être découverte par Christophe Colomb, ses successeurs s'occupent à continuer ses travaux et organisent leurs conquêtes.

Toutes les descriptions du monde, pour si détaillées qu'elles soient, ne valent pas une carte qui délimite soigneusement les provinces, qui mette en leur place les villes, les fleuves et les montagnes; mais ces deux ordres de documents peuvent s'éclairer l'un par l'autre et se compléter mutuellement. Ils sont tous deux indispensables si l'on veut se faire une idée tant soit peu précise des pays qu'on vient de reconnaître ou dont on s'est emparé.

Dès les premières années de l'arrivée des Espagnols en Amérique, le gouvernement de la métropole fut persuadé de la nécessité de ces informations, car il lui était autrement impossible de rien comprendre aux opérations des conquérants, de suivre leur marche et leur progrès, impossible aussi de tirer parti des pays conquis.

Diego Colon, Ovando, presque tous ceux qui leur succédèrent furent chargés d'adresser au conseil des Indes des rapports, des plans de localités, des cartes de provinces. Jiménez de la Espada, qui vient de mourir l'an dernier, au moment où la vie semblait devoir lui devenir plus facile, Jiménez de la Espada, dans son introduction aux *Relaciones geográficas de Indias* publiées par le ministère de « Fomento », reproduit [1] toute une liste d'ordres donnés à Diego de Nicuesa, à Ojeda, à Ponce de Leon, à Diaz de Solis, etc., d'envoyer à la cour des descriptions ou des cartes « que enviasen figura de las costas que descubriesen ».

Ces relations qui furent faites pour toute l'Amérique espagnole donnaient les renseignements les plus précieux sur le recensement de la population, la nature, la fertilité, la valeur des terres, dénombraient et classaient les matières imposables, étudiaient les mœurs, les coutumes, la religion des Indiens, peignaient les relations sociales établies entre les indigènes et les Espagnols qui se trouvaient érigés en véritables seigneurs féodaux. C'est encore aujourd'hui la source la plus pure et la plus sûre qu'on puisse consulter, celle qui nous peint le mieux l'état des choses au lendemain de la conquête; mais ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, c'est que ces relations étaient accompagnées de cartes générales et particulières dont les unes — celles relatives au Pérou — ont, en partie, été publiées par Jiménez de la Espada, dont d'autres, relatives au Mexique et qui faisaient partie de la collection bien connue de M. Icazbalceta, existent en photographie à la Section géographique de la Bibliothèque nationale. Ce sont des représentations généralement grossières faites par des alcaldes ou des corregidores peu familiarisés avec le dessin, mais qui n'en contiennent pas moins les plus précieuses informations.

Il y a dans les faits que nous venons de citer la preuve que

1. Madrid, 1881-1897, 4 vol., gr. in-8, p. XXXIV.

l'on comprit de bonne heure en Espagne les services de tout ordre, et particulièrement au point de vue administratif, que pouvait rendre la géographie. De ces relations on pouvait tirer un admirable parti pour la connaissance des colonies, mais ne devait-on pas rédiger, pour l'Espagne même, un travail moins détaillé, plus facile à consulter, plus pratique, ouvrage qui lui faisait défaut et qui serait d'une incontestable utilité ?

Un document retrouvé l'an dernier dans les archives municipales de Cordoue par M. le Dr Rodolfo del Castillo, qui y faisait des recherches biographiques sur les médecins espagnols et arabes de la péninsule, est venu nous montrer qu'en effet, dès les premières années du XVIe siècle, on s'occupait de réunir en Espagne les éléments d'un dictionnaire topographique et géographique et celui qui avait formé ce projet grandiose n'était autre que Fernan Colon, le fils du découvreur des Indes et de Beatriz Enriquez.

C'est une œuvre qui serait absolument venue à son heure et qui aurait incontestablement rendu les plus grands services pour l'organisation civile du pays. La période du moyen âge pendant laquelle les luttes intestines avaient sévi si cruellement venait, on peut le dire, de prendre fin par le mariage des Rois Catholiques et la réunion sous un même sceptre de l'Espagne tout entière. Les guerres séculaires contre les Arabes s'étaient terminées par la prise de Grenade et la soumission définitive de la contrée qu'ils occupaient. Depuis des siècles les conditions de la vie sociale, propriété, commerce, industrie, étaient on ne peut plus précaires. Il fallait procéder, au moment où la centralisation administrative succédait à la vie régionale, à une réorganisation qui s'imposait, si on voulait ramener la sécurité d'abord, la prospérité ensuite, dans un pays épuisé, misérable, dont les seules provinces prospères étaient celles qu'avaient fécondées de leurs sueurs les Arabes qu'on venait de dompter. Un ouvrage qui donnerait les noms, la position des localités, le nombre des habitants et quelques détails géographiques et économiques devait rendre à

l'administration des services quotidiens. C'est probablement ces considérations qu'envisageait Fernan Colon lorsqu'il soumit au roi son projet.

Deux fois il était allé en Amérique ; il avait parcouru une partie de l'Europe pour réunir les livres qui allaient former à Séville l'admirable bibliothèque qu'il devait céder à la ville et dont les raretés les plus précieuses, indignement pillées, sont aujourd'hui dispersées aux quatre coins du monde. Le 20 mai et le 6 octobre 1518, le roi lui avait commandé des cartes marines des Indes, il allait prendre une part des plus actives en 1524, comme astrologue de la junte à Badajoz, aux discussions relatives à la ligne de démarcation des Moluques.

C'était un véritable savant, à l'esprit encyclopédique, comme l'indique le choix des ouvrages de sa bibliothèque, mais particulièrement adonné aux études cartographiques et géographiques. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de lui voir entreprendre un dictionnaire de l'Espagne ; c'est là un fait sur lequel on n'avait pas assez insisté [1] dans la biographie de Fernan Colon et qui lui fait le plus grand honneur. Il ne lui fut malheureusement pas permis de mener son travail à bonne fin, ainsi que nous l'apprend la cédule trouvée par M. le Dr R. del Castillo.

Cet ordre royal expédié de Valladolid, le 13 juin 1523, par le Conseil Royal et adressé au Corregidor de Cordoue, vient annuler l'autorisation qui avait été donnée à F. Colon d'envoyer dans les provinces du royaume des personnes qu'il avait chargées de faire la description ou cosmographie de toute l'Espagne « *hacer cierta descripcion e cosmografia de toda España* ». Ordre est donné au Corregidor de Cordoue et à son alcalde de faire publier sur les

1. Il avait dit dans un de ses rapports à l'Empereur, au sujet des droits de l'Espagne à la propriété des Moluques « Entendia en hacer la descripcion y cosmografia de España a que por el Presidente del Real Consejo de V. M. me fue puesto impedimento. » *Boletin de la R. Academia de la historia*, t. XXXIII, juillet-sept. 1898, p. 121.

places, marchés et autres lieux où se font ces communications la défense de continuer ce travail, d'appréhender au corps et d'emprisonner ceux qui voudraient passer outre à cette inhibition et défense, sous peine de 10.000 maravedis d'amende.

Par malheur, ce curieux document ne rappelle pas l'époque à laquelle Fernan Colon avait été autorisé à commencer ce travail qui ne paraît pas avoir consisté, comme le dit M. le Dr R. del Castillo, à lever des plans cosmographiques (para levantar planos cosmográficos de la Península [1]) mais bien plutôt à réunir des documents topographiques et économiques sur les villes et villages de la péninsule. Il ne nous dit pas davantage quels furent les motifs mis en avant par le Président du conseil du Roi pour motiver l'annulation du privilège qui avait été accordé à Colon, et c'est d'autant plus regrettable que ce dernier jouissait à cette époque de toute la faveur du souverain puisqu'il fut, l'année suivante, 1524, nommé astrologue de la junte de Badajoz.

Un manuscrit de la Bibliothèque Colombine à Séville intitulé « Itinerario de D. Fernan Colon [2] », dont les soixante-huit premières pages sont de sa main, nous fournit sur la méthode suivie par l'auteur quelques renseignements assez précieux. On y voit que les articles sont rédigés le plus souvent d'une manière assez brève et qu'ils ne contiennent que des renseignements topographiques. Tel qu'il eût été, ce dictionnaire eût rendu d'incontestables services.

On y trouve à la date du 3 août 1517 — c'est par là que commence l'Itinéraire et l'on est, par cela même, fondé à ne pas faire remonter au delà de 1517 la date de la cédule royale qui autori-

---

1. *Boletin de la R. Academia de la historia, loc. cit.* pp. 114-122. Cet article avait été publié antérieurement dans le *Boletin de la Sociedad geográfica de Madrid*, au mois de juillet 1898, pp. 195-201.

2. Ce manuscrit avait été signalé par Bartolomé José Gallardo dans son *Ensayo de una biblioteca de libros raros y curiosos*, t. II, article : Colon.

sait F. Colon à commencer sa cosmographie — cette description assez sèche de Saragosse :

« Çaragoza, ciudad grande de Aragon, hasta Perdiguera hay « cinco leguas y pasase por barca un rio, un millo de Çaragoza « y Ebro se pase antes que no el dicho rio á par de Çaragoza « por puente. »

A la dernière page, la notice relative à La Membrilla, village de la Manche, est ainsi conçue :

« La Membrilla es lugar de dici e vecinos e está en llano y de « la encomienda de Calatrava e fasta Mançanares ay una legua « llana e de terra de labrança... e fasta la Solana ay ii leguas de « tierra llana e de labrança... e fasta Valdepeñas ay v leguas de « tierra llana e de montes baxos... é fasta el Moral ay v leguas. »

Tous les articles sont arrangés dans le manuscrit pour former un dictionnaire classé par ordre alphabétique.

*
* *

A quels motifs obéit le Conseil du roi en retirant à Fernan Colon l'autorisation qui lui avait été précédemment accordée ? Nous manquons de base sérieuse pour les rechercher, puisque la cédule royale retrouvée par M. del Castillo est muette. Peut-être jugea-t-il qu'une telle œuvre entreprise par un simple particulier n'avait pas grande chance de réussite, car il fallait, pour la mener à bien, dépenser en voyages dans toutes les provinces de l'Espagne des sommes considérables, et les missionnaires chargés de ces délicates recherches devaient être des hommes instruits et capables, qu'il était difficile de réunir. Peut-être voulut-il substituer à l'initiative privée celle du gouvernement, espérant qu'avec toutes les ressources dont celui-ci dispose la besogne serait plus uniforme et marcherait plus rapidement. Peut-être fut-ce simplement jalousie de voir un travail, qui aurait dû avoir l'attache officielle, entrepris par un savant, protégé du roi, il est vrai, mais n'occupant aucune place dans les conseils du gouvernement.

Toutes ces suppositions sont permises, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce travail resta interrompu pendant cinquante ans et, lorsqu'il fut repris, ce fut sur les bases nouvelles qui servaient pour les Relations des Indes. Les Relations d'Espagne sont en effet entreprises l'année même de la nomination d'Ovando à la présidence du Conseil des finances, et la première province traitée est l'évêché de Coria, patrie d'Ovando. Il s'agit cette fois d'une description complète de l'Espagne, au dire de F. Caballero, entreprise véritablement gigantesque et qui n'avait encore été tentée dans aucune contrée européenne. Des instructions, des questionnaires furent envoyés aux gouverneurs, corregidores, alcaldes et conseils des villes et pueblos conformément à une cédule royale datée du 27 octobre 1575. Des réponses adressées par les différentes autorités, il ne reste à l'Escorial que huit volumes manuscrits concernant 636 pueblos qui appartiennent tous à l'intérieur de la péninsule et aux provinces de Madrid, Toledo, Ciudad Real, Cuenca et Guadalajara.

Ces documents d'un intérêt historique si considérable restèrent absolument ignorés du public : seul, Morales en avait tiré profit pour ses *Antigüedades de las ciudades de España,* et l'on peut dire que l'attention publique n'a vraiment été appelée sur ces *Relaciones* que depuis 1866, époque où le géographe F. Caballero les étudia dans son discours de réception à l'Académie de l'histoire [1].

Si cette œuvre commença à s'exécuter en 1575 en vertu de l'ordre du 27 octobre, il reste des traces indubitables d'un essai antérieur à cette date dans les vingt premières réponses qui se conservent plus ou moins achevées, qui toutes concernent,

1. *Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia en la recepcion pública del Excmo Sr. D. Fermin Caballero* — Madrid, imp. del colegio de sordo-mudos y de ciegos, 1866, in-8º de 84 pages. (Y compris la réponse de Cayetano Rosell). Cet ouvrage tiré à petit nombre est aujourd'hui d'une insigne rareté.

comme nous l'avons dit plus haut, l'évêché de Coria et qui furent faites de décembre 1574 à février 1575. Elles avaient été demandées par l'intermédiaire de l'autorité ecclésiastique et conformément à un interrogatoire en vingt-quatre chapitres dont il n'est resté, non plus que des instructions qui devaient l'accompagner, aucune copie [1].

Quel avait été l'initiateur de cette entreprise ?

Fermin Caballero croit que ce fut Pedro de Esquivel dont nous parlerons tout à l'heure, et il appuie son sentiment sur ce que ce mathématicien est cité dans les réponses de Villamanta et de Galvez, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'Ovando y eut la plus grande part et qu'après sa mort, arrivée le 8 septembre 1575, ce fut Juan Lopez de Velasco, chroniqueur du roi, qui fut l'âme de l'entreprise.

Il faut croire que le premier essai tenté dans l'évêché de Coria n'avait pas donné les résultats qu'on espérait, puisque le 27 octobre 1575 fut expédiée une cédule royale avec Instruction et Mémoire contenant cinquante-sept chapitres imprimés et deux manuscrits, comme on peut le voir dans les exemplaires qui subsistent avec les relations de Mostoles et de Yuncles. Trois ans plus tard, nouvelle cédule, le 7 août 1578, rappelant la première, accompagnée, elle aussi, d'une Instruction et d'un Mémoire imprimé qui réduit à 45 les 59 chapitres de l'interrogatoire précédent. Enfin l'année suivante, comme, selon toute vraisemblance, n'avaient pas été obéies les cédules royales, il en est publié une troisième le 24 novembre qui renouvelle les ordres donnés antérieurement.

Malgré ces rappels réitérés et sans qu'on puisse en déterminer les raisons, très petit fut le nombre de réponses des villes parmi

1. Toute cette partie est résumée d'après le discours de Caballero cité ci-dessus et les *Relaciones de Indias* publiées par Jiménez de la Espada. Pour la part prise par Velasco, voir l'Introduction de La Espada, pp. 80 et suivantes.

lesquelles on ne peut citer que Coria, Guadalajara, Villena et Toledo. « Et c'était là, dit Jiménez de la Espada, tout le résultat, tout le fruit de sept années de travaux ! Ainsi s'évanouissent les illusions humaines quand un génie par sa persévérance ne triomphe pas de la paresse et de l'indifférence. On sait cependant par une de ces relations que le travail se continua jusqu'en décembre 1581, un après que Morales se fut retiré dans sa patrie. »

Fermin Caballero pensait que cette enquête devait porter sur l'Espagne tout entière, mais dans les pièces qui furent publiées à l'époque, cependant, pas plus que dans les réponses manuscrites, il n'est question d'un plan aussi vaste. En réalité, toujours d'après F. Caballero, il n'y a pas apparence que les mesures dussent s'étendre aux provinces *exentas*, non plus qu'à l'Aragon et à la Navarre qui étaient régis par des constitutions spéciales, et l'on doit même ajouter qu'on ne possède aucun document qui nous permette de penser que l'enquête dut s'étendre hors de la Nouvelle Castille, et, pour être précis, hors de sa partie la plus centrale. Tel n'est pas l'avis de La Espada. Il prouve en effet que l'enquête porta également sur les provinces *forales*. On a de Velasco une lettre au corregidor de Guipuzcoa et l'on voit en 1622 le cosmographe portugais Pedro Teixeyra Albernas envoyé à Saint-Sébastien pour y recueillir des renseignements sur les lieux fortifiés, les ports, les entrées et sorties de marchandises, les fortunes particulières, couvents, *solares*, nature des terres, les inondations et la navigation des rivières, etc. On le retrouve à Fontarabie où la municipalité lui fait don d'une chaîne d'or valant 1980 réaux. Telle qu'elle était, si elle eût été complète, même pour la seule Nouvelle Castille, comme le veut Caballero, cette information eût constitué malgré l'inégalité de valeur des réponses d'auteurs plus ou moins instruits, avisés ou travailleurs, elle eût constitué une source de renseignements capitale. On y trouve en effet des documents topographiques, historiques, biographiques, archéologiques, économiques, qui auraient aujourd'hui pour nous le plus grand prix. A côté de quantité d'évé-

nements locaux, d'anecdotes qu'on croirait découpées dans nos faits divers ou dans les comptes rendus de la *Gazette des tribunaux*, on y rencontre des souvenirs de guerre civile, des traces du passage de pèlerins se rendant à Santiago ou à Guadalupe, des récits d'apparitions, des dissertations sur des voies romaines, sur des monuments aujourd'hui disparus, sur l'origine du nom de certaines localités, sur l'instruction populaire, sur les cultures, sur le commerce et l'industrie, etc., etc. C'est un véritable répertoire encyclopédique et, comme il date de la fin du XVI[e] siècle, on voit tout de suite l'immense parti qu'on en pourrait tirer.

Nous nous étonnons donc qu'on n'ait pas encore songé, de l'autre côté des Pyrénées, à publier intégralement les résultats de cette enquête administrative, incomplète il est vrai, mais qui n'en jetterait pas moins le jour le plus nouveau sur la géographie, l'histoire et la vie civile de toute une époque. Si nous avions possédé en France une série de renseignements analogues sur le XVI[e] siècle, il y a longtemps qu'ils auraient paru dans notre collection des *Documents inédits*. C'est un travail qui devrait séduire quelque érudit : il ne manque pas en Espagne d'historiens que cette tâche devrait tenter, il y a là matière à une publication des plus intéressantes et des plus instructives.

*
* *

Si nous nous sommes aussi longtemps arrêté sur ces documents d'ordre plutôt géographique que cartographique, c'est qu'une grande partie des cartes publiées en France et en Espagne au XVII[e] siècle ont emprunté, de l'aveu même de leurs auteurs, une grande partie des renseignements qu'ils ont utilisés, à des *Mémoires*. Il faut entendre par là des descriptions imprimées et surtout manuscrites du genre de celles dont nous venons de parler. Il ne semble pas que tous ces cartographes, pourtant d'une époque relativement moderne et où les sciences étaient en

honneur, se soient livrés sur le terrain à des opérations astronomiques, à de véritables levers géométriques et trigonométriques. Leur topographie est faite à vol d'oiseau ; ils ont pris pour bases un certain nombre de positions déterminées astronomiquement et dans l'espace compris entre elles, ils ont fait entrer des documents de valeur diverse, itinéraires, levers au pas, dessins à vue ; ils se sont copiés servilement, ce serait trop dire, car aux erreurs de leurs devanciers ils ont ajouté celles qui leur appartiennent en propre.

Et cependant, pendant tout le moyen âge, l'Espagne fut, au point de vue scientifique, un des pays les plus avancés de l'Europe. Les califes ommiades [1] firent traduire quantité d'ouvrages grecs et élevèrent des observatoires munis d'instruments plus parfaits que ceux d'Hipparque et de Ptolémée. Nombre de géographes, d'astronomes et de géomètres arabes naquirent dans la Péninsule hispanique. C'est vers le XI[e] siècle que florirent particulièrement tous ces savants ; c'est vers 1070 qu'Arzakhel dressa ses tables astronomiques. Les longitudes, bien que partant de la coupole d'Arine, ville fabuleuse que les géographes de cette époque considèrent comme le centre du monde, y sont rapportées à la ville de Tolède [2], et ces tables sont modifiées et perfectionnées seulement sur quelques points par Alphonse le Savant au XIII[e] siècle.

Si les Arabes, longtemps pourchassés de l'Espagne et définitivement réduits après la prise de Grenade, n'ont plus leurs florissantes écoles, ils ont fait de nombreux élèves, ils ont donné à certains Espagnols le goût des sciences exactes. L'un des plus connus est le chapelain de Charles-Quint, Pedro de Esquivel, qui fut maître de mathématiques d'Alcalá de Henares. « Ptolémée,

1. *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le Moyen Age*... par le Vicomte de Santarem,... — Paris, 1849-1852, 3 vol. in-8°, t. I, p. 324 et suiv.

2. Reinaud, *Indroduction à la géographie d'Aboulfeda*, pp. 246 et suiv.

dit Ambrosio de Morales [1], n'avait déterminé la position que des principales villes d'Espagne et ne s'était pas occupé des moindres. P. de Esquivel, homme très connu, naturel de cette ville, très ingénieux, d'une singulière industrie et d'une incroyable habileté en mathématiques, résolut de combler cette lacune du géographe d'Alexandrie. »

Ces renseignements ne sont pas tout à fait exacts au dire de Jiménez de la Espada. Esquivel, dit-il, était célèbre et pratiquait des opérations géodésiques du temps de l'empereur dont il était le chroniqueur et continua sous Philippe II par son ordre. « Il mit en pratique et appliqua ses inventions géométriques et astronomiques et arriva à tracer presque complètement une fort exacte et très particulière description géographique de notre royaume. Mais P. de Esquivel n'est pas né à Alcalá de Henares, malgré ce qu'assure son ami Ambrosio de Morales ainsi que le bibliographe Antonio qui l'a suivi. Il a vu le jour à Vitoria, était simple clerc et bachelier ès arts. Il fit un cours de théologie à l'université d'Alcalá pendant les années 1538 à 1540, était maître régent et professeur de mathématiques en 1549-1551 [2]. »

Le reproche qu'adresse ici Jiménez de la Espada à Nicolas Antonio d'avoir suivi Morales peut être fait à tous ceux qui se sont occupés plus ou moins sérieusement d'Esquivel; le dernier et le plus complet de ses biographes, D. Felipe Picatoste y Rodríguez [3], n'a pas manqué de tomber dans cette erreur. Adressons, à notre tour, à La Espada le reproche de n'avoir pas publié le texte original des documents sur lesquels il s'appuie pour corriger ses devanciers; nous avons parfaitement confiance en sa parole, mais

1. *Las antigüedades de las ciudades de España...* T. IX, pp. 11 à 13. — Madrid, B. Cano, 1792, in-4°.

2. *Relaciones geográficas... op. cit.* p. XL de l'Introduction.

3. *Apuntes para una biblioteca científica española del siglo XVI.* — Madrid, imp. de Tello, 1891, gr. in-4°. C'est à cet ouvrage que nous empruntons, ainsi qu'à Morales, ce que nous allons dire d'Esquivel.

rien ne vaut la reproduction intégrale des textes en l'accompagnant de l'indication de leur provenance et de leur cote.

Il résulte tout d'abord des termes employés par Morales que P. de Esquivel entreprit la triangulation et le lever topographique de l'Espagne, opérations à la fois astronomiques et géométriques. Tâche considérable, si l'on songe qu'il fallait inventer les instruments et former le personnel capable de procéder à ces opérations géodésiques. Un semblable projet devait plaire à l'empereur, car certains se plaignaient que le nouveau monde était mieux connu que l'ancien et il concordait avec la description topographique du pays dont nous avons parlé, on peut même dire qu'il la complétait fort heureusement.

Le souverain adopta donc avec enthousiasme les propositions qui lui furent faites et prescrivit au mathématicien « *que recorriese y marcase por vista de ojos todos los lugares, rios, arroyos y montañas, por pequeños que fuesen, en su actual situacion.* »

Esquivel résolut d'appliquer la méthode des triangles pour la mesure géodésique en s'appuyant sur les points principaux de la péninsule dont il aurait préalablement déterminé la position astronomique.

Ce n'était pas, comme le dit Picatoste y Rodríguez tout à fait la première fois qu'on tentait, à cette échelle, une telle opération. A la même époque (1566-1568), Philippe Apian dressait une énorme carte de Bavière qu'il avait basée sur une triangulation très sérieuse et fort exacte pour l'époque. Ceci ne diminue en rien le mérite d'Esquivel, car ce qui fut possible pour un pays relativement restreint ne le fut pas pour l'Espagne. En France ce n'est que plus tard et pour de petites parties du territoire qu'on procéda à des levers géométriques et, si je ne m'abuse, le plus ancien exemple qu'on connaisse est la carte de l'étang de Longpendu par Van Damme, sieur d'Amendal, qui a eu soin d'y marquer les signaux dont il s'est servi.

Esquivel, à ce que raconte Morales, inventa et fabriqua en bois tous les instruments qui lui étaient nécessaires ; il y en avait,

paraît-il, deux si grands qu'une bête de somme en avait presque sa charge, puis il parcourut le royaume pendant plusieurs années de manière à « *no haber palmo de tierra de España que no fuese por el autor vista, andada, ni hollada, asegurandose de la verdad de todo, en cuanto los instrumentos matematicos dan lugar, de manera que sin encarecimiento se puede afirmar que, despues que el mundo es creado, no ha habido provincia en el descrita con mas cuidado, diligencia y verdad*[1]. »

Comme nous l'avons dit, une œuvre si importante et si délicate demandait des auxiliaires instruits, et tout un personnel à créer pour qu'elle pût être continuée et menée à bonne fin si la mort venait surprendre avant son achèvement l'homme éminent qui l'avait conçue et qui l'avait entreprise. Les plus distingués parmi ces collaborateurs furent Diego et Felipe de Guevara, à qui nous devons quelques détails intéressants sur cette entreprise de premier ordre.

Un des premiers travaux préparatoires d'Esquivel avait été la détermination exacte des mesures anciennes, ce qui devait lui faciliter l'identification de plusieurs villes romaines et lui permettrait de comparer les résultats qu'il avait obtenus avec ceux d'un certain nombre de géographes. Dans ce but, il mesura la Naumachie et l'aqueduc de Mérida et partie du chemin de la Plata, employant des chaînes de 50 varas en chemin plat et la méthode trigonométrique dans les terrains inégaux ou montueux; il constata ainsi entre les pieds romain et espagnol une différence qui avait échappé à Nebrixa et à Sepúlveda.

Ces travaux si intéressants et si neufs se trouvèrent interrompus par la mort d'Esquivel. Comme nous l'avons dit, le maître avait communiqué à Felipe de Guevara les résultats de sa longue

1. *Comentarios de la pintura que escribio D. Felipe de Guevara... con un discurso preliminar y algunas notas de D. Antonio Ponz,...* Madrid, 1788, in-8, p. 220.

expérience, le considérant comme son continuateur et son successeur. Il parlait publiquement de ses travaux, si bien qu'un jour, à ce que raconte Morales, le vice-roi de Valence, le duc de Maqueda, lui reprocha amicalement de parler si souvent d'une chose qui lui était particulière et qu'il était digne de conserver pour lui seul. Il devait craindre, ajoutait-il, que quelqu'un vînt à l'apprendre et n'en profitât comme étant son œuvre. Mais Esquivel répondit qu'il ne le craignait pas et ne changea rien à sa manière d'agir.

Philippe II, qui suivait avec une extrême sollicitude l'avancement des travaux d'Esquivel, lui donna pour successeur Diego de Guevara qui, malgré sa jeunesse, ne fut pas au-dessous d'une tâche aussi ardue. Mais par une nouvelle et lamentable disgrâce la mort l'emporta à l'âge de 28 ans. Le jour même de la fin de ce jeune savant, Philippe II écrivait de sa main à son secrétaire Gonzalo Perez : « *He entendido la muerte de D. Diego de Guevara de que me ha pesado, y háseme acordado que creo que tenia los instrumentos y otros papeles de Esquivel. Será bien, si es asi, que los hagais cobrar, que Herrera sabrá d'ellos por que no se pierdan y se pueda continuar la carta de España que él hacia, en que creo yo podria entender Herrera. Vos ved lo que os parece en ello y me lo acordad tambien cuando vengais por acá* [1]. »

Herrera continua-t-il les travaux de P. de Esquivel et de Guevara ? Il est encore impossible de le savoir, mais les archives, en Espagne surtout, sont loin d'avoir dit leur dernier mot; il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on retrouvât quelque jour certaines pièces qui vinssent jeter un jour inespéré sur cette question. Il semble jusqu'ici que l'œuvre ait reçu par la disparition des deux hommes qui l'avaient conçue et entreprise un coup mortel. On ne sait même pas ce qu'est devenue la partie de la carte qui était faite [2]; quant aux calculs, carnets, épures et autres papiers,

1. Picatoste y Rodríguez, *Apuntes..... loc. cit.*

2. Il m'a été dit — je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas par feu mon excellent ami le colonel Coello — qu'il s'en trouvait des fragments dans la très importante collection de cartes et d'épures géographiques que celui-ci avait réunie.

ou instruments, il est vraisemblable qu'ils se détériorèrent et se perdirent par manque de soin, à moins qu'ils n'aient disparu, comme l'affirme Morales, dans l'incendie de l'Escorial de 1671.

Il était d'autant plus important de remettre en lumière le nom d'Esquivel que sa tentative a longtemps été ignorée en Espagne; il faut arriver au siècle actuel pour qu'on voie se renouveler, dans ce pays, semblable entreprise. Si notre ami le colonel Coello l'a tentée sans pouvoir, lui aussi, l'achever complètement, il a du moins eu la gloire de montrer le chemin à l'Institut géographique de Madrid qui publie, à des intervalles malheureusement trop éloignés, la carte de l'Espagne à 1/50 000.

*
* *

Les travaux si recommandables d'Esquivel et de Guevara n'ont eu absolument aucun retentissement hors d'Espagne et n'ont en rien influé sur les cartes de la péninsule qui ont été publiées dans les diverses éditions de Ptolémée. Nous avons étudié celles de Berlinghieri, celles du manuscrit de Bruxelles, en dernier lieu celles qui ont paru dans les éditions de 1482 et de 1488. Nous ajouterons que la carte d'Espagne du Ptolémée de 1513 est absolument identique à ces deux dernières, mais qu'on rencontre dans celles de 1522 et de 1535 des différences assez sensibles qui accusent un changement de modèle. Si l'on rencontre un moins grand nombre de noms, on constate que le tracé des côtes est infiniment supérieur.

Sept ans plus tard, en 1542, paraît une carte qui embrasse la partie sud-ouest de l'Europe : la Flandre, la France et l'Espagne, carte signée des initiales E. V. qu'on croit être celles d'Enea Vico et dont nous connaissons deux reproductions en 1544 et en 1554. Il n'y a d'ailleurs rien de bien particulier à en dire à cause de son échelle fort réduite.

Il n'en est pas de même d'une autre carte également parue en Italie, à Venise, en 1544, et qui fut dressée par un géographe de

beaucoup de valeur, Giacomo Castaldo, Gastaldo ou Gastaldi, natif de Villafranca Piemonte, à qui l'on doit un nombre considérable de cartes généralement très finement gravées et presque toutes supérieures comme fond et comme exécution à celles dont nous parlons.

Cette carte d'Espagne ne mesure pas moins de $0{,}94 \times 0{,}68$; il se passera quelques années avant qu'on en publie une autre d'aussi grande envergure.

C'est ici, l'auteur nous l'avoue lui-même dans un avis qui se termine par cette formule singulière, mais qui n'a rien d'extraordinaire au XVIe siècle : *Voi vedetela, leggetela et viveti felici*, une carte par renseignements — on s'en aperçoit de reste — et ces informations, Gastaldi les doit à Don Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint, *Orator Cesareo*, comme on disait alors, près de la république de Venise. Cette collaboration d'un homme d'État, d'un poète, d'un historien aussi distingué que l'auteur de la *Guerre de Grenade* avec Gastaldi, fait le plus grand honneur à ces deux hommes. Le cartographe, en signe de reconnaissance, dédia son œuvre au diplomate, « per havermi, dit-il, dato chiara notizia de' nomi moderni di tutte le citta e luoghi compresi in questa figura ».

La table de Gastaldi est supérieure à tout ce que l'on possédait — et ce n'est pas grand-chose — sur la péninsule hispanique. On y rencontre, comme dit l'auteur, un très grand nombre de noms de localités qui sont à peu près bien placées. Il n'en est pas de même des montagnes dont on a de la peine à suivre la direction ; quant aux fleuves et aux rivières, ils laissent beaucoup à désirer dans leur tracé et il en est un certain nombre qui brillent par leur absence. C'est ainsi que nous avons vainement cherché, par exemple, les rios Odiel et Tinto et que nous avons dû constater l'omission de ces petits ports : Huelva, Palos, Moguer qui ont joué un rôle si important dans l'histoire des premières expéditions des Espagnols au Nouveau Monde.

Onze ans plus tard, 1555, un certain Thomas Geminus publie

à Londres une carte de la péninsule qu'il dédie à Philippe et à Marie, roi et reine d'Angleterre, de France, d'Espagne, etc., qui n'a pas moins de $0^{m},90 \times 0^{m},77$. C'est une fort belle pièce, très bien gravée, mais qui porte plutôt le cachet de l'école des Pays-Bas. Ce Geminus, — sur la personnalité duquel nous n'avons encore pu nous procurer aucun renseignement et dont le nom même est une énigme (s'il est anglais, ce pourrait être Twinnd) — n'est pas fort aimable pour ses devanciers qu'il accuse de s'être trompés grossièrement dans la position d'un grand nombre de villes (*in oppidorum positu multum hallucinatos fuisse*) dont il déclare la nomenclature aussi fautive qu'incomplète. Reconnaissons toutefois que sa carte est très supérieure à celle de Gastaldi dont l'Espagne est décidément un des plus médiocres travaux. Chez Geminus les limites des différents royaumes sont indiquées, il a soin d'écrire en capitales les noms des évêchés, des villes principales et des fleuves; sa carte est ainsi bien plus lisible, mais il a encore moins compris que son prédécesseur, s'il est possible, le système des sierras et chaînes de montagnes; c'est ainsi qu'en Catalogne on n'aperçoit qu'un seul motif montagneux, celui de Montserrat, et que l'Aragon ressemble à une vaste plaine unie qui ne finit qu'aux Pyrénées. Il y a donc encore ici beaucoup à reprendre.

Vient ensuite par ordre de date une table publiée à Venise en 1560 par Dominicus Zenoi qui a publié un certain nombre de cartes entre 1559 et 1570. Ce dernier ne s'est pas servi de la carte de Gastaldi : cela résulte du tracé des côtes qui est différent et de l'emplacement des villes qui est encore moins exact, mais c'est une incontestable réduction de la carte de Geminus, comme le prouve la similitude de la délinéation et de la nomenclature. Voilà un fait qu'il était intéressant d'établir.

Nous n'avons pas l'intention d'examiner toutes les cartes d'Espagne, nous voulons cependant nous arrêter sur celle que l'on doit à Carolus Clusius (de l'Ecluse) qui fut publiée à Anvers en 1571 et qui fut gravée par Jean et Lucas à Deutecum, mais



Mar Occeano
Parte de Francia
Montes Pirineos
Mar Mediterraneo
Portugal
Lisboa
Coymbra
Toledo
Madrid
Cuenca
Valladolid
Aranda
Medina del Campo
Murcia
Badajoz
Sevilla
Tarifa
R. Guadiana
R. Tajo
R. Duero
R. Xucar
R. Guadalquivir
17
18
19
20
12
13
14
15
16
8
9
10
11
7
6
5
4
3
2
1

qu'Ortelius ne jugea pas à propos d'insérer dans son *Theatrum*. La carte de Clusius existe à Bâle en édition originale, mais la Section de géographie de notre Bibliothèque nationale n'en a qu'une édition ou une contrefaçon publiée à Paris chez Berey à une date très surchargée à la gravure, qui était 1600 ou 1606 et qu'on est obligé de lire 1696. C'est un travail, bien que postérieur de 16 ans, moins bon que ceux de Geminus et de Zenoi et qui ne paraît pas inspiré de la carte particulière de l'Andalousie de Geronimo de Chaves, fils du cosmographe Alonso de Chaves [1], qui a été publiée dans le *Theatrum* d'Ortelius.

Telles sont les plus intéressantes des cartes primitives de la péninsule hispanique ; on voit qu'elles ne reposent pas sur des observations géodésiques ; ce sont des levers à vue ou par renseignements sur lesquels il n'y a pas lieu de s'arrêter bien longtemps.

Il existe à l'Escorial une carte manuscrite d'Espagne en 20 feuilles, dont chacune mesure $0^{m},305 \times 0^{m},450$, c'est celle dont nous reproduisons ici le tableau d'assemblage qui avait appelé tout particulièrement mon attention par ce que mon excellent ami D. Cesáreo Fernández Duro, secrétaire perpétuel de l'Académie de l'Histoire, qui m'en avait signalé l'existence, la croyait plus ancienne qu'elle n'est en réalité. Comme il est facile de s'en rendre compte en la comparant avec les cartes modernes, on voit qu'elle est fort loin d'être exacte et l'on peut même dire, sans crainte de se tromper, que plusieurs des cartes publiées antérieurement lui sont très supérieures.

En examinant le tableau d'assemblage, nous remarquons tout d'abord que cette carte ne porte pas de longitudes : cela se comprenait pour les tables publiées dans les premières éditions

1. Voir sur ces cosmographes : Navarrete, *Biblioteca maritima española*, t. I, pp. 16 et 563.

de Ptolémée, mais il y avait longtemps, au moment où celle-ci fut dressée, que toutes les cartes ne portaient plus seulement les latitudes. Il faut également remarquer que les latitudes marquées sur le cadre de ce tableau d'assemblage ne sont pas exactes. C'est ainsi qu'il faut diminuer tous ces chiffres d'une unité et là où l'auteur marque par exemple 45° il faut mettre 44°.

L'archipel des Baléares est systématiquement laissé de côté bien qu'il eût été facile de le faire entrer dans le cadre de la carte.

Aucune inscription, aucune date ne viennent nous renseigner sur l'auteur et sur l'époque où fut dessinée cette table à très grande échelle, la plus grande carte qui ait été dressée dans la péninsule avant celle de Tomas Lopez au siècle dernier.

Si rien ne nous permet d'attribuer à un auteur plutôt qu'à un autre cette œuvre recommandable par le grand nombre d'informations qu'elle contient, on peut du moins se demander à quelle nationalité il appartenait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il nous semble bien être espagnol. S'il était étranger, il y aurait, dans la transcription des noms de localités, des fautes grossières comme nous en avons souvent trouvé sur les cartes de Sanson. Nous citons ce géographe parce que ce sont les Français qui s'occupèrent le plus particulièrement de la péninsule hispanique aux xviie et xviiie siècles, soit à cause des alliances contractées entre les maisons d'Espagne et de France, soit en raison des guerres longues et acharnées qui sévirent à ces époques entre les deux nations voisines.

Quant à la date où fut dressée cette très grande carte, plusieurs éléments nous permettront de la fixer avec une certaine approximation. Tout d'abord, il nous semble hors de conteste que l'écriture appartient à la première moitié du xviie siècle.

Un certain nombre de détails qui sont inscrits sur la carte peuvent nous fournir quelques renseignements intéressants. Sur la feuille n° 2, Cadix est marquée sous la croix qui désigne les évêchés; or on sait que le siège épiscopal, qui était antérieurement à Algeciras, fut restauré à Cadiz en 1624. Valladolid n'est



pas marquée comme évêché bien que cette ville possédât un siège épiscopal depuis 1595. Ces deux villes figurent sur la carte générale d'Espagne divisée en évêchés, et archevêchés publiée par Sanson en 1641. Enfin Elna continue à figurer comme évêché bien que le siège épiscopal ait été transféré à Perpignan en 1604[1]. De ces trois faits, il semble résulter que cette carte est à la fois antérieure à 1624, à 1604 et à 1595. Mais, comme la graphie est incontestablement du milieu du XVIIe siècle, nous conclurons provisoirement qu'il n'y a pas identité absolue entre les éléments qui nous permettraient d'émettre une opinion formelle. Voyons cependant si nous ne rencontrons pas quelque nouvelle particularité qui vienne nous permettre d'être plus précis et plus minutieusement exact.

On voit que le tableau d'assemblage divise toute la péninsule en 20 carrés égaux. Il est cependant une partie de l'Espagne située au-dessous des Pyrénées qui ne porte pas de numéro, c'est celle où se trouvent les villes d'Elna, d'Urgel et de Perpignan. C'est la province qui est connue sous le nom de comté de Roussillon qui a appartenu depuis 1178 presque continuellement aux rois d'Aragon, puis aux rois d'Espagne jusqu'à ce que

1. « L'évêché avait autrefois son siège dans la petite ville d'Elne... et il était suffragant de l'archevêché de Tarragone. Le pape Clément VIII transféra, en 1604, la résidence de l'évêque et du chapitre d'Elne dans l'église Saint-Jean de Perpignan où il y avait déjà un chapitre dont l'évêque était le chef immédiat par l'union qui avait était faite longtemps auparavant de la dignité principale de cette église à l'évéché. Par cette translation, l'ancien chapitre de l'église Saint-Jean fut supprimé et ses revenus furent unis à la mane du chapitre d'Elne. Ainsi cet évêché, le seul dans la province de Roussillon, est toujours censé être l'évêché d'Elne dont l'évêque et le chapitre sont établis à Perpignan, pour la plus grande commodité. » (*Dictionnaire universel de la France*, par Robert de Hesseln. Paris, 1771, 6 vol. in-8o.)

Il y a là une particularité curieuse que nous avons tenu à élucider, et dont nous n'avons trouvé nulle autre part que dans Hesseln une explication plus claire et plus compréhensible.

Louis XIII y portât ses armes en 1639 et le réduisît à son obéissance en 1642. La conquête de cette province fut assurée à la France par le traité des Pyrénées en 1659.

Si le comté de Roussillon est laissé en dehors de l'Espagne, ne devons-nous pas en conclure que cette carte est postérieure sinon à 1659, du moins à 1642, époque à laquelle il échappa au roi d'Espagne ?

Autre remarque non moins intéressante : les deux dernières lettres du mot Cataluña sont placées en plein Roussillon : l'auteur considérait donc bien ce comté comme faisant autrefois partie de la Catalogne et par conséquent de l'Espagne. Mais la frontière qui sépare la Catalogne propre de l'Aragon est marquée sur notre carte de la même manière que les limites de l'Espagne et du Portugal. Il semble ainsi que la Catalogne soit séparée de l'Espagne. La ligne frontière suit, en effet, le cours de la Cenia jusqu'aux montagnes où ce petit fleuve prend sa source, elle remonte de là dans le nord-est pour passer entre Lérida et Moçon et atteindre ensuite la Ribagorçana et la suivre jusqu'à sa source.

Que faut-il conclure de ce dernier ensemble de faits ? N'est-on pas fondé à penser que si la frontière de l'Espagne est ainsi confondue avec celle de la Catalogne, c'est qu'à l'époque où fut dressée cette carte, la Catalogne, en réalité, n'appartenait plus à l'Espagne ? On sait, en effet, que soulevée par les abus de la cour de Philippe IV, cette province se donna à la France plutôt que de continuer à souffrir comme elle faisait des exactions, des injustices et des abus de pouvoir. Nous serions donc porté à admettre en fin de compte que cette carte d'Espagne a dû être dressée entre 1640 et 1659, ce qui concorde absolument avec les données graphiques, — mais sur des documents antérieurs et surannés. C'est là un fait que nous avons constaté maintes fois sur des cartes de toutes les époques, que le cartographe soit insouciant et ne se tienne pas au courant des découvertes et des progrès de la science ou que s'arrêtant, comme Battista Agnese à un type qu'il considère comme excellent, il le reproduise à satiété sans

se soucier des modifications apportées par le temps à la géographie.

La carte manuscrite dont nous parlons n'est ni meilleure ni pire que beaucoup d'autres pièces contemporaines et notamment les très nombreuses cartes que Sanson a dressées des diverses provinces de l'Espagne. Il n'y a donc, me semble-t-il, aucun intérêt à l'étudier en détail, nous n'aurions pas chance d'en tirer grand profit pour notre instruction. Il en eût été tout autrement si elle avait reposé sur des données scientifiques; mais à cette époque les travaux géodésiques d'Esquivel, et jusqu'à leur souvenir, étaient bien perdus et bien ignorés de la masse des cartographes.

Comme nous l'avons dit au cours de cette étude, il y aurait un intérêt historique de premier ordre à les rechercher — et n'aurait-on pas chance de trouver quelques documents qui s'y rapportassent dans les papiers provenant d'Herrera, — et à publier intégralement les réponses aux questionnaires officiels qui constituent les huit volumes manuscrits de l'Escurial. Ne se trouvera-t-il pas parmi nos confrères et nos collègues de l'Académie de l'Histoire quelque savant désintéressé pour entreprendre une si importante publication ? C'est sur cet appel que nous terminerons cette rapide notice qui nous a permis de rassembler nombre de faits épars qui ne nous semblent pas devoir être indifférents à tous ceux qui ont le goût de l'histoire et de la géographie.

Gabriel MARCEL.

VARIA

Remarque sur la ***Crónica de Felipe II*** **d'Antonio de Loazes.**

La Biblioteca Nacional de Madrid possède un manuscrit du XVII[e] siècle, de plus de cinq cents feuillets (T. 451) que j'ai examiné en 1897. C'est une chronique du règne de Philippe II par Antonio de Loazes. Le peu de temps dont je disposais ne m'a pas permis d'en faire une étude approfondie, mais je crois intéressant d'en noter une particularité.

Le chapitre XXVI (ff. 211-311) a pour titre *Del levantamiento que hizieron los moros del Reyno de Granada* mdlxviij. J'en détache le passage suivant :

... Venido a tal estado el Habaqui quedó desamparado de los suyos y aun aquellos que le animaron libre le condenaron a cortalle la cabeça viendolo presso...

... y el como fiel christiano acabó en el ultimo tormento repitiendo con deboto aliento la boz del credo. Fue plañida del campo catholico la muerte no pensada del Habaqui, mas no es morir el hombre perder la vida en honrada empressa y en loable occasion. No por esto convertida la gente dexó ya la començada reduçion, antes por el rescelo desta culpa venian a dar disculpa mas apriessa; vinieron a montones con sus armas pidiendo clemencia y remission y paz numerosos escuadrones de moriscos conosciendo sus errores passados; y anssi se dio luego orden que los trasplantaron a todos los moriscos lexos del reyno de Granada por lugares despaña con sus mugeres y hijos, y ansi se sosegó todo el reyno. El Rey Abdalla con algunos que le quisieron seguir se metio en lo mas espeso de las montañas y alli se hazia fuerte en unas cuevas; mas al fin halló alli muerte, que se la dio un alcayde morisco, y desçendio a pagar sus males el alma en las ynfernales penas; y ansi se acabó esta guerra del reyno de Granada que tan sangrienta fue para toda la gente christiana.

Reportons-nous au dix-huitième chant de *La Austriada* de Juan Rufo (Madrid, 1584) et nous y lirons :

El de Guadix, venido a tal estado,
de los suyos quedó desamparado.

Y aun aquellos que libre le animaron
a cortar la cabeça del tirano,
viendole preso, dello le acusaron
.....
y el acabó como fiel cristiano,
repitiendo en el ultimo tormento
la voz del Credo con devoto aliento.

Fue del campo catolico plañida
del Habaqui la muerte no pensada;
mas no es morir perder hombre la vida
en loable ocasion y empresa honrada;
no por esto la gente convertida
dexó la reducion ya començada;
antes, por el recelo desta culpa,
venian mas apriesa a dar disculpa.

Vinieron con sus armas a montones,
clemencia, remision y paz pidiendo,
numerosos y fieros escuadrones,
sus pasados errores conociendo;
.....
quedaron trasplantados a millares
lexos de los maritimos lugares.

....
El (Abdalla), con pocos metido en la espesura,
en unas cuevas se hazia fuerte,
donde al fin de su extrema desventura
un alcaide morisco le dio muerte,
y el alma descendio a pagar sus males
en las eternas llamas infernales.

Comme on le voit, Antonio de Loazes s'est approprié sans la

moindre vergogne les vers de Juan Rufo, ne prenant même pas la peine de dissimuler ses « emprunts ». Ce qui est assez curieux, c'est qu'il ne faisait que voler un voleur : Rufo, en effet, a utilisé pour les dix-huit premiers chants de son *Austriada* (qui n'en a que vingt-quatre) un manuscrit de la *Guerra de Granada* de D. Diego Hurtado de Mendoza[1], et il s'en est si bien servi que le plus souvent il s'est borné à mettre en vers détestables[2] la prose si belle du grand historien. Le passage suivant[3], correspondant aux extraits reproduits plus haut, en est la preuve :

... le quitaron la vida, repitiendo en el ultimo aliento la voz del Credo. Fue muy sentida del campo christiano su muerte, aunque no fue ella parte para que la gente convertida dexase la reduçion començada : antes, por el rezelo desta culpa venian a priesa a desculparse. Vinieron a montones con sus armas, pidiendo clemencia, paz y remision; y por evitar inconvenientes venideros, como se ivan reduciendo los ivan trasplantando en Castilla. Abenabo desesperado y ostinado sin quererse reducir y no hallando ya lugar ni compañia con quien estar seguro, se metio y procuró esconder con algunos pocos soldados en algunas cuevas por aquella montaña, lo qual le duró poco tiempo porque al fin fue muerto por un moro compañero suyo...

Il est à souhaiter que nul poète ne se soit avisé ou ne s'avise de composer un poème épique sur Philippe II en ayant recours à la chronique d'Antonio de Loazes, sans quoi nous assisterions à un nouvel avatar du récit de Mendoza.

R. Foulché-Delbosc.

Un autographe inédit de Calderon.

Quiconque étudia avec soin les œuvres de Calderon a connaissance d'un mémoire publié par Casiano Pellicer à la fin de son

1. J'ai déjà signalé le fait dans mon *Étude sur la* GUERRA DE GRANADA (*Revue hispanique*, I, pp. 137-138, note, et pp. 149-153).

2. C'est le seul qualificatif possible pour cette indigeste épopée, qui parut précédée de sonnets *encomiásticos* de Lupercio de Argensola, de Góngora et de Cervantes.

3. Ce passage ne figure pas dans les éditions. Je l'ai publié dans mon *Étude*

Tratado del histrionismo, réimprimé par Hartzenbusch dans le tome VII de la *Biblioteca de autores españoles*, et rédigé apparemment par Cosme Lotti lui-même, sous le titre de *La Circe. Fiesta que se representó en el estanque grande del Retiro, invencion de Cosme Lotti, á peticion de la Excma. Señora Condesa de Olivares, Duquesa de San Lúcar La Mayor, la noche de San Juan.* Le célèbre ingénieur florentin y décrit les *tramoyas* imaginées par lui à l'occasion de cette fête. Personne, que je sache, n'a jamais mis en doute que ce luxe inouï de décors, de costumes, de changements à vue, fût destiné à la pièce de Calderon *El mayor encanto amor*. L'hésitation était pourtant permise. On peut relever entre l'œuvre du poète et le projet du machiniste de telles différences de détail que, malgré la similitude du sujet et des principaux épisodes, je me demandais pour ma part s'il ne s'agissait pas en ce cas de deux pièces distinctes. Un hasard inespéré vient de me donner le mot de l'énigme. M. Morel-Fatio m'a communiqué, avec sa bienveillance habituelle, une lettre de Calderon dont l'original, après être resté quelque temps entre les mains de M. Charavay, a été acquis depuis peu à l'étranger. Cette lettre, comme on en pourra juger par la copie ci-dessous, est une réponse au mémoire de Cosme Lotti. Elle nous apprend comment Calderon exigea de son collaborateur la suppression d'un certain nombre de *tramoyas*, afin de pouvoir écrire son poème sans être astreint à une sujétion trop rigoureuse. Ainsi se trouvent expliquées les dissemblances signalées précédemment entre *La Circe* et *El mayor encanto amor*, qui sont bien, en réalité, une seule et même pièce.

Je reproduis, sans y rien changer, l'autographe de Calderon :

Yo evisto vna memoria q̃ cosme loti hizo delteatro yapariencias que ofrece hazer asu Mg[d] en la fiesta de Lanoche de S. Juan ; yavnque esta trazada con mucho ynjenio ; La traza de ella no es Representable por mirar mas alaynben-

(pp. 146-149), d'après un manuscrit de Salamanque ; depuis lors je l'ai trouvé dans de nouveaux manuscrits. — Mon édition de la *Guerra de Granada* paraîtra prochainement.

cion de las tramoyas que algusto dela Representacion = Yaviendo Yo Señor de escriuir esta comedia no esposible guardar el orden que en ella semeda pero haciendo elecion de algunas de sus apariencias las que yo abre menester de aquellas para loque tengo pensado son las siguientes.

El Teatro adeser Enel estanque.

— La primera vista *del*[1]; el bosque oscuro contodo el adorno que el le pinta de formas umanas en vez de arboles controfeos de armas y caza.

— El carro plateado que a devenir sobre el agua Y la senda paraque anden unto ael los que le an devenir acompañando con musica.

— La nabe. De manera que de ella se pueda saltar altablado.

— La nube enq̄ adevenir Mercurio O vn arco del cielo en que venga como Embajador de Jupiter.

— El trocarse todo el monte enpalacio Con jardines Yedificio suntuoso fuentes y corredores.

— El confundir se todo esto asutiempo Yquedar todo destruydo Correr fuego las fuentes y abrasarse todo bolbiendo aseruir la nabe.

— La diuersidad deanimales vibos oymitados de que sea de llenar asuocasion el tablado.

— La mesa que sea de aparecer cubierta de viandas saliendo muy suntuosa dedebajo de tierra.

— El juguete del cochino enquesea de transformar el gracioso Y la mona para otro gracioso.

— El jigante.

Advirtiendo Vmd q̄ Yonodoy orden para obrar esto ni la disposicion delas luces ni pinturas dela fabrica ni perspetibas Porque todo esto queda asu yngenio quelo sabra disponer y ejecutar mejor que yo se lo sabre dezir lo que suppco a vmd es que si esto adetener efeto seme de desde luego La orden porque yo me desocupe deotras cosas y acuda alademas obligacion que es seruir a vmd a quien nr̄o señor gde Como deseo Abril 30 de 1635 años.

Don Po Calderon
De la Barca.

El mayor encanto amor fut représenté sur l'étang du Retiro la nuit de saint Jean de cette même année 1635, ainsi que le constate la table des matières de la *Segunda parte de las comedias de don Pedro Calderon, (Madrid, Maria de Quiñones, 1637)*, publiée

1. Ce mot a été barré.

par don Joseph Calderon, frère de l'auteur. Hartzenbusch, lorsqu'il réimprima cette pièce dans le t. VII de la B. de Aut. esp. n'avait certainement pas consulté l'édition de Maria de Quiñones; aussi se livre-t-il à toutes sortes de suppositions pour assimiler cette *fiesta* à une autre, donnée également sur l'étang du Retiro, le 14 juin 1639, et dont une bourrasque subite empêcha la représentation (*Avisos* de Pellicer). Il est juste d'ajouter que le critique dut reconnaître plus tard son erreur, attendu que dans son *Catálogo cronológico de las comedias de Calderon* (B. de Aut. esp. t. XIV), il assigne une date exacte à *El mayor encanto*.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de transcrire à cette place les renseignements que les P. P. de la Compagnie de Jésus nous ont laissé dans leurs lettres au sujet de la *comedia* de Calderon. J'emprunte les extraits suivants au t. XIII du *Memorial histórico español* :

Madrid y Julio 5 de 1635. — .... Hanse hecho los *Encantos de Circe* en el Buen Retiro con grandes tramoyas cuatro dias : 1º al Rey ; 2º á los Consejos ; 3º al Reino ; 4º á todo el pueblo por su dinero. Al entrar los Consejos los alabarderos, por evitar la multitud y dar lugar, repartieron buena cantidad de palos, y alcanzaron al fiscal de Aragon en la cabeza y le hicieron una herida, y el Regente ví que salió con otra.

Madrid y Julio 31 de 1635. — .... Antes de ayer se hicieron las tramoyas en el Buen Retiro, que se habian suspendido por los varios sucesos que corrian los dias pasados de desgracias, que no fueron verdaderos, y ya que estaba hecha la costa, les ha parecido lograrla. Hicieron en medio del estanque un tablado grande, y en él un bosque muy espeso con grandes montañas, y árboles, fuentes, volcanes de fuego. La comedia fué : *Los encantos de Circe*, y peregrinacion de Ulises y sus compañeros á tomar tierra en el bosque donde dió principio la comedia, en la cual hubo grande variedad de aventuras con excelentes tramoyas y muy exquisitas ; luego vino en carro triunfal Circe por el agua, tirado de dos delfines, á deshacer los encantos, cosa de peregrina invencion. Rematóse la fiesta con danzas en tierra y en el agua ; la riqueza de los vestidos fué increible, y la variedad de las cosas prodigiosa ; duró seis horas, y se acabó á la una de la noche. La costa se deja al juicio, que por ser bueno el del piadoso lector, verá cuánta puede ser.

On voit par ce qui précède que Calderon et Cosme Lotti

durent se mettre facilement d'accord, et que les observations du premier n'avaient nui en rien au succès de l'œuvre commune.

Léo ROUANET.

Un fragment de traduction française du *Diablo cojuelo.*

La première édition du *Diable boiteux* de Lesage fut publiée à Paris en 1707 : l'approbation est du 26 mai et le privilège du 5 juin de cetre même année[1]. Personne n'a encore signalé, croyons-nous, un court fragment de traduction française de l'œuvre de Luis Velez de Guevara, antérieur de quelques mois à l'imitation fameuse de Lesage; il se trouve dans un volume paru la même année, mais dont l'approbation et le privilège sont antérieurs : la première est du 30 septembre 1706, le second du 11 décembre 1706. Il a pour titre :

Diverses avantures de France et d'Espagne, Nouvelles Galantes et Historiques. A Paris, chez Pierre Ribou.... M.DCCVII, in-12, 5 ff. n. ch.-472 pp.

L'auteur, dont le nom ne figure pas sur la page de titre, mais qui a signé l'épître dédicatoire « A Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc de Vendôme, generalissime des armées du Roy », est le chevalier de Mailly. Le volume contient ce qui suit :

p. 1. Avertissement.
p. 5. Avanture du Comte de Merincour & de Mademoiselle de Meronville.
p. 63. Avantures de Melandre & de Cephalie.
p. 85. Avanture de Clidamire & de Mademoiselle de Lenoncour.
p. 135. Avantures de Palamede & de Melinde.
p. 189. Les Avantures de Dom Leandre.

1. Le volume dut être mis en vente en juin, car *Le journal des Sçavans* en en rendant compte dans son numéro du *Lundy 26. Septembre M.DCCVII* (pp. 609-612) s'exprime ainsi : « Il est à craindre seulement qu'on ne paye bien cher cet Ouvrage, par le grand nombre de mauvais livrets qu'il commence à produire. » On sait aussi que la deuxième édition du *Diable boiteux* et une contrefaçon parurent en cette même année 1707.

p. 308. Avanture du Chevalier de Bettemont & de Mademoiselle de Tussay.
p. 356. Avanture du Comte de Mediane & d'Elvire.
p. 402. Avanture du Chevalier d'Armanville & de Celine.

L'Avertissement placé en tête du volume ne manque ni de saveur ni d'intérêt, et son peu d'étendue permet de le reproduire :

Comme la France & l'Espagne ne sont plus en guerre l'une contre l'autre, & qu'elles sont presentement unies d'inclination & d'intérêt, j'ai cru que je pouvais joindre ici quelques-unes de leurs Avantures, & que le Public ne seroit pas fâché de voir le different genie de ces deux illustres Nations. Quoique les Espagnols ayent beaucoup de feu, & que leur passion soit violente; neanmoins leur galanterie est fort cachée. Les François plus dissipez ne gardent pas tant de mesures, & le peu de ménagement qu'ils ont pour leurs Maîtresses, fait qu'ils se broüillent plus facilement avec elles. Il est vrai que comme ils sont fort galans, ils recourent aisément aux soûmissions & aux respects, qui leur obtiennent bientôt leur pardon. Les Espagnols n'en usent pas de même; quand ils sont broüillez avec leurs belles, c'est pour toûjours, ou du moins pour long-tems. Leur fierté naturelle ne leur permet point de se soûmettre, ni de faire la moindre excuse; & lorsque leur division naît de la jalousie, la vengeance est inseparable de leur ressentiment. L'Histoire nous en fournit mil exemples funestes que nous ne rapporterons pas ici; parce que nôtre dessein est de divertir le Lecteur, & non pas de l'atrister. Il verra dans cet Ouvrage des passions & des évenemens extraordinaires, des ruptures & des infidelitez surprenantes, des racommodemens feints & dissimulez, d'autres qui sont veritables & de bonne foi, & dont la fin a été heureuse. Il y verra encore la dispute d'un Moine contre le diable, touchant une métairie que le Moine lui gagna aux dez, & les injures que le Diable lui dit. Le pronostique d'un venerable vieillard, qui ayant regardé les lignes de la main d'une Demoiselle, & expliqué le songe qu'elle avoit eu, lui annonça la mort prochaine de son Amant. L'indiscretion d'un Confesseur, qui en confessant un homme, lui découvrit par hazard l'intrigue amoureuse de sa femme, le chagrin qu'en eut le mari, sa vengeance contre sa femme, & celle de cette femme contre son mari. Plus il y trouvera encore par maniere d'épisode des danses charmantes, des sauts perilleux, des courses de chevaux, des chasses divertissantes, des combats d'hommes & d'animaux, des conversations singulieres, des lettres galantes avec des réponses du même caractere, & plusieurs autres choses aussi agréables par leur nouveauté, que par leur merite.

Le commencement d'une des nouvelles du recueil, la cinquième,

est la traduction à peu près littérale du commencement du *Diablo cojuelo*, et le chevalier de Mailly s'est bien gardé d'avouer cette appropriation plus ingénieuse que loyale. Voici tout le passage traduit :

LES AVANTURES DE DOM LEANDRE

Sur la fin du mois de Juillet, comme il étoit onze heures du soir à Madrid, & qu'il n'y avoit pas de clair de Lune : c'étoit le tems de la puissance de l'Amour, le terme de la déclaration des Amans & le moment heureux où ils renouvelloient les protestations de s'aimer jusqu'à la mort.

Le *Prado* de Saint Jerôme invitoit les carosses à la derniere journée de ses promenades; & dans les bains du Mançanarez, les nouveaux Adams & les nouvelles Eves de la Cour, se frotant plûtôt avec du sable, que se lavant avec de l'eau, prenoient congé de la riviere, & disoient aux assistans *Ite Rio est*, allez vous en, il n'y a plus de riviere pour vous.

Ce fut alors qu'arriva l'avanture extraordinaire de Dom Cleofas-Leandre-Perez-Zamboüillo. C'étoit un de ces Gentil-hommes aux quatre quartiers de la Boussole; un Cleofas parmi les Juifs, un Leandre parmi les Grecs, un Perez parmi les Chrétiens, & un Zamboüillo parmi les Mores. Il se nommoit encore le Chevalier de l'Ouragant & quelquefois le Chevalier de la Tempête, tant il faisoit de bruit avec ses titres de Noblesse. Enfin il prenoit tant de qualitez & descendoit de tant de Heros, qu'on en auroit pû faire une croisade.

Il ne faisoit que d'entrer dans son noviciat de galanterie pour adoucir les chagrins attachez à l'étude des Lettres. Ce jeune Heros de l'Université s'étant armé ou plûtôt embarassé d'un Bouclier & d'un Espadon à deux tranchans, grimpoit comme un chat sur le penchant d'un toît assez rude, afin d'esquiver la Justice qui le poursuivoit pour une prétenduë galanterie. Car quoiqu'il n'y eut pas eu de part, & qu'il n'eut ni bû ni mangé dans cette espece de regal, la Justice vouloit que le pauvre licencié payât lui seul l'écot, sur lequel tant de gens avoient le reveillon, & pour lui donner ses grades dans les formes, elle lui avoit assigné la vingt-deuxiéme place au nombre des Amans afidez d'une de ces Demoiselles destinées à l'usage du public. Ce nouveau gradué cherchoit les moyens de se retirer de cette intrigue embarassante à quelque prix que ce pût être. Il y avoit déja contre lui une Sentence diffinitive du Curé de la Paroisse, & un acte authentique qui ne peut être revoqué que par le grand Vicaire, Juge établi pour les affaires de l'autre vie. De sorte que se sentant par là aussi pressé qu'un homme qui a pris medecine, il ne fit pas difficulté de s'élançer d'une des aîles de ce toît fort élevé, sur le trou d'un autre toît qui en étoit assez proche.

Ce qui le détermina à prendre ce parti, fut une petite lumiere sombre qu'il crût lui devoir servir d'Etoile polaire, ou d'Etoile du matin, mais en effet, c'étoit l'Etoile de sa mauvaise fortune & de la tempête qu'il alloit essuyer. Il se jetta donc avec tant d'impetuosité qu'il mit en même tems les pieds & la tête sur le plancher du galetas, où il fit la culbute malgré toute son agilité. Cependant il ne laissa pas de regarder cet endroit comme un port favorable qui le mettoit à couvert du naufrage. Aprés avoir repris ses sens, il mit la tête au travers le trou par où il avoit tombé, & se moqua des Officiers du Guet, & des beaux desseins qu'avoit sur lui Dame Tomaze de Bitigourligno, Demoiselle de la race des souffleurs; car la nuit elle ne laissoit pas que de passer comme font les faux quart-d'écus.

Les Officiers du Guet, & cette beauté nocturne qui étoit avec eux ayant entendu les railleries de Dom Leandre.....

La suite des « Avantures de Dom Leandre » n'a aucun rapport avec l'œuvre espagnole.

Comme on le voit, le chevalier de Mailly s'est efforcé de rendre fidèlement le texte de Guevara dont Lesage s'écarta de parti pris. C'est, à notre connaissance, le seul fragment du *Diablo cojuelo* dont il existe une traduction française.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

A Roumanian translation of *Don Quixote*

Under the number 872 of his valuable *Bibliografía crítica de las obras de Miguel Cervantes Saavedra* (Madrid, 1895) the late Leopoldo Rius cites a Roumanian translation of *Don Quixote* issued at Bucharest in 1840. The reference as he points out, is taken from a short bibliographical list drawn up by me some seven years ago. It is right to say that I have not seen this version (which purports to be based on Florian), and that my authority is Dimitrie Iarcu's *Bibliografia chronologica romana* (Bucharest, 1873 [1]).

1 Year 1840, page 43, division II., article 8.

There is a later Roumanian rendering of *Don Quixote* which, so far as I am aware, has escaped the bibliographers. It is contained in the monthly review entitled *Convorbiri Literare*, published by Socecu and Teclu at Bucharest under the editorship of Iacob Negruzzi. Beginning at page 901 of the number for February, 1887, this translation ends at page 1076 of the number for March, 1891; it consists of the First Part, unabridged. The translator is S. G. Vărgolici. I have not been able to learn if his work appeared in book form; nor if he undertook the Second Part which is not, seemingly, printed in later numbers of *Convorbiri Literare*. As this version of the First Part is but little known, it is mentioned here as one to be added to those already indicated by Rius.

James Fitzmaurice-Kelly.

MEMORIA

DE FRANCISCO NUÑEZ MULEY

La pragmatique du 17 novembre 1566 qui privait les Maures de leurs usages, de leurs coutumes et de leur langue, fut lue en grande pompe dans tout l'ancien royaume de Grenade, le 1er janvier 1567. Ceux dont elle supprimait les dernières libertés essayèrent de faire revenir le gouvernement de Philippe II sur une pareille mesure, et avant toute démarche à Madrid « acordaron, dit Marmol (II, IX), de hablar al presidente don Pedro de Deza, y informarle de palabra y por escrito para ver si podrian ablandarle. A esto fue vn Morisco cauallero llamado Francisco Nuñez Muley, que por edad y esperiencia tenia mucha pratica de aquel negocio, y lo auia tratado otras vezes en tiempo de los reyes pasados, el qual puesto delante del presidente, con la boz baxa y humilde le dixo desta manera. » Le discours [1] que l'historien espagnol prête à Nuñez Muley n'est que la réduction, à peine déguisée (des passages ont été copiés sans aucun changement) d'un mémoire qui dut être remis plutôt que lu à Deza et dont deux manuscrits existent à la Biblioteca Nacional de Madrid. Le premier (R. 29, ff. 321-341) est le plus complet : peut-être faut-il y voir le mémoire autographe de Nuñez Muley ; la lecture en est très difficile. C'est ce manuscrit que je reproduis ici : j'en ai respecté l'orthographe et les particularités de toutes sortes, et me suis borné à ajouter la ponctuation la plus indispensable. Le second (P. V. fol. Caj. 25, núm. 41), de la même époque, est d'une écriture différente, inférieur à tous égards au précédent, et ne va pas au-delà des mots *en qualquier tiempo que quiera secretamente* : ii ne donne donc que la première moitié environ du mémoire.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

---

1. Le comte Albert de Circourt fait cette réflexion singulière : « Ce discours a été certainement arrangé, sinon composé par l'historien espagnol. Il n'en est que plus remarquable comme document. » (*Histoire des Mores mudejares et des Morisques*, t. II, p. 463). En réalité, Marmol s'est borné à résumer ; s'il avait « composé » le discours de Nuñez Muley, la valeur de ce document, loin d'être remarquable, eût été tout à fait nulle.

MEMORIA

Memoria para el muy yllustre y Reberendisimo Señor Presidente de la rreal Audençia y chançilleria desta nonbrada e gran çibdad de granada y su Reyno, de las cosas que su señoria Reberendisima deue ser ynformado de lo que ay en pro y contra de la prematica que agora nuebamente se pregono publicamente; y para que su señoria sea ynformado de la verdad, para que fauoresçiese a los naturales deste rreyno con su magestad y con los señores de su muy alto consejo rreal en tal cargo que les fue puesto por su magestad por rrelaçiones de perlados y otras personas, dire en ello lo que mi probe juyzio alcança y menoria.

Lo primero en dezir que fue en el tiempo que los dichos naturales deste rreyno se convirtieron a nuestra santa fee catolica asentaron que no auyan de mudar el avito y se perdiese la memoria antigua, no creo que ay memoria que de nynguno deste rreyno que se acuerde de tal pacto y conueniencia, lo qual no a avido ni creo que parecera por escripto, porque la conversion de los dichos naturales deste Reyno fue por fuerça y contra lo capitulado por los Reyes Catolicos. capitularon con el Rey muley boabdyli rrey que fue deste rreyno y con algunos de sus alcaydes y lo firmaron de sus nonbres anbas partes por prebilegio de mas de quarenta capitulos, y esto se asento y conçerto al tienpo quel rrey y sus alcaydes della entregaron esta cibdad y rreyno della, y lo que en sustançia se asento en la capitulaçion fue que avian de quedar en su seta y todo quanto usauan en sus mesquitas y sus alcades y almotis y alfaquis

y en todo quanto tocaua de los prouechos situados a sus mesquitas y sus salarios situados y todo quanto tenyan y aprouechauan, y que no les tornasen cristianos, y otras cosas como mas largo se contiene en el dicho preuilegio y capitulos del a que nos referimos, que el original de la qual a parado en poder de don pedro vanegas ya difunto, que se lo avia traydo un juan alarif de poder del duque de Candia que lo avia hallado en poder y en los libros de hernando de çafra secretario que fue de los señores Reyes Catoliços y vuestra señoria Reberendisima lo puede uer y pedir y ver traslados del que abido y ay en proçesos y pleytos de calidad que se an tratado en esta cibdad y en esta Real audencia; y en poder de sus secretarios se hallaron traslados del, y esto es lo que fue asientado y conzertado en esta dicha cibdad y Reyno della y lo que fue mandado en la cibdad de seuilla por la Reyna doña Juana nuestra señora que aya gloria. En la cibdad de sevilla, veynte dias del mes de Junio del año de quinientos y onze años, que fue los sastres y oficiales que texian las cosas del bestido y traxe de los dichos naturales no las texesen ni los sastres no las cortasen, y que se gastasen las cosas que heran hechas tienpo de seys años, y entre otras cosas que fueron mandadas en la dicha probision y en vedar que no degoyllasen la carne como solian y que la matasen en la forma y manera que agora se mata y que no aya padrinos ni madrinas de los naturales, y otras cosas que no me acuerdo contenidas y declaradas en la dicha probision; y esto fue publicado y pregonado en esta cibdad y su rreyno en el tiempo que se probeyo carta y probision que fue dada en onze de hebrero en la cibdad de burgos el año de quinientos y ocho; no creo que ella fue publicada y pregonada: podra ser que sea y no me acuerdo della ni abra quien se acuerde del tal pregon y en lo que la dicha prematica dize de la dicha prouision que fue probeyda en la dicha villa de valladolid a veynte y nueue dias del mes de Jullio de quinientos y treze, digo que tal probision no fue publicada ni pregonada ni tengo memoria ni ay quien la tenga, sino paresçe por escripto porque en el dicho año de treze yo fuy entre

otros caualleros de los naturales deste rreyno a negoçios que convenia con su altesa del rrey catolico (que aya gloria) ni auia llegado tal cosa a nuestra notiçia : antes en el dicho año o despues fue probeyda por su alteza una probision entre otras probisiones en fauor de los naturales deste rreyno en que en efecto mando que qualquiera de los cristianos viejos de qualquier calidad que sea de qualquiera que allegase a descubrir la cara de alguna morisca o almalafa o su sauana, o le dixese malas palabras yendo en las prosisiones o en las calles, plaças, o en otros cabos pena de tantos dias en la carçel y de çierta pena contenida en la dicha probision, la qual fue publicada y pregonada en esta cibdad y fuera della en el tiempo que hernandarias con juan arias de saabreda fueron Corregidores desta cibdad y el escrivano della fue hernando diaz de baldepenas escrivano publico que fue desta cibdad y el que çuzedio en su lugar y en el su oficio que don diego el farruz difunto y yo hizimos pregonar, y lo que fue probeydo en el año de diez y ocho en valladolid por el enperador rrey nuestro señor (que aya gloria). El primer año que uino de frandes a rreynar a castilla, porque ya hera fallesçido el rrey catolico en el año antes de diez y siete, fuymos ciertas personas caualleros prençipales deste Reyno en conpana del marques de mondexar para besar las manos de su rreal magestad y dalle la norabuena de su venida a rreynar en estos sus rreynos y entonçes se trataron çiertos negoçios ansi en servicio de su magestad como en cosas cunplideras a los naturales en que aviamos servido y obligado a su magestad el serviçio hordinario de los veynte y un mill ducados, porque el señor Rey don felipe su padre avia dexado y no fue seruido de cobrar los dichos veynte y un mill ducados que antes le pagauan los naturales deste dicho rreyno, y no fue seruido que se cobrasen hasta que fallesçio, que turo dos años, anque despues desto se tornaron a rrepartir y en el tienpo que aviamos obligado a los dichos veynte y un mill ducados en el dicho año de diez y ocho en valladolid, entre otras cosas que su magestad probeyo en lo que convenia a los dichos naturales deste dicho Reyno, probeyo

suspendio en el abidamiento del auito y traxe de las moriscas y que los oficiales texesen y cortasen las cosas y ropas moriscas y las hiziesen y bistiesen, y con esta condiçion le fue otorgado a su magestad el dicho servicio de los veynte y un mill ducados y esto se hallara en los libros del comendador francisco de los cobros, secretario de su magestad, como en los libros de domingo perez que fue escribano mayor de los servicios, y en granada ay probision y çedula, dada en el dicho año de diez y ocho, que suspende la prematica del vidamiento y texer y cortar la rropa del traxe, y esta esta en poder de don hernando muley mi sobrino, hijo de don Albaro de fez su padre ya difunto, que la auia traydo su aguelo mi tio don hernando de fez difunto, y otra probision despues dada. El traslado de la qual esta en poder de juan de astorga escrivano de los serviçios de su magestad, que habla y declara que no se entienda las prematicas de los vestidos y traxes y bidamiento de sus guarniçiones con las cristianas nuevas, y con esta provision mandaron los alcaldes bolber a las mugeres en enamoradas las vistiduras y oros que le fueron tomados por alguaziles desta cibdad; y ansi lo hallara vuestra señoria probeydo por ante Juan diaz escrivano publico y por ante montalegre el que çuzedio en el oficio de Rodrigo mendez escrivano del cavildo, y en el tienpo quel señor alçobispo gaspar davalos, en el año de treynta y dos o quarenta, quiso ententar o por probision o por capitulo de la congregaçion llamo algunos veçinos de guexar para quitalles el abito, y andubo en ello una rrebulta en que suplicaron al señor presidente que entonçes hera y al marques de mondexar y juntamente para llamallos para lo del abito y por lo que avia probeydo alguaziles para los caminos, para que quemasen las albardas de los que caminaren antes de misa y prendiesen a personas que se hallaren en cantares o musicas moriscas o en leylas, que es velar de noche con la dicha musica y cantares y penauales y otras cosas que hera en perjuizio de los naturales. Visto esto por algunos prençipales que quexaron al marques y al señor presidente y al corregidor que fue hernandarias, y dieron petiçion en

el cabildo de granada, agrabiandose de lo quel señor alçobispo trataba, y fue cometido al dicho corregidor y a dos veynte y quatros, quel uno hera juan de trillo y el otro hera hernan dalvarez difuntos, y fueron todos tres a hablar al dicho señor alçobispo para pensar de neguçiallo con su señoria para que no llegase a terminos de regolidad; y visto que no puderon acabar con el dicho alçobispo, no se si fue mandado por el cabildo o consultado con los señores presidente e oidores, que no me acuerdo de quien fue probeydo en que fecto se pregono en toda granada y por baxo de las ventanas del dicho alçobispo, en que efecto declaraua el pregon que ningun lego obedesca cosa mandada por el dicho alçobispo, segun mas largo se contiene sino fuese cosa que tocase a la yglesia en el dicho auto y pregon, puniendo en ello penas, y desta manera ceso lo que queria ententar con los de guexar que se quitasen el abito; y ansi mismo çeso las penas y prisiones que abia sobre los cantares y musicas por su señoria y por su probisor, y estos autos y pregon, se hallara en los libros del cabildo y escrivano del en el tienpo quel dicho hernandarias fue corregidor, y todo esto se probeyo por su magestad y su presidente e juezes en fauor de los naturales sobre el auito y en esta sazon y por estos negocios el licenciado luzon, alcalde en esta corte, que fue a casa del dicho alçobispo para querer prender alguno sobrello y paresce, segun se dixo quien se hallo presente, que pasaron palabras entre el dicho alçobispo y entre el dicho licenciado luzon, en que le dezia : « en mi casa aviades de entrar a prendred o buscar » ; y le rrespondio el alcalde que tenia poder para ello, en que llego a terminos de dezir el dicho alcalde al señor alçobispo : « pues no sabe vuestra señoria que vn alcalde de corte tiene poder para ahorcar a un blispo o alçobispo como lo ahorco » ; y todo esto a pasado por las novedades y otras cosas del avito susodichas, y esta probision o capitulo de la congregaçion por donde se movio el señor alçobispo don gaspar daualos no fue publicada ni pregonada, sino quel dicho alçobispo quiso de su auturidad entretar y probeher lo que de suso se haze minsion, hasta que se pregono y

paro en lo que se pregono; y pasado ya todo lo suso dicho sobre el avito y traxe, y la probision que arriba se haze minsion que se probeyo en balladolid, en que en efecto suspende la prematica del vidamiento y traxe, que fue probeyda en el año de diez y ocho, quando estubimos en la corte de su magestad, y en esta cibdad de granada quando estubo su magestad, aviamosle servido en nobenta mill ducados : los ochenta mill para su magestad y los diez mill con que su magestad hizo merced a munchos cauaileros y oficiales y personas que entendieron en ello; y desta manera, acabados los seys años en que aviamos obligados a pagar los dichos noventa mill ducados que heran quinze mill en cada un año, se a continuado de servir a su magestad en este Reyno en contia de sesenta mill ducados, los cinquenta mill ducados a su magestad y los otros diez mill ducados a las personas que su magestad hixo merced y los que çuçedieron en sus lugares; y esto es el serviçio que se nonbra el servicio de la obra de la casa rreal, que son diez mill ducados cada un año y los veynte y un mill hordinarios y los cinco mill del trasordinario y las costas que montaran treynta y siete mill e quinientos no podran llegar a treynta y ocho mill ducados; y todo esto se obligo y obligaron por quedar en sus abitos y costunbres y calçado, no perjudicando en cosa alguna a la santa fee catolica por las causas que antes tengo declaradas y se declaran mas adelante, y la causa donde mano nuestro serviçio a su magestad de los nobenta mill ducados, estando su magestad en esta cibdad y su alhanbra, fue la obligacion de los dichos noventa mill ducados porque en el año de diez y siete obligaron algunos vezinos desta cibdad, especial los oficiales y mercaderes y sastres que texian y cortaban el abito morisco de los naturales porque se acabauan y cunplian los seys años que abia probeydo su alteza del rrey catolico (que aya gloria) en seuilla, en que avian vedado que no texesen ni cortasen abito morisco de las mugeres, y por esta causa avian obligado los susodichos de servir a su alteza con ochenta mill ducados y que los oficiales y maesos

texesen y cortasen las rropas y cosas de su traxe y bestido; y por entonzes no se efectuo esta obligacion porque no estubieron los prençipales desta cibdad en ello, ni se dio quenta dello al marques viejo conde de tendilla (que aya gloria) sino las personas que se avian obligado en casa de don miguel de leon el zahordri veynte y quatro con el corregidor juan basques coronado; solamente no se efectuo porque no hera en coyontura ni con parte sufiçientes; y anque don antonio de la cueba corregidor que fue probeydo despues del dicho juan basquez que tanbien quiso que se efetuase y por no ber al marques de mondexar y los prençipales desta cibdad, que ansi mismo ho hera coyuntura para que se hiziese el dicho serviçio y obligacion que se le hizo, quedo sin efectuar hasta que en el dicho año de diez y ocho se probeyo con su magestad lo que se probeyo sobre el dicho avito y traxe por la obligacion que se le hizo del dicho seruiçio de los veynte y un mill ducados en el dicho año, y se aguardo de servir a su magestad con los ochenta mill ducados el tienpo que estubo en esta cibdad y su alhanbra quando le servimos con los dichos noventa mill ducados; y anque algunos de los naturales se agrabiauan en servir a su magestad con tanto numero demas de los dichos veynte y un mill ducados de hordinario, y el dicho marques de mondexar y los prençipales desta cibdad y de fuera della vinieron que hera justo servir a su magestad, pues que vino nuevamente a su rreyno y que no les hazia ningun agrabio,porque muncha parte dellos avian obligado a los dichos ochenta mill ducados en vida del señor rey catolico (que aya gloria) por quedar en su abito y traxe. Todo esto fue fundado una cosa tras otra, por causa del auito y traxe, y por esta causa se suspendio munchas vezes el vidamiento del dicho traxe, pues agora no se a de perder el rreyno del todo, pues que sobrello a pasado todo lo susodicho sobre el dicho avito, y vuestra señoria visto el gran perjuyzio y perdiçion de los dichos naturales en quitalles su avito y traxe y de sus ofiçiales que bibian y tenian sus caudales en ello y los mercadeles sus caudales enpreados, que visto este negoçio del avito asi sumario no

paresçe tan ardo negoçio como lo es, enpero mirado en particural y general por estenso, vuestra señoria hallara que sin enbargo de qualesquier paresçeres que se dieron en fauor de la dicha prematica, hallara que no an caydo ni caen en el efecto della, porque no quiero dezir millares sino millones que se pierden en este Reyno en quitar el dicho avito y traxe, porque notoriamente ay en este rreyno casy çinquenta mill vesinos de naturales : pues puesto que en cada casa tres mugeres madre y hijas son ciento y çinquenta mill vesinos y personas que an de mudar el auito, entre todas las quales no abra quatro mill o çinco mill que tendran posibilidad para podello mudar, y todos los otros tendran nezeçidad de vender o enpeñar con que lo hiziesen que an de uender, pues las joyas de su traxe que tenian para guardarse para sus neçeçidades y paresçer con ellas si fuere neçesario, quiriendo las vender o enpenar quien las a de conprar en no baler en cosa alguna, y los mercadeles que tienen enpreados sus caudales en las dichas ropas y otras cosas y por que las rropas moriscas no son para poder mudar ni hazer dellas rropas castellanas, ni se puede hazer ni aprobechar cosa a la castellana. lo uno ellas son cortas y gironadas, y por munchas vias y modos no se pueden hazer cosa alguna dellas, y por esto se pierde muncha parte lo que no puede tener numero; y en esto para muncho perjuizio a las rentas Reales y a las cosas tocantes al serbiçio de la corona rreal, y considirado todo esto en los años pasados, en tienpo tras otro, se a platicado lo que se resulta en ello, anque vuo en la congregaçion que se hizo en la capilla rreal por el consejo de su magestad y perlados dellos, y lo que fue la causa dello la vesita que hizo don gaspar daualos en las alpuxarras y partes y lugares e ynformaçiones que truxo de los clerigos que los ynformaron porque el ..... desta vesita fue vn onbre del comun de los naturales desta cibdad que hera muy entremetido en las praticas, y el hera allegado a la casa del licenciado pulanco que hera entonçes el mas antiguo en el consejo rreal. Quexanbase de los clerigos y agrabios que hazian a los naturales deste Reyno sin tomar consejo de los prencipales y

personas que entendian en lo que convenia y entendian a los naturales deste rreyno; y paresçe que dio peticion en el consejo, firmada de algunos naturales amigos suyos, quexandose de los clerigos; y el lo hizo ansi sinplemente, pensando que hazia algo por sus naturales, en lo qual herro e hizo mui gran hierro, porque llego a noticia de los clerigos e luego dieron poder al abad mayor de la yglesia de san salbador del albayzin, que fue un fulano del pardo, y contradixeron la petiçion dada y quedaron por contrarios los clerigos a los naturales; y mando su magestad a don gaspar davalos que se fuese a enformar a las alpuxarras e a los otros lugares del Reyno de la vida de los naturales deste Reyno; y enformado de las personas de quien fue la querella, que heran los clerigos, y desto vuestra señoria Reverendisima puede colegir que enformaçion trayria, y pues que enformava de los contrarios, y desto mano la junta de la congregaçion en la capilla rreal, y en ella se probeyo munchos capitulos en perjuyzio de los naturales deste Reyno y contra sus previlegios y probisiones que hazen minsion agora por probisiones y çedulas en fauor de algunas partes la dicha prematica agora nuevamente dada, y bisto por su magestad que entonçes que los dichos capitulos de la congregaçion e hera en perjuizio de sus vasallos, no se pasaron ni efectuaron dellos por entonçes mas de dos, que fue neçesario el probeher del santo oficio que quedase en esta cibdad como quedo, anque antes que lo dexase su magestad (que aya gloria) hizo gran benefiçio a los naturales deste Reyno en enbiar por el señor alçobispo de sebilla que era don alonso manRique, enquisidor general que fue entonçes, y despacho con el santo padre perdon general a todos los naturales deste Reyno; y asi lo efectuo con su magestad y mando a los pedricadores que lo publicasen en los pulpitos la gracia que su santidad le avia conçedido a su magestad como Rey y patron deste rreyno, pues lo ganaron los señores Reyes catolicos sus antepasados, en el qual perdon se espreso y declaro que no gozasen dello tres personas: alfaquy que mostro la seta o porte della, o çuruxano que avia rretaxado, y no me acuerdo a la ter-

çera; y asi se efectuo y executo por los señores ynquisydores que entonçes heran, y quedo en esta cibdad y ellos castigaron y executaron conforme al dicho perdon, y esto se efetuo y cunplio, y el segundo capitulo susodicho hera lo del avito y traxe, declarado en el capitulo antes deste, y vista por su magestad la perdiçion que dello resultaua susodicha, sospendio el capitulo del vidamiento e del traxe que en ella se haze minsion, y que no se cunpliese ni executase, y sobrello entramos veynte e tantas personas de los prençipales, juntamente con el marques de mondexar (que aya gloria) a besar las manos de su magestad por la merced que nos hizo en ello, en la casa rreal de su alhanbra, y mando su magestad al dicho marques que en esto y en todo lo demas que toca a sus vasallos deste rreyno, le escrivisiesen y abisase de lo que conviniese a los vasallos deste Reyno, que su magestad lo vera y probera lo que les conviene en todo, y el dicho marques le rrespondio a su magestad que ansi se hara e lo hare como vuestra magestad me lo manda, y todo esto y todo lo susodicho se probeyo en anparad este Reyno en su abito, todo lo que no es en perjuizio de la santa fee catolica, y que gozasen de sus costunbres y plazeres como an gozado de muncho tiempo a esta parte, dende que se convirtieron, y no apretalles y molestalles por todas vias y maneras como agora se probeyo en estas prematicas por relaçiones de perlados y otras personas que le an ynformado y fundado a su magestad quel dicho avito y traxe es de moros, y continuando las çilimonias y manera de moros en el dicho traxe y calçado, en esto, señor, veo con mi probe juyzio segun e alcançado de algunos mis ançianos que sus rrelaçiones no son bastantes ni ciertas, porque el abito y traxe y calçado no se puede dezir de moros ni que es de moros; puedese de dizir ques traxe del rreyno y provinçia, como en todos los rreynos de castilla ; y los otros rreynos y probinçias tienen los traxes diferentes unos de otros y todos cristianos, y ansi el dicho avito y traxe deste rreyno muy diferente de los traxes de los moros de aliende y berberia, y alla tanbien en muy grandes diferençias de un rreyno a otro : lo que traen en fez no lo

traen en estremeçen por el todo, y en la turquia mui diferentes del todo, y todos moros de manera que no se puede afundar ni dezir quel traxe de los nuevamente convertidos es traxe de moros ni se puede afundar, pues los cristianos de la santa casa de jerusalen y todo ese rreyno de cristianos y dotores della, como se an visto en esta cibdad, que se vinieron a ella en abitos y tocados como los de aliende y no en castellano, y escriben en arabigo y hablan en arabigo y no en castellano y son cristianos y no la saben la lengua castellana y son cristianos catolicos; y dello y por esto y por lo que dicho tengo, la cristiandad no va en el auito ni en el calçado que agora se calçan, ni la seta de los moros tanbien porque nos acordamos de viejos y ançianos, queste rreyno a se mudado al abito y traxe en muy gran diferençia de lo que solian vistir y calçar en cosas a la manera castellana, sino usansa del avito linpio y corto y libiano y de muy poca costa. No se habla en los vestidos de sus bodas y plazeres, porque aquellos vestidos tienenlos guardados para los tales dias, y los heredan en tres o quatro herençias para gozarse e aprobecharse dellos para aquellos tiempos o para quando de neçeçidad los bienen a vender o enpenar, e lo hordinario entrellos, en sus casas o fuera della, son abitos de muy poco balor tales como sabanas y alcandoras, que con poco valor de un ducado va vestida una morisca o poco mas, e se silben del vestido munchos vesinos dellos ansi de noche en el dormir en ellos como hazer dellos hardas para su serviçio, y esto se hallara en todas las alpuxarras y lugares y en toda la xarqui, y por todo lo susodicho vuestra señoria reberendisima nos a de hazer merced de ayudarnos y fauoreçernos con su magestad, vista la Relaçion tan notoria y verdadera y no en perjuizio de nuestra santa fee catolica; y si mi dicho o relaçion duda en ello vuestra señoria no ser verdad, mande llamar personas ansi de los nuevamente convertidos como de otras personas cristianos viejos que an entrado e andado en todos los Reynos y tierras susodichas de fez y turquia e otras partes; vuestra señoria Reberendisima haga averiguaçion dello para lo ver y saber si es verdad, y no consienta ni de

lugar a tan gran perdiçion como en lo que se hara en quered ecfetuar esta prematica, pues en dezir alguno e quered dezir que se conformaran en un avito y traxe, no enbargante toda la perdiçion susodicha, avian de ser para en que çuçediese en onrras e livertades que les hiziesen a los naturales deste rreyno en usar y mudar: no emos visto señor a esto a ninguna cristiana nueua que bistio avito castellano no se liberto de los servicios que pagan los naturales, ni los moriscos que se casaron con cristianas viejas se livertaron de los dichos serviçios ni traen armas; no lo emos visto sino tratado e como los nuevamente convertidos en todo e sino todavia apartados de la conformaçion de los cristianos viejos y presos por un quchillo y enuiallos a galeras, y perderse sus haziendas y los ofiçiales de la justiçia gozando de sus haziendas ansi en pleitos y en condenaçiones como en cohechos, y en semejantes casos persuadiendoles por la justicia seglar como por la escresiastica por todas vias; y esto es muy notorio y claro, y para que vuestra señoria reberendisima este mas sastifecho e ynformado de todo lo susodicho en lo que toca a el avito y traxe y calçado de las mugeres naturales deste rreyno, si es avito o traxe o calçado que toca en fauor de la seta, o no coligira vuestra señoria de que todos los onbres barones, viejos y moços y niños, an tomado y vestido y calçado todo el avito castellano; pues si fueran dañados sus coraçones, avian de pensar que, mudado el avito dellos, avia de danar a su seta, pues que los varones ende mirar en esto y no las mugeres que los alcançado de ançianos viejos y sabios y no lo usarian como lo an usado y usan en general. Desto vera vuestra señoria reberendisima, tendra por cierto, y esto es verdad, que no toca en cosa alguna del avito y traxe y calçado en cosa alguna en fauor de la seta ni contra ella por todas causas arriba declaradas, pues que en esta ansi porque causa lo an usado los barones, sabe vuestra señoria porque el avito de los barones grandes y chicos es cada año que an de vestir y calçar; y visto por ellos quel abito castellano es mejor y mas onesto de los onbres, y no perdian nada que

rroto el sayo y la capa no se podria perder nada, vestian y hazian de nuevo avito castellano como al presente lo bisten y traen de sus propias voluntades, sin aprieto ni molestia alguna, como lo hazen, visto que en ello no se perdia nada; esto lo an usado y usan dende mas de quarenta años a esta parte todos, como tengo dicho, y vuestra señoria hablando con el en estos casos me dixo que si vestian avito castellano las mugeres, podria de alli resultad franquesas o libertades a los naturales deste rreyno y armas de quien se a de hazer caso, y se sabe si no son de los varones que andan en las calles y negoçian de contino entre cristianos viejos y sus naturales, pues que respeto les fue tenido o tienen los onbres varones si les fue mirado por vestir y calçar en castellano, ansi con la justicia seglar como con la esclesiastica o con su magestad o con sus perlados, o que color tubieron o que voluntad tubieron los perlados para faboresçelles con su magestad, visto que dende treynta y çinco o quarenta años aca an vestido y bisten y calçan avito y calçado castellano, para que su magestad les uvieran hecho merçedes de livertades sus pechos y serviçios, y de dalles liçençia general para traer armas, pues no emos visto cosa alguna deste fauor para mal, antes cada dia peor y mas maltratatos en todo y por todas vias y modos, ansi por lo que tengo dicho por las justiçias seglares e sus ofiçiales como por la esclesiastica, y esto es muy notorio y no tiene neçeçidad de se hazer ynformaçion dello. Puedese pensar que si su magestad les hiziera esta merced y livertades, resultara dello alguna trayçion a la prueba que donde yntereses ay dende sesenta y seys años aca y mas, dende que enpeço a tratarse en la conversion deste rreyno, si se an visto de los naturales alguna trayçion, sino es algunas de vaxa manera, vistos apretados y desesperados an caydo de yrse aliende o de hazer cosas no devidas; pero en general no se hallara que se a hecho trayçion alguna contra la corona rreal, sino uvidientes a todo lo que les mandan el rey y sus ministros. Si podemos dezir que en tienpo que se levanto el albayzin, que levantaron contra el Rey no se avriguara sino que se levantaron en

fauor de las firmas de sus altezas en la capitulaçion que se capitulo, y dezian nuestros viejos y mas ancianos que levantado el albayzin porque dos o tres dellos avian muerto al alguazil varrionuevo, porque llevaua una muger asida para bolvella cristiana contra su voluntad; y andauan los alguaziles prendiendo a todas las mugeres y onbres que venian de linaxe delchez, que heran de cristianos viejos, y dados los gritos de la dicha muger « socorrerme por amor de dios » el dicho alguazil no la quiso dexar ni soltad. Lo mataron, y esto fue el prencipio de la levantada del albayzin, y andando en su levantamiento dezian unos a otros no tenemos remedio sino que asgamos en el a la dicha quinta, que era la dicha capitulaçion firmada de los Reyes catolicos y del Rey muley avdari, Rey que fue deste rreyno, y por esto no se puede dezir que se levantaron contra su Rey, sino en fauor de su firma y capitulaçion, para que les fuese guardada y executada ; y desto rresulto la levantada del albayzin y de lanxaron y de landarax y alpuxarra y velexis y guexar: Esta fue la causa vista que le quebrantauan lo asentado y capitulado, y no hera enjuta la tinta pues probados a los naturales deste rreyno y su leartad a la corona Real en el tienpo de las comunidades, vuestra señoria hallara que en todos los Reynos y provinçias de castilla y andaluzia levantaron contra su Rey; y en este rreyno no vuo en el ninguna alteraçion contra el serviçio de su alteza; mas antes quando vuo neçeçidad que el marques de mondexar y sus hermanos don antonio y don bernardino, difuntos, de yr a conbatir a baça, porque se avia levantado, y a guesca que ansi mismo se levanto, entre sus capitanes que llevo tres capitanes de nuestra naçion que hera don hernando de cordova el uno, y diego lopez a una xara, y diego lopez haçera[1], y no se mas, con soldados y onbres de guerra de los naturales en fauor de su rrey y del marques como su capitan general; y esto es y fue muy notorio, de manera que los natu-

1. MARMOL :... don Hernando de Cordoua el Vngi, Diego Lopez Aben Axar, y Diego Lopez Hazera.

rales deste rreyno, dende que lo ganaron los Reyes catolicos no le hizieron trayçion ninguna, por donde de rrazon y justiçia avian de ser mas fauoresçidos que los otros Reynos y probinçias, y sus prebilegios y libertades guardados, y no se perdiese como se perdio qualquier prebilegio y probision que se hizo en su fauor, pues no le perdieron los que hizieron y que cometieron la trayçion a su Rey en la dicha comunidad por enduzimiento de perlados, hasta que el alcalde ronquillo ahorco al obispo de çamora; y vuestra señoria Reberendisima sabra que don juan de granada, ynfante hermano del dicho Rey muley babdali, fue en las comunidades que lo asieron en ellas los que heran en fauor de su alteza, y lo hizieron capitan general; y defendio toda su posibilidad en fauor de su magestad, y apaziguo todo quanto ser pudo, que merçedes mereciera rescibir en tal caso de la corona Real y sus dicindientes, e que su meresçimiento no fue lo que con el se hizo, ni el mereçimiento de la lealtad deste rreyno y sus naturales no es lo que se envia y hordena contra ellos en esta prematica. Vuestra señoria sabra que lo que en esto se escribi y se haze, que creo que segun mi entençion es en lo dezir y declarar, pues en serviçio de dios nuestro señor y de la santa fee catolica y de su magestad y de quien mas se le siguira muncho probecho a la corona rreal mas que en ningun rreyno de castilla, y esto es notorio ansi en la rrenta de la seda y en los diezmos della y en los serbiçios de la farda y en las alcabalas y otras Rentas; y por esto no deve vuestra señoria por quien el es dar lugar a que se pierda y destruya este dicho rreyno sin ningun efecto que se puede seguir de todo quanto fue mandado por la dicha prematica, sino lo cura el curso del tiempo sin aprieto e apremio y con buen regimiento y con tenplança ansi de la justicia seglar como de la esclesiastica, y para que vuestra señoria reberendisima coligira el fauor y onrra que puede seguir a los naturales por traer el avito de los cristianos viejos, vuestra señoria y hallara que los mudexares estan conformes en el avito y traxe y en todo con los cristianos viejos de que an gozado mas que los nuevamente convertidos de alguna fran-

quesa o libertad, de que se tomasen las mugeres de los naturales enxenplo, y que animasen con ello para consentir tanta perdida y gran novedad, como esta visto, y esto es muy notorio ansi y conviene por todo lo susodicho que su magestad sea ynformado deste negoçio del pro y contra de los naturales, y su magestad lo vera y probera en ello lo que conviene en su servicio y el bien de sus vasallos, y esto mediante el fauor de vuestra señoria reberendisima que nos faboresçiese como a senor que viene cometido estos negoçios de la prematica; y con esto y por todo lo susodicho concluyo en lo que toca al abito y traxe para que aya Remedio en tan gran cargo que les fue puesto a estos naturales.

De que se pueden aprobechar en dos años de los tales vestidos y traxes, siendo entrellos heredados en tres o quatro herençias como tengo dicho, y que dentro de un año se vengan a rronper y destruyr, y que en las cosas ricas no se da licençia para mas de un año, que turan entre ellos veynte o treynta o quarenta años, y que se venga todo a perderse en un año para no se aprobechar dellas por ninguna via, y que se vengan a executar y molestar en las penas contenidas en la dicha prematica, y para mas afrentar a las dichas mugeres de los naturales, mandan que desde que se pregono vayan las caras descubiertas para que todos hagan bulla dellas, y biene a parar toda la confiança en denunçiadores por sus yntereses y alguaziles y justiçias para gozar de las partes que les cabe de las dichas penas, acabado este termino dello y antes por achaques de alguaziles que les levantan que van yncubiertas, por todo lo qual y por todo lo susodicho es muy gran perdiçion y molestias y perdimientos de haziendas y personas.

En lo que toca al terçero capitulo que habla en las cosas de las bodas y plazeres y zanbras y estrumentos dellas y otras cosas que en la dicha prematica contenida y eligida, al alçobispo que entonçes fue digo questa probision no fue pregonada ni pregonada, anque se probeyo el fundamento della en la congregaçion como arriba tengo dicho; y demas desto no fue de todo ello mas de la zanbra y estrumentos della de los señores ynquisidores antiguos

y hasta entonçes se usaua la dicha zanbra y estrumentos della consentida por todos los alçobispos hasta el alçobispo don pedro dalua; y por algunas ynformaçiones que dello se ynformaron a los dichos señores ynquisidores algunas dellas verdaderas y otras non, porque en verdad que la zanbra y estrumentos della no es cosa en que se ofende a la santa fee catolica, ni ques de moros e çelimonias ni retos tocante a la seta de moros: antes vuestra señoria sabra que el buen moro no se hallava en estrumentos de zanbra ni en plazer con ella, y si algunos alfaquis o alcades heran convidados alguna boda, çesabase de taner la dicha zanbra y estrumentos della hasta que los dichos alfaquis saliesen de la dicha boda o plazer, y el Rey moro queriendo salir algun biaje con sus añafiles y estrumentos de zanbra llegado a la puente de dal Rio de darro y tenia neçeçidad de pasar por el albayzin, callavan todos los trumentos hasta que pasase el Rey la puerta delvira, y entonzes se tañia porque en el dicho albayzin avia alcades y alfaquis que presumian de buenos moros: les catavan aquella cortesian para que no taniesen en la dicha zanbra adon ellos estavan; pues siendo esto ansi muy notorio entre las personas que acuerdan dello, como se puede dezir que los trumentos y zanbras de moros no es mas de viçio y pazeres? No se hallara ni averiguara a ello liçita ynformaçion, porque, como tengo dicho, de los estrumentos y zanbras y estrumentos de moros sino costunbres de rreynos y probinçias; y esto hallara vuestra señoria que los estrumentos y zanbras deste rreyno no son como los de fez ni aliende ni en toda verberia ni la de turquia, sino en muy grandes diferençias estrumentos de otros y cantares de otros y si fuese cirimonia o rretos de moros avia de ser toda una ygual por cunplir su seta, lo qual no se averiguara ni se puede averiguar por las cavsas arriba declaradas; y yo me acuerdo de personas y mas ançianas que se acordasen a lo que quiero dezir, que en el tienpo de santo alçobispo don hernando de talavera, primer alçobispo que los Reyes Catolicos probeyeron en esta cibdad, y en su tienpo avia alfaquis y mestis y tenian salarios de su casa algu-

nos dellos que le enformauan a su señoria de las cosas tocantes a la seta y contra la seta; y como enformado de todo ello de personas que lo sabian de sus çençias y sabidurias y otros libros que tenian de su sabiduria, premitio en su tienpo que la zanbra se usase con todos estrumentos, pues era en plazer de los naturales y cosas de plazer y alegria y de sus bodas y de otras qualesquier cosas que para ello se juntasen, y con la dicha zanbra y estrumentos dellas entraban los santos sacramentos de las posesiones del corpus cristi con todas las zanbras, cada maeso con su vandera y en su tienpo heran las fiestas del corpus cristi tan solenes y tan sonada como hera la de aqui, y no auia en ella cosa alguna contra la santa fee catolica. Demas desto puedo dezir que yo servi al santo alçobispo por tres años y mas por paxe, y fui con el a vna vesita que vesito a todas las alpuxarras; y en la villa de vxixar posava en una casa en lo mas alto de la villa que se dize albarba, y hera tan lexos la yglesia tanto como del avdencia rreal a la plaça de vibarrambla, y la dicha zanbra le aguardava a la puerta de su posada, y saliendo para yr a la yglesia, tañian todos sus ystrumentos y zanbras que yban adelante del y toda gente que se hallaua hasta entrar con el a en la iglesia; y quando su señoria dezia la misa en persona, estaua la zanbra en el coro con los clerigos, y en los tienpos que avian de taner los organos porque no los avia rrespondia la zanbra y estrumentos della, y dezia en la misa en algunas palablas en arabigo, en espeçial quando dezia « dominus bobyspon », dezia « y barafiqun. » Esto me acuerdo dello como si fuese ayer, en el año de quinientos y dos; y si ay alguno de los que entonçes serbian al dicho señor alçobispo lo qual pienso que no queda algunos conoçidos que ayan quedado en esta tierra, acordaran de algo dello de lo que yo digo; y desta manera andaua por las alpuxarras y mas prençipales villas y lugares della, oyen pedir el agua en los tienpos estriles y salir con sus proçiçiones y gente a la pedir, e yban al monesterio de la zubia del señor san francisco que hera de su orden, y mandava a todos los otros lugares que viniesen descubiertas sus cabeças, con su cruz y clerigos, a pedir

el agua; y mandaua a los cristianos nuevos pidiesen el agua en su lenguaxe como lo solian pedir en arabigo. Esto fue en el año de seys o siete, pues como ynformado de la verdad y de lo que toca a la seta y fuera della y contra ella de las tales personas susodichas que lo entendian, no avia su señoria de consentir tales cosas, siendo santo como hera, por ende el daua sabor a todas partes y contentamiento de las cosas que se entienden y se sabe bien podemos dezir mas baxa casta que los negros y esclauos de ginea, porque le consienten que canten y dançen en sus estrumentos, y cantares en sus lenguaxes, que suelen hazer y cantar por dalles plazer y consolaçion de lo que entienden. Pues que rrazon y causa se a de defender y defiende esto y todo lo susodicho a los naturales deste rreyno, pues como dicho tengo no caen en ofensa contra la santa fee catolica, sino vsança y de rreynos y costunbres de provinçia y biçio plaziente en ello en juntarse en sus bodas y plazeres con ello, y no a sido ni es contra la santa fee catolica. En dezir que en las bodas se çierran las puertas y no van a la yglesia quando es liçito van a la yglesia, porque en caso que se dizen que quando ay bodas çierran las puertas no se hallara tal cosa como esa, porque las puertas de las bodas sienpre estan abiertas de en par en par, ansi para los cristianos viejos como para los de nuestra naçion, y comen y beben los cristianos viejos y los naturales en las dichas bodas lo que no se haze en las bodas castellanas; y quando se acaba la boda y es neçesario y por otras causas ynconvinientes se çieran las puertas de noche como se suele hazer, como es costunbre y lo hazen los cristianos viejos.

En el quarto capitulo en lo de las puertas aviertas viernes y domingo y fiestas, que sobrello la prematica habla que an de estar aviertas es en muncho e gran perjuizio ansi a la rrepublica como a los naturales, que son gente de poco trato y conversaçion y por falta de criados y. por los ladrones, y como tienen sus haziendas e cosechas sin puertas ni çerraduras, y no se pueden tener todo lo que tienen en sus casas ençerrado, pues quedando las puertas aviertas y las dichas casas sin çerraduras, viene muy

gran daño y suelta y livertad que se da a los dichos ladrones y personas de poca conçençia, por çerrar las puertas no es para ofender a la santa fee catolica, ni se puede presumir en que o porque, que si en caso diremos que alguno o alguna tenga pensamiento de usar de su seta no se puede hazer en ninguna manera, y si tales vuiese, de noche lo hizieran porque la seta de los moros rrequiere soledad como lo tengo dicho, y no juntas como los confesos, y por esto vuestra señoria hallara que en tienpo de los moros ningun relixoso dellos que queria señalarse por rrelixoso se salia del pueblo en una hermita apartado del pueblo sin conpaña de varon ni de henbra; y esto se a visto ansi en este rreyno como en los otros rreynos de los moros. Vengo a concluyr que no se le haze al caso cerrar las puertas ni dexallas aviertas para el que tiene danada su yntinçion, que lo puede hazer en qualquier tienpo que quiera secretamente y para el que hiziere lo que no deve contra la santa fee catolica, para esto son los señores ynquisidores para lo castigar como lo castigan.

Al quinto capitulo que habla en los vaños que en ellos se puede hazer çelimonia e rretos de moros, esto no se puede averiguar en ninguna manera, ni cabera en juizio autentico, porque en los vaños se juntan onbres cristianos nuevos y biejos, y en algunos de los vaños de esta çibdad ay bañeros cristianos viejos y nuevos, y donde se halla numero de gente no se puede hazer çelimonia ni rretos, porque las çelimonias y rretos rrequieren se usar en soledad y no en publico y en parte linpia, sin que viniese en ella sospecha de zuçidad, y esto e alcançado de onbres ançianos y sabios y los baños son minas de las zuçidades y otras munchas cosas porque a ellos vienen los enfermos en deversas enfermedades y llagas y materias, y los de los ofiçios zuzios tales como pescador, herrero, y calbonero, y azeytero, y carnizero, y espadadores de lino, y desolladores en el rrastro y fuera del, y trabaxadores en partes zuzias tales como baziar neçeçias y madres de calles donde se vienen allegar y rrecoger las dichas zuzidades de cada calle y casas, y otras y otras personas que trabaxan en

cosas suçias y destelcoleros y enfinitas cosas tales; y todos estos se vienen a juntar en particural quando tienen neçeçidad para linpiar de las tales zuçidades susodichas y otras neçeçidades que se hazen en el mismo vaño en hazer camaras en cubos y en el suelo, y hazen sus aguas de manera que anque se lavan en los vaños con el agua que se bierte de labar los onbres no se puede linpiar el vaño de las cosas suçias, y donde ay toda esta sospecha no cabe que ninguno quiera usar la seta de los moros que la usa en parte de tanta sospecha y zuçidad anque no paresca la zuçidad con tanta agua que se vierte de lo que se lavan, ni en parte tan publica, porque, como tengo dicho, las tales çelimonias y rretos rrequieren soledad y parte linpia como esta dicho, y no en parte tan sospechosa ni publica como son los dichos vaños, y no se fundaron los vaños sino para linpiarse de qualquier çuçidad pues con la demasiada calor que ay en ellos, con el agua caliente que ay en ellos, saca el sudor de los cuerpos en que salen las tales zuçidades y los malos umores, y los vañeros lavanlos ansi en rrascallos con sus ucias y otras cosas de lana sobre cortechas que se dizen almohacas y manos de palmas y piedras de mar con que les linpian la pranta del pie y calcañal del, y con labarse pues, que lo que se puede dezir que en los vaños pasan algunos pecados mortales ansi a cristianos como a los nuevamente convertidos. De mugeres hablo que en yr a los dichos vaños se conçiertan con sus galanes, para que en los dichos vaños se junten con ellos: esto no se puede averiguar por ninguna via porque estando las mugeres en los dichos vaños ansi cristianas viejas como nuevas, se juntan muncho numero de mugeres y vañeras que las lavan, y durante las dichas mugeres en el vaño no entra ningun varon por la puerta del; pues siendo esto ansi notorio, como se puede dezir que se juntan en el vaño para hazer los tales pecados? Pues podemos dezir que algunas de las dichas mugeres viejas o nuevas tengan este mal pensamiento de juntarse con sus galanes, mejor aparejo ternan en yr a sus visitas ansi en visitar ylesias como en jubileos o farsas donde se topan las mugeres y los onbres unos con otros, y

ternian mejor aparejo en consertar posadas de camino donde se junten; y creo que por algunas causas de las susodichas, el señor arçobispo avia mandado faser salues en quaresma, y se hiziesen muy tenpranas antes de la oraçion por escusar algunas de las causas susodichas. Pues podemos dezir que si los dichos vaños se quitasen y que no los ubiese pues çerrar que nadie no labase su cuerpo en su casa ni fuera della, ni en rio ni en arroyo, pues que harian los enfermos y las personas que tuviesen neçeçidad de linpiarse de las tales suziedades susodichas? Abra quien pueda dezir que hazen los de castilla de los vaños: puedese rresponder que tienen libertad para se lauar donde quisieren, y con esto pueden pasar sin los dichos vaños, pues estas libertades no las tienen los naturales deste rreyno por ninguna bia o por las causas arriba dichas de las suziedades o personas que trabajan en ellas mas que en otros rreynos a causa de los edifiçios de aguas ansi suzias como linpias, mayormente que en toda castilla avia vaños y en el tienpo de la sagrada escritura avia vaños y no se dexaron de avellos en castilla sino a causa que los vaños afloxan los mienbros e venas de los onbres para la guerra, pues en este rreyno los naturales no son gente de guerra para los afloxar y tienen estremas neçeçidades de los vaños por las causas arriba declaradas. Puedese dezir que el que tuviere neçeçidad de lavarse o de vañarse su cuerpo que fuese a los vaños naturales, y en esto se puede gastar qualquiera que tuviese neçeçidad tres o quatro ducados, lo que podia escusar con ocho maravedis; y fuera mejor seruido y lauado que en los vaños naturales, pues uno entre ciento no puede tener posiblidad para esto. Pues boluamos a dezir que asimismo pueda qualquier persona que tuviese neçeçidad de vañarse o lauarse que pidiese liçençia a medico, como fue platicado ante vuestra señoria, por la tal liçençia a de aver en ella estorvo de tres o quatro dias, para ver el medico la neçeçidad que ay del dicho vañar, pues ganada esta liçençia del medico con estorvos o paga, viene a parar en el cura de la perrocha y en el probisor, para que firmase la dicha liçençia de manera que no se puede efetuar la

dicha liçençia sino con estorvo de siete u ocho dias y paga de medico y cura e provisor e notario, que montara seys o siete reales ; pues tanbien esta posiblidad no avra en uno entre çien personas ni lengua ni entendimiento para la pedir. Pues siendo todo lo susodicho ansi y la neçeçidad es notoria por todas las vias susodichas cayran todos en las penas de la prematica, y aun podemos dezir en el santo oficio de la ynquisiçion, por cirimonia lo hizistes o no lo hizistes. Que fruto se puede sacar de todo lo susodicho, sino perdimiento de personas y haziendas por diversas e munchas partes e los prinçipios dellos perdimientos dellas tales personas e haziendas se an enpeçado a mostrarse dende el dia que se pregono la dicha prematica, ansi en esta çivdad como fuera della en todos los lugares, por encubrir las caras o descubrillas; e sobresto an pasado munchos cohechos y vexaçiones y penas, como sobre las puertas en dexallas abiertas de en par en par u en dexallas entornadas sin pestillo como en tierras donde ay muncho ayre; y esto es muy notorio en este rreyno que si las tales puertas no tienen las mas dellas una manera de detenerse la puerta entornada que se dize haliba y no es pestillo por no dexallas abiertas de par en par por los enconvinientes arriba declarados, an condenado las justicias munchas personas sobrello en treynta y en quarenta reales o en veynte reales, y otros por estar en la misa las puertas çerradas y estan en sus misas, condenanlos en un ducado y en quinze reales. Pues en herrar en cantar morisco o en dezir sobrenonbre morisco por donde se conoçe la persona y de que linaje estan bien condenados por veynte y treynta reales ; y estos son los prençipios sin aver termino llegado, que se hara quando lleguen las penas de grandes condenaçiones y destierros ? Y como tengo dicho viene a parar toda la confiança en denunçiadores y juezes que an de gozar de su ynterese, e vuestra señoria sabra que no ay linpieza en toda la justicia deste rreyno ni en sus ofiçiales, sino es en esta rreal audiençia donde vuestra señoria reside y en los oydores y sus ofiçiales y no en mas ; e por esto vuestra señoria reverendisima no sera bastante para reme-

diar ni poner remedio en los agravios y destruymientos que se destruyen los naturales deste rreyno en general e particular. Estos tales frutos se sacara de las dichas prematicas e no ningun buen fin por las vias que lo aprietan e apremian. Boluamos a dezir que en cubrir las caras ay alguna çerimonia, pues como las usan las cristianas viejas la mayor parte dellas porque no las conozcan en partes que no querran que las conoscan, pues lo mismo an usado las cristianas nuevas, e por no perderse los onbres en los pecados mortales en ver la hermosa de quien se afusian, y la siguen ansi en pecado como en liçito para casarse con ellas, y las feas para que no aya quien se case con ellas; y esto no es sino una onestidad para escusar las causas susodichas. Pues en la sagrada escritura no se puede negar en que dize que si Versabe no se lauara, David no pecara, y hera profeta; y esto lo alcanço por aver un dia platica con don gaspar de avalos, antes que fuese arçobispo, entre su señoria y algunos caualleros de nuestra naçion, que hablauamos en esto del cobrir. Pues siendo esto ansi, sin aver en ello ofensa a la santa fee catolica, con que razon o justicia an de ser los naturales penados o molestados o cohechados por el cobrir o descobrir, pues que lo que toca en el sobrenonbre morisco, como se an de conoçer la gente y tratar con los sobrenonbres castellanos, e no mas perderse an las personas y los linajes moriscos, no sabran con quien tratan ni conpran ni casan no conoçiendo el linaxe de rrayz; pues de que se sirve querer perderse tales memorias ansi en los abitos o traxes como en los sobrenonbres, como en todo lo susodicho? No le paresçe a vuestra señoria reverendisima que quedar estas memorias ay grandes enseñamientos de los Reyes que ganaron estos Reynos, de ver las diversas maneras que ganaron? Y esta fue la yntinçion de los Reyes catolicos en anparar este rreyno en la manera que lo anparo y los arcobispos pasados; y esta yntençion e voluntad tuvieron los enperadores e reyes catolicos en anparar las memorias de las casas rreales de la alhanbra y otras memorias tales que quedasen en la misma forma que heran en tienpo de los rreyes moros, para que se manifestase

los que ganaron sus altesas y se paresçeria mas claro ; y ansi mismo avian quedado otras memorias del tienpo de los moros en las cibdades prençipales, tales como sevilla e cordova, para que tuviesen memoria los Reyes que viniesen, de quien lo ganaron, y esto no se puede negar. Y en ganar los señores rreyes catolicos este rreyno, costoles munchos e ynfinitos ginetes que se perdieron en la gente de guerra, e fueron puestos en neçeçidades en sus matrimonios rreales en enfinitos millones de oro en conquistar y continuar las guerras con los moros deste rreyno : pues que todo esto les costo a sus altezas, es justo que se mire y rremire lo que an ganado e lo que les costo por donde no se deve de dar lugar a que en poco tienpo se pierda por el cargo que le es puesto en esta prematica, porque en ninguna manera no la pueden cunplir.

Y en lo que dize la dicha prematica sobre lo de los gazies y alarabes que se avian de salir deste rreyno por los enconvinientes de su conversaçion con los naturales, y esto fue mandado algunas vezes e no se efetuo ni se cunplio ni se executo esto. Muy justo fuera que se oviera efetuado e executado en las primeras provisiones que sobrello fue mandado : enpero pues que en tantas provisiones no se cunplio ni efetuo, agora queriendolo efetuar su magestad, seria gran cargo de consiençia, porque la mayor parte de los susodichos son ya naturales e medios naturales que casaron y les naçieron hijos e nietos e casados, y esto es muy notorio. Despues que avia rescatado en este rreyno y costo a los naturales enfinitos numeros de escudos en rrescatallos de sus amos, lo tenian por granxeria porque ganado por esclavo el tal gazi o alarave que no le costo nada en que lo conprase de la gente de guerra que los ganaron por poca cosa, y los venian a rrescatar en gran numero de maravedis, y lo lastavan los naturales y causavan entre ellos los dichos gazis e alaraves munchos enconvinientes, lo que se podrian escusar con mandar su magestad que ningun gazi ni alarabe ni persona de aliende se vendiese ni rrescatase en este rreyno, e los tales amos dellos que los ganaran o cativaran los enbiaran a castilla a vender y alla se rrescata-

ran o vendieran, e no se tuviera por grangeria e mercaduria, como se a tenido hasta oy. E porque su magestad los puede rremediar siendo servido con mandar que todos los gazies o alarabes o gentes de aliende que son libres e rrescatados y no son sacados ni antiguos i conparados con los naturales y saliesen de el rreyno, que pornia para ello graves penas no siendo mugeres, que las mugeres son miserables; y de aqui adelante ninguno de los cristianos viejos de qualquier calidad que sea, ni ninguna de las otras naçiones podiese vender ni rescatar a ningun gazi ni alarave ni persona de aliende, poniendo a los tales amos graves penas y los que de aqui adelante se ganasen lo mismo se enbiasen a castilla; y esto es muy justo de proveello su magestad, y vuestra señoria asistiese y ayudase en que se efetuase. Por munchas vezes fue platicado esto entre mi y algunos de los señores ynquisidores, y estan en esta misma opinion mia como vuestra señoria se puede ynformar dellos. Pues en lo que toca lo de los negros que an servido a algunos moriscos naturales de algunos dellos, que perjuizio a parado a la santa fee catolica de tener algunos de los naturales negros o negras por esclavos? anse hecho los tales negros moros por tenellos los naturales, o saben ellos o sus amos las cosas de los moros, pues no an de tener seruiçio? todos an de ser yguales que traygan el cantaro o la carne a cuestas o la carga o el arado? porque los naturales no sirven unos a otros, sino por dias y no a la contina en sus casas. Pues de que pecado se a resultado que ninguno de los naturales pueda tener negro o negra, viendo dellos las neçeçidades susodichas; pues dezir que creçe el numero de los naturales y negros para poderse azer alguna trayçion como dezian, en los años pasados, que avia en el rreyno de granada veynte mill negros en poder de los naturales, e paro todo ello en numero de quatroçientos, y al presente no ay çien liçençias. E para que vuestra señoria Reverendisima este ynformado de las contrariedades entre los clerigos e los naturales, demas de lo que tengo arriba declarado de que se mano lajunta e congregaçion en la capilla rreal que ellos fueron

los dichos contra los naturales en esto de los negros, ansi mismo ellos fueron los dichos en que no oviesen los dichos negros, y despues por sus yntereses ellos fueron e son los testigos que abonaron a que los aya; e por esto vuestra señoria rreverendisima por mas relaçion de los perlados que ovo este caso deve vuestra señoria de faboreçernos con su magestad, que los naturales ayan e tengan negros por esclavos que les sirvan como a los cristianos viejos e que los tales que se rrescataron dellos y casaron no se entienda la prematica con ellos.

En lo que toca al capitulo de la dicha prematica que habla en la lengua araviga que ay en ella munchos enconvinientes y se a de quitar, a esto digo con mi prove juyzio que ningun enconviniente ay en que quede la lengua araviga por dos cosas: la una e prenzipal no toca la lengua a la seta ni contra ella, porque como tengo arriba dicho que los cristianos catolicos de la casa santa de jerusalen e todo nuestro rreyno de cristianos hablan en lengua araviga y escriven sus libros de evangelios o qualquier çiençia o sabiduria que tienen y leyes y todo lo que toca a la cristiandad y escrituras y contratos, lo que no se hallara que en este rreyno se aya hecho scritura ni contrato ni testamento en aravigo como la prematica lo dize; pues como tengo dicho, en lo que toca a los rreynos de cristianos de la casa santa de jerusalen y esas partes, y esto es muy notorio, dize mas çerca ques la ysla de malta donde ay los catolicos cristianos hijos de algo ansi mesmo hablan aravigo y escriven aravigo lo que toca a la santa fe catolica y lo demas de cristianos, y creo que dizen las misas en munchas partes susodichas como en esta ysla en aravigo e no saben hablar ni escrevir castellano los unos ni los otros. Pues si fuese cosa contra la santa fee catolica no lo usaran como la usan sus dotores y saçerdotes como la usan los cristianos : pues digamos que en aprender la lengua castellana los deste rreyno todos desearan hablar en castellano o escrivillo; mas las personas que tengan entendimiento enpero bisto la deficultald grandisima en no la poder aprender, no es en su mano cunplir el deseo por las defi-

cultades desa lengua araviga, que personas ynfinitas avra y ay en las villas y lugares fuera de esta cibdad y aun dentro en ella que aun su lengua araviga no la açiertan a hablar sino muy diferentes unos de otros, y no es en su mano poder mas por la usansa y lo que an acostunbrado, pues quanto mas deficultosa sera de apremialles a que depriendan la lengua castellana, pues que siendo toda una la suya no la açiertan a hablar en algunas partes! Certifico a vuestra señoria que el mayor numero de los nuevamente convertidos dęşte rreyno que aunque les diesen veynte años no tres años no la aprendieran; y algunos y munchos avra que aunque los esquartizasen no la puedan deprender, pues estos tales no ternan otro fin sino ganalles sus haziendas y echallos del rreyno, como la pena de la prematica lo dize : pues en esto no sera nuestro señor dios servido ni su magestad, ni los dichos naturales tendran remedio; pues conçiderado esto es muy notorio, como an de venir a ser apremiados a que lo cunplan dentro en tres años? Es muy claro que quien lo a hordenado quiere el destruymiento del rreyno y de sus naturales, y esto es muy cierto por las causas susodichas e por lo que mas adelante se dira. Pues en dezir la dicha prematica que las escrituras y titulos e libros e qualquier cosa escrita en aravigo que se an de esibir e presentar dentro en treynta dias en esta çibdad ante vuestra señoria y ante quien para ello sea nonbrado, so las penas contenidas en este articulo, que seran los juyzios y entendimientos de los deficultosos de la lengua arriba dicho, que alcançaran ni sabran lo quel capitulo e pregon del dize y declara, o que diligençia e posiblidad avra para juntarse tanto numero de escrituras para presentarse dentro del dicho termino e si posible fuesen que se juntasen que persona o personas bastarian para ante quien se presentase. Pues entremos al perjuyzio notorio que ay en que no uviese escrituras ni titulos ni libros ni cosa escrita en aravigo : pues que las escrituras e titulos ay estrema nesçeçidad de ellas para sus pleytos, espezial en lo que toca a la comision del dotor santiago, que no a juzgado ni juzga sino por los titulos, pues

digamos questos se pudiesen romançar, en que termino se bastarian a rromançar o que rromançeadores bastarian para rromançear todo el rreyno, pues no ay mas que uno, de manera que esyvidos en aravigo se perderian, y acabados tres años no valdran nada, como la prematica lo manda. Pues que se puede perder en esto de haziendas e memorias, pues que no les queda las antiguas por donde conozca cada uno lo suyo, pues como haran los xelizes y ofiçios que tienen trato de neçeçidad descrevir en aravigo e no saben otra cosa? y aunque algunos la supiesen, de neçeçidad an de dar quenta particularmente en la dicha lengua araviga porque no pueden cunplir con las personas que acuden a ellos ansi a vender sus sedas si no les dan çedulas, ansi del preçio como del peso como del valor, como lo que a de salir della de dineros a cada parte para sastifazer los tales dueños de lo que an vendido e dar quentas particulares a los dueños de la manera susodicha, pues los almotalifes que en sus casas juntan los marchamadores los maços de las çedas de cada lugar o partido, e los tales no saben escrevir en castellano sino aravigo, y estos an de tener fieldad en asentar lo que los marchamadores les vendan, que no ay a fiado en la rrenta de la seda ni fatores della ni deferencia entre los unos libros e los otros; e para que no pare perjuyzio a los dueños de los tales maços de seda ansi en llegallos a el alcayçeria a vender como para los tienpos quel arrendador les venga a pedir los alvalas de la seda e donde la vendis; y en esto sienpre va estrecha quenta entre los dichos xelizes y almotalifes e dueños y el arrendador de la rrenta de la seda; y en todas estas quentas no ay escrito en castellano sino en el libro del arrendador y de los marchamadores, y todo lo demas en aravigo, pues que les podra quedar en semejantes casos siendo de la manera susodicha o como se pueden valer los unos e los otros? Pues tratemos agora en lo prençipal de las memorias que an de tener los nuevamente convertidos para tratar unos con otros no siendo los negoçios nesçesarios de obligaçion ni conoçimiento sino memorias asentadas en sus libros de lo que deven o les deven, e demas della los ofiçios tales como

tintoreros que an de tener quenta en cada madexa que les traen ansi de seda como de hilo como de qualquier cosa que se a de vestir, que a de asentar el maestro o su ofiçial la color de cada cosa e poner en ella çedula e del peso de cada madexa y del dueño ansi en cada cosa como en cada madexa, y estas çedulas atadas en cada cosa y las tiñen con ellas para que no se pierdan las memorias de cada cosa e quenta, pues an usado esto e no saben otra cosa que rremedio ternan en ser apremiados a que todo esto çese dentro en tres años, e como tengo dicho que la mayor parte de los nuevamente convertidos aunque deseasen aprender castellano no lo podran aprender, pues en estos semejantes casos todo viene a parar en muy gran perjuyzio e perdimiento, notorio es no se sacara dello buen fruto ni terna buen fin. Pues siendo todo esto liçito e no contra la santa fee catolica por las causas arriba declaradas, por que rrazon a de consentir su magestad que aya tan gran novedad e perdiçion, pues no resulta dello ningun buen fruto y esto ase acostunbrado e usado en vida de todos los arçobispos e obispos que ovo en este rreyno, e no a avido contradiçion de todos ellos en los semejantes casos, pues agora ase descubierto tantos ynconbinientes en semejante caso a cabo de sesenta años como la dicha prematica lo pinta e lo declara; y pues como tengo dicho que en todos los capitulos de la dicha prematica no veo con mi prove juyzio cosa de que resulte, y pues de los dichos capitulos damos [1]..... poder rresultad cosa que conbenga al Reyno probechos a los dichos naturales ni en servicio de dios ni de su magestad, sino perdimiento de personas y haziendas como se a enpeçado a mostrar en executar en villas y lugares dc fuera en cada cosa, ansi en dezir que van las mugeres cubiertas, como encerrastes las puertas, como en los sobrenonbres, por todas vias suplico a vuestra señoria por serviçio de dios que se ynforme de todo lo contenido en esta mi memoria y la rremire con ojos de misericordia a los naturales

1. Trois mots illisibles.

deste rreyno, pues que son leales servidores de su magestad en todo e por todo e no se haga quenta como arriba tengo dicho de algunos malos, que de neçeçidad los a de aver en cada naçion, y si en este rreyno a avido e ay algunos tales como monfies y desesperados, es por lo muncho que les aprietan e por no tener lugar en que asigurar sus personas, que su magestad fue servido por algunos paresçeres de quitalles sus señorios donde se rrecogian de sus deleytos, ni monesterio ni yglesia los tiene. Pues a todos tales que an de hazer sino juntarse unos con otros y aventurando perder sus vidas, pues no vehen rremedio e vienense a culpar e poner mala fama a toda la naçion como los rratones, y el rremedio dello o parte dello es su magestad prençipalmente e los buenos terçeros que le aconçejasen, y es que los señorios se tornasen a tener e recoxer qualquiera que a caydo en delito de muerte u otras cosas, y que los governadores de los tales señorios les sean puestas graves penas que se enformasen de los que entraren en sus señorios, y de contino les echasen ojo a lo que hazen, e no les consintiese vileza ninguna por ninguna via y en cada tienpo les requiriesen y serian enformados de sus vidas, e desta manera çesaran muy grandisimos daños que pasan en este rreyno : porque en la verdad en algunas partes se a visto notoriamente que hazen los delitos algunos cristianos viejos soldados desesperados, y hazen munchos delitos en los caminos a causa que suene que los moriscos lo an hecho; y esto se a descubierto en algunos proçesos que venidos a la confiçion en la ora de la muerte confiesan los tales delitos que avian sonado que los moriscos lo avian hecho. Señor, esto e alcançado por alguna esperiençia e trato en los negoçios de calidad ansi con señores como arçobispos como enquisidores como en corte de sus altezas e sus magestades, e por esto me atrevo y he atrevido de hazer rrelaçion a vuestra señoria reverendisima de todo lo que mi memoria a alcançado en todo lo contenido en esta memoria, e vuestra señoria por serviçio de dios no atribuya a que lo hago de malicia, pues ques cosas tan notorias

e berdadera mi rrelaçion, por que mi yntençion a sido y es muy buena en servir a dios nuestro señor y a su magestad y a los naturales sus vasallos deste reyno, pues son mi sangre y soy obligado a ello e no los puedo negar.

Las muy yllustres y muy reverendas manos de vuestra señoria besa su servidor

Francisco Nuñez Muley.

Pues lo mas prençipal en lo que toca a las escrituras de aravigo son los padrones de los serviçios de su magestad de la farda, ansi en esta zibdad como en las otras zibdades, villas y lugares deste rreyno, por donde se hazen los rrepartimientos ansi en general como en particular de los dichos seruiçios y farda de mar que no se puede hazer ningun rrepartimiento de los susodichos sin que se haga por los dichos padrones y memorias que ay entre los naturales unos con otros para que lo açierten a hazer; e no lo pueden hazer de otra manera en ninguna manera, y esto es notorio ansi e no tienen neçeçidad de averiguaçion alguna. Pues boluamos a los libros de los rrepartimientos de los dichos serviçios que se hazen en esta çibdad, que sienpre a avido dichos libros, e los ay oy dia, el uno en aravigo y el otro en castellano; e con esto se haze el rrepartimiento en esta çibdad de todas las perrochas que ay en el : y dellos sacan las çedulas de lo que a de pagar cada uno, escritas en aravigo y en castellano, y con estas cobran los coxedores los dichos serviçios y executan los executores; y esto se a usado e guardado dende el año de quinientos e dos o tres que se enpeçaron los naturales deste rreyno a servir a su magestad con los dichos serviçios, sin que a avido en ello en todo el dicho tienpo ninguna tradiçion hasta oi. Esta es la declaraçion que se a tenido en los dichos libros o çedulas para que sepa cada uno lo que a de pagar, e por que cavsa le rrepartieron; y el que tuviere lengua para querello saber de los escrivanos cristianos viejos que lo escriuen, que an sido e son, vernalo a saber dellos; y el que no supiere la dicha lengua de castellano va a ynfor-

marse dello al escribano que lo escriue en aravigo, y ansi se a usado e guardado en esta çibdad y en todo el rreyno. Pues en que se an de esiuir estos ofiçiales en estos libros, pues que no tienen otra luz ni otra manera que se pierdan los seruiçios de su magestad y los vaçallos del, y estos dichos padrones e libros en general e particular se an hecho para açertar a hazer los dichos rrepartimientos; y si en esto uuiere cunplimiento de la dicha prematica, su magestad no sera servido, y sera el rreyno ciego y perdido de los naturales, pues diremos de los sobrenonbres que van declarados en los dichos libros çeçado que no digan sobrenonbre morisco a quien an de rrepartir, pues que no se conocen las personas por sus sobrenonbres y todo va declarado en los dichos libros e çedulas; pues mire vuestra señoria, esta conparaçion quiero poner : pongamos por caso que su magestad fuese servido, y los de su conçejo e perlados que hordenaron esta prematica, que fuese en todos los capitulos della contra lo que su magestad por ella manda que los cristianos vistiesen morisco y calçasen morisco, y que no hagan bodas castellanas sino a la morisca, y que no tuviesen musica ninguna por ninguna via sino la zanbra morisca y estrumentos della, y que an de tener los vaños y vañaderos del moriscos y moriscas y no de otra manera, y que no an de hablar en castellano en ninguna manera sino en lengua araviga, e que no an de tener nonbre ni sobrenonbre castellano, y que no tengan las puertas çerradas, y que no vayan descubiertas las mugeres castellanas sino cubiertas, como lo hazen las moriscas, e que no oviese trato ni libros ni titulos ni cosa alguna en castellano sino en aravigo, y todas las demas cosas que aqui no espreso por no ser prolixo pues no quiero dezir aun todo lo que dicho tengo, que lo hagan en aravigo sino en lengua xinovisca y que sus escrituras e libros ginovisco ques mas cerca de lo castellano, pues los dichos repartimientos e libros e memorias de aravigo que fuese todo tornado de lengua xinovisca dentro de los terminos que la prematica dize, so las penas de ella, pues que cunplimiento pudieran tener en los serviçios

que sirviesen a su magestad como los naturales deste rreyno, y en todas las otras cosas de quentas e ofiçiales e ofiçios podrianlo conplir los cristianos en diversas maneras que son los cristianos en todo este rreyno no lo conplirian, sino moririan e padecerian en los trabaxos e penas; y esto seria muy notorio como lo digo. Si en caso se mandase, pues mandamiento es de dios, en los diez mandamientos en que dize : amaras a dios sobre todas las cosas y a tu proximo como a ti mesmo, de manera que declara el dicho mandamiento que ase de desear a su proximo lo que a si mesmo desean, y mandarle lo que pudieras mandar a tu misma persona, porque el que no es juez de si mismo no puede ser juez en general.

COMPTES RENDUS

« Count Lucanor » or the Fifty Pleasant Stories of Patronio, written by the Prince don Juan Manuel and first done into English by James York. 1868. *London*, 1899.

Impresa la primera parte del « Conde Lucanor » en 1575 por Argote de Molina con el poco esmero que es de suponer en aquella época, los errores de esta primera edición se han venido repitiendo en las siguientes y, como es lógico, en las traducciones.

Una vez más viene á hacer esto evidente la traducción inglesa hecha en 1868 por Mr James York, publicada en 1896 y reimpresa en el presente año. No hemos de culpar al traductor por haber interpretado libremente párrafos que en la edición de Argote resultan incomprensibles; pero sí le censuramos por no haber consultado la edición de Gayangos, aunque ésta le era conocida, como lo prueba hablando de ella con elogio en el prólogo. Siguiendo esta última edición, podría haber corregido algunos errores y hubiera evitado las anomalias que resultan del orden caprichoso en que Argote publicó los cuentos. Verdad que en un caso lo enmienda el traductor inglés, colocando al final, como corresponde, el capítulo que trata « de lo que conteció á Saladín con una dueña muger de un caballero su vasallo ». Asímismo ha incluido el capítulo de « Gallinato en Granada » que suprimió Argote.

Buena fué la idea que tuvo Mr J. York de dar á conocer en lengua inglesa la obra más perfecta y universal del ilustre prócer del siglo XIV; pero sería de desear que la traducción estuviera hecha con más fidelidad y con mejor conocimiento de nuestra lengua; de este modo no encontraríamos párrafos tan distantes del original como los que se hallan en los capítulos IV-XI-XVIII-XXII-etc.

Que el traductor estaba muy distante de dominar la lengua castellana, lo prueban, entre otros, los siguientes ejemplos. En la pág. 6 escribe : « he said to himself: the people have hitherto ridiculed me for the addition I made to the Albogon (*one of which instruments he then held before him*), but now they have reason for praising me... » traduciendo así lo que en el texto se lee « dixo que pues fasta entonces lo auian a escarnio, retrayendole del añadimiento que fiziera enel Albogon (*que tenia que de alli adelante* le aurian a loar

con razon... » En la pág. 25 dice : « this being near the port, the sea was very deep, yet the king and his horse did not disappear, » para traducir « e como quier que estauan cerca del puerto, no era la mar tan baxa, que el rey y el cauallo no se metiessen so el agua ». Traduce *lazeria* (pág. 18) por *leprosy*; *maltraer* (pág. 57) por *beating*, y más adelante el mismo verbo por *saying half jocosely*, etc.

Otro defecto que hemos de señalar en la edición inglesa es el descuido con que están citados los nombres propios; así hallamos Almarzon por Almanzor, Vargas y Machacar por V. y Machuca, Abd el Nahman por Abd el Rahman.

Con lo que dejamos indicado basta para comprender que la obra de D. Juan Manuel no ha sido tratada, al pasar al inglés, con todo el esmero que el autor dejó recomendado á los que trasladasen sus obras.

María Goyri.

Life, Writings and Correspondence of George Borrow, derived from official and authentic sources by William I. Knapp, Ph. D., LL. D., Author and Editor of French and Spanish College Text-books, Editor of « Las Obras de Boscan », « Diego de Mendoza, etc. » and late of Yale and Chicago Universities. With portrait and illustrations. *London*: *John Murray*; *New-York*: *G. P. Putnam's Sons*, 1899, 2 vol. in-8, xviii-402 and viii-406 pp.

Borrow's name is so intimately connected with the Peninsula that his biography may be held to come fairly enough within the scope of the Revue Hispanique. The book has been so long in coming, so much has been hoped of it, that its actual publication was almost sure to cause some disappointment among extreme Borrovians. One understands, in fact, that some of these have expressed their discontent in plain terms, and Dr Knapp, who was entitled to look for gratitude, finds himself stoned from his own housetop. This is more than commonly unjust for, whatever the author's shortcomings, we owe him the fullest account of a very singular personage, and the extraordinary pains that he has lavished on his subject is deserving of very high praise. He has given us a mine of information, an example of thoroughness and devotion; and whoever writes of Borrow in the future must take these two volumes as his guide.

It is, however, easy to see that, as much through faults of manner as through anything else, Dr Knapp often lays himself open to criticism. He is prone to talk of « thermometers of public opinion » when he only means the publishers; he prefers « female attire » to gowns or frocks; where most of us would say that Borrow took a sea-bath, Dr Knapp sets it down that he stirred « the briny waters of the German Ocean with his ponderous *corpus* »; and there are other such phrases as a « candidate for the pickle of our peregrine hater ». These are

distinct faults of taste, and two or three personal references are no less unfortunate. Sr. Menéndez y Pelayo has spoken his mind freely about Borrow : he had a perfect right to do so, just as Dr Knapp had a perfect right to refute him, if he could. It is not legitimate to refer to the *Historia de los Heterodoxos en España* as a sort of jest-book : the reference is much more than irrelevant as a refutation — it is pointless even as a joke. This is a trifle compared with the allusions to Borrow's stepdaughter, Mrs Mac Ourbey. We are first told (I, 151) that this lady « refuses to communicate with the present writer, for reasons best known to herself ». The following sentences (II, 254-255), concerning Borrow's death on July 26, 1881, explain Mrs MacOurbey's reserve : —

« The circumstances were these. The stepdaughter and her husband drove to Lowestoft in the morning, on some business of their own, leaving Mr. Borrow without a living soul in the house with him [*i. e.* at Oulton]. He had earnestly requested them not to go away, because he felt that he was in a dying state; but the response intimated that he had often expressed the same feeling before, and his fears had proved groundless. During the interval of those few hours of abandonment, which nothing can palliate or excuse, George Borrow died as he had lived—*alone.* »

This charge of criminal neglect, unless supported by sufficient proof to justify a legal case, had better have been withdrawn. Dr Knapp cannot have foreseen the interpretation that must be put on this unlucky passage and, late though it be, he should certainly omit or modify it in a second edition. Defects of this sort are all the more regrettable in a work which contains so very much that is new, interesting and valuable.

But one turns from fault-finding in matters of form to Dr Knapp's excellent substance. George Henry Borrow was the son of Thomas Borrow — the name is spelt Burrow in the recruiting schedule — who enlisted in the Coldstream Guards in December 1783, and rose to be Adjutant of the West Norfolk Militia. It is curious to note that the father, like his famous son after him, should understate his age : he told the recruiting-serjeant that he was twenty-three when, in truth, he was twenty-five. Being Serjeant-Major of the West-Norfolk Militia, Thomas Borrow married Anne Perfrement, daughter of a small tenant-farmer of Huguenot descent at Dumpling Green, near Dereham. George Henry was born on July 5, 1803 : the date is important, for it enables us to test Borrow's credibility. If any one anywhere ever believed a single word uttered by Borrow at any time on any subject, he must be a person of robust faith. With Dr Knapp's assistance, we are enabled to follow some remarkable statements as to Borrow's age.

(1) Borrow said that he was nineteen when his father died. He was nearer twenty-one.

(2) In January 1830 he told Bowring that he was twenty-four. He was in his twenty-seventh year.

(3) In September 1835 he stated to the officials who made out his Russian passport that he was twenty-eight. He was over thirty-two.

(4) At Seville, in May 1839, he declared he was thirty. He was on the verge of thirty-six.

Other men — Lope de Vega, for instance — have confused their biographers by yielding to this little vanity. It is possible, however, that Lope was not, in fact, very clear as to his own age. Borrow had not this excuse. The printed proof of *Lavengro* begins with these words : « On the fifth day of July 1803... I first saw the light. » But the admission was thought indiscreet (as indeed it was, in view of earlier statements), and it was accordingly edited out of existence. In much the same spirit Borrow asserted that he was two years at Edinburgh High School : the books shews that he only attended during one winter session, but the opportunity for keeping his hand in was irresistible. Baron Taylor and Borrow met in Russia in 1835, and in 1836 they met in Seville. In answer to Taylor's question, Borrow fixed the scene of the last encounter « in the south of Ireland, if I mistake not ». He had not been in Ireland for twenty years ; but he saw his chance and took it, like the master that he was. His capacity for distortion was miraculous. English literature gains by it; the loss is Spain's. Borrow was just two centuries too late for Ruiz de Alarcon : otherwise *La Verdad Sospechosa* would be even greater than it is.

Such education as Borrow had, he received at King Edward's Grammar School in Norwich. Idler as he was, he learned French and Italian from Thomas d'Eterville, an *émigré* priest who had come over in 1793. His appetite for adventure led him into trouble. He resolved to start in life as a foot-pad or a buccaneer, was caught, hoisted on to James Martineau's back, and birched : « so that the truant had to keep his bed for a fortnight, and would carry the marks for the remainder of his days. » Borrow's vanity never recovered the discomfiture and, many years afterwards, on learning that the illustrious chief of English Unitarianism was expected, he bolted out of the room rather than meet Dr Martineau whom he associated with a signal humiliation. English schoolboys — *experto crede* — usually take their floggings as in the day's work. Vindictiveness was, unfortunately, one of Borrow's many unamiable qualities, and Dr Knapp tells us that he excelled as a hater. He hated Valpy for flogging him; he hated Dr Martineau for having lent his back in that transaction; he hated the whole Curzon family, because one of them had been preferred before him for a piece of work that he had sought; he hated Mr Dennis, because Mr Dennis did not like Borrow's dog. He hated as vigorously as he misrepresented. No man could do more.

On March 30, 1819, Borrow was articled as solicitor's clerk to the Norwich firm of Simpson and Rackham, and he was already reputed to know Latin, Greek, Irish, French, Italian and Spanish. One wonders to what extent he knew them. While still a clerk he is said to have added to his store such tongues as Welsh, Danish, German, Hebrew, Arabic and Armenian. One reads the list, and marvels : *praestet fides supplementum* (for why should Borrow alone exhibit his gift of tongues ?) The story of his accomplishments is involved, and the chronology is puzzling. Thus, in March 1821, William Taylor of Norwich (who taught Borrow German and, probably, Spanish) reports him as knowing twelve languages ; and in 1823 he is described as translating " with facility and elegance in twenty different languages ". The rate of progress — four languages yearly— is remarkable ; but, as Borrow knew languages, the thing is not impossible. He picked up a conversational facility with great speed, and was perhaps not excelled in this line by the smartest of head-waiters or courriers. Unluckily he chose to posture as a philologist and, when he was put down into his place, he took to reviling at large : " Too much reliance must not be placed on the words of a philologist when the reputation of those who pursue the same calling is at stake ; for, as I have often told you, a more jealous and contemptible lot do not exist. » This is, doubtless, a golden sentence : but Borrow forgot that, in his own esteem, he belonged to the tribe. It amounts to a full confession.

In Norwich Borrow fell into very mixed company. Between 1817 and 1820 he counted among his acquaintances (made at prize-fights) the notorious John Thurtell who was finally hanged for the murder of William Weare. He also associated with William Taylor, the first English translator of Bürger's *Lenore*, the gospeller of Lessing and of Goethe, and the father of German scholarship in England. It was noised about that Taylor assembled young men round him, taught them to drink heavily, and fired them with unorthodox opinions ; his tipsiness was quite in accordance with English habits of the time, but any reader of his *Letter concerning the Two first Chapters of Luke* can understand that pious parents misliked him. It may be that Borrow's phase of crude infidelity derived from Taylor. Under the date of January 20, 1824 he writes to Roger Kerrison : " I intend... to write plays, poetry, etc., abuse religion, and get myself prosecuted " : and he ends with a jape at " the God whom bigots would teach us to adore ". Chatter of this sort is seldom popular in cathedral closes ; accordingly, Borrow found it convenient to leave Norwich and try his fortune as a literary hack in London. In 1824 and 1825 he wrote for Colburn's *New Monthly*, and for Phillips' *Monthly Magazine* ; he reincarnated himself as a Viking, and assumed the style and tible of " Olaus Borrow ". He must always be mistifying. If these years are bare of facts, they are as glass bedide the seven years between 1826 and 1833 — " the veiled period »,

as Borrow called it. Not even Dr Knapp's industry has succeeded in unearthing the truth about this time. Borrow's own inventions concerning it are highly amusing. If we were to take his word for it, we should have to think that, during these years, he lived among the Gipsies of Hungary, Turkey and Russia; that he dwelt long " among the Hebrew race "; that he " heard the ballad of Alonso Perez de Guzman chanted in Danish by a rustic in the wilds of Jutland ". Adventures are to the adventurous : still, some of us who have been more than once in " the wilds of Jutland " (which are not so very wild, after all) are disinclined to take this as gospel. Yet, by his own account, Borrow's good fortune did not end here. He was not content with ranging over Europe; he flitted from Shiraz to Havana, from Constantinople to Multan. In his generous way, he informed Colonel Elers Napier that he had visited " most of the east "; and the Colonel — better as an officer than as a judge of evidence — took note of the tale, and passed it to posterity in print. And it is delightfully comic.

How much of this story is true? Borrow was almost incapable of pure invention, for he was nearly devoid of imagination; his strength lay in the artistic decoration of facts. It is quite certain that he was never in Shiraz or Havana, in Constantinople or Multan; it is no less certain that he never visited " most of the east ", or any part of it; and there is no good reason for thinking that he lived with Hungarian Gipsies or with Israelites anywhere. But it is likely enough that his experiences during " the veiled period " were curious and varied. Dr Knapp (I., 123) believes that Borrow saw Paris, Bayonne, Madrid, Pamplona, the Pyrenees, and Genoa in 1826-7; this is possible. The difficulty is to explain his silence regarding this time. He was not a shy or sensitive man; he had an admirable literary instinct, and he never shrank from working up his personal experiences into literary " copy " : they even formed the chief part of his stock-in-trade. The inference, then, is that if Borrow chose to be silent as to the events of 1826-1833, or if, as an alternative, he spread about the most ludicrous tales as to his doings, he must have had a motive for these tactics. It is not at all probable that he sank into hopeless poverty in London : hopeless poverty affords extremely valuable material to an artist like Borrow and, at least, there is nothing discreditable in it. The better belief is that Borrow went abroad in 1826 and — though Dr Knapp does not mention this — that he was imprisoned somewhere in the North of Spain. At this time of day, proof is wanting; but the theory fits in with the facts, so far as we know them. The question is rather : *why* was Borrow mprisoned? Probably Richard Ford knew, but he was not the man to tell. The imprisonment, if it really occurred, took place during Borrow's unregenerate days, shortly after his express determination to " abuse religion, and get myself prosecuted ". It may be that Borrow wished to spare the feelings of

the officials of the Bible Society who would scarcely be pleased to know that their agent had been in gaol for blasphemy; it may also be that Borrow was imprisoned on much more unromantic grounds. He was young, intelligent, perverse, penniless, desperate, capable of almost anything. Whatever happened in 1826-1833 was not of a nature to be revealed : otherwise we should certainly have heard of it, as we heard of the imprisonment on religious grounds in Madrid. Borrow's own account of the period is vaguely given in the autobiography : " His health failing, he left London, and for a considerable time lived a life of roving adventures.. " The reserve is significant in one who commonly bubbled over with confidences.

Returning to England, Borrow seems to have purged and lived cleanly. But his old reputation clung to him and, when he became a Bible distributor, Miss Martineau records the effect : " When this polyglot gentleman appeared before the public as a devout agent of the Bible Society in foreign parts, there was one burst of laughter from all who remembered the old Norwich days ". Dr Knapp may be right in thinking that the conversion was genuine : one would willingly believe it, but it costs an effort. On July 5, 1833, Mr. Jowett deprecated in the neophyte " a tone of confidence in speaking of yourself, which has alarmed some of the excellent members of our Committee" — referring, amongst other matters, to Borrow's cheery hope of being " *useful to the Deity, to man and to myself.* " The uneasy Borrow, anxious to be off and away, accepted the rebuke with uncharacteristic humility, and so overdid the part that he was complimented on the fact that " the spirit of your last letter was truly Christian. " But the old man was strong in him, and he was no sooner in St Petersburg than he hoped " the Lord in His mercy will permit me to profit by the facilities for the acquisition of languages. " This casual avowal of his real interest is touching. Borrow wished to see men and cities; the Bible Society gave him an opportunity, and he availed himself of it. Yet it is fair to assume that he finally came to take a passing, but genuine, interest in his new work. He writes to Mr. Cunningham : " I am, Sir, as you well know, a zealous, though most unworthy, member of the Anglican Church. " This is easily said; but, more weight attaches to his announcement to his mother (I, 257) that his ordination would be put off till his return. Borrow as a clergyman is a new conception; but, though he never gave effect to this intention, there is no good reason for doubting its sincerity. It seems clear that in Russia he really strove to be truthful; but old habits were too much for him and, as Dr Knapp puts it (I, 235), " from the moment our pilgrim reached the shores of the Peninsula, he seemed to have resumed his early habit of exaggeration and hyperbole. "

It would be unfair to give here Dr Knapp's account of Borrow's adventures in Spain : nor is it necessary, for henceforward Borrow belongs, not to travel,

but to English literature. " A series of Rembrandt pictures, interspersed here and there with a Claude " : so he classified his own performance, and his description is justified. He had an extraordinarily keen eye for the picturesque in landscape, for the eccentric in character. " There's day and night, brother, both sweet things ; sun, moon, and stars, all sweet things : there's likewise a wind on the heath ". Thus with a few monosyllables he touches in a scene more vividly than your modern prose landscape-painter in a dozen pages ; and, as he excels in this domain, he is worthy of himself in reproducing such picaroons as Jasper Petulengro, as Tawno, as the Flaming Tinman, as Peter Williams, who had sinned against the Holy Ghost. It is as a consummate artist in style that Borrow will be remembered. But he is also interesting as a psychological mystery, an expert in romanticism, a soldering of incompatibilities, an educated picaroon of genius. Those who would know him as he was must henceforth study him in Dr Knapp's exhaustive biography. It will give them an excuse for returning to the *Bible in Spain*, to *Lavengro*, and *Romany Rye*.

James FITZMAURICE-KELLY.

Étude historique sur les relations commerciales entre la Flandre et l'Espagne au moyen âge par Jules Finot, archiviste du département du Nord. *Paris : Alphonse Picard et Fils*, 1899, in-8, VIII-360 pp. (Extrait des *Annales du Comité Flamand de France.*)

M. Jules Finot, qui étudia jadis les relations commerciales entre la Flandre et la France au moyen âge, a eu l'heureuse pensée de poursuivre ses recherches et de les étendre aux rapports de même nature que la Flandre entretint, à la même époque, avec les différents royaumes qui devaient former un jour la monarchie espagnole. Il a mis à contribution les Archives du département du Nord, celles des villes flamandes, et les récits des vieux chroniqueurs, en extrayant tout ce qui était propre à faire connaître l'origine des relations commerciales et maritimes hispano-flamandes, les causes de leur développement aux XIVe et XVe siècles et de leur décadence à partir du XVIe siècle.

Les causes principales des relations entre la Flandre et l'Espagne semblent avoir été les pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle et les expéditions maritimes et militaires des Flamands, venus, en 1147 et en 1189, au secours des Castillans et des Portugais en guerre avec les Musulmans. La route suivie par les marchands flamands est celle que l'on nomma au XVe siècle le grand chemin d'Espagne et de Saint-Jacques (Bruges, Tournai, Douai, Arras, Bapaume, Péronne, Roye, Compiègne, Paris, Orléans, Tours, Poitiers, Limoges, Bordeaux, Bayonne, Pampelune). A partir du XIIIe siècle, le commerce maritime se développe : c'est par mer, surtout, que les marchands espagnols fréquentent la Flandre ; vers 1245 on les trouve établis à Bruges, à Ardembourg, à Dordrecht. Les marchandises espagnoles importées en Flandre

étaient des laines fines, des vins, du fer, des fruits ; les draps flamands achetés aux foires de Lille, Douai, Ypres et Maubeuge, prenaient par contre le chemin de la Péninsule. Les relations commerciales se développèrent encore plus au XIVe siècle malgré la guerre franco-anglaise et les pirateries qui en furent la conséquence. Si la flotte marchande espagnole fut en partie détruite au large de Winchelsea par l'escadre auglaise (1350), la flotte franco-espagnole défit à son tour celle d'Angleterre devant La Rochelle (1371). Le XVe siècle vit l'apogée de l'activité et de la prospérité des relations commerciales hispano-flamandes : mais l'ensablement du Swyn et du port de l'Écluse, et surtout la découverte de l'Amérique les modifièrent rapidement, et amenèrent leur décadence.

M. F. s'est surtout occupé — on pourrait presque dire exclusivement occupé — des établissements des Péninsulaires en Flandre ; la contre-partie n'a pas été traitée par lui : il se borne (pp. 289-301) à une analyse sommaire de l'ouvrage de Hye Hoys (*Fondations pieuses et charitables des marchands flamands en Espagne*). Ces établissements ne sont pas, généralement, antérieurs au XVIe siècle, mais aux XIVe et XVe siècles les relations commerciales entre la Catalogne et la Flandre furent particulièrement fréquentes et actives : peut-être aurait-il fallu ne pas se contenter de faire de nombreux extraits de Capmany et entreprendre des recherches à Barcelone. Quant aux relations de voyages faits en Espagne par des Flamands dans le cours du XVe siècle, M. F. ignore que la première et la plus intéressante (de son propre aveu), celle du marchand tournaisien Eustache de la Fosse, a été publiée ici même [1] il y a deux ans par M. Foulché-Delbosc. La connaissance de cette édition lui aurait évité une erreur : Eustache de la Fosse n'a pas écrit sa relation *soixante-dix ans* après avoir effectué son voyage, comme il est dit p. 15, mais le manuscrit non autographe de cette relation est postérieur de soixante-dix ans au voyage, ce qui n'est pas la même chose. En réalité, la relation d'Eustache de la Fosse dut être écrite une quarantaine d'années après le voyage, puisque l'auteur cite l'ouvrage d'Améric Vespuce, et ainsi que le remarque M. Foulché-Delbosc, « il est probable que ce long intervalle a dû contribuer pour une large part à affaiblir l'intérêt de son récit » Telle qu'elle est, cette relation n'en est pas moins de la plus grande utilité.

J. CHASTENAY.

1. *Voyage à la côte occidentale d'Afrique, en Portugal et en Espagne.* Revue hispanique, t. IV, pp. 174-201.

Le Gérant, Aug. PICARD,
Archiviste-Paléographe.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

SIXIÈME ANNÉE

Numéro 19. — Troisième trimestre 1899

SOMMAIRE

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

1899

Boletín de la Librería

(PUBLICACIÓN MENSUAL.)

OBRAS ANTIGUAS Y MODERNAS

AÑO XXVII. — 1899-1900

Precio de suscripción : 8 *francos*

Los años anteriores, con portada é índices : 6 francos cada uno.

Librería de M. MURILLO. Calle de Alcalá, 7. MADRID.

SPANISH ETYMOLOGIES

During the past two years the Seminar in Romance Philology at Columbia University has been occupied in collecting, under the direction of Professor Henry Alfred Todd, material supplementary to Körting's *Lateinish-romanisches Wörterbuch*. The following are a few of the items that were noted in connection with a reading of the *Poema del Cid* and submitted by the undersigned; and it is hoped that they may be of interest to those who give their attention to Spanish and its sister languages.

*ăs-săgmāre and ăs-sŭmmāre.

Diez (*Etymologisches Wörterbuch*, 280, *salma*) derives " it. *assommare* fr. *assommer*, beladen, niederdrucken " from some type such as *assagmare. Scheler (in his *Anhang* to Diez, 744, *salma*) has corrected Diez's error, of phonetics as regards the Italian form, and of semantics as regards both the Italian and French forms and we read : " *Ich leite it.* assommare, *das nicht überladen bedeutet, sondern vollenden, so wie fr.* assommer *todt schlagen, nicht von* somme *last, sondern von* summus *letzt* ". Körting, in n° 816, refers to Diez's article as follows :

" ăs-săgmo-āre (v. *sagma*), soll nach Dz 280 *salma* der Lat. Typus für ital. *assommare*, frz. *assommer* sein, vorzuziehen ist aber *as-summare, vgl. Scheler im Anhang z. Dz 744 "; and in n° 850 as follows : " ăs-sŭmmo, -āre (v. *summa*) dazu addieren ... ist das vermutliche Grundwort zu frz. *assommer* ... töten; ... Dz 280 leitete *assommer* v. *as-sagmare, belasten, niederdrücken, ab, freilich ohne die Bedtg. " töten " zu erwähnen, vgl. dagegen Scheler im Anhang 744 ".

We look in vain in these articles for the Italian *assomare*, to load a beast, to lay a burden upon, which would be the regular phonetic resultant of the type *ăssăgmāre and has the meanings that Diez l. c. incorrectly assigned to the Italian *assommare* which he erroneously derived from *ăssăgmāre. We likewise fail to find in these articles the Spanish and Old Provençal forms *asomar*, and the Catalan and Portuguese *assomar*, which are the phonetic resultants of both *ăssăgmāre and ăssŭmmāre as types, and have meanings that require two distinct sources for the explanation of their semantic development.

Thomas [1] suggests for French *assommer* " *Etym. composé de* à *et* somme " : and Cuervo [2] for Spanish *asomar* " *Etym. comp. de* á *y el ant.* somo, *cima, cumbre, que es el lat.* summum *tomado sustantivamente, lo más alto* " : from which one would conclude that they consider the French and Spanish forms respectively to be of Romanic formation.

But the forms appear to be too old and too widely prevalent in the Romanic group to make probable the theory that each language developed the forms separately : so that it would seem as though one must derive them from a Latin type, or rather from two Latin types (as suggested above) in view of the two distinct forms in Italian and the diversified meanings throughout the whole group. In some of the languages there has been confusion due to the fact that in them the Latin etyma gave phonetically the same resultant, which then had to do duty for both sets of meanings. In the case of ăssŭmmāre it is interesting to note that we have meanings developing from both summum and summam as stems. The type assummare seems to have given no resultant in Sardinian. The following is an attempt to attach each form and meaning to its proper etymon.

1. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *Dictionnaire général de la langue française.*

2. R. J. Cuervo, *Diccionario de construccion y régimen de la lengua castellana.*

*ăs-săgmāre

It. *assomare*, to load a beast, to lay a weight upon. (Cf. Rigutini-Bulle : Italienisches Wörterbuch s. v.)

Sard. *assomare*, to load a beast, to lay a weight upon. (Cf. Spano : Vocabolario sardo-italiano e italiano-sardo.

O. Sp. *asomar*, to burden.

Cf. Lib. de Alex. 1763 :

El omne cobdiçioso que non se sabe guardar,
Por una çeresa se dexa despenar :
Çiégalo la cobdiçia, fazlo assomar,
Fazlo de la legua caer en mal logar.

(This is a possible rendering of the form, but it must be confessed that the passage is very unsatisfactory.)

O. Cat. *assomar*, to irritate (cf. Labernia y Esteller : Dicc. de la lleng. cat.).

O. Port. *assomar*, to irritate (cf. Faria : Novo dicc. de la ling. port.).

O. Prov. *asomar*, to dominate (cf. Raynouard : Lexique roman.)

Mod. Prov. *assouma*, *assauma*, to crushdown, to annoy, to kill (cf. Mistral : Dict. provençal-français.)

O. Fr., Mod. Fr. *assommer*, to crush down, to knock down, to kill (cf. Hatzfeld, Darmesteter, et Thomas : Dict. gén. de la lang. fr.).

ăs-sŭmmāre

It. *assommare*, to bring to an end, good or bad (cf. Rigutini-Bulle); to add, to compute (cf. Fanfani).

O. Sp. *asomar* to appear (by coming to the summit or surface).
Cf. P. C. 919 :
Quando vio Myo Çid asomar *a Minaya,*
El cauallo corriendo ualo abraçar sin falla.
Ib. 1393 :
Adelino pora San Pero o las duennas estan,
Tan gran fue el gozo quandol vieron assomar.
Ib. 2176 : 2742.

Mod. Sp. *asomar,* to show (cf. Cuervo).
asomarse, to peep, to show oneself.
Cf. Mariano José de Larra : " Nadie pase sin hablar al portero " :
" *¡ Hola ! eh !* " *dijo la voz* " *nadie pase* ". — " *¿ Nadie pase? repitió el español.* — " *¿ Son ladrones ?* " *dijo el frances.* — " *No, señor* ", *repuso el español,* asomándose, " *son de la aduana* ".

Cat. *assomar,* to show (cf. Labernia y Esteller).

Port. *assomar,* to sum up, to compute, to show (cf. Faria).
assomarse, to appear (cf. Faria).

O. Fr. *assommer,* to add together, to add up sums, to bring to an end, to complete (cf. Godefroy).

O. Prov. *asomar,* to show (cf. Raynouard), to end (cf. Appel : Provenzalische Chrestomathie).

In the cases of O. Prov. *asomar,* to kill, and O. Fr., Mod. Fr. *assommer,* to kill, it is difficult to decide whether they should be derived from *assagmare, to crush with a weight, hence to kill; or from assummare, to put an end to, to bring to an end, hence to kill, which latter derivation seems to meet Scheler's approval as well as that of Körting. Both explanations are semasiologically possible, but the former has perhaps a little more the air of probability.

*cannum

The Modern Spanish *caño,* tube, cave, Old Spanish *canno* (P. C. 2695), *cano, caño,* cave, mine, seems either to be derived from *cannum, as bye-form to cannam, with the augmentative sense of the idea ' something hollow ' : or to be of Spanish formation as a bye-form to *caña,* with the same augmentative sense.

causimentum

This word is attested by Du Cange, « causimentum (3), *sententia, iudicium, arbitrium.* Testam. a. 1060. MS. » This may be regarded as a satisfactory etymon for Old Spanish *cosiment* (P. C. 1436), judgment, recompense : and Old Spanish *cosimente* (P. C. 2743), senses. Damas-Hinard [1], in his notes to vv. 1444 and 2753), refers, through Sanchez [2], to Du Cange « cosimentum, *protectio* », but fails to notice the reference to causimentum (2). This would have put him in the right way, since causimentum (3) gives the meanings for which he was looking, and which, as he divined, are necessary to the passages.

*commētīre < commētīri, to measure

Old Sp. *comedir,* to think, to premeditate (P. C. 507 : 1889 : 2020 : 2828 : 2953 : 3578). These meanings were frequent in the 13th, 14th, and 15th centuries, and are still to be found in the 16th.

Mod. Sp. *comedir,* to moderate, to contain : *comedirse,* to be self-contained. These meanings seem

1. Damas-Hinard, *Poème du Cid...* Paris 1858.
2. Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV* : Tomo I : *Poema del Cid.* Madrid 1779.

not to occur earlier than the 16th century.

Cat. *comedirse,* to be self-contained.
Old Port. *comedir,* to meditate, to calculate.
Mod. Port. *comedir-se,* to be self-contained.

Cuervo has treated the Spanish form and derives it from the Portuguese, although he gives the Latin form. Apparently there is no reason for not deriving all the forms directly from the Latin.

conductus-um

In Du Cange we find conductus (6), food, supplies, in a charter of 1016. Derived therefrom is Old Spanish *conducho,* provisions, *vide* P. C. 68 : 1972 : 2472. Sanchez, in his edition of the Cid, 1779, suggested this etymology for *conducho,* but apparently it has escaped later etymological lexicographers. Old Provençal has *condug, condut, conduich,* repast, food.

*cum-laudiāre

This form, by recomposition in Folk Latin, offers a satisfactory etymon for Old Spanish *conloyar* (P. C. 3558) to approve, to praise. Damas-Hinard, in his edition of the Cid, proposes « *conloyar* < collaudare : but this type fails to explain either the *n* or the *y* of the Spanish form.

curare

The Old Spanish form *curiar* is treated by Körting, nº 2352, in which paragraph he refers to two articles, by Morel-Fatio, Rom. IV, 35 ; and by Cornu, Rom. X, 77, treating the same form. Nowhere do I find on record the meaning ‘ to protect ’, which seems to fit the three passages from the Cid (329 : 1261 :

2669) better than that of ' to heal ' given by Körting. The same differentiation obtains in Modern Spanish : *curar*, to heal; *curiar*, to protect.

hŏrtus

Under Körting, n° 4005, add Modern Spanish *huerta*, Old Spanish *huerta* (P. C. 1172 : 2613), *verta* (P. C. 1225), *uerta*, as bye-form to Modern Spanish *huerto*. Even in the Cid the examples cited show the same differentiation that prevails in Modern Spanish between *huerto* and *huerta*, the latter being used to indicate very large orchards and in particular the cultivated lands around cities : which differentiation is to be found generally in these word-pairs composed of a masculine and feminine form.

quī-sapit

To Körting, n° 6586, add Old Spanish *quiçab* (P. C. 2500). This form offers an example of the survival, in Spanish, of the Latin Nominative qui. It would be interesting to know whether there are any other examples of such a survival in Spanish. The Provençal has *qui sab*.

John D. Fitz-Gerald.

ETUDE SUR

LA TIA FINGIDA

I. Le manuscrit Porras.

Dans les premiers mois de l'année 1788 [1], D. Isidoro Bosarte, secrétaire de l'Académie de San Fernando, découvrit à la Bibliothèque de San Isidro de Madrid [2] un manuscrit de 241 feuillets

---

1. Je ne puis établir la date avec précision. La mention de la découverte du manuscrit Porras figure pour la première fois dans une lettre de Bosarte, datée du 30 mai 1788, et insérée dans le *Diario de Madrid* des 9 et 10 juin de la même année (Voir cette lettre à la fin de la présente étude, appendice A), mais cette lettre ne dit pas depuis quand Bosarte connaissait le manuscrit. Une phrase (Pongo en la noticia de Vmd. que han parecido las Novelas de...) semble indiquer que la découverte était toute récente.

2. Bosarte, dans sa lettre du *Diario de Madrid*, se borne à dire que le manuscrit se trouve « dentro de Madrid », mais Navarrete, dans la note placée à la fin de *La Tia fingida* (Berlin 1818) dit plus explicitement : « perteneció (el códice) al colegio de Jesuitas de San Hermenegildo de Sevilla de donde por la estincion de aquella órden vino á la Biblioteca pública de San Isidro de Madrid, de donde me lo franqueó para reconocerlo su Bibliotecario D. Pedro Estala. » C'est en 1810 que Navarrete l'examina. Arrieta se borne à indiquer la provenance du manuscrit, sans spécifier à quel endroit Bosarte le découvrit : « Hízole (el hallazgo) el difunto y benemérito Don Isidoro Bosarte... entre los manuscritos que registró del Colegio de San Hermenegildo de Sevilla. » (Arrieta, *El espiritu de Miguel de Cervantes*. Madrid, 1814, pp. XXII-XXIII) — « Por fortuna el manuscrito ó miscelánea donde estaba incluida (la novela de *La Tia fingida*) fue á parar, ó mas bien á sepultarse en el archivo del colegio de San Hermenegildo de Sevilla, de donde al cabo de ciento cincuenta años salió para incorporarse con los manuscritos del colegio imperial de Madrid, donde fue hallada por la diligencia del difunto y erudito D. Isidoro Bosarte, encargado del arreglo de aquellos. » (Arrieta, *Obras escogidas de Cervantes*. Paris, 1826, t. VII, pp. XXXIII-XXXIV.)

non chiffrés[1], provenant du collège des Jésuites San Hermenegildo de Séville. Toutes les pièces contenues dans ce manuscrit avaient été réunies[2] par le licencié D. Francisco Porras de la Cámara[3] « prebendado de la santa iglesia de Sevilla » et envoyées

1. C'est le chiffre indiqué par Pellicer (*Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, t. I, p. CXLVIII, de son édition de *Don Quichotte*, Madrid 1797) et par Navarrete (*loc. cit.*) qui virent eux-mêmes le manuscrit. — Arrieta dit (*El espiritu*, p. XXIII) qu'il avait pour titre *Compilacion de Curiosidades Españolas*, mais Arrieta ne vit peut-être jamais le manuscrit (voir plus loin) et aucun de ceux qui, l'ayant vu, en ont parlé, ne mentionne ce titre.

2. La date à laquelle Porras de la Cámara réunit les différentes pièces de sa *Miscelánea* ne peut être établie qu'approximativement : Bosarte, dans sa lettre du *Diario de Madrid*, dit qu'il la *remit* à l'archevêque à Umbrete en 1604 (voir appendice A) ; Pellicer (*Vida de Cervantes*, p. CXLVII), que Porras *recueillit* les éléments de son recueil « por los años de 1606 » ; Navarrete (*La Tia fingida*, Berlin 1818), que cette collection fut *formée* « á principios del siglo XVII por los años de 1606 à 1610 » ; Gallardo (*El Criticon*) se borne à déclarer « es un Ms. del tiempo de Cervántes. » Ces quatre écrivains avaient vu le manuscrit : aucun d'eux, malheureusement, ne nous dit sur quoi il se base pour établir une date. Ceux qui en ont parlé sans l'avoir vu ont reproduit, sans penser seulement à les contrôler, les dates données par Navarrete : or la seconde de ces dates (1610) est manifestement erronée, Fernando Niño de Guevara (l'archevêque auquel fut envoyé le recueil) étant mort le 8 janvier 1609. (Gil Gonçalez Davila, *Teatro eclesiastico*, Madrid 1647, t. II). La moindre recherche eût évité cette erreur à Navarrete. La lettre d'envoi de Porras qui se trouvait en tête du recueil était-elle datée ? Bosarte seul semble l'indiquer. Quoi qu'il en soit, Porras dut rassembler les pièces de sa *Miscelánea* entre le 18 septembre 1600, date de la mort du cardinal D. Rodrigo de Castro, archevêque de Séville, et le 8 janvier 1609, date de la mort du cardinal D. Fernando Niño de Guevara, son successeur.

3. Bosarte donne quelques détails sur ce personnage dans sa lettre du *Diario de Madrid* (appendice A); Pellicer, se basant sur un document manuscrit, dit que Porras de la Cámara mourut en 1616 (*Vida de Cervantes*, pp. CXLVII-CXLVIII). D. Justino Matute y Gaviria (*Hijos de Sevilla señalados en santidad...* Sevilla 1886) précise et dit 4 septembre 1616. Voir aussi Julián Apráiz, *Curiosidades cervantinas*, in *Homenaje á Menéndez y Pelayo*, Madrid 1899, t. I, pp. 240-246.

au cardinal D. Fernando Niño de Guevara, archevêque de Séville, alors en villégiature à Umbrete [1].

En se reportant aux déclarations de ceux qui ont vu ce manuscrit [2], on peut reconstituer à peu de chose près la table de ce qu'il contenait :

1° Une *epístola* à l'archevêque, à qui Porras disait que « le enviaba, y hacia plato á su buen gusto con cosas agenas, por no contentarme ni satisfacerme las mias » [3] (malgré cette déclaration Porras plaça dans le recueil quelques-unes de ses propres œuvres, comme on va le voir) ;

2° Une notice biographique du célèbre Frère augustin Juan Farfan, de Séville, par Porras [4] ;

3° Les *cuentos*, *agudezas y genialidades* de ce même Juan Farfan [5] ;

4° Une relation en prose et en vers du voyage de Porras en Portugal en 1592 [6] ;

5° Une *Floresta de chistes, prontitudes y ocurrencias*, pour la plupart de Sévillans [7] ;

6° Un *Elogio del Lic. Francisco Pacheco, canónigo de Sevilla*, par Porras [8] ;

7° Une critique plaisante d'un sermon de D. Luciano Negron, chanoine de Séville, par Porras [9] ;

8° *Novela de la Tia fingida, cuya verdadera historia sucedió en*

1. Umbrete est situé à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Séville.

2. Bosarte, Pellicer, Navarrete, Gallardo.

3. Pellicer.

4. Bosarte.

5. Bosarte, Gallardo.

6. Bosarte, Gallardo. Dans cette relation, dit Bosarte, « la exâctitud se halla bien avenida con la amenidad, y la verdad con la diversion » ; Gallardo la trouve écrite « aunque con desaliño con singular gracia ».

7. Gallardo.

8. Gallardo. Une partie de cet *Elogio* se trouve aux pp. 19-23 du numéro 1 du *Criticon*.

9. Bosarte.

Salamanca el año de 1575, y demuestra quanto perjudican las terceras, sans nom d'auteur [1];

9° *Novela de Rinconete y Cortadillo, famosos ladrones que hubo en Sevilla, la qual pasó asi en el año de 1569*, sans nom d'auteur [2];

10° *Novela del Zeloso Estremeño, que refiere quanto perjudica la ocasion*, sans nom d'auteur [3].

Le 30 mai 1788, Bosarte adressa au directeur du *Diario de Madrid* une lettre que celui-ci inséra dans les numéros des 9 et 10 juin [4]. Dans cette lettre, Bosarte annonce la découverte du manuscrit Porras, énumère la plupart des pièces qu'il contient et attire plus particulièrement l'attention sur les deux Nouvelles *Rinconete y Cortadillo* et *El Zeloso Estremeño* [5]. « Con estas, ajoute-t-il, anda otra Novela intitulada : *La Tia fingida*; caso que sucedió en Salamanca el año de 1575. Pero como ignoro si esta Novela se ha impreso alguna vez, dexaré por ahora de hablar de ella. »

Quelque temps après, Bosarte publiait *Rinconete y Cortadillo* et *El Zeloso Estremeño* d'après le manuscrit Porras, dans les numéros IV et V de son *Gabinete de lectura española* [6]. Dans aucun des

1. Bosarte, Navarrete, Gallardo.
2. Bosarte, Pellicer, Navarrete, Gallardo.
3. Bosarte, Pellicer, Navarrete, Gallardo.
4. Voir cette lettre à l'appendice A.
5. Mais il n'accuse nullement Cervantes de n'en pas être l'auteur, comme le prétendirent plus tard sans aucun fondement Gallardo (*El Criticon*, p. 6) et Fernandez-Guerra (*Ensayo de una biblioteca española*, col. 1259) qui n'ont pas compris ce qu'avait écrit Bosarte.
6. *Gabinete de lectura española, ó Coleccion de muchos papeles curiosos de Escritores antiguos y modernos de la Nacion.* Les trois premiers numéros : Madrid, por la viuda de Ibarra, Hijos y compañía ; les numéros IV et V : Madrid, por don Antonio Fernandez ; le numéro VI : Madrid, en la imprenta de Sancha. — Je ne connais pas la date exacte de publication qui n'est indiquée nulle part; les numéros IV et V parurent, en tout cas, postérieurement à juin 1788. La date de 1793 indiquée, d'ailleurs sous toutes réserves, par D. Eugenio Hartzenbusch (*Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños...* Madrid 1894,

deux prologues dont il fait précéder ces Nouvelles, il ne reparle de *La Tia*.

D. Juan Antonio Pellicer, dans la *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra* placée en tête de son édition de *Don Quichotte* [1], parle de la lettre de Bosarte et de la publication des deux Nouvelles dans le *Gabinete*; il dit avoir « reconocido » le manuscrit Porras, mais ne mentionne pas *La Tia*.

En 1814 paraît à Madrid un petit volume intitulé *El espiritu de Miguel de Cervantes y Saavedra* [2]. L'auteur, D. Agustin Garcia

núm. 51) me semble trop récente. D. Leopoldo Rius se trompe quand il dit : « Asigno la fecha de 1788 (á los números IV y V), porque hablan de ellos, como de cosa reciente, las entregas del *Diario de Madrid*, correspondientes á los 9 y 10 de junio del propio año. » (*Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*. Madrid 1895, t. I, p. 128). Rius n'avait pas lu ou avait mal compris la lettre de Bosarte qui, à deux reprises, parle des Nouvelles du recueil de Porras comme de Nouvelles *manuscritas* : il dit même en propres termes à son correspondant : « Yo las he visto, y Vmd. las puede ver, pues se hallan dentro de Madrid » (Voir appendice A). On ne peut indiquer plus clairement qu'elles n'ont pas encore été imprimées.

D. Julián Apráiz (*Curiosidades cervantinas*, p. 249) dit : « Como nadie había podido hasta ahora precisar la fecha en que se publicaron estos números (4 y 5), he logrado, por escritos de la época, señalar estas fechas en los meses de Agosto y Septiembre del repetido año 88. » Comme il n'y a aucune référence à l'appui de cette déclaration, on ne peut l'accueillir que sous les plus expresses réserves.

1. Madrid : Gabriel de Sancha, t. I, MDCCLXXXXVII.

2. *El espiritu de Miguel de Cervantes y Saavedra : ó la filosofia de este grande ingenio... Va añadida al fin de el una Novela Cómica, intitulada* LA TIA FINGIDA ; *obra postuma del mismo Cervantes, hasta ahora inedita, y la mas amena, festiva y correcta de todas las de este inmortal é incomparable autor*. Por D. Agustin Garcia Arrieta, bibliotecario de los estudios reales. Madrid : Imprenta de la viuda de Vallin. Año de 1814, in-16, XLII-228 pp. — *La Tia* se trouve aux pp. 195-228 et a pour titre : *Novela de la Tia fingida : cuya verdadera historia sucedio en Salamanca el año 1575.*

Arrieta publia une autre édition treize ans après la première, mais il n'y fit pas figurer *La Tia*; cette édition (Paris 1827) se trouve moins aisément que la précédente, et le titre en est un peu différent : *Espiritu de Miguel de Cervantes:*

Arrieta, publiait à la fin de cet ouvrage le texte de *La Tia fingida*, « obra postuma del mismo Cervantes, hasta ahora inédita, y la mas amena, festiva y correcta de todas las de este inmortal é incomparable autor. » Ce texte, comme on le verra plus loin, était sottement mutilé et altéré ; bien qu'il soit assez difficile de savoir actuellement à qui incombent ces mutilations, nous croyons ne pas nous tromper en en accusant Arrieta [1]. Ce qui s'était passé peut être établi aisément : Bosarte, qui en 1788 mentionnait *La Tia* sans y attacher d'importance et sans savoir si elle

Filosofia de este singular ingenio... Por el nuevo editor é ilustrador de sus obras escogidas. Segunda edicion, corregida y considerablemente aumentada. Paris : Imprenta de Gaultier-Laguionie, 1827, in-16, 227 pp.

Une réimpression (à 334 exemplaires) de l'édition de 1814, mais sans *La Tia*, a été faite en 1885 : *El espiritu de Miguel de Cervantes Saavedra ó la filosofía de este grande ingenio...* por D. Agustin García Arrieta, bibliotecario de los estudios reales. Nueva edición. Madrid : José del Ojo y Gómez, editor, 1885, in-16, 198 pp. Celui qui entreprit cette réimpression ignorait évidemment l'existence de l'édition de Paris 1827.

1. Arrieta déclare dans l'*Advertencia* de son *Espiritu de Miguel de Cervantes*, qu'il tient de Bosarte la copie qu'il publie : « De su amistad obtuve yo copia de la presente (novela) » (p. XXIV). Douze ans plus tard, en 1826, le même Arrieta fait une déclaration qui diffère du tout au tout de celle de 1814 : « Por fortuna el manuscrito ó miscelánea donde estaba incluida fue á parar, ó mas bien á sepultarse en el archivo del colegio de San Hermenegildo de Sevilla, de donde al cabo de ciento cincuenta años salió para incorporarse con los manuscritos del colegio imperial de Madrid, donde fue hallada por la diligencia del difunto y erudito D. Isidoro Bosarte, encargado del arreglo de aquellos, el cual me permitió sacar copia de ella, con cuyo motivo vió al cabo de tanto tiempo la luz pública en 1814 que la imprimí, al fin del *Espiritu de Cervantes* que publiqué entonces. » (*Obras escogidas de Cervantes*. Paris, 1826, t. VII, p. XXXV.)

Le texte publié en 1814 avait-il été copié sur le manuscrit Porras par Bosarte ou par Arrieta ? Nous avons de ce dernier deux déclarations contradictoires. Et comme si cela n'était pas suffisant, Gallardo nous apprend qu'en 1820 Arrieta lui déclara n'avoir jamais vu le manuscrit. Ainsi, en 1814, Arrieta dit qu'il tient une copie de Bosarte ; en 1826, au contraire, qu'il l'a faite lui-même sur le manuscrit Porras, manuscrit qu'en 1820 il affirmait n'avoir jamais vu. Il a dit le contraire de la vérité au moins une fois, peut-être deux. — Après

était inédite ou non, en était arrivé à l'attribuer à l'auteur de *Rinconete* et du *Zeloso Estremeño*; il l'avait copiée et comptait la publier, nous apprend Arrieta à qui il avait confié son projet,

---

le mensonge, l'incapacité. En 1814, Arrieta suppose que Cervantes avait réservé *La Tia* pour une réédition de ses *Novelas :*

Quando mas de veinte años, el de 1613, determinó Miguél de Cervantes dar á luz las dos primeras (*Rinconete* et *El Zeloso Extremeño*), las reconoció, corrigió, alteró y mejoró, suprimiendo muchas cosas *por buenos respetos*, como el dice. Otro tanto hizo sin duda despues con la presente (*La Tia*), para quando llegase el caso de darla á luz, incluyendola en la segunda edicion de sus novelas; pues que de ella, así como de la del *Zeloso*, tengo entendido que para alguna copia en poder de uno que otro curioso, en la qual se leen pasages que no se hallan en la que publicamos, y sin duda los suprimió despues Cervantes, por dichos *buenos respetos* en la última copia que de ella hizo para publicarla à su tiempo : el qual no llegó para el, pues le previno la muerte; y los que hicieron las siguientes ediciones de sus novelas no deben haber tenido nunca á las manos esta; cuyas copias han sido en efecto muy raras, y tan guardadas por los curiosos, que, por tal de poseer ellos una cosa rara y preciosa que los demas no tengan, la habrán tenido sepultada en la obscuridad de sus gabinetes (*Advertencia*, pp. XXV-XXVI.)

Il serait difficile d'être plus obscur, et de mieux embrouiller les questions les plus simples. Le texte de *Rinconete* et du *Zeloso Extremeño* publié en 1613 avec les autres Nouvelles diffère de celui du manuscrit Porras. Arrieta suppose que Cervantes, au moment de publier ses *Novelas*, les revit et les retoucha, et qu'il réserva *La Tia*, revisée et expurgée, pour une autre édition. Mais comment Arrieta peut-il insinuer que la copie qu'il publie, lui Arrieta, a été retouchée par Cervantes, puisqu'il sait qu'elle procède du manuscrit Porras qui contient deux autres Nouvelles non retouchées ? C'est de l'aberration pure. Et que penser de cet éditeur qui, déclarant « que para alguna copia en poder de uno que otro curioso, en la qual se leen pasages que no se hallan en la que publicamos » ne se préoccupe même pas de les rechercher? Mais ces copies (probablement celle d'Estala et celle de Navarrete, comme on le verra) n'avaient pu être faites que sur le manuscrit Porras, le seul alors connu : elles avaient donc même provenance que celle d'Arrieta. Pourquoi ne pas se reporter à ce manuscrit si réellement la copie avait été faite par Bosarte ?

En 1826, nouvelle hypothèse, en contradiction absolue avec celle de 1814 : Cervantes n'a pas réservé le manuscrit de *La Tia*, il l'a égaré :

La (novela) de *La Tia fingida* igualmente que la del *Zeloso Estremeño*, *Rinconete y Cortadillo*, el *Curioso impertinente* y acaso algunas otras, las escribió Cervantes en Sevilla, donde corrieron por entonces en copias manuscritas con mucho aprecio entre los literatos y curiosos, y por este medio llegaron á manos del licenciado D. Francisco

« ilustrada con varias notas justificativas, para probar con un gran número de frases y expresiones, tomadas de las demas obras de Cervantes, y que son identicas con otras que se registran en la presente novela, que esta es parto legítimo de su ingenio. » La mort (Bosarte mourut le 22 avril 1807) l'empêcha de mettre son projet à exécution, et ce fut Arrieta qui fit imprimer la copie qu'il détenait, après l'avoir mutilée et retouchée.

Sachant à quel point le texte publié par Arrieta était défectueux, C. F. Franceson et F. A. Wolf obtinrent [1] de D. Martin Fer-

---

Porras de la Cámara... Sin duda con los viages y mudanzas á varias provincias, que hubo de hacer Cervantes con motivo de sus comisiones, se le estravió la novela de *La Tia fingida*, y este quizá fue el motivo de no publicarla despues con las otras doce que dió á luz en sus últimos años, en Madrid, esto es en el de 1613 (*Obras escogidas de Miguel de Cervantes.* Paris, 1826, t. VII, pp. XXXIII-XXXIV).

Ce qui précède suffit, et au delà, pour prouver que l'on ne peut accorder aucune créance aux allégations d'Arrieta. Tient-il la copie qu'il publie en 1814 de Bosarte ou l'a-t-il faite lui-même ? Nous ne pouvons le savoir, mais nous estimons que si Bosarte remit à Arrieta une copie de *La Tia*, cette copie était fidèle, de même qu'étaient fidèles les textes de *Rinconete* et du *Zeloso Extremeño* publiées par Bosarte dans le *Gabinete de lectura española* ; par conséquent, dans l'un comme dans l'autre cas, les mutilations et les altérations sont le fait d'Arrieta.

1. Gallardo parle, dans son *Criticon* (pp. 12-13), de l'intervention de Liaño, alors bibliothécaire du roi de Prusse :

...se me vino a las manos un ejemplar de la reimpresion hecha en Berlin el año de 1818. Debíle a la fineza del malogrado D. Luis de Landáburu, Agregado de embajada que fué en la corte de Prusia : el cuál me insinuó tenía especie de que había intervenido en su publicacion el Caballero Liaño, Bibliotecario de S. M. Prusiana, Español de estraordinarios conocimientos, y hombre de peregrina historia, con quien yo desde Lóndres hube de tener correspondencia literaria, residiendo él en Berlin.

Ticknor, après avoir cité l'édition « castigated » d'Arrieta, dit : « but the Prussian ambassador in Spain, if I mistake not, soon afterwards obtained possession of an unaltered copy and sent it to Berlin, where it was published by... F. A. Wolf... » (*History of Spanish literature*, London, 1849, t. II, p. 82, n. 16).

J'ignore ce qui eut lieu en réalité : Wolf, dans la préface de l'édition de

nandez de Navarrete une copie que ce dernier avait faite le 7 décembre 1810 sur une autre copie exécutée par Estala, mais qui fut conférée ensuite avec le manuscrit Porras [1]. Envoyée à Berlin, elle parut en 1818 à la fin du troisième fascicule des *Litterarische Analekten* [2] : on en fit en même temps un tirage à part [3].

Berlin, se borne à exprimer ses remerciements « einem unserer edlen Landsleute », sans le nommer.

1. Navarrete dut conserver — ou faire alors — une autre copie de *La Tia*. Nous savons, en effet, par une lettre qu'il écrivait le 14 avril 1821 à D. Tomas Gonzalez, archiviste de Simancas, qu'il envoya à ce dernier, en même temps que ladite lettre « una copia de la novela de *La Tia fingida* (que es la preparada para imprimirla con las demás) para que v. m. me la devuelva á su tiempo con las observaciones y notas que le ocurran, especialmente relativas á Salamanca y su Universidad. » (*Cartas de D. Martin Fernandez de Navarrete... á D. Tomas Gonzalez*, publiées par M. Serrano y Sanz. *Revue hispanique*, 1899, p. 100). Si l'édition des *Novelas* à laquelle fait allusion Navarrete fut réellement publiée, ce ne peut être que celle de Madrid 1821 (Miguel de Burgos impr.), première édition des *Novelas* contenant *La Tia*.

2. *Litterarische Analekten, vorzüglich für alte Litteratur und Kunst, deren Geschichte und Methodik. Herausgegeben von Fried. Aug. Wolf.* Berlin, bei G. C. Nauck, (I, 1816, — II, 1817 — III, 1818 — IV, 1820), in-8.

Le vol. II a un second titre latin : *Analecta litteraria, maxime eruditae antiquitatis litteris et artibus illustrandis collecta a Frid. Aug. Wolfio.* Berolini, apud G. C. Nauckium, 1818.)

Les fascicules I et II ont une seule pagination : XXII-522 pp. ; les fascicules III et IV de même : VI-580, mais à la fin du fascicule III se trouve *La Tia fingida* avec une pagination indépendante (35 pp.) :

La Tia fingida, Novela inédita de Miguel de Cervantes Saavedra. Beilage zum dritten Heft der Analekten. Berlin, bei G. C. Nauck, 1818, 35 pp.

(1-2) Titre.

(3)-VI. Vorbericht, daté de « Berlin, im Mai 1818 » et signé C. F. Franceson et F. A. Wolf.

(7)-33. *Novela de la Tia fingida, Cuya verdadera historia sucedió en Salamanca el año de 1575.*

34-35 Note signée Martin Fernandez de Navarrete.

3. Le tirage à part a un titre dont la seconde moitié seule est légèrement modifiée : *La Tia fingida, Novela inédita de Miguel de Cervantes Saavedra.* Berlin, en la Librería de G. C. Nauck. Año de 1818. 35 pp.

En 1820, voulant voir de ses yeux le manuscrit Porras, D. Bartolomé José Gallardo se rend à la Bibliothèque de San Isidro et l'y cherche en vain. Aucune des personnes auxquelles il le demande ne peut le lui montrer, aucune (pas plus Arrieta que les autres) ne l'a même jamais vu [1]. Le manuscrit a disparu. Mais le hasard (il y a de ces hasards intelligents dans la vie des *bibliopiratas* en général et dans celle de Gallardo en particulier) le sert plus heureusement : peu de temps après ses infructueuses recherches à la Bibliothèque de San Isidro, il trouve le fameux manuscrit « arrumbado en la trastienda de la librería de D. Gabriel Sanchez. » Voilà Gallardo « en possession » du manuscrit Porras [2]. « Ufano con tan inesperado hallazgo, dit-il, emprendí por la primavera del año 1821 la fijacion del tecsto, confrontando los impresos con el orijinal. » Mais le 13 juin 1823, *el día de San Antonio* — jour à jamais fameux dans l'his-

1. « Como el códice orijinal se decia pertenecer a la Biblioteca de los Estudios de S. Isidro, no bien regresé yo el año de 1820 a Madrid, de donde había peregrinado 6 años por el Estranjero ; — como tan aficionado desde que tengo uso de razon, a las obras de CERVANTES, acudí a la fuente a apurar la verdad. Pero preguntados los Señores Castillon, Lozano y aun el mismo Bibliotecario Arrieta, me respondieron contestes que jamas habían alcanzado a ver tal MS. en la Biblioteca ; ni constaba rejistrado en sus índices, de donde, si es que allí en algun tiempo tocó, hubo de anochecerle D. Pedro Estala en el tiempo que fué Bibliotecario. » (*El Criticon*, p. 12.)

2. « El trájico MS. estaba tan mal parado, que apénas tenía forma de libro : mas parecía un mamotreto, o un recetario de botica, del cuál se estaba cada hoja yendo por su lado. Faltábanle muchas, pero ningúna de las que a mí me hacían alhaja : conviene a saber, de las Novelas de CERVANTES contenidas en el códice, *Rinconete*, *El Zeloso* y *La Tia finjida*. Es de advertir que ni esta, ni las ótras llevan nombre de Autor. » (*El Criticon*, pp. 13-14.) Il semble résulter d'un autre passage du *Criticon* que Gallardo retrouva plus tard les feuillets — ou quelques-uns des feuillets — qui manquaient au manuscrit. Il donne, en effet, un fragment d'un *Elojio del Lic. Francisco Pacheco, Canónigo de Sevilla* qu'il copie, dit-il, « del borrador autógrafo de Pórras de la Cámara, por unas hojas sueltas de su Miscelanea misma, que he adquirido posteriormente. » (p. 19.)

toire de la littérature castillane — obligé de s'embarquer précipitamment à Séville avec le gouvernement provisoire, ses innombrables livres, notes et manuscrits, furent mis en morceaux par la populace ou jetés au Guadalquivir. « ¡ Dolor de mi! dit-il à la fin de son *Criticon*, papeles mios, MS. antíguo de la Tia fingida... nada, nada me ha quedado, sino la memoria lastimosa de todo. »

Le manuscrit Porras n'existe donc plus.

II. Le manuscrit de la Colombine

Dans son *Criticon*, Gallardo dit que la lecture de *La Tia* (éditée par Arrieta) éveilla en lui le souvenir d'un autre manuscrit de la même Nouvelle qu'il avait vu à la Colombine en 1810 [1]. A l'époque où il entra en possession du manuscrit Porras, c'est-à-dire en 1820 ou 1821, il est certain qu'il se procura une copie du manuscrit de la Colombine [2], dont il compare certains passages aux passages correspondants du texte d'Arrieta et du texte de Berlin.

En juillet 1845, D. Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe examina le manuscrit de la Colombine qu'il croyait n'avoir encore été signalé par personne [3]. Il en donne une notice détail-

1. « ...es de saber que apénas leí en el libro del Señor Arrieta *La Tia fingida*, quise acordarme de haberla ya ántes leido MS. sin nombre de Autor, pero con presuntas al leer ciertos y ciertos pasajes, por su sabor *cervántico*, de que no podía ser de otro, que de Cervántes... Recorriendo memoriales vine al fin a parar en que había visto el tal MS. en Sevilla, el año 10. » (pp. 15-16.)

2. « Es códice antiguo, de principios del siglo xvii : ecsiste en la preciosa Biblioteca Colombina (AA-141-4). » (*El Criticon*, pp. 16-17.)

3. « Hallándome por Julio de 1845 en Sevilla, deseoso de encontrar algo nuevo relativo á Quevedo y Cervantes, debí al afecto con que me honran los Sres. D. José María de Álava y D. José Fernández y Velasco (ce dernier était bibliothécaire do la Colombine), la noticia de que tal vez lograria mi empeño, como así efectivamente sucedió, registrando un precioso códice de miscelánea que guarda la Biblioteca Colombina. Merecí entónces de los ilus-

lée que l'on trouvera à la fin du tome I de l'*Ensayo de una biblioteca española* de Gallardo [1]; nous en extrayons la description suivante :

El códice, formado en la primera década del siglo XVII, de una misma letra todo él, con 169 hojas útiles en 4°, y ademas la del índice y ocho blancas, lleva este letrero en el lomo :

N. 4. Poesias.
Palacio.
Varias.
Ms.
T. 4.

Está registrado con la marca A² — 141 —4(estante AA, tabla 141, núm. 4), y contiene trece opúsculos. Hé aquí el índice que lleva al frente, escrito por el canónigo sevillano Loaisa :

1. Genealogia de los Modorros.
2. Premática burlesca, fól. 11.
3. Vexámen en Granada, año 1598, fól. 15.
4. Fr. Ildephonsus de Mendoza. Actus gallicus in gradu, fól. 23.
5. Sueño de las calaveras, de D. Francisco de Quevedo, fól. 29.
6. Alguacil endemoniado, del mismo, fól. 37.
7. Paradoxa en alabança de las Narices grandes, fól. 47.
8. Paradoxa en alabança de Bubas, fól. 62.
9. Novela de la Tia fingida, fól. 77.
10. Paradoxa en alabança de los Cuernos, fól. 84.
11. Torneo burlesco en S. Ju° de Alfarache, fól. 108.
12. Casa de locos de Amor, de Quevedo, fól. 136.
13. Relacion de lo que pasa en la Cárcel de Sevilla, en tres partes, fól. 146.

Cette description [2] est suivie de l'exposé d'une conjecture

trados canónigos de la metropolitana poderle examinar con holgura; tomé de todo él minuciosos apuntamientos, copié su mayor parte... » (*Ensayo de una biblioteca española*, col. 1245.)

1. *Noticia de un precioso códice de la Biblioteca Colombina...* por D. Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe. Apéndice au tome I de l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos formado con los apuntamientos de don Bartolomé José Gallardo...* Madrid, 1863.

2. Cinq de ces opuscules (1, 2, 5, 6, 12) furent publiés en 1852 par Fernandez-Guerra aux pages 443, 429, 298, 302 et 350 du tome I des *Obras*

relative à la provenance du manuscrit, conjecture que nous considérons comme inadmissible :

¿ Este libro será parte de la coleccion de papeles de gusto, que por los años de 1606 hacia copiar y copiaba en Sevilla el licenciado Porras de la Cámara, racionero de aquella catedral, para solaz y esparcimiento del arzobispo D. Fernando Niño de Guevara, en su palacio de Umbrete? Yo lo sospecho así, áun cuando en el códice de Porras de la Cámara que existia en la Biblioteca de los Estudios Reales de San Isidro, y vino á poder de Gallardo, se encontrase tambien (á vuelta de cartas jocosas, de cuentos festivos, de picantes invectivas y vejámenes, de las novelas de *Rinconete y Cortadillo* y del *Zeloso extremeño*) la de *La Tia fingida*, que ofrece el códice colombino.

En premier lieu, il est difficile d'admettre que la même Nouvelle ait figuré deux fois dans le même recueil; en second lieu, le recueil envoyé à l'archevêque Niño de Guevara par Porras de la Cámara se composait du seul volume retrouvé par Bosarte à Madrid et rien n'autorise une autre supposition. Enfin, il n'est pas inutile de remarquer que la date assignée par Fernandez-Guerra au manuscrit de la Colombine est ou fausse ou en contradiction avec son hypothèse d'après laquelle il faisait partie de la collection de « papeles de gusto » formée par Porras pour l'archevêque. « El códice, nous dit-il au début de sa notice (col. 1245), a été formado en la primera década del siglo XVII »; plus loin (col. 1250), parlant du texte de *La Tia* qui s'y trouve, il ajoute : « Este pertenece al año de 1606, en que se hallaba Cervántes en Sevilla; ó todo lo más tarde, al de 1610. » Or, l'archevêque Niño de Guevara, nous l'avons déjà dit, mourut le 8 janvier 1609, ce qui rend impossible toute fixation de l'envoi de la collection Porras en 1609 et 1610. En outre, si cet envoi eut réellement lieu, comme le dit Bosarte, en 1604, comment expliquer la présence dans le manuscrit de la Colombine du *Sueño de las calaveras* et de l'*Alguacil endemoniado*, opuscules composés par

de D. Francisco de Quevedo Villegas et décrits par lui aux pages CXV et CXVI du même volume (Biblioteca Rivadeneyra).

Quevedo en 1607 de l'aveu même [1] de Fernandez-Guerra? Faudrait-il admettre que Porras fit plusieurs envois à l'archevêque et que le manuscrit de la Colombine fut copié à la fin de 1607 ou dans le courant de 1608? Où s'arrêter dans cette voie? Peu importe au surplus : l'essentiel c'est que le manuscrit existe.

Fernandez-Guerra ajoute qu'il copia le texte de la *Tia* (col. 1250) : « Yo saqué muy esmerada copia, y la tengo ofrecida á la comision de la Real Academia Española encargada de publicar é ilustrar tan excelente novela. » Ce fut en réalité à D. Cayetano Rosell que Fernandez-Guerra remit cette copie, et elle fut imprimée en 1864 dans le tome VIII des *Obras completas de Cervantes*. Nous en reparlerons.

III. Le texte de *La Tia fingida*.

C'est Arrieta, on l'a vu, qui publia le premier, en 1814, un texte mutilé et retouché de *La Tia*.

Le texte imprimé à Berlin, en 1818, d'après une copie faite par Navarrete, reproduit fidèlement [2] le manuscrit Porras, et depuis que ce manuscrit n'existe plus, c'est à cette édition seule que l'on peut se reporter. Par elle nous savons que les mutilations d'Arrieta consistent dans la suppression de deux passages [3] et de la conclusion [4], et que les retouches (modifications, additions, transpositions, etc...) intéressent tout le corps du récit.

La première édition des *Novelas* contenant *La Tia* est celle

1. *Obras de don Francisco de Quevedo Villegas* (Biblioteca Rivadeneyra) I, p. LXXXIV, col. 3.

2. Il est regrettable que les éditeurs aient cru devoir moderniser l'orthographe et publier *La Tia* « in der neuen, von der Spanischen Akademie sanctionirten Orthographie. »

3. De *¿Hay mas que hacer...* à *...demonio en la cama* et de *Mas una sola cosa...* à *...pues la tengo por madre y mas que madre.*

4. De *y pocas Esperanzas* à *que ponga los ojos en ella, etc.*

imprimée à Madrid en 1821, par Miguel de Burgos (2 vol. in-8) [1].

En 1826, Arrieta publia à Paris une édition en dix volumes d'*Obras escogidas de Miguel de Cervantes* [2] : *La Tia* s'y trouve et les deux passages supprimés en 1814 ont été rétablis d'après l'édition de Berlin, mais la conclusion est toujours absente et le texte est toujours altéré.

Par ignorance ou par suite de l'extrême rareté de l'édition de Berlin, c'est le texte de 1826 qui fut réimprimé maintes fois jusqu'en 1864, année de la publication des *Novelas* dans les *Obras completas de Cervantes* confiées aux soins de D. Cayetano Rosell [3]. Cet éditeur cite (sans même l'avoir entre les mains) le texte de 1814 et dit :

> ... Barrera, y mucho ántes, en su *Criticon*, el señor Gallardo, reprueban dicha edicion de Arrieta, por las faltas y mutilaciones que se echan de ver en

1. Entre 1821 et 1826 il ne fut publié qu'une seule édition des *Novelas*. (Nueva impresion, corregida. París : Cormon y Blanc, 1825, 2 vol. in-18.) Elle ne contient pas *La Tia*. C'est une réimpression de l'édition de 1816 (Perpignan et Madrid).

2. *Obras escogidas de Miguel de Cervantes*. Nueva edicion clásica, arreglada, corregida é ilustrada con notas históricas, gramaticales y críticas, por D. Agustin Garcia de Arrieta, Individuo de número de la Academia Española, y honorario de la Latina Matritense, etc. Paris : en la libreria hispano-francesa de Bossange padre, calle de Richelieu, nº 60, 1826, 10 vol. in-16. (Au verso des faux-titres 1, 2, 3 : Paris, en la imprenta de Fermin Didot; 7, 8, 9 : Paris : en la imprenta de Rignoux.)

Tome I : *Advertencia del Editor*; *Vida de Cervantes* por D. Martin Fernandez de Navarrete, sans les *ilustraciones y documentos*; *Análisis ó juicio crítico del Quijote* por el académico D. Vicente de los Rios, refundido y reducido nuevamente á su único y verdadero objeto, por D. Agustin Garcia de Arrieta. — Tomes II et III : *Don Quijote* (1re partie) — Tomes IV, V et VI : *Don Quijote* (2e partie) — Tomes VII, VIII et IX : *Novelas* — Tome X : *Teatro*.

3. Cette édition, publiée par D. Manuel Rivadeneyra en 1863 et 1864 (Madrid, 12 vol. grand. in-8), est d'une excellente exécution typographique, et assurément aucune autre édition des œuvres complètes de Cervantes ne peut, à ce point de vue, lui être comparée. Là se borne la supériorité, car au point

ella; y uno y otro recomiendan otra edicion, hecha en Berlin, el año 1818, en la librería de G. C. Nauck, por una copia exacta que allá remitieron los señores don Lorenzo Carvajal y don Martin Fernandez Navarrete. Ignoramos hasta qué punto fuese defectuosa la primitiva edicion del señor Arrieta; sabemos, sí, que la reimprimió en su coleccion de *Obras escogidas de Cervántes* publicada en París, el año 1826, y que cotejada con la edicion de Berlin (que hemos debido á la buena amistad del mencionado señor Barrera), la hemos hallado conforme con esta última, y sólo diferente en tal cual palabra, en alguno que otro período, en que, por lo general, el texto de Arrieta va más preciso y atinado que el de Berlin. Porque es de advertir que en éste se hallan amplificaciones, paréntesis y entrecomados, que á tiro de ballesta descubren haber sido ingeridos por mano extraña, unas veces por via de notas, y otras como adiciones, quizá por mano del mismo Porras de la Cámara, de quien, al pié de la edicion de Berlin, dice el señor Navarrete que *interpoló á veces algunos trozos*.

Elegímos, pues, por texto el del señor Arrieta, de 1826;...

Ce que l'on voit surtout « á tiro de ballesta » c'est que Rosell était incapable de comprendre quoi que ce fût quand il s'agissait d'établir un texte : il en a donné maintes preuves, et dans la courte notice que nous venons de reproduire il accumule comme à plaisir les fautes les plus lourdes contre le plus élémentaire sens commun. Il ne recherche même pas un exemplaire de la première édition d'Arrieta, par suite de la « réprobation » de La Barrera

de vue du texte, elle est d'une médiocrité rare. Pour ne parler ici que des *Novelas ejemplares* (t. VII et VIII), constatons que l'édition dont se servit Rosell est celle de Madrid 1614 ; ce n'est qu'après l'achèvement des deux volumes que D. Pascual de Gayangos lui prêta un exemplaire de l'édition princeps (Madrid 1613) d'après laquelle il indique des variantes, à la fin du t. VIII. Que penser d'un tel éditeur ? Il lui aurait suffi de vouloir pour pouvoir étudier l'édition de 1613, qui, bien que rare, n'était pas introuvable. — L'essai de bibliographie des *Novelas* placé en tête du tome VII (p. V) est non seulement incomplet (treize éditions alors que jusqu'en 1864 on en connaît plus de soixante), mais encore inexact. L'édition de Madrid 1822 « que es la primera de España en que se publicó *La Tia fingida* » n'existe pas; l'édition de *La Tia* d'Arrieta fut publiée en 1814 à Madrid et non à Paris; l'édition publiée à Barcelone chez Bergnes n'a pas trois volumes, mais cinq, et n'a pas été imprimée en 1831, mais en 1831 et 1832.

et de Gallardo : il se contente de la réimpression de 1826, et l'obligeance de La Barrera lui ayant donné la possibilité de comparer cette réimpression avec la rarissime édition de Berlin, il déclare effrontément que « cotejada con la edicion de Berlin... la hemos hallado conforme con esta última, y sólo diferente en tal cual palabra, en alguno que otro período... » N'accordant que peu de confiance aux déclarations de certains éditeurs, n'en accordant aucune à celles de Rosell, j'ai examiné en quoi le texte de 1826, reproduit en 1864, diffère de celui de Berlin, et j'ai trouvé que les variantes (abstraction faite des variantes purement orthographiques) s'élèvent au chiffre respectable de *deux cent quatre-vingt*! Nous voici loin des différences anodines dont parle Rosell. Quant à dire que « por lo general, el texto de Arrieta va más preciso y atinado que el de Berlin », nous savons ce qu'il faut penser de cette sorte d'opinions. Le texte de *Don Quichotte* revu et corrigé par Hartzenbusch devait passer aux yeux de cet érudit pour « más preciso y atinado » que le texte de Cervantes, mais c'est le texte de Cervantes qu'il est intéressant de connaître et non celui de Hartzenbusch. Est-il exact d'ailleurs, que le texte d'Arrieta soit « más preciso y atinado » que celui de Berlin ? Il est permis de ne pas partager l'opinion de Rosell et l'examen des deux textes prouvera que non seulement les corrections sont généralement mauvaises, mais que les « amplificaciones, paréntesis y entrecomados » que Rosell attribuait « á tiro de ballesta » à une main étrangère sont en réalité dues presque toutes, sinon toutes, à l'auteur de *La Tia* [1]. Ces bévues seraient déjà suffisantes, mais nous avons mieux : Rosell suppose, on l'a vu, que les additions dont il vient d'être parlé furent faites « quizá por mano del mismo Porras de la Cámara, de quien, al pié de la edicion de Berlin, dice el señor Navarrete

1. J'admets que certains mots ont pu être ajoutés « por via de notas » ou « como adiciones » par Porras ou tout autre, mais ces mots sont en nombre très restreint et se reconnaissent aisément.

que *interpoló á veces algunos trozos.* » Ces mots que Rosell imprime en italiques ne servent qu'à mieux faire ressortir sa légèreté ou son inintelligence : les interpolations dont parle Navarrete ne s'appliquent pas en effet à *La Tia* mais bien au *Zeloso Estremeño* [1].

C'est donc le texte de 1826 qui a les honneurs d'une réimpression : celui de 1818 est laissé de côté. L'édition était déjà commencée quand Rosell — il l'avoue lui-même [2] — apprit l'existence du manuscrit de la Colombine et sut que Fernandez-Guerra en possédait une copie : il faut donc en conclure que Rosell n'avait pas lu le premier volume de l'*Ensayo de una biblioteca española* publié l'année précédente (1863) après avoir été « premiada por la Biblioteca Nacional en la junta del 5 de Enero de 1862 ». Quoi qu'il en soit, Fernandez-Guerra communiqua à Rosell la copie qu'il avait faite en 1845 du manuscrit de la Colombine, et Rosell l'imprima avec raison en entier au bas des pages [3] contenant le texte de 1826.

Il résulte donc de ce qui précède que, des deux manuscrits connus de *La Tia*, le manuscrit Porras, copié par Navarrete, ne peut plus être lu que dans l'édition de Berlin, et le manuscrit de la Colombine, copié par Fernandez-Guerra, peut être lu dans l'édi-

1. « En el último tercio del tomo se hallan la novela de la *Tia fingida*, luego la de *Rinconete y Cortadillo*, ambas de letra del Licenciado Porras, y en seguida la del *Zeloso Estremeño* de distinta letra, y á veces algunos trozos interpolados de mano del mismo Licenciado. » Note de Navarrete à la fin de l'édition de Berlin.

2. « ...cuando habiamos dado ya principio á la edicion, supimos que nuestro buen amigo el señor don Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe poseia otra copia, cuidadosamente cotejada por él mismo, de otro antiguo manuscrito de la misma obra, existente en la biblioteca Colombina de Sevilla. Acudímos á él ; nos lo franqueó con su generosidad acostumbrada... » (pp. VI-VII.)

3. « ...viendo que era tan diverso del nuestro, que casi constituia un texto nuevo, no siendo posible notar sus innumerables variantes, acordámos ponerlo al pié del que ya habiamos preferido, para que nuestros lectores puedan por sí confrontar entrambos, juntando de este modo las dos versiones más desemejantes que hemos hasta ahora visto. » (p. VII.)

tion de 1864, à moins que l'on ne préfère recourir à l'original, ce qui vaut toujours mieux.

Nous nous proposons de publier prochainement une édition comparative de ces deux textes [1].

IV. L'ATTRIBUTION A CERVANTES

Quand Bosarte découvrit le manuscrit Porras, il ne songea nullement à attribuer *La Tia fingida* à Cervantes. Dans la lettre qu'il adresse au *Diario de Madrid* pour annoncer sa trouvaille, il se borne à en citer le titre et à dire « Como ignoro si esta Novela se ha impreso alguna vez, dexaré por ahora de hablar de ella. » Dans les numéros du *Gabinete de lectura española* où il imprime le texte de *Rinconete y Cortadillo* et de *El Zeloso Estremeño* d'après le manuscrit Porras, il ne mentionne même pas *La Tia*. Ce n'est que plus tard et sans doute peu de temps avant le 22 avril 1807, date de sa mort (sans quoi il aurait eu le temps de la publier lui-même), qu'il songea à attribuer *La Tia* à l'auteur des *Novelas exemplares* [2]. Il comptait, nous le savons par Arrieta, en

1. Gallardo comptait publier *La Tia*, nous dit-il, après en avoir *purifié* le texte :

> Purificado así el tecsto, como mejor pude, entresacando las pinceladas orijinales de CERVÁNTES de las brochadas de ajena mano, con el aucsilio de los dos Códices antiguos (harto imperfectos en verdad, aunque tan antiguos), y a la luz de un cierto *Vocabulario manual de* CERVÁNTES, que yo me tenía hecho para mi uso ; ...saqué una copia en limpio del cuadro Goyesco de *La Tia fingida*, con plan ulterior que tenía de publicar las demas *Novelas ejemplares* del Principe de nuestros Noveladores, ilustradas con Notas.

Les deux textes diffèrent trop sensiblement pour qu'il soit possible de les publier autrement que l'un en regard de l'autre, et l'édition de Gallardo eût été un *rifacimento* sans la moindre valeur.

2. Fernandez-Guerra se trompe deux fois en écrivant : « De ver anónimas en el códice del licenciado Porras de la Cámara las novelas de *Rinconete y Cortadillo*, *El celoso Extremeño* y *La Tia fingida*, Bosarte ilógicamente dedujo que Porras de la Cámara compuso todas tres... Hallando juntas las tres nove-

donner une édition « ilustrada con varias notas justificativas, para probar con un gran número de frases y expresiones, tomadas de las demas obras de Cervantes, y que son identicas con otras que se registran en la presente novela, que esta es parto legítimo de su ingenio [1]».

Le travail de comparaison et d'identification que la mort avait empêché Bosarte de faire aurait dû être entrepris par Arrieta : mais celui-ci jugea inutile de se donner un pareil tracas, et accepta aveuglément l'opinion de son ami, en déclarant que l'attribution à Cervantes était si évidente qu'il était superflu de la démontrer :

Que este (su autor) lo sea el incomparable Cervantes no hay para que yo me detenga á demostrarlo. Pudieralo hacer facilmente, cotejando muchas de las expresiones, frases y modismos de esta Novela, con otras que se registran en sus demas obras, y que son hermanas carnales de estas, por no decir idénticas; lo mismo que su giro, su estilo y su lenguage, tan suyos, y tan singulares, que no pueden equivocarse con los de ningun otro escritor. Pero esto sería hacer bien poco favor al discernimiento del lector; pues estoy seguro de que el menos versado en la lectura de las obras de Cervantes conocerá, á las primeras líneas de esta, que es hija legitima *del escritor alegre*, *del regocijo de las musas*, *del famoso todo* : y aun conocerá asímismo que es la mas elegante, la mas donosa y felizmente escrita, no solo de todas sus novelas, sino aun de todas sus obras; pues en ella campean, al par de la lozanía, las sales y las gracias cómicas, tan características de este inimitable y nunca bien alabado ingenio, cierta ligereza, cierto esmero y cierto aticismo, que se echan de menos en todas las demas composiciones suyas, las quales suelen á veces pecar de prolijas, y dar en algo pesadas [2].

... estoy bien persuadido de que qualquiera lector, á poco versado que esté en las obras de Cervantes, conocerá... casi desde las primeras líneas de esta novela, que él, y no otro alguno, es su legítimo autor. De este mismo parecer

---

las..., lo racional y lógico hubiera sido descubrir, como descubrió Arrieta, en *La Tia fingida*, una obra desconocida de Cervántes. » (*Ensayo de una biblioteca española*, col. 1259-1260). Jamais Bosarte n'attribua aucune des trois Nouvelles à Porras; et quant à Arrieta, il ne fit, en attribuant *La Tia* à Cervantes, que reproduire l'opinion de Bosarte.

1. *El espiritu de Miguel de Cervantes*, Advertencia, pp. XXVI-XXVII.

2. *El Espiritu*... Advertencia, pp. XX-XXII.

son todos quantos literatos la han exâminado ; entre los quales pudiera citar algunos de la primera nota, si fuese necesario su apoyo y autoridad en materia de suyo tan clara y palpable, y en la que qualquiera lector de mediano discernimiento puede cerciorarse y convencerse por sí mismo, sin mas que cotejar la presente novela con otras de Cervantes, de este mismo género cómico; como, por egemplo, la del *Casamiento engañoso*, que tiene gran analogía con ella; el *Coloquio de los perros Cipion y Berganza*; y tambien *La Gitanilla*; *Rinconete y Cortadillo*, y el *Zeloso Extremeño*; en todas las quales hallará muchos rasgos de semejanza con la de *La Tia fingida* [1].

Le procédé est, on le voit, sinon ingénieux, du moins fort commode et à la portée du premier venu : établir que l'attribution au *famoso todo* est fondée « sería hacer bien poco favor al discernimiento del lector » et si ledit lecteur avait la mauvaise grâce de n'être pas convaincu, c'est qu'il ne serait même pas un homme « de mediano discernimiento. » Qui donc, ayant cette menace en perspective, oserait élever la voix ? Attendons quelques années et nous verrons avec quelle désinvolture l'*iracundo* Gallardo s'appropriera cette façon de déraisonner et quels perfectionnements il y apportera.

Quant aux lettrés qui partagent l'opinion d'Arrieta et dont quelques-uns sont « de la primera nota », nous devons nous résigner à en ignorer à jamais les noms ; mais s'il s'agit d'une « materia de suyo tan clara y palpable » comment se fait-il que Bosarte lui-même, qui découvrit *La Tia* dans le manuscrit Porras, ait mis des années à s'apercevoir qu'elle était de Cervantes ? Serait-il devenu seulement sur le tard un lecteur « de mediano discernimiento » ? Et Pellicer, qui avait examiné le recueil manuscrit et en parle dans sa *Vida de Miguel de Cervantes* sans dire un seul mot de *La Tia* [2], n'était-il pas un lettré « de la primera nota » ?

1. *El Espiritu*... Advertencia, pp. XXVII-XXVIII.

2. Pellicer, dont l'attention avait été éveillée par le bruit fait par Bosarte en 1788 au sujet du nouveau texte de *Rinconete y Cortadillo* et de *El Zeloso Estremeño* voulut voir le manuscrit Porras et nous dit en propres termes qu'il l'a vu : « La *Miscelanea* de este Racionero Sevillano, que he reconocido, es

L'attribution à Cervantes est désormais publique et c'est à qui répétera les pauvres remarques d'Arrieta. Navarrete joint à la copie qu'il envoie à Berlin les réflexions suivantes :

Cerbantes solo publicó las (novelas) que podian llamarse egemplares, y omitió las que por su burla, ó gracejo, ó demasiado verdor podian ofender los oidos castos, ó ser de mal egemplo á la jubentud, en cuyo caso estaba *La Tia fingida*. Pero aunque en ninguna de las tres novelas (del ms. Porras) se espresa el autor, no dudamos serlo Cerbantes de las dos últimas, ni podemos dudar que lo fue tambien de la primera si atendemos á su estilo, á sus alusiones etc.

Le « etc. » dit bien des choses en trois lettres, mais n'oublions pas qu'il s'agit d'une chose évidente et que l'évidence ne se démontre pas [1]. Wolf, que l'on aurait aimé à voir plus réservé, ne fait, en somme, que répéter ce qui a été dit avant lui :

Sie (*La Tia*) scheint zu den Werken des berühmten Castilianischen Schriftstellers zu gehören, von welchen er selbst sagt, « dass sie in seinem Vaterlande in Umlauf wären, ohne vielleicht den Namen ihres wahren Verfassers zu tragen : » « *que andan descarriadas por ahi, y quizá sin el nombre de su dueño.* »

---

un codice en fol. de 241 hojas, sin foliatura. » (*Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, p. CXLVIII). Il indique même d'une manière générale ce que contient le recueil, mais ne dit pas un seul mot de *La Tia fingida*. La conclusion est bien simple : Pellicer ne l'attribuait pas à Cervantes, et l'idée ne lui en vint seulement pas, selon toute vraisemblance, personne n'ayant jusqu'alors parlé de cette attribution. Pour Pellicer, *La Tia* devait être un *cuento festivo* recueilli par Porras, et sans grande importance.

1. Dans sa *Vida de Cervantes* publiée à Madrid en 1819, Navarrete s'exprime ainsi au sujet de *La Tia* (p. 129) :

Aunque escrita con la lozanía, ligereza, y las sales y gracias cómicas tan características de Cervantes, y con el fin de probar el desventurado término en que paran las mujeres perdidas,..

no se resolvió á publicarla entre las demas, tal vez *por buenos respetos*, como solia decir, y porque aun siendo provechoso su objeto final, no le pareceria por los incidentes de la accion tan ejemplar como las otras, pudiéndosele aplicar á esta novela lo que el mismo Cervantes juzgaba de la *Celestina*, diciendo que era *libro divino en su opinion si encubriera mas lo humano ;* cuyo juicio habrá tal vez formado el público al verla impresa recientemente sin embargo de las supresiones que ha hecho el editor con mucha cordura y miramiento.

Wahrscheinlich schrieb *Cervantes* die drei Erzählungen während seines langen Aufenthaltes zu Sevilla; der Grund aber, warum er nur die beiden letztern dem Druck überliess, ist ohne Zweifel in dem Stoffe der gegenwärtigen zu suchen und in der Art, wie er diesen Stoff behandelt hat Dass sie indess von keinem andern Verfasser herrühre, erscheint gleich ersten Anblicks wie gewiss. Sie war in der gedachten, noch bei *Cervantes*' Lebzeit gemachten Sammlung mit dem *Rinconete* von Einer Hand geschrieben; und die höchste Evidenz gewinnt die Sache durch die hervorstechenden Schönheiten und Eigenthümlichkeiten des Stils. Denn welcher Leser, der mit den Werken dieses Genius einige Vertraulichkeit hat, wird nicht in dieser Novelle, besonders in den darin enthaltenen Reden und Gesprächen, jene treffende Satire, jene komische Laune und feine Ironie, jene anmuthige und classische Sprache wiederfinden, welche überall die unnachahmlichen Vorzüge seiner Schriften sind [1].

Pendant quelques années on ne parle plus de *La Tia*; en 1829 paraît à Madrid une édition d'*Obras escogidas* de Cervantes [2] contenant la célèbre Nouvelle, accompagnée d'une note anonyme qui passe totalement inaperçue, mais qui un peu plus tard devait exciter la verve — ou la bile — du fameux Gallardo. En février 1832, un imprimeur catalan, Bergnes, publiait à Barcelone une édition des *Novelas* [3] à la fin de laquelle on trouve *La Tia*, ainsi

1. *Vorbericht* de l'édition de Berlin.

2. *Obras escogidas de Miguel de Cervantes Saavedra*. Madrid : imprenta de los hijos de doña Catalina Piñuela, 1829, 11 vol. in-16. Les *Novelas* occupent les tomes V et VI.

3. Le titre d'ensemble de cette édition *Novelas escogidas de Cervantes* (Barcelona : Imprenta de A. Bergnes y Comp. 5 vol. in-16) ne figurait que sur le dos des volumes brochés. L'absence de couverture dans les exemplaires reliés a été cause que ceux qui ont décrit ou cité cette édition l'ont fait d'une manière incomplète ou inexacte. D. Leopoldo Rius, entre autres, dans sa *Bibliografia critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra* (I, nº 269) la désigne erronément sous le titre de *Novelas ejemplares*. Outre le titre d'ensemble indiqué cidessus, chacun des cinq volumes a un titre spécial, mais qui ne mentionne que la première des Nouvelles contenues dans le même volume. En voici la description (la tomaison ne figure nulle part) :

I. Noviembre de 1831. — Prólogo al lector. Al Conde de Lemos. *Las dos doncellas. La gitanilla de Madrid.* — 276 pp.

que la note anonyme de 1829, note remarquable par le bon sens et la modération [1] :

Incluimos en esta coleccion la presente novela, á pesar de que en nuestro juicio no es obra de Cervantes. En paz sea dicho del señor Arrieta y de cualquier otro que pueda ser de su opinion. Su estilo chocarrero, sus frecuentes alusiones y frases no muy limpias, su plan, intriga y desenlace, distan mucho de las ideas y tino del autor del Quijote. Unicamente pudiera pasar por suya la pintura que hace Claudia de las costumbres y carácter de los naturales de varias provincias nuestras. Si el autor, cualquiera que sea, hubiese trabajado por el mismo estilo lo demas de la obra, pudiera haberse equivocado con las demas producciones de aquel inmortal ingenio. No obstante lo espuesto, y siendo fácil que padezcamos equivocacion, nos ha parecido conveniente no defraudar al público de su lectura.

La riposte — ou plutôt les ripostes — ne se firent pas attendre. Mais au lieu de s'en prendre à l'auteur anonyme de 1829 que l'on ignorait, on incrimina Bergnes qui s'était borné à copier un devancier, sans indiquer cet emprunt. Son édition avait paru en

---

II. Noviembre de 1831. — *Rinconete y Cortadillo. El zeloso estremeño. La fuerza de la sangre.* — 249 pp.

III. Enero de 1832. — (La couverture porte Noviembre 1831). *El licenciado Vidriera. Coloquio de los perros.* — 237 pp.

IV. Enero de 1832. — (La couverture porte Noviembre 1831). *El amante liberal. La señora Cornelia. El casamiento engañoso.* — 256 pp.

V. Febrero de 1832. — (Mon exemplaire n'a pas de couverture pour ce tome). *La española inglesa. La ilustre fregona. La tia fingida.* — 297 pp.

1. Mais en Espagne elle fut jugée tout différemment : par Gallardo d'abord, par Fernandez-Guerra ensuite qui, après avoir rappelé la polémique suscitée maladroitement par Estala en 1787, à propos du *Curioso impertinente*, écrivit : « ¿ Cómo extrañar que los impresores de Barcelona, en 1835, (c'est une erreur : la date exacte est 1832) intentáran despojarle tambien de *La Tia fingida* ? » Infortuné Bergnes ! Quelles colères il souleva en réimprimant la note d'un devancier ! Mais ses noirs desseins furent vite déjoués : « Sin embargo, muy pronto se desvaneció el humo pestífero con que pretendieron ofuscar la luz, las cavilaciones y sofismas... de los editores catalanes, merced á los satíricos dardos, á los eficacísimos argumentos de hecho y de derecho, y á las razones de fina crítica hábilmente disparados y expuestos por... D. Bartolomé José Gallardo. » (*Ensayo*, col. 1259.)

février 1832 : quatre mois plus tard, dans son numéro du 28 juin, la revue *Cartas españolas* insérait un article [1] dont l'auteur [2], sur un ton d'ailleurs fort mesuré, soutenait l'attribution à Cervantes. Après avoir rappelé les éditions de 1814 et de 1818, il transcrivait la notice placée par Navarrete à la fin de l'édition de Berlin, et la faisait suivre de ces réflexions :

Despues de la respetable autoridad que acabamos de citar del señor Navarrete (que acaso los estimables editores de Barcelona ignoraban hubiese dado su opinion en la materia), que podremos añadir que no sea repeticion? Con efecto, ademas de las circunstancias que acompañaron á su hallazgo, que prueban casi hasta la evidencia la identidad de autor de ésta con las otras, aun prescindiendo de la manifestacion de sugetos tan respetables, tan inteligentes, y tan versados en el habla de Cervantes, ¿ como es posible que á los editores de Barcelona se les haya ocultado la extraordinaria semejanza de las imágenes, los giros del lenguaje, y aquel gracejo que caracterizaban al *escritor alegre*? Prolijo seria este artículo si hubiéramos de entablar comparaciones de los periodos en que Cervantes se descubre, de los en que se imita á las claras, y de los que absolutamente se copia, durante el corto límite de la novela.

C'est, on le voit, purement et simplement, le procédé cher à Arrieta.

En juillet de cette même année 1832, Gallardo écrivait à son tour une réplique fulminante qui ne parut qu'en 1835 dans le premier numéro de son *Criticon* [3]. Au lieu d'une discussion

1. *Cuestion literaria sobre una novela de Miguel de Cervantes.*

2. L'article est signé M. Dans sa *Bibliografía crítica*, Rius conjecture que cette initiale désigne peut-être Mesonero Romanos, qui écrivait fréquemment dans les *Cartas españolas*.

3. *El Criticon, papel volante de literatura y Bellas Artes* : por D. Bartolomé José Gallardo. Madrid : imprenta de I. Sancha, 1835, in-8, XII-43 pp. *El Criticon*, primer número. *La Tia fingida* ¿ es novela de Cervantes ? Peregrinas especies, con esta ocasion, tocantes á la novela, las novelas, el *Quijote*, y su autor inmortal.

« Este papel, dit Gallardo dans la note de la première page, escrito para el periódico titulado *Cartas españolas*, a ruego de D. Serafin Calderon, por cuyo

sérieuse, au lieu d'un examen impartial de la question, cet opuscule de quarante-trois pages ne présente que des affirmations dogmatiques et de sottes invectives, dans un style qui vise à l'effet et réussit seulement à atteindre les dernières limites du grotesque :

Cuando se atraviesa el honor de un Injenio Español tan privilejiado como el de CERVÁNTES, hasta las piedras hablan. (p. 1.)

... se quiere disputar al Autor del Quijote la propiedad de la última de las obras póstumas que, a juicio de peritos, le tiene adjudicado el consentimiento jeneral. (p. 2.)

... con razones mas o ménos aparentes, pero finamente alegadas, se intenta persuadir, por honor del mismo CERVÁNTES, que es ajena una obra, que la voz jeneral le atribuye; pero que él nunca dijo ser suya propia. El Editor, pues, no las ha directamente con CERVÁNTES; sino contra los que opinamos que es tan de CERVÁNTES *La Tia fingida*, como lo es *El Curioso impertinente.* (pp. 4-5.)

La buena fe pide que los valedores de la opinion que el nuevo publicador de esa obra reprueba, confesemos que para justificar ser CERVÁNTES, y nó otro, el padre de esa triste hija de la Piedra, no podemos alegar derecho mas valedero, fuera del de haber nacido en sus dias, y criádose con las hijas conocidas de tan buen padre; que su aire de familia. (pp. 4-5.)

... la razon potísima que el Crítico Barcelonés cree tener para persuadirse y persuadirnos que no es hermana de *Rinconete*, de *El Impertinente*, ni de *El Zeloso La Tia fingida*, se cifra tóda en las cláusulas siguientes : « En nuestro juicio (dice, *La Tia fingida*) no es obra de CERVÁNTES... Su estilo *chocarrero*, sus frecuentes alusiones y frases no mui *limpias*, su plan, intriga y desenlace distan múcho de las idéas y *tino* del Autor del Quijote. » (pp. 7-8.)

C'est toujours la même méthode : on parle du « juicio de peritos » sans en nommer un seul, du consentement général sans doute en vertu du proverbe *Quien calla, otorga*, et au nom de la bonne foi on déclare que le meilleur des droits à faire valoir en faveur de l'attribution soutenue est « l'air de famille » que

medio se estamparon allí ótros de la misma pluma, no llegó a imprimirse ; porque no podía por su volúmen salir sino a pedazos, como en parto revesado niño muerto. » Nous avons déjà dit que la revue *Cartas españolas* avait inséré précédemment (le 28 juin 1832) un article sur le même sujet.

l'on croit remarquer entre *La Tia* et les œuvres authentiques du célèbre écrivain. Est-ce également au nom de la bonne foi que Gallardo ajoute :

No obstante esta ecsclusiva absoluta, el Crítico reconoce la mano de CERVÁNTES en parte de la obra : « pudiera (dice) pasar por suya la pintura que hace Claudia de las costumbres y carácter de varias provincias nuestras. Si el Autor (añade) cualquiera que sea, hubiera trabajado por *el mismo estilo* lo demas de la obra, pudiera haberse equivocado con las demas producciones de aquel inmortal Injenio. »

Luégo el Editor mismo reconoce como obra del Autor de las *Novelas ejemplares* parte de la de *La Tia fingida*? — Y esa parte reconocida, quisiéramos preguntarle ¿ de dónde bueno ha venido? ¿ Quién la ha zurcido y empastado con las demas del cuadro entero, que el Crítico cree indigno, en composicion y colorido, del pincel de CERVÁNTES? (p. 8.)

Il faut bien l'avouer : rarement controverse littéraire fut discutée avec un plus évident parti-pris et un sans-gêne plus absolu pour l'opinion d'autrui. Le mauvais vouloir est flagrant : la note de l'édition de Barcelone déclare simplement que le récit de doña Claudia pourrait passer (*pudiera pasar*) pour l'œuvre de Cervantes et Gallardo s'empresse de déclarer que « el Crítico reconoce la mano de CERVÁNTES en parte de la obra » et que « el Editor mismo reconoce como obra del Autor de las *Novelas ejemplares* parte de la de *La Tia fingida* ». Ces deux déclarations erronées encadrant la citation elle-même sont la preuve la plus éclatante ou de la mauvaise foi de Gallardo ou de son incompétence en pareille matière. Et après l'inintelligence complète — voulue ou non — de l'opinion d'un adversaire, l'auteur de *El Criticon* essaie d'être ironique en demandant : « esa parte reconocida, de donde bueno ha venido? ¿ Quien la ha zurcido y empastado con las demas del cuadro entero? » Encore quelques lignes à l'adresse des incrédules et cette discussion modèle sera parachevée :

Disputar aquí más ahora, si es o nó de CERVÁNTES *La Tia fingida*, sería en nuestro sentir disputar a nuestros mas discretos lectores el sentido-comun. Basta tener ojos en la cara para reconocer la mano de este gran Pintor de la

Naturaleza en el rasgo mas descuidado de su pincel vivaz. ¿ Con cuáles podrán confundirse las lineas de Apéles? No hace pues, falta alguna para acreditar que CERVÁNTES hizo este cuadro moral de la humana flaqueza, el CERVÁNTES *fecit*[1]. Empeñarse, por otra parte, en hacer ver que no puede ser de otro, a personas que en este ramo de Bellas-letras no aciertan a distinguir de estilos ni colores, fuera empeño impertinente. (pp. 9-10.)

Ce « disputar más » est un pur chef-d'œuvre : Gallardo qui n'a pas consacré une seule ligne à discuter l'authenticité de *La Tia*, qui n'a apporté aucun argument en faveur de l'attribution à Cervantes, se bornant à dire de cette Nouvelle qu'elle était « la última de las obras póstumas que, a juicio de peritos, le tiene adjudicado el consentimiento jeneral » et à déclarer que le seul fondement sur lequel il s'appuyait était « l'air de famille », proclame qu'il est inutile de discuter plus longtemps. Et afin que personne ne s'avise de protester contre un jugement si sommaire, il reprend le procédé d'Arrieta : il jette d'avance l'anathème sur quiconque se permettrait d'être d'une opinion différente : insensé ou aveugle serait le malappris qui ne se tiendrait pas pour satisfait [2].

Il est à croire que cette diatribe porta ses fruits, car en 1836, un an après la publication du premier fascicule du *Criticon*, Bergnes, l'imprimeur barcelonais, fit paraître une nouvelle édition des *Novelas* [3], dans laquelle on chercherait vainement la

1. C'est cette divagation que Fernandez-Guerra appellera plus tard une « decisiva prueba » ! (*Ensayo de una biblioteca española*, col. 1260).

2. Gallardo était très content de lui-même : dans le numéro 3 de son *Criticon* (p. 3), il s'adresse, sous la signature « Doctor J. Paton », une lettre contenant cette appréciation : « La memoria de Vm. sobre *La tia fingida* de Cervantes, es menester confesar que está llena de erudicion española nada comun, ni proletaria... »

3. *Novelas ejemplares de don Miguel Cervantes Saavedra*. Barcelona : Imprenta de don Antonio Bergnes, 1836, 4 vol. in-12.

Tomo I. *Rinconete y Cortadillo. El zeloso estremeño. La fuerza de la sangre. El licenciado Vidriera.* — 229 pp.

Tomo II. *El casamiento engañoso. Coloquio de los perros. El amante liberal.* — 237 pp.

note relative à *La Tia*, qui avait motivé la philippique de Gallardo.

Il faut renoncer à citer tous ceux qui depuis Gallardo ont répété ses affirmations : ils sont trop nombreux [1]. D'ailleurs c'est toujours la même absence de preuves, le même parti-pris de se retrancher derrière les déclarations de prétendus experts ou de soi-disant critiques que l'on a grand soin de ne pas nommer [2].

Tome III. *La señora Cornelia. La jitanilla de Madrid. La tia finjida.* — 225 pp.

Tomo IV. *La española inglesa. La ilustre fregona. Las dos doncellas.* — 256 pp.

Le prologue et la dédicace ont été omis.

1. Je tiens cependant à montrer par un exemple le peu de soin apporté par certains cervantistes à leurs écrits :

Sabidas son las opiniones diversas emitidas acerca de la novela *La Tia Fingida*, incluyéndola unos entre las ejemplares de Cervantes, y sosteniendo otros que no era suya, por las diferencias de estilo, de carácter y de moralidad, que se esforzaron en notar. Pues al cabo do los años mil han convenido los doctos en que dicha novela es hija legítima del mismo padre que sus compañeras, gracias á la diligencia escudriñadora de literatos españoles. El códice del Lic. Francisco Porras de la Cámara, que perteneció á los jesuitas de Sevilla, y se tiene por original de las primeras copias, vino, extinguida la Compañía, á la Biblioteca de San Isidro de Madrid : su bibliotecario D. Pedro Estala se la franqueó en 1810 á D. Martin Fernandez de Navarrete, quien, copiada y expurgada la dió á D. Agustin García de Arrieta que la publicó por primera vez al fin de su opúsculo « El Espíritu de Miguel de Cervantes ». Mediando el mismo Sr. Navarrete se reimprimió en Berlin en 1818 con anotaciones de los Sres. Franceson y Wolf, y diligencia del bibliotecario del Rey de Prusia, el Sr. Liaño. Cometieron la equivocacion de publicarla como *inédita*, por ignorar la anterior de Arrieta. (Fermin Caballero, *Respuesta sin contestacion Al Sr. D. José María Asensio.* Crónica de los Cervantistas, Cádiz, 31 octubre 1872, año I, núm. 6, pp. 215-216.)

La deuxième phrase de cette citation (*Pues al cabo de los años mil...*) est écrite dans ce style dont quelques-uns ont le secret; mais il importe de faire remarquer que ce n'est pas Navarrete qui remit à Arrieta une copie expurgée et que Franceson et Wolf connaissaient l'édition d'Arrieta. Les spécialistes du cervantisme ne pourraient-ils s'astreindre à une documentation exacte ?

2. Exemples :

Algunos de sus biógrafos dan por cosa sentada, aunque los mas discretos se adelantan solo á inferirlo, que debió cursar algun tiempo en las famosas aulas salmantinas. Ignoramos si por algun escritor se habia aventurado tal conjetura, hasta que en el año de

Fernandez-Guerra, seul, ne s'en rapporte qu'à lui-même : « No se puede dudar, á mi juicio, ser de la pluma de Cervántes la novela de *La Tia fingida* [1]... » Mais, en Espagne, l'opinion est unanime ; en Amérique seulement, une voix discordante s'élève, celle de D. Andrés Bello. Dans une lettre sans date, adressée à D. Pascual de Gayangos [2], le célèbre grammairien s'exprime ainsi :

1814 Don Agustin García Arrieta, con ocasion de publicar un librito intitulado *El Espíritu de Miguel de Cervantes y Saavedra*, dió cabida en sus páginas á la picante novela inédita *La Tia fingida*, historia que se presenta como verdadera, acaecida en Salamanca el año de 1575, y cuya composicion atribuye el editor al mismo CERVANTES, con razones dignas de tenerse en cuenta. Tal novedad no pudo menos de fijar la atencion de nuestros eruditos, que, sin pararse demasiado en la filiacion de la obra, y hallándola de ingeniosa invencion, chistosa, rica en el lenguaje, y animada y verdadera en la pintura de los tipos y costumbres de sus personajes, como quien retrata lo que tiene ante la vista, la reconocieron generalmente como hermana legítima de las *Novelas ejemplares* y del INGENIOSO HIDALGO DON QUIJOTE DE LA MANCHA, (Jerónimo Morán. *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra.* Madrid, 1863, in-4, p. 12.)

Una novela más que las que se publicaron en la coleccion de 1613, corre impresa con las antiguas, desde que la crítica, muy juiciosamente, convino en que *La Tia fingida...* era original de la inimitable pluma de Cervántes. Esta obrita está con efecto tan encantadoramente escrita como todas sus novelas. (Ramon Leon Mainez. *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra.* Cádiz, 1876, in-8, p. 263.)

Il paraît cependant que d'autres experts ou critiques, d'ailleurs aussi anonymes que les précédents, ont été d'un tout autre avis : dans un article récent (*¿ Estudió Cervantes en Salamanca* ?) de *La España moderna* (avril et mai 1899), doña Blanca de los Ríos de Lampérez, citant *La Tia*, dit : « aunque los modernos críticos llegasen a negar totalmente la paternidad de Cervantes respecto á esta última producción... » (mai, p. 47) et : « Y cierto que si autoridades respetables no pusieron en tela de juicio la legitimidad de *La Tia fingida*, no estaría yo á dos dedos de ahijársela á Cervantes, etc... » (*id.* pp. 67-68). On ne nous dit malheureusement pas qui sont ces « modernos críticos » et ces « autoridades respetables ». D. Julián Apráiz (*Curiosidades cervantinas*, p. 250) se borne à mentionner, non sans quelque dédain, les « opiniones extravagantes y tibiamente sostenidas en nuestros días acerca de que no sea el ingenio de Cervantes el que engendró *La tia*, ni su pluma la que la parió ». Mais, comme d'ordinaire, toute référence manque.

1. *Ensayo de una biblioteca española*, col. 1257.

2. *Vida de don Andrés Bello por Miguel Luis Anunátegui.* Santiago de Chile, 1882, pp. 575-576.

Es verdaderamente de Cervántes la novela que con el título de *La Tia finjida* se le atribuye vulgarmente; i como de su propiedad, figura entre las obras de aquel esclarecido injenio, i ha sido reimpresa en la *Biblioteca de Autores españoles*? Parece haber prevalecido la afirmativa, i se me acusará de temerario en poner este asunto otra vez en tela de juicio, mayormente despues de lo que ha escrito, del modo incisivo i perentorio que acostumbra, don Bartolomé José Gallardo en el número 1º de *El Criticon*. Pero, despues de haber leído cuanto sobre esta materia me ha venido a las manos, que a la verdad no es mucho, no acabo de asegurarme. El motivo principal de mis dudas es la palpable diferencia que creo percibir entre el lenguaje i estilo de *La Tia finjida*, i el de las obras de Cervantes que indudablemente le pertenecen ».

Ceux qui ne se laissent guider que par la saine critique ne peuvent se contenter des hâbleries dogmatiques de Gallardo ou des phrases creuses que répètent sans jamais se lasser les adorateurs aveugles du *famoso todo*, du dieu Cervantes. « Le plus grand dérèglement de l'esprit, a dit Bossuet, est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » Examinons la question avec méthode. Il est probable que Bosarte conçut l'idée d'attribuer *La Tia* à Cervantes parce qu'elle se trouvait dans le même manuscrit que *Rinconete y Cortadillo* et *El Celoso extremeño* : les ressemblances de style, l'air de famille et autres pseudo-preuves ne vinrent qu'ensuite. Une telle déduction est inacceptable : le fait qu'un même manuscrit contient trois Nouvelles et que l'on connaît l'auteur de deux d'entre elles n'implique nullement que la troisième soit du même auteur que les deux autres. C'est pourtant cette théorie qui a prévalu dans le cas présent et que l'on a poussée jusqu'à l'absurde : le manuscrit Porras contenant deux Nouvelles de Cervantes, Bosarte, on l'a vu, attribue au même Cervantes *La Tia* qui se trouvait à côté des deux Nouvelles. Fernandez-Guerra, trouvant un autre texte de *La Tia* dans le manuscrit de la Colombine, en déduit non moins ingénieusement que la *Carta á D. Diego de Astudillo Carrillo* contenue dans ce même manuscrit est, elle aussi, de Cervantes :

« Suya creo la presente *Carta á D. Diego de Astudillo*; y me afirma en esta resuelta y antigua opinion mia el haberla aceptado y seguido más tarde, ani-

mándome á que no abrigue la menor duda sobre su exactitud, personas tan doctas como los señores D. Juan Eugenio Hartzenbusch y D. Cayetano Alberto de la Barrera [1]... »

Et comme il eût été fâcheux de s'en tenir là, Fernandez-Guerra attribue encore à Cervantes la troisième partie de la *Relacion de la cárcel de Sevilla*, le dernier opuscule contenu dans le manuscrit de la Colombine. Si un second texte de la *Carta á Astudillo* ou de la troisième partie de la *Relacion de la Cárcel de Sevilla* est découvert un jour dans un recueil manuscrit de *Varios*, il est probable que certaines des autres œuvres contenues dans ce nouveau recueil seront, elles aussi, attribuées à Cervantes par quelque enthousiaste fervent, et l'on ne voit pas bien où l'on s'arrêtera dans cette voie.

Quant aux ressemblances, quant aux analogies de phrases ou de locutions, il est toujours aisé d'en trouver avec un peu de savoir-faire et beaucoup de bonne volonté. Fernandez-Guerra, en publiant la *Carta á Astudillo*, en signale à tout propos et hors de tout propos [2] : Hartzenbusch et La Barrera, « personas de la

1. *Ensayo de una biblioteca española*, col. 1251-1252.

2. « ...La prueba mayor de ser de Cervántes la *Carta á D. Diego de Astudillo* es la carta misma. Quien se halle familiarizado con los varios escritos del inmortal autor del *Quijote*, y sepa seguirle el genio, distinguirá los rasgos de su pluma en cuanto fije en ellos la vista. Así, tan pronto reconocerá un cuadro suyo de artificio como un bosquejo improvisado, una esmerada y estudiada epístola como una carta familiar, unas ligeras poesías como un memorial oficinesco. » (*Ensayo*, col. 1260). Et Fernandez-Guerra s'empresse de mettre sa théorie en pratique; que l'on en juge par ces quelques remarques mises au bas des pages :

Frase muy del gusto de Cervántes — Esta frase, por su índole, es de Cervántes á tiro de ballesta — Estilo de Cervántes — Expresion de Cervántes — Cervantismo — Giro cervántico — En todo este párrafo se muestra clarísima la pluma que dió vida al *Quijote* — Simetría de gusto cervantesco — Ocurrencia y expresion cervantinas — Frase de patron cervántico — Frase cortada por el patron cervantesco — Frase cervántica — Todo el párrafo hasta el fin descubre claramente el humor y estilo de Cervántes — Frase de Cervántes — Elípsis y giro cervantescos — Expresiones caidas á toda ley de la pluma de Cervántes — Palabras vaciadas en la turquesa del lenguaje de Cervántes — Estilo manifiesto de Cervántes — Elípsis del gusto de Cervántes — Palabras del genio de Cervántes

más delicada crítica » à en croire Fernandez-Guerra, pensaient à cet égard comme lui. Mais ces sortes de rapprochements ne sauraient tenir lieu de preuves, d'autant qu'il serait aisé d'en établir d'autres pour soutenir la thèse contraire. Fernandez-Guerra, Hartzenbusch et La Barrera proclamaient que la *Carta á Astudillo* était sans aucun doute de Cervantes; en Espagne même, cette triple affirmation a trouvé un incrédule : M. Menéndez y Pelayo dit que cette attribution « podrá parecer más ó menos verosímil, pero dista mucho de ser artículo de fe, puesto que sólo se funda en coincidencias de estilo, que cada cual ve y entiende á su modo [1]. »

Ces rapprochements, ces comparaisons, ces analogies que Fernandez-Guerra s'est efforcé d'établir, ont-ils du moins été tentés pour *La Tia fingida*? Même pas. Bosarte seul y avait songé; Arrieta déclarait qu'il pourrait le faire facilement, mais que « esto sería hacer bien poco favor al discernimiento del lector » et il ajoutait même de « qualquiera lector de mediano discernimiento »; Gallardo refusait tout sens commun à qui ne serait pas convaincu au premier coup d'œil; Navarrete, Wolf et tous ceux qui sont venus ensuite se sont abstenus de tenter la moindre démonstration. L'idée que *La Tia* est de Cervantes est profondément enracinée chez les cervantolâtres, qui semblent en penser ce que disait Fernandez-Guerra de la *Carta á Astudillo* : « Vuelva al redil la obrilla descarriada y perdida sin nombre de su dueño. »

La Tia fingida est-elle ou n'est-elle pas de Cervantes? Tant que l'on ne disposera pas d'autres éléments de discussion que ceux dont on s'est servi jusqu'ici, la question ne pourra être résolue ni par l'affirmative, ni par la négative. Les dissertations

— Hallo aquí el propio genio y gusto cervantesco — Frases que parecen arrancadas de un capítulo á la Segunda Parte del Quijote — Frase exclusivamente de Cervántes — Expresion cervantesca — Encarecimiento cervántico, etc., etc.

1. *Una nueva conjetura sobre el autor del* Quijote *de Avellaneda*. Los Lunes de El Imparcial. Madrid, 15 de Febrero de 1897, col. 7.

plus ou moins ingénieuses sur les ressemblances de style et « l'air de famille » ne conduiront jamais à une certitude. On ferait sagement, en Espagne, de se méfier de cette tendance au dogmatisme dont les manifestations sont par trop fréquentes, et de se rappeler qu'en matière de recherches littéraires comme en bien d'autres, il est sage de professer parfois un agnosticisme résigné.

R. FOULCHÉ-DELBOSC

APPENDICE A

DIARIO DE MADRID

Lunes 9 de Junio de 1788 (pp. 633-635).
Martes 10 de Junio de 1788 (pp. 637-639).

Carta sobre las Novelas de Rinconete y Cortadillo, y el Zeloso Estremeño *de Miguel Cervantes; y elogio del Licenciado Francisco de Porras de la Càmara. = Madrid 30 de Mayo de 1788.*

Muy Señor mio, y venerado amigo. En las *Novelas exemplares* de Miguel Cervantes es preciso reconocer un tacto muy fino y delicado quando ponen los dedos sobre las teclas del corazon humano; una crítica moral, ó de las costumbres nada somera ni superficial, sino profunda; un estilo acomodado, quanto es posible, á la marcha natural, y sencilla de la historia, y al extravío maligno de la sátira. Este medio entre la sátira, y la historia es en mi entender lo mejor y mas digno de estimacion en muchas obras de este singular ingenio, y lo que muchos quieren imitar.

Nadie, que sepámos, ha dudado que Cervántes es el autor, y padre legitimo de estas Novelas, que publicó tres años antes de su muerte, esto es el año de 1613. En el Prólogo, con que las dió á luz, dice « Yo soy el primero que he novelado en lengua castellana, que las muchas Novelas que en ella andan impresas todas son traducidas de lenguas extrangeras; y estas son mias propias, no imitadas, ni hurtadas. Mi ingenio las engendró, y las parió mi

pluma. » A la verdad un hombre de la fecundidad de Cervántes no tenia necesidad de robar de nadie para hacerse admirar. Este reconocimiento se le debe de pura justicia, sin ser menester que intervenga gracia, ni indulgencia de parte del lector.

Mirémos, y celebrémos esta corona de laurel, que el se texió con sus propias manos; y entretanto hagámos un rato de conversacion sobre algunas hojas de la rama Pongo en la noticia de Vmd. que han parecido las Novelas de *Rinconete y Cortadillo*, y del *Zeloso Estremeño*, manuscritas en tiempo del mismo Cervántes. Yo las he visto, y Vmd. las puede ver, pues se hallan dentro de Madrid. La de Rinconete y Cortadillo tiene este titulo : *Novela de Rinconete y Cortadillo, famosos ladrones que hubo en Sevilla, la qual pasó asi en el año de 1569*. En el contexto de la Novela se lée esta misma data, encontrandose Rinconete y Cortadillo en la venta en uno de los calurosos dias de Julio de aquel año. Toda esta Novela está escrita por el mismo Porras de la Cámara, y lo demás es letra de su amanuense, con interpolacion de una y otra mano. El caso del Zeloso Estremeño no tiene data; pero como en su Novela se lée que puso una porcion de su caudal en el Banco de Sevilla, y otra porcion la dió á censo; y el banco se extinguió en Sevilla por los años de 1577, debemos juzgar que el suceso es algo anterior á aquel tiempo, pues lo contrario sería un absurdo manifiesto. Con estas anda otra Novela intitulada : *La Tia fingida*; caso que sucedió en Salamanca el año de 1575. Pero como ignoro si esta Novela se ha impreso alguna vez, dexaré por ahora de hablar de ella.

Del Licenciado Francisco de Porras de la Camara se tiene tan poca noticia en el publico literario, que se puede colocar entre los desconocidos, y casi olvidados; ú olvidados enteramente. Hagámos por conservar su memoria. Este literato fue Prebendado de la Santa Iglesia de Sevilla. Se formó en las principales Universidades de España, y viajó en Italia. Por lo que he podido ver de sus papeles hago juicio que la inclinacion, que en él prevalecia, era al estudio de las antigüedades, al buen gusto de las letras humanas, á los cuentos, chistes, é invenciones de placer. Fué naturalmente, ó por humor muy festivo, y alegre. Escribia con mucha gracia, mucha viveza, precision, y gusto. Nunca es pesado, ni importuno ; y su ingenio era pronto y versatil para buscar las alusiones, y comparaciones. Florecia en su tiempo la literatura en Sevilla, y en las Academias de aquella Ciudad se descubrian, comunicaban, y estimaban los ingénios. En su tiempo florecia tambien D. Luciano Negron, Canónigo de la misma Santa Iglesia, y antiquário muy erudito. Estos dos literatos es de creer que se estimaban mutuamente : pues veo que del sermon de honras de Negron hace Cámara una mofa y burla solemne, como quien dá á entender que semejante sermon no correspondia á un hombre del mérito de Negron. En efecto aquel sermon es enteramente de predicador insensato, y caduco.

Hizo Cámara una compilacion, ó floresta de cuentos para que se divirtiese con su lectura el Arzobispo de Sevilla, y se la remitió á Umbrete, donde aquel Prelado se hallaba en recreacion el año de 1604. En esta compilacion de cuentos se puede tomar una idea de su genio. Con una prolixa exactitud va separando los cuentos verdaderos de los fabulosos, los va distinguiendo por clases, como por materias, los atribuye á sus autores, segun la noticia que de ellos tenia, y dá á cada uno lo que es suyo. La misma conducta observaba en otros cuentos y apuntaciones distintas de esta Compilacion. La floresta, digamoslo asi, que hizo para el Arzobispo, empieza por los cuentos del famoso Fr. Juan Farfan, Agustiniano, natural de Sevilla, cuya vida escribe el compilador al principio. Este Farfan fué el que arrebató la palma á los ingenios de Alcalá de Henáres en los certamenes de las fiestas de S. Justo y Pastor, y desde entónces los ingenios de Alcalá tenían envidia, ú odio á los Sevillanos.

Uno de los mejores papeles de Porras de la Cámara es la relacion de su viage á Portugal hecho en el año de 1592, en la qual la exâctitud se halla bien avenida con la amenidad, y la verdad con la diversion. Este es un efecto que depende precisamente del estilo.

Entre los papeles de este erudito se hallan, como he dicho, las Novelas de Rinconete y Cortadillo, y el Zeloso estremeño, y no dice, ni anota que sean compuestas por Miguel Cervántes. Por otra parte está ya demostrado que Cervántes no volvió á España, desde muy mozo que salió de ella, hasta el año de 1581, que fué el siguiente á su rescate en Argel. Luego que vino fixó su residencia en Madrid, y se aplicó á componer la *Galatèa*, que debia ocuparle toda la imaginacion. Se casó en Esquivias, y en Madrid se aplicó á componer para el teatro, buscando en este arbitrio su subsistencia. Ningun historiador de Cervántes lo saca todavia de Madrid miéntras estaba ocupado en componer hasta 30 comedias para sus teatros. Acabó de escribir comedias, y no se sabe luego que se hizo. Al año de 1596 descubre D. Juan Antonio Pellicer en su juiciosa, erudita, y utilisima obra de Memorias para la vida de literatos, y *Ensayo de traductores*, un indicio vehemente de haber pasado Cervantes á Sevilla. D. Vicente de los Rios, siguiendo las pisadas del Sr. Pellicer, conjetura que Cervántes pudo haber residido en Sevilla desde los años de 1594 hasta 1599, puesto que en 1598 satirizó á los Sevillanos par el tumulo de honras de Felipe II, como en 1596 los habia satirizádo en otro soneto quando desembarcáron los Ingleses en Andalucía. Con que si Cervántes compuso la historieta de Rinconete y Cortadillo, á lo mas presto, el año de 1596, resulta que Cervántes inventó un caso verdadero, sucedido en Sevilla 27 años antes que él lo escribiese. Lo mismo y aun mas puede decirse del Zeloso Estremeño.

Sin duda las tales Novelas se hiciéron en Sevilla, y por persona que sabía á fondo las costumbres, y usos de los Sevillanos, el lenguage de la gente ordi-

naria, el interior de las casas pobres, y gente perdida, las malandanzas ocultas de los rateros, que infestaban la Ciudad, los cantares del pueblo, las juntas de los majos, su trage, sus ocupaciones en aquel tiempo, en que sucedieron estos casos, y otras quinientas menudencias, que un forastero no podia saber, aunque viviese en la Ciudad en el tiempo en que tales cosas sucedieron, sin haber estado allí algunos años; quanto menos un forastero que fué á Sevilla quando ya se habria perdido la memoria de tales historietas, y era negocio dificil adivinar menudencias ciertas de tiempos pasados, y personas privadas. De Cervántes tampoco he hallado noticia alguna en los papeles de Porras de la Camara, donde tantos ingenios se citan. Esto me hace sospechar que Cervántes, ó no se dió á conocer á los ingenios de Sevilla, ó solamente anduvo de paso por la Andalucía á algunas dependencias que no le obligaron á avecindarse por algunos años en aquella Ciudad.

Vengamos á lo mas particular. Estas dos Novelas manuscritas de Rinconete, y del Estremeño evidentemente son anteriores al manuscrito que Cervantes dió á la imprenta; ó lo que es lo mismo, á la composicion de ellas, segun se han leido hasta ahora impresas. En el fondo y substancia es verdad que son una misma cosa; pero en las palabras hay una variacion, y alteracion continua desde el principio hasta el fin. Las impresas pretenden ser, ó afectan ser una modificacion, correccion, lima, y enmienda del manuscrito primitivo, ú original, que seria otro idéntico con este en caso que no fuese este; pues tampoco tengo fundamento positivo para creer que el Licenciado Cámara sea el autor de ellas. Pero qué enmiendas, qué correcciones, qué retoques, qué pulimentos, ó Santo Dios! La limadura es tal que ha depravado, corrompido, y estragado la gracia y estilo del manuscrito original, ó primitivo. Añadiduras de estilo amanerado : afectacion de claridad donde no es menester; clausulas truncadas, y pervertidas de alto á abaxo; pasages, que interesan la curiosidad, enteramente suprimidos, *verbi gratia* : Describe menudamente el manuscrito la *gente de Barrio de Sevilla*, sus trages, juntas, y motes, que tenian; gasta en esto una llana entera de á folio de letra metida la Novela del Estremeño. Llega Cervantes á este paso y dice, que aunque de esta gente habia mucho que decir, pero que *por buenos respetos lo dexa*, ú omite. *Loaisa*, el que dió el asalto amoroso á la casa del Estremeño, era uno de estos majos de Sevilla. No solo Cervántes omitió aquella descripcion, sino que erró y confundió los motes que se les daba á los solteros, y casados por aquel tiempo, que en el manuscrito se léen, y entienden muy bien. Nombres de algunas personas mudados; como el de la muger del Estremeño en *Leonora*, siendo siempre en el manuscrito *Isabel*; el de la dueña en *Marialonso* : siendo en el manuscrito *Gonzalez*. La patria de Cortadillo en el manuscrito es la aldea de *Mollorido*; en la novela impresa el *Pedroso*. El recibimiento de Rinconete y Cortadillo en casa de *Monipodio*, que era capa de ladrones y asesinos en Sevilla, está en la novela

impresa enteramente estropeado. A este tenor otras cosas, que omito por acabar presto.

Seria ligereza pensar que un hombre del talento de Miguel Cervántes incurriese en la abominable supercheria de apropiarse piezas enteras, compuestas y acabadas por otros. Lo que yo mas bien creeria es que estas dos novelas las compuso, y adornó el mismo Cervantes sobre memorias y apuntaciones, que recogeria en Sevilla, y le daria algun curioso ; supuesto por cosa demostrada, y confesada por todos, que Cervantes no estaba en España quando tales sucesos pasaron : que al siglo siguiente, quando determinó imprimirlas con las demas, y llamarlas *exemplares*, rehizo estas, volviendolas á fundir, clausula por clausula, y periodo por periodo : que aunque en esta prolixa maniobra realmente las echó á perder, pero á él le pareceria, ó á sus Censores, que así quedaban mucho mejor para la imprenta, ó lectura comun, y mas acomodadas al lenguage del tiempo en que salian á luz, que era el año de 13 del siglo pasado [1]. En este tiempo no conocian muchos de los que vivian en él, que la lengua empezaba á bastardear, y degenerar del buen estilo y sentido, en que se habia conservado en el siglo anterior; como muchos de los que escriben en el dia de hoy no conocen el estilo amanerado y maldito, en que caen, pareciendoles que se explican mejor que los de los tiempos pasados. Quedo de Vmd. con el mayor respeto, etc. *Isidoro Bosarte.*

APPENDICE B

« ¿ Hay mas que... ser ángel en la calle, santa en la iglesia, hermosa en la ventana, honesta en la casa, y demonio en la cama? » (*La Tia fingida*).

M. F. De Haan m'a obligeamment signalé comme pouvant

1. Peu de temps après la publication de cette lettre, Bosarte publiait *Rinconete y Cortadillo* et *El Zeloso Extremeño* dans les numéros IV et V de son *Gabinete de lectura española*, d'après le texte du manuscrit Porras. Dans le prologue du numéro IV on lit :

No anota el Licenciado Cámara quien sea el autor de ellas; pero como Cervantes está en posesion, se puede hacer juicio que estos dos manuscritos sean traslados, ó copias de los de Miguél Cervantes, ó de otros que se sacasen en Sevilla de los de Cervantes.

Et dans le prologue du numéro V :

El suceso de esta Novela puede tenerse por verdadero, mientras no se piense poner tacha a la deposicion de un hombre veridico, Sacerdote, que compilaba, y escribia para dexar a

être rapproché de cette phrase de *La Tia*, le passage suivant du *Govierno del Civdadano* (1584) de Micer Joan Costa[1].

Ioã Neuizano ẽ el li. I. ẽ el nu. 162. de la Silua nup. do dize, q̃ se engañã los q̃ piẽsã, q̃ los demonios Neutrales (es a saber, los que no baxaron cõ Lucifer al infierno) quedarõ, y estan en el ayre, porque no estan sino en los cuerpos de las mugeres, para atormentar desde alli a los hombres; y en el numer. 163. las llama sanctas en las Iglesias, Angeles en las calles, Demonios en sus casas, Buhos en las vẽtanas, picazas en las puertas, y hedores en las camas.

J'ai recherché le passage dans les œuvres du jurisconsulte d'Asti[2]; le voici :

Sunt etiam qui enumerant septem mulierum proprietates; *sanctas* videlicet in ecclesia, *angelos* in accessu, *demones* in domo, *bubones* in fenestra, *picas* in porta, *capras* in horto, *fætores* in lecto.

---

los venideros una coleccion de curiosidades. Este era el Licenciado Camara, de quien hablamos en el Prólogo de la Novela de Rinconete y Cortadillo. La deposicion de este literato se lee al fin de esta Novela con estas palabras : *El qual caso, aunque parece fingido y fabuloso, fue verdadero.* ¿ Cómo avendrémos esto con lo que Cervantes dice de sí mismo, que su ingenio la engendró, y la parió su pluma ? Parece que lo que se puede conceder á Cervantes es, que criáse y adornáse este caso en forma de Novela, formandole episodios, describiendo los caracteres de las personas, y añadiendo circunstancias verosimiles, y razonamientos oportunos...

1. *Govierno del Civdadano*, compuesto por Micer Joan Costa... En Çaragoça, en casa de Ioan de Altarach. Agora nuevamente en esta tercera edicion por el mismo Auctor añadido y emendado. M. D. LXXXIIII, in-16, 804 pp.-3 ff. n. ch.

Le passage cité se trouve aux pages 374-375 : il ne figure pas dans la deuxième édition, publiée six ans auparavant : *El regidor o civdadano* del licenciado Ioan Costa, Cathedratico de Rhetorica en la Vniuersidad de Salamanca : trata de como se ha de regir a si, su casa, y republica. Dirigido a la mvy insigne Vniuersidad de Salamanca. En Salamanca, En casa de Antonio de Lorençana. A costa de Simõ de Portonarijs. Con priuilegio. M. D. LXXVIII. in-16, 16 ff. n. ch. — 197 ff.

La première édition est de 1575. Salvá la décrit dans son *Catálogo* sous le nº 3877.

2. *Silvæ nuptialis libri sex, in quibus ex dictis moder. materia Matrimonii... plenissime discutitur...* Ioanne Nevizano astensi, jurisconsulto clarissimo authore. Lyon 1521, 1524, 1545, 1556, 1572, 1592; Venise 1570, 1573.

Qu'il y ait une analogie très grande entre la phrase de *La Tia* et le passage de Nevizano traduit par Costa, cela n'est pas douteux; mais l'auteur de *La Tia* avait-il lu le *Govierno del Civdadano*? On ne saurait l'affirmer. Il existe, en effet, un proverbe italien qui a une similitude telle avec la phrase de Nevizano que l'on est bien obligé d'admettre ou qu'il a été copié sur elle ou qu'elle a été copiée sur lui[1] : « Le donne son sante in chiesa, angele in istrada, diavole in casa, civette alla finestra, e gazze alla porta [2]. » Ce proverbe semble avoir été connu et utilisé hors d'Italie : en France on le retrouve dans le *Trésor des sentences* de Gabriel Meurier [3]: « Femmes sont à l'église saintes, ès rues anges, á la maison diablesses » et dans *Le Moyen de parvenir* [4] de Béroald de Verville : « Aussi femmes sont anges à l'église, diables en la maison et singes au lit. » Quelle que soit la provenance de la phrase de *La Tia*, il est bien certain que l'écrivain castillan a intercalé dans sa Nouvelle, sans en rien dire, une pensée qui ne lui appartenait pas : la chose n'était pas rare à cette époque, mais il est toujours intéressant de la signaler.

1. La seconde hypothèse est plus plausible, car Nevizano dit qu'il rapporte l'opinion d'autrui : « Sunt etiam qui enumerant... »

2. Cf. : « La donna debbe aver quattro M : matrona in istrada, modesta in chiesa, massaia in casa, mattone in letto. »

3. *Recueil de Sentences notables et Dictons communs, Proverbes et Refrains*; traduits du latin, de l'italien et de l'espagnol, par Gabriel Murier. Anvers, 1568, in-12.

Réimprimé : *Trésor des Sentences dorées, Dits, Proverbes et Dictons communs, réduits selon l'ordre alphabétique; avec le Bouquet de philosophie morale réduit par Demandes et Réponses.* Lyon, 1577, in-16.

Editions postérieures : Rouen : Nic. Lescuyer 1578. — Rouen : Nic. Lescuyer 1579. — Paris : Nic. Bonfons, 1582, in-16.

4. Au chapitre intitulé *Exposition*.

APPENDICE C

Andrés Bello, nous l'avons dit, ne croyait pas que *La Tia fingida* fût de Cervantes ; il parla quelquefois de cette question en présence de son futur biographe Amunátegui. Selon ce dernier, le célèbre grammairien « se inclinaba a suponer que *La Tia fingida* habia salido de la misma pluma que el *Don Quijote* de Fernández de Avellaneda, atendiendo a ciertas expresiones peculiares que son comunes a una i otra obra [1]. »

D. Adolfo de Castro, dans un *Post scriptum acerca de la novela « La Tia fingida »* publié dans *La España moderna* [2] du 30 avril 1889 (pp. 183-185) cite l'opinion de Bello et la fait suivre des réflexions suivantes relatives aux « expresiones peculiares » dont parlait le savant américain :

No sé cuáles encontraba Bello, porque no se indican ; pero debieron ser éstas, entre otras que no cito para no alargar mi trabajo :

TIA FINGIDA.	QUIJOTE DE AVELLANEDA.
Vieron en una ventana de una casa y *tienda* de carne. Digo, D. Félix, que sólo por la muestra del paño que he visto, no saldré de la *tienda* sin comprar toda la pieza. La ganancia que se puede adquirir abriendo *tienda* desde luego.	La familiaridad con que trataba con el caballero... nació el echar de ver todos tenía *tienda* la forastera de entretenimientos.
No sucedió así á *Claudia*, porque se le averiguó, por su misma confesión, que la Esperanza no era su so-	¡ Válate el diablo ! ¡ Bárbara la de la cuchillada ! Y ¿ quién te ha traído á Sigüenza ? Su amo le preguntó si la

1. Miguel Luis de Amunátegui. *Vida de don Andrés Bello*. Santiago de Chile, 1882.

2. En appendice à un article intitulé : *Un enigma literario. El Quijote de Avellaneda. Novisimas investigaciones. La clave.*

brina, y que á ella y otras que en su poder había tenido *las habia vendido por doncellas muchas veces á diferentes personas*. Averiguóse también sus puntos de hechicera, por cuyos delitos el Corregidor la sentenció á cuatrocientos azotes y á estar *en una escalera con una jaula y coroza* en medio de la plaza, que fué el mejor día que aquel año tuvieron los muchachos de Salamanca.

conocía, y él respondió que sí, y que era mondonguera en la calle de los Bodegones, de Alcalá, y que había dos meses que la habían puesto á la puerta de la iglesia de San Juste *en una escalera con una coroza por alcahueta y hechicera, y que sabia bravamente vender doncellas destrozadas por enteras* mejor que Celestina.

Claudia, en *La tia fingida*, se decía viuda de D. Juan de Bracamonte. D. Juan de Bracamonte murió gloriosamente en el asedio de Ostende, en 1604, que describe el Avellaneda en su *Quijote*. También éste cita á un soldado que nombraba Antonio de Bracamonte. En *La tia fingida* hay un galán que ofrece á una dueña un manto de seda si le facilita el amor de una mujer. En el *Quijote* hay (cuento de *los felices amantes*) otro suceso igual.

Il eût été regrettable de ne pas reproduire en entier ce rapprochement ultra-fantaisiste, car il montre à quelles invraisemblances conduit parfois une telle méthode. Nous ne pouvons rien reprocher à Bello, parce que, ne connaissant son opinion que par ouï-dire, nous ne savons pas si elle a été bien rapportée ni surtout sur quoi elle reposait; mais comment qualifier les élucubrations de Castro ? Et le malheureux ne s'en est pas tenu là ; il ajoute :

En la comedia de Alarcón ¿ *Quién engaña más á quién* ? se habla de otra *Tia fingida*. No se llama *Claudia*, pero sí una de sus pupilas.

» Doña *Claudia* y Doña Julia
Eran de labor doncellas.....
Admiréme : entré en su casa
Honestamente compuesta,
Donde una Aldonza, *su tia*,
Era el dragón de Medea,
Era una vieja Creusa,
....
Que llamo estantigua yo
Y que llaman otros dueña. »

Pour Castro, Juan Ruiz de Alarcon et Avellaneda ne faisaient qu'un [1] : c'est pour cela qu'il souligne, dans les vers qu'il cite, les mots *Claudia* et *su tia* ! Poussée à ce point, la manie des rapprochements devient de l'inconscience pure.

Si l'on tient absolument à établir des rapprochements, il serait plus logique d'aller les chercher un peu moins loin. En voici quelques-uns que personne n'a encore signalés et dont je ne tire d'ailleurs aucune déduction.

La duègne qui au chapitre 31 de la seconde partie de *Don Quichotte* se querelle avec Sancho a le même nom que la duègne de *La Tia fingida* :

« Doña Rodriguez de Grijalba me llamo », respondió la dueña (*D.Q.*)
« ¿ Estás en tu seso, Grijalba? (que asi se llamaba la dueña)... (*Tia.*)

Au chapitre 35 de la seconde partie de *Don Quichotte*, Sancho se plaint des « tres mil açotes y trecientos » qu'il doit se donner lui-même, dans des termes à peu près identiques à ceux employés par la nièce de *La Tia fingida* :

« ¿ Soy yo por ventura de bronce ? » (*D. Q.*)
« Por ventura ¿ son mis carnes de bronce ? » (*Tia.*)

Au chapitre 69 de la seconde partie de *Don Quichotte*, on retrouve la même expression dans la bouche de Sancho : «...que no soy yo de bronce para no sentir tan extraordinarios martirios. »

Le mot *pulcela* de *La Tia* se retrouve dans *Don Quichotte* : « Niña soy pulzela tierna » (II, chap. 44 ; éd. de 1615, f. 168) ; ce sont, à ma connaissance, les deux seuls exemples de ce vocable dans la littérature castillane.

Le mot *menjurges* de *La Tia* ne se retrouve, je crois, que dans *Don Quichotte* (II, chap. 39 et 40, éd. de 1615, ff. 149 v° et 150 v°) et dans l'Inca Garcilaso. (La citation de Garcilaso est donnée par le *Diccionario de autoridades*.)

1. Du moins à l'époque où il écrivait l'article de *La España moderna* ; car dans sa jeunesse il avait cru qu'Avellaneda était Luis de Aliaga.

Je répète que je ne tire aucune déduction de ces quelques rapprochements.

APPENDICE D

Cervantes a parlé d'œuvres écrites par lui « que andan descarriadas por ahi, y quizá sin el nombre de su dueño », mais il convient, croyons-nous, de ne pas prendre cette déclaration trop au pied de la lettre, l'auteur de *Don Quichotte* s'étant montré plutôt prodigue de confidences sur ce qu'il avait publié ou comptait publier. Pour ne parler que des œuvres aujourd'hui perdues [1], rappelons qu'il mentionne sa comédie *La Batalla naval* dans le prologue de ses *Novelas* et dans la *Adjunta al Parnaso*, et son autre comédie *La Confusa* dans la même *Adjunta*. Quant aux œuvres qu'il doit publier, il cite une comédie *El engaño á los ojos* dans le prologue de ses *Comedias; Las Semanas del Jardin* dans le prologue et dans la dédicace des *Novelas*; la *Segunda parte de la Galatea* à la fin de la première partie de cet ouvrage, au chapitre VI de la première partie de *Don Quichotte*, dans la dédicace des *Comedias*, dans le prologue de la seconde partie de *Don Quichotte* et enfin dans la dédicace de *Persiles*; *El famoso Bernardo* dans la dédicace de *Persiles*. Peut-être est-il permis de supposer que si *La Tia* était de lui il l'aurait dit quelque part.

M. G. Baist a considéré récemment comme vraisemblable que *La Tia fingida* était un fragment des *Semanas del Jardin* [2] : cette opinion, dont les motifs ne sont pas indiqués, est, selon nous, erronée.

1. Voir sur les *Obras de Cervantes que se han perdido* le chapitre X de la *Bibliografia critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra* por D. Leopoldo Rius. Tomo I. Madrid : M. Murillo, 1895, gr. in-8.

2. « Wahrsch. Bruchstück der Semanas del Jardin, die C. in seinen letzten Tagen beschäftigen. » *Die Spanische Litteratur*, von Gottfried Baist, in *Grundriss der Romanischen Philologie...* herausgegeben von Gustav Gröber. Strassburg, 1897, II Band, 2 Abteilung, 4 Lieferung, p. 462.

APPENDICE E

Cervantes, dans le *Prologo al letor* de ses *Novelas*, dit entre autres choses :

Los requiebros amorosos que en algunas hallarás, son tan honestos y tan medidos con la razon y discurso cristiano, que no podran mover a mal pensamiento al descuidado o cuidadoso que las leyere.

Heles dado el nombre de exemplares, y si bien lo miras, no hay ninguna de quien no se pueda sacar algun exemplo provechoso...

Una cosa me atreveré a decirte : que si por algun modo alcanzara que la leccion destas novelas pudiera inducir a quien las leyera a algun mal deseo o pensamiento, antes me cortara la mano con que las escribi, que sacarlas en público [1].

Un certain nombre d'écrivains en ont conclu que si *La Tia* ne figurait pas parmi les *Novelas exemplares* c'est parce que Cervantes l'avait jugée trop libre. En ce cas, on peut se demander pourquoi il l'aurait écrite, ou pourquoi, l'ayant écrite, il n'en aurait pas supprimé, au moment de la publier, les quelques passages qui auraient pu choquer certains de ses lecteurs, ainsi qu'on le fit en 1814.

Navarrete, dans la note placée à la fin de l'édition de Berlin, écrit : « ... Ha publicado D. Agustin de Arrieta... esta novela, pero no sacada del original, sino de otra copia poco exacta, y suprimiendo por la decencia pública varios diálogos y pasages graciosos y oportunos. »

Ticknor [2] dit que Cervantes ne publia pas *La Tia* « apparently

1. Peu de temps après, au chapitre 3 de la seconde partie de *Don Quichotte*, Cervantes écrira : « la tal historia es del mas gustoso y menos perjudicial entretenimiento, que hasta agora se aya visto; porque en toda ella no se descubre ni por semejas una palabra deshonesta, ni un pensamiento menos que catolico. »

2. *History of Spanish Literature* by George Ticknor. London, 1849, t. II, p. 82.

in consequence of its coarseness » et qu'elle « ought not now to be placed among his works ».

Antoine de Latour[1] la qualifie de « nouvelle graveleuse, sœur aînée de la Macette de notre Régnier ».

Récemment, D. Vicente de la Fuente[2] a traité *La Tia* de « novela altamente inmoral y justamente prohibida por ese motivo » ; et comme si cela ne suffisait pas, il ajoute en note : « *La Tia fingida,* que algunos han dudado fuese de Cervantes, podía ser una excelente novela, suprimidas las obscenidades impertinentes y de pésimo gusto con que la manchó. »

D'autres ont soutenu la thèse contraire.

Gallardo (*Criticon,* pp. 26-27), parlant des passages supprimés dans l'édition de 1814, dit :

Y como una tal supresion se ha hecho a sabiendas, y con el espíritu que piadosamente se deja discurrir, quisiera yo que su publicador con mas alumbrado zelo hubiese considerado que esa especie de coloquios entre coloquiantes de la calaña de tia y sobrina, sin dejarlo de ser en el nuestro, eran en aquel tiempo mui familiares en el mundo, y, como fiel representacion y pintura de él, en nuestras farsas y romances viejos.

D. Buenaventura Carlos Aribau dans la *Vida de Miguel de Cervantes Saavedra*[3] écrite en 1845 pour la *Biblioteca de Autores españoles* (Rivadeneyra), s'exprime ainsi :

Por esta razon sin duda (la déclaration du prologue : antes me cortára la mano, etc...) ó por otros buenos respetos, segun decia, no incluyó en su coleccion la novela de *La Tia fingida*, que consideraria algo libre y desenvuelta al lado de las demas, aunque segun nuestra opinion particular, la inmoralidad no consiste en retratar fielmente los vicios de la sociedad, sino en presentarlos bajo un aspecto amable y seductor, que estimule el apetito á la torpeza, en vez de descubrir las malas artes, para que se precavan los ménos advertidos, ofre-

1. *Séville et l'Andalousie*, Paris, 1855, t. I, p. 274.

2. *Historia de las universidades, colegios y demas establecimientos de enseñanza en España*. Madrid, 1885, t. II, p. 419.

3. Cette biographie a été réimprimée au commencement du t. I (1863) des *Obras completas de Cervantes* publiées par Rosell (Madrid, *Rivadeneyra*, 12 vol. gr. in-8.)

ciendo el amargo fruto de las pasiones ó hábitos desordenados, y señalando, ya el castigo de la maldad, ya la ignominia de que se cubre ante la pública opinion, ya los consuelos del arrepentimiento y las ventajas de la enmienda. Con arreglo á estos principios, *La Tia fingida* está muy léjos de desmerecer el ser colocada entre las demas novelas ejemplares.

La Barrera écrit [1] que dans l'édition de 1814 « La novela va mutilada en uno de sus pasajes más gustosos. »

Le marquis de la Fuensanta del Valle et D. José Sancho Rayon, parlant de la *Tia*, qu'ils attribuent à Cervantes, la nomment [2] « la más picante de todas sus bien relatadas y admirables novelas [3] ».

1. Cayetano A. de la Barrera. *Noticias bibliográficas de varios impresos sueltos relativos á Cervantes y á sus obras.* Crónica de los Cervantistas. Cádiz, 20 février 1872, año I, núm. 3, p. 92.

2. *Tragicomedia de Lisandro y Roselia, llamada Elicia, y por otro nombre cuarta obra y tercera Celestina.* Advertencia preliminar, p. X. (*Coleccion de libros españoles raros ó curiosos*, t. III, Madrid, 1872.)

3. Que dire de ceux auxquels *La Tia* a inspiré des réflexions plus ou moins... bizarres? Il faut se borner à quelques extraits :

« Sin duda por la desenvoltura que describe en *La tia fingida* rehusó insertarla entre las *Ejemplares.* » (*Ensayo crítico sobre las Novelas ejemplares de Cervantes* por D. Manuel Merry y Colom... Sevilla, 1877, p. 20). Mais malgré cela, poursuit l'auteur, « ante las galas de estilo y lenguaje que desplega Cervantes en esta novela, no rehusamos incluirla entre sus *Novelas Ejemplares...* », et il ajoute (p. 22) :

...Miguel de Cervantes... al presentarnos en *La tia fingida* el cuadro corruptor que ofrecen las costumbres en sus dias, sabe hacerlo, velando con la riqueza poética de su númen esclarecido aquellas escenas nauseabundas, logrando inspirarnos indignacion hácia el proceder infame de Claudia de Astudillo, y excitando nuestra compasion hácia la desgraciada Esperanza, que, alejada de los suyos, habia sido conducida por la senda de la torpeza y del deshonor, merced á la depravada conducta de la malvada vieja. Culpemos á la sociedad, que sustenta hechos tan reprensibles; pero aplaudamos á Cervantes, que los pone de relieve para probarnos luégo, que sólo azotes é infamia merecen las mañas arteras de las dueñas corrompidas. Cervantes desplega en esta novela los encantos todos de su inimitable estilo y las galas más preciadas de su hermosa habla : testimonio da de ello el retrato que hace de Esperanza. ¡ Pobre jóven, que, robada en su niñez á su padre, venía sirviendo al comercio infame de su fingida tia !

C'est à attendrir les cœurs les plus endurcis. Dans ce même *Ensayo crítico* se

Il serait bon de ne pas exagérer ; un des deux textes de la *Tia* se trouvait dans un recueil envoyé à l'archevêque de Séville :

---

trouve (p. 35) cette phrase monumentale : « *La señora Cornelia* es un obelisco precioso levantado por Cervantes á la hidalguía y caballerosidad españolas. »

L'auteur d'un autre *Ensayo critico* trouve que « El fin moral de esta novela puede generalizarse á todos los efectos del egoísmo, que sacrifica al interés propio los bienes físicos y morales de los demás ; egoísmo más criminal aún, cuando los bienes sacrificados afectan á toda una colectividad. » (*Ensayo crítico sobre las Novelas Ejemplares de Cervantes con la bibliografía de sus ediciones* por Luis Orellana y Rincón. Valencia, 1890, p. 17). La bibliographie ne mentionne que vingt-huit éditions ! J'avoue n'avoir pas compris le sens, ou le symbole, du petit tableau placé sur la couverture : au pied d'un palmier, un Chinois pêche à la ligne, sous les regards étonnés d'un gigantesque papillon.

Pour D. Luis Vidart, « El soberano ingenio, más claramente dicho, el genio de Cervantes, se elevaba por cima de la cultura general de la época en que floreció ; así, en el desenlace de *La Tia fingida* se casa un estudiante con cierta bellísima *pucela*, italianismo que usa Cervantes, ilustre antecesora de *La Dama de las Camelias*, tan célebre hoy en óperas, dramas y novelas; y cuando el suegro de Dª Esperanza de Torralba-Meneses y Pacheco, que así dicen se nombraba la dicha *pucela*, se llegó á enterar de la vida y de las aventuras de su nuera, « ella, refiere Cervantes, se había dado con su astucia y discreción tan buena maña en contentar y servir al viejo suegro, que aunque mayores males le dijeran de ella, no quisiera haber dejado de alcanzalla por hija. ¡ Tal fuerza tienen la discreción y la hermosura ! » Aquí se ve que el padre que Cervantes presenta en *La Tia fingida* pone en práctica en el siglo XVII lo que Alejandro Dumas, hijo, aun considera como un ideal en los tiempos presentes al escribir su bella comedia *Les idées de Madame Aubray*. » (*Un historiador francés de la vida de Cervantes*, apuntes críticos por Luis Vidart. *Madrid*, 1891, p. 16). Il est à peine besoin de faire remarquer que *pucela* n'a pas été employé par l'auteur de *La Tia* qui a écrit *pulcela*; que Esperanza n'est nullement une *antecesora* de Marguerite Gautier, et que l'année 1575 appartient au XVIe siècle et non au XVIIe. Mais D. Luis Vidart ne s'arrêtait pas à de pareilles minuties.

D. Julián Apráiz (*Curiosidades cervantinas*, pp. 250-251) nomme Esperanza de Torralva « precursora de *La Dama de las camelias* y de otras muchas Traviatas redimidas por los escritores modernistas », ce qui autorisera des critiques trop méticuleux à s'étonner que, par une étrange coïncidence, M. Apráiz ait exprimé sous la même forme, la même pensée que D. Luis Vidart, et ce qui permettra de croire que certains écrivains n'ont pas lu *La Tia fingida*, ou ne connaissent pas *la Dame aux Camélias*, ou peut-être même ne parlent de ces deux œuvres que par ouï-dire.

pourquoi se montrer plus prude que le bon prélat? La littérature castillane, au surplus, abonde en allusions à la pratique décrite dans un des passages de *La Tia* dont s'alarma la pudeur de Bosarte, d'Arrieta, de Ticknor et de D. Vicente de la Fuente. Outre le proverbe, inédit, croyons-nous, *Cabellos y virgos, muchos* (ou : *los mas*) *son postizos*, on n'a qu'à ouvrir la *Celestina*, cette « fiel pintura de costumbres nacionales » comme la nomme Moratin [1], pour y trouver de nombreuses allusions au même fait :

Dias ha grandes que conozco en fin desta vecindad una vieja barbuda, que se dice Celestina, hechicera, astuta, sagaz en cuantas maldades hay. Entiendo que pasan de cinco mil virgos los que se han hecho y deshecho por su autoridad en esta ciudad.

Ella tenia seis oficios; conviene a saber : labandera, perfumera, maestra de hacer afeites y de hacer virgos, alcahueta, y un poquito de hechicera..... Esto de los virgos, unos hacia de vejiga, y otros curaba de punto. Tenia en un tabladillo en una cajuela pintada unas agujas delgadas de pellejeros, e hilos de seda encerados, y colgadas alli raices de hojaplasma y fuste sanguino, cebolla albarrana, y cepacaballo; hacia con esto maravillas. Cuando vino aqui el embajador frances, tres veces vendio por virgen una criada que tenia..... Y remediaba por caridad muchas huerfanas y erradas que se encomendaban a ella. (Acto I.)

Pues alegrate, vieja, que mas sacarás deste pleito, que de quince virgos que renovaras. (Acto V.)

Has sido hoy buscada del padre de la desposada que llevaste el dia de Pascua al racionero, que la quiere casar de aqui a tres dias, y es menester que la remedies, pues que se lo prometiste, para que no sienta su marido la falta de la virginidad... Por cierto tu me dijistes cuando la llevabas, que la habias renovado siete veces. (Acto VII.)

Lo que en sus cuentas reza es los virgos que tiene a cargo. (Acto IX.)

¿ Que quieres que haga una puta vieja, alcahueta, que... suele hacer siete virgos por dos monedas ? (Acto XI.)

No hay quien ponga virgos, que ya es muerta Celestina. (Acto XVI.) [2]

---

1. *Discurso histórico sobre los origenes del teatro español*, nota 33.

2. Dans l'énumération faite par Claudia dans *La Tia*, il est question de *cebolla albarrana* que l'on trouve également mentionnée au premier acte de la *Célestine*.

On connaît ces vers de Rodrigo de Reynosa : (Gallardo, *Ensayo*, IV, 55).

Como face virgos postizos :

La de los virgos pues,
hace mas de veynte juntos
y dellos hace de puntos,
otros que os espantaréis.

Vila hacer virgos tres
a tres de virgo no sanas
y casaron bien despues,
que les prestó rosca o pan.

Dans le *Cancionero de obras de burlas* [1], nous trouvons ces vers :

Allí era la vieja, coja malvada,
que hizo, Leonor no ser ya donzella
vendiendo, trocando su sangre d'aquella,
que dentro en su vientre trajo encerrada.
Y vimos en forma muy mas aviltada
la Tiraniva que virgos rehaze,
a quien el verdugo, assi satisfaze
que toda su carne dejó ensangrentada.

Dans *La lozana Andaluza* (Mamotreto XXVIII), on lit :

Señora, si, esperá un poco y tal sereis vos como ella, mas sobre mi que no compreis vos casa, como ella, de solamente quitar cejas y componer novias; fue muy querida de romanas, esta fue la que hacia la esponja llena de sangre de pichon para los virgos...

Dans des sonnets anonymes [2] on trouve ces vers :

Cirujana de virgos traspassados... (Sonnet 58).
Son, Liconi, tus manos virginales,
pues sabes como conde Palatino
hazer que vuelva virgen, la que vino
registro de burdeles y hospitales. (Sonnet 68).

Et Gallardo, dans son *Criticon* (p. 27), dit :

Alonso de Ledesma, ilustre Pöeta Segoviano del tiempo de CERVÁNTES que por la moralidad de sus versos *a lo divino* (que decían entónces) se granjeó

1. *Cancionero de obras de burlas provocantes á risa* (Londres), pp. 190-191.
2. Voir dans le présent fascicule *136 sonnets anonymes*.

el renombre *El Divino Ledesma*, en su *Romancero*, impreso en Barcelona el año de 1616, trahe un diálogo picaño de este jénero, que hace bueno al de nuestras honradas tia y sobrina.

Même chez des écrivains plus récents, on trouve des passages analogues :

Hubo fama de que reedificaba doncellas, resucitaba cabellos, encubriendo canas. (Quevedo, *Buscon*, libro I, cap. I.)

Allí mas adelante está una vieja, grandísima hechicera, haciendo en un almirez una medicina de drogas restringentes, para remendar una doncella sobre su palabra, que se ha de desposar mañana. (Luis Velez de Guevara. *El diablo cojuelo*, Tranco II.)

Il serait aisé de multiplier ces citations.

Dans la littérature française les exemples ne manquent pas : sans parler de « la Sage femme qui racoustre le pucelage », nous voyons Boileau, dans une de ses satires, se demander

> ... combien la Neveu, devant son mariage,
> A de fois au public vendu son pucelage,

ce qui, en remplaçant *Neveu* par *nièce*, donne un résumé parfait de *La Tia fingida*.

DON QUIXOTE and *PICKWICK*

Between plagiarism and imitation, sometimes confounded, a distinct difference must be made : the former is a literary misdemeanour never to be countenanced ; the latter a natural act frequently commendable.

No aspirant to literary fame can hope to attain his end without study, careful study, of the masters who have preceded him, and the effect of such study must be imitation, more or less pronounced, at the outset of his own career. This remark may, I think, be considered invariable. Were a writer's earliest attempts given to the public, which is not usually the case, the source of his inspiration might in almost every instance be detected. It is an interesting, frequently a profitable, occupation to trace the influence of great writers on each other — to mark, for instance, how Pope trod in the footsteps of Boileau, Byron in those of Pope, or how Espronceda and De Musset fell under the spell of the author of « Childe Harold » and « Don Juan ».

Dickens was a young man when he wrote *Pickwick* and could scarcely have emancipated himself from the effect of his early reading. We know that he read *Don Quixote*; nevertheless, had he been taxed with imitating it, he would probably have resented the insinuation.

But to my mind *Pickwick* is as certainly framed on *Don Quixote* as is *Hudibras* or *Joseph Andrews*. It is true that Dickens makes no allusions to Cervantes as does Butler, nor, like Fielding, does

he openly profess imitation of the great Spaniard, yet the similarities between *Don Quixote* and *Pickwick* are numerous, striking and possibly worth considering.

Both books were written with a purpose, both inaugurate a new departure in the field of fiction. — In *Don Quixote* ridicule is aimed at the tedious, prolix romances of chivalry, with their impossible adventures, then in vogue; while the humour, spirit and buoyancy of *Pickwick* rendered unpalatable for the future the dull ladies and gentlemen and chaste but insipid maidens in whose doings our great-grandmothers delighted.

Neither book has a plot, properly so called, both consist of a series of adventures, frequently incongruous and independent of each other, but strung together with such consummate skill that they follow on quite naturally.

In both works tales, foreign to the main story, are introduced, with occasional pieces in verse. The former, in the case of Cervantes, are among his best and most valuable compositions, while on the other hand " The Stroller's Tale " and " The Convict's Return » must be pronounced dull.

The chief personages in both books grew and developed as their authors proceeded — of neither were the characteristics fixed or determined before their adventures were begun. Quixote starts as a lunatic and ends as a philosopher. Our first introduction to Pickwick is to a foolish old gentleman propounding a Theory on Tittlebats, yet he becomes a man of stirling common sense, albeit retaining his simplicity and kindliness.

Quixote and Pickwick are both philanthropists in their respective ways and in accordance with their times and surroundings; their efforts, generally misplaced, to right wrongs or to benefit their fellow creatures producing the awkward quandaries in which they constantly find themselves.

But, it will be asked, what similarity can possibly exist between the lank, ill fed hidalgo of dreary La Mancha, and the comfortable citizen of busy Goswell Street! Well, first and foremost,

they are both gentlemen. I do not mean of course individuals strutting about in fine clothes and using inflated language, but great-hearted men possessing sympathy with their fellow creatures and devoting their lives to the execution of their good intentions.

Each hero is, shortly after starting on his adventures, furnished with a follower — both men of sound sense, mother wit and pronounced liking for creature comforts. Both servants see through their respective masters' follies and weaknesses, both love and respect them notwithstanding, and serve them none the less faithfully. Both are given to loquacity, story-telling and proverbs.

Among the minor characters there is one point in common, viz. their station in society. Both authors are felicitous in their impersonations of members of the lower, rather than the higher, orders. Whatever Cervantes may have achieved in his *Novelas*, he is, in *Don Quixote*, more at home with muleteers, inn-keepers and galley slaves than with their superiors ; for however ingenious and laughter-provoking may be the adventures to which the Duke and Duchess give rise, it must be owned that those personages lack dignity and the proud bearing peculiar to their class. Similarly, in *Pickwick* the characters we most delight in are entirely, exclusively of the middle and lower classes.

Another circumstance connected with these two famous books may be mentioned, viz. their phenomenal popularity. As a rule books destined to live to all time make slow progress at first. With these two the case was reversed. Their popularity was as immediate as it was lasting. The first part of *Don Quixote* went through no less than six distinct editions in the first year of its publication — an almost fabulous issue when the country and date are taken into consideration. For the first number of *Pickwick* the publishers had anticipated a sale of four hundred copies, whereas forty thousand were almost immediately called for.

This success led to imitations and continuations. Avellaneda took up the pen of Cervantes before that great writer had definitely disposed of his hero. Mr Pickwick was carried abroad by a voluminous writer of the time whose name is not worthy of mention on the same page with that of Charles Dickens.

It must not be infered from these remarks that I wish to cast a slur on the memory of Dickens, or to detract from the merit of his great book. *Pickwick* is one of our most original, most English novels. Had Cervantes never lived, had *Don Quixote* not been written, the genius of Dickens would have shone forth, and we should have had our *Pickwick* in perhaps a somewhat different form. The object of my remarks is chiefly to show how deeply penetrating, how far reaching, was, and is, the influence of the Principe de los Ingenios españoles.

H. S. Ashbee.

VARIA

Testament de Diego de Peralta.

La Bibliothèque de Salvá possédait, dans un volume manuscrit de *Miscelánea genealógica* (nº 3577), le curieux testament que je transcris ci-après.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

Las clausulas del testamento de Diego de Peralta, vezino de la ciudad de Segouia, natural de la villa de Falzes en el Reyno de Nauarra, viuiendo en la ciudad de Segouia en la plaza maior de ella. Estando enfermo en la cama, otorgó su testamento en descargo de su consciencia. Y se mandó enterrar en la Iglesia Parroquial de Santa Ana de la dicha ciudad en ella a 14 de Hebrero de 1555 años. Fueron testigos Suº de la Maza, Franᶜᵒ de Correa, y Luis Osorio; ante Thomas de Vadenebro ssⁿᵒ de su Magᵈ y de el numero de la dicha ciudad.

Entre otras clausulas que puso en el testamento, son las siguientes.

Item declaro que yo fui casado con Catalina Gomez de Sotelo, y que de ella he tenido y dexo de nuestro legitimo matrimonio seis hijas legitimas que son Catalina, Francisca, Maria, Ynes, Juana, y Luisa de Peralta. A las quales dexo por mis universales herederas, y las mando toda mi hazienda para que la partan igualmente y la repartan por iguales partes, y mando se casen noblemente, y conforme su calidad, pues son descendientes de tales padres, y no manchen su sangre.

Item mando que ninguna de ellas mis hijas sea osada de

casarse con ninguno de los hijos y parientes de Crispin de la Torre, porque ellos y sus abuelos son descendientes de judios, y naturales de Burgos que vinieron huidos á esta ciudad, y ha mucho que en ella residen. Y es del numero 26 que hay en ella su sanbenito; y esta debajo del titulo de Crispin de la Torre. Son ellos, y sus descendientes por linea recta de varon, judios sin que en ello haia duda. Mando que las dichas mis hijas no se atreuan a casar con ellos.

Item mando que las dichas mis hijas no se atreuan a casar con los descendientes de Pedro de Castro porque son judios conocidos, y como tales y por tales fueron castigados por perfidos judaiçantes sus antepasados, como pareze por el sanbenito que trajo Damian Sanchez su bisabuelo, que es el que esta en la Iglesia maior, a mano derecha del altar maior, el 7º de la primera orden. Y por que Cosme Gomez Perale casó despues con Isabel de Castro, hija de Luis de Castro, que fue hijo del dicho Damian Sanchez judaizante, y por esta via es del mismo linaje y sangre; y huvo muchos hijos y hijas, los quales estan derramados por muchas partes, y emparentados con muchos linajes de esta ciudad y por la maior parte está compreendida en esta materia. Mando a las dichas mis hijas cumplan lo susodicho, pena de mi maldicion.

Iten mando a las dichas mis hijas que ninguna de ellas se atreua a casar, ni case con los hijos de Pedro de Cordouilla, ni de Lazaro del Monte, ni de Francisco Ortiz de la Peña, ni de Bartolome del Espinar, ni de Juan Alonso de Torres, porque estos todos son descendientes y hijos, y sucesores del dicho judio Damian Sanchez Zapatero, y asi lo seran todos los que de ellos proceden.

Iten mando a las dichas mis hijas que ninguna de ellas se case con Pedro Llorente de Santander porque es morisco de los de Granada, y como tal es tenido y despreciado, porque no es de los buenos moros que fueron convertidos en la toma de Granada, sino de la jente baja y ruin de ella, y asi luego que

vino a esta ciudad Miguel de Santander su abuelo, usó el oficio de tesorero del azeite, y en dicho oficio ganó mucha hazienda bien o mal ganada, que en esto habrá dado a Dios quenta, y por sus muchas riquezas han emparentado sus hijos con muchos linajes buenos de esta ciudad que tambien son descendientes del dicho morisco bajo y ruin de Granada.

Iten mando que ninguna de las dichas mis hijas case ni intente casar con Pedro Suarez de Torres mercader de paños; porque desciende de judios, y de los que desterró el S[r] Rey Don Fernando de Castilla, y es natural del corral de Almaguer. El qual, aunque dizen se conuirtio voluntariamente a la fee christiana, yo y los que le auemos tratado y conocido siempre avemos juzgado, que se conuirtio en lo de afuera, pero en quanto al anima avemos creido que es tan judio como sus maiores, y aquellos de quien desciende.

Iten mando, que las dichas mis hijas no casen con los hijos y descendientes de Juan Alonso Çimbron que verdaderamente no tiene gota de sangre de este apellido, sino que le ha tomado y hurtado de un hidalgo de este nombre que se le dio a D. Roque Martinez judio, quando se conuirtio y bautizó con el dicho sobrenombre contra toda razon y derecho, pues no les toca por ninguna de las maneras, sino por la cortesia que tuvo el dicho hidalgo Pedro Çimbron, lo qual es publico y notorio en esta ciudad y en otras partes donde estan sus descendientes.

Iten declaro que Francisco de Losada Perayle que vive en esta ciudad es hijo de Pedro Losada; y el dicho Pedro Losada Perayle es hijo del doctor de la Calera, y judio conocido, y como tal fue castigado en la villa de Valladolid año de 1517, y trajo sanbenito dos años, y despues se puso en la Iglesia de San Pablo de la dicha ciudad donde aora está, que es convento de Santo Domingo. Y por esto mando a mis hijas no se casen con Alonso Garcia y sus descendientes, ni hijos del dicho Francisco Losada ni sus descendientes, por ser, como dicho es, judios.

Iten mando que las dichas mis hijas no se casen con Alonso

Garcia ni sus hijos que son descendientes de un Ingles herege que se llamaba Ricardo, el qual fue castigado por la Inquisicion de Valladolid por hereje luterano, y el sanbenito quedó en la Iglesia de San Pablo de Valladolid con el dicho su nombre. Y estando yo el año de 1527 en la dicha villa en compañia de Pedro de Contreras, vimos y leimos el dicho titulo de sanbenito, que estava acavado de renovar, y está al numero 14 de la tercera orden, a mano izquierda, como se entra en la dicha Iglesia. Y de Ricardo proceden otros en la villa de Valladolid.

Iten mando que las dichas mis hijas no casen ni traten de casar con los hijos, hermanos, y parientes de Pedro de la Parra, porque quemaron a su abuelo en la ciudad de Toledo, el qual era un franzes buonero que se llamaba Jacome Tulebe. Y le quemaron por hereje luterano, y el proceso de esto pasó ante el ss^{mo} Diego de Godoy, familiar de la Inquisicion de dicha ciudad; y he visto copia del proceso en poder de Marcos de Obregon, familiar del Santo Oficio, y ay muchos traslados del dicho proceso en esta ciudad, que es mucho de ver y notar.

Iten mando que las dichas mis hijas no se casen de ninguna manera, ni por ninguna persuasion, con Pedro Izquierdo de Toledo, porque este es judio conocido, y es tradicion de padres a hijos, que vn judio de quienes descienden fue el maluado hombre que quando crucificaron a Christo nuestro Señor, llebaba delante de la cruz la trompeta y la iba tocando, como si fuera pregonero, que publicaua las maldades que estos malditos y abominables judios levantaron a nuestro señor Jesu Christo, y el dicho Pedro Izquierdo vino con su padre a esta ciudad de Toledo de donde son naturales. Y lo que aora digo es publico y notorio en aquella ciudad, y lo he sauido de muchas personas de credito. Y asi buelvo a mandar a las dichas mis hijas, pena de mi maldicion, que no casen con el dicho Pedro Izquierdo ni sus descendientes.

Iten mando que ninguna de las dichas mis hijas se atreuan a casar ni casen con los que vienen y proceden de Lucas de Avia,

porque ademas de ser judio y descendiente de judios, y como tales fueron sus maiores castigados por el santo oficio de la Inquisicion de Toledo donde tienen su sanbenito, y proceden de ellos muchos en aquella ciudad de su apellido, que les toca el dicho sanbenito y penitencia. Fue su padre Juan de Avia el que en esta ciudad, en tiempo de las communidades, inquietó, y alborotó esta ciudad contra la Magestad Cesarea.

Iten digo y declaro que yo tengo una heredad junto a la Iglesia de nuestra señora de la Fuenfrida que se llama del Val de Terago, la qual linda con otra heredad de Diego de Porres : mando que luego de mi hazienda se compre un cauallo para que un hombre ande continuamente en el, y se le pague su ocupacion y trabajo conforme al asiento que con el se hiziere, y traiga siempre una lanza para que defienda, que el dicho Diego de Porres, ni sus hijos, ni deudos, entren en la dicha mi heredad, ni vsen, ni se aprouechen de ella, y si intentaren entrar en la dicha mi heredad qualesque de ellos, haviendoles pedido primero con cortesia que salgan de ella, y no lo queriendo hazer, los alancee con ella, y haga de tal suerte, que no entren, ni usen mas de la dicha mi heredad; porque como son mis enemigos declarados, tengo por cierto que despues de mi muerte intentaran hazer todo el mal que les fuere posible.

Y encarga que sus hijas cumplan estas clausulas debajo de grandes penas y maldiciones que les pone, y que hagan bien por su alma.

Sur quelques vues de villes espagnoles et portugaises du XVIe siècle.

La section géographique de la Bibliothèque Nationale de Paris a acheté l'an dernier un recueil in-8° oblong de 257 plans ou vues de villes datant du XVIe siècle. Un cartouche qui présente bien le caractère italien avec ses sept figures debout, assises ou couchées de la Concorde, de la Paix, de la Sécurité et de l'Opulence, de l'Obéissance et de la Sociabilité au milieu desquelles trône la

Justice encadre ce titre : *Raccolta | di le piu illustri et | famose citta | di tutto il mondo.* Il n'y a ni date, ni lieu d'impression, ni nom de libraire. Les exemplaires de ce recueil, qui ne sont pas tous constitués des mêmes planches, sont devenus très rares, les libraires les démolissant et les cassant pour vendre quelques plans qui sont recherchés et abandonnant à très bon compte les planches qui sont le moins demandées.

Nous n'aurions pas de motif de parler ici de ce recueil s'il ne contenait un certain nombre de vues perspectives cavalières, de places et de panoramas de villes de la péninsule. Ce sont Antequera, Loxa, Bilbao, Valladolid, Marchena, qui est appelée Martia, Cordoue, Séville, Barcelone, Santander, Grenade, Xerez de la Frontera, Osuna, Tolède, Lisbonne, Burgos, Cadix, Cascaes, Malaga et Saint-Sébastien.

Pour la plupart de ces villes, on ne possède pas de vue ou de plan cavalier qui paraisse plus ancien, et pour ceux qui font des collections locales d'estampes, ces pièces offrent un intérêt de rareté et d'antiquité qui doit les faire rechercher. Mais il serait à propos d'essayer de fixer l'époque et le lieu où ces plans ont été gravés et publiés ainsi que de chercher le nom des artistes ou de l'artiste qui tint le burin. La plupart de ces planches sont signées F. V. Fr^co Vallegio f. F. Val. ou Valezo.

Le premier dictionnaire des graveurs venu, Nagler par exemple, nous apprend que ce Francisco Vallegio gravait à Venise dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Enfin sur une planche qui nous donne le plan d'Alger, nous rencontrons cette inscription : Martinus Rota sibeniceniss formis 1572. Nous voilà fixés. Ces planches ont été publiées par M. Rota de Sebenico, le Dalmate, comme on l'appelle aussi, vers 1572.

Mais il est une autre question non moins intéressante. Ce Vallegio et ce Rota ont-ils voyagé en Espagne, leurs dessins, plans ou vues sont-ils faits d'original ou sont-ce des copies, des réductions de vues antérieurement publiées ? Nous répondrons tout

d'abord que ces dessins ne semblent pas faits d'après nature; il nous paraît y avoir, pour certains, une liberté d'interprétation qui n'est pas d'accord avec la réalité. Ce ne sont cependant pas des dessins inventés, car malgré la différence des temps, il y a des choses qui n'ont pas pu disparaître. C'est ainsi que sur les vues de Burgos et de Malaga nous avons retrouvé les châteaux qui dominaient, protégeaient et maintenaient ces deux villes dans le pouvoir.

Mais alors si ces plans sont des copies, quels sont les originaux? Le problème, au premier abord, ne paraît pas difficile à résoudre, mais c'est toujours l'œuf légendaire de C. Colomb.

Il existe un énorme et magnifique ouvrage devenu rare aujourd'hui qui a pour auteur Georg Bruin ou Braun et pour titre : *Civitates orbis terrarum in æs incisæ et excusæ et descriptione topographica, morali et politica illustratæ.* — Cologne, 1572-1618, 6 tomes en 3 vol. gr. in-fol.

Bruin a rassemblé des vues ou plans de Fr. Hogenberg, de Simon van den Novel (Novellanus), de Georg Hœfnagel et de Corm. Chaymon.

Si nous comparons les planches de notre petit volume aux gravures de grand format qu'a publiées Braun, nous n'aurons pas de peine à constater que certaines des planches de Vallegio ont été copiées sur celles de Hœfnagel. Ce dernier, qui voyagea en Espagne de 1564 à 1567, avait un véritable talent de dessinateur et il serait intéressant de reproduire en un petit album les paysages et les vues de pays qu'il mêle aux panoramas des villes de la péninsule, tout au moins d'étudier d'un peu près et de dresser la liste des planches relatives à l'Espagne. Deux gravures de Vallegio sont incontestablement copiées sur Hœfnagel, c'est la vue de Saint-Sébastien avec le saint criblé de flèches si caractéristique placé dans le coin de chaque planche et le panorama de Burgos; sur le premier plan de ce dernier on remarque un âne chargé d'outres pleines de vin conduit par un homme qui d'une main tient un bâton et de l'autre une pique; ce sujet figure sur les deux planches.

Grenade, chez Vallegio, ne ressemble guère au portrait de cette ville que nous donne Hœfnagel, et Tolède, chez l'artiste italien, ne nous offre qu'un océan de toits, tandis que Hœfnagel découpe sa ville en îlots circonscrits par quelques rues importantes. Il serait facile de relever d'autres différences, elles sont quelquefois si sensibles que l'on ne dirait pas qu'on a affaire aux mêmes villes. Il y eut donc au moins deux sources d'informations.

Nous nous en rapportons, comme on peut le croire, à Hœfnagel [1], qui a dessiné très habilement d'après nature, et non à son reproducteur ou arrangeur, comme on voudra l'appeler.

Comment Vallegio qui travaillait à Venise eut-il connaissance des dessins de Hœfnagel, qui furent publiés à Cologne, c'est ce que nous ne pouvons dire avec certitude. Il nous sera du moins permis de supposer que Hœfnagel, qui voyageait en Italie en 1577 et 1578 en compagnie d'Ortelius, a bien pu faire la connaissance de Vallegio ou de Rota, leur montrer ses dessins et les autoriser à en prendre des copies. A moins que, et c'est la supposition à laquelle nous nous arrêterons parce qu'elle nous paraît la plus vraisemblable, à moins que le recueil de Valleggio n'ait paru après l'ouvrage de Bruin : *Civitates orbis terrarum*..... ce qui expliquerait que ce graveur ait pu s'en inspirer et réduire les planches.

Malgré le manque d'originalité et le peu de valeur artistique de Vallegio, il était bon, croyons-nous, d'appeler l'attention sur ces très anciennes vues et ces plans de villes espagnoles et portugaises qui tendent tous les jours par leur rareté à prendre une plus grande valeur.

Gabriel Marcel.

1. On trouve un certain nombre de lettres d'Hœfnagel adressées à Ortelius dans la correspondance de ce dernier publiée à Londres en 1887. Il annonce notamment dans une lettre du 20 septembre 1593 que la cinquième partie des cités du monde va paraître et qu'on y verra ses dessins de Séville et de Naples.

Puesto ya el pie en el estribo.

Los trabaios de Persiles y Sigismunda sont, comme chacun sait, dédiés au comte de Lemos, et la lettre dédicatoire commence ainsi :

Aquellas coplas antiguas, que fueron en su tiempo celebradas, que comienzan : *Puesto ya el pie en el estribo,* quisiera yo no vinieran tan a pelo en esta mi epistola, porque casi con las mismas palabras la puedo comenzar, diciendo :

Puesto ya el pie en el estribo,
con las ansias de la muerte,
gran señor, esta te escribo.

On a, jusqu'ici, vainement recherché quelles étaient les *coplas antiguas* auxquelles faisait allusion Cervantes et dont il déclarait reproduire, à peu de chose près, le début. Les voici :

Puesto ya el pie en el estriuo
con las ansias de la muerte
señora, aquesta te escriuo,
pues partir no puedo vivo,
quanto mas tornar a verte.

En verme tan peligroso
parto de mi descuidado,
de mil cuidados cuidoso,
de mi ventura quexoso,
de vos, señora, vengado.

Lo que me haze sentir
tan tiernamente mi pena
de verme de vos partir
no me pesa el morir
que no es là vida tan buena.

Porque se acabe el quereros
deueis querer acabarme
mas valiera aborresceros
pues muerto no puedo veros
ni vos, señora, matarme.

Porque se que sois contenta
de verme por vos mortàl
quiero de mi daros quenta
no señora porque sienta
que os ha de doler mi mal.

Que si aquesto ymaginara
y tal mi ventura fuera
que ni de vos me vengara
mi mal porque me acabara
mas que mi bien lo quisiera.

Por tanto, señora, os digo
quel coraçon se me abrasa
bien mereçe este castigo
quien entrega a su enemigo
todas las llaues de casa.

Tel est le texte fourni par un manuscrit du XVIIe siècle, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris. (Catalogue Morel-Fatio : 600, ff. 104 v° et 105.)

Cervantes, on l'a vu, dit que ces *coplas* « fueron en su tiempo celebradas » ; ce fait semble exact à en juger par les deux *glosas* de la première que nous allons reproduire. L'une se trouve dans le manuscrit M. 381 de la Biblioteca Nacional de Madrid (f. 216) :

LETRA

Puesto ya el pie en el estriuo.
con las ansias de la muerte
señora, aquesta te escriuo,
pues partir no puedo viuo
quanto mas voluer a verte.

GLOSSA

Casi a la muerte cercano
con vn dolor crudo y fuerte
esta escriuo de mi mano,
a ti que quisiste en vano
de mis fatigas dolerte.
Antes pudieras valerme
quando me viste estar vivo
y pudieras socorrerme
agora vienes a verme
puesto ya el pie en el estriuo.

Bien se que tu vista es tal
que si con yra no viene
podra remediar mi mal
mas está ya tan mortal
que cierto cura no tiene.
Esta desculpa te doy,
pues yo no puedo mas verte,
porque es cierto que me voy,
y que ya acuytado estoy
con las ansias de la muerte.

Desde agora me despido
desta tu vista graciosa
y si en algo te he offendido
luego aqui perdon te pido
aunque hazello es fuerte cosa.
Con vn dolor inhumano
que de hazer esto recibo,
pues no vino el bien temprano
con la candela en la mano
señora, aquesta te escriuo.

Quisiera cierto dexarte
con que de mi te acordaras
mas eres tu de tal arte
que querras tambien vengarte
de mis ansias á las claras.
Esto quiero declarar
por no mostrarme assi esquiuo
que si lo piensas buscar
el cuerpo aure de dexar
pues partir no puedo viuo.

Si piensas que he de voluer
a verte, estas engañada
del cuerpo podras hazer
a tu voluntad y querer,
que el alma sera apartada.
De mi puedes despedirte
por que doy fin con la muerte,
que ya no podre rendirte
pues bien no puedo escreuirte
quanto mas voluer a verte.

La seconde *glosa*, très libre, existe dans deux manuscrits de la même bibliothèque M. 2 (f. 8 v°) et M. 4 (f. 104); les variantes sont indiquées d'après M. 4, à moins d'indication contraire :

LETRA

Puesto ya el pie en el estribo
con las ansias de la muerte
señora, aquesta te escribo
pues partir no puedo vibo
quanto mas boluer á verte.

GLOSA

Recostado esta en el pecho
de su gallarda [1] Carilla
Adonio [2] bien satisfecho
y ella puesto [3] el pie derecho
en su siniestra rodilla
tiene el corazon altibo
contemplandola tan bella
medio muerto y medio vibo
para ponerse sobre ella
puesto ya el pie en el estribo.

Recostado en la verdura [4]
cuerpo y manos endereza [5]
por tener mejor postura
la siniestra en la cabeza
y la diestra en la cintura
y teniendola en el suelo
que á su gusto solo aduierte
se pone luego el mozuelo [6]
las espaldas hacia el cielo
con las ansias de la muerte.

Bien que en la dulze agonia [7]
quedo fuera de sí mismo
del desmayo que sentia
mas buelto del parosismo [8]
desta suerte le decia [9] :
por te dar [10] razon sucinta
de la gloria que recibo
con este [11] instrumento vibo
sin tener papel ni tinta [12]
señora aquesta te escribo.

Segunda [13] lucha me espera
porque á la verdad que hallo
la arremetida primera
toda se le va [14] al caballo
en descubrir la carrera
y mira [15] que te apercibo
que estes de broquel cubierta
quando afirme en el estribo
que a fe que has de quedar muerta
pues partir no puedo vibo.

Y dexando ya la rienda [16]
para hauerse [17] de apear
dixo en tan dulze lugar
sin que nadie nos entienda
nos emos de visitar;
que me agradan de tel suerte [18]
aquesas tus piernas bellas
que aunque passe por la muerte
boluere a ponerme en ellas
quanto mas boluer a verte.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. señora — 2. Adonix — 3. M. 2 : tiene. — 4. rivera — 5. adreza — 6. se pone el triste mozuelo — 7. M. 2 : armonia — 8. acabado el parosismo — 9. de aquesta suerte decia — 10. por darte — 11. con un — 12. M. 2 : papel y tinta — 13. Seguida — 14. se le fue — 15. (y) mira — 16. Apenas soltó la rienda — 17. para se hauer — 18. que me da tal gusto en verte.

Note sur une comédie de José Antonio Porcel.

« Don José Antonio Porcel tradujo algunas obras francesas; entre ellas, en verso castellano, *La Dama doctora*, de autor frances anónimo, escrita contra los jansenistas... » Cette indication est donnée par D. Leopoldo Augusto de Cueto (*Biblioteca de autores españoles*, LXI, p. 137) d'après D. Luis José Velazquez. « No conocemos esta traduccion, ajoute-t-il, y no podemos determinar cuál sea el verdadero original frances. Tal vez *La Dame médecin*, comedia en cinco actos, de Montfleury, representada en París, en 1678. »

M. R. J. Cuervo possède un manuscrit de cette comédie de Porcel[1] dont il a bien voulu, avec son obligeance accoutumée, me donner communication.

Le manuscrit est du XVIIIe siècle; il se compose de 23 et 253 ff. et mesure 202×153 mm. Il a pour titre :

La dama doctor[2] *ó La Theologia a la almohadilla*. Comedia que en Prosa Francesa escribiò un Anonimo y que traduce parafrasticamente al verso castellano Dn Joseph Antonio Porcel y Salablanca, canonigo de la insigne colleg. de Nro. Salvador en Granada, y Academico de las dos Reales Academias, la de la Lengua, y la de la Historia, etc.

1. Suivant D. Leopoldo Augusto de Cueto, marquis de Valmar (*op. cit.*, p. 136), José Antonio Porcel y Salablanca, né à Grenade vers 1720, aurait été reçu à la Real Academia Española le 6 janvier 1752, et y aurait prononcé une *oracion gratulatoria* (équivalant au discours de réception aujourd'hui en usage) dont le premier marquis de Pidal possédait le manuscrit. Mais D. Emilio Cotarelo, dans une note de son superbe volume, de près de six cents pages, sur *Iriarte y su época* (Madrid, 1897), dit, en parlant de Porcel : « no consta haya pertenecido (al menos como numerario) á la Academia española. » (p. 304, n. 3.) Le manuscrit que nous décrivons ici donne à son auteur le titre de « Academico de las dos Reales Academias, la de la Lengua, y la de la Historia. » Porcel était-il académicien *numerario* ou non *numerario*, ou n'était-il pas académicien du tout? Nous laissons à ceux que cela peut intéresser le soin d'élucider ce détail.

2. Le manuscrit porte la correction *doctora*, mais cet *a* n'a été ajouté que sur la page de titre.

Le manuscrit contient :

Prologo del Traductor (ff. 2-5).

Noticia breve del Jansenismo y de lo acaecido en Francia con motivo de la bulla Unigenitus (ff. 6-14).

Carta del autor al que dio á luz esta obra (ff. 14-17).

Respuesta del que sacó á luz esta obra al Author (ff. 17-21).

Personas segun el Original y su etimologia (f. 22).

Personas segun la traduccion castellana (ff. 22-23).

La Dama doctor o La Theologia a la almohadilla (ff. 1-253).

La pièce française originale n'est pas *La Dame médecin* de Montfleury; c'est *La femme docteur ou La théologie tombée en quenouille*, et l'auteur, dont Porcel ignorait le nom, est un Jésuite, le P. Guillaume-Hyacinthe Bougeant[1].

Le Prologue du traducteur mérite d'être reproduit.

PROLOGO DEL TRADUCTOR

La Dama Doctor tuvo tal aplauso en Francia, que en menos de un año se hizieron veinte y cinco ediciones; y sin embargo de que su argumento no es para los Españoles del interes que para los Franceses, no ha faltado entre nuestros doctos y cultamente eruditos quienes juzguen merecia verse en castellano : pero no asi como quiera, porque siendo una pieza comica y en prosa

1. Le P. Guillaume-Hyacinthe Bougeant (né à Quimper le 4 novembre 1690, mort à Paris le 7 janvier 1743), est l'auteur bien connu de l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie, sous le règne de Louis XIII et le ministère des cardinaux de Richelieu et Mazarin*. En 1730, disent ses biographes, il prit une part active aux divisions qui éclatèrent entre le clergé et le parlement; il composa, en effet, trois comédies en prose qui furent, paraît-il, jouées par les élèves des Jésuites : *La Femme docteur, ou la Théologie tombée en quenouille; le Saint déniché, ou la Banqueroute des marchands de miracles; les Quakers français, ou les Nouveaux Trembleurs*. La première est la meilleure; c'est celle qui obtint le succès le plus considérable : imprimée pour la première fois en 1730, à Liège (*A Liege, chez la Veuve Procureur*, au vieux Marché, 1730, in-12, 8 ff. n. ch.-162 pp.), elle eut en très peu de temps vingt-cinq éditions. Un an après son apparition, un anonyme publiait *La critique de la Femme docteur, ou de la Théologie tombée en quenouille, comédie*. (*A Londre, chez Tonson*, 1731, in-12, 124 pp.)

francesa, si se traducia literalmente, esto es en la misma prosa, si a los personages no se les daba mas movimiento que el que tienen en el original, por lo mismo que la materia no nos importa tanto, quedaria para nosotros mui languida, y de poca o ninguna diversion.

No es deprimir, esto, el original, para levantar la copia. Los Franceses distan mucho de nosotros en el gusto de las piezas de theatro, y sin incultar los puntos en que reprehenden nuestras comedias (que es cierto que en los mas de ellos les asiste sobradissima razon), tiene cada nacion un gusto especial y genial que, rebelde a las reglas del Arte (y a la verdad está fuera de su jurisdicion) motiva que lo que para una está bien puesto, en la otra no haga impresion. Asi puede el Author original aver puesto mui bien su pieza segun el gusto de su nacion, y no estar segun el de la nuestra. Es cierto que va llevando su argumento con bella proposicion, que observando las tres unidades lo desempeña grandemente, que los characteres estan bien sostenidos; pero le faltan (para nosotros hablo) ciertas sales comicas, ciertas vivezas, y una cierta vehemencia [1] á las pasiones de los personages que introduce, que á ser la traducion en su prosa original, no se interesaria nuestra atencion mas que en la substancia y singularidad del argumento : si hemos logrado en nuestra traducion todas aquellas gracias (á que el original no estaria obligado), eso mas tendrá la copia.

Pero no es menester mas differencia que la que ai de una pieza en prosa a una en verso : Mr. Voltaire hablando del *Mithridates* (celebre tragedia francesa que su Author [2] escrivió en verso, y cuya primer scena puso en prosa Mr. de la Motte) dice que no huvo oido que la pudiese aguantar; de que infiere uno de los effectos maravillosos de la Poesia, que haze oir con gusto las mismas cosas que en la prosa fueran talvez insufribles.

No por eso hemos pasado los terminos de una traducion paraphrastica (paraphrastica, decimos, porque para traducir de prosa á verso es la paraphrassis indispensable) y si hemos alargado algun razonamiento, si hemos puesto mas verisimil (á nuestro parecer) alguna de las scenas, en fin si hemos hecho alguna alteracion, ha sido *mere* accidental : los personages y caracteres llevan alguna mas viveza pero sin sacarlos de donde los circumscribió su Author; porque dentro de aquella misma esfera han tomado mas movimiento : asi se puede ver que el *D. Crispin*, la *Ines*, la *Baronesa de Harpiñac*, y otros, son los mismos del Author, solo un poco mas activos.

---

1. No se habla de la vehemencia propria de la tragedia. Las pasiones tambien tienen su agitacion en la comedia, aunque con exito differente. Véase el prefacio de Mr. Voltaire á su *Nanina*.

2. Mr. Racine.

Ademas de esto, procuramos vestir la pieza á la española, de modo que no quede mas frances que el argumento : por esto del *Bertaudin* hizimos *D. Beltran*, del sobrino *Bertaudiniere* á *D. Crispin de Beltraneja*, de la *Baudichon* á la *Gerarda*, del *Frondebulle* á *D. Tiburcio* ; y asi otros, acomodandolos á nuestros oidos : lo mismo hizo para los de su Nacion el famoso Cornelio, quando traduxo al frances *Los empeños de un acaso*, *El amor al uso*, y otras comedias nuestras ; y lo mismo hizo nuevamente nuestro amigo y coacadémico D. Ignacio Luzan en su bella traduccion de *La razon contra la moda*, en que innovó hasta el título.

Esta mutacion de los nombres del original le quita á este otra gracia propia suya de que no es capaz la traduccion : porque el Author tuvo cuidado de componer los nombres (sino todos, los mas) alusivos á los caracteres de los personages : asi á el que llamanos *Beltran* llama el original *Bertaudin* deducido del verbo *bertauder* que significa *cortar orejas y cola á el cavallo* aludiendo á la baja extraccion de que supone á este hipocriton Jansenista : al que llamamos *D. Cosme* le pone *Frondebulle* que quiere decir *Cascabulas* por los escritos de estos abogados contra las bulas de los Papas, y asi otros ; pero como sonaria esto en castellano? Mas para que no se pierda del todo el pensamiento del original, pondremos, antes de los nuestros, los nombres originales de las personas con su significacion, o interpretacion alusiva.

Intituló el Author su obra *La dama doctor*, ó *La Theologia caida en rueca*, frase con que en Francia explican lo que nosotros quando decimos que la casa de N. ha caido en hembra, dando á entender con gracioso emphasis que la Theologia propia de los doctores, sin embargo del *Mulieres in Ecclesia taceant*, le han heredado las mugeres ; pero traduciendo servilmente *Theologia caida en rueca* ademas de la disonancia que esto haze á nuestros oidos é idioma, no podia tener el emphasis que en el original por ser propio y peculiar suyo, y asi se tuvo por menos inconveniente, que lo perdiera la traduccion y suavizando con dezir *La Theologia á la almohadilla*, que no dexa de llevar tambien su aire de satyra y de grazejo.

Otra alteracion ha sido indispensable, y que nos ha hecho mui mala obra. La voz *Molinista* es usadissima en Francia para significar los que siguen la doctrina del Padre Luis de Molina jesuita, en materias de la gracia y el librealbedrio ; y en esta usurpacion la usa á cada paso el Author de *La Dama doctor* ; pero en España tiene usurpacion mui diferente, porque entendemos por ella á los sectarios del heresiarcha Miguel de Molinos : es verdad que se debia dezir *Molinosistas*, pero ya el uso *penes quem arbitrium est*, ha legitimado aquel idiotismo por lo que nos hemos visto obligados donde el Author dice *Molinistas* á usar del circumloquio ya de *defensores*, ya de *discipulos* y (en boca de los Jansenistas) de *sectarios* del P. Molina.

En quanto al estilo se ha tenido cuidado de que sea propiamente cómico ;

que es decir, una conversacion familiar entre gente razonablemente educada, y es el mismo de el Author original en su prosa. Una expresion sencilla y natural es de mas aprecio para los que tienen el verdadero gusto de la cómica, que aquellas phrases cothurnadas, con que, sin venir al caso, suelen algunos de nuestros authores gastar todos los lugares comunes en pinturas de noches, horas de amanecer, fuentes, prados, &ª y esto quando estan mas agitados los Acthores.

Como la Naturaleza de estas obras es tirar algunos rasgos de una satyra tan fina y delicada que no son perceptibles sino á los que tienen entera notizia de los objectos á que puede mirar el Author, no havremos penetrado muchos de nuestra *Dama doctor* por no estar impuestos (ni ser capaz) en los misterios que envuelve. Todo el argumento para nosotros es estraño, y por consiguiente incognito el original de los actores. Esta gran ventaja es preciso que lleve el original á nuestra copia : con razon el Author no se metió en descifrarlos, asi porque mientras mas misteriosos se hazian mas apreciables, como porque hablaba á quienes debian estar enteramente instruidos : no obstante para que no lo pierda todo la copia, hemos puesto algunas notas donde nos han parecido conducentes; y para dar una general idea que sirva de luz al lector menos impuesto, hemos trabajado la *Noticia breve del Jansenismo* &ª que se sigue, recopilandola de la *Historia del Jansenismo* del Asiteau, de la *Vida de Clemente XI*, edicion de Urbino, del Illmo. Mario Guarnacci, de las ultimas ediciones del Moreri, y de algunas notizias vocales, pero llevandonos mas la atencion las particularidades á que alude la *Dama doctor*, y pedimos á qualquiera lector que no lea la obra primero que la dicha *Noticia breve*, porque le servirá como de argumento y de prólogo, y se interesará entonzes en la materia casi como si fuera vezino de Paris.

Si con todo lo que hemos dicho para que merezca alguna atencion nuestro trabajo (no es otro el intento de todo prologo), no fuere digno de ella, bastara para entera satisfaccion y lisonja nuestra haber obedecido un precepto superior é inexcusable : de este modo solo ha sido tarea lo que apenas fuera llenar el poco ocio que nos dexan otros estudios mas serios, en que nuestro destino y nuestra carrera nos tiene precisa y diariamente ocupados.

Le temps n'est plus où un nombreux public se passionnait pour ou contre la bulle *Unigenitus*. Bien que les trois comédies du P. Bougeant ne manquent par endroits ni d'entrain, ni de comique, ni même d'un certain sens du théâtre, et bien que Porcel ait fait preuve, dans sa traduction de *La femme docteur*, d'une remarquable facilité de versification, *La Dama doctor* court grand risque de n'être jamais imprimée.

Ne terminons pas cette notice sans dire qu'il existe une traduction espagnole anonyme, mais en prose, de *La femme docteur* :

Comedia famosa, intitulada La dama doctora, o la Theologia cayda en la rueca, traducida del idioma frances en castellano. *Aviñon : Francisco Girardo*, s. d. in-8, 187 pp.

Ce petit volume n'est pas daté, mais il dut être publié, selon toute vraisemblance, peu de temps après la pièce française.

R. Foulché-Delbosc.

P. S. Depuis que la notice précédente a été écrite, j'ai acquis un manuscrit de *La Dama doctor*, du xviii[e] siècle, mesurant 204 × 150 mm., ff. n. ch., entièrement semblable à celui de M. Cuervo. Le titre seul en diffère un peu :

La dama doctor o La Theologia a la Almohadilla. Comedia que en Prossa Francessa escribio vn Anonimo, y que traduze paraphrasticamente al verso castellano D[n] Joseph Antonio Porzel, Canonigo de la R[l] Insigne Collegial Ig[a] del Salvador del Mundo de Granada (*d'une écriture différente*) : y en el de 1772 canonigo de la Metropolitana de la misma ciudad.

R. F.-D.

136 SONNETS ANONYMES

Les cent trente-six sonnets publiés ci-après sont extraits des manuscrits M. 2 et M. 4 de la Biblioteca Nacional de Madrid. Ces deux manuscrits datent du premier quart du XVIIe siècle et contiennent un très grand nombre de poésies du XVIe et des premières années du XVIIe siècle : le genre léger de certaines est peut-être cause que la plupart sont restées jusqu'ici inédites, malgré leur incontestable intérêt littéraire. Aucun nom d'auteur n'accompagne les sonnets de ces deux recueils [1] ; il semble que les collecteurs ne se soient guère inquiétés d'une attribution quelconque, et ils ont vraisemblablement agi avec sagesse. Une quarantaine de ceux qu'ils avaient réunis figurent aujourd'hui (à tort ou à raison) dans les œuvres de Quevedo, de Góngora, de Mendoza, de Cetina, des Argensola, de Pedro de Liñan et d'autres poètes : on ne les trouvera pas ici, bien entendu.

Le manuscrit M. 2 a pour titre (au premier feuillet) *Libro de differentes y varias poesias* et débute par le sonnet liminaire suivant :

Los que de amor seguis las vanidades
y a media noche andais como lechuzas,
tañendo arpas e invocando Musas,
llenandoos las cabezas de humedades,
mas mentiras vereis que no verdades
que en este cartapacio estan difusas,
para el lector prudente sin escusas,
mas para el necio todo es necedades.

---

1. Il convient pourtant de dire que les sonnets 4, 12 et 22 semblent, d'après une mention qui les accompagne, avoir été attribués par le compilateur à Fr. Melchor de la Serna et faire partie d'un *Jardin de Venus*, dû à cet auteur ; il en est de même pour le sonnet *Question es entre damas disputada*, qui figure aujourd'hui dans les œuvres de Quevedo (Rivadeneyra, Quevedo, III). Enfin, le sonnet 65 est précédé des initiales *D. D. D. M.* (Don Diego de Mendoza ?).

Aqui el discreto y sabio haga a su gusto
con su prudencia un ramo de las flores,
y el que fuere galan y enamorado
tome lo que le venga mas al gusto
para poder servir a sus amores
y con ello alcanzar lo deseado.

Une vingtaine de sonnets figurent à la fois dans les deux recueils ; à moins d'indication contraire, les variantes sont notées ici d'après le manuscrit indiqué en second à l'index alphabétique.

R. Foulché-Delbosc.

1

Cardenas las orejas mas que el lirio,
ceniciento el color, vellosa y magra
su boca qual la puerta de Visagra,
delgada y amarilla como cirio ;
sus ojos hechos fuentes de colirio,
abominable al gusto, aceda y agra,
tan corrompida que en tocando almagra,
y en vez de dar contento da martirio;
de albayalde y grasilla bosquejada
su cara, que a mis ojos fue de ximia,
natural de las Indias del aljofar,
me cupo anoche en suerte una cuytada,
porque yo que las pago con alquimia
peores las merezco que de açofar.

2

Dar un real a una dama es poco precio ;
dos la dareis si es prenda conocida,
y tres quando conforme a estado y vida
darla quatro os parezca caso recio.
Quatro es el moderado y justo precio,
mas si la prenda fuere tan subida,

seis la dareis con tal que no os los pida;
si la dieredeis mas, quedais por necio.
Esta dotrina es llana y resoluta :
ha lugar si la dama que os agrada
os pareciere libre y disoluta.
Mas si fuere tan grave y entonada
que menosprecie el titulo de puta,
si la quereis pagar no le deis nada.

3

Los atomos del sol coge en redoma,
va tras el viento que alcançar pretende,
con palabras de injuria al eco ofende,
y al mar ayrado con halagos doma,
castiga el fuego que en la mano toma,
en red las nubes obstinado prende,
llora en el Etna que apagar pretende,
el globo inmenso arrastra con maroma,
pide arbitrios a locos, al mudo canto,
al poeta verdad, gusto al enfermo,
risa a la muerte, pelo a la fortuna,
a la carcel quietud, concurso al yermo,
al sueño certidumbre, al angel llanto,
quien pide a la muger firmeça alguna.

A rapprocher du sonnet de Lope de Vega : *Al viento se encomienda, al mar se entrega*. L'un a été manifestement inspiré par l'autre.

4

Damas, las que os preciais [1] de mal casadas,
haceos desear y hareis amaros ;
jamas os acontezca combidaros
por mas que esteis con ellos abraçadas.
Siempre haveis de mostrar que sois forzadas,

1. quejais.

y que os vence el marido con rogaros ;
de resistencia siempre haveis de armaros,
vereis como sereis siempre [2] estimadas.
Quando sintais de él que tanto os quiere [3],
mostrad entonces menos entendello,
dexad que lo busque el que manos tiene ;
y quando lo mostrare y os pidiere [4],
primero que vengais a concedello
probad el apetito con que viene.

2. y vereis como sois mas — 3. Quando sintierdes mas que es lo que quiere — 4. y quando lo buscare y lo pidiere.

5

Aquel correr a escuras a la dama ,
y echarle luego la mano a la camisa,
y aquel su resistir y mucha risa,
y aquel pediros que mireis su fama ;
aquel perder despues la nueva trama,
luego despacio luego mas apriesa,
y aquel besar, brincar, y andar a priesa,
al tiempo que lo dulce se derrama ;
estas palabras tan açucaradas
ansi por mil rodeos adquiridas,
aunque adore el hombre a las mugeres,
y con dificultad siendo alcançadas
haze como acontece a los maridos
que por ella no dan dos alfileres.

6

Aquel llegar a priesa y abraçalla,
aquel ponerse a fuerças él y ella,
aquel cruçar las piernas con las della,
aquel poder él mas y derriballa;
aquel caer asidos él sobre ella,

y ella cubrirse y él arremangalla,
y aquel tomar la lança y embocalla,
y aquel porfiar dél hasta metella;
  aquel jugar de lomos y cadera,
y las palabras dulces y amorosas
que se dizen los dos apresurados;
  aquel volver y andar de mil maneras
y hazer en este paso tres mil cosas,
pierden con sus mugeres los casados.

Le ms. M. 4 contient aux ff. 12-13 la *glosa* suivante :

Glosa sobre el soneto que acaba « pierden con sus mugeres los casados ».

No se fatigue, no, la bella dama,
ni piense contentar a su marido,
que otros plazeres ai que el de la [cama
mas dulces y agradables al sentido;
lo que con el trabajo de la fama
se alcança es lo mejor y mas querido
ques despues de un largo requestalla
aquel llegar de presto y abraçalla.

Mil tretas dulces pierde la casada
que son pertenescientes á este juego,
porque ni es requerida ni rogada,
dos cosas que acrescientan nuestro [fuego;
no es antes de goçalla deseada,
si el marido lo que quiere luego
no ya el pedir dél y el negar della,
y aquel ponerse á fuerças él y ella.

La resistencia que haze la soltera
quando el galan se mete entre sus [braços
y la mete la mano en la mañera,
y ella le pone alli mil embaraços,
aquel meterse dentro y salir fuera
hasta que la cama hazen pedaços,
y para dar buen fin a su querella
aquel cruçar las piernas con las de [ella.

Faltales en la cama a los casados
el começo por burlas imperfectas,
aquellos dulces besos medio hurtados
que alli se suelen dar por indirectas,
aquel andar asidos y abraçados,
aora tentarle el muslo, aora los tetas,
y el protervo durar en la batalla
y aquel poder él mas y derriballa.

Por ventura a las noches el marido
haze mas de llegar y arregazalla,
y encima se poner medio durmido
sin dezille dulzuras ni aun besalla,
por mayor gusto no sera tenido
aquel correr tras ella y alcançalla,
y tras echar un rato asi con ella,
aquel caer asidos él sobre ella.

Y si biene quizas ganoso y esfor- [çado,

alli se esfuerça mas y se adereza;
y por dicha si llega desmaiado,
alli sacan sus fuerças de flaqueza,
y para dar calor al hierro helado,
son remedios de suma fortaleza
ella se defender y él subjetalla,
ella cubrirse y él arregazalla.

El juego tomado asi desnudo
no tienen mas amantes que casados,
estando encima de ellas naide es
[rudo,
negocio es llano, pasos son contados,
qual es que a tal punto llegar pudo
y tiene alli los miembros embarrados,
ai quien señale a nadie en tal batalla
aquel tomar la lança y embocalla.

Mas ai en este encuentro tan fra-
[goso
un si seque que falta a los cassados,
un no acertar y andar muy congojoso
por los arrebales delicados,
un retoço de entrambos amoroso
en tan sabrosos juegos ocupados,
huir ella la lança y asir de ella
y aquel porfiar dél hasta metella.

Presos despues los dos en dulce
[ñudo,
quanto mejor estan amante y amada,
que no el triste cassado muy desnudo
metido entre las mantas de la cama,
la cama no rechina, él está mudo;
« señora » o a lo mas « muger » la
[llama,
y dexa como cossa de rrameras
aquel jugar de lomos y caderas.

Él calla y ella calla; solamente
se menean un poco assi abraçados,
y quando acaba ella él no lo siente,
ni ella quando él de descuidado
tomarselo ella dél no se consiente;
los tocamientos tienen por vedados,
las burlas que son algo cosquillosas
y las palabras blandas y amorosas.

Quanto mejor es estar encima de
[ella,
besandola, mordiendola, apretandola,
moviendose él comas que él a ella
quando alli se turba templandola,
y si ella acaba antes, detenella,
o si él acaba antes, esperandola,
y las vidas y motes regalados
que se dicen los dos apresurados.

Tener en todas partes ocupados
los miembros entre si tambien unidos,
los muslos de otros muslos apretados,
y los braços ya sueltos y ceñidos,
mordiendose los labios colorados;
y aunque esten sus caminos concluidos,
cobrando luego fuerças mas enteras,
aquel boluer y andar de mil maneras.

No es a mi parescer tan dulce cossa
una muger desnuda y acostada
como otra, aunque no sea tan her-
[mosa
que la tomeis desnuda y adrezada,
porque puesta desnuda es facil cossa
subirse encima y darle la espolada,
sin detenerse en burlas amorosas,
y hazer en este juego otras mil cosas.

No ai mas de la camisa muy del-
[gada:
alçada esta, está todo acabado;
no ay pierna alli con pierna muy cru-
[zada,

todo es abierto, todo es aparejado,
ningun estorbo ai para la entrada,
ora lo tenga floxo, ora apretado;
al fin todos los gustos mas preciados
pierden con sus mugeres los cassados.

7

Primero es el besalla y abraçalla [1]
y con besos un poco entretenella [2];
primero es provocalla y encendella
para que entre con brio en la batalla.
Primero es el por fuerça arregazalla [3],
metiendo piernas entre piernas della;
primero es acabar esto con ella,
despues viene el deleyte [4] de gozalla.
No hacer como acostumbran los casados,
mas de llegar y hallarla aparejada
de puro dulce creo da dentera.
Han de ser los contentos deseados;
si no, no dan placer ni valen nada,
que no hay quien lo barato comprar quiera.

1. retoçalla — 2. un rato detenella — 3. arremangalla — 4. contento.

8

Que alegres son al triste [1] enamorado
las iras de su dama con blandura,
aquel « estais en vos [2] ? que [3] gran locura ! »
y aquel [3] « quitaos allá, desvergonzado. »
El santiguarse [4] « como haveis entrado ? »
el arguir la fama [5] con cordura,
el tierno desamor [6], y la dulzura
de aquel « ay, que lo oyran, y que es pecado [7] ».
El falso defenderse, el maleficio,

1. Que dulce le es a un pobre — 2. es — 3. aquel — 4. Y el espantarse — 5. y el argüir la fuerça — 6. y el blando desmaiarse — 7. el « ay, que nos oiran, ques gran pecado ».

las lagrimas [8], el « ay », el « yo os prometo »
el « creo me [9] engañais como enemigo »
Y aquel « do estava yo ? tengo juycio »
aquel[10] « qual me dexais ! tened[11] secreto »
No hay mal que tanto bien traya[12] consigo.

8. la lagrimilla — 9. el « ay, que me — 10. « mirad — 11. guardad — 12. traiga.

9

O dulce noche, o cama venturosa,
testigo del deleyte y gloria mia,
dezid que os paresció de la porfia
de aquella dulce dama [1] y amorosa :
como se me mostrava rigurosa,
como de entre mis braços se salia,
como dos mil injurias me dezia
la dulce mi enemiga tan graciosa;
pero como despues me regalava,
cogiendome en sus brazos amorosos,
abriendo aquellas piernas delicadas :
con que suavidad se meneava,
y besos que me dava tan sabrosos,
y que palabras tan açucaradas !

1. dama dulce — 2. que.

10

SONETO A UNA CAMA

Señora cama, en que haveis vos hallado [1]
que haveis de estar contino rechinando [2],
quando en vuestro regaço está gozando
su hermosa dama el fiel enamorado [3] ?
Teneis acaso de su gusto enfado

1. haveis hallado — 2. murmurando — 3. la hermosa dama de su enamorado.

que estais lo que ellos hazen murmurando [4],
o vais a sus acentos remedando [5]
como a la voz el eco en hondo prado [6]?
Gruñis vos porque os dan en picotera [7]?
pues no os componen para estar compuesta,
sino para mejor descomponeros?
Guardaos, pues, no gruñais, no seais molesta [8],
no os den trato de cuerda, y de manera
os aprieten que no podais moveros [9].

4. escuchando — 5. murmurando — 6. como la voz del eco en verde prado — 7. Reñis porque os hazen picotera — 8. no ganais por ser molesta — 9. que os den trato de cuerda de manera | que reventeis y no podais moveros.

Le titre (SONETO A UNA CAMA) ne figure dans aucun des deux manuscrits de Madrid; on le trouve dans un manuscrit du British Museum (Add. 18.706) en tête du texte suivant qui offre de nouvelles variantes :

Señora cama, donde haveis hallado
que haveis de estar continuo murmurando,
quando en vuestro regazo estan holgando
la hermosa dama y dulce enamorado?
Teneis acaso de su gusto enfado,
que estais lo que ellos hazen remedando,
o vais lo que ellos hazen replicando,
como la voz del eco en ancho prado?
Si gruñis porque os salen picotera,
nunca os hicieron para estar compuesta,
sino para mejor descomponeros.
Guardaos, pues, no ganais por ser molesta,
que os den trato de cuerda de manera
que reventeis y no podais moveros.

11

RESPUESTA DE LA CAMA

Querellas vanas, vanos pensamientos,

tener en que entender si estais ocioso [1]
os deve hazer a vos escrupuloso
de mis tan ordinarios movimientos.
Si vos gustais de los contentamientos
de aquel rato tan dulce y deleytoso [2],
a fe que no tengais por enfadoso
tan presto [3] responder a los acentos.
Tanta es la gloria que el galan y dama
en amorosos lazos enrredados
resciben de los actos [4] de Cupido,
que sin ser yo persona, sino cama,
lo siento que no sienten desmayados
quanto mas advertir si hago ruydo [5].

Var. d'un ms. du British Museum (Add. 18.706) : 1. entender estar ocioso — 2. de aquel tan dulce rato deleytoso — 3. mi presto — 4. juegos — 5. que no siente sus gustos regalados, doy muestra de tenerlos con ruydo.

Le titre (RESPUESTA DE LA CAMA) ne figure pas dans le ms. de Madrid.

12

Quando en tus braços, Filis, recogiendome,
el pecho me descobres hermosissimo,
y alli donde tocar es sabrosissimo,
estar un breve rato entreteniendome.
Y quando lo que quiero concediendome,
un besso y otro tu me das dulcissimo,
con esse menear tan galantissimo,
deleitadas ystorias respondiendome.
Las hojas de los arboles moviendose,
al cefiro mil vezes sucediendole,
serian pereçossas ymitandonos.
Mas quando el dulce fin viene llegandose,
la noche se hace dia bendiciendole,
y la cuna se alegra contemplandonos.

13

Que hazeis ? señora. — Mirome al espejo.
Porque desnuda ? — Por mejor mirarme.
Que veis en vos ? — Que querria gozarme [1].
Pues porque no os gozais ? — No ay aparejo [2].
— Que os falta ? — Uno que en amor sea viejo [3].
Pues, que sabrá esse hazer ? — Sabrá forzarme.
Y como os forzará ? — Con abrazarme [4]
sin esperar licencia ni consejo.
— Y vos resistireis ? — Muy poca cosa,
que el me sabrá vencer si es avisado [5],
si una vez se abraza bien conmigo [6].
— Y si os dexa por veros rigurosa ?
— Tenerle he yo a este tal [7] por enemigo,
vil, necio, flojo, lacio [8] y apocado.

Variantes du ms. M. 381, f. 200 (Biblioteca Nacional de Madrid : 1. Que yerro en no gozarme — 2. No hallo aparejo — 3. Uno que fuere en amor viejo — 4. Como os ha de forçar ? Podrá abraçarme — 5. Que tanto? Poco mas que ha que lo digo — 6. que el me sabrá vencer si es avisado — 7. Tenerle he yo despues — 8. vil, çafio, necio, floxo. Le ms. M. 381 attribue le sonnet à Brahojos.

14

Tu cabello me enlaza, mi señora,
y tu serena frente me enternece ;
la lumbre de tus ojos me escurece,
y tu nariz me enciende de hora en hora.
Tu pequeñuela [1] boca me enamora,
tu cuello un alabastro me paresce,
tu pecho [2] leche que ya [3] mengua y cresce,
y en medio estan dos vueltas [4] de una aurora.
Tu vientre llano y liso alli es mi gloria,
tus blancas piernas donde vivo y muero,

1. Y tu pequeña — 2. tus pechos — 3. aora — 4. bultos.

tu pie chiquito donde pierdo el seso.
Mas adonde me falta la memoria,
y no sé comparallo como quiero,
es lo que es mejor que todo esso.

Une autre leçon de ce sonnet se trouve dans la *Silva curiosa* de Julio Iñiguez de Medrano (Julian de Medrano), Paris, 1583 :

A LA HERMOSA PASTORA PANDORA

Tu cabello m'enlaza ay! mi Pandora,
y tu serena frente m'enternesce,
la lumbre de tus ojos m'escuresce,
ay tu nariz m'enciende d'hora en hora.
Tu coralina boca m'enamora,
tu cuello un alabastro me paresce,
tu pecho leche que ya mengua y cresce,
y en medio estan dos bultos d'una Aurora.
Tu aliento es mi Zephiro, vida y gloria,
en tus gracias divinas vivo y muero,
en tu discurso dulce pierdo el seso :
mas adonde me falta la memoria,
y no se comparallo como quiero,
es lo que tiene mas valor y peso.

15

Una en buena cuenta no haze cuento,
dos veces ya podrá dezirse una,
mas una sola digole ninguna;
de gentileza tres es argumento.
De quatro valentia es el intento,
de cinco su blason es la columna,
y si hay quien llegue a seis con su fortuna,
bellaqueria es y atrevimiento.
Deven tener las cosas su medida :
con mucha miel se estragan los guisados,

lo dulze quando es poco es agradable.
  Remitase a la cuenta la corrida,
antes que los caballos mal usados
algun torzon padezcan incurable.

16

  Alçó el aire las faldas de mi vida,
y vi la servillica colorada,
y la calcica justa y estirada
con un hermoso cenogil ceñida.
  Mis ojos fueron luego de corrida
por ver la cosa con que mas agrada,
pero de la camisa delicada
les fue la dulce vista defendida.
  O camisa cruel y rigurosa,
porque no me dexaste ver aquello,
que tampoco te iba que lo viese?
  Mas creo deve ser tan linda cosa,
que estás tu misma enamorada dello
y lo cubres por solo tu interese.

17

  Bajava mi señora esse [1] otro dia
por una ancha escalera presurosa:
fue mi ventura entonces tan dichosa
que por do ella bajava yo subia.
  Y como de lo alto descendia
a mi vista subiesse [2] cobdiciosa
la una y la otra pierna hermosa [3]
la vi con lo demas que parescia.
  De tal color al punto matiçado
su rostro fue qual casco de granada

1. el — 2. y mi vista a subirse — 3. pierna fresca hermosa.

del amor tan tierno y su floresta [4].
Y [5] como assi la vi, dixe turbado :
no puede ser mi vista condenada,
pues nada puede ver que mal parezca.

4. o el amarantho heterno asi padezca. — 5. yo.

18

Besame, espejo dulce, anima mia,
besame, acaba, dame este contento,
y cada beso tuyo engendre ciento
sin que cese jamas esta porfia.
Besame cien mil vezes cada dia,
porque encontrando aliento con aliento
salgan de aqueste intrinseco contento
dulze suavidad, dulze armonia.
Ay boca , venturoso el que te toca!
ay labios, dichoso es el que os besa!
acaba, vida, dame este contento,
y dame ya esse gusto con tu boca,
besame, vida, ya, si no te pessa,
aprieta, muerde, chupa, y sea con tiento.

19

Parezeme, señora Catalina,
que buscar este virgo es escusado,
que mi pobre rozin de muy cansado
menos le halla quanto mas camina.
Todo el lago y rivera convecina
lo tiene ya medido y rodeado,
y al fin procura de escaparse a nado
por no ahogarse en la espaciosa mina.
De que sirve el venderse por doncella,
si se ha de descubrir tan facilmente
de la trama cubierta el desengaño ?

Allá, dama, essa flor podeis vendella
entre cobarde y temerosa gente,
que un buen carajo no recibe engaño.

20

De que la sirve hacerseme donzella,
porque puesto una vez en la estacada,
qualquiera escusacion es escusada ?
llegada la occasion no he de perdella.
Porque assi me sobaja y atropella ?
nunca le diera yo en mi casa entrada,
si tal creyera en buena fe jurada.
— Calle, que occasion tal no es de perdella.
Ay, maldigale Dios, que fuerza tiene,
mire que me quebranta y me lastima !
— Tengase allá, demonio, no me muela.
Ay, cuytada de mi, mi madre viene !
— Por Dios, señora, ya yo estoy encima,
aora siquiera venga vuestra abuela.

21

De que sirve, capon, enamoraros,
y en las burlas [1] del amor entremeteros
con rozin que en afrenta ha de poneros,
y al primer apreton ha de faltaros ?
Quien será la muger [2] que quiera amaros,
pues no ha de sacar fruto de quereros,
y quien ha de [3] comer los huebos hueros,
pues los frescos y llenos no son [4] caros ?
Y quien terná tan buen [5] entendimiento,
que por un seco olivo consumido
trueque mirtos floridos que hai sin cuento ?

1. justas — 2. Quien la necia será — 3. y quien querrá — 4. no van — 5. tan ruin.

Y como puede ser que haya prendido
en bragueta que está llena de viento
el amoroso [6] fuego de Cupido?

6. el encendido.

22

El vulgo comunmente se aficiona
a la que sabe que es donzella y moça,
porque assi le pareze al que la goça
que le coge la flor de su persona.
Yo para mi mas quiero una matrona
que con mil artificios se remoza,
y por gozar de aquel que la retoza
una hora de la noche no reposa [1].
La donzella, nada haze [2] de su parte,
quando la goçan, cosa que aproveche,
ni se menea ni da los dulces besos;
mas la otra lo haze de tal arte
y amores os dirá, que miel [3] y leche
convierte [4] las medulas de los huesos.

1. perdona — 2. no haze — 3. que en miel — 4. volverá.

23

Muger, aunque sintais lo que yo quiero,
de agora para siempre os amonesto
que no os pongais a punto tan presto,
ni luego me metais en el sendero.
Dexadmelo buscar a mi primero,
y hazed como que vos no dais en esto,
hasta que como a hombre mas molesto
me dais entrada con semblante ledo.
Si vos de mi sois luego subjetada,
pierdese la mitad de todo el gusto,
no save mucho lo que poco cuesta,

y aquello que a las vezes a la entrada
y como dizen vien justo
entra mas floxo que madeja en cisto.

24

Porque rehuye ortiga entre las rosas?
pues tiene del continuo movimiento
callos en las caderas mas de un cuento
y las ingles sajadas sin ventosas.
Son menester razones amorosas
para decille que me dé contento ?
siendo yo quien escoba su aposento
y limpia sus basquiñas asquerosas.
Acabe, tonta, tiendase de lomos,
quitese la camisa, mude traje,
haziendome una higa con la cresta
Hagame con la boca dos mil momos,
y hasta que el apetito se me abaje,
pongase como gafas de ballesta.

25

Quisoseme igualar Jorge Bedillo :
soñar lo devio el puto de su agüelo,
y di un pomaço qual plantar yo suelo,
y los dientes letras puse al colodrillo.
Yendo a segundar llegó Portillo
que parescia venido desde el cielo ;
asiome el braço como allá en el Carmelo
el angel a Abran asio el cuchillo.
Tiréle un puntapie con ligereça,
que si no se agasapa como un sapo
diera con muerte tal a las naciones,
tributo al saco, al bodegon pobreça,
ganancia al sacristan por *Kyrie eleisones*,
descanso a putas, y a los cuervos papo.

26

A [1] consentir al fin en su porfia
vino una dama con su enamorado
porque por su [2] nariz havia juzgado
que tanto a buena cuenta meteria.
Mas al reves salio su profecia [3],
porque el tenia poco, ella sobrado,
de suerte que el quedava [4] tan holgado
que no [5] sabia si entrava o si salia.
La dama mal contenta dixo [6] : « ay, triste,
que [7] mentirosa la nariz me ha sido! »
mas el la replicó como hombre diestro [8] :
« Esse defecto, dama, no os contriste,
que si mi gran nariz [9] os ha mentido,
a fe que ha dicho la verdad lo vuestro.

1. Al — 2. la — 3. fantasia — 4. y en fin que ello entrava — 5. que ni — 6. La dama dixo viendo aquesto — 7. quan — 8. mas el replicó luego como diestro — 9. porque si mi nariz.

27

A la orilla del agua estando un dia
agena de cuydado cierta hermosa,
de se mirar su cosa deseosa
por verse sola alli y sin compañia,
la camisa se alzó, que lo impedia,
y contenta de ver tan rica cosa
le dijo con voz blanda y amorosa
que de dentro del alma le salia :
« Por vos soy yo de todos requestada,
por vos me dan gorguera y gargantilla,
corpiño, manto, y saya para el frio ;
un beso quiero daros; » y abajada
a darlo por estar tan a la orilla,
trompicó y de cabeza dio en el rio.

28

Echado entre las piernas de su moça,
Lagunas que del Nuncio fue lacayo,
moço rollizo, robustazo, y bayo,
hecho ya a trabajar en toda broza,
tentando el vado y la espaciosa poça
donde cifró el Amor su Abril y Mayo,
a la pretina arremangado el sayo,
anduvo entre ambos fina la retoça.
La piltra joven brinca con tal furia
que al chiquillo de Venus incitava
a calidos vapores de luxuria ;
y viendo que Lagunas se tardava :
« damelo, dize, ojos, furia, furia »
y el dixo « ya » y cayosele la baba.

29

Entre unos centenales yo vi un dia
dos hombres y una moça hermosa entre ellos ;
jamas faltava encima el uno dellos,
quando acabava el uno [1], otro subia.
Cada qual su deber muy bien hazia ;
mas pudo tanto mas ella que ellos,
que despues de cansallos y vencellos,
aun le quedava brio y lozania.
« Cansada, dixo, estoy [2], cosa es posible,
que no hay tal exercicio que no canse,
por mas que sea gustoso y deleytable ;
pero quedar contenta es imposible,
que el apetito nuestro es insaciable
y no consiente el cuerpo que descanse. »

1 quando el uno bajava — 2 « Cansada, dixo, si. »

30

Entre dos blancas greñas inclinado,
desnuda del prepucio la cabeza,
los labios fixos en la mayor belleza
que domina el Machin dios açotado;
el mondonguil timon almidonado,
bruñido el pomo de naturaleza,
assidos los pulpones de terneza,
estava un joven bello arrebatado,
a la bagassa Venus offreciendo
de mondongo reciente un sacrificio,
cocido con valano vadulaque;
junta copia de lagrimas vertiendo
en aquel devotissimo exercicio
que de tanto llorar está hecho un çaque.

31

Estava un mayordomo enamorado,
y tan perdido por su mesma ama
que facilmente lo entendio la dama
y nada le pessó de su cuydado.
Porque era gentilhombre y avisado,
cortes, de buena vida y mejor fama [1],
y aun mostrava su talle [2] que en la cama
no faltava por corto o por atado [3],
bajólo a un huerto el tiempo le offresciendo
y la occasion ; mas él [4] indigno della

1. cortes, de mejor parte y buena fama — 2. y andava algun indicio — 3. por torpe o maniatado — 4. Sacóle a un huerto tiempo le offresciendo | el ocasion; y él.

Variantes du ms. M. 381, f. 200 v° (Biblioteca Nacional de Madrid) : vers 1 : un mastresala (*sic*) — vers 6 : de buena parte — vers 7 : y aun dava algun indicio que — vers 8 : no faltaria por torpe o — vers 9 : sacóle a un cierto huerto le — vers 10 : la ocasion. Mas él no la entendiendo. Le ms. M. 381 attribue le sonnet à Brahojos.

helóse, y ella al fin dixole recio :
« limpiadme essas espaldas », y él diziendo
que limpias las tenia, dixo[5] ella
« ello[6] será por ser vos un gran[7] necio ».

5. dixole — 6. esso — 7. vos grande.

32

Estava una fregona por Enero
metida hasta los muslos en el rio,
lavando paños con tal donayre y brio
que mil necios traya al retortero.
Un cierto conde alegre y placentero
le preguntó por gracia si hazia frio :
respondio la fregona : « Señor mio,
siempre llevo conmigo yo un brasero ».
El conde que era astuto y supo donde,
le dixo, haziendo rueda como pavo,
que le encendiesse un cirio que traia.
Y dixo entonces la fregona al conde,
alzandose las faldas hasta el rabo :
« pues sople este tizon Vueseñoria. »

33

Estavase Teresa de Locia
atando el cenogil, la pierna alzada,
toda patitendida y destapada,
pensandose que nadie la veia.
Lucas Gil la mirava y pretendia,
y viendo la occasion aparejada,
acometiola sin decirla nada,
por no aguardar lo de hoy para otro dia.
El mozo era pujante de natura
y mostrandole el basto dixo : « embido. »
y ella responde : « el diablo te trasquile. »

Ganó el juego con sola esta figura :
Teresa grita y Gil le ha respondido :
« si le parece gordo no lo hile ».

34

Fue a coger la limosna del convento
al principio de Agosto fray Benito,
frayle devoto al parecer bendito,
negro de rostro aunque de buen assiento.
El pueblo todo, y todo el regimiento
le regalava y le queria infinito :
qual le da el pollo, qual le da el cabrito,
queso, tocino, y otras cosas ciento.
Mas tal maña se dio calla callando
entre las mozas y entre las casadas,
que muy pocos dexó sin nieta o nieto.
Quedóse la comadre santiguando,
y dixo quando a tantas vio preñadas :
« mirad que hay que fiar en frayle prieto. »

35

La humilde sor Quiteria, ya professa,
hija de aquel serafico divino,
llevando al refitorio el pan y el vino,
rompio el brocal, presente la Abadessa.
Al punto de la culpa se confiessa,
la qual le dixo, el rostro muy mohino :
« O cazo te atraviesse diamantino,
y quanto tu descuydo a mi me pessa. »
Ella, los ojos bajos y modestos,
se fue a la porteria diligente,
y alzó las faldas con muy gran paciencia,
y halló dos frayles mozos y dispuestos,
que el cazo le atraviessan reciamente,
cumpliendo con su gusto y obediencia.

36

Rapandoselo estava cierta hermosa,
hasta el redondo ombligo arremangada,
las piernas muy abiertas, y asentada
en una silla ancha y espaçiosa.
Mirandoselo estava muy gozosa,
despues que la quedó muy bien rapada,
estandose burlando descuidada,
metiose un dedo dentro de la cosa.
Y como menease las caderas,
al usado señuelo respondiendo,
un rapido savor le vino luego;
pero viendo despues no era de veras,
dixo : « cuitada yo, que estoi haziendo ?
que no es esta la leña deste fuego. »

37

Raviosos celos le tenian perdido
a un triste casado, en tal [1] manera
que quien lo [2] vio soltero no dixera
ser el que de [3] presente era marido.
Una noche, despues de haver dormido,
soñó que un rico [4] anillo se metiera
en el dedo mayor, y assi pusiera
los celos y sospechas en olvido.
Mas como recordó y halló su dedo
metido en el anillo [5] de su dama,
dixo volviendo el rostro a su [6] señora :
« Si con guardarlo assi [7] vivir no puedo
seguro de borrones en mi fama,
yo me doy por cornudo desde agora. »

1. a un casado triste, en tal — 2. le — 3. al — 4. bello — 5. en la natura — 6. a la — 7. « Si sin tenerle assi.

38

Reñian dos casados cierto dia,
de suerte que qualquier que los mirara
muy differentemente [1] imaginara
de lo que fue occasion de su porfia.
Que mas le supo a él ella dezia;
él que ella mucho mas dello gustava [2];
el diablo la question averiguava [3]
segun uno con otro se avenia.
Dixo el marido viendose acosado :
« no me podeis al fin, muger, negar
que mas vezes quereis que yo no quiero. »
« Haceislo, dixo ella, de [4] taymado,
que poco de la miel quereis gustar,
porque esté el apetito siempre entero. »

1. muy differente cosa — 2. gustara — 3. averiguara — 4. ai.

39

Soñando estava una noche Artemidora
que atizava su fuego don Cotaldo :
hirvio el puchero, derramóse el caldo,
y almidonóse en balde la señora.
Sin que poden su parra gotas llora,
no dize a su querido amor : « tomaldo,
para vos lo guardé, solemnizaldo,
y alzadme hasta los hombros la alcandora. »
Despertó hecha un lago de quaxada ;
corriose de gastar su zumo en vano,
y limpiando las barbas al mozuelo,
dixo : « mal haya el diablo, que mojada
teneis la complexion, señor fulano,
holguemonos de hoy mas ya sin rezelo. »

40

Soñava cierta noche que tenia
entre mis piernas otra de una monja,
que como sanguijuela o como esponja
me chupava la sangre que tenia.
Y como era mas calida que fria,
de adulacion mas lejos y lisonja
que los que habitan plaças y la lonja,
no pude contentalla qual queria.
Desperté de mi sueño o borrachera,
y mohino del caso y enfadado,
dixe : « mas quiero alguna de copete,
que si no quiero mas de una carrera,
me dexa mas contento y mas pagado,
y no monja que passa diez y siete. »

41

Soñava una donzella que dormia
con un galan que amava tiernamente,
y que él en todo andava diligente
y descuydo ninguno no tenia.
Ella aunque mal al fin se resistia,
diziendo : « que dirá de mi la gente ? »
en effecto cumplio con su accidente,
dando los dos remate a su porfia.
El galan la besava y abrazava
con mas calor que un encendido leño,
lo dulce a derramar no començava,
quando se despertó y dixo al sueño :
« durar un poco mas que te costava ?
pues para mi era gusto no pequeño. »

42

Andavase un galan enamorado

de cierta dama que a ganar vivia,
y derecho a su casa se fue un dia,
de mitigar su ardor determinado.
  Y haviendo cometido su pecado,
los ojos por la casa revolvia,
y vio que todo quanto en ella havia
con gran difficultad valia un ducado.
  Un ducado la dio, y ella enojada
responde con mostrarle ayrado el gesto :
« con doze escudos no seré pagada. »
  Y él que a respondelle fue de presto
dize : « cuerpo de Dios con la probada,
puedeme ella ganar mas que su resto. »

42 bis

(Autre texte du précédent)

  Un caballero estava aficionado
de cierta dama que a ganar vivia,
y a su casa derecho se fue un dia,
do mitigó el ardor de su cuidado.
  Siendo pues cometido su pecado,
los ojos por la casa revolvia,
y vio que todo quanto en ella havia
con gran difficultad valia un ducado.
  Un ducado le dio, y ella entonada
le dixo, con mostralle airado el gesto :
« con veinte escudos no seré pagada. »
  Mas él que responder quiso de presto,
le dixo : « pesar de tal y con la currada,
pues quereis ganar mas que vuestro resto. »

43

  Un marquesote bravo y entonado
a un barbero llamó que le afeitase,

y dixo a los bigotes no llegase,
y todo lo demas fuese atusado.
  El barbero la mano a desmandado
los bigotes cortó, y como acabase,
un espejo le dio en que se mirase :
no mira el maxadero haber errado.
  El galan quedó fuera de sentido :
viendo no estava al uso de la gala,
dixole al barbero con despecho :
  « Paresceos, remendon, questoi pulido,
pues cagaos en la barba en ora mala
y en todo quanto haveis en ella hecho. »

44

  Viendo una dama que un galan vivia
padeciendo por ella gran tormento,
concertó de ponello en su aposento
para poner remate a su porfia.
  Llegado pues el concertado dia,
o por grande vergüenza o por contento,
no pudo alzar cabeza el instrumento
para forjar los dos dulce armonia.
  Ella viendole assi dixo mohina :
« antes tantas requestas y alcahuetas,
y aora no hazer nada a mi me admira. »
  Dixo el triste : « belleza peregrina,
devo de ser de casta de escopetas,
que quanto mas caliente menos tira. »

45

  De cierta dama que a un balcon estava,
pudo la media y çapatillo estrecho
poner el lacio esparrago a provecho
de un tosco labrador que la acechava.

Y ella, quando advirtio que la mirava,
la causa preguntó de tal acecho;
el labrador la descubrio su pecho,
diziendo lo que via y contemplava.
Mas ella con alzar el sobrecejo,
le dixo con melindre : « aquesto, hermano,
no es mas de ver y desear la fruta. »
El labrador, sacando el aparejo,
le respondio, tomandolo en la mano :
« pues ver y desear, señora puta. »

46

Hallandose dos damas en faldetas,
tratando del amor con mucha risa,
quitaron las faldillas y camisas,
por hazer mas gustosas las burletas.
La una con la otra recio aprieta,
mas dales pena ver la carne lisa,
y entonces llegó Amor con mucha prisa
y puso entre las dos una saeta.
La una se apartó mui consolada
por haver ya labrado su barbecho;
la otra se quedó con la agujeta,
y como se miró viendose armada
por el daño que el domine havia hecho,
le puso por prision una bragueta.

47

Alzó Venus las faldas por un lado,
de que el herrero sucio enternecido
por el botin que descubierto vido
quiso al momento darsele cerrado.
Arrojó las tenazas denodado,
lleno de tizne y del hollin vestido,

tentó la hornaza do salio Cupido,
y echó las bragas y el mandil hallado.
Sintiose Venus porque tal hazia,
y al deffenderse tuvo manos mancas
por estallo la puta deseando.
Por mas que dixo que era porqueria,
se estuvo queda y alargó las ancas
al ajo y queso de que fue gustando
hasta que en acabando
dixo la puta : « bien está lo hecho
que no cabe en un saco honrra y provecho. »

48

Amor, cuerpo de Dios, con el medroso [1]
cochino, puerqueçuelo [2], mal mirado,
en que ley hallais vos que un hombre honrrado
esté subjeto a vos, decid, lendroso ? [3]
Que fuerça teneis vos, rapaz [4] mocoso,
hijo de una gran puta, mal mirado,
de muy baxo solar mal inclinado [5],
chiquillo merdosillo segatoso [6] ?
Por que os llamais Amor siendo tan crudo ?
porque sois tan cruel siendo tan tierno ?
porque desamorais [7] siendo Cupido ?
Porque sois tan parlero siendo mudo ?
porque os haceis dios siendo un infierno ?
amor Cupido sois ? sois escupido [8].

1. merdoso — 2. suçuelo, nonadilla — 3. rapaz merdoso — 4. puerco — 5. dibujo de tal madre retratado — 6. mentirosillo, necio, cegajoso — 7. porque dais sinsabor — 8. no sois Cupido, Amor, sino escupido.

Variantes du ms. M. 381, f. 99 (Biblioteca Nacional de Madrid) : vers 1 : merdoso — vers 2 : porquezuelo — vers 8 : chiquito... cegajoso — vers 9 : llaman — vers 11 : desaborais — vers 13 : porque os hazeys vos dios.

49

Bujarrona Penelope, que puto
te dio nombre de casta, pues tenias [1]
muy gentiles capones que comias,
estando ausente tu marido astuto.
A fe que [2] no lo hallara tan enjuto,
si el comer te faltara quatro dias [3];
dura necessidad que si porfias
los cuernos porná [4] Porcia al mismo Bruto.
Son todas las mugeres principales,
pero si [5] alguna su valor desprecia,
necessidad la obliga [6] a casos tales.
No le [7] dieron dineros a Lucrecia,
que, vive Dios, a dalla cien reales,
que ella [8] fuera mas puta y menos necia.

Variantes du ms. 3795, f. 194 (Biblioteca Nacional de Madrid) : 1. te dio el nombre de casta si tenias — 2. que a fe que — 3. si te faltará de comer dos dias — 4. pondrá los cuernos — 5. y si — 6. la fuerça — 7. No la — 8. (que) ella.

50

De Adonis el gentil cuerpo desnudo
y Venus con Adonis ingerida,
él encima, debajo ella tendida,
haziendo de dos lazos solo un ñudo.
El mozo que de andar muy a menudo
tenia la fuerza, y la virtud perdida,
con flaca voz y apenas entendida,
dixo cobrando aliento como pudo :
« Abre las piernas mas. — Que quieres que abra ?
— Ayudame, que ya no tengo fuerza.
— El ayudarte mas no es culpa mia. »
Ella que iba á decir « mi bien, esfuerza »

perdio el sentido, faltóle la palabra,
y en el « mi bien » quedó la lengua fria.

51

Haced, señora Venus, de manera
que vuestro hijo sea bien criado ;
no piense con su arquillo puesto al lado
venir aqui a orinarnos la contera.
Y no trate el rapaz desta manera,
porque si yo le topo en despoblado,
vuestro Marques el rufo y arriscado,
ni Hercules el valiente le valiera.
Si acaso porfiase en darme pena,
tengo para azotalle un talabarte
do la espada del Cid trayo a la cinta.
Y aunque se meta dentro la ballena,
le sacaré de alli a pesar de Marte,
y luego le pondré como una tinta.

Le ms. 3796 (Biblioteca Nacional de Madrid) donne au f. 345 un texte un peu différent de ce sonnet qu'il attribue à Luis Hurtado de Toledo :

Haçed, señora Venus, de manera
que vuestro hijuelo sea bien criado;
no piense con su arquillo puesto al lado
venir aqui a mearnos la contera.
No hable el muy rapaz de talanquera,
que si yo le cogiera en escampado,
ni Anquises vuestro Rufo el arriscado,
ni el puto de su aguelo le valiera.
Y si porfia el rapaz en darme pena,
traigo para açotarle un talabarte
do la espada del Cid traigo en la cinta;
que aunque en el vientre esté de la vallena,
le sacaré de alli a pesar de Marte,
y el cuerpo le porné como la tinta.

52

Los ojos vueltos que del negro dellos
muy poco o casi nada parecia,
y la divina boca helada y fria,
bañados en sudor rostro y cabellos ;
y aquellas blancas piernas, braços bellos,
con que al moço en mil laços envolvia,
ya Venus fatigados los tenia,
remisos sin mostrar vigor en ellos ;
Adonis quando vio llegado el punto
de echar con dulce fin cosas aparte,
dixo « no ceses, diosa ; anda, señora,
no dejes de mene... » y no dixo « ...arte »
porque la fuerça y voz le faltó junto,
y qual Venus quedarse vio a deshora.

Aussitôt après ce sonnet se trouve la *glosa* suivante (f. 249) :

Ya Venus aflojando
yba sus braços, y a su amor entre
[ellos
mayor rastro dexando
de su deleyte en ellos
los ojos bueltos que del negro dellos

Ora estaba callada,
ora con dulce ay se estremecia,
no se movia nada,
y si algo se movia,
muy poco o cassi nada parecia

Llegado en dulce pago,
y arrebatada en goço y alegria,
al tierno cuerpo lasso,
sintio mas que solia
y la dibina boca helada y fria.

Sus gustos se mostraban,
puesto que no quisiera conocellos,
por que los publicaban
y eran testigos dellos
bañados en sudor rostro y cabellos.

Podria collegirse
de los ayes de amor y el dexo dellos,
y de aquel descubrirse
los pechos y los cuellos,
y aquellas blancas piernas braços bel-
[los.

Ya no se apresuraba,
ya no se fatigava ni gemia ;
los braços afloxava,
las piernas estendia
con que al moço en mil lazos enbol-
[bia.

Los fines gloriosos

a do se endereçaba la porfia
de abraços amorossos,
con sobra de alegria
ya Venus fatigados los tenia.

Sus miembros delicados
que a Hippolito rindieran a querellos
tenia de canssados,
perdido el uso dellos,
remisos sin mostrar vigor en ellos.

Al fin de brio falto,
quedó su cuerpo tal qual de difunto;
mas, ay, que sobresalto
sentia con gloria junto
Adonis que se bio llegado al punto.

Ahogasse en el goço;
no save, hermossa diosa, contentarte,
que al fin como era moço
save poco del arte
de echar con dulce fin cossas aparte.

Mas la paussa llegada
en que se encierra la sabrossa hora,
con boz apresurada,
mas baja que sonora,
dixo : « no ceses, diossa ; anda,
[señora .»

Y hablarla mas quiriendo,
la palabra en el medio se le parte,
porque yba diciendo
para mas animarte :
« no dejes de mene... » y no dixo
[« ...arte ».

Puede bien entenderse
lo que sucedio de lo que apunto,
y qual devio de verse
el tierno moço al punto
que la fuerça y la boz le falto junto.

En fin, qual fue la caussa,
salio el effeto que el sentido adora
y echan la dulce paussa,
dixo : « ay, ay, señora »
y qual Venus quedarse vio a deshora.

53

Meona Venus, madre del mocoso
y rapacejo Amor, que ser solias
la que en las africanas puterias
tomaste banco y trato ganancioso;
y tu, desnudo niño y reboltoso
que de traynel oculto la servias,
procurando tambien sus grangerias
a sus mañas, ya hecho codicioso,
de donde en hora mala haveis tomado
de dioses apellido y nombradia,
haziendo a todo el mundo que os respete?
O quien de entendimiento havia privado

al vulgo, que por dioses admitia
a una puta probada y su alcahuete?

54

Quien llamó dios de amor a un rapacillo
que mejor a la teta estuviera?
Déle Dios mala pascua y la primera
y no le falte un puesto en Peralvillo!
No mirais que donoso Cupidillo,
que gesto de lechuça candilera,
mal haya quien de aqueste bien espera,
puerqueçuelo mal mirado rapaçillo.
Mala ravia le mate al medrosillo,
o dardo o larga lança le pasase,
porque entienda que hay en sufrillo;
y el dolor que terná si se helase
con sus flechas herido y su arquillo
porque de hoy mas Cupido no tirase.

55

Reyna de Chipre, Pafo, Eurice, Gnido,
de Jupiter por hija regalada,
a quien tan justamemte fue entregada
la manzana por Paris escogida,
qual te hallaste con Marte tu querido
quando con él estavas abrazada,
y en la engañosa red fuiste encerrada,
y assi os halló abrazados tu marido.
Los dioses os miraron, y qualquiera
Marte quisiera ser, contigo atado
aunque enojara a tu marido agudo,
porque llegado al cabo libre fuera
y Vulcano quedara muy pagado,
vosotros muy contentos, y él cornudo.

56

Dexe Yris mostrando sus colores,
fiel mensajera de la diosa Juno,
de serenar el tiempo ya importuno,
para que sufra el Ebro sus rigores.
Las ninfas que coronas de mil flores,
llenan en las estancias de Neptuno
y sin que las impida estorvo alguno,
le canten a concierto sus loores.
Con funesto cipres su tersa frente
adornen, y la otra un negro velo
vista, porque su luz quede ofuscada;
que pues destas riberas está ausente
mi buen Fideno, puede el maestro cielo
perder su claridad acostumbrada.

57

M. bella, quiereme si quieres,
y quando no me quieras de tu grado,
por vengarme de Amor que me ha jurado
que no me has de querer mientras vivieres.
Quiereme, M., vuelve por quien eres,
quel amor a ti sola te ha agraviado,
porque yo sé que solo se ha fundado
en quitar que me quieras si quisieres.
Quiereme, M., pues que yo te quiero,
no permitas que muera por quererte;
y que no es paga a mi aficion devida.
Quiereme, M., mira que me muero,
quiereme y darás de esta suerte
una higa al Amor y a mi la vida.

58

Manida, trujavante, lapidaria,

arpia, tercerona, corambrera,
enjaguada, chismosa, alcabalera,
de la carne a la carne tributaria;
 embustidora dueña de Tartaria,
mil vezes enrramada por ramera,
mala de malas en tu edad primera,
y en esta igualadora y secretaria;
 cirujana de virgos traspassados,
porque en mi daño tu maldita sueltas,
sabiendo que un infame no es testigo?
 Calla tu boca y dexa mis cuydados;
dexa para el infierno essas rebueltas,
y hasta que allá vayas, tenme por amigo.

59

Melancolica estás, putidonzella,
solapo de la paz, buen gusto y rato,
rayda como empeña de çapato,
quando de muy traydo se desuella.
 Quien te viesse abierta como armella,
passada con la broca de un mulato,
y de tu carne haziendo franco plato,
mas lleve el diablo quien comiese della.
 Valgate Barrabas, de que te enfadas,
impertinente virgen del putaco,
atalaya que acechas carretillas?
 Pues que tu ama tiende sus frazadas,
tiendelas tu tambien, marisobaco,
que no son para menos tus faldillas.

60

Pacifica marquesa de Sansueña
menos entonacion, amaña, amaña,
que no te han de traer puesta en peaña,

porque subiste de fregona a dueña.
Subi trepando en ti qual hiedra en peña,
tocaste a mi contento tu dulçaña,
y aora tan heroica quanto çaña
finges amores de dardin de ardeña.
Allanate, melampa de trailla,
modera el rumbo, no te entones loca,
vuelve al amor de primitivo paje.
Deja el balcon azul, puta amarilla,
que vives qual Olimpe en alta roca,
godeña en presuncion mas no en linaje.

61

Poeta que tu frente la adminicula
ganchosa te rodea por flematico,
no pienses con tu bena de unatico
mostrarte en la poetica matricula.
Mira que por no haver una particula
en ti de romancista o gramatico,
un pie ofreces cojo, otro perlatico,
plantado de idiota y vil agricola.
Tus versos barbarismos sin retorica,
demuestran en que el morisco habito
ser hecho de algun gacil isometico;
y ansi que yo no leo tu teorica,
me paresce que veo algun moralitico,
contandome algun cuento mahometico.

62

Quien te viere assentada en su destrado,
con tanta magestad hazer hazienda,
compuesta dessa toca reverenda
que cubre lo que el tiempo ha plateado,
dirá que tienes en algun condado

por muerte del marido la vivienda,
o por lo menos que tu gruesa hazienda
pide el fausto que llevas tan hinchado.
  Esto dirálo el necio que te paga
el hospedaje como te parece,
y a quince el celemin de la cebada.
  Dexa pues, vieja roña, el almohada,
y acude a dar la paja que demanda
el huesped aceytero de Calanda.

63

  Real y medio una vez, otra dos reales,
la pienso dar, señora doña Clara,
porque mirando bien su gesto o cara,
no vale mas a vista de officiales.
  Quando sale el amor por sus canales,
nunca la rueda del deleyte para,
mas quando la postura es algo cara,
no hay hombre que atraviesse sus umbrales.
  Tambien me aguardaré que el otro salga
y me dexe la vez, si el otro llega
no atravesando de mayor quantia.
  Mas hame de jurar a fe de hidalga,
diziendome que es Laso de la Vega
el que visita a Vuestra Señoria.

64

  Retrato de pincel de escoba vieja,
sacado al natural acá en España,
ojos de vidro, coraçon de caña,
cerradura del aca que está en mecha;
  cara arrugada de gallina clueca,
nariz de cabrahigo o de castaña,
braços de cañaheja, pies de araña,

cabellos como estopa que está en rueca;
dientes o dentellones de tahona,
boca de canaston de hacer colada,
cuerpo embutido en cuero de una mona,
di quien te hizo, hermana, tan osada
que digas que en el mundo no hay persona
que tanto sea de mí como tú amada.

65

Sangrese de la vena [1] de Cupido
quien quisiere vivir a sus anchuras,
pagando mas barato [2] las hechuras
quel desdichado [3] nadador de Abido.
Maldiga Dios [4] un necio tan garrido
que por encrucijadas mal seguras,
gastando como dizen herraduras,
se quiere dar [5] a reynas del partido.
Yo soy aquel que con poquitas tramas
mi gusto satisfago sin billetes,
burlome de [6] terceras casi brujas.
Tal vez doy en fregonas, tal en damas,
tambien me quedo en sotas como en sietes,
que todas tienen ojos como agujas.

Variantes du ms. 3796, f. 346 (Biblioteca Nacional de Madrid) : 1. de las venas — 2. pagando a menos costa — 3. no como el triste — 4. Maldito sea — 5. se quiere andar — 6. burlando de. Le ms. 3796 attribue ce sonnet à Liñan.

66

Segundo paje diz que tienes puta,
y segun que de puta tienes fama,
mas pajes que no pajas en la cama
tendrás segun te muestres disoluta.
Porque no das al vulgo nunca fruta,

pues que ya todo el mundo lo reclama,
y eres fregona transformada en dama
aunque lo principal te ha embiado atuta?
Vuelve, revuelve, reconoce, y mira
los sodomicos jovenes que has muerto,
al escribano, sastre, y al danzante.
Y pues que mi verdad hazes mentira,
no quiero flores de tan puto huerto
cogidas en creciente ni menguante.

67

Señora Catalina, estoy corrido
de que entendais estava tan picado
que os havia de dar, ni aun prestado,
dinero, no lo haviendo merescido.
Saved de hoy mas, si no lo haveis savido,
que suelo yo que no ando mas picado
romper mas lanças aun por un ducado
que España contra moros ha rompido.
Si yo tañera vuestros atabales
sin que otro repicara en el pandero,
pusierame, señora, hazer la costa.
Pedisme vos a mi hoy un ducado
por me llevar un rato a caballero :
mas quiero andar a pie que en tal posta.

68

Son, Liconi, tus manos virginales,
pues sabes como conde Palatino
hazer que vuelva virgen la que vino
registro de burdeles y hospitales.
Con dientes de ahorcados y dogales
exercitas las obras de Merlino,
con espada y broquel y jaco fino

Amazona nocturna a rondar sales.
Y porque no se quede parte ociosa,
de Italia abres la puerta a tu persona
sin cerrar la de España solo un punto.
Esto si, pese a mi, es ser provechosa
alcahueta, hechicera, y valentona,
puta de marca, y sodomita junto.

69

Triste hombre que de amor tocado,
pretiendes de llegar a ser querido,
quan barato serás aborrescido
quan a tu costa te verás amado.
El dia que quedaste enamorado,
quedaste a una muger tan sometido
que vivirás a su querer rendido :
aun esto hase de juzgar por alto estado.
Dichosa la muger a quien Natura
parcial se le mostró y aficionada,
dandole en el deleite tal ventaja
que sin buscarle hay quien se le procure,
y aun porque le resciba es regalada
con ser ella quien huelga y él quien entra.

70

Una nueva locura se ha assentado
en los entendimientos desta era [1],
que no hay quien a la [2] hermosa dama quiera
si no es discreta y sabia en sumo grado.
Por la hermosura no dan [3] un cornado,
y quierenla si es fea y muy parlera [4],

Variantes du ms. 198 (Biblioteca Nacional de Madrid) : 1. desta tierra — 2. (que) no hay quien la — 3. A la hermosa no estiman — 4. mucho a la fea y mas si es gran parlera.

como si en el[5] aviso consistiera
tener la dama el cuerpo bien formado.
O necio amor, no amor, mas devaneo,[6]
comer porque es astuta a la raposa
y no comer por simple a la gallina!
Pues vayase qualquier tras[7] su deseo,
que de mugeres quiero yo[8] la hermosa,
pues hermosura busco y no dotrina.

5. como si el — 6. O necio amor, o necio devaneo — 7. por — 8. que de muger yo quiero.

71

Den prisa a la comida; hay aqui truchas?
dezid, huesped, teneis vidros en casa?
voto a Dios, que es maldad lo que aqui passa,
que guindas no nos deis haviendo muchas!
Anda essa cantimplora que me escuchas,
pide otro pan, que aqueste está hecho maja;
señores, juro a tal que el mundo se assa,
hideputa, que leguas tan machuchas!
Bezerra, preguntad si hay limas dulces,
o alguna conservilla en que acabemos,
que nos den de comer desta manera.
Voto a tal que me estoy haziendo cruzes!
quieren vueseñorias que juguemos?
ola, que metan naypes de primera!

72

Amor es solamente una locura,
y manda en que da la voluntad
un perder alvedrio y libertad
tras de una flor que llaman hermosura.
Y aunque engendra esperança muy segura,

que le basta llamarse mocedad,
viene a perder tan presto su beldad
que poco o nada en el sujeto dura.
  Y es un habito amor que si se viste
no hay arte contra él sino paciencia
que pueda desnudarle en esta vida.
  En fin en el principio amor consiste
que si al entrar no halla resistencia,
toda el alma estará de amor vestida.

73

  Amor es una cosa intelligible
que no es propria sustancia ni accidente :
convierte en hielo el fuego mas ardiente,
convierte en fuego el hielo mas terrible.
  Reduce lo possible a lo impossible,
alcança lo impossible facilmente;
loco unas veces lo insensible siente,
y otras veces no siente lo sensible.
  Es ciego, es lince, es ignorante, es sabio,
es niño, es viejo, es flaco, es atrevido,
es nada, es todo, por diversos modos.
  Favor dudoso, verdadero agravio,
disgusto amado, gusto aborrecido,
bien engañoso, mal que quieren todos.

74

  Amor es y no es cosa notoria,
amor es un penoso sufrimiento,
amor goza en su propio prendimiento,
amor en se vençer está su gloria.
  Amor es un dolor de la memoria,
amor ocupacion del pensamiento,

amor es un gozar de su tormento,
amor es ser viendo en su victoria.
Amor es un deleite entristescido,
amor es un tormento deleitoso,
amor es tempestad en muy gran calma.
Amor es un sosiego sin reposo,
amor es un esfuerço sin sentido,
amor es un dominio sobre el alma.

75

Como eres niño, Amor, si eres gigante?
como eres lince si te pintan ciego?
como hielas a veces siendo fuego?
como eres cera si eres un diamante?
Como si sufres poco eres Atlante?
como tyrano si eres blando al ruego?
como si ausente estás presente luego?
como eres Midas si Alexandro amante?
Amor, si eres amor como tu mismo,
de desamor y amor causas effectos,
que uno aborrezca quando el otro adora.
Escuros son al mundo tus secretos,
babilonico amor, confuso abysmo,
que el que mas te ha entendido mas te ignora.

76

Si al mas endurescido y helado pecho
le vence el crudo amor certero y ciego,
al punto se convierte el frio en fuego,
y de libre subjeto queda hecho.
Si no consigue gloria ni provecho,
el fuego en frio se transmuta luego,
y si el calor le da desasosiego,

con el frio recibe mas despecho.
Yo que de vos no soy favorescido,
vivo de dos contrarios contrastado,
el uno el frio, que mi pecho ofende,
y el fuego de tal suerte está encerrado,
que no podrá jamas ser apagado,
porque el alma lo ampara y lo defiende.

77

Si xaras al amor y si tormento
para rendir las almas le faltase,
que no mi coraçon se las prestase,
xaras y daño puede hazer sin cuento.
Y si por falta del furioso viento,
el padre de los vientos se aplacase,
harian mis sospiros que quedase
la tierra en un perpetuo movimiento.
Y si a Vulcano falta fuego y fragua,
y quiere que sus rayos sean eternos,
en mi pecho hallará fragua y fuego.
Si le falta al dios del mar el agua,
dos mil mares haran mis ojos tiernos,
que mas puede hazer questo un niño ciego.

78

Sigueme amor y no puedo huille,
huye de mi y no puedo alcanzalle,
está conmigo y no puedo aun hablalle,
es mi señor y no puedo serville.
Es niño y ciego y no puedo regille,
mora en mi pecho y no puedo hospedalle,
habla en mi daño y mandame que calle,
lucho con él y no puedo rendille.

Dame socorro siendo mi enemigo,
condenandome a muerte es mi advogado,
libre me veo y soyle prisionero.
Dél voy huyendo y sus pisadas sigo,
si dél me alejo hallole a mi lado,
y en todas partes por su causa muero.

79

Que hazes ? Bandolino. — Estoi llorando.
— Y ques la causa, di, de tu triste lloro?
— La blanca mano y el cabello de oro
de aquella que mi vida va acabando.
— Pues por nimpha cruel estás penando?
— Fortuna es la que aparta tal tesoro
y tal prenda de amor, que en todo el corro
de nimphas su belleza va estimando.
— Pues que mal es el tuio ? — Es mal de ausencia.
— Pues como vives, di? — Con confiança
de ver aquella angelica presencia.
— Si acaso no la ves, harás mudança?
— No, que mi fe hará tal resistencia
que viva aunque padezca mi esperança.

80

Que hazes ? hombre. — Estoy aqui sentado.
Como estás triste ? — Porque estoy herido.
Quien te hirio ? — Amor, ques atrevido.
Con que? — Con unos ojos que he mirado.
— A do sientes la herida ? — En el costado.
Que te atormenta mas ? — Lo que he sentido.
Que sientes, di ? — Que no seré creydo.
Y si lo fueres ? — Seré mas lastimado.
— No entiendo este tu mal. — Ni yo tampoco.
No procuras remedio ? — Ni lo quiero.

Pues que pretendes, di ? — Solo querella.
— A quien ? — A quien me tiene casi loco.
No desesperes ya. — No desespero,
que no quiero mas bien que solo vella.

81

En que entendeis ? amigo. — En pasearme.
Amores no teneis ? — Ni les querria.
Porque no nos quereis ? — Es boberia,
estando agora libre, subjetarme.
— Porque hablais con mugeres ? — Por burlarme.
De veras no tratais ? — Ni podria.
Porque ? — Porque es grande boberia,
ni querrá alguna de ellas escucharme.
— Hermosas no os agradan ? — No hai ninguna.
Que no es posible ! — Si es, porque emprestado
lo tienen esas pocas que parescen.
— Favores no os los dan ? — Si, si la luna
me hiziera como a Paris, buena dama,
por que xamas los dan dos y merescen.

82

Cabellos, no cabellos sino abrojos
sois, con que amor llaga y da heridas ;
ai, quantas almas van de vos asidas,
ai, quantas penas dais, quantos enojos !
Verdes, serenos y divinos ojos,
ai, quantas vidas son por vos perdidas !
ai, blancas manos, quan enrriquescidas
estais de vencimientos y despojos !
Con qualquier parte vuestra hiere y prende
Amor, doña Mencia, y nos maltrata,
nos vence, nos destruie, y nos ofende.

De ahi nos hace guerra, de ahi nos mata,
de ahi fuego en las almas nos enciende,
de ahi salta, cautiva, enlaza y ata.

83

Ojos que no sois ojos sino estrellas
que alumbran mas que el sol y resplandecen,
y abrasa el corazon Amor con ellas,
ojos que cien mil almas enrriquezen,
de fuego soverano sois centellas,
que humanos ojos veros no merecen,
clarissimos luceros que aparecen
eclipsando las luces menos bellas.
La libertad troqué solo por veros,
pero conozco que teneis la cumbre
de la belleza y de la gallardia;
y estoy en tal estado por quereros,
que ya soi fenix que con vuestra lumbre
me consumo y renuevo cada dia.

84

Dexame, Delia, ver los lazos de oro
que cubre el imbidioso y rico vello,
los hermosos soles de esse cuello,
pues son del mundo universal tesoro.
Porque mirando a la prision do moro,
ya las luzes en que me ardo y hielo,
de quien me mata tomaré consuelo,
pues tengo un mal, que a quien lo causa adoro.
Mas tu que siempre amaste ser avara
de aquello con que puedes facilmente
otro enrriquezer sin perder nada,
querrás que viva ciego en la luz clara,

y en las riquezas pobre juntamente,
tanto el ageno bien te desagrada.

85

De oro fino son vuestros cabellos,
señora, y de cristal la blanca frente;
son los ojos dos soles que en oriente
al mesmo Amor de amor matais con ellos.
Y quiere Amor que haga pausa en ellos,
que no hai pasar de aqui, ni se consiente,
y es cada parte en vos tan excelente,
que son dignos de ser de quien son ellos.
De quanto bien el cielo acá reparte,
señora, quien ver quiere vuestro gesto
mil años, que alabaros cada cosa
cien mil gracias teneis en cada parte,
y hazen todas ellas un compuesto
que no es la hermosura tan hermosa.

86

Ilustre y hermosisima Graciana,
cuios cabellos son de oro luziente,
los ojos dos estrellas del oriente
que escurescen a Phebo y a Diana,
cuias mexillas son de lina grana
y de cristal finisimo la frente,
los labios de un rubi puro excelente
que a la boca dan gracia soberana,
cuios dientes son perlas orientales,
el dulce cuello, pecho, y manos bellas,
de un alabastro puro
que ingenio habrá tan claro y esclarescido,
que sume tus beldades celestiales
pues tienes mas que el cielo tiene estrellas?

87

Madexa de oro fino amanada,
cabellos de la misma hermosura,
prision del alma mia do procura
hallarse mas revuelta y enlazada,
con cada hebra vuestra tengo atada
mi vida, mi salud, y mi ventura,
y tiene la prision y ligadura
por libertad mejor que la passada.
Qual hombre como yo entre los nascidos,
si Amor por tanto amar me concediera
que fuese trença yo de sus cabellos;
o como tengo el alma y los sentidos,
el cuerpo me ligara de manera
que nunça me apartara de cabellos.

88

Ojos que me matais con solo verme,
y mi remedio está solo en mirarme,
hermosa boca para cautivarme
y para contemplalla y deshazerme;
cabellos rubios para enloquecerme,
en arcadas cejas para faltarme,
y todo tan cruel para matarme
y para contemplallo y deshazerme;
y vos, hermoso pecho, en cuio seno
teneis un coraçon enpedernido,
porque no le rogais que se enternezca,
pues veis quan sin razon padezco y peno?
Mas no se lo rogueis, que yo he savido
que amor quiere que pene y no merezca.

89

Confuso, inteligible pensamiento,
declarate, siquiera sea en mi daño,

que, aunque triste y mortal, un desengaño
no se yguala a un engañoso tormento.
Si sintiesses, ingrato, el mal que siento
de ver mi sugestion y ver tu engaño,
sin duda enternecido el pecho estraño
te obligaria a conceder mi intento.
Si no hay amor en ti, que me entretienes?
y si hay amor, porque mi bien dilatas
teniendo mi firmeça conocida?
No seas, pensamiento, mi homicida
porque diré si de mi bien no tratas
que no hay partes en mi amor no tienes.

90

Deshechas esperanças, que algun dia
pudistes aliviarme mi tormento [1];
agora [2] sois despojos de un contento
quel riguroso cielo me desvia.
Fuistes alegres quando Dios queria
que a Alcida le doliese mi tormento,
y pues que con su fe os llevó el viento,
lleve tambien con vos el alma mia.
Vivi aquel [3] tiempo que vivio mi suerte
dichoso si jamas mi dura estrella
me diera a conoscer el tiempo bueno.
Aqui acabó su lastima Fileno;
tambien quiso acabar la causa della,
mas diole vida amor para mas muerte.

Variantes du ms. M. 381, f. 203 (Biblioteca Nacional de Madrid) : 1. aliviar mi pensamiento — 2. y agora — 3. Vivia el.

91

Dulce placer que a la alma rica ha hecho
sabroso bien, sabrosa y dulce gloria,

dulce el dolor que apriesa a la memoria
a tal haçaña en camino derecho.
  Dichoso el atrever a tan gran hecho,
sabroso recitar de dulce historia,
y dulce el tiempo en quien hubo vitoria
una alma pobre de un muy rico pecho.
  De hoy mas llamarme principe conviene
de todos quantos aman so la luna,
y mi alma reina de las demas almas.
  Y aun esto es poco, pues Amor me tiene
debajo de los pies mundo y fortuna,
solo para tenerme a mi en las palmas.

92

  Dura crueldad que con tyrano imperio
lo mas bello del alma me llevaste,
embidia que la dicha me quitaste,
angel de mi insufrible cautiverio;
  muerte con vida y fondo del mysterio
que pocos alcançaron, pues libraste
tu infinito poder en el contraste
con que deshaces todo el hemispherio,
  tu verdadero nombre ausencia ha sido,
tus effectos ausente los padezco,
teme la voluntad en solo verte;
  si a Lucindo jamas he aborrecido,
descubre la ocasion porque merezco
embidia, crueldad, Argel y muerte.

93

  Enamoradas aves, clara fuente,
hermosas flores, arboles dichosos,

testigos dulçes de mi bien presente,
lazos de amor, jazmines deleitosos,
purpureas rosas, selva de frescura,
gozaos conmigo en siglos venturosos,
y dureos el verdor y la hermosura
de aquella que os lo dio con solo veros.
El tiempo que durare mi ventura,
si algun rustico osare aqui ofenderos,
maldito sea de amor que no consiente.
Que pueda otro quesilida (*sic*) teneros
aves, arboles, flores, selva y frescura.

94

Memorias tristes del dolor pasado,
vivas espuelas del dolor presente,
pues presto he de morir estando ausente,
no me acordeis el bien pasado.
Porque para matar es escusado
sobre ausencia mirar nuevo accidente,
de ausencia moriré y de fuego ardiente
bien presto consumido y trabajado.
Mas, ai, tristes memorias, no ay reparo
al daño que me haze la memoria,
el qual no siento por perder la vida,
sino por acordarme, ai, cielo avaro,
que la dulce pasada y breve gloria
que yo perdi, de otro es poseida.

95

O dulce sueño, o dulce sentimiento,
que imagen de la muerte eres llamado,
imagen de la vida trastornado,
a mi mas ai, que fue solo un momento.

No vuela tan ligero un pensamiento,
ni el raio por las nubes inflamado,
que me duró la vida que me has dado,
mas no sufrio la gloria mi tormento.
Plegue a Dios, dixe entonces con voz fuerte,
nunca duerma yo si estoi despierto;
mas recordé con sueño mui mas cierto
y tanto que vivia con la muerte,
pagado con la vida estoi mas cierto
que lo pudiera estar la misma muerte.

96

Si conoces al andar naturaleza
de amor que es menester desengañarte,
si él solamente puede declararte
en las dificultades su fineça,
quando llega el amor a una entereça
de su divino ser no hay sciencia o arte
a detener su accion bastante parte
que no atropelle montes de fiereça.
Sirvate pues de hoy mas de desengaño
mi duda, que sin duda si te amara,
ya hubiera agradecido amor tamaño.
En mi confusa suspension repara,
que quando amor a una alma no es estraño,
el mismo sin rogalle se declara.

97

Si coraçon no tengo, como vivo?
si ya no vivo, como el ardor siento?
si el ardor es ministro en mi tormento,
como a cuenta de gloria la recivo?
Si soy de fuego, como el llanto esquivo

secar con tal ardor jamas intento?
y si mares de lagrimas intento,
como pagar tal llama les procuro?
Si la vista me vuelve un desengaño,
como su claridad tanto aborrezco?
si la aborrezco ya, como la busco?
Milagros son de amor, y si apetezco
alguna vez desintrincar su engaño,
con mi proprio argumento mas me ofusco.

98

Si el blanco cisne con su dulce llanto
anuncia el fin cercano de su muerte,
y por ser mi dolencia desta suerte
anuncio mi morir con triste llanto,
ai que conozco estarme sin en quanto
mis ojos un momento estan sin verte,
pues solo imaginando el punto fuerte
comienço yo a sentir la muerte tanto.
Ai, partida cruel, tan en mi daño
que te llevas mi alma sin provecho,
dexando el cuerpo en miserable calma.
Mas quando meresci yo bien tamaño
que si mi alma va, señora, en tu pecho,
tu quedas en el mio en cuerpo y alma.

99

Con dos manos te sirvo, por mostrarte
que a dos manos procuro de servirte,
y van cumplidas ambas, por decirte
que a manos llenas quiero contentarte.
Son blancas, porque son de la misma suerte
las tuias, y tambien por inducirte

a creer que de amarte y de servirte
con proposito firme y sin faltarte,
 sin cuenta son los peligros, y sin cuenta
los males que padezco, y solo uno
sobre todos me aflixe, y me atormenta.
 En ellos ai cien medios, y nenguno
puedo hallar que puedan tal afrenta :
poner remedio a mal tan importuno.

100

Corona de virtud y hermosura,
celeste resplandor, preciosa planta,
beldad por quien mi alma se levanta
al mas supremo bien de la ventura ;
 escudo que ampara y asegura
del falso dios de amor quel seso encanta,
nasciome del quereros gloria tanta
quanto es pura beldad perfecta y pura.
 No vino de las leies de Cupido
el puro amor que os tengo y verdadero ;
del alma con limpieça es producido.
 Vos sola sois mi bien, sol y luzero,
y para que en tal caso sea creido,
asi me quiera Dios como yo os quiero.

101

Dezis que no hai razon de no quererme,
y nunca solo un alivio quereis darme;
mostrais un gran deseo de hablarme,
y nunca una merced quereis hacerme.
 Podeis alguna vez, señora, verme,
y nunca alçais los ojos por mirarme ;
podeis de mil trabajos aliviarme,

y antes en un millon quereis meterme.
  Oid ya a un amador tan desdichado,
tan perdido, y de si tan enemigo,
quanto en serlo por vos bien empleado.
  Muevaos ya mi dolor demasiado,
no a remediar mi mal ni a dalle abrigo,
mas a sentir siquiera mi cuydado.

102

  El *no*, dama gentil, que respondiste,
el *no* que fue respuesta a toda cosa,
el *no* con que una gracia tan donosa
hizo mi coraçon de alegre triste,
  con golpe de esse no querer quisiste
haçer una esperança que dudosa
está de un *si* de dama tan graciosa :
mira con este *no* quanto pudiste.
  En fin con todo esto no me espanto,
sino de un mirar que tanto daño
en mí causa tan solamente el veros.
  Ha sido, ai, hermosura y gracia tanta,
el *no* que respondeis, si no me engaño,
es que no ai quien pueda meresceros.

103

  De nieve sois, mas no sois derretida
de aquel furioso fuego que me abrasa,
y sois para abrasarme viva brasa
del fuego de mi pecho consumida.
  Sois dama tan discreta, que savida
la pena y dolor que me traspasa,
os mostrais de sentido tan escasa,
y nunca a mis tormentos persuadida.

Pues piedra sois y dura de tal suerte
que no podrá un diamante deshazeros,
y al fin sois de lo dicho poco o nada.
No brasa, aunque abrasais y dais la muerte,
ni dama, pues no veo enterneceros,
ni piedra sois, ni a nieve comparada.

103 bis

(Autre texte du précédent)

No eres nieve, que fueras derretida
ya del furioso [1] fuego que me abrasa,
ni brasa, porque fueras, siendo brasa,
del agua de mis ojos consumida;
ni dama, aunque por tal eres tenida,
porque viendo el dolor que por mi pasa,
aunque mas [2] fueras de sentido escasa,
te tuvieran mis males [3] persuadida.
Pues no eres piedra, que si piedra fueras
bastara mi martirio a deshazerte,
eres un imposible destos hecho :
de llama [4] los efectos y las veras,
de dama altiva la apariencia y suerte,
de piedra el coraçon, de nieve el pecho.

Var. du ms. 2.856 (Biblioteca Nacional de Madrid) : 1. ardiente — 2. por mas que — 3. quexas — 4. de fuego.

Ce sonnet se trouve, avec quelques variantes, dans l'*Ensayo de una biblioteca española* de Gallardo (t. II, col. 996-997):

SONETO DEL CONDE DE CASTAÑEDA A LA DUQUESA DE NÁJARA

No eres nieve, que fueras derretida
ya del furioso fuego que me abrasa;
ni brasa, porque fueras, siendo brasa,
del agua de mis ojos consumida.

No eres dama, aunque por tal tenida;
porque viendo el rigor que por mi pasa,
por mas que fueras de sentido escasa,
te tuvieran mis ojos persuadida.
No eres piedra, que si piedra fueras,
bastara mi martirio a deshacerte :
eres un imposible destos hecho.
De brasa los efectos y de fieras,
de dama altiva el apariencia y suerte,
de piedra el corazon, de nieve el pecho.

104

Señora, el grave mal que el pecho tierno
a vuestra causa siente, y mis cuidados
bien pueden con razon ser comparados
a las terribles penas del infierno.
La rueda de Ixion, el buitre eterno
que ativo el coraçon rompe a bocados,
de Tantalo la sed, y los vedados
frutos que en torno baña el agua Averno,
que son, sino los tristes males mios,
vuestra aspereça y condicion esquiva
contra mí y mi muerte conjurada,
que revuelve y deshaze con desvio
un coraçon que pide, con fe pura y viva,
piedad si la hai do nunca fue hallada.

105

Quando Natura os hizo tan hermosa,
pidio socorro al sol y a las estrellas;
el cielo, el sol, Natura y todas ellas
formaron vuestra imagen milagrosa.
La mano soberana artificiosa

un no sé que os puso, señora, entrellas [1],
que os haze la mas bella de las [2] bellas,
mas bella y mas gentil [3] y mas graciosa.
Y viendo [4] entre las puras la mas pura,
por excelencia Amor hazeros quiso
del hado de la misma hermosura.
En vos está el saber gracia y aviso,
no puede mas [5] subir una figura
que en ella estará sumado el paraiso [6].

Variantes du ms. 602, f. 88 v° (Bibliothèque Nationale de Paris) : 1. un no sé que, señora, os puso entrellas — 2. bella entre las — 3. mas linda, mas gentil — 4. Viendoos — 5. no puede a mas — 6. que estar sumado en ella el parayso.

106

Con tiempo el año, el dia, el mes, la hora,
con tiempo reino, imperio, y fortaleza,
con tiempo fama, ingenio, y gallardia,
con tiempo la hermosura se desdora.
Con tiempo el verde prado se desflora,
con tiempo el arbol muda la corteza,
con tiempo pasan guerras y crueza,
con tiempo va el dolor de donde mora.
Con tiempo el bello claro se escuresce,
con tiempo el fuerte tiempo siempre estanca,
con tiempo el mar tranquilo se embravece.
Con tiempo el agua es vuelta en nieve fria,
con tiempo el sol se eclipsa y no paresce,
mas no con tiempo amor de mi se arranca.

Une autre leçon de ce sonnet se trouve dans la *Silva curiosa* de Julio Iñiguez de Medrano (Julian de Medrano), Paris, 1583 :

A LA MISMA MAGESTAD DE LA REYNA SU SEÑORA

Con tiempo passa el año, mas la hora,
con tiempo passa el reyno, y la riqueza,

con tiempo fama, ingenio y fortaleza,
con tiempo lo hermoso se desdora.
Con tiempo el prado verde se desflora,
con tiempo muda el arbol su corteza,
con tiempo passan guerras, y crueza,
con tiempo va el dolor adonde mora.
Con tiempo tras l'Aurora noche escura,
con tiempo el que cantava presto llora,
fuerça, gloria,y valor todo peresce.
Pero la voluntad sincera y pura,
de servir a mi Reyna, y mi Señora,
en despecho del tiempo siempre cresce.

107

Es tan alta la gloria de mi pena,
que convierte la pena toda en gloria;
y es tan fuerte la pena de mi gloria,
que convierte la gloria toda en pena.
Bastante es la gloria de mi pena
a privarme de vida y de mi gloria,
y el goço de penar por esta gloria
me sustenta en la vida y en la pena.
Mi alma no es capaz de tanta gloria,
ni puede resistir a tanta pena,
y vive en pena amarga y dulce gloria.
Enturbia Amor mi gloria con la pena,
y alivia mi pena con la gloria,
porque no me mate gloria o pena.

108

No es mal el mal que como mal maltrata,
mal es el bien que en su contrario influye,
no es mal el mal quando de ser bien huye,

mal es el bien que en males se remata.
No es mal el mal que a su supuesto mata,
mal es el bien que desventura arguye,
no es mal el mal que vida ygual destruye,
mal es el bien que al mismo mal dilata.
No es mal el mal que al fin que fin espera,
mal es el bien que fin temprano aguarda,
no es mal el mal que remediarse puede.
Mal es el bien que al alma desespera,
no es mal el mal que de otro mal me guarda,
mal es el bien quando a mi bien no excede.

109

No hay bien, paz, contento, alegre, gloria
ya vuelto en guerra, mal, y triste pena,
en que lei incurri de tanta pena
que baste a desterrarme de mi gloria?
Quan sin temor estava yo en mi gloria,
seguro y descuidado de la pena,
sin pensar que ya fortuna diera pena
la imbidia de mi pena y dulce gloria.
Quien vio jamas salir de gloria pena
. . . . [1]
como el alma inmortal siente la pena
sienta ques justo pues sintio la gloria,
y espere que purgando en esta pena
saldrá de pena a su pasada gloria.

1. Ce vers manque dans le ms.

110

Ay, Dios, si yo cegara antes que os viera,
o ya que os vi de paso os contemplara,
o ya que os contemplé vos deseara,

o ya que os deseé que os meresciera,
o ya que no os meresci que no nasciera,
o al punto que nasci luego espirara,
o ya que no espiré que no esperara
mi coraçon a cossas que no espera.
Si espero algun remedio, es de la muerte,
muerte ha de poder darme la vida,
la vida para mi triste y pesada,
pesada carga, trabaxosa y fuerte,
fuerte trago de una alma despedida,
despedida de verse remediada.

Gallardo (*Ensayo*, t. II, col. 992) cite le premier vers de ce sonnet qui se trouvait dans un ms. de 1666 (*Cancionero recopilado por Don Manuel de Faria*). D'après ce ms. le sonnet serait dédié A LA POBREZA et aurait pour auteur D. Juan de Silva, conde de Portalegre.

Le ms. M. 381 (Biblioteca Nacional de Madrid) le contient deux fois, aux ff. 199 vo et 209 vo. Le premier texte, sans nom d'auteur, avec la mention *incierto*, a pour titre A UNA DESCONFIANÇA et donne les variantes suivantes : vers 2 : y ya — 3 : y ya ... no os deseara — 4 : y ya — 5 : y pues no os mereci nunca naciera — 6 : o al mismo punto que naci espirara — 7 : que aspirara (*corrigé sur* esperara) — 10 : la muerte solo podra darme la vida — 11 : para mi es triste — 12 : carga, despedida fuerte — 13 : un alma.

Le second texte a pour titre SONETO DE COUUARRUUIAS (*sic*) et donne les variantes suivantes : vers 3 : o ya que asi os contemple, no os deseara — 4 : o quando os desee — 5 : y pues no os mereci nunca naciera — 6 : o al mismo punto que naci espirara — 7 : no aspirara — 8 : cosa — 10 : muerte sola podra darme — 11 : la vida es para mi — 13 : un alma.

Dans ce même ms. (M. 381) au f. 226, se trouve une *Cancion* de D. Juan de Almeyda dont la 6e strophe commence ainsi :

Ay nunca yo naciera
o a lo menos que nunca te mirara
o que jamas te hablara
o si te hable que nunca te creyera
o que muriera luego
al tiempo que prendiste en mi tu fuego...

111

Contento mas que hombre humano he estado,
y estoi mas que ninguno descontento,
de mal y pena y dolor he sido exento,
y agora soi de todos contrastado.
Amor fue un favor en dulce estado,
estoi por él aora en cruel tormento;
alcancé mas que pudo el pensamiento,
y no puede alcançar do estoy echado.
Señor del mayor bien del mundo he sido,
y en mayor mal no puedo haverme puesto,
ni tormentos me dar mas desiguales.
Mas sufro que hombre puede haver sufrido,
y si quieres saver quien causa aquesto,
ausencia fue la causa destos males.

112

Cuitado que en un punto lloro y rio,
espero, quiero, temo, y aborrezco,
juntamente me alegro y entristezco,
de una cosa confio y desconfio.
Vuelo sin alas, y estoi ciego y guio,
en lo que valgo mas menos merezco,
callo, doi voces, hablo y enmudezco,
nadie me contradice, yo porfio.
Querria que ser pudiese lo imposible,
querria tambien mudarme y estar quedo,
goçar de libertad y estar cautivo.
Querria que se viesse lo imposible,
querria desenrredarme y mas me enrredo,
tales son los estremos en que vivo.

113

De que me maravillo si muriendo
estoi, ausente estando de mi vida,

pues que mal podrá un alma dividida
dar vida a un cuerpo do no está asistiendo.
  Fue Juana mi alma, y bien entiendo
que fui yo el cuerpo a quien estuvo unida,
o indivisible parte ya partida,
o partida quel alma estás partiendo.
  Como es posible que contigo viva,
y no muera segun vivir no puedo
en esta mortal vida o viva muerte ?
  Mas muero porque sea mi muerte viva,
y muero porque en vida muerto quedo,
y no espero jamas trocar la suerte.

114

  No me tengais por hombre sin gobierno,
señora, siendo vos tan peligrosa,
que si es pediros zelos baxa cosa,
maior baxeza es sufrir cuerno.
  El ver que sois de coraçon tan tierno,
tan dulce, toda blanda y amorosa
con todos, que conmigo rigurosa,
ya dexan de ser zelos y es infierno.
  Llamaislos con los ojos al señuelo,
acuden como abejas a colmena,
y assi como las aves al reclamo.
  Si dezis que me engaño con el zelo,
quereis, señora mia, una y buena,
no ai vino que vender, no pongais ramo.

115

  Quando podreis gozar, mis ojos tristes,
del bien que no quiso Amor gozasteis ?
quando podreis cobrar lo que cobrasteis ?

Quando será que vais do quando fuisteis
el alma y coraçon presos dexasteis ?
Quando será que esteis do imaginasteis
la vida y todo el bien que dar pudisteis ?
Será quando fortuna lo ordenare ;
será quando el amor consintiere ;
será quando mi bien se començare.
Y si ninguna vez destas fuere,
será quando mi vida se acabare,
quel bien entre en el bien que no viniere.

116

Veamos pues si es tal mi desventura [1]
que llegue do llegó mi pensamiento,
o si se da a mi estraño atrevimiento
la pena que merezca [2] su locura.
Veamos, Isabel, si sois tan dura,
que no sintais, señora, el mal que siento,
o si sentis que llega mi tormento
a do pudo llegar vuestra hermosura.
Veamos esta dubda tan dubdosa
de mi dichoso o mi infelice [3] estado :
si soi por bien o mal de amor herido,
si soi tan venturoso como osado,
si sois tan dura como yo atrevido,
si sois al fin tan blanda como hermosa.

1. si es tanta mi ventura — 2. meresce — 3. o infeliz.

117

Yo sé que muero, y si no soy creydo
es mas cierto el morir, como es mas cierto
verme a tus pies, o bella ingrata, muerto,
antes que de adorarte arrepentido.

Podré yo verme en la region de olvido,
de vida y gloria y de favor desierto,
y alli verse podrá en mi pecho abierto
como tu hermoso rostro está esculpido.
Que esta reliquia guardo para el duro
tranze, que me amenaza mi porfia,
que en tu mismo rigor se fortaleze.
Ay de aquel que navega el cielo escuro,
por mar no usado y peligrosa via,
a donde norte o puerto no parece!

118

Con el tiempo el leon aunque inhumano
se inclina y juega con el leonero;
con el tiempo el halcon aunque muy fiero
en viendo el caçador le va a la mano.
Con el tiempo tambien se van a llano
las peñas que en rompellas son de acero,
y el toro al labrador como un cordero,
se postra con el tiempo sin alano.
Sola Isabel no quiere, ni ella puede,
con el tiempo ablandarse con mi lloro,
por mas que llore yo y el tiempo ruede.
Que te aprovecha de ser como un oro,
si tu crueldad y dureza excede
la del leon, halcon, peñas, y toro?

119

Con tanta crueldad tanta hermosura,
conformes juntamente en un subjeto,
y en un entendimiento tan perfecto,
tanta mudança y condicion tan dura.
Secretos son de amor y de natura,
que al hombre de juizio mas discrepto

le tienen mas confuso y imperfecto,
y al fin en amor no hay sino ventura.
  Con esta el ques mas flaco y desmaiado
tiene y alcança lo que no meresce,
y sin trabaxo Marte es admitido.
  El que sin dicha a bien amar se ofresce,
zelos, ausencia, y ser aborrecido
en pago de sus lagrimas padesce.

120

  La causa del amor no es la hermosura,
pues que vemos mil feas adoradas,
tan queridas y en tanto respetadas
quel que las ama adora su figura.
  Menos la discrecion y la cordura,
porque vemos mil necias estimadas
y con tanto fervor solicitadas
que son causa de llanto y amargura.
  Pues que será la causa de la pena
que del amor tan a menudo nace?
Es un temor de si es el que ama amado;
  y me parece que es razon muy buena,
porque al perfecto amor se satisface
con un igual querer reciprocado.

121

  Lo que padesce el cuerpo quando el alma
se quiere despedir de darle vida,
lo mismo siente ya mi triste via
con el apartamiento de su alma.
  Como podrá quien dexa en ti su alma
tener jamas contento en esta vida?
pues no ai mas cruda muerte que la vida,

del que pierde contento y bien del alma.
Si el cuerpo ha de pasar amarga vida,
perdiendo la dulçura de su alma,
para que quiero triste tener vida?
Mas, ai, que la esperança dice al álma
que habrá algun tiempo fin la triste vida,
tornando a ver mi alegre vida y alma.

122

Sin espuelas picar, volver sin freno,
sacar de asensio amargo nectar puro,
poner el alma en laberinto escuro,
y pensar que ve libre al sol sereno;
beber en vez de antidoto veneno,
en medio del peligro estar seguro,
reyr llorando en el tormento duro,
decir que es mansa voz el rayo y trueno;
llamar a la tormenta su bonança,
a la llama temblar, sudar al hielo,
dar al corto vivir larga esperança;
un infierno juntar al mismo cielo,
estas glorias y triumphos solo alcança
quien al sueño de amor da su disuelo.

123

Trocar dos almas su corporea casa,
goçando en tal destierro tal estado,
porque del un objeto al otro amado
el peregrino espiritu se passa;
ser cada qual el fin, limite, y causa
del ageno desseo al proprio atado,
tener en bien y en mal comun el hado,
ser una de otro en fe columna y basa;

dos voluntades y reducirse a una,
y en un mismo temblor temblar sin causa,
ganando del martirio la corona;
estos effectos y mysterios causa
mi reciproco amor de ygual fortuna,
porque al amado amar nunca perdona.

124

Alienta la esperança y loco intento
que incitado de amor sigo dudoso,
no porque yo me juzgue vitorioso,
pues rendido me ofrezco al vencimiento.
Subiome antojadiço sobre el viento,
presumiendo con voz de venturoso,
un pimpollo de murta a quien dichoso
ofrece vuestro pecho por assiento.
Entrambos nos veremos despojados,
el de suelo, yo de tanta gloria,
a cuyo resplandor libré la vida.
Si el decir no consuela mi cuydado,
que quien un ramo guarda en su memoria,
mas guardará la voluntad rendida.

125

SONETO QUE SE EMBIO A UNA DAMA POR UN CANDADO QUE TENIA

Pregunta.

Dezid, hermosa dama, que figura
es esa en que el pintor pintar os quiso?
si solo para si quiso guardaros
el dexaros la llave fue locura.
Si no se confiava por ventura
en vuestra libertad, libre dexaros

pudiera, sin la llave confiaros
con que podeis abrir la cerradura.

Respuesta.

No quiso mi pintor ansi pintarme,
porque fuese para el solo guardarme
ni el dexarme la llave de condena,
que no hay para el amor puerta cerrada;
mas quiso con destreza demostrarme
questá en mi libertad ser mala o buena.

126

Dos mozas para darse con qualquiera,
salieron por el mundo a buscar vida :
despues de haver passado su corrida
en trato mas comun que cantonera,
la una fue a parar en racionera,
porque de un racionero fue servida;
la otra se quedó tan abatida
que no pudo passar de carbonera.
La racionera gorda y entonada,
riñendo con la triste, cierto dia :
« pícara carbonera, » le decia :
la carbonera se sintio afrentada
de ver en quan poquito la tenia,
y con gentil donayre respondia :
« como en vos no picara quien picó,
tan pícara quedarais como yo. »

127

Estando para dar el fiero assalto
el papa y florentines de su bando,

el cardenal de España yva esforçando [1],
quitandole [2] a la gente el sobresalto.
Con animosa [3] voz les dixo [4] : « alto !
soldados, que hazeis [5], que estais dudando ?
quantos aqui muriereis peleando [6]
vais a cenar con Dios a [7] primer salto. »
Y sin que un punto solo [8] mas aguarde,
se sale del exercito y camina;
dicenle : « monseñor, volved al alarde [9],
y cenareis [10] de cena tan divina. »
Respondio el cardenal : « comi algo tarde,
y asi no tengo gana tan aína. »

Var. d'après le ms. M. 251, f. 152 (Biblioteca Nacional de Madrid) qui attribue le sonnet à Balth. de Escobar, s° del virrey de Napoles. » — 1. animando — 2. y quitando — 3. valerosa — 4. dice — 5. que temeis — 6. le 7e vers d'après M. 251, la leçon de M. 1 étant inacceptable (que todos los que aqui morir peleando) — 7. con Christo al — 8. un solo punto — 9. volved a la tarde — 10. y gozareis.

128

Mi alma y tu beldad se desposaron;
testigos por mi mal mis ojos fueron,
y tanto se quisieron que tuvieron
un dulce hijo, a quien Amor llamaron.
Tan fuera de compas le regalaron,
que sin sentir el mal que se hizieron,
perdido por amores le hallaron.
Amo la mas nefanda deste pueblo :
nascio dellos un hijo con desazes,
es la madre la imbidia, el hijo el celo.
O hijo que a tu madre en todo aplazes,
porque mortal al inmortal agüelo
y al padre, ques mortal, inmortal hazes ?

129

No se me vuelva atras, passe adelante,
señora doña Clara, por su vida,
dé a sus favores otra arremetida,
no sea ayer creciente, y hoy menguante.
Piensa que por hazer del arrogante,
hará mi libertad de la perdida,
pues sepa que se engaña porque es ida
mi fe por chamelotes de Levante.
Señora doña Clara, temple un poco
el orgullo y teson, no se me engria,
vuelva Vuestra Merced a su llaneza,
y no juegue conmigo a guarda el loco,
pues sabe que jugamos algun dia
a que me le dirás, punta o cabeza.

130

Ponzoña en vaso de oro recoxida,
carcoma en las entrañas regalada,
dulçor que dando muerte nos agrada,
serpiente entre las hierbas escondida;
enreda al que la halla sin ser sentida,
sirena que la gente trae encantada,
trinchante de la gente combidada,
les da sus coraçones en comida;
traidor que al mas amigo mas le ofendes,
y al que es contrario siempre humano,
y siempre al fin a costa de las vidas;
cosario que nos compras y nos vendes,
o medico cruel, percursor insano,
que da por curar unas mil heridas.

131

Porque la madre diosa este dia
está açotando al hijo regalado?

Sabeis porque le açota ? porque ha dado
el arco por quien él tanto valia.
  El niño está diciendo : « o madre mia,
no puedo yo de aquesto ser culpado ;
a vos pensava yo que le avia dado
y caigo en que le di a doña Maria.
  Mirando la lindeça de su cara,
el donaire, la postura y su manera,
no sé yo quien por vos no lo juzgara.
  Yo entendiendo quo ella misma era,
el arco le dexé, y no le negara
el alma, y coraçon que me pidiera. »

132

  Quan claro, quan notorio y llano veo
que aquel que se acelera en qualquier cosa
sin primero mirar si es provechosa,
o si terná su fin honrroso o feo,
  y si lo procura cumplir con su deseo,
o por alguna causa sospechosa
permite que su fama esté dudosa
y sin alguna culpa se hace reo,
  se halla de peligros mil cercado,
y en trances peligrosos mil metido,
y en cosas que se teme de su honrra;
  porque a las vezes hay un deslenguado
que con su lengua mancha al que auido
sin miedo de incurrir en la deshonrra.

133

SONETO PARA LAS MONJAS

  Si he sido en mis palabras atrevido,
por dezir quien sois largo y molesto,
señoras mias, perdonadme presto,

porque conviene asi a nuestro partido.
Mirad no murmureis ni hagais ruido ;
sufrid con blando pecho todo aquesto,
sino hareisme ser muy inmodesto
de lo que hastora aqui lo he sido.
Considerad, señoras, con mi historia,
lo poquito que digo y lo que callo :
no desperteis riñendo mi memoria
si no quereis que cante como gallo,
o me torne sigarra charladera,
qualquiera monja calle,
por no ver sus embustes en la calle.

134

Si los cabellos de oro oro cabellos
cabellos se tornasse tornasse cabello
cabello el oro oro muy mas bello
bellos podras tan ricos y tan bellos
Ellos son de mi Ana i todos de ellos
de ellos todos los ojos como es bello
ello se comunica solo al cuello
de alabastro los ojos bellos bellos.
Bellos podras seque si mi Ana aguarda,
guarda no mueras de tal muerte,
muerte ques vida, vida sin ventura;
ventura tienes tienes pues aguarda
aguarda quel mal con el dolor fuerte
fuerte tenga y tu con tu locura.

135

Soñava yo, señora, y fue mi sueño
que estavamos los dos como señores
en un vergel fresquissimo de flores,
durmiendo sin licencia de su dueño.

Llegó el Amor y con decir risueño
nos llamó de su fruta robadores,
prendiendonos ato como a traydores
donde tuve el solaz que no desdeño.
Y viendose assi juntas las dos almas,
y en prision puestas de amoroso fuego,
juntaron de sus cuerpos la cadena
en cada espalda nuestra un par de palmas,
las bocas juntas atizando el fuego,
prision de gloria mas que no de pena.

136

Valle sombrio, fresco y fertil prado,
corrientes aguas y rivera umbrosa,
peñas asperas y hierbas deleitosas,
flores con quien Natura se ha esmerado;
hermosas plantas, suelo matizado;
parleras aves, fresco lirio y rosa,
campos fertiles, piedra pedragosa,
soledad desabrida, viento airado ;
dezid en tal lugar tal hermosura,
tal beldad en lugar tan solo y triste,
tal discrepcion en tierra tan estraña.
Mas, lugar, ya te entiendo la figura;
ello debe de ser que tu quisiste
plantar en este prado mi.....[1]

1. Le dernier mot manque dans le ms.

INDEX

COMPTES RENDUS

Retrato de la lozana Andaluza en lengua española muy clarísima. Compuesto en Roma por Francisco Delicado, vicario del Valle de Cabezuela, y publicado por primera vez en Venecia en los años MDXXVIII; el cual retrato demuestra lo que en Roma pasaba y contiene muchas más cosas que la Celestina. *Administración B. Rodriguez Serra, Madrid.* COUVERTURE : Colección de libros picarescos. La loçana Andaluza. Con una nota bibliográfica y biográfica de Luis de Lara. (1899) in-8, 3 ff. n. ch.-264 pp.

Voici la quatrième édition de *La lozana Andaluza*. De la première (Venise, 1528) on ne connaît qu'un seul exemplaire (Bibliothèque Impériale de Vienne); copiée par Gayangos, elle fut réimprimée dans la *Coleccion de libros raros* (Tome I, Madrid 1871). L'éditeur Liseux, en quête d'ouvrages d'un caractère spécial, en publia une édition avec traduction française en regard (Paris 1888), en se reportant simplement à la réimpression de Madrid. Le tome I de la *Coleccion de libros raros* ne se trouve plus sans peine aujourd'hui ; l'édition Liseux, qui lors de son apparition se vendit une centaine de francs, après avoir subi momentanément la même dépréciation que les autres produits de cette librairie, est maintenant cotée un prix assez élevé. Ces quelques détails expliqueront que l'on ait cru devoir réimprimer *La lozana Andaluza*, afin sans doute de réaliser un bénéfice appréciable en en vendant les exemplaires au prix de cinq pesetas. C'est une pure (?) affaire de librairie, et la *Nota bibliográfica* de deux pages, placée au début de l'ouvrage, ne nous apprend rien de nouveau, ni sur l'auteur ni sur le livre lui-même : si celui qui l'a rédigée avait pris la peine de regarder l'édition de Paris, il aurait vu qu'elle est en deux volumes et non en un ; il y aurait vu également, si ses propres lumières ne suffisaient pas à le lui révéler, que la *Carta de excomunion* placée vers la fin est en vers et non en prose. Enfin, si au lieu de copier servilement l'édition de Madrid, il s'était reporté à la première, il aurait pu donner mieux que le fac-simile du fac-simile du titre, et faire l'économie de quelques centaines d'accents parfaitement superflus.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

Le Gérant, Aug. PICARD,
Archiviste-Paléographe.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

SIXIÈME ANNÉE

Numéro 20. — Quatrième trimestre 1899

SOMMAIRE

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives Nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, rue Bonaparte, 82

1899

REVUE HISPANIQUE

PREMIÈRE ANNÉE (1894) 358 pages : **Vingt francs.**

DEUXIÈME ANNÉE (1895) 370 pages : **Vingt francs.**

TROISIÈME ANNÉE (1896) 375 pages : **Vingt francs.**

QUATRIÈME ANNÉE (1897) 347 pages : **Vingt francs.**

CINQUIÈME ANNÉE (1898) 511 pages : **Vingt francs.**

SIXIÈME ANNÉE (1899) 536 pages : **Vingt francs.**

Abonnement à la SEPTIÈME ANNÉE (1900) : **Vingt francs.**

Bibliotheca hispanica

Les premiers volumes vont paraître.

PHILOLOGIA MIRANDESA[1]

HISTORIA DO *L*

1. O *L* inicial latino mudou-se normalmente no mirandês central ou normal em *lh*; no sendinês porém conservou-se. Ex. :

Latim		Mir. normal	Sendinês
latu-	>	*lhado*	*lado*
latrare-	>	*lhadrar*	*ladrar*
levare	>	*lhebar*	*lebar*
lama-	>	*lhama*	*lama*
laqueu-	>	*lhaço*	*laço*
lavare	>	*lhabar*	*labar*
*loquo	>	*lhöugo*	*löugo*
lenteu-[2]	>	*lhenço*	*lenço*
lep(o)re-	>	*lhîebre*	*libre*
libra-	>	*lhibra*	*libra*
lingua-	>	*llhengoa*	*lengoa*
linu-	>	*lhino*	*lino*
luctu-	>	*lhuito*	*luto* (luito ?)

1. O artigo que vae ler-se faz parte de um livro que tenho no prelo sobre philologia mirandesa, o qual porém tardará ainda alguns meses a sahir a lume. O mirandês é fallado num canto da provincia portuguesa de Tras-os-Montes, e comprehende varios subdialectos, que provisoriamente denomino : septentrional ou raiano, central ou normal, e meridional ou sendinês.

2. Em lat. vulg. (= linteu-) : Schuchardt, *Vokalismus*, II, 56.

luna-	>	*lhuna*	*luna*
luce-	>	*lhuç*	*luç* ?
lume(n)	>	*lhume*	*lume*
lancea-	>	*lhança*	*lança*

Dei uma lista um pouco extensa, porque está neste phenomeno um dos caracteres do mirandês normal em relação ao português e ao hespanhol litterario, onde tal phenomeno não succede. Ao mesmo tempo fica estabelecida uma das differenças que existem entre o mirandês central-raiano, de um lado, e o sendinês, do outro. — Offerecem *lh-* mesmo algumas palavras mirandesas cuja etymologia é desconhecida, ou pelo menos não é claramente latina, como *lhapa* e *lhata*. — Em *lhampedã*, de lampada-, temos tambem *lh-*, embora esta palavra deva ser de origem ecclesiastica, e por isso moderna.

Observação 1ª. — Em muitas palavras do mirandês normal não se observa inicialmente *lh-*, como : *lampiöũ*, *linterna*, *ladeínha*, *licença*, *lista*, *lápeç*[1], *lépedo* («lepido»), *lecre* («leque»), *letra*, *lebe* («leve»), *liçöũ*, *licença*, *limöũ*, *lima*, *löua* («loa»), *löuro* (côr), *löureiro*, *lona*, *lua* («luva»)[2], *liso*, *lei*, *lial*.

A respeito de algumas d'ellas é possivel que eu não esteja bem informado, e se digam realmente com *lh-*, como talvez *löureiro*, *lebe*, *lampiöũ*; outras são evidentemente de origem por-

1. Não se estranhe que *lápeç* tenha *ç*, quando a respectiva palavra port., em attenção ao etymo lat. lapis, se escreve usualmente com *-s*; a palavra mir. veiu do hesp., onde se diz *lapiz* : o *z* hesp. foi regularmente representado em mir. por *ç*, e provém do *-d* de lapide- > **lapid* : — Tanto a fórma port. como a hesp. são de origem moderna.

2. Em hespanhol antigo dizia-se tambem *lua* vid. Marqués de Villena, *Arte Cisoria*, cap. XXIII (apud *Poetas anteriores al siglo* XV, vol. LVII, p. 576, col. 3). O etymo é germanico, e está ainda representado pelo gothico *lôfa*, em ingl. mod. *glove* : cf. Diez, *Etymologisches Wörterbuch*, II, 464. — É difficil decidir se a palavra veiu de Hespanha para Miranda pelo commércio, se evolucionou já no territorio mirandês.

tuguesa e modernas, como *lépedo*, *lecre*; outras, como *lima* e *limõũ*, vieram por intermedio do arabe, e por isso, datando do sec. VIII ou de seculo posterior, não admira que possam pertencer a uma epocha em que a acção da lei de *l*->*lh*- havia já terminado; no mesmo caso está *lista*, que representa o germ. lista, e *liso*, que parece ser tambem germ. (√lisja-), e *lua*, se esta palavra não veiu de Hespanha; *ladeínha*, e talvez *linterna*, tem origem ecclesiastica, e serão pois modernas, não obstante termos a cima *lhampeda*, a que igualmente attribui origem ecclesiastica; as palavras *letra*, *liçõũ*, se realmente se pronunciam sem palatização do *l*-, manifestam do mesmo modo a sua introducção moderna, o que se comprehende bem, por isso que a instrucção litteraria começou em Miranda muito tarde; a palavra *lápeç* é de origem hespanhola.

OBSERVAÇÃO 2ª. — No meu opusculo *O dialecto mirandês*, p. 16, ao tratar do phenomeno de que me occupo aqui, perguntei se a mudança do *l* inicial em *lh* se operaria só em syllaba tonica, e não em syllaba atona : a consideração de palavras como *lhadeira*, *lhagareiro*, *lhagona*, *lhanceiro*, *lhatõũ*, *lheitõũ*, ou de outras como *lhambér*, *lhançar*, *lhargar*, *lhabar*, não é sufficiente para responder negativamente á pergunta, porque as primeiras são derivadas de outras em que o *l* está em syllaba tonica (*lhado*, *lhago*, etc.), e nas outras podiam influir ou os primitivos (*lhança*), ou as flexões em que o *l* fica tambem em syllaba tonica (*lhambo*, *lhambes*, *lhamba*, *lhambas*, etc.) : todavia, como ha palavras que não estão em nenhum d'esses casos, e que tem *lh* em syllaba atona, como *lhabõura*, *lhagarta* e ainda *lhiõũ*, poderemos certamente considerar o phenomeno como geral.

OBSERVAÇÃO 3ª. — A mudança de *l* inicial em *lh* é, como disse, um dos caracteres distinctivos do mirandês normal, em relação ao português e ao hespanhol litterario, onde taes phenomenos não se observam; mas, se ella não se dá no hespanhol, dá-se em alguns dos seus dialectos. Vejamos varios exemplos :

latim		asturiano	salamanquino
laborare	>	*llabrar*	*llabrar*
lacrima-	>	*llágrima*	*llágrima*
largu-	>	*llargu*	*llargo*
*lacarta-	>	*llargata*	(*llagartija*)
lupu-	>	*llobu*	*llobo*
locu-	>	*lluegu*	*llugo*
lingua-	>	*lluenga*	*llengua* *lluengua*
longu-	>	*llongu*	*lluengo*

Á cêrca do bable ou asturiano, vid. os diccionarios de Argüelles e de Vigón. — Sobre o salamanquino vid. *Farsas y églogas*, de Lucas Fernandez (sec. XVI), Madrid 1867, *passim*, e, sobretudo, o glossario final. Publicou algumas observações philologicas á cêrca d'este livro o Sr. Morel-Fatio, in *Romania*, x, 239 sqq. O salamanquino, ou lingoagem popular dos campos de Salamanca, pertence ao leonês. Ao leonês igualmente se attribuem diversas particularidades dialectaes que se encontram no *Libro de Alexandre*, poema hespanhol do sec. XIII, a respeito das quaes se vejam : *Das Altleonesische*, por Gessner, Berlin 1867; Morel-Fatio, in *Romania*, vol. IV; Cornu, in *Romania*, vol. IX. No *Libro de Alexandre*[1] apparecem algumas fórmas que, com relação ao caso que nos occupa, merecem ser aqui citadas : *llado*, *llegar*, *llegado*, *llodo*, *a-llevantar*, *a-llinnar*, *a-llugado*[2], em todas as quaes se observa o phenomeno da palatização, como em mirandês e em asturiano. Tambem em Berceo (sec. XIII), embora a patria d'este A. não esteja comprehendida no territorio do antigo reino de Leão, se lê : *a-llinnar*, *a-llumnar*, *llecho*[3]. — No pouco que conheço sobre o antigo sub-dialecto

1. Sirvo-me da edição de Sanchez, publicada na Collecção dos *Poetas anteriores al siglo* XV, Madrid 1864.
2. Vid. na citada Collecção o respectivo indice.
3. Vid. igualmente na citada Collecção o respectivo indice.

leonês de Sayago, ou sayaguês, nada acho que deva citar-se : sobre elle vid. Tinajero Martinez, *Estudios filológicos*, Madrid 1886, pp. 260-262. — O leonês não occupava todo o territorio de Leão : a este territorio pertence ainda o berciano, que se relaciona com o gallego.

É certo que no hespanhol usual existem algumas palavras com *ll-* correspondente a *l-*, como *llábana*, *lladrales*, *llama*, *llar*, *llatar*, *lleudar* e *llevar*, o que á primeira vista contradiz a affirmação tão terminante que a cima fiz de que o phenomeno não existe em castelhano; mas uma anál
yse mais minuciosa desfaz a contradicção. As quatro primeiras palavras são dadas como asturianas pelo proprio *Diccionario* da Academia Hespanhola, que attribue a Leão a quinta; *lleudar* é hoje tida como fórma antiquada, certamente de origem dialectal, a que se substitue *leudar*; em hespanhol antigo dizia-se do mesmo modo *levar*, em vez de *llevar*, que, segundo o Sr. Cornu (in *Romania*, IX, 134), e, em parte, segundo Diez[1], será fórma nascida de má orthographia, o que em verdade me parece pouco provavel[2].

Quanto ao português, ha nesta lingoa tres palavras com *lh* inicial, que são *lhama*, *lhano*, e *lhe*; mas *lhano* vem do hesp. *llano*, que corresponde ao lat. planu-, e que nada tem para o nosso caso; *lhama* não é palavra de origem popular; e *lhe*, com a qual coexiste popularmente *le*, tem uma explicação muito especial, que dei na *Revista Lusitana*, IV, 36. Tanto repugna á lingoa portuguesa o *lh-* inicial, que a palavra *lhano*, que se tornou popular, pelo menos nos districtos de Lisboa e de Santarem, tem ahi a fórma *ilhano* (e *ilhana*)!

1. *Grammaire des langues romanes*, I, 191.
2. O. Sr. Meyer-Lübke, *Gramm. der roman. Sprachen*, I. § 420, explica o facto, dizendo que *llevar* assenta em *lleva*, e que esta palavra assenta em **lievat* < *lĕvat*, onde *l* fica junto de *ĕ* que deu *ie*; mas porque é que não temos tambem *llieve*, *lliebre*, etc.? — Como em latim ha allevare, que dava regularmente em hesp. **allevar*, póde *llevar* ter provindo d'esse hypothetico **a-llevar*. (Suggeriu-me esta explicação o Sr. Epiphanio Dias.)

Por consequencia, o interessante phenomeno da palatização do *l* inicial fica no NO. da Peninsula circumscrito aos tres idiomas, leonês, asturiano e mirandês (se leonês e asturiano são muito distinctos entre si !); mas não domina toda a área do asturiano.

O *l-* palatiza-se ainda fóra d'estes dominios dialectologicos : assim, mesmo na Peninsula, temos o phenomeno no catalão, onde, por exemplo, se diz, correspondentemente ás palavras citadas : *llaurar, llágrima, llarch, llagart* (masc.), *llop, lloch, llengua* ou *llenga, lluny* (< longe); mas nem do catalão, nem dos demais idiomas onde existe *lh-* < *l-*, me compete aqui tratar, por pertencerem a zonas afastadas d'aquella a que o mirandês pertence.

Observação 4ª. — É notavel que nos artigos e pronomes mirandeses *l, la, le, lo,* não se desse a palatização do *l* inicial. O mesmo succedeu em asturiano (pelo menos em parte), onde se diz *lu*, etc., e em catalão.

Observação 5ª. — Dos exemplos citados na Obs. 1ª póde deduzir-se que a epocha em que *l-* deu *lh-* é bastante remota, pois que palavras que revelam influencia dos Arabes, como *lima* e *limõũ*, e a palavra *liso*, que parece vir do germanico, e *lista*, que de lá vem realmente, não manifestam a palatização. Teremos, pois, nesta palatização um caracter muito antigo do mirandês, porventura anterior ao sec. v.

Em relação a algumas das palavras mirandesas citadas, que não tem *l*, o asturiano está de accôrdo com o mirandês; cf. as palavras asturianas seguintes : *licion* (mir. *liçõũ*), *limón* (mir. *limõũ*). As palavras asturianas *licion*, e *ler*, que tambem se pronunciam com *l* lingual, confirmam a conclusão a que cheguei a respeito do mir. *letra* e *liçõũ*. Se por tanto a data da palatização em mirandês não é moderna, tambem o não é em asturiano; um facto apoia o outro[1].

1. Com o mir. *lhampeda* cf. o astur. *llámpara* (hesp. *lámpara*.) — A minha supposição de que em mirandês, pelo menos em alguns dos subdialectos, se

2. O *L* latino intervocalico conserva-se em mirandês (tanto no normal, como no sendinês); ex. : dolore- > *delor*, pilu-> *pelo*, malu-> *malo*, volare > *bolar*, sōlu-> *solo*, filu-> *filo*, salire > *salir*, pluraes em *-ales*, *-olès*, *-iles*, *-ules*.

Obrervação 1ª. — Esta lei aproxima do hespanhol o mirandês, mas separa-o radicalmente do português, onde a manutenção do *l* intervocalico em palavras de origem popular é rarissima e só em casos que se explicam, como *pelo* (por influencia de *cabello*) e outros : cf. *Revista Lusitana*, II, 372. — Em gallego diz-se tambem, como no português de Portugal : *dor*, *mao*, *voar*, *so*, *ceo*, *fio*, sem *l* intervocalico. Em berciano, se se diz *muhiños*, *fio*, segundo a mesma lei que regula o português e o gallego propriamente dito, diz-se tambem : *malo*, *solo*, *dolor*, etc.[1].

Observação 2ª. — A palavra mirandesa *pobo*, comparada com a lat. populu-, d'onde veiu a port. arch. *povoo*, mod. *povo*, offerece apparentemente uma excepção á regra do § 1, por isso que não tem o *l* intervocalico do latim; mas tal palavra é de origem portuguesa : se populu- houvesse evolucionado até hoje no territorio mirandês, teria dado uma fórma analoga a *Pro̧ba*, que vem de *popula-; e que *Pro̧ba* não é modificação da fórma port. arch. *pobra*, mas ascende ao latim vulgar, mostra-o o *o̧*, que só póde corresponder a *ŏ*.

3. O *L* latino que se tornou final em romanço, conserva-se em mirandês, ou recebe um *ę* (*-į*) de apoio : sale- > *sal*, sole- > *sol*, Aprile- > *Abril*, crudele- > *cruel*. Assim temos : -ALE- > *-al*, -ELE- > *el*, -ILE- > *il*, -OLE- > *ol*.

O *-l* que tem outra origem que não seja latina, experimenta o mesmo destino; ex. : *azul*.

---

dirá *lhöureiro*, derivado de √ lauru- é confirmada pelo astur. *Lloreda*, nome de lugar que presuppõe *lloro* < lauru-, embora eu não encontre esta fórma nos diccionarios asturianos que tenho á mão.

1. A minha fonte para o berciano é o livro intitulado *Ensayos poéticos en dialecto berciano*, por Soler, Leon 1861.

Em todas as palavras mencionadas o *-l* é gutturalizado (§ 13), mas todas ellas podem tambem pronunciar-se, como disse, com *-ȩ* (*-i̦*) : *azuli̦* ou *azule*, *sali̦*, etc.

Observação 1ª. — O hespanhol e o português procedem como o mirandês quanto á primeira parte da lei (conservação de *-l*), embora o port., como o gallego, accrescente frequentemente, nos dialectos, *-e*, *-i̦*, *-a*.

Observação 2ª. — O *L* latino torna-se final antes de *e* (*i*) na última syllaba de uma palavra : sale > *sal*.

J. Leite de Vasconcellos.

NOTES SUR
LAS COPLAS DEL PROVINCIAL [1]

I. Deux commentaires

Adolfo de Castro a mentionné en 1857, dans ses *Varias observaciones sobre algunas particularidades de la poesia española* (*Bibl. de aut. esp.* XLII) un commentaire existant dans un manuscrit (H. 40). de la Biblioteca Nacional de Madrid. C'est ce commentaire, dont Castro n'a reproduit qu'une vingtaine de lignes, que nous publions ici.

PAPEL LLAMADO « EL PROVINCIAL », HECHO EN TIEMPO DE EL REY DON ENRRIQUE 4º. DE CASTILLA.

A una Gran Sra y otras ms. veces Grande que pidió este Comento.

Sra. Estos papeles guardava yo para exercios de V. Sa. en la semana sta., pero las materias de virtud no sufren dilaciones, y mas con spiritus tan ferborosos y grandes y asi he dado prisa a que se copien esos primeros capitulos de ñro. provincial y si en V. E. allaren el aprovechamiento que merecen iran los que faltan, sin formar las spirituales y piadosas noticias de V. E. que ignorandole yo el nombre a quien hago este devoto servicio, no se me niega que deve de ser grande la capacidad de su alma, sobre la de V. E. vaia esta obediencia que no es lo mas que hare yo por V. E. entrarme en los maiores peligros. Guarde Dios a V. E. ms. añs.

A otra Sra. sobre pedir lo mismo.

Sra. estas oraciones que V. S. ha pedido solian ser de gran devocion en Castilla, y por si es antojo se an buscado con diligencia : van todos los provinciales,

1. Voir *Revue hispanique*, V, pp. 255-266.

aunque faltos de algunas coplas que si V.S. gustare de savellas sera facil el allarlas, y las de la panadera a la primer batalla de Olmedo tambien las envio, si bien mas y otras son de poca sazon ignorando los sugetos. La gracia que oi descubren es poquisima, el credito que merecen es ninguno aunque en parte son bien informadas, y si la noticia holgase de sabello y la ruindad quisiese deçillo, quedaria la fe bien travajada. Estos versos en su principio hizieron gran injuria y embarazo a muchas casas; despues la cordura y justificaçion de los tiempos desprecio estas cosas y se juzgaron universalmente por vanas, y siempre por indignas de ser escuchadas, quanto mas creidas, y guardaronse talvez para venganzas y ya se tienen por curiosidad si la ai. Guarde Dios a V. S.

El Provincial con Comento.

Estuvieron en un tiempo tan acreditadas estas coplas de el Provincl. que no solo hizieron embarazo a grandes familias en los consejos de la inquisicion y de las ordenes sino que muchas casas se recataron de mezclarse con aquellas que se hallavan ofendidas de tan libianos fundamentos; entro despues el escrupulo y aiudado de mas piadosas noticias, fueron perdiendo la cruda estimacion en que estavan, haziendo particular y cristiano esfuerzo personas modestas y religiosas por enderezar la rigurosa y torçida aprehension de los hombres, y ultimamente fueron interesados tantos en que estas satiras quedasen desmentidas, que facilmente se conformaron en que perdiesen aquella violenta y lastimosa voz que se oio en paz tantos años. Aunque pudiendo mas la malicia de los que se imaginaban sanos de esta dolencia, y la venganza de los eridos de este achaque, en vez de que estos versos quedasen escondidos, se fueron aumentando en el credito y el numero, asta que por ultimo remedio los inquisidores generales con graves censuras prohibieron no solo la publicidad de estos papeles, sino el tenellos y platicallos, escluiendo las informaciones y testigos que se armasen de noticia tan flaca; y por si todavia huviere alguno de tan revelde natural que las crea y de tan destemplada curiosidad que huelgue de saver quienes eran los lastimados de aquellas libertades, se escrive este breve comento, declarando las personas por quien se diçe, y venciendo la falsedad con que se dijeron. I no mereciendo el author mas honrra que la queja de tantos, quisieron que lo sea Fernando del Pulgar coronista de los reyes catolicos, hombre señalado en aquellos tiempos en toda erudicion y doctrina; y aunque tan severo de natural, como consta de sus escritos, dudo que se embarazase en tan liviana y peligrosa ocupacion. Prosiguiola despues en el reinado de el emperador Carlos 5. con el nombre de Provincial 2º, D. Diego de Acuña, cavallero mozo y vano, pero hablando con tanta desmesura y licencia de las mujeres nobles de aquella edad, que hizo mas injuria a las costumbres que el primero a la sangre y a todo y unas y otras estan tan pobladas de torpes indecencias que yo tuviera

por mayor bajeza escrivillas que mereçellas; y si lo refirido es verdad fue descortes y grosero, y si con mentira insolente y falso. Ambos papeles....... y la memoria con que quedaron con ella es digna de toda culpa, pues quando la razon....... dado de el terror de tantas descomuniones, la deçencia misma deviera retirar los oidos y los ojos de materias tan sensibles y bajas. I si los muertos deçimos que yacen en descanso, es crueldad qne sin delito sentençiado les inquieten su fama ni los ricos reçiven lisonja, que quanto fueren mas generosos se hallan en mayor peligro de topar aqui sus aguelos agraviados de una pluma atrevida y loca, y defendidos de otra mas mesurada y cierta y tan sin atencion, asi mismo que por la gracia de Dios no es tan grande su dueño que se aia dicho de su linaje ninguna pesadumbre colorada ni sangrienta.

COMENTO

1ª. Introdujo este modo de satira por hazerla mayor mostrando que en aquel siglo havia religion de peccar; tambien por dar a entender la obligacion que tienen los religiosos a decir verdades y a serlo esto que refiere; mereciera el author mas castigo, que si mintiera, habla en general de todo el reino, pero particularmente se ceva en tres ciudades Toledo, Valladolid, y Burgos; donde asistia ordinariamente la corte; y el papel se publico la primera vez en Segovia y propiamente el dueño puede llamarse el Adan de los maldicientes, porque todos pecan en el; que antes los deslucimientos estavan en sospechas ociosas y este papel los puso en evidencias tan falsas que muchos años en Castilla no se governo el credito por otro norte : mentiroso es, no ai dudallo y que ninguno deve temer su verdad, sabroso descanso es no verse en su mentira.

2ª. Esta copla y la que se sigue abrazan un gran pedazo de historia y pues las de Castilla refieren el caso mui sin melindre, se podra entrar en la verdad que tienen declarando lo que no dizen : Don Fernando de Sandoval que se llamo como el adelantado Don Diego Gomez su padre, conde de Castrojeriz, y Don Diego Manrrique primer conde de Triviño, casaron a trueque, Don Fernando con Dª. Ioana Manrrique, hermana de D. Diego; y Don Diego con Doña Maria de Sandoval, hermana de Don Fernando. De la Doña Ioana nunca se dixo nada indecente, asta que se le antojo publicallo y mentillo a esta copla; y de Doña Maria de Sandoval condesa de Triviño, ya viuda, se escrivio tanto, que la coronica de el Rey D. Enrrique quarto refiere estuvo diez años continuos con el conde de Miranda teniendola en su tierra en un castillo, con la misma publicidad que si fuera muger propia; asta que por fuerza de armas se la quito Don Rodrigo Manrrique maestre de Santiago, segundo conde de Paredes su cuñado, que fue el mas valiente cavallero de aquel tiempo, y la

entrego a su hijo Don Pedro Manrrique, segundo conde de Triviño y primer duque de Naxera, que por su valor llamaron el fuerte; cuya muger Doña Guiomar de Castro, tan celebrada por los inutiles y ruidosos amores del Rei Don Enrrique el impotente, no deve menos descredito a la istoria del Pe Ioan de Mariana que su suegra y ella misma a la de Alonso de Palencia crudo coronista de aquel principe; pero las travesuras todas quedan en gala y solo se deve temer en la tela de las familias la ruin guarnicion de la sangre, y eso tanpoco haze miedo, que nada e visto lucido o ajado en los siglos que conosco sino es la buena o la mala dicha.

3a. Diego Arias fue Contador mayor del rei D. Enrrique el 4o. i mui valido suio; indiçiaron a aquel Principe que havia levantado a grandes fortunas, hombres mui vajos, y entre ellos a este, que le heredo aventajadamente y con quien Alonso de Palencia quiso infamalle con aquella mala voz de estos versos; y sin duda por tener enemigos le haria mas daño la privanza que la sangre; sus hijos y nietos fueron todos cavalleros de mucho valor y nombre, pero siempre padeçieron la calunnia de estas coplas, llegando a los honores de los titulos, pero no de los habitos y colegios; asta que este conde de Puño en rostro, su descendiente y suçessor por varonia, lo ha vençido y calificado todo con papeles y probanzas que el Consejo de las ordenes a visto, y dira la razon que tienen que aqui solo se dize la que no tuvieron; y en fin en esta familia todo a quedado limpio sino es el honrrado lenguage de estas coplas.

5a. Doña Ioana Saravia, muger noble, pero mas vana que merecia el apellido, caso con *Garzi Franco*, y este linaje fue mui antiguo y principal en Valladolid; juntose con lo Cartajena, que es la varonia de el obispo don Pablo, hebreo de nacion, pero tan generoso, savio y santo que no solo sus des(cendientes)... no an incurrido jamas en ningun crimen de erejia pero an sido todos personas valerosas y señaladas, y en los principios y antes de el rigor y pureza de los statutos se mezclaron con muchas familias illustres, y como an entrado ya en las ordenes militares con justissima tolerancia de ellas, los admitiran con el tiempo las iglesias y colegios mas ceñidos y con mucha razon porque ninguno a querido pareçer judio en nada, ni lo ha negado, ni ha mereçido que lo desdeñen por ello.

9a. Esta copla está mal copiada, que en lo antiguo no dezia asi; la pesadumbre se escrivio contra los del linaje de *Portillo* en Valladolid, y con este fundamente vano se detuvo muchos años en el Consejo de las ordenes el habito de Don Felipe Calderon, primo de Don Rodrigo marques de Siete iglesias, y aunque a el no le tocava porque era mui noble y limpio en sangre, hizo tantos esfuerzos que se vencio esta ruin y falsa opinion, y Don Phelipe se puso el havito; y despues lo mato desdichadamente en Madrid en la calle de los preçiados Don Luis Quixada paje del almirante.

10a. A tres condes notaron antiguamente en Castilla de covardes, al de Ossorno

Don Gabriel que dejo al Marques de Santillana su primo en la batalla de Torote; y al de Castañeda que siendo Capitan General de la frontera se porto floxamente con los moros, y al de Miranda que en la segunda batalla de Olmedo desamparo al Rei Don Enrrique. Dizenlo asi los libros y lo que permite una historia, tambien lo sufrira una marjen.

12ª. Este fue un cavallero de buena graçia y que andava entonzes entre los grandes a la sombra du su liberalidad y grandeza; y en los tiempos de Phelipe 2º ubo muchos que se aiudaron de la magnificencia de los grandes mui generosos, pero ya el donaire es poco y no ai quien le pague.

13ª. Esta es la casa de Poça que despues de haver entrado en la varonia de Cabra y Cordova volvio segunda vez a hembra y caso con el varon de Rojas señor de Monzon y Savia, nieto de el almirante; la familia es mui illustre y antigua, y como todos an sido hombres de estima y garuo, el provincial quiso que fuese vanidad y no razon y decir que en su principio fueron boticarios; es un badulaque mui neçio y sin fundamento ninguno.

14ª. Andres de Cabrera fue valido y mayordomo de Enrrique quarto; y por el servicio que hizo a los Reyes Catolicos en el principio de su reinado, de entregalles los thesoros que dejo aquel Principe, le dieron el estado de *Moia* con titulo de Marques, y el de Chinchon para su hijo segundo, que adelante le travo de Conde; y lo que dize esta copla es todo falso pero estableçido con duro y desdichado credito y la verdad es esta : Pero Lopez de Madrid su padre fue natural de esta villa de el apellido de *Gibaja*, noble antiguo limpio en ella; y haviendo hecho una travesura de mozo por esconderse a los enemigos que le buscaban para matalle, se fue a vivir a Cuenca, y se llamo el de Madrid; con este nombre estava infamado; y el gran lugar que alcanço con los reies, y que por bentura no sabria templalle, le dio tantos emulos que derramaron de el tan cruda voz, como aun oy injustamente se oie; y quando no huviera las grandes probanzas que estos cavalleros hizieron, quando la iglesia de Toledo resistio el arzedianato a don Fernando de Mendoza, y el rejente Figueroa se opuso a los habitos, en que los nietos de Andres Cabrera salieron vencedores. Bastava para seguridad entera de su buena y clara opinion, que los dos mas ilustres vezinos que tenia que eran los Marqueses de Villena y de Cañete personas tan emparentadas y generosas de Castilla, el primero caso con su nieta y el 2º con su hija; y no se yo que aia en España verdad (mas) cierta y pura que el ser *Andres de Cabrera* hijo dalgo, y limpio, y del linaje ya referido...... madre de aquella esclareçida familia de que el tomo el apellido. Pero el daño no le ocas....... cavallero que fue mui excelente y de grandes partes y virtudes sino el haver consecutivamente....... dos de Felipe 2º, los condes de Chinchon padre y aguelo de el que oy vive ;....... aspera y desabrida sin gentileza en la condicion y el trato, llamo esta mentirosa venganza contra ellos, que no la a desaiudado el que aora se conoçe, mui poco mereçedor de esta defensa ni

de que la haga el que se ocupa en ello, pero pendiendo de esta verdad tantos hombres grandes y que los busco un tiempo todo el mundo por parientes, tirano es el que no la descubre y publica. Y esta fue la queja y la ira de el Cardenal D. Franco. de Mendoza, nieto de el marques de Moia, que siendo tan averiguada la noble calidad de aquel aguelo suio, y tenida con instrumentos tan fieles y tantos, jamas Castilla a querido desbrabar la aprehension injusta y fiera con esta casa; quando se hallava tan enseñada a enbozar y esconder tantas llagas como el descubre en tantos linajes como refiere, que por escrivillo con pluma enojada y offendida deve ser perdonado, pero no creido.

15a. Estos son los Sres. de Saldañuela, y el *Ossorio* que tienen es de lo mas illustre de este linaje : la varonia es Velasco de un hijo natural del Condestable don Bernardino emparento con los nietos de el obispo don Pablo, que es lo que flecha la trova; y de este fue hija doña Isabel, dama tan celebrada en los primeros años y amores de Phelipe 2o, siendo Principe, y a quien dio zedula de esposo, despues de viudo de la Prinçesa doña *Maria*, madre de el Principe don Carlos, y estando ya recojida traia en los reposteros este mote : *Es imposible y forzoso.* I leiendole don Diego de Mendoza que havia sido su galan en palaçio le escrivio esta copla :

Es imposible casarse
Vuesa merced con su Alteza :
y forzoso el cavalgarse
so pena de ser simpleza.

16a. El linaje de Llanos en las Asturias de Obiedo es noble, pero este frai Diego era de condicion tan dura, que establecio la primer crudeza de los oidores de Valladolid. *Gil* de Vivero fue hijo de Alonso de Vivero contador maior, criado infiel al Condestable don Alvaro de Luna a quien mato viernes sancto en Burgos, echandole por las bentanas a la calle : y este fue el mayor cargo que despues se le hizo en su prision al maestre.

17a. Ya se ha referido que el linaje de los Francos es antiguo y noble en Valladolid; juntose con los descendientes de el obispo D. Pablo; y el que escrivio las coplas dio en offenderse de que los reies catholicos le encargasen la embajada de Francia, y siempre se embaraza en aquella nariz.

18a. Don Rodrigo de Villandrando primer Conde de Rivadeo, fue en Valladolid un hidalgo muy antiguo por la sangre, y por la persona cavallero tan valeroso que despues de haver hecho muchas azañas en Francia y casadose en ella con una Dama de la casa real de Borbon en quien tuvo a la Condesa prima. de Coruña, vino a Castilla y sirvio con gran lealtad al rey Don Juan el 2o que le dio el titulo y la preheminencia de comer con los reies aquel dia, porque en el mismo le defendio en Toledo en el hospital de S. Lazaro extra muros de la çiudad, de la violencia y atrevimiento del infante de Aragon Don

Enrrique; y deçir esta copla que Don Rodrigo fue villano es tan loca mentira como otras que refiere.

19ª. Don Beltran de la Cueva, primer Duque de Alburquerque, fue un Cavallero de mucho garvo en la persona, de antigua nobleza y de moderada fortuna, y quando el Rei D. Enrrique el 4º enpezo a desconfiar y cansarse del Maestre Don Juan Pacheco, su gran perseguidor y privado, en emulacion suia admitio por valido a este cavallero, y como aquel Principe fue de tan poco valor, y tan indiciado de impotente por no tener hijos en la Reina Doña Ioana su segunda muger, dizen que permitio que se la galantease a todo peligro Don Beltran, de cuia travesura nacio la Beltraneja; verdad que la acredito la justicia o la fuerza de los Reies Catholicos, que la excluieron y echaron de la esperanza y herencia de estos reinos. Hizo Don Enrrique a Don Beltran Conde de Ledesma y maestre de Santiago, y porque dejase esta dignidad, le dio el ducado de Alburquerque y casole con hija menor del segundo marques de Santillana, primer duque de el Infantado, con que se entendera toda la enemistad de la copla.

20ª. Quiere deçir en esto que tambien don Beltran quiso hazer esa niñeria con el infante D. Alonso, hermano de el Rei Enrrique 4º.

21ª. Estos Vlloas descienden de el Dor. Juan Alonso de Toro, que fue de el Consejo de los Reies Don Enrrique 3º. y Don Juan el 2º, persona mui estimada en aquellos tiempos; el linaje es muy antiguo y noble en Galicia, y Juan de Vlloa que llamaron el trasquilado, y fue Contador maior de el Rey Don Enrrique 4º, procedio deslealmente con aquel Principe, y a los catolicos ofendio mucho en el prinçipio de su Reinado, (si)guiendo a don Alonso Rey de Portugal, y entregandole la ciudad de Toro : pero despues hizo en Castilla muchos servicios y los reies le honrraron con merçedes mui grandes.

22ª. Esta es una locura que solo se hiziera maior con defender a la casa de el Duque de Alva de este desatino; que este es de los mas castizos linajes de el Reino, y tan esclareçido y grande, que en tiempo de el Rei Don Pedro tenian todas las dignidades de capilla el arzobispado de Toledo Don Basco (?) el maestrazgo de Santiago Don Garzi Alvarez, la maiordomia mayor Don Gutierre, y aunque el origen le trahen de los emperadores de Constantinopla, es lo cierto que descienden de Don *Estevan Illañ*, aquel gran cavallero que esta pintado en la bobeda del trascoro de la iglesia mayor de Toledo, cuia casa posee oi el conde de Orgaz (los Sres. de Higares... en esta casa en... gallineria) [1] que es de lo mas lustroso de esta familia y fue su descendiente : y asi esta es una fabula tan sin fundamento alguno que sola esta ofensa podria recevir la casa del Duque de Alva que es defendella de esta calunnia. Pero si

1. Les mots entre parenthèses sont en marge dans le ms.

todavia haze ruido el consonante *De Val de Corneja* : este estado se dio a Garci Alvarez de Toledo, apellido generoso antiguo y grande, y les quedo originario en aquella ciudad en Gudieles y Palomeques, poblado de muchos maestres de Santiago, Arzobispos de Toledo; y Don Gutierre el postrero que lo fue de este linaje compro el estado para su sobrino Hernan Alvarez, a quien Don Juan el 2º dio titulo de Conde de Alva de Tormes........ esclarescido capitan y casado con hija de..

*
* *

Un autre commentaire accompagne une copie des *Coplas* qui se trouve à Madrid à la bibliothèque de la Real Academia de la Historia (Est. 20, gr. 7, nº 92), copie faite en 1797 sur un manuscrit du marquis de la Romana; c'est le suivant.

APUNTAMIENTOS BORRAGEADOS POR D. VICENTE JOAQUIN NOGUERA, MARQUES DE CACERES, BARON VIUDO DE ANTELLA, É INDIVIDUO DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, PARA FACILITARSE A SI MISMO LA INTELIGENCIA DE LAS *COPLAS DEL PROVINCIAL.*

Carecia del conocimiento de las Coplas del Provincial y de su Autor, hasta que mi amistad con el difunto Capitan General de los Reales Exercitos, el benemerito de la Patria y de las Letras Señor Marqués de la Romana, me facilitó la copia de que es un fiel trasunto la que tengo el honor de acompañar. Nunca me dijo sino que era copia de la que él habia adquirido para su Biblioteca, sin añadirme de donde las habia habido : y algunos años despues de su muerte, el Presbitero D. Pedro Carrasco dependiente suyo y que le cuidaba de aquella, me preguntó si yo conservaba la consabida copia, porque debia ya mirarse como original, pues que con las muchas desventuras que habia sufrido la Biblioteca de aquel Señor Marqués, estaba persuadido de que hábia dejado de existir en ella el Manuscrito, digamoslo asi, original. Mas en todo caso se hallará en Palma de Mallorca a donde tengo entendido que se trasladó y permanece aquella selecta y numerosa Biblioteca.

El Señor Salazar y Castro en sus advertencias hist., fol. 157, nº 144, da por autor de esta caustica sátira de la corte de Enrique 4º. de Castilla y Leon á Alonso de Palencia autor de las dos Crónicas castellana y latina de Enrique 4º, y de otras obras que acreditan su sutileza y gran literatura suya. Y aunque

en alguna ocasion he oido atribuirlas á Rodrigo Cota, non sé con que fundamento ni probabilidad.

Escribieronse las *Coplas del Provincial* en el intermedio de los años de 1465 hasta el de 1474, ultimo de Enrique 4º que finó en 12 de Dic^e de él. Porque en la copla 4, habla a Fr. Duque de Alburquerque, que no pudo ser otro en el Reynado de Enrique 4º, sino el famoso D^n. Beltran de la Cueva, el cual obtubo del Rey este titulo en 1465.

En la copla 5. llama Conde sin Condado á D. Miguel Lucas, y me parece que lo que en esta y en la otra copla maldice de él, no se contradice con lo que Mosen Diego de Valera habla de los principios de este Caballero, en el Capº 13 y otros de su Cronica. Le llama Conde sin Condado, porque aunque el Rey al tiempo de nombrarle Condestable le dió las villas de Agreda, Vozmediano y Veratoñ, estas se le resistieron á ser enajenadas de la Corona, segun Ferreras, á la pag^a. 48. Y vease á Palencia cap. 23. 41. y 43. Este D^n. Miguel Lucas murió en 22 de Mzo año 1473; y este puede ser un argumento de que las *Coplas del Provincial* se escribieron antes de su muerte.

La dama cortesana de quien habla la copla 128 puede ser D^a. Catalina de Sandoval, dama que fue de Enrique 4º y a quien este rey recluyó é hizo Abadesa de S^n. Pedro de las Dueñas por los amores de Alonso de Cordoua. Vease á Ferreras año 1459, pag^a. 59. Y de aqui se infiere que el Poeta junta y recuerda sucesos acaecidos antes de la epoca en que escribia siempre que le venia á cuento para desahogar la hiel de su sátira.

Tambien reproduce á unos mismos sugetos en coplas diferentes, tomandolos y dejandolos y emprendiendolos de nuevo, por ejemplo :

En la copla 3 emprende al Rey don Enrique y lo vuelve á emprender en las 53 y 54.

En las coplas 5 y 6 habla de D^n . Miguel Lucas y vuelve á hablar de él en las 90 y 91.

De D^n. Beltran de la Cueva habla en la copla 4 y vuelve a roërle los huesos en las 9, 10 y 11 .

En la copla 14, habla del Conde de Rivadeo D^n. Rodrigo Villandrando de quien habla Pulgar en sus Claros Varones titº. 7 y dice que fue hijo de un escudero fijodalgo de Valladolid.

Para la inteligencia de las coplas 92 y 93 parece conducir la epistola 9 del Bachiller Ciudad Real y lo que dice el llamado Tizon de España en su principio con remision al Mobiliario del Conde Cardenal D^n. Pedro de Barcelos, á saber : que en tiempo del Rey D^n Alonso 6º. que ganó á Toledo y despues de ganado se convirtió Fernando Alonso de Toledo, de quien descienden muchas casas ilustres de Portugal y de Castilla.

En las coplas 57, 58, 59 y 60, parece satirizarse al Prior de S^n. Juan D^n. Juan de Valenzuela, segun la Crónica de Palencia al capº. 29 y otros. Del

mismo Valenzuela habla en las coplas 38 y 39, porque el Valenzuela fue hijo de un platero. Vease al Padre Sarmiento a lo último de sus Memorias para la Poësia Española en la interpretacion de una copla de Mingo Revulgo sobre la voz Cristoval.

En la copla 17 parece hablar del Rey D^{n}. Enrique; en la copla 34 de D^{n}. Alonso de Aguilar.

En las que habla de D^{n}. Pedro Giron, vease la Crónica de Palencia al cap^{o}. 80, y en las de D^{n}. Alonso de Aguilar al mismo en el cap^{o}. 72 y el mismo cap^{o}. para las en que habla de D^{n}. Miguel Lucas.

En las coplas 42, 43 y 44, habla de Diego Arias Contador Mayor; vease Palencia al cap^{o}. 35 y a Colmenares en varias partes de su historia de Segovia.

En las coplas 18 y 19, habla de S^{n}. Pedro Manrique de Sandoval, Conde de Treviño, cuya madre fue hija de D^{n}. Diego Gomez de Sandoval y no tuvo muy buena fama : vease Palencia capítulo 46. Casó con D^{a}. Guiomar de Castro favorita del Rey : Palencia al cap^{o}. 42 y 63.

Parece tener enlace estas coplas con las 132, 133, y para su inteligencia vease á Palencia, cap. 42, 57, y 63, y la Historia de la Casa de Lara de Salazar, al L^{o} 8, f° 103 y 141.

Los nombres diferentes de Guiomar y Violante parece atribuirlos el Poëta á una misma persona aunque enteramente diversas, pues se sabe que Guiomar es diminutivo de Margarita, y Violante de otra de las antiguas Yolandis, etc.

Las coplas 130 y 131 pueden ilustrarse con el cap^{o}. 42 y 62 de Palencia, endonde dice las tomas de las doncellas contra su voluntad, etc.

Disimulense al afinador de estos apuntamientos las inecsactitudes que en ellos se encontraran por la priesa con que fueron escritos, hurtando el tiempo á asuntos muy interesantes, de sus destinos y del bien publico, en que á la sazon se hallaba empleado.

II. Les attributions.

Les *Coplas del Provincial* ont été attribuées à Fernando del Pulgar, à Alonso de Palencia, à Rodrigo de Cota, à Anton de Montoro. On verra plus loin qu'un cinquième nom doit être ajouté à ceux-ci. Nous n'avons pas à exposer actuellement les motifs qui pourraient faire écarter telle ou telle de ces attributions : nous désirons nous borner à une simple remarque. M. Menéndez y Pelayo, au tome VI de son *Antología de poetas*

líricos castellanos, dit que « á juzgar por el tosco artificio y ruin estilo de las *Coplas del Provincial*, el último poeta á quien sentiríamos tentación de atribuírselas sería el autor del delicadísimo *Diálogo entre el amor y un viejo* » (p. XI). Assurément il serait difficile d'imaginer un contraste plus grand; mais Cota n'a pas écrit que le *Diálogo* : il est également l'auteur d'une composition satirique publiée ici même il y a quelques années (*Rev. hisp.*, I, pp. 69-72), et que connaît bien l'auteur de l'*Antología* (VI, p. CCCLXXVIII).

Les deux pièces sont, sans aucun doute, de la même époque : les *Coplas del Provincial* furent écrites entre 1465 et 1474, et la composition en question, sorte d'épithalame burlesque, peu après 1472. Cette poésie est faite contre le *contador mayor* des rois catholiques, Diego Arias de Avila, qui avait marié un de ses fils ou de ses neveux à une parente du cardinal Pero Gonçalez de Mendoça, et avait invité à la noce, célébrée à Ségovie, tous ses *deudos*..., tous sauf Cota qui s'en venge de la belle manière. Bien entendu il traite Diego Arias de juif, ce qui était vrai assurément, mais ce qui ne l'était pas moins pour Cota lui-même que pour Arias; ces choses-là sont de tous les temps et de tous les pays. Dans les *Coplas del Provincial* nous retrouvons cette même accusation (*copla* 42 : *A ti fray Diego Arias puto — que eres y fuiste judio*...). La parente du cardinal Mendoça, dont le mariage eut lieu à Ségovie, se nomme Aldonça dans l'épithalame (22, 23, 40, 53). Peut-on l'identifier avec une des trois femmes de ce nom citées dans les *Coplas del Provincial* (13, 61, 148)? Tant que l'on ne connaîtra pas le nom du mari, il serait téméraire de l'affirmer; mais ce qui semble probable, c'est que les *coplas* 95 et 96 font bien allusion à la noce de Ségovie qui avait mécontenté Cota. Il y a enfin une analogie assez curieuse entre la strophe 6 de l'épithalame (...*Duelo bino en don Abrahan*) et la *copla* 48 (*Trovador era don Duelo... y don Habraan su abuelo*...).

Ce qui précède suffit-il pour légitimer une attribution? Assurément non : les rapprochements analogues peuvent parfois être

le point initial d'une recherche, mais ne sauraient, à eux seuls, rien établir. La question reste donc entière, et nous avons simplement voulu indiquer que l'attribution à Cota ne semble pas, au premier abord, aussi « capricieuse » que paraît le croire M. Menéndez y Pelayo (VI, p. CCCLXXVI).

III. Le *PROVINCIAL SEGUNDO*.

Sous le règne de Charles-Quint fut composée une satire analogue : le premier des deux commentaires publiés ci-dessus la mentionne en lui donnant le titre de *Provincial segundo*, et en l'attribuant à don Diego de Acuña, « caballero mozo y vano ». Adolfo de Castro (*loc. cit.*), reproduit ce passage du commentateur, et M. Menéndez y Pelayo signale à son tour cette imitation (*Antología*, VI, p. x), en l'attribuant (par erreur, croyons-nous) à don Diego de Acevedo, et en ajoutant qu'il la croit perdue, ou à peu près. Nous en avons trouvé une copie presque intacte dans le manuscrit 354 du fonds espagnol de la Bibliothèque Nationale de Paris. D'après ce manuscrit, Acuña serait l'auteur non de l'imitation, mais des véritables *Coplas del Provincial*.

LA SATIRA DEL PROVINÇIAL CUIO PRIMER AUTOR DIÇEN SER DON M... DE ACUÑA EN EL TIEMPO DEL REY DON ENRRIQUE EL QUARTO Y DESPUES PROSEGUIDA EN TIEMPO DEL EMPERADOR CARLOS QUINTO.

1. Un provincial es venido
a esta corte real
de nuevos motes vestido
ganosso de deçir mal.

2. Y con sus dichos se atreve
sino que penen a el
si de diez tiros los nueve
no diere en medio del fiel.

3. Y por no pagar escote
se volverá sin cuidado
abiendo primero dado
a cada fraile su mote.

AL REY DON ENRRIQUE

4. A frai capitan maior
don Enrrique de Castilla

a como vale el ardor
que traeis en vuestra silla.

RESPONDE

5. A frai Herrera y Cabrera
y Gonçalo de Leon
y a frai duque de Alburquerque
ques el maior garañon.

AL DE ALBURQUERQUE

6. A frai duque de la Cueva
villano, si, boto a Dios,
vistes que cossa tan buena
llamarme vos a mi vos.
7. Un duque de aier naçido
y entre el estiercol hallado
que a hoder y ser hodido
ganó todo su ducado.

AL DE CHINCHON.

8. A frai conde de Chinchon
gran hodre lleno de viento
al provincial y combento
mofan de tu presuncion.
9. Y diçe su reverencia
quando está mas sin passion
que le pareçes riñon
so cargo de su conciencia.

AL DE PUÑON ROSTRO

10. A ti don frai Arias puto
queres y fuiste judio
contigo no me disputo
que tienes gran señorio.
11. Aguila, castillo y cruz
yo no sé de donde te viene
pues que tu pija capuz
no lo tuvo ni lo tiene.

RESPONDE

12. El aguila es de San Juan
y el castillo de Emaus
la cruz do pusse a Jesus
quando alli fui capitan.

AL PRIMER MARQUES DE MOIA

13. A ti padre frai Andr(es)
que te llamas de Cabre...
por quien dijo el de la...
ojos de cabra teneis.
14. Tu padre bien sé quie(n es)
Pedro Lopez de madr(e)
en Cuenca rauid daui...
arrendador malar...
15. Garçia Franco de Me...
y Alvaro de Seque...
haçen deste reino tir...
por muy çeviles mane(ras).
16. Pues reniego salvon(or)
del reino puto mun...
do va tal embajad(or)
y queda tal secret...

A DON PEDRO PIMENTEL

17. A frai Pedro Piment(el)
cañuto de meleçin(a)
tan mohino que amoh(ina)
a quantos tratan con (el).
18. Es como aca rijo so...
es en orina mal mad...
que tiene tanta.........
que..................
19. ....
....
el Provincial no sé como
(ha s)avido la verdad.
20. (Y) dice que del privar
(e)l esta bien ynformado
...es do llego el malogrado
(nu)nca vos podreis llegar.

AL DE OÑATE

21. (Frai) conde cossa es notoria
(qu)e te comes de polilla

(si)endo mas viejo en Castilla
(qu)e rregidor de Segovia.

22. . . . no quisiera deçillo
. . . o manda el Provincial
. . . e todos en general
. . . l)lamen conde de anillo.

AL DE UREÑA

23. (A t)i frai que esfórçado
(m)ui ganosso de vivir
(a co)mo vale el huir
(a ca)vallo y bien armado.

24. (Qu)e segun diçe Gilete
(qu)e nunca supo mentir
(de) su vida vio ginete
(co)n tan buen aire partir.

AL DE ASTORGA

25. (A) frai marques Tinajon
(q)ue te acoçea la cabra
(s)i ossas ablar palabra
(n)o te dejara Carion.

RESPONDE

26. (Pr)ovincial yo que aré
. . . es en todo vizcaina
(es)ta siempre tan mohina
. . . . el pie.

27. . . . . io
. . . .
. . . .
. . . .

28. Asi vea de ti goço
obispo talle de cuero
que te vi siendo mas moço
oficial de alcatifero.

A DON ALVARO DE MONTILLA

29. Deo graçias. Quien esta ay
de aqui somos de la villa
deçis que se pare ai
don frai Alvaro Montilla.

RESPONDE

30. No podeis estar con el
porque esta rromadiçado
que de reçien baptiçado
aun el agua corre del.

A DON JUAN DE ESTUÑIGA

31. Juan Estuñiga es venido
aquese fraile perverso
jugador y del partido
que no niega ser converso.

32. Pues mereçe ser de grados,
frailes, dalde la corona
ques gran mussico en los dados
gran ladron por su persona.

33. A frai conde sin condado
condestable sin provecho
deçid como vale el pecho
de ser villano provado.

RESPONDE

34. A hoder y ser hodido
y poder canoniçar
y que aunque sea savido
no me puedan avisar.

AL DE POÇA

35. Al de Rojas cuia escauia
conoçeisle, deçi, hermanos?
Respondio un fraile con ravia
hombre es de buena lavia
sino que no tiene manos.

36. Padre(de) hijos loçanos
alfaqui y boticario,
denuesto de castellanos,
y despues por puntos llanos
gallo puesto en campanario.

AL CONDE DE RIBADEO

37. A frai conde y no de veras
que de Villandrando es nombre,

paga, paga las monedas
foreras sin que te asombre.

38. Que me dijo una tu tia
que lo diga y no lo calle
questando en Fuenteravia
hiçiste bodas con Balle.

A DON ALONSSO DE AGUILAR

39. El Aguilar sin reproche
es un gran cuero sin mal
San Martin y Madrigal
duermen con el cada noche.

40. Para tener atavales
es letrado entre cien mil
bachiller en Villahumbrales
licenciado en Beçerril.

AL MARQUES DE VILLAFRANCA

41. A ti frai necio marques
que esto......soldado
porque andais enamorado
pues namorar no podeis?

RESPONDE

42. Yo no lo ago por mal
que ando al hiio de la gente
y pues peco de ynoçente
no me culpes, provinçial.

A DOÑA MARIA DE MENDOÇA

43. A ti la fraila Maria
que fuiste muger de aquel
que con la tinta y papel
alcanço la señoria.

44. Agasme tanto plaçer
que me saques desta duda
qual es el mejor hoder
de cassada o de viuda.

AL CONDE DE MIRANDA

45. A ti frai conde mal echo
que esto de mona bermeja
la condessa se nos queja
queres hombre sin provecho.

46. Y vista su peticion
el provincial da sentencia
que te salve tu ynocencia
pues tiene justa peticion.

AL DUQUE DE ALBURQUERQUE

47. A ti fraile cascorvillo
renegador de quaresma
que te dieron a Ledesma
por labrar en bal hondillo.

48. Y es publica voz y fama
que odes personas tres
a tu amo y a tu ama
y a la hija del marques.

AL COMENDADOR FRANCO

49. En el combento maior
en la mesa magistral
el franco comendador
a caussado mucho mal.

50. Que de cuernos no podia
levantarse que no via
y a grandes voçes deçia
« valedme, Juan de Segovia ».

A JUAN DE SEGOVIA

51. De ti, frai Juan de Segovia
e oido no se que
que tu muger fue la novia
y el novio Davi Moise.

52. Por esso, mi buen hermano,
consolad vuestro dolor
como hiço el ravi honrrado
Franco comendador.

A DON DIEGO DE ACUÑA

53. A ti frai Diego de Acuña
queres medico bachiller

que puedes mui bien haçer
el testamento en la uña.

54. Eres chico y mal dispuesto
tienes paso de atambor
fuerate mucho mejor
que tuvieras otro jesto.

A HERNANDO DE SILVA

55. A frai Hernando ques del
grande hodre lleno de viento
dexo ya nuestro combento
por ser fraile de un burdel.

56. No se puede defender
en echando el ençerado
cornudo y apaleado
por mano de su muger.

A GONÇALO MEXIA

57. Tu, frai Gonçalo Mejia
porque comes tanto a..
porque essotro de la oj...
en mi nombre espera y fia.

58. Diçiendo que e de ben(ir)
a dalle la absoluç(ion)
mas debeisle de deci(r)
que antes tomo de huir
de la santa ynquisi(cion)

A DON ALVARO DE MONTI(LLA)

59. Ques de vos, don fr(ai) Montilla
que no deçis vuestro nom(bre)
que os tienen en la vil(la)
por mandil y no por ho(mbre).

60. Trovador era don Duelo
de alla de parte su abu(ela)
que don Barrocho su abu(elo)
hiço coplas en caçue(la).

AL PRIOR DE SAN JUAN

61. Provincial, quejas te da(n)
de un hombre tan dessa(brido)
como al prior de San J(uan)
as de poner en olvi(do).

A JUAN YÑIGUEZ

62. Juan Yñiguez de Gra...
os libre su cortesi(a)
segun diçe el provinç(ial)
que tres coplas os em(bia).

63. Llenas, cargadas de po(dre)
cubiertas de gerga i...
no tiene mas bino un h(odre)
quel las tienen de anap...

A JUAN VAZQUEZ DE A.....

64. A Juan Vazquez de A...
dime quando as de aca(bar)
que de hablar y neçear
(j)amas descanssas una ora.

65. (B)ien aia vientre de madre
(d)onde fraile te engendraste
(p)ues tan al propio sacaste
...l)a lança de tu padre.

(OT)RA A DON PEDRO PIMENTEL

66. (A)ti, frai Pedro Colmillo
(d)el combento buen hermano
(s)ino me van a la mano
(n)o dejare de deçillo.

67. ...es tanta tu miseria
(q)ue no osso començar
(a)ntes lo quiero dejar
que meterme en la materia.

(O)TRA A DON GONÇALO MEJIA

68. (A) frai Gonçalo Mejia
(q)ue tienes dolor de madre
(s)i tarda en morir tu padre
(g)uai del triste que te fia.

RESPONDE

69. (Pr)ovinçial y el que a fiado
(d)e çierto el pagara

(p)orquel triste no saldra
(c)on que erede de empeñado.

(A) DON FADRIQUE ENRRIQUEZ

70. (A) frai Fadrique Pachon
(n)o piensses que te e olvidado
(q)uel provinçial a mandado
(qu)entres en la religion.
71. (Es) tanta tu discrecion
(q)ue suplira otros defetos
(p)ues donde huviere discretos
...iendo mui gentil raçon.

(A) DON DIEGO SARMIENTO

72. (A) ti, frai Diego Sarmiento
(q)ueres gozque enemistado
(e)l provinçial te a podado
delante todo el combento.
73. A bragueta de tudesco
a tablilla de meson
grande para quesso fresco
chico para requeson.

A DON SANCHO DE VELASCO

74. A don Sancho mal aria
quien te desea ver sano
pues vas a la puteria
con tus quartos en la mano.
75. Preciaste de mal christiano
maguer queres raviseco
y estas tal que pones asco
a todo el genero humano.

A DON JORGE DE PORTUGAL

76. A don Jorge ten paçiençia
cuchillo de melonero
que aunque te sobre el dinero
faltate ya la potençia.
77. En combento se a tratado
yo mesmo lo oi deçir
que estas ya predestinado
por hombre de mal vivir.

A DON ALONSSO DE SILVA

78. Frai Alonsso el escofiado
dime porque no te mueres
que disfamas mill mugeres
y ninguna as allegado.
79. Assi me perdone Dios
que a tanto queres galan
queres Juan desespera en Dios
o as ydo a la Fuenjordan.

A DON RODRIGO NIÑO

80. Tente, tente, frai Rodrigo,
fraile pobre y inoçente
quel provincial no consiente
que te quedes sin castigo.
81. En conbento se a ablado
que te digan por abiso
que quedes neçio preçiso
y asi lo dejo firmado.

A DON JUAN NIÑO

82. A ti frai Juan, y que Juan!
gran machaço de litera
el provinçial no quissiera
ponerte en tan grande afan.
83. Per(o) a bisto tu persona
y tu cuerpo tan bestial
que te a mandado echar
como bestia a la atahona.

AL MERINO MAYOR

84. A frai Hernando, animal
malino maior llamado,
grandes quejas nos a dado
de ti nuestro provincial.
85. Y por tu persona sola
hasta mejor remediar
te an mandado castigar
como bestia por la cola.

A DON MARTIN ENRRIQUEZ,
HIJO DEL MARQUES
DE ALCAÑICES

86. A ti frai Martin ponpilla
melindre de valençiano
todos en aquesta villa
te tienen por loco y vano.
87. Y doña Ana de Quiñones
se a quejado al provinçial
que por no tener caudal
le dejaste entre renglones.

OTRA AL MESMO

88. Haçendilla de alquitar
maestro real de persona
no se pasa que se entona
quien no se deve entonar.
89. Tanto para tantear
propio juez de abiones
y bueno para juzgar
con vos a pares y nones.

A JUAN DE LA AIA

90. A ti, frai Juan de la Aia
regidor de añidedura
para ques tanta locura
pues dijiste « baia, baia » ?
91. Vuestro abuelo fue Lorenço
vuestro padre cambiador;
pues questo es assi, señor,
porque haçeis del cavallero?

A HERNANDO DE LA AIA

92. Frai Hernando cavallero,
nieto del gran Gedeon,
ques de la fragua y carbon
de tu buen padre el platero?
93. Que fue de tanta erramienta
tanta tenaça y martillo,
provinçial, no se deçillo,
no me pidais tanta quenta.

A FRANCISCO DE PAREDES

94. Frai Francisco de Paredes,
tratase mui sin disputa
que de hi de ruin o de puta
tu mui bien llamarte puedes.
95. ...a quedado una ystoria
...a aver sido comprada
que mereçe ser cagada
la tu carta ejecutoria.
96. A ti frai rico de canas
al combento buen hermano
deja, deja a las ufanas
de las cassas de Arellano.
97. Una querella me vino
y no mas lejos que aier
que te odió a tu muger
aquese fraile malino.

A DON DIEGO DE MENDOÇA

98. A ti frai Juan Garçi Torres
comendador en los aires
a como das los donaires
que diçes a los señores?

RESPUESTA

99. A frai comer y beber
que me dan por bien deçir
y tan señor puede ser
que tambien de de bestir.

AL SECRETARIO COBOS

100. A ti, frai cuco machuelo
marido de la Cutiña
otro bendimio tu viña
en agraz sitado majuelo.
101. Y despues viniste tu
al bendimiar de la huba
y allaste rota la cuba
y por tapon una cu.

A DON PEDRO SARMIENTO

102. A ti, frai Pedro Sarmiento,
quita malora el bonete
quel provincial te promete
de darte por uno ciento.
103. No te muestres soberano
que por Dios y por su cruz
que diçen que viste luz
por el ojo de tu hermano.
104. A ti frai Diego Vicente
que tienes color de loro
di quien te puso en la frente
las mesmas armas del toro?
105. Mi fee, hermano, mi muger
ques de condiçion tan fuerte
que por tomarse a plaçer
me trata de aquesta suerte.

A DOÑA JUANA SARAVIA

106. A ti, frai Juana Saravia,
muger de Franco Garçia
a como vale la ravia
que tienes por ydalguia?
107. A tres honças de albaialde
asentado sobre pez
que pone la del alcalde
Pedro Alvarez el juez.
108. A fraila doña Maria
como pareçes al padre
bendita sea la madre
que tales hijas paria.
109. Que desde uno hasta çiento
nunca su cuerpo nego
para cumplir con el cuento
que de su madre eredo.
110. Hermossa dama de Greçia
desonrra de Sandoval
quien creiere al provincial
no dira por vos Lucreçia.
111. Que fueron tales tus echos
que jamas volviste espaldas,
porque alçandote las faldas
aguardavas con los pechos.
112. Hermossa y mal retocada
muger de sano consejo
a como es el ser casada
moça con hombre tan viejo?
113. A frai dos veçes al año
respondio padre y señor
y estas por fuerça o engaño
ganadas por mi sudor.
114. (A ti) monja barahona
a como vale el servicio
no digna de sacrificio
que te dan por tu persona?
115. A un padre frai Anton
persona muy eloquente
çamarros de Villalon
cossidos con Benavente.
116. La condessa Garrapata
con su jesto mui cruel
vestido como beata
reçando por un broquel.
117. Diçe que a un fraile no mas
conoçiera por amores
y al de Duero por detras
que le lleva los tenores.
118. A fraile dotor fiscal
agora que viene el rey
a mandado el provincial
que vos salgais con la lei.
119. Y sea luego a la ora
o que nunca os medre Dios
y que no salgais con tora
pues ella mesma sois vos.

A DOS CAVALLEROS DE TORO
QUE SALIERON DESAFIADOS
Y ALLA SE CONÇERTARON SOLOS

120. El de Ulloa o Valdivieso
frailes cobardes y tristes

de la batalla que hiçistes
a quedado gran proçeso.

121. Por Castilla va y se suena
ser aquessa y no se calla
por quien dijo Juan de Mena
la mas que çevil batalla.

122. Vaiamos, padres, vaiamos
aquella puerta cerrada
donde esta el alcalde Ramos
tenido con una açada.

123. Y sonando estas canciones
y componiendo motetes
y entre puerros y bretones
trespalando villançetes.

124. Do vais, fraile ? Voi camino
a deçir por la obediençia
al padre frai Bernardino
no vuelva mas a Palencia.

125. Pues mira que si te allares
vaias mui bien atacado
quede tantado aprovado
maravilla es si escapares.

126. En este combento estan
dos frailes de buen sosiego
al uno llaman frai Juan
y al otro llaman frai Diego.

127. El uno muestra gran brio
y el otro muestra beldad
el uno muere de frio
y el otro de neçedad.

OTRA AL MERINO MAYOR

128. Aqueste nuestro merino
hombre mui duro de ruego
con la sombra del buen vino
aduermece tras el fuego.

129. Y llega Hernan Çamalla
diçiendo grandes baldones
o bellacos porquerones
llevalde luego a la cama.

AL CONDE DE BENAVENTE

130. A ti frai conde real
gran señor de Benavente
hiçistenos mui gran mal
en venir secretamente.

131. Desonrrais a la abadesa
disfamais a Benavides
y doña Aldonça se mesa
porque sin vella vos ides.

132. A ti, frai cuco mosquete
de jarros comendador
qual es ganançia mejor
ser cornudo o alcaguete ?

133. Que asi me perdone Dios
que no lo digo por salva
mas que de entrambos a dos
tu serviste al duque de Alva.

A PEDRO ALVAREZ DE PALENCIA

134. A fraile que bien se encarta
Per Alvarez de Palencia
a como das la sentençia
del conde de Santa Marta ?

135. A preçio que nunca yeda
a condessa para abrigo
de ymbiarme para seda
y nueve cargas de trigo.

136. A ti frai Gil de Bivero
nariz de pie de perdiz
a como val el dinero
de las mentiras que deçis ?

137. A la fraila de Obellin
ques viuda señalada
y la peso con la fin
del obispo arrebatada.

138. Mostrando ser de ymportançia
allego de tranco en tranco
contando nuevas de Francia
el bueno de Garçi Franco.

139. Ministro mui negro manto

visto por sobrepelliz
porque se que grande espanto
pusso al rey la mi nariz.

140. A ti Franco Alfandari
el rei te embia por estrenas
un buen alcon baari
con que caçes berengenas.

141. Y porque en el erreireas (?)
es un buen pollo judaico
que caça todas raleas
y matalas en ebraico.

142. El de Arebalo es nombrado
por persona muy discreta
cavalgador señalado
en un trillo a la gineta.

143. Provinçial, deçillo puedo
si lo cierto y no lo callo
que le vi andar en Toledo
echando erraj a un cavallo.

A DON JUAN DE BORJA

144. A don Juan de Borja ogero
que mandais, padre ministro ?
Siendo tu cornudo entero
no estas puesto en mi registro.

145. O ministro descortes
porque abeis tan mal ablado
no saveis que a mas de un mes
questoi ya canoniçado ?

146. Vimos en este conclave
a frai Christoval platero
con tenaças sello y llave
de todo falsso minero

147. Y diçiendo provincial
si quereis saver mis mañas
a Jesu en cruz de metal
yo le rai las entrañas.

148. A ti frai Çepeda astuto
en labrar bien a dos haçes
a como vale ser puto
a gran savor de rapaces ?

149. De do me quedo en costunbre
y dello çierto me alavo
que saltandome en la cumbre
se me a passado la lumbre
de la rrija para el ravo.

A HERNANDO DE TOVAR

150. Y mui pobre mas por eso
chufando de ydalguia
y el provinçial le decia
que su padre era confeso.

AL DOTOR CASTRO, NATURAL (?) DE SALAMANCA

151. A fraile dotor de Castro
el ministro dijo aqui
que a allado por el rastro
que se elige por ravi.

152. Y aun me mate un javali
a ques de hijae (?) lo mio
si no os cumple menjui
se que edeis a judio.

A DON PEDRO DE VELASCO

153. Frai mentira ya asco (?)
de la tu verdad tan poca
buen don Pedro de Velasco
que jamas dijo tu boca.

154. V del reino me destierr(o)
por diez años y por mas
si verdad salvo por yerr(o)
dijiste nunca jamas.

155. Deçidme aora mis frailes
quien dio vara a este dino...uo
malogrado cascajero
que assi lo autoriçava.

156. Sobrecosse las sentençias
y pone en ylo los plaços
y rrepulga las audiençias
y haçe botones y laços.

157. A frai Pedro Catarates

mal marido de la tuerta
de los cuernos que barates
çierras con ellos la puerta.

158. Ministros no en buena fee
antes los tengo guardados
quellos me quitan la sed
y me aflojan mis cuidados.

A DON FRANCISCO QUIJADO

159. A ti frai Juan Grumedal
comendador de labrada
mirando aqueste orinal
bien sabras deçir el mal.

160. De frai Francisco Quijado
yo le tengo bien mirado
y deçilde compañero
que hussa tanto el trasero
que pienso questa preñado.

161. A frai Meson Bobadilla
aqui quedareis confuso
que andareis por esta villa
con una rrueca y un uso.

162. Porque a jurado Contreras
a la mui santa cruçada
que nunca en burlas ni en beras
echaste mano a la espada.

163. Frai Pedro Mendez cristiano
ministro quien tal decia
quel un quarto es de marrano
y los tres de sodomia.

164. Un fraile me dijo anoche
el nombre del qual te niego
quen el meson de Pedroche
fuiste novia de don Diego.

165. Tente fraile carbonero
que contigo es el ministro
a buscar en tu registro
quien te saco de pechero.

166. Quita el aguila ymperial
pon por armas un ca(bron)
no tienes otro blason
y essa es tu sangre real.

167. A fraile açañador
bachiller, quien fue tu madre?
que savemos que tu padre
fue un honrrado labrador.

168. Puedes de su condicion
loarte bien con derecho,
que las monedas del pecho
las pagava sin pasion.

169. Yo te juro, Angulo hermano
caray questa (?) de buen mulo
quel provincial mui ufano
a jurado al soberano
de limpiar contigo el culo.

170. Señor por el lo mandar
yo quiero estar a obediençia
mas manda tambien llamar
a Cristoval de Palençia.

A DON JUAN DE BENAVIDES

171. Vos don Juan de Benavides
que veniste aqui a prado,
deçid, asno, do vos ydes
sin que vais enalbardado.

172. Y roseis (?) de vuestro espaçio
y en la mano una linterna
pues saveis mas de taberna
que de cossas de palaçio.

173. Don Alonsso no es de haver
por maliçiosso ni malo
don Jorge en el saver
hijo del conde Gonçalo.

174. Provinçial, assi aias goço
que os pareçe del donçel
ques mas frio que un poço
para enfriar agua en el.

175. Vos decis que maestresala
no tenga Juan ...ivero
mas vale su coçinero
que vos vestido de gala.

176. Ser un moço de espolada
es vuestra honrra y no mengua
mandad enfrenar la lengua
que la traeis desenfrenada.

177. Los huessos de vuestro padre
desde alla os maldiçen fuerte
robastes a vuestra madre
condenado estais a muerte.

178. Vuestra neçedad os llama;
hierros son y grandes males;
nunca mantendreis la fama
del conde Fernan Gonçalez.

A JUAN DE ULLOA

179. A frai Juan de Ullo (*sic*) hermano
hijo del dotor primero
tu padre fue gran genero
con las leies en la mano.

180. Yo te juro al soberano
que aqueste te haçe mengua
de los tres condes (?) villanos
y del otro todo lengua.

AL CONDE DE TREVIÑO

181. A ti frai Treviño conde
Manrrique de Sandoval
la verdad nunca se asconde
bien la save el provincial.

182. Maguer que no se desdeña
que pagueis bien el escote
hijo de la casta dueña
no os podran poner por mote.

A ALVAR GOMEZ DE CASTRO

183. Vengamos a poner cobra
en Alvar Gomez de Castro
quel ministro le da (?) en rastro
queda de contino a logra (?)

184. Y tras un su paramento
fue alla a la carta quenta
que ganava y mal contento
por çiento çiento y çinquenta.

A LUIS GOMEZ MALVENDA

185. Deçid Luis Gomez Malvenda
abeis tomado deleite
en bender cueros de açeite
por acreçentar haçienda.

186. Conprais a dos, daislo a diez
mercader que tal relança
malogrado el Çid Ru (*sic*) Diaz
que asi empleo su lança.

AL MARQUES DE ASTORGA

187. Don Diego Perez Ossorio
fraile de nuestra abadia
diçen que de una judia
deçiende vuestro abolorio.

188. De donde le vino di
ser gran montero en la caça
y caçar con bahari
berengena o calavaça.

AL CONDE DE OÑATE

189. A frai capitan maior
de putas y de rufianes
Gil de Gevara señor
de grandes cuitas y afanes.

190. A como va la miseria
que contigo siempre abia
a preçio de la laçeria
que bendio Juan de la Aia.

191. A ti frai Diego de Blanos
puto malquisto de gente
de linage de marranos
de sangre lluvia doliente.

192. Diras a Juan de Vivero
villano ruin remador
que castigue su trasero
de tanto pijon plumero
como le anda al rededor.

193. A ti frai Barrassa el viejo
diz questas enbalssamado
con la esperma de ballejo

quentre el culo y aparejo
el y otros te an echado.

194. Save questas sentençiado
por boca del provinçial
que as de morir aorcado
del culo con grial.

195. Berdesoto regidor
cara y gesto de mal mulo
cata que quiere el prior
limpiarse contigo el culo.

196. Y diçe Juan de Vivero
un savio y deboto fraile
que te hodiera primero
que te hodiera el pe...aile

197. A doña Ysavel de Estrada
declaráme esta contienda,
pues teneis abierta tienda,
a como os pagais entrada.

198. Vaia vuestra reverençia
a doña Ana Coronel
que a entrado en el burdel
de aquessa noble Valençia.

199. Doña Elvira de Piçarro
la del ojo y rravo puto
porque te quitaste el luto
antes de pasar el año?

200. Por cassar con mi criado
que fue mi paje querido
que en vida de mi marido
le tuve por mi velado.

201. A frai Diego de Salçedo
mochuelo reçio y mui chico
que te vas haçiendo rico
a costa de labradores.

202. Provinçial dalde corona
ques hombre que lo mereçe
gran taur de enquentro a treçe
gran ladron por su persona.

203. Frai melon postrero en cesto
mono viejo y desbardado
dime porque te as cassado
teniendo tan malo el gesto.

204. Dicho me an que tu dinero
te tomo por contrapeso
y que a otro quisso primero
que no a vos, don jimio viejo.

205. Decidme, doña Lucreçia
en el nombre y no la fama
a como vale ser neçia
y fingir mucho de dama.

206. Ama a doña Leonor
que haçe tan bien palaçio
quando esta sola despacio
al paje como al señor.

207. Señora doña Maria
no entreis mas en mi posada
que edeis a judia
aunque andeis mas perfumada.

208. Y tanbien se que teneis
unos humillos de puta
que os haçeis mui disoluta
quando a bistas os poneis.

209. Quien es la dama afeitada
a vos digo frai mortero
es la de montes homero
que anda en vida abalsamada.

210. Valame la trinidad
como no caia en ella
es esta la que desuella
a vuestra paternidad.

211. De vos, doña Catalina,
quiero dar una querella
porque andais como donçella
siendo una vieja malina?

212. No teneis, padre, raçon
pues anda doña Teresa
ques mas ya para la fuesa
mui puesta de perfiçion.

213. Que buscais, deçi, doña Ana,
por aquesta santa audiencia?

Vengo a oir la sentençia
del pleito de doña Juana.

214. Y entretanto que se da
andome por esta corte
por mi plaçer y deporte
deseando moçedad.

215. A vos señora sin (nombre)
por no afrentar al marques
a como vale el (valdres)
a falta de cuerpo de hombre?

216. A doña Ana de Mendoça
que puede deçir asi :
tengo fama de casada,
tal estoi como naçi.

A DOÑA YSAVEL CAMARGO

217. En las cortes se a pedido
que doña Ysavel Camargo
aga luego su descargo
de cuernos de su marido.

218. Y que Elvira de Baçan
no haga secretas bodas
con este prior de Rodas
que se perdera San Juan.

219. Diçenme, doña Leonor,
que doña Ana vuestra hija,
a corrido la sortija
con el nuestro superior.

220. Y don Sancho de Quiñones
a picado en su raçimo
y don Alvaro su primo
rebusca los agraçones.

221. Porque Elvira de Guzman
estando en el monesterio
se salia al çiminterio
a haçer bodas con frai Juan.

222. Porque vuestra reverencia
reservo a mi boluntad
el voto de castidad
por falta de mi dolencia.

223. Quien es la dama que enclava
los ojos y los ponpeo (?)
padres ninguno le peo
pues es hija de una esclava.

224. Su padre fue de gran quenta
obispo de Calaorra
que la dejo libre y orra
con mill ducados de renta.

AL ADELANTADO DE CASTILLA

225. A ti fraile adelantado
que deçiendes de una negra
porque haçes tal peccado
con hermana de tu suegra?

226. No agais, padre, dello estima,
pues el prior de Leon
sin tener dispenssaçion
haçe bodas con su prima.

227. A ti digo, mi compadre,
frai Alonsso de Aguilar,
como te puedes echar
con la hermana de tu madre?

228. Mui bien, padre, aunque es mi [tia
porque nuestro parentesco
es mui nuevo y esta fresco
y biene por bastardia.

229. A ti fraile mal christiano
que dejaste el monesterio
porque haçes adulterio
con la muger de tu hermano?

230. Por hacer generaçion
y no se pierda el linaje
ni se acave ni se abaje
por la falta de varon.

231. Garçia, ques de tu padre?
a quien preguntais por el?
a ti que diçe tu madre?
queres hijo de Joel.

232. Y jura don Juan de Lerma
questando de ti preñada

te rremoço con su esperma
el prior de la (*sic*) Mejorada.

233. Deo graçias, frai Mexia,
porque vas tan en olvido
el capillo mui caido
publicando yproquesia ?

234. Por haver un obispado
ago, padre, el santillo,
aunque despues de alcançado
yo levantare el capillo.

235. Frai Pedro Mendez hermano
hermano de Yeremias
dime tu quanto darias
por un quarto de christiano.

236. Respondio el de llano en llano :
assi goçe de mis dias,
ques cornudo y mal christiano
quien hiço las coplas mias.

A RAFAEL DE ARQUIDE

237. A (ti) frai Franco Ferrer
con todos tus quatro hermanos,
hijos de aquel mercader
que al Redentor dio a beber
vinagre y iel con sus manos.

238. Y a tu hermana doña Juana
puta muger aunque fea
dime tu porque se arrea
en hoder noche y mañana
y esto solo la recrea.

A FRANCISCO DE LA TORRE

239. Frai Francisco majadero
bandurria vieja sin trastes
porque os haçeis cavallero
despues aca que os conastes (?)

240. No lo agais, amor mio,
porque el provincial se corre
que siendo vos de la Torre
agais tan gran desvario.

A PEDRO DE GUAÑIS (?)

241. A frai Pedro de Nonada
maridillo sin carbon
a como vale el fogon
que se vende en tu possada ?

242. A frai don Diego Sarmiento
escudero en Salamanca
a frai ese majadero
del marques de Villafranca

A DON DIEGO DE AÇEVEDO

243. A ti frai Diego levita
de casta de saçerdotes
mal aia quien te lo quita
la coroça y cien açotes.

AL MESMO

244. A ti frai Diego hermano
de Açevedo y de Fonseca
con tu baculo en la mano
no te falta sino beca.

245. Y con gana de mofar
me a jurado un padre viejo
queres mas para burlar
que para entrar en quento.

A DON SANCHO DE CORDOBA

246. A frai Sancho bobarron
di porque no te trasquilas.
Provincial, por las postillas
y por queso y cascarron.

AL MARQUES DE LAS NAVAS

247. A ti frai Navas el cuero
responde por mi servicio
a como vale el oficio
en que no eres el primero.

248. A frai querer y privar
con un poco de ser bano
y a frai no me aprovechar
la privança de mi hermano.

A PEDRO HERNANDEZ PORTILLO

249. Ta, ta, quien esta ai?
Dos judios del Portillo.
Que quereis? a quien buscais?
A Pedro Hernandez Portillo.
250. No podeis estar con el
porque esta arromadiçado
que de rreçien baptiçado
aun el agua corre del.

AL CONDE DE OLIVARES.

251. A frai conde mesonero
de Olivares, dinos como
quisiste ser maiordomo
con talle de despensero.
252. Bien estavas en Sevilla
procurando de engordar
y no venir a Castilla
do no puedes aorrar.
253. A ti, diossa del deleite,
gran señora de vassallos,
dicenme que tienes callos
en el rostro del afeite.
254. Y que vuestra señoria
trae dos dientes postiços
y save un poco de echiços
y estudia nigromançia.
255. Apartaos, padres, que viene
la del nuestro chançiller
a las cortes que an de ser
quen mas que vale se tiene.
256. O que mucho en noramala
venga dentro de litera
pues es hija de una ollera
y de frai Pedro de Aiala.
257. A ti, don Pedro de Lossa,
comendador gran vellaco
de penssar mal estas flaco
y nunca haçiertas en cossa.
258. Ame dicho una tu tia
que de las tres leies as
y la que tienes en mas
te viene por bastardia.
259. Deçid, padre guardian,
quien es aquella madona
que trae a nuestro provincial
enpeñada la persona.
260. Yo os juro, padre honrrado,
por los versos de David
que la vi en Valladolid
sin chapines ni trançado.
261. A ti fray Pedro Carrillo
deçendiente de Cain
que mataste a tu carrillo
y el se murio de ruin.
262. Dime tu, no tienes mengua
de andar haçiendo alarde
de un hijo ques tan covarde
que no tiene sino lengua.
263. A don Alvaro de Lugo
comendador de mal gesto
que te metiste en un çesto
de lado como besugo.
264. Dicho me an que te as cassado
con esa yegos la aia
o que mal que lo as mirado
porques humeda de un lado
y del otro diçen baia.
265. A ti frai Diego Viçente
que tienes color del oro
di quien te pusso en la frente
las mesmas armas del toro.
266. Pussomelas mi muger
ques de condiçion tan fuerte
que por tomarse a plaçer
me trata a mi desta suerte.
267. A ti fraile perro moro
de la cassa de Guzman
porque cantas en el coro
las leies del Alcoran?
268. Diçenme que siendo viva

tu muger doña Francisca
te cassaste a la morisca
con doña Ysavel de Oliva.

269. Señora doña Violante
mui seguida de parientes
como os va con los pressentes
que os embia el almirante?

270. Mui bien, padre guardian,
pues con ellos ago salva
a toda la casa de Alva
y al buen viejo don Beltran.

271. A don Alvaro Sarmiento
de la çepa de Noe,
que diçen de su merced
que le saca mui de tiento.

272. Tiene las venas tan duras
que le haçen dar mill gritos
salen por las sangraduras
granos de ubas y mosquitos.

273. A frai Francisco Nariz(es)
antiguamente joiero
labrado de aquel madero
que al mundo dio sus matiçes.

274. Gran comedor de perdices
sin toçino que son tales
consumidor de reales
hasta velles las raiçes.

275. Señora doña maior
sacadme de aquesta duda
qual es la vida mejor
de cassada o de viuda?

276. Por mi fee, padre, no sé
mas de mi os hago saver
que nunca tuve plaçer
sino despues que enviudé.

277. Tened padre frai Ramon
disfamador de donçellas
que subis a las estrellas
de locura y presunçion.

278. El provinçial por la paz
manda que os tenga la gente
por hidalgo sin pariente
y parien(te) de Caifas.

279. A frai Christoval Duran
de que tienes vanagloria
pues los echos de tu historia
no duran ni duraran.

280. El provincial te condena
visto tu gran desvario
que te tengan por judio
de capuz y de melena.

281. Adonde vas, frai Gonçalo,
fraile de baja ralea?
A comprar una badea
porque es todo mi regalo.

282. Tienes dineros a renta
no, padre, mas tengo aqui
que me dio mi tio ravi
un dinero de los treinta.

283. Secretario de villetes
don Juan marido de aquella
que para no ser donçella
tuvo hermanos alcaguetes.

284. Por lo que de ti se abla
y por lo que tu as ablado
el provincial a mandado
que duermas sobre una tabla,
y te llamen frai tablado.

285. Fraila Leonor de Çisneros,
perdoname si ablare
aunque me piden que pare
no sé quantos escuderos.

286. Tu padre diçe que able
que quando diga y mas diga
sera de que fuiste amiga
del.....del condestable

287. A ti frai Diego de Argote
que naçiste en Valdeastorga
y trajiste capirote
huiendo de Juan de Astorga.

288. Provincial, no fue en mi mano
que fue el taparme la cara

por lo que hiçe a mi hermano
y levanté a doña Clara.

289. Frai Tomas, veni a obediençia:
en que andais desbaratado?
Provincial, heme cassado
con frai Justa de Palençia.

290. Que aviendo parido dos
y estando preñada ella,
me la venden por donçella
ved que milagro de Dios.

291. En capitulo se junten
padres, a tratar conmigo
si es moro o judio Rodrigo
porque a nadie lo pregunten.

292. Aier se dijo en el coro
respondio frai Gil Gillen
tres quartos de Moisen
y el otro no mas de moro.

293. Quien os engañó, frai Juan,
en haçeros cavallero,
si fue vuestro aguelo cuero
y vuestro padre truan.

294. Padre provinçial, no entiendo
que a sido el negocio en balde
que una muger de un alcalde
puede mas que Anton Grajedo.

295. Adonde vas, fraile loco,
frai Juan porçe el escalante?
Voi a ver al almirante
y haçe con el un poco.

296. Buelbete ques estorv(alle)
questa con doña Prud(en)çia
que le suple la ympo(ten)çia
de su esposso Andres de Oballe

297. Doña Juana de Tova(r)
pues deste nombre os preçi(ais)
deçid como no os llamais
doña Juana de tomar,
pues os toman y toma(is).

298. Padre provincial, no quier(a)
levantar esa quimer(a)
ni tratarme desos mod(os)
porque me llevo con to(dos)
y envido a fluj y pri(mera)

ESTAS QUATRO COPLAS HIÇIERON AL JUEZ QUE FUE A HAÇER LA PESQUISSA DESTA SATIRA, Y LA PRIMERA SE LA PUSSIERON EN UN AFILER PENDIENTE DE LA CAPILLA DE LA CAPA EL DIA QUE LLEGO.

299. A señor pesquisidor
el provinçial os avissa
que dejeis esa pesquisa
porque cumple a vuestro onor.

300. Que por vida de la novia
y de su bel presumir
que an ymbiado a Segovia
por cossas para os deçir.

301. Los de Segovia an llegado
con las cossas que allaron
y el provincial se a espantado
de como se las contaron.

302. Y proveiose una sola
hasta mas remediar
que por tu gran ravear
te castiguen en la cola.

303. Pues pesquissidor sabras
que allaron en tu cassa
solos dos frailes no mas
y estos por horden y tassa.

304. Y esto puedes bien creer
mas no lo tengas en nada
que desto es bien afamado
la señora tu muger.

305. Pues proseguis la pesquisa
fraile tuerto sin manopla

tras esta vendra otra copla
con que se mueran de risa.
306. Dejate, dejate deso
jesto de gata maimona
que pareçes un pendejo
la cara como de mona.

L'auteur de cette composition a reproduit presque littéralement près des deux tiers de la satire qu'il pastichait : sur les 149 *Coplas del Provincial*, 93 ont été conservées par lui [1], et les noms propres sont le plus souvent restés les mêmes, soit que les nobles de la cour de Charles-Quint se soient attiré les mêmes reproches que leurs ancêtres sous Henri IV, soit que les noms de la pièce ancienne aient désigné conventionnellement tel ou tel personnage de l'entourage de l'empereur. Dans les 213 *coplas* qui lui appartiennent en propre, le poète (?) a imité autant qu'il l'a pu la langue et l'allure générale de son modèle : mais poussées à un tel point, l'injure et l'insulte ne sauraient être d'une grande variété ; et si une chose peut surprendre, c'est de voir plus de huit cents vers nouveaux venir s'ajouter à ceux qui étaient déjà connus, et en répéter les mêmes invectives avec une monotonie à peu près invariable.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. Le tableau suivant indique en premier lieu les *Coplas del Provincial* et en second lieu le rang qu'elles occupent dans l'imitation :

1—1	16—35	34—227	50—99	82—101	103—200	125—111
2—2	17—36	35—228	55—267	86—163	104—215	132—269
3—4	18—181	38—146	56—268	87—164	105—113	133—270
4—5	19—182	39—147	59—132	88—49	106—207	136—205
5—33	24—173	40—183	60—133	89—50	107—208	137—206
6—34	25—174	41—184	63—161	90—167	108—197	138—211
7—229	26—55	42—10	64—162	91—168	109—198	139—212
8—230	27—56	43—11	69—120	94—299	116—219	140—209
9—47	28—165	44- 12	70—121	95—300	117—220	141—210
10—48	29—166	45—231	73—235	96—301	120—213	
12—130	30—31	46—232	74—236	97—302	121—214	
13—131	31—32	47—59	75—191	98—253	122—106	
14—37	32—225	48—60	76—192	99—254	123—107	
15—38	33—226	49—98	81—151	102—199	124—43	

NOTES

SUR L'INQUISITION ESPAGNOLE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

I

Nous nous faisons, paraît-il, l'idée la plus fausse de l'Inquisition espagnole. Une légende fâcheuse s'est attachée à son nom ; un certain nombre d'écrivains espagnols se sont appliqués à détruire le mauvais effet des indiscrétions de Llorente, et à remettre toutes choses au point.

Fernan Caballero n'aime pas à parler de l'Inquisition, « dont le nom brûle la lèvre de celui qui le prononce et les oreilles de ceux qui l'entendent ». Cependant elle la justifie par cette raison : « que l'erreur *tolère*, mais que la vérité *condamne* ».

D. Marcelino Menéndez y Pelayo « considère comme une des grandes gloires de l'Espagne sa lutte contre l'hérésie; il comprend, il approuve, il bénit l'Inquisition, vraiment fille du génie et du peuple espagnols ».

Le R. P. Baudrillart rapporte une opinion fort curieuse du R. P. Ezéchiel, oratorien d'Alcalá [1] : « l'Inquisition aurait été la seule discipline capable de mâter l'indomptable Espagnol, de le dresser au respect de l'ordre, au travail et à l'obéissance ». Cette opinion étrange a peut-être quelque fond de vérité.

D. Francisco Javier Garcia Rodrigo est allé plus loin et a

---

1. *Revue des Questions historiques*, 1899, t. II, p. 446.

tenté de nous peindre l'Inquisition sous des couleurs presque aimables. [1]

Un autre, le Jésuite Ricardo Cappa, a écrit une véritable apologie de l'Inquisition espagnole [2]. — « L'Inquisition, dit-il, a été le signe, la manifestation extérieure du sentiment religieux de la nation, de son amour et de sa vénération pour l'Église catholique, comme Grenade, Pavie, Mühlberg et Lépante ont été le signe de son esprit guerrier, comme l'Escorial et l'Immaculée Conception de Murillo l'ont été de son génie artistique. (p. 164) ..... Elle a été la terreur et le fléau des impies, la sauvegarde des bons, l'idole du peuple, le constant cauchemar de ceux qui voulurent décatholiciser l'Espagne, l'élément de fusion entre les éléments hétérogènes de la monarchie, l'arc-en-ciel qui brilla dans le déluge des sectes hérétiques, la purificatrice des esprits espagnols, qui, libres des nuages et des miasmes fétides de l'hérésie, répandirent sur toute la surface de la terre les rayons diaphanes de la vérité (p. 202.) .... » Jusqu'où aurait monté la flamme de l'hérésie, disait Fr. Luis de Granada, si l'Inquisition n'était pas arrivée avec de l'eau pour l'éteindre ? (p. 165.) L'Inquisition a purgé l'Espagne des Juifs et des protestants, et l'aurait également purgée de philosophes « si elle avait trouvé dans les rois de la maison de Bourbon le même appui que chez les princes autrichiens ». (p. 2.)

Résumons la théorie de D. F. J. Garcia Rodrigo et du P. Rodrigo Cappa.

L'Inquisition était assurément sévère, mais les mécréants qui l'ont dépeinte sous des couleurs terribles en ont menti.

D'abord l'Inquisition n'était point riche. Dès le début du XVIIIe siècle elle avait renoncé à la confiscation des biens, et même aux grosses amendes du dixième du revenu. En 1718,

1. *Historia verdadera de la Inquisicion*, Madrid, 1877, 3 vol. in-8°.
2. *La Inquisicion española*, Madrid, 1888, in-8°.

elle était si besoigneuse que le trésor royal dut lui venir en aide et lui abandonner les amendes (*penas de càmara.*)

Le 15 juin 1729, le Conseil des Finances proposa de lui donner la recette générale des revenus royaux, et quelques autres offices publics dans le royaume de Grenade. Le Conseil de la Suprême, consulté à ce sujet, ne mit pas dix jours pour accepter la proposition. Les ministres du roi marquèrent beaucoup moins d'empressement et ne rédigèrent la note qui devait passer sous les yeux de S. M. que le 22 décembre 1734. Le roi renvoya l'affaire à ses ministres, et le 10 septembre 1741, le marquis de la Regalia déposa un rapport concluant au rejet de la proposition. Le roi accorda à l'Inquisition quelques pensions sur les revenus des évêques (*pensiones sobre mitras*), qu'un bref du pape lui permettait d'imposer jusqu'au tiers de leur valeur. Il réserva aussi aux membres des Tribunaux du Saint-Office un certain nombre de canonicats dans les églises cathédrales de la Péninsule. En 1834, le nombre des canonicats réservés aux inquisiteurs était de cent un [1].

Avec toutes ces ressources, l'Inquisition était pauvre.

Voici comment le P. Cappa établit son budget.

Recettes :

Consignations	346.244 réaux
Rentes sur l'état	92.580
Cens à recouvrer	71.836
Canonicats	40.000
Total	550.660

Dépenses :

Tribunaux de province	364.000 réaux
Conseil de la Suprême	31.832
Cens à payer	11.620
Total	407.452

Il restait donc à l'Inquisition 143.208 réaux pour les dépenses

1. Garcia Rodrigo, *Hist. verd. de la Inq.*, t. III, p. 154.

d'entretien des bâtiments et des prisonniers, ce qui était évidemment fort peu.

Si l'on examine en détail les dépenses d'un grand corps comme le Tribunal de la Suprême, on constate la parcimonie avec laquelle les conseillers étaient rétribués. Les membres du Conseil de la Suprême recevaient un traitement fixe, une indemnité pour la cire (*iluminaciones*) et quelques menus cadeaux. Voici le tableau des dépenses du Conseil.

Désignation des personnes	Solde	Illuminations
Au roi	5.632 réaux	840 réaux
1 Inquisiteur général	2.816	420
7 conseillers	12.672	1.520
1 alguazil mayor	548	104
3 secrétaires du Conseil	1.644	312
1 secrétaire de l'Inquisiteur général	548	
2 rapporteurs	1.096	208
1 agent général	548	104
1 dépositaire du Conseil	548	104
1 nonce	272	52
3 portiers	776	156
1 chapelain du Conseil	272	52
1 employé du receveur	272	52
1 médecin	34	12
2 chirurgiens	68	12
2 alguazils	68	24
1 chapelain	34	12
Total	27.848	3.984

En ajoutant une somme de 10.348 réaux pour gratifications et cadeaux, les dépenses de la Suprême atteignaient 42.180 réaux. Personne ne pouvait crier au gaspillage.

L'organisation de l'Inquisition était d'une remarquable simplicité.

La législation était courte et précise. Elle avait pour base *le Guide* d'Eymerich, commenté par Torquemada, Cisneros et

Valdes, les *Instructions* de 1484, les *Additions* de Séville (9 janvier 1485), de Valladolid (7 octobre 1488), de Toro et d'Avila (25 mai 1498), de Séville (17 juin 1500) et d'autres encore qui se succédèrent jusqu'en l'année 1561, à partir de laquelle la législation fut entièrement fixée.

L'Inquisition possédait onze Tribunaux provinciaux en Castille, siégeant à Séville, Cordoue, Jaen, Tolède, Llerena, Madrid, Valladolid, Logroño, Cuenca, Murcie et Las Palmas de Canaria. Il y avait encore des inquisitions provinciales à Saragosse, à Barcelone, à Majorque et à Palma. Le Tribunal d'appel était le Royal et suprême Conseil de la Sainte-Inquisition, vulgairement connu sous le nom de *la Suprême*, et que présidait à Madrid l'Inquisiteur général. Le Conseil était en dignité le second Conseil de la monarchie et ne le cédait qu'au Royal et Suprême Conseil de Castille.

Le personnel de l'Inquisition était choisi avec le plus grand soin. Les inquisiteurs provinciaux, nommés à vie, avaient droit au titre de seigneurie (*Usia*) et jouirent pendant longtemps d'une grande considération, mais ils étaient obligés à la résidence et au port du costume ecclésiastique. Tous les ans, pendant quatre mois, ils devaient parcourir leur district, accompagnés d'un messager (*nuncio*), d'un huissier et d'un notaire. Ils cherchaient à savoir si les pénitences canoniques ordonnées par les Tribunaux étaient exactement accomplies, et si les commissaires et familiers du Saint-Office menaient une conduite publique et privée irréprochable.

Il y avait auprès de chaque Tribunal six consulteurs, dont deux théologiens et quatre docteurs en droit canon.

La détermination des faits d'hérésie était confiée à huit qualificateurs, docteurs en théologie, en droit canon ou en droit civil.

Les avocats admis à assister les accusés devant le Saint-Office devaient prouver qu'ils n'avaient dans leur famille ni juif, ni more converti, ni condamné de l'Inquisition (*limpieza*

de sangre). La défense était gratuite, l'attribution d'une cause était considérée comme une haute faveur et fort recherchée par les avocats.

Les agents subalternes des Tribunaux : notaires du secret (greffiers), juges des biens (avocats nommés par la couronne pour tout ce qui regardait les biens confisqués), notaires des séquestres (greffiers attachés au service des confiscations) étaient choisis avec le même soin.

Les receveurs ou collecteurs des amendes déposaient un cautionnement de 10.000 réaux.

Les fournisseurs des prisons rendaient compte de leur administration tous les mois.

Les gouverneurs et geôliers servaient d'intermédiaires entre le Tribunal et les accusés. Peine de mort était portée contre le gouverneur ou le geôlier qui aurait abusé d'une prisonnière.

Les médecins et chirurgiens donnaient gratuitement leurs soins aux prisonniers. Trois ou quatre ecclésiastiques de bonnes vie et mœurs (*personas honestas*) étaient attachés à chaque Tribunal pour instruire et consoler les prisonniers.

Chaque Tribunal élisait au scrutin secret, après une sévère information *de vita et moribus*, des commissaires locaux chargés de veiller à la publication des édits du Saint-Office, de saisir les livres défendus et d'avertir les inquisiteurs de tout ce qui pouvait les intéresser.

Les familiers de l'Inquisition formaient une congrégation, placée sous le patronage de saint Pierre de Vérone, inquisiteur martyrisé au XIIIe siècle [1]. Parmi eux figuraient un grand nombre de nobles et de titrés de Castille.

La Suprême recrutait ses conseillers parmi les inquisiteurs provinciaux les plus anciens et les plus méritants. Les fonctions de consulteurs étaient remplies auprès d'elle par deux conseillers

1. Cf. *Estatutos y Constituciones de la ilustre congregacion del Señor San Pedro Martir*, Madrid, Ibarra, 1782, in-4°.

de Castille, un religieux dominicain et un religieux choisi à tour de rôle dans les autres ordres monastiques.

La Suprême avait une compétence universelle en matière de foi, jugeait toutes les causes en appel et répondait aux questions qui lui étaient soumises par les inquisitions provinciales.

L'Inquisiteur général, nommé par le roi, nommait à son tour les inquisiteurs provinciaux, gouvernait le Saint-Office et jugeait en dernier ressort tous les appels. En cas de vacance, les pouvoirs de l'Inquisiteur général étaient exercés par la Suprême.

Les prisons du Saint-Office étaient publiques, mixtes ou secrètes. Les premières étaient réservées aux accusés en autres matières que les matières de foi (sodomie, bigamie, etc); les secondes recevaient les agents de l'Inquisition incarcérés pour fautes commises dans l'exercice de leurs fonctions; les prisons secrètes se fermaient sur les accusés en matières de foi [1].

Les prisons n'étaient « ni souterraines, ni sombres, ni humides : les cellules étaient des chambres carrées, blanchies à la chaux, éclairées par une vraie fenêtre, aérées tous les matins ».

Le régime des prisonniers était excellent. Le matin, dès six heures, on leur servait le déjeuner, à dix heures le dîner, le souper à quatre heures. Le pauvre était traité comme le riche, mais depuis 1561 le riche pouvait se faire assister par son domestique.

Les prisonniers ne vivaient pas dans un isolement absolu. Une constitution pontificale de 1681 permettait à la femme et aux enfants de l'accusé de le venir voir tous les jours. Au XVIIIe siècle, on permit à un grand nombre d'accusés d'habiter dans la maison de l'alcayde (gouverneur de la prison), de réunir leurs amis le jour, et quelquefois la nuit. Un certain D. Ramon Salas obtint même la permission d'aller prendre les eaux de Tillo [2]. Si l'accusé était malade, on le soignait; s'il était seul, « de savants

1. Garcia Rodrigo, *Hist. verdadera*, t. III, p. 77.
2. *Id.*, *ibid.*, t. III, p. 80.

prêtres s'empressaient à lui offrir leur amitié et leur compagnie [1]. »

Aussi voyait-on des accusés de droit commun s'accuser eux-mêmes de délits contre la foi pour obtenir la faveur de passer dans les prisons du Saint-Office [2].

La procédure suivie par l'Inquisition a soulevé des critiques passionnées; elle était cependant tout à fait rationnelle et légitime : aucun procès n'était commencé si l'on ne parvenait à réunir contre l'accusé cinq témoignages probants et concordants; on ne prononçait la condamnation que sur sept témoignages concordants. — L'Inquisition ne dévoilait pas à l'accusé les noms de ceux qui l'avaient dénoncé, mais c'était pour éviter les vengeances particulières. L'Inquisition avait employé la torture, mais cette coutume était depuis longtemps tombée en désuétude à la fin du XVIIIe siècle. D'ailleurs « on ne prouvera jamais que la torture constitue un péché ou une injustice ». Saint Augustin déclare qu'un juge ne pèche pas en ordonnant la torture [3]. Au temps où la torture était en usage, elle était sagement réglementée. On ne l'appliquait jamais qu'en matière de foi, l'avocat de l'accusé et le fiscal étaient entendus, la sentence d'application à la torture était susceptible d'appel à la Suprême. Il fallait pour que la torture fût ordonnée, qu'il y eût unanimité chez les témoins et contradiction dans les dires de l'accusé. Les mineurs de 25 ans, les personnes âgées de plus de 60 ans, les femmes enceintes, les malades, tous ceux qui promettaient d'abjurer leurs erreurs en étaient exemptés. La torture ne pouvait être administrée qu'une fois, et pour un temps très court. Les juges, les consulteurs et l'évêque y assistaient. Un médecin faisait suspendre le supplice si la vie de l'accusé lui paraissait en danger. Les déclarations arrachées par la torture étaient considérées comme

1. R. Cappa, *La Inquisicion*, p. 115.
2. *Id.*, p. 117.
3. *Id.*, p. 119.

non avenues si l'accusé se rétractait dans les vingt-quatre heures [1].

L'Inquisition a fait brûler des hérétiques, mais elle n'a pas inventé la peine du feu; elle se trouve dans le code Théodosien. L'Inquisition ne l'a d'ailleurs jamais appliquée. Les *autos de fe* étaient des cérémonies dans lesquelles on lisait les sentences d'absolution et de réconciliation avec l'Église. Les impénitents et les relaps y assistaient pour que ce spectacle leur inspirât plus de remords et de douleur. Ils étaient ensuite remis au bras séculier, l'Inquisition n'en était plus responsable, elle n'avait plus à s'en occuper [2].

Le nombre des victimes a été très exagéré. D'après un calcul fait en 1839, l'inquisition de Cordoue aurait, de 1482 à 1820, célébré 44 *autos de fe* et puni 643 personnes : 5 furent brûlées vives, 78 en effigie, 28 furent condamnées à la prison perpétuelle, 31 relaxées en personne, 43 condamnées à la confiscation et prison perpétuelle, 94 à la prison temporaire, 364 à diverses peines comme judaïsants *de levi*, sorciers, bigames [3] etc.

On se demande en lisant ces stupéfiantes apologies si les auteurs sont de bonne foi ou se moquent de la crédulité du lecteur. Mais il y a longtemps que cette manière de raisonner est à la mode en Espagne, et ils n'ont fait que reproduire un petit livre fort curieux et aujourd'hui bien oublié : la *Defensa critica de la Inquisicion contra los principales enemigos que la han perseguido y persiguen injustamente.* (Madrid, 1788, 2 vol. in-18.) L'auteur, D. Melchor Rafael de Macanaz, ancien fiscal de Castille, encourut en 1714 la colère du Saint-Office pour avoir présenté au roi un mémoire où il proposait la réforme du Tribunal de la Nonciature et la restriction du droit d'asile et des immunités ecclésiastiques. Soutenu un instant par le roi, qui destitua l'Inquisiteur général,

1. Garcia Rodrigo, *Hist. verdadera*, t. III, p. 128.
2. R. Cappa, *La Inquisicion*, p. 130.
3. *Id.*, p. 137.

cardinal del Giudice, Macanaz se vit bientôt abandonné et se retira en France. La haine de l'Inquisition l'y poursuivit. En 1721, le P. Daubenton, confesseur de Philippe V, empêcha le roi de se faire représenter par Macanaz au congrès projeté à Cambrai [1]. L'Inquisition n'avait pas encore désarmé en 1744, car elle condamna à cette date *l'Histoire civile d'Espagne* du P. Belando, de l'ordre des Franciscains, et lui reprocha, entre autres griefs, d'avoir présenté l'apologie de Macanaz [2].

Cependant dès 1734, Macanaz commençait à écrire sa défense de l'Inquisition.

Comment expliquer que le Saint-Office ait trouvé l'un de ses plus ardents défenseurs dans celui qu'il avait si obstinément persécuté ?

Ce qui nous paraît incompréhensible est très simple quand on se représente l'état d'âme d'un Espagnol de ce temps. Macanaz n'a jamais été un hérétique. Ministre du roi, témoin des abus que le clergé commettait impunément tous les jours, il a dans une heure de hardiesse donné au roi un conseil imprudent, qui a amené un conflit entre le roi et le Saint-Office et a failli le perdre lui-même. Privé de son emploi, n'ayant plus rien à espérer du monde, Macanaz se retourne vers le ciel, et peu à peu, la vieillesse aidant [3], la foi opère en lui ce miracle qu'il adore le Saint-Office qui aurait voulu le brûler. Il écrit sa *Défense de l'Inquisition.*

Singulière apologie d'ailleurs, où l'auteur se borne à justifier

1. Coxe, *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon* (traduction Muriel), Paris, 1827, 6 vol. in-8°, t. III, p. 6, note; d'après une note du P. Belando, *Histoire civile d'Espagne*, t. III, p. 277.

2. Coxe, *op. cit.*, t. III, p. 56.

3. En 1747, Macanaz fut envoyé par le roi comme plénipotentiaire au Congrès d'Aix-la-Chapelle. Il avait alors quatre-vingts ans. Ses inconséquences le firent rappeler et même, à son retour en Espagne, il fut arrêté à Vitoria et mis au secret à Pampelune. (Morel-Fatio et Léonardon, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs*, *Espagne*, Paris, 1894-99, 3 vol. in-8°, t. III, p. 251.)

l'Inquisition par des textes théologiques, oppose à ses rigueurs contre les hérétiques les cruautés des hérétiques à l'égard des catholiques, et ne nous donne, lui Espagnol, lui ancien magistrat, aucun détail original sur l'institution qu'il prétend défendre.

Un ministre protestant, Jurieu, avait violemment attaqué l'Inquisition dans son *Histoire du Calvinisme et du Papisme, mis en parallèle* (Rotterdam, 1682, 2 vol. in-4°). Au lieu de lui répondre par des faits pertinents, au lieu de nous dire ce qui se passe en Espagne, ce qu'il peut connaître par lui-même, Macanaz va chercher une *Histoire de l'Inquisition de Goa*, écrite par un médecin hollandais. C'est là qu'il prend les détails reproduits par MM. Garcia Rodrigo et Cappa sur la propreté des prisons de l'Inquisition et la douceur du traitement appliqué aux prisonniers. Son silence absolu sur les tribunaux d'Espagne paraît bien être un aveu que les choses s'y passaient autrement qu'à Goa. La *Défense critique* de Macanaz démontre qu'un grand nombre de théologiens ont approuvé l'Inquisition et que les protestants n'ont pas été moins persécuteurs que les catholiques; on ne peut en tirer d'autres arguments en faveur du Saint-Office.

Il serait extrêmement aisé de réfuter la plupart des assertions de MM. Garcia Rodrigo et Cappa; il nous suffira pour établir la bonne foi de M. Garcia Rodrigo de comparer son récit de la condamnation d'Olavide avec celui de M. Menéndez y Pelayo dans son *Histoire des Hétérodoxes espagnols*.

M. Garcia Rodrigo prétend qu'Olavide cherchait à établir en Espagne « un déisme absurde » et fut traité avec bienveillance par l'Inquisition. Son procès fut envoyé à Rome; on attendit le retour du dossier pour prononcer la condamnation. L'abjuration eut lieu dans une chambre du Tribunal, devant quelques amis du pénitent, qui portait un costume de gala et la croix de Saint-Jacques. Condamné à un court séjour dans un couvent, il s'échappa au bout de deux jours, et l'archevêque de Tolède, Lorenzana, lui remit les peines canoniques qu'il avait encourues,

et lui pardonna même son évasion. Voilà donc un procès commencé à grand fracas, dans lequel on dresse contre l'accusé une liste de 166 chefs d'accusation, et qui se termine, après dix-huit mois de prévention, par un *auto de fe* pour rire et quarante-huit heures d'internement dans un couvent [1].

M. Menéndez y Pelayo, qui travaille sur les documents originaux [2], nous présente les choses d'une manière toute différente. L'*autillo* particulier eut lieu le 24 novembre 1778, au matin, en présence des ducs de Grenade, de Hijar, d'Abrantes, des comtes de Mora et de Coruña, de plusieurs membres des Conseils des Finances, des Indes, des Ordres et de la Guerre, de trois officiers des Gardes et de religieux appartenant à différents Ordres. Campomanes était au nombre des invités. Olavide parut à la cérémonie *sans l'habit de Saint-Jacques*. Il était extrêmement pâle. La lecture de sa sentence dura trois heures. Il l'écouta avec terreur, et s'écria à la fin : « Jamais je n'ai perdu la foi, quoi qu'en dise le fiscal ! » Il tomba à terre évanoui. — Il était déclaré hérétique convaincu et formel, membre pourri de l'Église. Il était exilé à quarante lieues de la Cour et des résidences royales, avec défense de jamais revenir en Sierra-Nevada, à Séville ou en Amérique. Il était condamné à huit ans de réclusion dans un couvent. Il devait jeûner tous les vendredis. Il était dégradé de toutes ses charges, déclaré indigne de monter à cheval, de porter l'épée, ni des habits d'or, d'argent, de soie ou de drap fin. Ses biens étaient confisqués et ses descendants tenus pour incapables d'occuper aucune fonction jusqu'à la cinquième génération [3]. La seule comparaison de ces deux récits montre le degré de confiance que l'on peut attacher aux dires de M. Garcia Rodrigo.

---

1. Garcia Rodrigo, *Hist. verdadera*, t. III, p. 251.
2. « He tenido á la vista en tomos de papel varias diferentes relaciones del autillo en que fué penado. »
3. Menéndez y Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, Madrid, 1880-81, 3 vol. in-8°, t. III, p. 211.

Le P. Cappa n'est pas moins sujet à caution. Sans parler de ses assertions extraordinaires sur les mérites de l'Inquisition, l'anonymat des témoignages, la légitimité de la torture, il nous paraît donner la mesure de son sens critique lorsqu'il s'appuie sur l'autorité de M. Drumont « qui a prouvé que les juifs étaient remplis d'une haine inextinguible contre les catholiques. » (p. 21). Son fanatisme va jusqu'à affirmer « que la tolérance n'est compatible ni avec l'Église, ni avec l'Inquisition, ni avec le gouvernement chrétien, car c'est un vrai crime de se croiser les bras devant les offenses que l'on adresse tous les jours à la véracité et à la majesté de Dieu » (p. 37).

Les détails donnés par lui sur la pauvreté du Saint-Office sont démentis par un grand nombre de témoignages et ont été réunis avec une telle légèreté qu'il est impossible de les prendre au sérieux.

Il est invraisemblable qu'une institution aussi puissante que l'Inquisition n'ait eu d'autres ressources patrimoniales que 92.580 réaux en rentes sur l'État et 71.836 réaux en fermages. Il est inadmissible que le Conseil de la Suprême ait coûté la somme dérisoire de 42.180 réaux à répartir entre 29 personnes, tandis que le Tribunal de la Rote représentait une dépense de 614.988 réaux, le Tribunal de Cruzada 714.420 réaux et que le Tribunal de l'Excusado avait encore un budget de 50.548 réaux [1].

Le P. Cappa estime à 40.000 réaux la valeur des prébendes appartenant à l'Inquisition dans les églises cathédrales d'Espagne. Or on estimait, en 1802, la valeur moyenne d'une prébende à 15.944 réaux, soit 1.610.336 réaux pour les 101 prébendes réservées au Saint-Office.

On s'imaginera difficilement qu'un médecin donne ses services aux prisonniers de l'Inquisition pour un salaire de 34 réaux par an. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

1. Canga Arguelles, *Diccionario de la hacienda*, Londres, 1826, 2 vol. in-4°, suppl. V° *Consejos*.

Le Saint-Office était, en réalité, beaucoup plus riche que ne le dit le P. Cappa. Alvarez Guerra, auteur d'un traité intitulé : *Método de extinguir la deuda pública*, évalue les biens-fonds de l'Inquisition à 169.066.666 réaux [1].

Le produit des confiscations prononcées par l'Inquisition n'était pas, à la vérité, versé dans ses coffres, mais elle prélevait ses frais sur les biens des condamnés avant de les laisser au roi.

Aranda proposa à Charles III de retirer au Saint-Office le droit de prononcer la confiscation des biens : les membres du Tribunal auraient été payés directement par le roi. Aranda proposait au Saint-Office une rente annuelle de 2.000.000 de réaux, et quoique nous soyons loin des 550.660 réaux du P. Cappa, les inquisiteurs crurent sans doute qu'ils perdraient à ce nouvel arrangement, puisqu'ils refusèrent d'accepter ce qui leur était offert.

Le Saint-Office possédait dans les villes où il était installé des immeubles considérables. L'Inquisition de Valladolid était établie « dans un sombre et solitaire palais, contigu à l'église Saint-Pierre ; non loin de là s'élevait un édifice appelé la *penitencia* et destiné à la réclusion des *leviter suspecti* [2]. » L'Inquisition des Canaries possédait à la Vega de Santa Brigida une belle maison de campagne où les ministres du Tribunal se retirèrent en 1811 pendant que la fièvre jaune sévissait sur la ville [3].

L'Inquisition avait le droit de visiter tous les navires qui abordaient dans les ports d'Espagne pour y rechercher les livres prohibés. Elle percevait de 4 à 20 réaux par bâtiment, suivant le tonnage [4]. Le P. Cappa ne mentionne même pas cette source de revenus.

1. *Id.*, *Ibid.*, V° *Fincas nacionales*. Humboldt évalue à 800.000 réaux les revenus de l'Inquisition de Mexico. *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 80.

2. Sangrador Vitores, *Historia de la M. N. y M. L. ciudad de Valladolid*. Valladolid, 1851, 2 vol. in-8°, t. I, p. 615.

3. Augustin Millares, *Historia de la Inquisicion en las Islas Canarias*, Palma de las Canarias, 1874, 4 vol. in-12, t. IV, chap. II, § 1.

4. Canga Arguelles, *Diccionario de la hacienda*, V° *Inquisicion*.

Les détails donnés par le même auteur sur les prisons du Saint-Office ne sont pas tous exacts. Au début du XVIIIe siècle l'abbé de Vayrac fit connaissance à Cordoue d'un familier du Saint-Office, D. Diego de Cabra y Sotomayor, chevalier de Saint-Jacques, qui lui fit voir « la salle de l'Inquisition, tous les coins et prisons et le lieu où se donne la gêne aux accusés [1] ». Pendant l'occupation française, le palais de l'Inquisition de Séville, situé à l'extrémité de la vieille Alameda, fut mis en vente, acheté par un Français, qui y installa une loge maçonnique sous le titre de Saint-Joseph d'Italica. « Les souterrains, les instruments de torture, les chaînes, les anneaux rivés au mur s'y trouvaient encore [2]. »

Puisque le P. Cappa va chercher, après Macanaz, ses exemples à Goa, il ne sera pas sans intérêt de lui opposer la description de l'Inquisition de Lima par Dupetit-Thouars : « Les prisonniers, dit celui-ci, étaient enfermés dans l'isolement et dans des cellules qui étaient disposées dos à dos et dont les portes étaient placées de telle façon que toutes avaient accès par des galeries différentes. Les cellules étaient de dimensions diverses; elles servaient à appliquer le degré de punition qu'on voulait infliger. Il y en avait dans lesquelles les prisonniers ne pouvaient se coucher de toute leur longueur, on voyait encore les anneaux scellés dans les murailles [3]. »

Il faut bien que les prisons de l'Inquisition n'aient pas été partout le confortable et presque plaisant séjour que décrit le prisonnier de Goa, puisqu'en 1790 Llorente « vit mettre les fers aux pieds et aux mains d'un Français, natif de Marseille, pour l'empêcher de se suicider, comme il avait déjà tenté de le faire, et comme il y parvint, malgré cette précaution et d'autres

---

1. De Vayrac, *État présent de l'Espagne.*

2. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, Paris, 1856, in-12, p. 129.

3. Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde de la frégate « la Vénus »*, Paris, 1841-49, 10 vol. in-8o, t. I, p. 299.

encore [1]. » En 1793, un autre Français, arrêté par l'Inquisition de Mexico, se tua dans sa prison; son corps fut brûlé sur le *quemadero* [2].

Le P. Cappa écrit que, de 1482 à 1820, l'Inquisition de Cordoue ne brûla que cinq personnes, mais il se garde bien de citer les documents sur lesquels il s'appuie. On sait, par l'aveu de M. Garcia Rodrigo lui-même, que D. Juan Llorente, secrétaire de l'Inquisition de Madrid, fut chargé par le roi Joseph de rassembler à Madrid les archives des inquisitions provinciales « et fit brûler la majeure partie des documents [3]. » On sait que de nouvelles destructions eurent lieu en 1820 [4]. Il était donc impossible dès 1839 de dresser une liste exacte des victimes de l'Inquisition. On peut toutefois opposer aux assertions du P. Cappa les calculs de Llorente qui a travaillé sur pièces, à une époque où presque rien n'avait encore été détruit. L'Inquisition d'Espagne célébra 782 *autos de fe* sous le règne de Philippe V (1700-1746). Les procès-verbaux de 54 de ces cérémonies établissent que 79 personnes subirent la peine du feu; 73 furent brûlées en effigie et 829 condamnées à diverses pénitences [5]. De 1746 à 1808, 14 personnes seulement périrent sur le bûcher. La dernière exécution effective eut lieu à Séville le 7 novembre 1781 [6], la dernière exécution en effigie date de 1800.

S'il est impossible d'accepter les conclusions de MM. Garcia Rodrigo et Cappa, il n'est que juste de reconnaître que Ferdinand VI, Charles III et Charles IV ont fait de louables efforts pour modérer le zèle du Saint-Office; mais, devenu moins cruel,

1. Llorente (D. Juan Antonio), *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, Paris, 1818, 4 vol. in-8o, t. IV, ch. IX, art. 4.

2. Chevalier (Michel), *Le Mexique ancien et moderne*, Paris, 1863, in-12, p. 287.

3. Garcia Rodrigo, *Hist. verdadera*, t. III, p. 368.

4. *Id.*, *ibid.*, t. III, p. 493.

5. Llorente, *op. cit.*, t. IV, p. 31.

6. *Id. ibid.*, t. IV, p. 270.

il n'en demeura pas moins odieux, il resta jusqu'à son dernier jour une agence d'espionnage et de délation et continua à faire à la science et à la pensée libre la guerre qu'il ne lui était plus permis de faire aux hommes.

Malgré les prudentes destructions de 1809 et de 1820, il reste encore quelques débris des archives de l'Inquisition. Les Archives historiques nationales, ouvertes à Madrid en 1896, possèdent les archives presque intactes des Tribunaux de Tolède et de Valence. Nous avons compulsé un certain nombre de dossiers qui nous permettront peut-être de restituer sa physionomie historique à la « toute bénigne Inquisition du XVIIIe siècle ». Nous diviserons notre travail en trois parties et nous étudierons successivement la vie intime de l'Inquisition, sa lutte contre les superstitions populaires et sa guerre aux idées libérales. Nous utiliserons principalement les documents provenant du Tribunal de Tolède.

II

L'Inquisition de Tolède était en correspondance continuelle avec la Suprême [1]. Cette correspondance porte sur les mesures administratives arrêtées par le Tribunal et sur les procès qui l'occupent. Le ton général est celui de la plainte. Les Inquisiteurs ne se sentent plus soutenus comme autrefois par le bras séculier. Ils s'en affligent et modèrent leur zèle, mais ils espèrent toujours qu'un retour de fortune leur permettra de reprendre leurs anciens errements. Ils paraissent avoir été peu laborieux, médiocrement loyaux et peu charitables.

La situation financière de l'Inquisition de Tolède n'est pas brillante. Les revenus du Tribunal montent, en 1768, à 74.082 réaux liquides. Les traitements emportent chaque année

1. Archives historiques nationales. Inquisicion de Toledo. Legajo 2, libro 2, *Copias de cartas al Consejo y a Su Ilustrisima* (*El Inquisidor general*), 1750-1784.

65.419 réaux 15 maravédis[1]. Il resterait donc un boni de 9.662 réaux, ou, avec ce qu'on pouvait toucher de l'arriéré, environ 11.000 réaux. Mais le Tribunal a 156.107 réaux 4 maravédis de dettes, et n'a dans ses coffres qu'une réserve de 84.709 réaux 7 maravédis; il doit donc 71.398 réaux 27 maravédis de plus qu'il n'a. Quelques-uns de ses créanciers ont consenti à l'abandon d'un tiers de leur créance. Si ce bon exemple était suivi par tous, la dette du Tribunal serait réduite à 43.000 réaux et il pourrait payer tous ses fonctionnaires, mais il n'y faut pas compter. Les quatre secrétaires devraient toucher chacun 3.000 réaux, mais, à cause de la diminution des revenus du Saint-Office, les deux premiers seuls sont à traitement complet, les deux derniers touchent demi-traitement. Il est vrai qu'en sus de leurs gages, le troisième touche 3.000 réaux pour deux chapellenies à Tolède, et le quatrième 2.600 réaux pour un bénéfice et une chapellenie, mais ces modiques ressources ne suffisent pas à les faire vivre décemment, et ils demandent à jouir du traitement complet, comme leurs collègues [2].

On ne s'enrichit pas au service de l'Inquisition. D. Pascual Pastor, nonce et gouverneur de la maison pénitentiaire de l'Inquisition de Tolède, mourut en 1768 après une longue maladie, sans même laisser de quoi payer son enterrement. Le Tribunal lui avait avancé 600 réaux et espérait rentrer dans ses fonds en faisant vendre le mobilier du défunt, mais Doña Maria Ygnacia, sa fille, supplia les Inquisiteurs de renoncer à leur créance, et le Tribunal, ne voulant pas la laisser sans ressources, acquiesça à sa demande, en considération des longs services de son père [3].

La pauvreté de l'alcayde s'explique en partie par le nombre décroissant des prisonniers. Autrefois, chaque Tribunal avait un *proveedor*, qui se chargeait de la nourriture des accusés et tenait

1. Le P. Cappa évalue les dépenses de la Suprême à 42.180 réaux.
2. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 1768.
3. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 28 fév. 1769.

dans la cour de la prison son four et son bureau, mais le nombre des détenus avait diminué, il y avait eu des conflits entre les fournisseurs de l'Inquisition et les juges royaux, on avait donné — contrairement aux règlements — la fourniture des vivres à l'alcayde, qui était devenu un véritable spéculateur. Le Tribunal de Tolède vante la prudence de son alcayde, qui ne donne pas de feu aux prisonniers, et ne leur laisse de lumière que pendant le temps du souper [1]; mais malgré cette économie, les prisons étant à peu près vides, l'alcayde ne pouvait faire de brillantes affaires.

Dès 1774 les bâtiments tombaient en ruines. Les grandes pluies avaient pénétré jusque dans les prisons secrètes et pourri toutes les boiseries. Les réparations urgentes étaient estimées à 12.000 réaux [2].

L'alcayde n'était guère mieux logé que les prisonniers. Les fenêtres de son logement n'avaient pas de vitres, il en faisait mettre à ses frais et les enlevait quand il quittait sa charge. En 1806, un nouvel alcayde demanda qu'on mît des carreaux à ses fenêtres et qu'on blanchît à la chaux les murs de son appartement. L'architecte du Saint-Office s'étonna fort de ces prétentions « que n'avait eues aucun des précédents alcaydes »; les réparations demandées furent cependant accordées et coûtèrent 1.100 réaux au Tribunal [3].

Les fonctionnaires de l'Inquisition n'étaient pas seulement mal logés et mal payés, ils étaient soumis, eux et leurs femmes, à des enquêtes minutieuses avant leur nomination et devaient acquitter des droits considérables.

En 1758, D. Pedro Josef de Luz, employé du Saint-Office à Madrid, dut payer 900 réaux pour l'enquête relative à sa femme.

En 1760, D. Francisco Portocarrero, prêtre de l'ordre de

1. *Id.*, *ibid.*
2. *Id.*, *ibid.*, 30 avril 1774.
3. *Id.*, Leg. 15, libro 2.

Calatrava, paya 1.800 réaux pour entrer au service de l'Inquisition. D. Juan Francisco del Rio paya la même annnée 900 réaux [1].

Et les emplois de l'Inquisition n'en étaient pas moins très recherchés. Le poste de gouverneur des prisons de Tolède étant venu à vaquer en 1773, il ne se présenta pas moins de 16 concurrents pour l'obtenir. Les notes qui leur furent attribuées par le juge enquêteur sont parfois assez curieuses. — D. Vicente Escudero est fils du défunt alcayde, mais il est jeune, peu instruit et peu robuste. — D. Matias de Moya est familier de l'Inquisition depuis trente ans, mais il n'a assisté qu'à deux cérémonies du Saint-Office, puis il est vieux « et ne saurait maintenir un accusé un peu difficile ». — D. Manuel Sanchez est d'âge convenable, mais il passe pour peu zélé, il tient un commerce clandestin de soieries, ne pouvant le faire publiquement puisqu'il est en état de faillite. On le dit bavard. — D. Joseph Sanchez Ventero fait aussi le commerce de soieries et est employé de *Cruzada*. Il est chargé de filles... « Que deviendrait au milieu de ces demoiselles le secret du Saint-Office ? » — Il y a parmi les prétendants deux domestiques, un ouvrier briquetier, un étudiant en théologie qui n'a jamais pu réussir à obtenir une cure, un ancien commissionnaire, un ancien vitrier, et « un pharmacien suppléant de la pharmacie de l'Hôpital de la Miséricorde ». Le candidat le plus sérieux paraît être D. Juan Antonio Paris, intendant d'un conseiller au Conseil des Finances. Il est âgé de 28 à 30 ans, représente bien, a une bonne conduite et paraît instruit, prudent et judicieux [2].

Si l'on voit tant de gens rechercher les fonctions du Saint-Office, acquitter de lourdes taxes pour les obtenir, rester quelquefois vingt ans sans toucher le moindre traitement, il faut bien cependant qu'ils y aient trouvé quelque intérêt, et que certains avantages expliquent une ambition si extraordinaire.

1. Inq. de Toledo, Leg. 15, lib. 1.
2. *Id.*, Leg. 2, lib. 2, 23 sept. 1773.

Ces avantages existaient, en effet.

Beaucoup recherchent comme une décoration la plaque brodée de noir et de blanc, et la médaille d'émail blanc à la croix verte, accompagnée d'une épée et d'une branche d'olivier.

Pendant longtemps les gens du Saint-Office ont été entourés d'une extrême considération. Ce respect paraît en train de se perdre à la fin du XVIIIe siècle, mais les employés du Saint-Office restent toujours soumis à sa juridiction, et le Tribunal, si terrible aux profanes, est fort indulgent pour ses amis. Il les soutient énergiquement dans leurs plus frivoles querelles.

En 1759, la voiture de l'Inquisiteur D. Cristoval de Bustamente heurte dans une rue étroite de Tolède D. Francisco Azpilcueta, employé supérieur de l'administration des tabacs. Le corregidor intente un procès à D. Cristoval, et l'Inquisition répond par un procès à D. Francisco. Le Conseil de Castille déclare qu'il y a conflit de juridiction, et la Suprême réclame au Tribunal de Tolède la communication du dossier pour suivre l'affaire et défendre les droits du Saint-Office [1].

En 1765, dans la petite ville de Yebenes, il y eut querelle entre D. Gabriel Garcia et D. Sebastian de Lara, alguazil-mayor de l'Inquisition. On parvint à les réconcilier, mais D. Gabriel demanda que D. Sebastian vînt lui faire une visite. D. Sebastian s'y refusa, et le Tribunal de l'Inquisition de Tolède lui donna raison, sous prétexte « qu'il était alcalde pour l'état noble et qu'après la réconciliation une visite était inutile [2]. »

Le même jour, le même Tribunal de Tolède transmettait à la Suprême une plainte du commissaire de l'Inquisition de Zedillo contre les Alcaldes de ce bourg qu'il accusait d'avoir envahi sa maison [3].

Le 14 août 1769, les inquisiteurs de Tolède adressaient à la

1. Inq. de Toledo, Leg. 15, lib. 1, 12 nov. 1759.
2. *Id.*, Leg. 2, lib. 2, 16 fév. 1765.
3. *Id.*, *ibid.*

Suprême un mémoire de 71 feuillets pour leur dénoncer les attentats des députés du commun de Tolède qui avaient cherché à chasser les employés du Saint-Office de l'étal particulier qui leur était réservé à la boucherie municipale. « Quoique la matière en elle-même paraisse de peu de poids, disaient les Inquisiteurs, nous la considérons comme très grave et digne d'être soumise au seigneur Roi; il ne pourra sortir aucun préjudice de sa sentence, favorable ou non, et nous aurons l'honneur et l'avantage d'obéir à ses ordres royaux. Si nous ne faisons rien, nous aurons par la suite beaucoup à souffrir des attentats des députés, qui, sous prétexte du bien public, sans pouvoirs suffisants, sans l'instruction préalable si nécessaire en ces sortes d'affaires, ont bousculé le Tribunal, le corregidor et l'ayuntamiento, sans la moindre considération pour le Conseil Royal qui s'est réservé la résolution de ces sortes de conflits. »

Les inquisiteurs parlent avec aigreur du mauvais esprit qui anime les députés du commun, représentants élus de la population « trop portés à offenser le Saint-Office, pour la vaine gloire de se rendre fameux et de faire montre de leur zèle en faveur de la plèbe ». Les juges de Tolède auraient bien voulu fermer la bouche à leurs adversaires en leur exhibant le privilège royal qui donnait droit au Saint-Office à deux quartiers de bœuf et à douze moutons par semaine, mais ils n'ont pu trouver qu'une copie, non datée et non signée, de la concession originale. Ils se sont bien gardés d'exposer ce document à la critique des députés, et ont préféré, « vu les circonstances du temps » et les avis répétés de la Suprême, procéder avec mansuétude et discrétion [1].

Outre leurs prérogatives honorifiques, les gens du Saint-Office jouissaient donc de certains droits utiles.

Ils ne pouvaient être nommés sans leur consentement alcaldes, regidors ou procureurs des bourgs où ils demeuraient [2].

1. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 14 août 1769.
2. *Id.*, *ibid.*, 7 mai 1768.

Les officiers subalternes des tribunaux d'Inquisition percevaient des taxes sur les actes de procédure. Le Saint-Office délivrait des certificats de baptême et de mariage. Pour chaque certificat l'employé chargé des recherches touchait une vacation. Quand il allait à la campagne interroger des témoins, le juge touchait 8 réaux par témoin, et le notaire 7 réaux [1]. Les enquêtes sur la noblesse et la moralité des commissaires et familiers du Saint-Office rapportaient de gros émoluments aux scribes du Tribunal. Le commissaire chargé de l'enquête avait 30 réaux par jour, le secrétaire 40 réaux. Le receveur et le dépositaire des enquêtes percevaient un droit de 2 °/o sur le montant des frais [2]. Ces détails expliquent pourquoi les emplois du Saint-Office étaient si recherchés. On y trouvait honneur et profit.

Les requêtes adressées à la Suprême par le Tribunal de Tolède montrent qu'il n'a rien perdu de son ancien esprit, mais qu'il craint fort de se compromettre, et d'être désavoué en haut lieu. Les inquisiteurs ne demanderaient pas mieux que de continuer à terroriser les gens suspects d'hérésie, mais ils sentent la haine gronder autour d'eux, ils savent que le gouvernement ne leur est plus favorable, ils sont inquiets, et dans la crainte de commettre quelque bévue, ils font à chaque instant appel aux lumières supérieures de la Suprême.

En 1764, le Saint-Office de Tolède a mis la main sur un Français, Louis Belnu. Il s'est montré si obstiné dans ses refus de répondre que le Tribunal a pensé à lui appliquer la torture. Cependant il a paru que ce moyen était bien usé (*baldado*), et les juges ont estimé que l'accusé était absolument ignorant et insensé. On s'est contenté de lui mettre les fers (*grillos y esposas*). On l'enverrait bien dans un hôpital de fous, mais les médecins ne savent pas s'il est fou ou non. Le plus simple serait peut-être de le renvoyer en France avec des notes convenables, ou de

1. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 12 déc. 1780.
2. *Id.* Leg. 15, lib. 1, 18 mars 1758.

l'appliquer aux mines d'Almaden [1]. Voilà donc un malheureux qu'on n'a pu convaincre, qui est probablement dément, et qu'on propose de condamner aux travaux les plus durs et les plus dangereux.

La même année, Manuel del Corral est dénoncé en confession par son fils Antonio, âgé de huit ans, comme judaïsant. L'Inquisiteur général veut faire arrêter le père et le fils. Le Tribunal de Tolède n'est point de cet avis, parce que cette mesure ferait grand bruit dans le pays, et que les complices de Manuel auraient le temps de fuir. Il vaudrait mieux continuer secrètement l'enquête, faire épier les suspects par le regidor D. Antonio Rojo, et par les curés de Saint-Philippe et de Saint-Jean. Au reste, si le seigneur Inquisiteur tient absolument à l'incarcération de ce Manuel, on pourrait très bien y arriver par un moyen détourné. Antonio, son fils, a maltraité une fillette de 22 mois et le père de l'enfant a déposé une plainte contre lui, rien ne serait plus facile que d'impliquer Manuel dans l'affaire, et de faire arrêter Manuel et Antonio par la justice royale. On s'assurerait ainsi des suspects, sans que le Saint-Office parût s'en mêler, et il pourrait continuer à loisir ses diligences [2].

Les inquisiteurs tiennent grand compte des circonstances politiques. En 1776, ils saisissent un mouchoir de coton sur lequel sont imprimées certaines figures religieuses ; ils entament une poursuite d'office, mais ils se gardent bien de dire dans l'acte que les dessins incriminés paraissent être des satires contre les Jésuites. La compagnie étant mal vue du gouvernement, le mouchoir séditieux pourrait être regardé avec indulgence par l'autorité laïque. Le Tribunal de Tolède envoie mouchoir et dossier à l'Inquisiteur général « dont l'opportun et supérieur entendement » saura trouver ce qui doit être fait [3].

Le Tribunal incline presque toujours vers les mesures de

1. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 18 mai 1764.
2. *Id.* Leg. 2, Reg. 2, 13 juillet 1764.
3. *Id.*, *ibid.*, 22 fév. 1776.

rigueur, mais il n'est pas insensible à toute considération mondaine. Un certain Gerónimo Cros a été condamné comme bigame à recevoir des coups de fouet, mais sa seconde femme est cousine de Fr. Juan de San Josef, définiteur général des Carmes Déchaux; à cause de cette parenté, les inquisiteurs estiment que la peine des coups pourrait lui être remise (26 avril 1769.) Il est condamné à cinq ans de travaux publics à Carthagène. Deux mois plus tard, Cros, devenu veuf, a régularisé son mariage avec sa seconde femme; il demande qu'on transforme sa peine en une autre équivalente, qui lui permettra de nourrir sa femme et ses enfants. Cette fois les inquisiteurs de Tolède sont inflexibles; intéressé à ce que son cousin ne soit pas fouetté en public, le définiteur général des Carmes Déchaux ne l'est plus à ce qu'il reste cinq ans prisonnier dans un arsenal éloigné où personne n'entendra parler de lui [1].

Cette préoccupation de l'opinion publique est constante chez les juges. D. Diego de Soria y Lara, exilé par l'Inquisition au Castañar, demande à retourner à Colmenar, son ancienne résidence, pour apurer les comptes de sa gestion comme trésorier de l'Hôpital et de la fabrique de l'Église. Le Tribunal lui accorde sa demande, mais D. Diego descendra au couvent, s'y rendra directement, de nuit, et n'y restera que le temps indispensable pour rendre ses comptes [2].

Si le Tribunal montre parfois quelque humanité, un motif égoïste explique presque toujours sa décision. Antonio Romero a fait tout son possible pour empêcher sa femme, Gregoria Ruiz Bollon, d'être arrêtée par le Saint-Office. Gregoria a été incarcérée dans les prisons secrètes et son mari est interné dans les prisons des familiers. On peut « à cause de son ignorance et de l'affection naturelle » le remettre en liberté après l'avoir averti des peines

1. Inq. de Toledo, Leg. 2, reg. 2, 26 avril et 8 juillet 1769.
2. *Id.*, *ibid.*, 18 mai 1765.
3. *Id.*, *ibid*, 4 mars 1765.

qu'il encourrait s'il recommençait à troubler le Saint-Office dans ses opérations. « Il est inutile de le garder, il n'a rien et sa détention serait onéreuse au trésor royal [1]. »

La sensibilité est le moindre défaut des inquisiteurs. Fr. Juan Corona, frère-lai de Saint-François, détenu dans les prisons secrètes, a éprouvé un accident « aplopectique (*sic*), » on a fait venir le médecin, on lui a donné pas mal de remèdes (*que fueron vastantes*), l'extrême-onction... il est mort. On l'enterrera à huit heures du soir à la paroisse Saint-Vincent, toutes portes fermées. — Sa cause s'instruisait, les trois audiences ordinaires avaient déjà eu lieu, et le fiscal s'occupait de rédiger son mémoire [2]. Les inquisiteurs ont l'air de regretter d'avoir pris tant de peines inutiles.

Les morts ne parlent plus, mais les vivants sont parfois bien ennuyeux. Le Saint-Office n'aime pas les raisonneurs. Fr. Manuel Santos Berrocosa, Augustin déchaussé, a été réprimandé en 1758 pour les erreurs contenues dans ses ouvrages. Depuis, il a publié un *Essai sur le théâtre à Rome* et l'Inquisition l'a poursuivi comme relaps. Mais « il est fort attentif (*muy sobre sí*) et il sait bien que les nouveautés du temps mettent sa cause en meilleure posture qu'elle n'eût été en d'autres circonstances [2] ».

Il y a des gens vraiment insupportables que le châtiment exalte au lieu d'abattre. Ceux-là, le Saint-Office ne demande qu'à s'en débarrasser le plus tôt possible; ils le troublent et l'inquiètent au plus haut point. L'histoire de D. Martin de la Puerta est fort instructive à ce sujet.

D. Martin, prêtre, a été condamné par l'Inquisition de Madrid à deux ans de réclusion. Le délit ne doit pas être bien grave, puisque l'Inquisiteur général lui a permis de continuer à dire la messe. On l'a enfermé au couvent des Augustins Récollets de

1. *Id.*, *ibid.*, 27 nov. 1774.
2. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 18 août et 28 sept. 1770.

Tolède; mais c'est un homme terrible ; il est altier et querelleur, le couvent retentit de ses plaintes et de ses colères, les moines en sont excédés et font tout ce qu'ils peuvent pour le dégoûter de rester parmi eux. Ils le nourrissent de plus en plus mal; ils lui ont donné une cellule *immonde*, il s'en plaint lamentablement (*lastimosamente*). L'Inquisition de Tolède voudrait le voir transféré dans un couvent de la Vieille-Castille, loin de Madrid, où ses intrigues trouvent de l'encouragement. La Suprême ordonne de l'interner au couvent des religieux de la Merci de Tolède. Il y est moins mal traité et se montre plus calme, cependant il se plaint encore d'être mal vêtu et, comme il a fait les deux tiers de sa peine, il demande qu'on lui fasse grâce du reste pour soigner sa santé, consoler sa mère et sa sœur qui ont besoin de lui, et s'occuper d'un procès qui menace de lui faire perdre son bien. Les inquisiteurs de Tolède, consultés par l'Inquisiteur général, sont d'avis qu'il reste au couvent. Il a tort de se plaindre de son vêtement; on lui a donné un habit en juillet et il s'en est déclaré content [1]. Il est bien vrai qu'il est assombri et abattu mais pas tant qu'il le dit. Quant au procès dont il parle, les inquisiteurs ne savent ce qui en est. — Il reste au couvent; on se contente de lui donner un peu plus de liberté à l'intérieur de la maison. Le 21 juillet 1774, l'Inquisiteur général ordonne la mise en liberté de D. Martin. Les juges de Tolède prennent sur eux de suspendre l'exécution de cet ordre, et préviennent D. Bernardo Antonio Marron, ennemi de D. Martin, d'avoir à se bien garder si celui-ci est remis en liberté à Tolède. L'Inquisiteur général décide que D. Martin pourra habiter à son choix en Extrémadure, ou dans le royaume de Séville, ou même, s'il le veut, à la Higuera del Rey, dont le séjour lui avait été d'abord interdit. D. Bernardo a une si grande hâte de le voir parti qu'il offre 300 réaux pour le conduire jusqu'aux confins du territoire de l'archevêché de Tolède. A la demande des juges de

1. Il ne faut pas oublier qu'on est en décembre.

Tolède, l'Inquisiteur général ordonne de le conduire à deux ou trois lieues au delà des frontières. Le 9 août, trois semaines après l'ordre de mise en liberté, D. Martin est emmené en voiture, non sans peine, et accompagné jusqu'à la Calzada de Oropesa, à 25 lieues de Tolède, par un commissaire de l'Inquisition, un valet de pied et un sergent de la milice [1].

La vie était presque intenable pour les condamnés de l'Inquisition. Les juges le reconnaissaient eux-mêmes, et préféraient exiler les femmes dans une grande ville « où elles vivaient sous les yeux du Saint-Office et pouvaient trouver d'abondantes aumônes, tandis qu'elles corrompaient d'ordinaire les villages où on les envoyait, leur condamnation par le Saint-Office les désignant pour ainsi dire aux entreprises des personnes habiles à faciliter les excès des passions humaines [2] ».

La Suprême se montre en général plus portée à l'indulgence que les Tribunaux locaux. L'esprit qui l'anime n'est cependant pas moins étroit, et ses ménagements sont de pure politique. Le malheur des temps permet qu'un grand nombre de crimes restent impunis; les inquisiteurs ferment les yeux, mais déplorent entre eux le fatal aveuglement des ministres.

Le 28 juillet 1797, Charles IV promulgua un édit en vertu duquel les ouvriers et artisans étrangers — non juifs — étaient admis à s'établir en Espagne « à la condition pour les catholiques de se soumettre aux lois civiles et religieuses, et pour les non-catholiques d'aviser l'Inquisition, afin qu'elle ne les molestât point pour leurs opinions religieuses, aussi longtemps qu'ils sauraient respecter les coutumes publiques [3].

La Suprême vit cette mesure avec chagrin, et envoya à ce propos aux inquisitions provinciales une circulaire qui nous paraît mériter d'être citée *in extenso.*

1. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2, 14 juillet 1773; 9 août 1774.
2. *Id.*, *ibid.*, 14 janvier 1764.
3. *Novissima Recopilacion de las leyes de España*, Madrid, 1805, 5 vol. in-f°, lib. VIII, tit. XXIII, Ley 7 (note 4).

Elle veut savoir : 1° Si avant l'ordre royal du 28 juillet 1797 on permettait aux étrangers qui ne professent pas la religion catholique d'habiter dans les localités relevant du Tribunal. — 2° Si on ne le permettait pas, quelles diligences pratiquait-on pour s'assurer qu'ils professaient la religion catholique ? — 3° Dans le cas où on aurait fait certaines diligences, et que ces diligences eûssent fait croire qu'un étranger était catholique, et qu'il se fût trouvé plus tard qu'il ne l'était point, mais qu'il n'avait pas mal parlé de notre religion, ni causé scandale par sa conduite, ni insulté les objets de notre culte, à quelles peines le condamnait-on ? — 4° Ceux qui, en vertu de l'ordonnance précitée, s'établissent aujourd'hui en Espagne, se soumettent-ils à quelques formalités ? et quelles sont-elles ? — 5° S'ils contractent mariage avec des personnes catholiques, quelle religion suivent dans ce cas les enfants ? — 6° Combien d'étrangers non-catholiques se sont-ils établis depuis cette ordonnance ? On donnera le chiffre approximatif, on nommera quelques-uns des principaux, on indiquera, s'il se peut, leur nationalité et leur secte. — 7° Combien a-t-on célébré d'*autillos* particuliers au sujets d'étrangers depuis l'année 1759 où commença de régner Charles III ? On donnera les noms, le pays d'origine et la religion des pénitenciés, et on exprimera la nature des principaux délits qui les firent condamner [1].

On voit très bien par cette longue instruction que le Saint-Office regarde comme scandaleuse la tolérance accordée par le roi, et profite des pouvoirs qu'il détient encore pour espionner et molester les étrangers que les ministres réussiront à attirer dans le pays.

Le roi devait finir par se lasser.

Le 7 mai 1806, le ministre de grâce et justice écrivit au doyen de la Suprême une lettre extrêmement sévère et empreinte d'une véritable indignation.

1. Inq. de Toledo, Leg. 15, lib. 2.

D. Antonio Cuesta, archidiacre titulaire du chapitre cathédral d'Avila, et son frère D. Gerónimo, chanoine pénitencier de la même Église, avaient été l'objet d'accusations terribles au sujet de leur conduite politique et religieuse. Le roi, consulté par la Suprême, avait consenti à leur arrestation et à l'instruction de leur procès. D. Gerónimo avait été incarcéré, D. Antonio avait pris la fuite. Cinq théologiens du collège de S. Gregorio de Valladolid avaient déclaré D. Gerónimo innocent sur tous les chefs d'accusation portés contre lui. Par sentence en date du 18 avril 1804, le Tribunal de Valladolid l'avait acquitté. Cependant la Suprême n'avait pas ordonné son élargissement. Le roi s'était alors saisi de l'affaire. Il déclarait l'arrestation de D. Gerónimo irrégulière en la forme. Il ordonnait la mise en liberté immédiate de l'accusé, sans dépens, et lui restituait sa prébende. « D. Gerónimo devait se présenter, en habit de chœur, dans le chœur de l'église cathédrale d'Avila, un jour de fête; la résolution royale devait être lue à l'offertoire de la grand'messe, avec le cérémonial usité pour la lecture des décrets du Saint-Office, par le secrétaire ou le notaire désignés par le Tribunal, en la présence du révérend évêque du diocèse, lequel ferait par après asseoir D. Gerónimo à la place correspondante à sa prébende, et pour qu'à l'avenir il fût constant que D. Gerónimo ne devait pas être confondu avec ceux qui avaient été châtiés ou réprimandés par le Tribunal de l'Inquisition, et pour que toujours apparût son innocence et son irréprochabilité, de telle manière que ni son arrestation, ni ce qui s'en était suivi ne pût lui nuire, ni à lui, ni à quelque membre de sa famille, pour obtenir un habit (des Ordres militaires) ou pour fournir les preuves de netteté d'état (*limpieza de estatuto*) de quelque nature qu'elles fussent, S. M. ordonnait qu'un témoignage de sa souveraine résolution et de l'exécution d'icelle fût conservé aux Archives de la dite sainte église cathédrale d'Avila, et que des exemplaires en fussent envoyés à tous les archiprêtres du diocèse, à l'ayuntamiento de la cité, aux religieuses de Sainte-Marie de Gracia, de l'ordre de

Saint-Augustin d'Avila, au Tribunal de l'Inquisition de Valladolid et au lieu de naissance de D. Gerónimo. Le chapitre d'Avila devait restituer à D. Gerónimo tous les fruits et revenus de sa prébende, sans en rien retenir ni garder, comme s'il eût été présent depuis le jour de son arrestation jusqu'à sa rentrée dans la cathédrale. Le chapitre devait lui garder les honneurs, prééminences et distinctions attachés à sa prébende, sans aucune restriction. »

La lettre ministérielle ne dit pas à quel parti s'arrêta le roi pour ce qui regardait D. Antonio, mais un second ordre du ministre punit de grosses amendes les dénonciateurs des frères Cuesta. Le licencié D. Benito Cautero y Grande fut taxé à 33.000 réaux, le lectoral D. Bernardo Blanco, les chanoines D. Victoriano de las Vacas, D. Andrés Cabello et D. Martin de Uria à 11.000 réaux, le prébendé D. Judas Tadeo Lamal à 6.600 réaux, le rationnaire D. Julian Gascueña à 4.400 réaux, D. Martin Diez Murga, curé de Saint-Jacques d'Avila, à 6.600 réaux. D. Andrés Gil Valverde, ex-curé de Cardeñosa, D. Josef Uruburu, ex-curé de Monsalupe, D. Manuel Grande, ex-curé de Martin Muñoncillo et D. Jacinto Galavis de los Nidos, curé de Saint-Martin d'Arévalo à 5.500 réaux chacun. Trois autres curés durent payer 550 réaux chacun, un prêtre d'Avila 2.200 réaux, un avocat 550 réaux, un chanoine lectoral de Valladolid 2.200 réaux, un bénéficier de la paroisse de Saint-Vincent-Martyr 2.200 réaux, un notaire de la curie ecclésiastique d'Avila 275 réaux. Toutes ces sommes, montant à 114.675 réaux, étaient payables dans le délai de huit jours, sous peine de saisie des biens meubles et immeubles des coupables, et de retenue de leurs revenus ecclésiastiques, jusqu'à concurrence de la portion congrue. Les amendes devaient servir à payer les frais de l'instance, et le surplus devait être versé à D. Gerónimo Cuesta à titre de dommages-intérêts.

Un certain nombre de moines, et parmi eux un qualificateur du Saint-Office, étaient en outre exilés à 30 lieues de Madrid et

des résidences royales. Un autre qualificateur et un juge de commission étaient déchus de toutes leurs créances relatives à cette affaire, et déclarés indignes d'être employés désormais par le Saint-Office.

Le roi déclarait en outre que le dossier de toute l'affaire serait remis aux archives du ministère de grâce et justice, et qu'aucune pièce n'en sortirait sans son expresse permission [1].

On voit par là combien les temps étaient changés depuis Macanaz. Le roi se saisissait d'un procès d'Inquisition, le jugeait en dernier ressort, réhabilitait l'accusé et frappait rigoureusement les dénonciateurs et même certains juges et employés du Tribunal ecclésiastique. Cette affaire en dit long sur les abus de l'Inquisition et sur le discrédit où elle était enfin tombée.

III

L'Inquisition de la foi contre la perversité hérétique (*Inquisicion de la Fe contra la herética pravedad*) avait dans son ressort tout ce qui, de près ou de loin, peut ressembler à une hérésie.

Les Archives des Tribunaux de Tolède et de Valence rangent les causes jugées par eux sous vingt-cinq rubriques différentes : Bigamie — Blasphèmes — Causes criminelles — Impudicité — Faussaires — Fauteurs d'hérétiques — Sorcellerie — Hérésie : illuminés, anglicans, calvinistes, francs-maçons, luthériens — Trompeurs et trompés (*ilusos é iludentes* [2]) — Empêcheurs (*Impedientes* [3]) — Impuissants — Injures — Intrus — Judaïsants — Livres défendus — Morisques — Paroles scandaleuses — Par-

1. Inq. de Toledo, Leg. 15, lib. 2, R. Orden du 7 mai 1806.

2. Il s'agit de gens qui se croient visités par Dieu, la Vierge ou les Saints ou possédés du diable, et qui le persuadent aux autres.

3. Sorciers auxquels la crédulité populaire attribuait le pouvoir d'empêcher la consommation des mariages.

jures — Propositions erronées — Propositions scandaleuses — Propositions hérétiques — Religieux mariés — Sacrilèges — Sollicitants [1] — Divers.

Malgré cette apparente variété, on peut ramener à deux types principaux le procès d'Inquisition ; c'est un procès de mœurs ou un procès d'idées. Ces derniers feront l'objet de la quatrième partie de cette étude; nous rechercherons d'abord quel a pu être l'effet de l'Inquisition sur la moralité espagnole.

Il est presque impossible en pareille matière d'émettre une opinion générale qui soit autre chose qu'un sentiment. Le degré de moralité d'un peuple ne pourrait se mesurer que par comparaison avec la morale absolue — et il serait toujours très bas — ou par comparaison avec la moralité d'un autre peuple, mais on retomberait alors dans la difficulté dont il s'agit de sortir.

Les peuples ont une tendance naturelle à se regarder comme plus moraux que leurs voisins. Certains poussent même la prétention jusqu'au ridicule. L'Espagnol n'a pas l'insupportable pharisaïsme du Germain ou du Saxon, mais il laisse entendre volontiers qu'il n'a pas les vices de l'Italien, et qu'il a pour le mariage beaucoup plus de respect que le Français. On attribue souvent ce dernier fait — qu'il s'agirait de prouver — aux heureux efforts de l'Inquisition. Mais il est à remarquer que si l'Inquisition poursuit la bigamie et protège les époux contre les sorciers, c'est la justice royale qui fait fermer les maisons de débauche, qui punit le concubinage (*amancebamiento*) et l'adultère, et frappe les bâtards de nombreuses incapacités. On pourrait, tout au plus, soutenir que l'esprit religieux des Espagnols, esprit dont l'Inquisition n'est qu'un symptôme, est la véritable cause de leur moralité. Cependant l'Espagnol célibataire n'est pas un plus saint personnage que le Français, et si l'adultère de la femme est moins fréquent en Espagne qu'en d'autres pays, la jalousie et

1. Ce sont les prêtres qui abusent de la confession pour induire à mal leurs pénitentes.

les vengeances qu'elle entraîne y ont peut-être autant contribué que les rigueurs du Saint-Office.

Ce qui est beaucoup plus démontrable et plus sérieux c'est l'incroyable superstition que l'Inquisition a très certainement contribué à entretenir en Espagne, et qu'aucun bon résultat obtenu d'autre part ne pourrait, à notre avis, balancer.

A côté de détails impossibles à raconter, les procès de *deshonestidad* nous révèlent des traces curieuses de la doctrine moliniste, inventée en Espagne, et qui répond si bien à certains côtés de l'âme espagnole.

Fernando Gonzalez, âgé de 30 ans, boulanger à Ontigola, bon chrétien, pratiquant et charitable, conte fleurette un jour à une jeune servante de 23 ans, et répond à ses refus indignés « qu'après tout, ce qu'il lui demande n'est pas un péché ». Ce n'est là qu'une très banale histoire, mais la jeune fille se confesse à un franciscain, Fr. Sebastian de Villacañas, qui obtient d'elle la permission de dénoncer le fait au Saint-Office de Tolède *extra sacramentum poenitentiae* (7 nov. 1781). L'Inquisition prend l'affaire très au sérieux, et charge D. Bernardo Rafael Prieto, son commissaire à Ocaña, de faire une enquête (14 nov.). L'information aboutit le 16 décembre à un rapport aussi favorable à la jeune fille qu'à son imprudent amoureux. L'Inquisition réfléchit cinq mois et se décide enfin le 17 mai 1782 à suspendre l'affaire; mais Fernando Gonzalez, qui ignore tout ce qui s'est passé, a été l'objet d'une dénonciation, il a son dossier au Tribunal de Tolède et s'il n'est pas poursuivi cette fois, il est déjà presque un suspect [1].

Ce fait n'est pas isolé; les dossiers du Tribunal de Tolède en mentionnent d'autres exemples [2]. Dans certains cas, l'instruction dure jusqu'à deux ans. Si l'Inquisition attache à des faits de ce genre une aussi grande importance, c'est qu'il se trouve des

1. Inq. de Toledo, Leg. 71, nº 104.
2. *Id.*, Leg. 70, nº 45, nº 77. Leg. 71, nº 95.

prêtres pour tenir le même langage [1] et que des propos de cette sorte, qui ne sont que légers dans la bouche d'un jeune paysan, deviennent dans la bouche d'un prêtre une dangereuse hérésie, une doctrine sentant le quiétisme et le molinisme, que l'Inquisition avait réellement le devoir de condamner. Mais s'il est bon de voir le péché où il est, il ne faut pas le voir où il n'est pas, ni tomber dans la niaiserie. Les consciences timorées sont souvent les plus faibles, et le diable « qui ne dort jamais », dit le proverbe castillan, peut tourner en tentation les plus louables pratiques [2].

La croyance aux sorciers était générale en Espagne, et peut être regardée comme une dégénérescence du sentiment religieux. Là où les puissances célestes ne veulent pas opérer, il paraît naturel d'invoquer les puissances infernales. Le démon n'est certainement pas aussi puissant que Dieu, il dispose cependant d'un grand pouvoir. En s'adressant à lui, on s'expose à perdre son âme, mais quand la passion s'en mêle, il y a des choses pour lesquelles on expose son âme... Puis on peut attraper le démon ! Et dans ce peuple espagnol si passionné, si violent, si ignorant, nourri de fictions et de légendes, obsédé de fantômes, la croyance aux enchantements et aux sorcelleries est presque aussi générale que la croyance aux miracles. « Le sommeil de la raison enfante des monstres, dit Goya. » Ce mot explique à merveille le crédit des sorciers en Espagne.

Leur vogue reste la même tout au long du XVIII[e] siècle, leurs pratiques ne varient pas, et trouvent d'un bout à l'autre du siècle la même crédulité et le même succès.

Le 27 juin 1701, Maria Lares, dite la Lara, habitante de Madridejos, est accusée de sorcellerie. Couturière de son état et âgée de 50 ans, elle est la terreur de la contrée, car elle guérit qui elle veut et jette des sorts à qui lui déplaît. Une femme de Madridejos se vante d'avoir un chapelet appartenant à Maria

1. Inq. de Toledo, Leg. 70, n° 54, n° 60.
2. *Id.*, Leg., 71, n° 107.

Lares. Celle-ci l'apprend, déclare qu'elle se vengera, et un quart d'heure après la femme fait une fausse couche. Une autre femme a été guérie par Maria Lares, qui l'a priée de n'en point parler, mais elle a bavardé, Maria l'a su, et le jour suivant l'indiscrète éprouve une perte et se sent devenir comme folle. Elle court chez Maria et lui demande de la guérir, la sorcière refuse, la femme tire son couteau et menace la Lara de lui couper la tête; la femme se trouve mieux, mais le lendemain sa peau est toute couverte de pinçons, sans qu'elle se soit aperçue que personne l'ait pincée (*se halló toda llena de cardenales, sin que sintiese quien ni quando se los hicieron*). La Lara a demandé à une voisine d'allaiter un enfant, la voisine a refusé et son lait s'est tari aussitôt. La Lara a offert un verre de vin à un savetier, qui est tombé malade le lendemain et n'a pas tardé à succomber.

Le qualificateur du Saint-Office conclut que Maria Lares est une personne superstitieuse et a, tout au moins, un pacte implicite avec le démon. Elle mériterait les peines les plus sévères, mais les inquisiteurs « voulant les modérer avec équité et miséricorde » la condamnent à paraître devant eux en habit de pénitente, à abjurer *de levi* et à ne plus se mêler de guérir personne, sous peine de deux cents coups de fouet. Elle est exilée de Madrid, de Tolède et de la ville de Siruela pour deux ans, et sera condamnée au fouet si elle est trouvée en rupture de ban [1].

Le procès de Leonarda Avila est de 1804 et présente avec le précédent les plus frappantes similitudes.

La dénonciation émane de Fr. Francisco de Villamayor, religieux capucin, ex-gardien, prédicateur et commissaire du Saint-Office. Le moine raconte qu'étant en la ville d'Olias, la veille de la Toussaint, il est allé voir un de ses amis et l'a trouvé malade. Cet homme lui a avoué qu'il avait consulté une femme de Magan réputée pour son habileté à guérir le mal dû au mauvais œil (*mal de ojo*) et que ses opérations magiques ne l'avaient pas soulagé.

1. Inq. de Toledo, Leg. 89, nº 135, 22 mai 1702.

Fr. Francisco s'est rendu à Magan, a pris des informations sur la guérisseuse (*curandera*) et sait qu'elle se nomme Maria del Aguila; on l'appelle dans le pays la tante dorée (*la tia dorada*) et elle habite dans la rue qui va de l'église aux auberges, en face du colombier de Besaran. La dénonciation est datée du 9 nov. 1804. Le 21 nov. le capucin est interrogé par les inquisiteurs de Tolède. Le 23 nov. nouvel interrogatoire; il déclare n'avoir rien à changer à sa déposition, qui est authentiquée le lendemain par le Dr D. Juan Josef Gomez de Alia, secrétaire du Saint-Office. Le 29 nov. l'Inquisition de Tolède envoie à D. Josef Martin de Torres, curé de Magan, l'ordre de faire une enquête sur les faits dénoncés par Villamayor. Le 4 décembre l'enquête commence : Manuela de Huecas, âgée de 53 ans, dépose que la *tia dorada* s'appelle en réalité Léonarda de Avila et non Maria del Aguila, qu'elle est âgée de 63 ans, de vie régulière, et qu'on n'a jamais entendu dire qu'elle se soit enivrée. Elle est renommée pour son habileté à guérir le mal de tête, mais on la consulte aussi pour le mal d'estomac. Faustina Rodriguez, âgée de 42 ans, déclare que son défunt mari, Josef de Burgos, était très sujet au mal de tête et avait souvent recours à la *tia*. Elle lui mettait les mains sur la tête, récitait quelques paroles que Faustina n'entendait pas, mais que Josef lui assurait être le *Credo*, et le plus souvent, après la visite de la *tia*, Josef allait mieux. On dit dans le pays que Leonarda a hérité son secret de son père. Le curé de Magan ne charge pas l'accusée et conclut avec bon sens et charité. Leonarda est tenue pour bonne chrétienne, de bonnes vie et mœurs; moitié par simplicité et ignorance, moitié pour gagner quelque argent, elle s'est mêlée de guérir des malades « qui dans leur crédulité exagérée ont vu des effets merveilleux où il n'y avait que des causes physiques et naturelles ». Le curé d'Olias, chargé de diriger l'enquête dans sa paroisse, a recueilli des témoignages assez contradictoires. Francisco Sahavedra, âgé de 46 ans, est allé deux fois consulter la *tia*. Elle lui a frotté la tête pendant un demi-quart d'heure en lui faisant des

croix sur le front, et marmottant des oraisons qu'il n'entendait point. Sa femme lui a coupé une mèche de cheveux, que la *tia* a enveloppée dans du papier. Elle n'a point voulu fixer le chiffre de ses honoraires. Il lui a donné une peseta la première fois et 2 réaux la seconde. Il croit fort que c'est une sorcière, et regrette d'être allé la consulter. Fernanda Perez, femme de Francisco, et âgée de 44 ans, dépose que son mari a la migraine depuis le jour de son mariage (il y avait environ deux mois). Elle aussi a grand peur de la *tia,* et si elle a consenti à couper des cheveux à son mari, c'était pour pouvoir se sauver plus vite de chez la sorcière. Le curé d'Olias ne connaît pas la Leonarda, il a entendu dire à des personnes qui l'avaient entendu dire elles-mêmes, qu'elle était *curandera supersticiosa.* Le Saint-Office de Tolède reçut les rapports des curés de Magan et d'Olias à la fin de décembre 1804. Ce fut seulement le 7 sept. 1805 qu'il rendit son jugement. Il chargea le curé de Magan de réprimander la *curandera* et de lui défendre de se mêler à l'avenir de guérir le mal de tête. Le curé n'ayant pas reçu la lettre du Tribunal, une seconde missive lui fut envoyée le 17 juin 1806, et, le 26 juin, le curé put enfin annoncer au Saint-Office que ses ordres étaient exécutés [1].

On voit que la superstition paysanne était restée en 1805 aussi vivace qu'en 1701. Tous les sorciers de village n'étaient pas aussi inoffensifs que la *tia dorada.*

« Ana Diaz et sa fille, du bourg du Castañar de Ivor, guérissent le mal *de ojo* et autres maladies, et jettent des maléfices, de telle sorte que si quelqu'un vient à les offenser elles se vengent aussitôt, soit sur sa personne, soit sur ses biens. Si on ne les convie pas aux noces, elles empêchent de consommer le mariage, et si on a recours à elles et si on leur donne quelque chose, avec certaines prières et certains signes de croix en nombre déterminé, elles guérissent la maladie. Voilà trois ans,

1. Inq. de Toledo, Leg. 82, nº 16, 1804-1806.

dit le dénonciateur, que j'ai passé un traité pour la fabrication du savon noir, et comme j'ai eu une querelle avec ces femmes, elles m'empêchent sans cause de faire mon savon. J'ai beau amener tous les ingrédients au dernier degré de perfection, il m'est impossible de faire mon savon. Je l'ai fait pendant six mois sans l'avoir jamais manqué, et maintenant, si je ne leur donne pas ce qu'elles me demandent — ce qui me fait grand'faute pour nourrir ma famille — je me vois obligé de jeter mon savon, et à la moindre diligence qu'elles font, il est parfait [1]. »

On vit au milieu de sorciers. Un certain Cristoval, du bourg de Yebenes, a vécu longtemps avec des sorcières. Il donne aux gens le mal de dents quand il veut. Il peut sortir de Yebenes avec un cigare allumé et arriver à Cobejar, à sept ou huit lieues de là, avec son cigare à moitié fumé, et ayant brûlé tout le temps. Marie Culebra, de Tembleque, passe pour une sorcière très dangereuse. Elle a jeté un sort sur le curé, qui en est mort. Fr. Fernando de la Concepcion, économe de la paroisse, a rédigé une plainte à l'Inquisition contre Marie Culebra, et jamais la plainte n'est parvenue au Tribunal. Il n'y a qu'une voix à Tembleque pour dire que Marie est une sorcière [2].

Ce sont là des faits extraordinaires, mais ce n'est encore que la menue monnaie de la sorcellerie. Il y a des sorciers bien plus étonnants.

Villacañas est une petite ville dépendant de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont le Sérénissime Infant D. Gabriel est grand-prieur. Villacañas a un alcalde-noble, D. Juan de Velasco-Enriquez, et un alcalde roturier, Juan-Alfonso-Martin Segoviano. Or, dans ce bourg d'Eglise si bien gouverné, vit un homme « irrespectueux des autorités et impie dans ses discours », Andrés de las Blancas, vulgairement appelé Peliblanco, qui envoie au diable et l'Ordre de Saint-Jean et l'évêque, sait empêcher les

1. Inq. de Toledo, Leg. 85, nº 59, 1741.
2. *Id.*, Leg. 84, nº 55, 1760.

jeunes clercs de dire la messe et les conscrits d'être pris pour le service du roi. On pense si ce dernier talent était apprécié au village. Pour 200 réaux, ou pour un agneau, Peliblanco donnait au conscrit la formule magique qui devait lui faire tirer une boule blanche. En mettant la main dans la cruche, le conscrit disait tout bas : « Je suis démon et je me trouve diable, au nom du grand diable je mets la main, et si je sors libre d'ici je le paie ». Et il tirait une boule blanche! — Le 23 juin 1773, pendant les opérations du tirage (*quinta*), Peliblanco s'était porté à toutes sortes de violences « contre des personnes d'honneur et de distingué caractère ». Il fut arrêté par ordre des alcaldes, et dénoncé à l'Inquisition, qui lui imposa, le 30 août suivant, diverses pénitences canoniques. — Peliblanco ne fut pas corrigé, il continua à vendre la formule magique qui amenait les boules blanches quand le conscrit mettait la main dans la cruche. Peliblanco,se tenait près de lui, invisible, et sans que personne s'en aperçût, retirait de la cruche toutes les boules qui renfermaient une cédule de soldat. Peliblanco fut de nouveau arrêté le 2 nov. 1776 et son dossier incomplet ne permet pas de savoir ce qu'il est devenu ; la dernière pièce est une décision de la Suprême en date du 17 nov. 1780, ordonnant son transfert dans les prisons secrètes de Tolède pour que son procès lui soit fait et parfait jusqu'au jugement définitif, suivant les lois du Saint-Office [1].

Une autre sorcière, Mariana Diaz del Valle, âgée de 27 ans, couturière de son état, fut convaincue en 1702 d'avoir tiré les cartes, d'avoir pratiqué des envoûtements, et de s'être vantée de pouvoir ramener un amant à sa maîtresse, si on lui donnait quelques-uns de ses cheveux ou une bouchée de ce qu'il mangeait. L'Inquisition fit instruire le procès et le fiscal conclut que Mariana Diaz avait fait un pacte explicite avec le démon, méritait l'excommunication majeure, la confiscation des biens et toutes les peines portées par les lois du Saint-Office. Il demanda

1. Inq. de Toledo, Leg. 83, nº 29, 1773-1780.

même qu'elle fût appliquée à la torture, et qu'elle y fût laissée *et remise autant de temps et autant de fois* qu'il serait nécessaire pour lui faire confesser entièrement la vérité. Le Tribunal se montra plus doux et se contenta d'une abjuration *de levi* dans un *autillo* à huis clos [1].

C'était une croyance populaire générale que certaines formules avaient le pouvoir de ramener à leurs maîtresses les amants égarés. La femme qui voulait faire revenir son amant n'avait qu'à dire : « Je te conjure — par tison — et par charbon — et par tous les diables qui y sont — et par le diable boiteux — pour que d'une aile prompte — tu m'amènes Bartolomé — qu'il vienne, qu'il vienne et qu'il ne s'arrête pas — (qu'il vienne) par l'air comme un tourbillon — sans broncher en chemin — et tu feras en sorte que je lui paraisse blanche comme lait [2].»

L'oraison de Sainte-Marthe, encore populaire aux Canaries en 1829, avait la même puissance : « Marthe! Marthe! Vous êtes deux et je suis une — vous êtes trois et je suis deux — vous êtes quatre et je suis trois — Jetons le sort! — Faites bien attention à ce que je vous dis, bonne femme — C'est sur vous qu'est tombé le sort — et puisque je devais faire ce que vous m'auriez commandé — si le sort était tombé sur moi — c'est vous maintenant qui devez faire (ce que je vous commanderai). — Faites que mon Bartolomé vienne — qu'il vienne! qu'il vienne sans s'arrêter! — Du rognon au poumon et du poumon au *loton*! (*sic*) — qu'il vienne! qu'il vienne sans s'arrêter! [3] »

La terreur inspirée par les sorciers était telle que les personnes qui se croyaient l'objet de quelque maléfice tombaient réelle-

1. Inq. de Toledo, Leg. 85, nº 62, 1702.

2. *Relacion de las causas mas notables que siguió el Tribunal de la Inquisicion contra los que se decian brujos, hechiceros, mágicos, nigrománticos y aliados con el demonio*, Sevilla, 1839, in-32, 224 p. (sans nom d'auteur).

3. *Relacion de las causas*, etc.

ment dans un état de souffrance et de langueur qui semblait prouver jusqu'à l'évidence le pouvoir du prétendu sorcier.

Vizenta Gonzalez, âgée de 38 ans, femme d'Andrés Sanz, alcalde du bourg de Canencia, était persuadée que le licencié D. Pedro Alvarez y Sanchez, lieutenant de bénéficier de l'église paroissiale, lui avait administré dans une truite des poudres magiques qui retardaient depuis un an la naissance d'un enfant dont elle était enceinte. Elle venait demander sa délivrance au Saint-Office [1].

La crédulité extraordinaire que révèlent tous ces faits se retrouve chez bon nombre de populations rustiques, mais elle se guérit — ou du moins s'atténue — par un enseignement rationnel. Or, cet enseignement, l'Inquisition ne pouvait le donner et n'en voulait à aucun prix.

Les Inquisiteurs faisaient rechercher les sorciers et les condamnaient non comme escrocs ou empoisonneurs, mais bien comme sorciers. Les inquisiteurs croyaient qu'un homme peut faire un pacte avec le démon. Ils croyaient aux sorts, aux envoûtements, aux maléfices. Ils condamnaient ceux qui faisaient appel aux puissances infernales, mais ils auraient tenu pour hérétiques ceux qui auraient nié l'existence de ces mêmes puissances. Le merveilleux infernal n'est que l'envers du merveilleux céleste : qui nierait l'un serait bien près de nier l'autre. C'est pourquoi entre les sorciers et les rationalistes, les inquisiteurs n'hésitaient pas ; ils comprenaient que leurs vrais ennemis n'étaient pas les paysans guérisseurs du mal de tête, mais bien plutôt les novateurs étrangers, les auteurs hérétiques, les philosophes français et tous ceux qui cherchaient à propager leurs doctrines.

IV

La guerre aux idées a été au XVIII[e] siècle la grande affaire de l'Inquisition. Elle y a déployé un zèle infatigable, elle a paru y

1. Inq. de Toledo, Leg. 82, nº 9, 1705.

trouver une sorte de consolation au milieu des tribulations qui l'assaillirent.

Ce serait cependant une erreur de croire que, persécutant les livres, elle ait cessé de persécuter les hommes. Il n'y avait plus de Mores, et il n'y avait presque pas d'hérétiques en Espagne. Le combat cessait faute de combattants, mais il y avait encore deux classes d'hommes : les juifs et les francs-maçons, sur lesquels le gouvernement lui reconnut, jusqu'à la fin de l'ancien régime, le droit de correction.

Les juifs, bannis d'Espagne en 1492, et persécutés avec acharnement pendant trois siècles dans leurs descendants convertis, espérèrent à la fin du XVIII[e] siècle que l'accès de la Péninsule leur serait rouvert. Le 13 avril 1788, Charles III réhabilita les nouveaux chrétiens d'origine juive qui habitaient le quartier de la Calle à Palma de Mallorca. Il leur permit de changer de quartier, il punit de quatre ans de *presidio* ou d'arsenal le noble ou le roturier qui les appellerait *Judios, Hebreos* ou *Chuetas*. Il les déclara admissibles aux emplois publics [1].

Après la paix de Bâle, le ministre des finances D. Pedro Varela proposa au roi de permettre aux Juifs de rentrer en Espagne, et de les charger de l'escompte des *vales* royaux [2]. Charles IV refusa.

Le 8 juin 1802, il menaça « de la rigueur de son indignation royale et souveraine » ceux qui soustrairaient un juif à la surveillance du Saint-Office [3].

En 1804, un négociant juif de Bayonne, de passage à Santander, fut molesté par l'Inquisition. L'ambassadeur de France, Beurnonville, réclama en sa faveur; M. de Cevallos répondit : « que le Saint-Office avait eu connaissance que ce négociant professait la religion judaïque, proscrite en Espagne par diverses lois de la monarchie, et entre autres par la cédule royale du 8 juin

1. *Novissima Rec*, XII, I, 6.
2. Canga Arguelles, *Dic. de la hacienda*, V° *Judios* (*su regreso a España*).
3. *Nov. Rec.* XII, I, 5.

1802 ». Le ministre de France fit observer avec raison « que l'exercice des droits internationaux ne devait pas dépendre d'une distinction captieuse de la religion dans laquelle un homme était né, et des principes religieux qu'il professait [1] ». C'était prendre le contre-pied des théories du Saint-Office.

Les francs-maçons étaient peut-être encore plus mal vus, car on ne naissait pas franc-maçon ; ceux qui l'étaient avaient voulu l'être, et les inquisiteurs voyaient en eux avec raison les représentants les plus hardis de l'esprit philosophique et révolutionnaire.

La franc-maçonnerie avait été condamnée le 28 avril 1738 par Clément XII dans la bulle *In eminenti*. Dès 1740 une ordonnance de Philippe V condamna les francs-maçons aux galères. Le 18 mai 1751, Benoît XIV confirma les censures de Clément XII par la bulle *Providas Romanorum pontificum* [2]. Le 2 juillet de la même année, Ferdinand VI prohiba absolument toute association maçonnique en Espagne. Tout fonctionnaire convaincu de s'être affilié à une loge devait être ignominieusement privé de son emploi [3].

La secte frappée d'interdiction se propagea cependant, grâce à la faveur du comte d'Aranda, et gagna des adeptes jusque dans les rangs du clergé [4]. Pour le vulgaire elle garda un renom diabolique ; on se racontait à l'oreille que les jours de fête, les francs-maçons sacrifiaient un jeune enfant (*una criatura del Señor* [5]).

La franc-maçonnerie d'alors n'était cependant pas hostile au catholicisme, mais l'Église voyait une rivale possible dans cette grande association internationale, et la condamnait.

1. *Archives du ministère des Aff. étr. à Paris. Correspondance Espagne*, t. 666, f° 395.

2. Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition*, t. IV, p. 53.

3. *Nov. Rec.*, XII, XII, 2 *bis*.

4. Henri Duméril, *Mémorial militaire du colonel Castillon*, Mémoires de l'Académie de Toulouse, 1889.

5. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 231.

Nous extrairons des dossiers du Tribunal de Tolède deux procès qui suffiront à montrer l'antipathie profonde du Saint-Office contre les *franc-masones*.

Le 19 avril 1746, D. Joaquin Pareja, prêtre, âgé de 27 ans, dépose qu'étant parti pour l'Italie avec le Sérénissime Infant D. Felipe, il a séjourné quelques mois à Antibes, et y a lié connaissance avec un valet de chambre de D. Zenon de Somodevilla, marquis de la Ensenada. Il se promenait souvent avec ce valet qui lui a montré les habits de gala de son maître et lui a parlé de Paris et des francs-maçons. Ces hommes « se reconnaissent sans s'être jamais vus et au milieu de l'assemblée la plus nombreuse ». D. Joaquin, très intrigué, a essayé d'en savoir plus long, mais le valet lui a répondu « que la franc-maçonnerie était une chose si merveilleuse qu'on ne pouvait le dire qu'à ceux qui étaient franc-maçons ». Il a cru pendant longtemps qu'il s'agissait d'une sorte de confrérie analogue à celles d'Espagne, mais son oncle Fr. Alonso de Santo Tomas lui a appris que la franc-maçonnerie était une secte infernale, qui venait d'être prohibée par le pape, et il dénonce comme francs-maçons le valet de chambre Antonio de Rosilin et un lieutenant-colonel, M. Banec.

Sur la dénonciation de Pareja, l'Inquisition commença ses enquêtes et les suspendit le 8 janvier 1748, parce qu'on n'avait rien trouvé contre les inculpés sur les registres du Saint-Office ; mais le 15 décembre 1751 l'Inquisition de Tolède avertit celle de Madrid que Rosilin habitait la capitale et l'invita à poursuivre son procès, ainsi que celui du colonel Banec [1].

L'autre cause fournit sur la maçonnerie en Espagne des détails plus circonstanciés.

En 1811, pendant l'occupation française, un éleveur de troupeaux, D. Pedro Alcántara de la Llave, est mis en prison à Talavera pour refus de payer les impôts. Un officier français nommé

1. Inq. de Toledo, Leg. 108, nº 1.

Duval, qui avait logé chez lui, s'emploie pour obtenir sa mise en liberté et lui conseille, pour éviter tout dommage, de se faire franc-maçon. Pedro accepte, et comme en 1815 les temps sont bien changés, il vient lui-même raconter au Saint-Office rétabli les cérémonies de son initiation.

Les questions qui lui ont été posées n'ont rien de diabolique : « Qu'est-ce que l'homme doit à Dieu ? — L'adorer, parce qu'il est l'Être suprême, en obéissant aux lois qu'il a daigné nous communiquer par notre sainte mère l'Église. — Que doit l'homme à sa patrie ? — La défendre jusqu'à verser pour elle la dernière goutte de son sang, et l'illustrer avec ses lumières pour augmenter sa prospérité. — Que se doit l'homme à lui-même ? — Assurer son bien-être par des moyens licites, et chercher à assurer la vie de son âme qui est le salut. » — Pedro termine cet examen par une profession de foi catholique.

On lui bande alors les yeux ; son parrain le prend sous le bras et frappe à une porte, derrière laquelle Pedro entend des gens parler. La porte s'ouvre à grand fracas, et l'on demande à Pedro quel est son parrain ; il nomme l'officier qui l'accompagne : « Crépin ! » On lui répond avec de grands éclats de rire qu'on ne connaît pas Crépin, et que ce doit être quelque farceur (*algun tunante*). Une voix s'élève et dit : « Pour être maçon, il faut être un homme vertueux, et j'ai entendu dire que vous êtes un homme mal famé et que vous rendez votre femme très malheureuse ». Pedro répond avec indignation que c'est faux et qu'il ne cherche qu'à vivre tranquille. On lui demande ce qu'il désire, son parrain répond pour lui : « Voir la lumière ! » On lui ôte son bandeau et il se trouve au milieu de cinq épées nues, brandies devant ses yeux, au-dessus de sa tête et à chacun de ses côtés. On lui apprend qu'elles représentent la vengeance qui le menace s'il révélait ce dont il est témoin. Il entend une belle musique de flûte et de hautbois ; on lui explique qu'elle représente les joies de l'adepte discret. Il reste ainsi pendant quelques minutes, puis il est conduit au bureau du président qui lui donne

la première lettre du mot de passe et lui apprend à donner la poignée de main maçonnique : « Vous êtes franc-maçon, dit le président, sans cesser pour cela d'être catholique et espagnol. » On l'admet aux honneurs de la séance, mais comme on parle français il n'entend rien de ce que l'on dit. On fait une quête pour les malades, il donne une peseta. La séance est levée et comme Pedro n'est jamais retourné aux assemblées, c'est tout ce qu'il sait de la franc-maçonnerie.

Il prie le Tribunal d'user envers lui de pitié et de miséricorde, il a reconnu son crime, il le déteste mille et mille fois, il s'engage à dénoncer au Tribunal tous les francs-maçons qu'il pourra connaître, et pour témoignage de sa bonne volonté, il dénonce immédiatement comme franc-maçon son voisin, D. Nicolas Aguilar.

Il est absous, mais un des inquisiteurs lui fait observer qu'il a bien tardé à venir se dénoncer lui-même..... On lui impose quelques menues pénitences, et l'on prend avec soin son signalement [1].

Il était relativement aisé de surveiller et de démasquer un hérétique, un juif ou un franc-maçon. Il était plus délicat de découvrir l'hérésie dans un ouvrage composé par un clerc, versé dans la connaissance de tous les secrets de l'École. Cependant les inquisiteurs poursuivaient l'hérésie jusque dans les églises et les couvents. Ils s'étaient jadis appelés eux-mêmes « les chiens du Seigneur » et montraient un flair merveilleux pour découvrir dans un livre, dans un sermon, dans un cours, dans une simple conversation les propositions captieuses, erronées ou suspectes d'hérésie.

Plus difficile encore était la chasse aux livres prohibés. Le petit livre défendu qui se déguise parfois sous les apparences les plus innocentes, qu'on se passe de main en main, que l'on cache

1. Inq. de Toledo, Leg. 108, nº 2.

aux recoins les plus secrets de ses coffres et de ses armoires, qu'on lit la nuit, qu'on brûle à la moindre alerte ou qu'on dépose dévotement sur le bureau du Saint-Office après s'en être longuement imbibé l'esprit..... comment le saisir, comment suivre sa trace, comment distinguer le lecteur naïf de l'hérétique latent, l'homme de bonne foi de l'impudent et de l'impénitent ? Dans cette lutte inégale le Saint-Office est le lion et le livre le moucheron, et l'on finit par s'expliquer l'ardeur rageuse des inquisiteurs contre ce *duende* méchant et invisible qui bourdonne à leurs oreilles, siffle partout autour d'eux, pénètre dans leurs maisons, les harcèle sans paix ni trève.

Contre leur ennemi les inquisiteurs n'ont rien trouvé de mieux que l'espionnage. En aucun pays du monde la délation n'a fleuri comme dans l'Espagne de l'Inquisition ; jamais un peuple, naturellement franc et loyal, n'a été soumis à un joug plus dégradant et il fallait que l'âme espagnole fût remarquablement forte pour ne pas avoir été brisée à jamais par cette longue et effrayante contrainte.

La délation était encouragée sous toutes les formes, même les plus honteuses.

Fr. Andrés Madrid, prédicateur au couvent des religieux observants de Guadalajara, est à Muduex pour recueillir les rentes de grains dues au monastère. Il entend dire que le curé lit un livre de Justini [1], contraire aux privilèges des réguliers ; il s'empresse de dénoncer le curé à l'Inquisition (10 oct. 1796). L'instruction n'est close que le 23 avril 1802, les Inquisiteurs ont fini par découvrir que le livre en question n'est pas prohibé [2].

D. Jose-Maria-Ysidro Moralejo, étudiant en théologie à l'Université d'Alcalá, est dénoncé par un camarade. Il possède

1. Nous n'avons pu découvrir de quel auteur il s'agit.
2. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 25.

« l'œuvre du perfide Tamburini [1] » et le dénonciateur s'en est aperçu en fouillant dans un tiroir de sa table [2].

D. Manuel Perez Davila, étudiant de seconde année en droit canon à la même Université, dénonce deux de ses camarades : l'un d'eux lit l'*Esprit des lois*, de Montesquieu ; l'autre, les *Institutions ecclésiastiques*, de Fleury [3].

Le bachelier D. Manuel Fraguas, étudiant en théologie à Alcalá, dénonce le Dr D. Antonio de la Parra, professeur à l'Université, coupable de lire Eibel [4]. « Il conviendra, ajoute le bachelier, que la personne que l'on chargera des recherches fouille bien toute la chambre, et n'oublie pas de chercher dans une armoire qui est à l'entrée, derrière la porte, ni dans certains tiroirs fermés d'une serrure assez compliquée qu'il a à sa table de travail ; mais là où je crois que sera le livre c'est dans un étui carré qui se trouve en face de la fenêtre de la chambre et que dissimule parfaitement un code couvert de satin blanc. » Le bachelier dénonce en même temps un étudiant en droit pour n'avoir point biffé dans le Cavalario [5] les passages condamnés par l'Inquisition [6].

Un autre étudiant en théologie d'Alcalá est dénoncé par un camarade pour posséder le *De arte amandi* d'Ovide, et pour avoir dit à un ami « qu'il y avait bien trois ans qu'il n'avait fait ses Pâques, parce que, n'ayant pas l'intention de s'amender, les faire ne servirait qu'à augmenter ses péchés [7]. »

1. Pierre Tamburini, théologien et philosophe italien, né en 1737 à Brescia, professeur de théologie à l'Université de Pavie, était suspect de joséphisme et marquait de la sympathie pour les idées des révolutionnaires français.

2. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 20, 29 nov. 1798.

3. *Id.*, *ibid.*, nº 28, 13 mai 1800.

4. Auteur inconnu.

5. Manuel de droit canonique suivi dans les Écoles. — Cf. *Mémoires du prince de la Paix*, t. II, p. 335.

6. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 27, 28 juillet 1801.

7. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 10, 1805.

D. Jacinto Hernandez, libraire de Tolède, est dénoncé par un confrère, pour avoir relié et vendu des livres prohibés. Le Saint-Office le surveille de 1797 à 1803, et confisque les livres : un volume d'Élias Dupin [1], et deux volumes du *De locis theologicis* d'Opstraet [2].

D. Manuel Gonzalez Narganes, ancien professeur de théologie au collège de San Fulgencio de Murcie, est dénoncé comme détenteur de livres défendus. Le dénonciateur ajoute qu'il a pris la fuite. L'instruction démontre que le professeur était un homme de talent, très aimé de ses élèves, et que, loin de s'être enfui, il vit depuis longtemps chez son oncle, évêque auxiliaire de Madrid. Un témoin dépose naïvement qu'il est allé plusieurs fois voir D. Manuel ; on lui a répondu mystérieusement qu'il n'était pas chez lui, et il en a conclu qu'il avait fui les rigueurs du Saint-Office ; il l'a répété et c'est ce jugement téméraire qu'a recueilli le dénonciateur [3].

Le talent est mal vu dans les Universités. D. Graciliano Alfonso, ancien professeur à l'Université d'Alcalá, et chanoine doctoral de l'église des Canaries, est dénoncé à la Suprême. L'Inquisiteur général demande des renseignements au Commissaire du Saint-Office à Alcalá, qui répond par la lettre que voici : « Illustrissime seigneur, en réponse à l'ordre ci-joint de Votre Seigneurie illustrissime, je me suis informé de la conduite morale et politique que tint en cette Université, au temps où il fut professeur de droit civil et canonique, D. Graciliano Alfonso, actuellement chanoine doctoral de la sainte église des Canaries. Il était

1. Historien ecclésiastique né à Paris en 1657 et mort en 1719. Dut se rétracter plusieurs fois pour ses opinions jansénistes, et fut traité par Clément XI « d'homme d'une très mauvaise doctrine et coupable de plusieurs excès envers le Saint-Siège ».

2. Jean Opstraet, théologien flamand, 1651-1720, professa à l'Université de Louvain. Il était contraire à la doctrine de l'infaillibilité du pape. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 14.

3. *Id.*, *ibid.*, nº 11 (1803-1804).

ici très connu pour ses opinions risquées et son goût pour les livres défendus, et sur l'ordre de Votre Seigneurie illustrissime, il y eut un rapport contre lui. C'était un homme d'un talent assez brillant, et très appliqué, il abusait de ses qualités, et il est à craindre qu'il ait fait beaucoup de mal à la jeunesse qu'il enseignait. Il avait souvent des discussions avec les jeunes gens et essayait de leur inspirer ses idées. Les professeurs D. Venancio Dusmet et D. Manuel Cañizares, aujourd'hui défunt, allaient le voir chez lui. J'ai cherché à savoir quels livres défendus il lisait, on n'a pu me citer qu'un ouvrage en quatre volumes in-folio, broché, venu de France et enrichi de gravures fines ou indécentes. En dehors de cela, il était d'une conduite régulière. — Alcalá, 17 juillet 1815. Manuel Antonio de Padura[1].

La dénonciation était souvent suivie de visites domiciliaires; mais avant d'en venir à cette extrémité, l'Inquisition avait égard à la dignité de la personne.

Le ministre Campillo, accusé par le Saint-Office de Logroño d'avoir mal parlé de la Vierge et d'avoir lu des livres prohibés, se défendit vigoureusement dans deux lettres adressées à D. Antonio G. de Mier, Inquisiteur général. Il ne craignit pas de dire qu'il était accusé « par un mauvais prêtre et quatre moines, qui connaissaient mieux le réfectoire que la doctrine ». Il avait si peu médit de la Vierge qu'il récitait chaque jour depuis vingt ans une prière à l'Immaculée Conception. Il avait si peu lu de livres défendus qu'il avait une permission du Saint-Office « et qu'elle était aussi vierge que le jour où le Seigneur Inquisiteur général l'avait mise au monde ». Il ne s'en était jamais servi[2].

Quand il ne s'agissait pas d'un ministre, le Saint-Office procédait plus délibérément. Le qualificateur de l'île de Leon lui dénonça, en 1806, un commissaire de marine comme ayant un

1. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 1.
2. D. Antonio Rodriguez Villa, *Patiño y Campillo*, Madrid, 1882, in-12, p. 150-155.

grand penchant pour l'impie Voltaire et possédant ses œuvres et même son buste. Le commissaire de l'Inquisition alla trouver l'intendant de marine et lui apprit que le Saint-Office « avait une très intéressante diligence à pratiquer avec D. Antonio ». L'intendant n'y entendit point malice, ne songea pas à opposer au commissaire le *fuero de marina*, et un beau jour, à 9 heures du matin, le commissaire et un familier du Saint-Office pénétrèrent dans la maison de D. Antonio et commencèrent à inventorier ses livres. Ils trouvèrent deux volumes des *Œuvres poétiques* de Voltaire, qui furent aussitôt confisqués, mais le buste demeura introuvable. Le qualificateur n'en resta pas moins convaincu que D. Antonio « était un impie de premier ordre » ; il continua à épier toutes ses démarches pour tâcher de découvrir l'endroit où il avait caché les livres prohibés et le fameux buste de l'impie Voltaire [1].

Les raisons qui faisaient prohiber un ouvrage étaient extrêmement variées.

D. Juan de Palafox y Mendoza avait eu jadis de violentes querelles avec les Jésuites. Ses *Lettres*, déjà prohibées en 1688 et 1696, furent publiées de nouveau en 1700 et interdites encore une fois, non que l'on y eût trouvé des propositions dignes de la censure ecclésiastique, mais il ne pouvait résulter que des inconvénients du renouvellement de ces vieilles controverses ; elles ne serviraient qu'à réveiller les discordes « contre la volonté de leur auteur, et au préjudice de son heureuse mémoire ». Dans l'intérêt même de D. Juan, et par respect pour sa gloire, l'Inquisition supprimait ses livres [2].

Un mémoire adressé au roi en 1705 par Fr. Juan de San Esteban, prêtre hiéronymite, était condamné comme « contenant des détails étrangers au sujet et à la profession monastique, nés d'un génie mélancolique et d'un zèle imprudent, peu respec-

1. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 2
2. *Id.*, Leg. 1, nº 4, (1700).

tueux de la Majesté royale, avec des traces d'audace et des principes de sédition. » La lecture en était défendue sous peine d'excommunication majeure et de 2.200 réaux d'amende, applicables aux dépenses du Saint-Office [1].

En 1714, un mémoire de Macanaz, fiscal de Castille, était condamné comme trop favorable aux droits régaliens.

En 1759, Fr. Juan Rosel parle des « vendeurs du temple » dans un sermon prêché au Couvent de San Pedro Martir de Tolède, et s'écrie dans un beau mouvement d'indignation : « A bas! à bas cette infâme canaille! cette compagnie de pharisiens négociants! » Dans cette apostrophe, l'Inquisition reconnaît les Jésuites et défend au moine de prêcher sur ce ton « sous peine d'un sévère châtiment [2] ».

Quelques années plus tard, le Saint-Office poursuit un sermon sur la Passion, où ce texte de saint Luc : « *Domine, ecce duo gladii* » est traduit par ce contresens grotesque : « Seigneur, voici le deux d'épées [3]. »

En 1751, Fr. Fernando de S. José prêche à Saint-Jean des Rois à Tolède sur l'Immaculée Conception. Le lecteur en théologie du couvent, Fr. Juan-Antonio Cebrian, le dénonce en un savant mémoire de trente-cinq pages, où il appelle l'attention du Saint-Office sur onze propositions, soi-disant extraites du sermon. Le rapport de Fr. Juan est soumis aux qualificateurs, et rien n'est plus instructif que ce travail en collaboration entre les plus subtils docteurs de Tolède.

1re proposition. — *Le mystère de la Conception est un serment occulte de la piété des Espagnols à Marie-Très-Sainte.* — Proposition fausse, captieuse et propre à séduire les personnes simples.

2e proposition. — *C'était un pieux mouvement qui emportait les fidèles vers ce mystère, et ce caractère de piété était ce qui autrefois dis-*

1. Inq. de Toledo, Leg. 1, lib. 4, 5 déc. 1705.

2. *Id.*, Leg. 220, nº 51.

3. *Id.*, Leg. 190, nº 13. Les épées (*espadas*) sont une des quatre couleurs du jeu de cartes espagnol.

tinguait l'opinion de ceux qui étaient pour ce mystère, mais un mouvement pieux ne suffit pas pour établir le consentement de l'Église. — Proposition captieuse, mal sonnante, et propre à séduire les personnes simples.

3e proposition. — *Une vertu occulte, une vertu sympathique des fidèles à Notre-Dame et ce mystère a acquis la gloire du premier instant* [1]. — Proposition captieuse et téméraire.

4e proposition. — *Les partisans de la doctrine contraire à cette opinion pieuse ne sont pas encore condamnés.* — Prout sonat, cette proposition n'est pas censurable.

5e proposition. — *Notre Dame ne se paie pas de subtilités, mais bien de l'amour et des tendres respects de la piété.* — Prout sonat, cette proposition n'est pas censurable.

6e proposition. — *Il y a des docteurs semblables à l'aigle, qui dans l'élévation de leurs discours volent légèrement vers le consentement; il y en a d'autres, qui sont comme le bœuf, de condition lourde et qui ne se meuvent qu'à la force de l'aiguillon, jusqu'à ce qu'arrive le commandement.* — Proposition captieuse, injurieuse aux saints docteurs et séditieuse.

7e proposition. — *Ni les monarques avec leurs instances, ni les évêques et leurs chapitres avec leurs suppliques, ni les Universités et les Ordres avec leurs serments et leurs vœux, ni les docteurs, même unanimes, ne suffisent à déterminer l'assentiment de l'Église.* — Proposition séditieuse et téméraire.

8e proposition. — *L'ambre et l'aimant de l'amour ont fait la plausibilité et la renommée de ce mystère ; ce sont eux qui ont attiré à lui la volonté des nations, de même que ce ne sont pas les mains, ni autre chose, mais bien l'odeur des vêtements qu'avait pris Jacob qui lui attirèrent de la part d'Isaac les bénédictions du ciel ; et ce fut son*

---

1. Le théologien veut dire sans doute que par la vertu occulte de l'amour des fidèles, le mystère de l'Immaculée Conception, qui n'est qu'une croyance récente, a acquis la même gloire que s'il eût été article de foi dès les premiers jours du Christianisme.

parfum qui lui valut une si grande grâce. — Proposition téméraire dans sa première partie, et abusive de la Sainte-Écriture dans la deuxième.

9e proposition. — *Malgré toutes les suppliques adressées par les rois et d'autres dévots à ce mystère au Siège Apostolique, les papes sont restés muets, sans vouloir le définir.* — Prout sonat, cette proposition n'est pas censurable, mais le prédicateur ayant ajouté que les papes ne définiront pas le mystère de l'Immaculée-Conception, cette opinion est impie, téméraire et scandaleuse.

10e proposition. — *Le Christ sur la Croix n'a pas recommandé sa mère à saint Pierre, mais bien à saint Jean, parce que saint Pierre, comme souverain pontife, définit quand il parle et c'est à lui qu'il appartient d'obliger l'entendement à croire et à consentir, au lieu que saint Jean est tout respect et tout amour.* — Proposition abusive du texte sacré, impie et téméraire.

11e proposition. — *Dans ce mystère, il n'y a rien de révélé, rien de défini, il n'y a rien qui oblige.* — Proposition erronée et impie dans sa troisième partie [1].

Voilà un sermon subtil, et subtilement épluché.

On s'image aisément l'accueil qui pouvait être fait aux ouvrages profanes quand des sermons étaient soumis à de si graves censures.

Lorsque l'Inquisition tombait sur des ouvrages hérétiques, comme ceux de l'apostat Gregorio Leti [2], elle les prohibait *in totum*, « comme contenant tous des propositions hérétiques, erronées, sentant l'hérésie, téméraires, scandaleuses, abusives de la Sainte-Écriture, attentatoires à notre sainte Religion catholique et à ses rites sacrés, contraires à la vérité des sacrements de pénitence, Eucharistie et mariage, méprisantes des censures ecclésias-

1. Inq. de Toledo, Leg. 220, nº 51.

2. Gregorio Leti, né à Milan en 1630, mort à Amsterdam en 1701, embrassa le protestantisme à Lausanne, enseigna à Genève, passa en Angleterre et en Hollande et écrivit plusieurs ouvrages historiques conçus dans un esprit très hostile au catholicisme.

tiques, injurieuses à des personnes illustres, et notamment au Saint-Siège apostolique, aux souverains pontifes, aux Pères catholiques, laudatrices des hérétiques et de leurs erreurs, dépréciatrices de la sainte religion catholique et de ses prélats, et injurieuses au Saint-Office ». Lesdits livres contenaient en outre de gravissimes impostures contre des personnes de la première autorité, imaginaient des miracles en confirmation de leurs erreurs... ledit Gregorio Leti était d'ailleurs hérétique, calviniste sentant l'athéisme[1].

Le XVIII[e] siècle a vu se multiplier les livres suspects; le Saint-Office frappe sans cesse et ne semble pas accablé par le nombre croissant de ses ennemis. Pas une fois il ne semble avoir conscience de l'inanité de son labeur. Il proscrit imperturbablement tout ce qui est nouveau, tout ce qui s'élève contre le passé, tout ce qui parle d'émancipation et de liberté.

A l'intérieur du pays il surveille les mauvais livres, traque leurs lecteurs, les frappe d'excommunication et d'amende.

Aux frontières, il monte la garde pour arrêter la contrebande intellectuelle. Il met sous scellés les paquets suspects, il perquisitionne chez les libraires, il inventorie les navires. Tout ce qui vient de l'étranger lui paraît empoisonné, l'histoire, la géographie, la philosophie ne sont pour lui que les plus dangereuses des sciences.

Le *Contrat social* et tous les ouvrages de Juan Santiago Rousseau sont défendus sous les peines les plus sévères, même pour ceux qui sont munis de licences [2].

Défendue, *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* de Gibbon.

Défendu le *Discours sur l'Histoire ecclésiastique* de Fleury.

Défendues les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* [3].

1. Inq. de Valencia, Leg. 1, lib. 4, 1er juin 1708.
2. Inq. de Toledo, Leg. 2, lib. 2.
3. *Id.*, Leg. 15, lib. 2.

Défendu le *Cours de géographie* de Mentelle [1].

On ne sait pas toujours quoi permettre, ni quoi défendre. Dans le doute, on condamne. On saisit en 1802 un livre intitulé *Escudo de Estado y de justicia*. C'est une défense des privilèges et des droits de l'Espagne contre les prétentions de Louis XIV à la mort de Philippe IV. L'œuvre est exclusivement politique et juridique, elle respire le plus pur patriotisme, mais Louis XIV y est traité de tyran, de barbare et de trompeur. Les qualificateurs estiment que la lecture d'un pareil livre ne peut être d'aucune utilité, et peut même être nuisible à la considération de la dynastie. Ils jugent le livre séditieux [2].

Il suffit qu'un livre soit en français pour qu'il soit aussitôt suspect d'hérésie. Le curé d'Ugena est dénoncé en 1768 comme possédant les œuvres de *Raccine* (*sic*). L'Inquisition ordonne la saisie du volume. Cette fois l'ignorance des juges est tellement scandaleuse que l'Inquisiteur général demande une explication. Le Tribunal répond que le dénonciateur « est une personne savante, ou du moins a la réputation de l'être, et qu'il était d'autant plus utile de saisir l'ouvrage qu'il était dénoncé comme anonyme. » Ainsi, en 1768, aucun des juges de l'Inquisition de Tolède ne connaît Racine, et une personne docte prend les « *Œuvres de Racine* » pour le *Jardin des racines grecques* ou pour le *Bon jardinier* [3].

La Révolution française vint mettre le comble aux terreurs du Saint-Office. Il vit déjà « ces doctrines perverses introduire en Espagne le désordre, l'impiété et la licence, fruits amers qu'elles avaient déjà produits en tant d'autres pays ».

Le 17 février 1793, l'Inquisition promulgua un décret interdisant, même aux personnes munies d'une licence, la lecture de certains pamphlets relatifs à la Constitution civile du clergé. Les

1. *Archives des Affaires Étrangères à Paris*, Corresp. Espagne, t. 666, fº 414.
2. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 26, 1802.
3. *Id.*, Leg. 2, lib. 2, 1768.

pamphlets réactionnaires sont prohibés comme les autres, parce que pour réfuter les erreurs, ils sont obligés de les exposer [1].

Le 23 février 1795, l'Inquisiteur général ordonne de saisir *l'Almanach d'Aristide* « répandu par les Français en Navarre et dans les Vascongades » avec la perverse intention d'insinuer le venin républicain, sous couleur de fomenter les vertus morales [2].

En 1802, l'Inquisition fait saisir un jeu de quarante-huit cartes intitulé : *Second jeu de cartes historiques, contenant un abrégé de l'histoire de la monarchie française, depuis Faramont jusqu'à l'établissement de la République, orné des portraits des 66 rois, gravés d'après les meilleures médailles, et destiné à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse des deux sexes, par E. J. à Lille, chez Vanakere, libraire, rue Hautefeuille.*

Le même décret prohibe le *Tableau historique et politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796 par L. P. Ségur, l'aîné, ex-ambassadeur, membre du Corps législatif,* et portant cette épigraphe : *quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum* [3].

En 1807, l'Inquisition fait saisir *l'Histoire philosophique de la Révolution de France, par Antoine Fantin Desodoards, citoyen français, à Paris. An IX* (1801) [4].

L'Espagne ne doit rien entendre de ce qui se passe en France ; le Saint-Office la traite comme une malade, la confine chez elle comme dans une chambre close et étouffe tous les bruits qui pourraient arriver à ses oreilles.

Mais la tyrannie devenait trop forte, et l'Espagne commençait à ne plus vouloir la supporter.

En 1799, D. Miguel Antonio Cortes, consulteur du Saint-Office à Almagro, empêche des comédiens ambulants de représenter la

1. *Diario de Barcelona*, 17 fév. 1793.
2. Inq. de Toledo, Leg. 15, lib. 2.
3. *Id.*, *ibid.*
4. *Id.*, Leg. 190, nº 5.

comédie intitulée *Sainte Marie Égyptienne*, qui a été interdite par cédule royale du 9 juin 1765. Quelques jours plus tard, il veut interdire encore « la saynète intitulée *Juanito y Juanita*, comme contraire à la septième règle de l'*Expurgatoire général*, et contenant des détails erronés, lascifs et incitant à l'amour ». Cette fois les comédiens passent outre et représentent la pièce. D. Miguel va les trouver, et veut saisir le livret. Les comédiens lui en remettent un exemplaire « et lui donnent à entendre dans leurs phrases et leurs locutions triviales le peu de cas qu'ils font des commandements du Saint Tribunal et de ses ministres ». N'osant trop s'aventurer avec ces bateleurs, « gent qui n'a plus rien à perdre », le consulteur trouve plus prudent d'en référer au gouverneur, D. Manuel Moreno. Mais quoi ? le gouverneur a fait la campagne de Roussillon et en est revenu très mal disposé pour le Saint-Office. Il prend parti pour les comédiens, et pousse l'audace jusqu'à faire une avanie publique au consulteur. D. Miguel, portant au cou la médaille de l'Inquisition, se promenait avec le licencié D. Josef-Maria Ximenez, avocat aux Conseils du roi, et D. Juan Quiroga, regidor perpétuel d'Almagro. D. Manuel s'approcha de lui et lui dit : « Vous ne savez donc pas, Monsieur, que vous ne pouvez porter cette décoration ni ostensiblement, ni sous le manteau ? » D. Miguel, tout interdit, répondit « que sa médaille était un insigne qu'il avait toujours été permis de porter ». — « Eh bien, monsieur, répondit D. Manuel, au lieu de la cacher comme vous le faites, je vous ordonne de l'enlever immédiatement, et je le fais parce que je dois le faire, et si vous n'obéissez pas, je suis résolu à vous l'arracher avec ignominie, à vous donner un affront public, et à vous mettre en prison[1] ! »

Pour qu'un officier royal se permît de tenir un pareil langage à un consulteur du Saint-Office, il fallait que le règne de l'Inquisition touchât réellement à sa fin.

1. Inq. de Toledo, Leg. 190, nº 7.

Nous l'avons montrée à l'œuvre, et nous ne pensons pas qu'il y ait en France, même dans le clergé, personne à regretter sa disparition. Il est fort triste de penser que l'Inquisition a encore un parti en Espagne. Elle avait été d'abord cruelle et inintelligente ; elle a fini, nous l'avouons, par ne plus être très cruelle, mais elle est restée absurde jusqu'à sa dernière heure.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

VARIA

Autre glose de *Puesto ya el pie en el estribo.*

Aux deux gloses de *Puesto ya el pie en el estribo* publiées ici même (VI, pp. 319-321), à la suite du texte découvert par M. Foulché-Delbosc, on peut joindre celle qui se trouve aux ff. 479-480 du *Thesoro de varias poesias compuesto por Pedro de Padilla* (Impresso en Madrid en casa de Francisco Sanchez, año 1580) et qui ne semble pas avoir été encore signalée.

Leon MEDINA.

AGENA

Puesto ya el pie en el estriuo
con las ansias de la muerte,
Señora aquesta te escriuo
pues partir no puedo viuo
quanto mas boluer a verte.

GLOSSA PROPIA

Pobre, burlado, y corrido,
de auer sido majadero
en no te auer conocido,
te dexo con mi dinero
y me parto con tu oluido,
porque dexes de pedirme
del bien de verte me priuo,
y no ay, estoruarse el yrme
que tengo para partirme
puesto ya el pie en el estriuo.

Todo el pelo me has quitado
y voyme como el alcon,
que la pluma le ha faltado,
sin ti, y con esta pasion
de verme tan apurado,
que el pedirme cada dia
era fatiga tan fuerte
que me voy Señora mia,
porque la bolsa tenia,
con las ansias de la muerte.

Si de otra suerte partiera
dexarate desabrida
mas tienesme de manera,
que sin parentesco en vida
has dado en ser mi heredera,
de pensar que no ay que darte
estraña pena recibo,
aunque para regalarte,

pues no tengo que dexarte
Señora aquesta te escriuo.

Y se que no has de dezir
al page que no la quieres,
que como sea recebir
aun papel, o a lo que vieres
como siempre has de acudir,
y has de te desengañar
aunque es desengaño esquiuo
que para mas me pelar,
no pienses que he de tornar
pues partir no puedo viuo.

Muerto he de salir de aqui,
porque me falta la vida
con que otro tiempo me vi,
y pobreza para ti,
no ay muerte tan desabrida,
y ansi pretendo dexarte,
porque me has puesto de suerte
que estando en qualquiera parte
temere el imaginarte
quanto mas boluer a verte.

La plus ancienne œuvre connue de Cervantes.

C'est dans l'*Historia y relacion verdadera de la enfermedad, felicissimo transito y sumptuosas exequias fúnebres de la Serenissima Reyna de España Doña Isabel de Valoys... por el Maestro Iuan Lopez* (Madrid, 1569), que se trouvent les plus anciennes poésies de Cervantes : elles comprennent un sonnet et cinq *redondillas* à la mort de la reine, et une élégie au cardinal Espinosa. Leur auteur n'avait pas encore vingt-deux ans.

Le manuscrit 373 du fonds espagnol de la Bibliothèque Nationale de Paris contient (ff. 73 v°-74), entre autres poésies, un « Soneto De Mig. de ceruantes. a la Reyna. D. Isabel. 2ª (*sic*) ». On corrige et on complète aisément : il s'agit de la *troisième* femme de Philippe II. Si le manuscrit dit vrai, nous nous trouvons en présence de la plus ancienne œuvre aujourd'hui connue de Cervantes, écrite du vivant de la reine Isabelle de Valois, entre 1560 et 1569, plutôt à une époque voisine de cette dernière date que de la première :

Serenissima Reyna en quien se halla
lo que Dios pudo dar a un ser humano
amparo uniuersal del ser christiano
de quien la santa fama nunca calla

arma feliz de cuya fina malla
se viste el gran Phelippe soberano
inclito rey del ancho suelo hispano
a quien fortuna y mundo se avasalla
qual yngenio podria aventurarse
a pregonar el bien que estas mostrando
si ya en diuino viese convertirse
que en ser mortal abra de acobardarse
y assi le va mejor sentir callando
aquello que es difizil de dezirse.

Cervantes pensait-il de ce sonnet ce qu'il écrivait de celui qu'il composa à la mort de Herrera : « Creo que es uno de los buenos que he hecho en mi vida »? Il est peut-être permis d'en douter; mais malgré son peu de valeur littéraire, cette pièce ne saurait laisser indifférents ceux qui s'occupent de l'auteur de *Don Quichotte*.

R. Foulché-Delbosc.

Une lettre de Mariano José de Larra (Fígaro) à ses parents.

M. Constantino Román y Zalamero, le savant traducteur espagnol de Montaigne, a eu l'amabilité de me communiquer une lettre autographe du célèbre Larra, écrite à ses parents le 24 septembre 1835, pendant ce voyage de quelques mois au cours duquel il visita Lisbonne, Londres et Paris. On sait qu'il revint à Madrid vers la fin de cette même année 1835. La suscription de la lettre porte : « Espagne (Castilla la Nueva). Sr. D. Mariano de Larra. Navalcarnero. », et le timbre de la poste : Paris, 24 sept. 1835.

R. Foulché-Delbosc.

Paris, 24 sept. 1835.

Queridos Papás : he recibido su ultima carta de V. fecha 2 del corr[te]. y con ella cuantas noticias me dan de mis hijos que ardo en deseos de ver y de abrazar.

He estrechado a nuestro hombre en tales terminos que espero de un momento a otro dinero : inmediatamente que lo reciba lo haré llegar á manos de Vstedes. De todas suertes salgo uno de estos dias para Poperinghe y Bruselas. Vistas las cosas de España, despues de haber calculado que hacer fortuna aqui es casi imposible, porque me falta la fé, es decir la voluntad de amarrarme á la cadena en Paris muchos años para lograr ó no lograr lo que en España tengo ya conseguido, visto que ha llegado el momento de que mi partido triunfe completamente, no quiero verme detenido aqui por un negocio, que debia estar acabado hace ya mucho tiempo. Quiero ser libre. En consecuencia dentro de poco estará el asunto concluido con las mayores ventajas posibles, ó el buen hombre y yo nos veremos las caras de una manera un poco seria : me he propuesto que no seamos juguetes de nadie mas tiempo y lo conseguiré. En una palabra no vuelvo á España sin haber sacado unos cuantos mil francos en moneda sonante, haber zanjado el resto determinandolo por medio de un escrito suyo firmado, y remitido su plazo á epocas fijas e inmediatas.

Con respecto á este viaje á Poperinghe y Bruxelas, como será un paseo de unos cuantos dias, no altera en nada la direccion de mis cartas, que deberan venir constantemente hasta nuevo aviso á la *rue de Provence, n° 31*, que es donde he dicho á Vstedes que vivo. No entiendo como pueden Vstedes ignorar mi casa, puesto que me escriben á ella ; ó ¿es que no tengo yo cara de vivir en la calle de Provence?

Con respecto á la vuelta á España, vuélvame yo abogado ó cualquier otra cosa peor si la hay, no sé cuando será : no he pensado en eso seriamente : pero de todos modos suplicaria á Vstedes una cosa, si mudan de domicilio y van á Plasencia : figúrense Vstedes que he muerto y no hablen nunca de mí, ni de mi vuelta. Conténtense con decir que tienen un hijo en Paris y que no saben cuando volverá, pero nada de *Fígaro*, ni de que hace versos, ni de que escribe para el público. Yo me entiendo :

hasta para Vstedes puede ser util esto algun dia. Por lo demas el fin de las cosas de España tan incalculable á los ojos de Vs., está ya calculado; y como que la ocasion es calva, pienso cojer el unico pelo que presenta. Fiense Vstedes en mi prudencia, y en que conociendo el mundo demasiado bien por desgracia, no será la fe (que no tengo en ninguna opinion política), ni la ceguedad de partido, ni la precipitacion la que me comprometa.

Es preciso acostumbrarse á considerar la vida como una partida de ajedrez : ni los hombres tienen mas valer que los muñecos de palo, ni una desgracia es mas que una mala jugada.

Cuiden Vstedes mucho de mis hijos, en la inteligencia de que no deseo que sean fenómenos : se me figura que todo desarrollo prematuro de la parte moral del hombre no puede hacerse sino á costa de la parte física : y sobre todo me contento con que mi hijo sea *hombre grande* : no necesito que sea un *gran niño*, ni pienso enseñarle por dinero. Llenenlos Vstedes de besos.

A mamá escribiré otro dia largamente. Escribanme Vstedes y cuenten con el cariño de su hijo.

(*Un paraphe.*)

Rue de Provence, 31.

COMPTES RENDUS

Homenaje á Menéndez y Pelayo en el año vigésimo de su profesorado. Estudios de erudición española con un prólogo de D. Juan Valera. *Madrid*, 1899, *Libreria general de Victoriano Suárez*, 2 vol. in-8, XXXIV-869 et 952 pp., portrait, fac-similés, gravures.

Les deux gros volumes que D. Victoriano Suárez vient d'éditer prouveraient, si on ne le savait déjà, en quelle estime érudits espagnols et étrangers tiennent don Marcelino Menéndez y Pelayo, hier encore professeur à l'Université, actuellement directeur de la Bibliothèque Nationale, et l'affection que ses compatriotes lui ont vouée avec un accord à peu près unanime. La légende a quelque peu déformé l'aspect réel de ce savant aux connaissances vastes et diverses, en lui faisant, à notre époque de spécialisation à outrance, renouer la tradition interrompue des Pic de la Mirandole et des Mezzofanti; bien des Espagnols croient l'auteur de tant d'ouvrages célèbres capable de disserter, en se jouant, *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, et c'est chose courante dans les milieux littéraires de Madrid que de l'entendre nommer sans la moindre arrière-pensée *el que lo sabe todo*. C'est là un des côtés, et non des moins curieux, de l'influence du maître sur les lettrés qui lui constituent une sorte de cour intellectuelle, émerveillés de son savoir en même temps que séduits par l'aménité de son accueil : chez presque tous, on remarque cette affection déférente qui honore autant celui qui en est l'objet que ceux qui la lui vouent, et il n'est pas exagéré de dire que la plupart de ses élèves sont devenus ses amis. Un jour viendra où l'on étudiera ici l'homme et son œuvre, en essayant de dégager les traits les plus saillants et les plus caractéristiques de sa très remarquable personnalité; aujourd'hui il faut se borner à énumérer les travaux, de valeur et de genres divers, contenus dans l'*Homenaje*. En voici la liste par ordre alphabétique de noms d'auteurs :

Apráiz (Julian). Curiosidades cervantinas.

Asín (Miguel). Mohidín.

Berlanga (M. R. de). Iliberis. Examen de los documentos históricos genuínos iliberitanos.

Blanco García (Fr. Francisco). Fr. Luis de León. Rectificaciones biográficas.

Bofarull y Sans (F. de). Alfonso V de Aragón en Nápoles.

Böhmer (Eduardus). Alfonsi Valdesii litteræ XL ineditæ.

Cambronero (Carlos). La Torrecilla del Prado.

Campillo (Toribio del). El Cancionero de Pedro Marcuello.

Canella y Secades (Fermín). D. Carlos González de Posada. (Notas bio-bibliográficas.)

Cañal y Migolla (Carlos). Apuntes bio-bibliográficos acerca del P. Martín de Roa.

Carmena y Millán (Luis). El periodismo taurino.

Catalina García (Juan). El segundo matrimonio del primer Marqués del Cenete.

Chabas (Dr. Roque). Arnaldo de Vilanova y sus yerros teológicos.

Cotarelo y Mori (Emilio). Traductores castellanos de Molière.

Croce (Benedetto). Due illustrazioni al *Viaje al Parnaso* del Cervantes.

Cuervo (Fr. Justo). Fr. Luis de Granada y la Inquisición.

De Haan (F.). Pícaros y ganapanes.

Eguílaz y Yanguas (Leopoldo). Notas etimológicas á *El Ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha.*

Espinosa y Quesada. Pedro Perret (1555-1639).

Estelrich (J. L.). Poesías líricas de Schiller, traducidas.

Farinelli (Arturo). Cuatro palabras sobre *Don Juan* y la literatura donjuanesca del porvenir.

Fernández Llera. Una etimología *Fatilado, fetillado.*

Franquesa y Gomis (José). *La venganza en el sepulcro,* comedia inédita de D. Alonso de Córdoba Maldonado.

Fitzmaurice-Kelly (Jaime). Un hispanófilo inglés del siglo XVII.

García (Juan). Antigüedades montañesas.

Gestoso y Pérez (José). Las industrias artísticas antiguas en Sevilla.

Gómez Imaz (Manuel). El Príncipe de la Paz, la Santa Caridad de Sevilla y los cuadros de Murillo.

Hazañas (Joaquín). El analista Zúñiga, novelista y poeta.

Hinojosa (Eduardo de). El Derecho en el *Poema del Cid.*

Hinojosa (Ricardo de). La jurisdicción apostólica en España y el proceso de D. Antonio de Covarrubias.

Hübner (Emilio). Los más antiguos poetas de la Península.

Jerez (Marqués de). Unas papeletas bibliográficas.

Lomba y Pedraja (José R.). El Rey D. Pedro en el teatro.

Luanco (José Ramón de). *Clavis sapientiæ Alphonsi, regis Castellæ.*

Menéndez Pidal (Ramón). Notas para el Romancero del Conde Fernán González.

Mérimée (Ernesto). El *Ramillete de flores poéticas* de Alejandro de Luna.

Michaëlis de Vasconcellos (Carolina). Uma obra inedita do Condestavel D. Pedro de Portugal.

Miola (Alfonso). Un *Cancionero* manoscritto brancacciano.

Mir. Un gran trabajador ignorado.

Morel-Fatio (Alfredo). Cartas eruditas del Marqués de Mondéjar y de Etienne Baluze, 1679-1690.

Paz y Mélia (Antonio). La Biblia puesta en romance por Rabí Mosé Arragel, de Guadalajara, 1423-1433 (Biblia de la Casa de Alba).

Pedrell (Felipe). Palestrina y Victoria.

Pereda. De cómo se celebran todavía las bodas en cierta comarca montañesa, enclavada en un repliegue de lo más enriscado de la cordillera cantábrica.

Pérez Pastor (Cristóbal). Datos desconocidos para la vida de Lope de Vega.

Pons (Francisco). Dos obras importantísimas de Aben-Hazam.

Rajna (Pío). A Roncisvalle; alcune osservazioni topografiche in servizio della *Chanson de Roland*.

Restori (Antonio). Poesie spagnole appartenute a Donna Ginevra Bentivoglio.

Ribera (Julián). Orígenes de la filosofía de Raimundo Lulio.

Roca (Pedro). Orígenes de la Real Academia de Ciencias exactas, físicas y naturales.

Rodríguez Marín (Francisco). Cervantes y la Universidad de Osuna.

Rodríguez Villa (Antonio). D. Francisco de Mendoza, Almirante de Aragón.

Rouanet (Léo). Un *auto* inédit de Valdivielso.

Rubio y Lluch (Antonio). La lengua y la cultura catalanas en Grecia en el siglo XIV.

Schiff (Mario). La première traduction espagnole de la *Divine Comédie*.

Serrano y Sanz (Manuel). Dos canciones inéditas de Cervantes.

Viñaza (Conde de la). Dos libros inéditos del Maestro Gonzalo Correas.

Wulff (Federico). *De las rimas de Juan de la Cueva*, primera parte.

Se borner à résumer ou à apprécier en quelques lignes chacun de ces travaux serait inutile, injuste, et demanderait en outre une compétence à peu près universelle, à laquelle l'auteur de ces lignes n'a pas la sotte vanité de prétendre; certains doivent être prochainement l'objet de comptes rendus détaillés de la part d'autres collaborateurs de la *Revue hispanique*, et c'est à ces comptes rendus qu'il conviendra de se reporter. Mon rôle se bornait à annoncer ce recueil énorme qui montrera qu'il y a en Espagne des érudits de valeur, — et un éditeur d'un grand courage.

Ad. GRANDIER.

Diccionario de la lengua castellana por la Real Academia española. Décimatercia edición. *Madrid : Imprenta de los Sres. Hernando y Compañia*, 1899, gr. in-8, xx-1056 pp.

Quinze années se sont écoulées depuis la publication de la douzième édition de ce dictionnaire; la treizième vient de paraître, et s'il faut remettre à plus tard le soin d'en parler aussi longuement que le demande une œuvre de cette sorte, du moins peut-on dès maintenant en dire quelques mots. Le format est resté le même qu'en 1884, mais le papier est d'une qualité sensiblement inférieure et les caractères sont plus petits, trop petits pour un volume destiné au grand public; il eût mieux valu conserver les types précédents et faire deux tomes au lieu d'un : on les aurait lus et maniés avec plus de facilité.

Le volume débute par une *Advertencia* d'une page, qui annonce au lecteur que la treizième édition a été composée d'après les mêmes méthodes et les mêmes principes que la douzième : on le regrettera. Nous apprenons ensuite que l'Académie a mis toute son assiduité à perfectionner son œuvre, « rectificando etimologías, corrigiendo definiciones, suprimiendo superfluidades, enmendando errores ». Voilà une déclaration qui semble indiquer qu'aux yeux des académiciens l'édition de 1884 est loin d'être un chef-d'œuvre : gageons que celle de 1899 fournira encore ample matière à la critique. Nous n'en voulons pour preuve que les lignes de l'*Advertencia* consacrées aux mots récemment admis : on a accueilli dans la nouvelle édition, nous est-il dit, à la fois des vocables omis jusqu'ici et que de bons auteurs ont employés, et des vocables « ayant obtenu la sanction de l'usage général bien dirigé ». Quels sont ces bons auteurs ? Sont-ce des écrivains anciens ou contemporains, et lesquels ? Il aurait fallu le dire. Une autre source a alimenté le dictionnaire, et ici nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole aux rédacteurs de l'*Advertencia* : » ... las instancias, cada vez más apremiantes, con que muchas personas amantes del bien decir han solicitado de este Cuerpo literario parecer y consejo sobre la más apropiada manera de designar objetos antes poco ó nada conocidos, y la consideración de que muchas veces esa actitud pasiva es causa de que corran y se vulgaricen palabras de muy viciosa estructura, sobre todo en los tecnicismos científicos é industriales, han traído la necesidad de incluir, tras detenida discusión y maduro examen, algunas voces, aunque pocas, desprovistas de aquellos requisitos y formadas por la misma Academia con estricta sujeción á las leyes por que se rige nuestro idioma ». Ceux qui aiment les phrases longues ne se plaindront pas; ceux qui ont quelque connaissance des lois du langage trouveront étrange qu'une Académie se livre à la fabrication de néologismes et admette des mots techniques dans un dictionnaire « de l'usage ». Il y aura encore de beaux jours pour les auteurs de *Fe de erratas*...

L'*Advertencia* est suivie d'une liste des personnes faisant partie de la Real Academia española : j'ai compté trente « académicos de número », cinq « aca-

démicos de número electos », vingt-deux « académicos correspondientes españoles », quatre-vingt-quinze « académicos correspondientes extranjeros », deux « académicos honorarios », et cent seize membres d'académies américaines tous « correspondientes de la española », soit au total deux cent soixante-dix académiciens. Pourquoi le nom de certains correspondants étrangers est-il suivi d'un nom de ville, et le nom de certains autres d'un nom de pays ? S'il y a là une sous-division, j'avoue en toute humilité qu'elle m'a échappé, et que je n'ai pas compris en quoi M. Fulgencio María Carías devait être distingué de M. Benjamín Qüenza : le premier est étiqueté « Caracas », le second « Venezuela ». Les correspondants de l'Amérique Centrale participent de ce dernier mode de désignation : « San Salvador, Guatemala, Costa Rica, Nicaragua », c'est plutôt vague; ignorerait-on à l'Académie de Madrid la résidence exacte de ces messieurs ? Le doute est permis quand on voit d'autres noms mal orthographiés (*Treverret* au lieu de *de Tréverret*, *Merimée* au lieu de *Mérimée*; *de Puimaigre* au lieu de *de Puymaigre*; *Fitz-Maurice Kelly* au lieu de *Fitzmaurice-Kelly*). J'en passe et de moins connus. Et puisque l'on juge nécessaire de placer à la suite du nom des « académicos de número » la liste des décorations nationales et étrangères dont quelques-uns sont constellés, serait-ce se montrer trop exigeant que de demander un peu de précision dans le libellé de cette ferblanterie ? Qu'est-ce donc qu'un certain ordre du Nizam Iftijar dont M*** est grand-croix ? On a confondu *nizam* et *nichan* : le sens n'est pourtant pas le même. — J'arrête ici ces quelques remarques préliminaires.

H. GABRIELLI.

Don Ramón de la Cruz y sus obras. Ensayo biográfico y bibliográfico por Emilio Cotarelo y Mori. *Madrid*, 1899, in-8, 612 pp. portrait.

On se représente volontiers Ramon de la Cruz sous les traits faméliques et sous le piteux accoutrement qui furent autrefois, en France, le propre du « poète crotté ». Aussi n'est-on pas peu surpris, en ouvrant le livre de M. C de voir figurer à la première page le portrait d'un homme jeune, de fort bonne mine sous la poudre, et vêtu non sans recherche d'un habit galonné et d'un fin jabot de mousseline. Sa pose est aisée et naturelle. Les mains, dessinées avec maladresse, durent être patriciennes. Le front large et pur, l'œil profond et méditatif, la physionomie entière, respirent la bonté, le calme, la raison. La signature autographe reproduite au-dessous du portrait présente les mêmes caractères. Seule, à fleur de bouche, une imperceptible contraction narquoise dénonce l'auteur des *Sainetes*.

La vie de D. Ramon, que M. C. a reconstituée année par année avec la précision et la richesse de détails qui distinguent tous ses travaux, répond par-

faitement à cet aperçu physique. Elle n'eut rien de romanesque, encore moins de débraillé, ayant été en partie celle d'un modeste bureaucrate. Mais son importance est capitale au point de vue de l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle. Époque de susceptibilités chatouilleuses et de vives représailles, où les satires ripostaient aux pamphlets, où les polémiques, à l'étroit dans le cadre des gazettes, envahirent jusqu'à la scène. Ce sont ces luttes et ces rivalités, si bien décrites précédemment dans *Iriarte y su época*, qui, cette fois encore servent de fond à la nouvelle étude de M. C. Autour de son personnage principal, il a su faire revivre les mœurs de la ville et du théâtre, les coteries des gens de lettres, les menues actualités, et tracer un tableau de l'ancien Madrid aussi exact que pittoresque. Nous suivons Ramon de la Cruz depuis ses premiers essais dramatiques jusqu'à son apogée et jusqu'à sa fin. Il nous apparaît sous son vrai jour, familier et réel; allant, par exemple, au sortir de son bureau, ruminer la pièce qu'il écrira en une nuit et dont un garçon de théâtre viendra, dès le matin, emporter la copie toute fraîche. N'est-il pas curieux d'apprendre, d'autre part, que l'auteur des *Castañeras* avait refondu des *autos* de Calderon et traduit l'*Hamlet*... de Ducis ? Je me demande à ce propos si les *Sainetes* furent connus en France aussitôt après leur représentation sur les théâtres espagnols. Il existe chez nous deux bouffonneries qui portent les titres suivants : *La mort de Bucéphale, tragédie pour rire et comédie pour pleurer. A Bucéphalie, chez G. Poignard, au grand Phœbus, 1786*, un acte en vers par P. Rousseau de Toulouse, et *Le pot de chambre cassé, tragédie pour rire ou comédie pour pleurer, par Enlumine de Métaphorinville, grand Colificheteur de la fée Brillante. A Ridiculomanie, chez Georges l'Admirateur*, (s. d.), un acte en vers. Est-ce par une simple coïncidence que les sous-titres de ces deux farces sont identiques à celui de *Manolo* ? La question mériterait d'être élucidée. Quant à Ramon de la Cruz, il semble avoir assez bien connu la littérature française de son temps, encore que certaines de ses appréciations soient au plus haut point déconcertantes. Comment expliquer notamment que la lecture du *Mariage de Figaro* l'ait laissé « tan lleno de fastidio como escandalizado », et qu'il ait pu préférer *Eugénie* à ce délicieux chef-d'œuvre de notre esprit national ? Beaumarchais devait être plus indulgent et plus juste à l'égard des *sainetes*, s'il est vrai qu'il ait traduit de sa main les huit *entremeses* de Cervantes. Son manuscrit, après avoir appartenu, si je ne me trompe, à M. de Soleinne, passa dans la collection Taylor, et se trouve décrit dans le Catalogue de cette bibliothèque sous le n° 2352. Il serait à souhaiter que le possesseur actuel de cette rareté littéraire la donnât à l'impression. Qui ne serait curieux de savoir comment l'auteur de *Figaro* avait compris et interprété celui de *Don Quichotte* ?

Une bonne moitié du livre dont nous rendons compte est consacrée à des *Appendices* : pièces justificatives, documents officiels, etc. On y trouve également des notices biographiques pleines de renseignements sur les comédiens

qui représentèrent les œuvres de Ramon de la Cruz, et un *Catalogue chronologique* de ces œuvres, suivi d'un *Catalogue alphabétique* qui ne comprend pas moins de cinq cent quarante-deux numéros. M. C. ne s'est pas borné à découvrir et à énumérer une grande quantité de *sainetes*, — les deux tiers environ, — inconnus jusqu'à ce jour. Il a donné de chacun d'eux une excellente analyse critique et de nombreux extraits. La petite pièce intitulée : *El teatro por dentro* a même été jugée digne d'être imprimée en entier et pour la première fois. Cet échantillon nous fait vivement désirer que M. C. se décide à publier tôt ou tard un choix définitif de *Sainetes*. Il est tout désigné pour entreprendre un tel travail, qui remplacerait avantageusement les collections déjà existantes et auquel sa très remarquable étude servirait d'introduction.

Léo Rouanet.

V. H. Friedel. La plus ancienne charte de la Bibliothèque de l'Université compostellane. (*Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, octobre 1899, pp. 585-600.)

Le document publié sous ce titre est un acte par lequel Quizagon Neriquiz vend à Ondemaro et à Fonsino le domaine de Zobra (Prov. de Pontevedra). Le contrat a été passé le 25 février 788. M. Fr. ne s'est pas contenté de transcrire le texte de la charte ; il l'a fait précéder et suivre de remarques nombreuses — malheureusement plus nombreuses qu'instructives, — et il l'a accompagné d'un fac-similé qui serait précieux, s'il était meilleur. Cela n'empêche pas le travail de M. Fr. d'être intéressant, moins en lui-même que par les objections qu'il soulève.

L'éditeur dit avec justesse (p. 589) en parlant de cet acte : « Il compte parmi les plus anciens documents de ce genre qui soient conservés en Espagne ». Mais quand on étudie une charte aussi ancienne, la première chose à faire, c'est de se demander si la charte est originale ou si elle n'est pas une copie, si elle est authentique ou si c'est un faux. Ces problèmes auraient dû être traités, sinon résolus. M. Fr. n'y a pas songé. Pourtant cet acte de vente, tel qu'il se présente à nous, peut donner lieu à bien des doutes : d'abord, autant qu'on peut en juger par la très médiocre reproduction, l'écriture ne paraît pas antérieure au xe s. Sans doute, en cette matière, il convient de n'être pas trop affirmatif, car les points de comparaison font presque absolument défaut : les documents originaux du viiie et du ixe s. sont d'une grande rareté. M. Fr. aurait dû s'expliquer sur ce point important ; il s'est tiré d'affaire, non sans habileté, en écrivant : « Enfin, au point de vue paléographique, nous avouons ne pas connaître d'autre document présentant d'une façon aussi régulière les caractères de l'écriture qu'on a qualifiée de gothique ». Quant à moi, je serais porté à supposer que le parchemin aujourd'hui conservé à Compostelle ne remonte pas au delà du xe s., je le répète ; ce serait donc une copie.

L'acte est-il authentique ou apocryphe ? Sur ce point encore, lorsqu'on examine des actes du VIIIe s., il faut être très critique. En Navarre, il n'est pas douteux qu'on a fabriqué beaucoup de documents; en Portugal il en a été de même (Cf. par exemple dans Brito, *Monarchia Lusytana*, parte II. pp. 288-289, la charte concédée en 734 au monastère de Lorvão par Alboacem Ibn Mahumet Alhamar Ibn Tarif.) En Galice on a pu procéder d'une manière analogue (plus tard, on trouve en effet le Privilegio de los Votos, de Ramire I. 844, 25 juin. Florez, *España Sagrada*, t. 19, pp. 329-335). Est-ce à dire que la charte de M. Fr. soit un faux ? L'acte est très mutilé ; les formules sont incomplètes, mais en dépit de cette mutilation qui ne permet pas de juger en pleine connaissance de cause, il ne paraît pas que le document en question soit à proprement parler apocryphe : il serait du moins périlleux de se baser sur la latinité et sur les formules pour le prétendre. Mais le document, s'il n'est pas faux, est suspect, et ce qui le rend suspect, c'est la présence, parmi les témoins, de deux rois, nommés l'un Ramiro, l'autre Silo. M. Fr. a vu la difficulté : « Le fait que deux rois, Ramirus et Silus, ont signé ce document après les autres témoins et avant le scribe est étrange ; il est inexplicable si l'on veut voir dans les personnages les rois asturiens de ces noms, Silus qui régnait de 774 à 783, et Ramirus I qui gouvernait vers 843. » (p. 589.) Quelques lignes plus loin, M. Fr. tourne cette difficulté en disant : « Ces rois étaient des roitelets dans le genre de ceux qu'il y avait dans l'ancien pays de Galles ». En soi, cela n'aurait rien d'impossible, M. E. Hübner a publié récemment (*Revue des Etudes Anciennes*, oct-déc. 1899, pp. 321-324) une inscription métrique qui mentionne un prince Vulfila dans les Asturies au VIIIe siècle. Néanmoins lorsqu'on n'a qu'un témoignage isolé pour un fait de cette importance, il est bon d'imiter la très sage réserve de M. Hübner, et de ne pas se lancer dans d'aventureuses hypothèses comme M. Fr. : « Dans un coin de terre où tant de choses nous ont rappelé la Bretagne, le pays de Galles et l'Écosse, ce rapprochement n'a rien de trop audacieux; s'il devait se confirmer, notre document serait le plus ancien témoignage écrit — peut-être l'unique — de cette institution celtique en Galice » (p. 589). Il est bien certain que, étant donnée la date de 788, il ne peut s'agir ni du roi asturien Silo, ni du roi asturien Ramiro (842-850). Seraient-ce dès lors, le titre de *rex* s'appliquant souvent aux fils des rois, deux princes inconnus fils d'un des premiers rois des Asturies ? On pourrait accumuler les suppositions longtemps encore, sans faire avancer la critique du texte en question. Cependant, pour conclure, sur ce point et le point précédent, nous soumettrons au lecteur l'hypothèse suivante. Comme le dit avec raison M. Fr., si cet acte « nous a été conservé par les soins d'une congrégation religieuse, c'est que le domaine dont il s'agit a passé plus tard d'une façon ou d'une autre aux Bénédictins de Saint-Martin-de-Compostelle. Les archives de ce monastère ayant disparu, nous ne saurons jamais quand et comment »

(p. 589). On peut croire que l'original, authentique, aura été recopié vers le xe siècle, et que, pour donner plus de valeur au document ainsi transcrit, on aura cru bon d'ajouter au nombre des témoins, les noms de deux rois asturiens, presque contemporains de l'époque à laquelle l'original avait été rédigé. On rencontre parfois des actes privés, au bas desquels des rois ont signé. Les moines de Saint-Martin-de-Compostelle n'auront fait qu'imiter cette coutume. Sans doute, les noms de Ramiro et de Silo ne concordent pas avec la date du document. Mais s'ils concordaient, comment verrait-on que le document est suspect? Au reste, nous ne présentons ces quelques remarques que sous les plus expresses réserves.

Un dernier point à examiner, c'est la date de 788. M. Fr. la défend en ces termes : « La date est nette. Le troisième C [du chiffre de l'ère DCCCXXVI] étant plus droit et plus épais que les deux précédents, on pourrait croire à une correction postérieure, mais il n'y a point de rature et l'encre est absolument la même que dans le reste du document; on peut voir que le scribe n'a pas réussi à tracer sa lettre du premier coup; sa plume a légèrement éraflé le vélin; il a repris de l'encre, et c'est ainsi que sa lettre a pris la forme singulière qu'elle présente. Il est d'ailleurs impossible qu'il y ait eu deux C dans l'espace qu'occupe cette lettre. La date a été écrite en entier par le même scribe et en même temps que le reste de la pièce » (p. 589). P. 597, M. Fr. ajoute : « Malgré l'état de conservation imparfaite, la date du document (ligne 12) ne saurait être contestée ». Puis, à la même page, neuf lignes plus bas, l'éditeur semble pris d'un scrupule scientifique, il paraît douter un instant et dit : « Mais c'est le troisième C du chiffre DCCCXXVI, qui n'est pas sans reproche ». Aussitôt il se reprend, et continue : « Nous avons bien examiné le document et nous sommes convaincu que la date telle qu'elle est a été tracée par le scribe avec tout le reste du document. » Il n'était pas utile de revenir à trois reprises différentes sur cette question, qui, dans un article bien composé, aurait été traitée en une seule fois. L'hésitation du scribe à tracer le troisième C peut se comprendre : n'y aurait-il pas eu, par hasard, dans l'original « Era DCCCCXXVI », et le scribe n'aurait-il pas voulu, dans un but que l'on devine sans peine, vieillir d'un siècle le document qu'il recopiait? Quant à la date de jour, elle est indéchiffrable sur le fac-similé.

Notre compte rendu est déjà long, et nous n'avons jusqu'ici traité et discuté que le fond même de l'article de M. Fr. Il nous reste à passer rapidement en revue et à relever certains procédés. P. 587, M. Fr. parlant de Zobra, aurait dû noter que ce hameau est dans le district judiciaire de Lalin, province de Pontevedra. P. 589, que signifie cette phrase : « Puis le présent acte n'est pas de ceux qui forment la grande masse de nos chartes anciennes : c'est un acte privé ». D'abord, pourquoi *nos*? Ensuite, M. Fr. s'imagine-t-il que les actes privés sont chose rare? Que n'est-il allé visiter pendant un de ses séjours à

Madrid l'Archivo histórico Nacional ! Il aurait pu rapidement se convaincre que les actes privés sont précisément les plus nombreux. P. 590, M. Fr. a tort de croire que « le nombre et la qualité des témoins prouvent suffisamment que le vendeur et les acquéreurs étaient gens d'importance dans le pays, et que la propriété en question devait être d'une certaine étendue ». Cela ne prouve rien du tout : le nombre des témoins importe peu ; quant à la qualité des témoins de l'acte étudié, il est à noter que, sauf Ramiro et Silo, aucun des témoins ne fait suivre son nom d'une mention quelconque de dignité ou d'office. Pp. 590-598, M. Fr. a transcrit, — en les abrégeant, Dieu merci ! — des passages de Du Cange. D'une part, il y en a un peu trop, car c'est avoir l'air de découvrir sans cesse... l'Amérique, que de s'arrêter ainsi sur tous les mots d'un document; d'autre part, lorsqu'on cite des références de Du Cange on pourrait au moins se donner la peine de les identifier. Pourquoi écrire (p. 590) : « Dans un ancien glossaire (ex cod. reg. 7613) », p. 591 : « Magn. Chartul. S. Victoris Massil. fol. 181. » M. Fr. ignore-t-il que ce cartulaire a été publié ? p. 591 encore « charta apud 1047 apud Marten. tom. I, etc. » ; p. 594 : « apud Perardum in Tabulis Burgundicis, p. 13, etc., etc. ; p. 595 « Inquesta de Foresta Andeliaci in Regesto Herouvilliano Philippi Augusti Reg., fol. 123 », etc., etc. ? Ce sont là manières de s'exprimer qui ne sont pas bien bonnes. P. 595, M. Fr. nous révèle l'existence d'un « Ministère des Travaux Publics » espagnol. Avis aux historiens des institutions. Pp. 598-600, M. Fr. fait des remarques sur l' « état de la langue » du document. Une étude de ce genre peut être extrêmement utile si elle porte sur un ensemble, mais ne portant que sur un seul document, son utilité est fort mince. Les phénomènes que signale M. Fr. ne sont point particuliers à sa charte compostellane.

Il conviendrait encore de noter que la disposition typographique de ce mémoire n'est pas toujours irréprochable. Mettons cela sur le compte de l'imprimeur, et regrettons que l'imperfection du fac-similé empêche un contrôle rigoureux des lectures de l'éditeur.

En somme, cet article, — écrit en quel français ! — dénote chez son auteur, en premier lieu une connaissance plutôt médiocre de la méthode critique que l'on doit appliquer aux documents diplomatiques ; en second lieu, un certain pédantisme, qui se traduit par des citations immodérées de Du Cange. L'impression qui se dégage de la lecture de ce travail, c'est qu'il a été fait par quelqu'un qui n'avait point la préparation suffisante pour le mener à bonne fin, et qui a essayé de cacher ce manque de connaissances solides sous des dehors brillants et trompeurs.

L. BARRAU-DIHIGO.

Rafael Altamira y Crevea. Historia de España y de la civilisación española. *Barcelona : Juan Gili.* 1900, in-8. Tomo I.

Les bons livres classiques sont rares en tout pays, et plus encore en Espagne ; ils y sont d'autant plus utiles que l'enseignement y est resté très littéral et qu'un grand nombre de professeurs se contentent de lire et de commenter le manuel — *libro de texto* — recommandé ou imposé par l'Administration.

D. Rafael Altamira y Crevea, professeur d'histoire à l'Université d'Oviedo, a entrepris de donner aux écoles d'Espagne un manuel d'histoire nationale conçu sur un plan rationnel et scientifique. C'est une tentative courageuse qui exposera, sans doute, son auteur à bien des attaques, mais qui lui méritera les sympathies de tous les amis sincères de l'Espagne.

Le tome Ier de ce Manuel d'histoire d'Espagne et de la civilisation espagnole va des origines jusqu'à l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle. L'auteur étudie successivement l'Espagne primitive et l'Espagne romaine, l'ère wisigothique et l'ère musulmane, la période des grandes conquêtes chrétiennes. Dans chaque époque il présente d'abord les faits de l'histoire politique, puis il consacre à l'étude de la vie interne de la nation, au développement des institutions, des lettres et des arts une série de chapitres fort intéressants et absolument neufs dans un livre classique espagnol, — au moins dans la forme qu'il leur a donnée. Cent vingt-huit gravures bien choisies, et reproduisant toutes des monuments originaux, donnent au livre un attrait de plus, que les lecteurs étrangers n'apprécieront pas moins que les écoliers espagnols. M. Altamira s'est préparé à écrire l'histoire d'Espagne par les plus longues et les plus sérieuses recherches. Il connaît à fond les Archives et les Bibliothèques d'Espagne, il s'est initié aux bonnes méthodes historiques, et, chose très rare en son pays, il sait composer un sujet, et écrire simplement. L'exposition n'est point chez lui coupée à chaque instant par les digressions philosophiques, les lieux-communs de rhétorique, les élans mystiques qui rendent si fatigante pour un étranger la lecture des meilleurs historiens espagnols. Il laisse de côté, autant que possible, les récits légendaires et fabuleux. Nous n'entendons plus parler du peuplement de l'Espagne par Tubal ou Tarsis. Le siège de Sagonte, les batailles de Jerez et de Covadonga sont réduits à leurs proportions historiques, et si la victoire de Calatañazor est mentionnée, c'est avec cette prudente restriction que le fait est regardé comme douteux par plusieurs historiens.

M. Altamira écrit l'histoire dans un but scientifique, et non plus dans un but d'édification. Il s'étendra, par exemple, beaucoup plus sur la religion des Ibères ou des Romains que sur les *Acta Sanctorum* de la primitive église espagnole. Il avouera que les persécutions dirigées par les empereurs contre les chrétiens furent plutôt inspirées par des motifs politiques que par des motifs

religieux. Il ne fera pas un saint d'Herménégilde, le fils révolté de Léowigilde.

M. Altamira est même allé plus loin : il a abordé la question des origines. Il consacre un chapitre très travaillé à la géologie et à la préhistoire. On trouvera dans ce chapitre de précieuses indications sur les stations préhistoriques de l'Espagne. La célèbre *Pradera de San Isidro* près de Madrid en est une, et l'on n'est plus au temps où l'on faisait d'un mammouth découvert dans les sables du Manzanares un éléphant d'une armée d'Annibal (1777).

L'origine des Ibères est exposée brièvement et avec prudence. M. Altamira voit en eux des Protosémites, analogues aux Égyptiens et aux Berbères, et venus en Espagne par la voie du Sud, à une époque très reculée — peut-être à l'âge du bronze.

M. Altamira admet l'existence d'un peuple celtibérien. Il donne d'intéressants détails sur la vie sociale et la religion de ces peuples primitifs. Il ne semble pas que le druidisme ait jamais pénétré en Espagne avec les Celtes. Quelques divinités locales, comme la déesse Ataecina, assimilée à Cérès, continuèrent à être honorées en Espagne pendant la période romaine. — Cette période était déjà assez bien connue, M. Altamira a eu le mérite d'en comprendre toute l'importance pour l'histoire de la civilisation espagnole.

L'époque wisigothique est plus obscure, l'auteur a étudié avec soin l'histoire politique des Wisigoths, et tracé un curieux tableau de la civilisation romano-gothique. Peut-être n'a-t-il pas suffisamment marqué le caractère barbare de la conquête. Les Goths se sont emparés des deux tiers des terres arables; cette spoliation de la population romaine n'a pu s'accomplir sans d'étranges violences. Les Goths sont restés séparés des Romains pendant près de deux siècles; jusqu'au règne de Chindaswinthe chaque peuple a eu sa loi particulière. Quand on leur donne une loi commune, cette loi, le *Forum Judicum*, es devenue terriblement barbare. Les Goths ont vécu, pour ainsi dire, campés au milieu des populations romaines, toujours sur le qui-vive, toujours prêts à répondre à l'appel du centenier et du *tinfade*. Dans cette Espagne barbare où l'on parle l'ibère, le latin et le gothique, où la majorité de la population vit dans l'ignorance et le servage, l'Église représente seule la tradition civilisatrice, et c'est pourquoi, dès que l'arianisme a cessé d'être la religion des Goths, l'Église domine l'État hispano-gothique, qui nous apparaît comme une première ébauche de ce que sera un jour la monarchie espagnole. Les détails sur les arts et les mœurs de cette période présentent un vif intérêt.

L'histoire de la domination arabe est exposée avec une grande liberté. L'auteur ne craint pas de montrer les relations cordiales qui s'étaient établies entre Mores et chrétiens. L'état des terres et des personnes, la condition des Mozarabes, l'administration et la culture musulmanes sont décrits avec clarté, et compléteraient sur bien des points les notions que contiennent nos manuels français. L'islamisme primitif avec sa large tolérance, son culte pour les lettres

et les arts, son respect pour la femme, sa prodigieuse activité agricole, industrielle et commerciale, justifie en partie l'enthousiasme de certains écrivains qui voient dans la période ommyade le siècle d'or de l'Espagne.

Sans nier ce que la civilisation arabe a de brillant, nous pensons que la vraie Espagne n'était pas à Cordoue, mais plutôt dans ces petits États du Nord qui si héroïquement entreprirent l'œuvre désespérée de la *reconquista*. M. Altamira s'est arrêté avec complaisance sur les institutions primitives de ces petits cantons indépendants où s'élabora la grandeur future de l'Espagne. On apprend avec lui que le régime féodal ne s'implanta jamais en Leon et en Castille avec la même force que dans les autres pays européens. La royauté y garda la plupart des attributs de la suzeraineté. De libres associations y subsistèrent : les *behetrias*, ces bourgs dont les habitants choisissaient leurs seigneurs, et prenaient pour devise : « J'irai à qui bien me fera ». De bonne heure les villes s'affranchirent ; les communes d'Espagne furent aussi libres, et parfois aussi riches que celles de Flandre.

Cette société, affamée d'indépendance et d'autonomie, supportait avec impatience les contraintes les plus légitimes. Ce mariage religieux *de bendicion* fut longtemps moins populaire que le mariage *a yuras*, contrat purement civil. Lorsque l'Église eut réussi à imposer le mariage *de bendicion*, les rois et les grands usèrent encore fréquemment de la répudiation, et bien des gens s'en tinrent à la *barragana* ou concubine légale, permise même aux prêtres, et d'après certains fueros permise même aux gens mariés.

Avec les progrès de la conquête, avec l'entrée dans la société espagnole de sujets mores (*Mudéjares*), et de sujets chrétiens ayant longtemps vécu sous le joug musulman (*Mozárabes*), l'Église se fit plus vigilante et plus exigeante. Le mariage religieux fut seul regardé comme légitime ; des droits de viduité furent accordés au conjoint survivant qui ne se mariait pas ; les mœurs tendirent à se régulariser, mais aussi l'intolérance augmenta, grâce au redoublement de ferveur dû aux moines de Cluny, aux Dominicains, et plus tard aux Franciscains.

La civilisation chrétienne, d'abord barbare, finit par être aussi brillante que la civilisation musulmane.

L'art espagnol s'inspire du style arabe ou des styles en usage dans l'Europe chrétienne. L'imitation mauresque donne à l'Espagne le style *mudéjar*, l'imitation chrétienne d'admirables monuments romans et gothiques. Séville l'emporte en grandeur, Tolède en richesse, Leon en légèreté. La sculpture, la miniature, la céramique, les arts du vêtement et du mobilier progressent à l'envi. La langue castillane, née du latin rustique, s'en dégage dès le XIe siècle ; le galicien à l'Ouest, le catalan à l'Est créent des littératures originales. La Castille a son romancero, ses grandes collections législatives, ses chroniques ; au XIVe siècle elle trouve un poète de valeur dans l'archiprêtre de Hita. La Catalogne ren-

contre dans Ausias March et dans le prince de Viane les interprètes de ses sentiments chevaleresques; elle a aussi ses Chroniques, et ses coutumiers.

M. Altamira s'arrête à la fin du xv[e] siècle, et nous laisse en présence d'une nation en pleine vie et en plein progrès, présentant la plus intéressante variété d'idiomes et de mœurs, guerrière, industrieuse et moins fanatique peut-être que la plupart des pays de l'Europe septentrionale. La piété mal entendue d'Isabelle et l'étroite politique de Ferdinand allaient conduire l'Espagne dans la voie la plus contraire à ses intérêts et peut-être à son génie.

Le livre, très intéressant, que nous venons d'analyser, témoigne des progrès de l'école historique espagnole. Il est l'œuvre d'un critique exercé; à peine y peut-on relever quelques dernières traces de ce fâcheux traditionalisme qui a si longtemps arrêté la science espagnole. L'auteur semble croire à l'authenticité du sépulcre de saint Jacques découvert aux environs d'Iria; il parle encore des terreurs de l'an mille. Mais ce ne sont là que de menus détails. — Dans les chapitres relatifs à l'époque préhistorique, à l'ère romane ou wisigothique, on sent que les travaux originaux doivent être encore rares en Espagne; M. Altamira nous donne plutôt sur tous ces points des études générales que des monographies franchement espagnoles. Nous pensons bien qu'il n'a pu faire autrement; mais nous regrettons qu'il n'ait pas ajouté à son livre quelques indications bibliographiques, ce qui lui eût été très facile, et aurait ajouté à la valeur de son excellent manuel.

G. Desdevises du Dezert.

Alfredo Calderón. De mis campañas. *Barcelona : Imprenta Hénrich y Comp*[a]. 1899, in-8, 322 pp., portrait.

Dans un article d'une ironie profonde, Larra se posait déjà, vers le commencement du siècle, la question suivante : Si l'on ne lit pas en Espagne, cela tient-il à ce qu'on n'écrit pas, ou bien l'absence d'écrivains doit-elle être attribuée à l'absence de lecteurs ?

Et sur cette plaisante alternative, il prodigue, comme à l'ordinaire, les fines observations et les réflexions amères. Pourtant il n'a pas donné — c'eût été couper court à tout développement — la réponse la plus naturelle : si l'on ne lit pas en Espagne, cela tient tout bonnement à ce que l'on ne sait pas lire. Les statistiques officielles — et nul n'ignore ce que signifie le mot *officiel* en Espagne et même ailleurs — reconnaissent que les deux tiers de la population se composent de gens absolument illettrés, ce qui revient à dire que les écrivains espagnols s'adressent à un public à peu près égal à la population de la Suisse. On peut donc s'étonner à bon droit de les voir si nombreux et si méritants. Mais il est une catégorie de gens de plume que cette rareté de lecteurs doit

plus spécialement atteindre : ce sont les journalistes. En effet, c'est moins la qualité que la quantité de lecteurs, qui fait vivre la presse. Le paysan ou le savetier sont pour elle des éléments de prospérité au même titre que le banquier ou le grand seigneur. Or les petites gens ne sachant pas lire, la clientèle des journaux est très restreinte en Espagne : par suite les journalistes, dont la situation est souvent précaire, sont médiocres; le journal, simple organe d'information, n'a que peu d'influence, et la lecture de telle feuille des plus connues et des plus appréciées est presque toujours mortellement ennuyeuse.

C'est pourquoi, lorsque de loin en loin une figure se détache sur ce fond uniformément obscur, l'attention s'y porte avec d'autant plus de spontanéité et de sympathie; et il faut louer sans réserves les amis barcelonais de M. A. Calderón d'avoir, comme précédemment ceux de Bilbao, sauvé de l'obscurité et de l'oubli des articles qui méritent plus que de la notoriété. Cette touchante sollicitude est particulièrement opportune. Dans un milieu où le *ruin es quien por ruin se tiene* est la règle de conduite presque générale, M. A. Calderón est d'une excessive modestie ; il vit très retiré, et n'a jamais voulu se ménager ces brillantes et passagères relations qui préparent le succès d'un écrivain. Mais il a quelques amis véritables et solides qui savent l'apprécier à sa juste valeur et auxquels nous devons la publication de *De mis campañas*. Pour former ce livre, ils ont judicieusement choisi parmi les articles qu'un labeur quotidien sème à profusion, ceux dont l'intérêt dépasse les bornes de l'actualité, et ils en ont fait un volume. On y retrouve les éminentes qualités de penseur et d'écrivain qui ont fait de *Nonadas* le chef-d'œuvre du journalisme contemporain en Espagne. A lire ces pages si nourries, cette argumentation si solide, cette clarté merveilleuse, on devine ce que les Espagnols pourraient faire dans toutes les branches de l'activité humaine, si les facultés naturelles dont la nature les a comblés étaient guidées et retenues par une rigoureuse discipline intellectuelle. Il serait téméraire de vouloir parler par le menu d'un livre qui contient une soixantaine d'articles, chacun d'eux méritant le même intérêt et devant être savouré à part. Pour bien en connaître le mérite il serait bon de commencer à lire quelques pages de ces écrivains politiques brillants et creux que tout le monde connaît, et que quelques-uns admirent. La comparaison serait désastreuse pour ces réputations trop facilement acquises. Traduisez une page de Castelar, et tout s'évanouit ; traduisez une page de M. A. Calderón, tout demeure, car il y a des idées sous chaque mot, et un ciment solide relie les diverses parties de l'édifice.

Nous ne saurions mieux faire, pour ne pas nous en tenir aux abstractions, que de reproduire ici, choisi entre cent autres d'égal mérite, un passage où se retrouvent ces rares qualités :

Nace el hombre, y desde el momento en que un primer destello de inteligencia anima

la estatua de carne, todos los esfuerzos de cuantos le rodean se consagran á amordazar la bestia y á despertar el ángel que en todo ser humano existen juntos según la expresión de Pascal. La obra educadora no consiste en otra cosa. Para lograr tal fin la familia coopera con la escuela, la Iglesia segunda al Estado. Deposita la madre en el alma del niño sentimientos de amor y de ternura. Afánase el maestro por combatir los instintos nativos de egoismo, de violencia, de crueldad, sustituyendo en su lugar nobles y generosos afectos. Predica la religión el sacrificio de sí mismo y el amor de los demás. Inculca el Estado el santo respeto al derecho ajeno. Impone la sociedad á cada uno de sus miembros la ley de la cortesía, especie de culto externo del altruismo. Y por el concurso de todos estos factores, quien nació con aptitudes para convivir en la caverna prehistórica con el oso y el mammuth, se trueca en el ciudadano culto de una nación civilizada.

Pero llega un día en que la sociedad se apodera de ese hombre, ya formado; le instruye, le uniforma, le alecciona, le exhorta, le amenaza, pone en sus manos un fusil y le envía á la pelea. Desde aquel momento todo el Código de los derechos y de los deberes humanos se ha transformado para él. De su vieja moral sólo debe conservar en esta su nueva vida la máxima de la obediencia llevada á extremos de una incondicional sumisión. El resto de los antiguos preceptos que se le inculcó desde la cuna se ha trocado en una moral de los preceptos contrarios. Tiene un enemigo, un enemigo á quien no conoce, á quien nunca vió, contra el cual no le animan agravios ni rencores, que sólo difiere de él por la lengua y por el traje. Para ese enemigo no ha de haber derecho, ni razón, ni caridad. Todo contra él es lícito. *Adversus hostis æterna auctoritas.* Se le ha enseñado de niño que no debe mentir; al enemigo sí es lícito engañarle con ardides guerreros; que no debe hacer daño al prójimo; al enemigo hay que matarle; que no debe robar; los bienes del enemigo son materia de lícito botín. La sociedad pone ahora todo su empeño en desencadenar en el alma de ese hombre la fiera que tanto trabajo le ha costado domar. Emplea el Estado todos los recursos de la retórica oficial para excitar su acometividad. Suspende la religión sus máximas, á manera de ley de garantías, impropia para tiempos revueltos, cuando no bendice las armas que han de ser instrumentos del homicidio. Exalta la opinión hechos que, en circunstancias normales, merecían su anatema. De esta suerte se ponen todos los medios para deshacer en un día la labor moral de muchos años.

El primero de esos trabajos le hace la civilización; el segundo le hace la guerra.

H. Peseux-Richard.

Decadencia y desaparición de los Almoravides en España, par D. Francisco Codera... *Zaragoza : Tip. de Comas hermanos*, 1899, pet. in-8, XXXII-421 pp. (*Colección de estudios árabes*, III.)

Ce qui constitue le très grand intérêt de ce volume, c'est qu'il traite un sujet entièrement neuf. En effet, sur la période qui s'étend de la fin de la domination almoravide au début de l'invasion almohade, on n'a que le livre de Conde, et cet ouvrage est sans valeur aucune. Dans les histoires générales d'Espagne, on trouve, il est vrai, des renseignements sur l'histoire des musulmans d'Espagne au XIIe siècle; mais ces renseignements sont surtout puisés aux sources chrétiennes. Un livre composé sur cette matière, principalement d'après les

sources arabes, constitue une nouveauté dont il convient de signaler l'apparition, d'autant que l'auteur est, pour les rois de Taifa, le spécialiste le plus autorisé parmi les orientalistes actuels.

M. Codera s'était jusqu'ici consacré surtout à des travaux de numismatique ou à la publication de textes (Voir les dix volumes de sa *Bibliotheca arabico-hispana*). Cependant les personnes qui s'intéressent aux études d'histoire hispano-arabe ont remarqué, depuis de longues années déjà, les nombreux et savants articles qu'il a publiés dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*. D'autre part, ceux qui le connaissent savent quelle riche collection de fiches il a formée, et ont pu constater avec quel soin et quelle méthode elles sont classées. Ce sont là des matériaux d'une richesse incomparable, où M. C. pourrait puiser les éléments d'une longue série de monographies, analogues à celle qu'il vient de faire paraître.

Dans une introduction de XXVI pages, M. C. passe successivement en revue quelques livres qui se rapportent d'une manière plus ou moins indirecte à la période qu'il a traitée, puis les sources dont il s'est servi; il fournit ensuite quelques explications sur la transcription et sur le système chronologique qu'il a adoptés. Avec un bon sens critique dont il faut le féliciter, M. C. s'attache à prouver, après bien d'autres, que l'*Historia de la dominacion de los árabes en España* de Conde est justement tombée dans le discrédit; et il motive son opinion au moyen d'exemples très caractéristiques, le premier surtout : Conde a transporté le centre de la rébellion d'Omar Ibn Hafsoun de Bibaster (prov. de Málaga) à Barbastro (prov. de Huesca); cela l'amène à faire la réflexion suivante, un peu amère, mais malheureusement trop fondée, à raison de l'autorité dont jouit encore, en vertu d'un patriotisme (!) stupide, le trop célèbre auteur : « Comprendo que este cargo es gravísimo y que habrá quienes lo tacharán de exageración mía : no lo dirán los arabistas : éstos podrán decir que cargos tan graves, aunque sean fundados, no deben hacerse por un español, máxime cuando Conde está bastante desacreditado : á esto diré, que ni creo á Conde bastante desacreditado entre nosotros, puesto que muchos siguen citándole y tomándole como guía, ni entiendo el patriotismo de este modo tan estrecho ». En dépit de cette exécution nouvelle, il est probable que Conde ou ses succédanés, Viardot, Romey et surtout Lafuente, resteront longtemps encore en honneur auprès des ignorants et des pseudo-érudits. M. C. se montre également sévère à l'égard de M. Ernest Mercier, ce dont nul ne saurait le blâmer, l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* étant une œuvre des plus médiocres. Puis il indique les motifs pour lesquels il est impossible à l'heure présente d'écrire une bonne histoire de l'Espagne musulmane et, en quelques mots, il nous expose ce que lui-même a voulu faire.

A propos de cette préface, sur laquelle nous ne pouvons nous étendre davantage, bien qu'elle renferme des exposés de méthode fort intéressants, qu'il

nous soit permis d'exprimer un regret : au lieu d'indiquer ses sources par allusion, en quelque sorte, pourquoi M. C. n'en a-t-il pas dressé un catalogue, voire un catalogue critique où il aurait noté l'époque à laquelle vivaient les auteurs dont il s'est servi, et lorsque cela est possible les ouvrages dont les auteurs eux-mêmes ont fait usage? Sans doute il existe, pour l'historiographie arabe, deux répertoires considérables, celui de Wüstenfeld et celui de Pons Boigues; mais, pour un sujet restreint et nettement délimité, un catalogue comme celui dont nous déplorons l'absence aurait été d'une utilité extrême, et rédigé par M. C. il n'aurait pas manqué de compléter, d'une manière heureuse, les deux livres ci-dessus désignés.

Du corps de l'ouvrage en lui-même, c'est-à-dire du texte qui va de la p. 1 à la p. 221, il n'y a rien à dire, car pour en parler congrûment il faudrait être aussi bien informé que M. C. lui-même sur les Almoravides. Le récit est clair, sans phrases à effet, et la science de M. C. semble toujours s'appuyer sur les bases les plus sérieuses. Qu'il nous soit pourtant permis, ici encore, d'adresser à l'auteur une petite remarque relative moins au fond de son travail qu'à la forme. Lorsqu'on ouvre le volume, on est encore sous l'impression du titre : « Decadencia y desaparición de los Almoravides en España »; or, de la p. 1 à la p. 27, l'auteur raconte le règne de Youssouf et celui d'Ali, c'est-à-dire l'établissement de la puissance almoravide en Espagne (1086-1143). A la p. 27, il aborde le règne de Téchoufin ; or, p. 28, il ajoute : « Pudiera decirse que con el reinado de Texufin comienza el importante período entre Almoravides y Almohades, que en los capítulos siguientes nos proponemos estudiar de un modo especial, etc. » Ali, père de Téchoufin, mourut le 28 janvier 1143. C'est donc à cette date précise que commence véritablement le livre de M. C.; il aurait peut-être fallu le dire. Ce qui précède cette date en est l'introduction, nécessaire du reste, extrêmement précieuse par les faits nouveaux qu'elle renferme; mais il nous semble, nous le répétons, qu'il aurait été bon d'avertir le lecteur que ces 27 pages ne sont qu'une entrée en matière, sans quoi l'on pourrait trouver que cette longue période de 1086-1143 n'est pas traitée avec tous les développements désirables. Souhaitons d'ailleurs que M. C. reprenne ces 27 premières pages, et les développe jusqu'à en former un volume : nous ne doutons pas que cette œuvre nouvelle ne soit un digne pendant de celle que nous analysons.

Il nous est impossible de suivre M. C. dans le récit des événements qui s'accomplirent en Espagne de 1143 jusqu'à la fin du XIIe siècle (pp. 27-187). Sans vouloir adresser à l'auteur d'hyperboliques éloges, on peut déclarer que depuis l'*Histoire des Musulmans d'Espagne* de Dozy, il n'a rien paru sur l'Espagne arabe d'aussi scientifique; par certains côtés, le livre de M. C. surpasse même celui de Dozy : le style en est meilleur, la narration plus rapide. M. C. ne s'est pas laissé entraîner aux digressions de forme littéraire qui foi-

sonnent dans la grande œuvre du savant hollandais. Si nous voulions comparer vraiment le volume de M. C. à un autre de Dozy, nous le rapprocherions des *Recherches* : même précision, même rigueur, même bonne foi scientifique, et, disons-le, un jugement souvent plus sain et plus pondéré (cf. la conclusion pp. 189 et suivantes, où se trouve une excellente réfutation des opinions de Dozy sur les Almoravides).

Les notes sont abondantes, puisqu'elles occupent les pp. 225-402. Elles constituent un recueil de faits précieux ; ainsi : pp. 226-228, M. C. établit la chronologie des cinq expéditions de Youssouf en Espagne ; pp. 231-238, il établit celle des quatre expéditions d'Ali ; pp. 239-242 il disserte sur la bataille d'Ucles ; pp. 247-253, sur la prise de Saragosse par Alphonse le Batailleur ; pp. 272-278, sur la bataille de Cangost de Martorell ; pp. 285-295, sur la date de la mort de Téchoufin, etc., etc. ; pp. 371-402, il s'occupe des monnaies almoravides ; peut-être aurait-il pu abréger cette note, parce que les éléments en sont pris sans modifications importantes dans les *Monedas de las dinastias arábigo-españolas* de M. Antonio Vives. De même M. C. aurait mieux fait, croyons-nous, de négliger certaines références (p. 10, Sánchez Casado, *Elementos de Historia de España* ; pp. 124 et 126, Balaguer, *Historia de Cataluña* ; p. 137, Cabanilles, *Historia de España*, etc.). Pourquoi citer la *deuxième* édition des *Recherches* de Dozy ? Elle a été rendue inutile par la troisième (il n'en est pas de même de la première). P. 213. M. C. cite Orderic Vital d'après l'*España sagrada*, t. X, p. 607 ; il aurait dû consulter l'édition de la Société de l'Histoire de France ; p. 182, il s'appuie sur une « Crónica de San Salvador de Marsella » : il s'agit évidemment de la chronique de Saint-Victor de Marseille ; p. 334, il écrit « la Crónica de San Salvador de Marsella (*España sagrada*, tomo XXXVIII, pág. 346)... », lire, comme plus haut : Chronique de Saint-Victor, et t. XXVIII au lieu de t. XXXVIII. De plus, il serait préférable de se reporter au texte de cette chronique qui a été donné en 1886, par l'abbé Albanès dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*.

Le livre se termine par un index chronologique (pp. 405-416), qui résume en quelque sorte tout l'ouvrage sous forme d'annales. Cet index rendra les plus grands services, parce que, à propos de chaque événement, M. C. a pris la peine de renvoyer à la page où ledit événement est traité. Un livre entièrement rédigé sous cette même forme d'annales (quelque chose d'analogue aux *Annalen des fränkischen Reiches* de Richter) serait indispensable pour l'Espagne musulmane. M. C. le sait mieux que personne (cf. p. XXI de son introduction), et mieux que personne il serait à même de répondre à ce desideratum des hispanisants. Dans cet index chronologique, les non-arabisants regretteront peut-être que beaucoup de dates soient indiquées d'après le calendrier musulman : sur ce point encore, M. C. a prévu les critiques (v. pp. XXV-XXVI) et pour permettre les identifications, il a réimprimé, d'après son *Tratado de*

Numismática arábigo-española, p. 283, des notions sur le comput arabe, et dressé une table de concordance entre les années chrétiennes et les années de l'hégire de 1106 à 1203 (v. pp. XXVII-XXXII). A la fin du volume, un index des noms de personnes et de lieux aurait été le bienvenu.

Tel est l'ouvrage de M. C. Si nous lui avons adressé quelques reproches, ils ne portent que sur des points de détail. C'est, en somme, une contribution des plus remarquables à l'étude du XIIe siècle espagnol, et, nous le répétons, le meilleur livre d'histoire hispano-arabe qui ait paru depuis les travaux de Dozy. Il convient d'en féliciter très vivement l'auteur.

R. Foulché-Delbosc.

TABLES

DE LA SIXIÈME ANNÉE

1899

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 17 — PREMIER TRIMESTRE 1899

NUMÉRO 18. — DEUXIÈME TRIMESTRE 1899.

NUMÉRO 19. — TROISIÈME TRIMESTRE 1899.

NUMÉRO 20. — QUATRIÈME TRIMESTRE 1899

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Anonymes

Ashbee (H. S.)

Barrau-Dihigo (L.)

Bonaparte (Prince L.-L.)

Calderon de la Barca (Pedro)

Le Gérant : Aug. PICARD,
Archiviste-Paléographe.

CORRIGENDUM

Page 75, en note. LIRE : En el margen superior, de letra del siglo XV :

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

BIBLIOGRAPHIE

Excursiones por la provincia de Burgos. Conferencia de la serie organizada por la Sociedad española de excursiones, dada en el Ateneo de Madrid el 17 de Marzo de 1899 por Eloy García de Quevedo y Concellón. Ilustrada con fototipias y fotograbados. *Madrid : Imprenta de San Francisco de Sales*, 1899, in-4, 28 pp. à 2 col.

Noticia histórica del monestir d'Alguayre, de la orde sagrada y militar del hospital de Sant Joan de Jerusalem per Joaquim Miret y Sans... *Barcelona : Tip.* « *L'Avenç* », 1899, in-8, 64 pp.

Alexandre de Riquer. Crisantemes. *Barcelona : A. Verdaguer* (1899), in-8, 119 pp.

Jaume Brossa. Els sepulcres blancs, drama en tres actes. *Barcelona : Tip.* « *L'Avenç* », 1900, in-8, 118 pp. (Biblioteca dramatica de « L'Avenç »). — 2 pes.

Innocent VI et Blanche de Bourbon. Lettres du Pape, publiées d'après les Registres du Vatican par Georges Daumet... *Paris : Albert Fontemoing*, 1899, in-8, 174 pp.

Teoría trascendental de la evolución del círculo, por José Fola Igúrbide. *Barcelona : J. Romá*, 1899, 2 vol. in-4, 48 et 56 pp., figures et planches.

Indianer und Anglo-Amerikaner. Ein geschichtlicher Überblick, von Georg Friederici... *Braunschweig : Friedrich Vieweg und Sohn*, 1900, in-8, 147 pp.

I trattatisti italiani del « concettismo » e Baltasar Gracian. Memoria letta all' Accademia Pontaniana nella tornata del 18 giugno 1899 dal socio residente Benedetto Croce. *Napoli*, 1899, in-4, 32 pp.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Revue Hispanique* paraît tous les trois mois; elle forme à la fin de chaque année un volume de quatre à cinq cents pages.

Le prix de l'abonnement à l'année courante est de VINGT FRANCS pour tous les pays faisant partie de l'Union postale. Aucun numéro n'est vendu séparément.

Le prix de chacune des années antérieures est de VINGT FRANCS.

La *Revue Hispanique* annonce ou analyse les livres, brochures ou périodiques dont un exemplaire lui est adressé.

Tout ce qui concerne la rédaction de la *Revue Hispanique* doit être adressé à M.R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne les abonnements, doit être adressé à MM. Alphonse Picard et fils, éditeurs, rue Bonaparte, 82, à Paris.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.